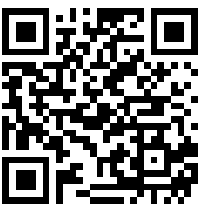
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
12943

ATELIERS DE RELIURE
REGISTRES
Hte SELE
ANVERS
RUE DE LA CORVE 12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

59555

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-SIXIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. X

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1894

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE [1]

II

LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ MODERNE, AU XIVe SIÈCLE.

En cette fin du XIIIe siècle, où fermentait partout, dans notre pays et les pays voisins, le levain des revendications des gens de métiers, on éprouvait, de tous côtés, le besoin d'une revision des codes des délits et des peines. A une société plus assise, plus tranquille, il fallait un code pénal moins brutal, plus équitable, plus soucieux de la paix publique et de la vie humaine.

Les plus anciennes chartes de privilèges qui nous sont parvenues contenaient déjà une énumération plus ou moins longue de crimes ou délits où l'amende comminée par les échevins remplaçait l'ancien *wehrgeld* du droit germanique et des capitulaires [2].

Ces premiers codes criminels, qui dataient du XIIe siècle, avaient vieilli et étaient incomplets. Ils avaient été commentés et augmentés par des décisions rendues par les échevins dans des cas particuliers, et qui, données dans les formes légales, constituaient des précédents. C'était le développement de la *Coutume*.

(1) Suite. Voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1893.

(2) *Patria Belgica*, droit pénal, par M. G. NYPELS; VANDERKINDERE, *Siècle des Artevelde*, p. 84.

Digitized by Google

Les règles du droit civil, léguées par les Romains aux Francs, avaient aussi, au cours des temps, subi des altérations et des ajoutes, justifiées par un ordre de choses différent (1).

A une société plus policée, à des règles de droit plus détaillées, plus minutieuses, il fallait des règles de procédure mieux déterminées et uniformes, donnant des garanties aux justiciables. La pratique avait fixé quelques dispositions de procédure civile et criminelle. Il devint nécessaire, à la fin du XIII^e^ siècle, de codifier, de réunir en un document général, toutes ces règles éparses dans des chartes et des registres de jurisprudence, ou confiées à la mémoire des magistrats (2).

Une des plus considérables et des plus caractéristiques de ces chartes codifiées fut la grande charte ou le grand privilège des Gantois, qui leur fut octroyée le 8 avril 1297 par le comte Guy « sauve leur coustumes, leur usages et leur drois en autres choses » (3). Cette charte contient 152 articles; elle touche à toute espèce de matières civiles et criminelles, elle établit des règles de procédure et se termine par des dispositions concernant le commerce et la fabrication des draps. Elle écarte les questions de droit politique qui étaient ou furent réglées par des chartes spéciales.

Le grand privilège resta la base du droit civil et pénal de Gand jusqu'au XVI^e^ siècle, sauf le droit qui était reconnu et maintenu aux échevins de prendre des décisions sur des cas non prévus et sauf les modifications partielles que les événements politiques y firent apporter.

La grande charte ou *keure* d'Anvers fut octroyée à cette ville par le duc Jean, en l'année 1292 (4). Elle n'est pas aussi complète que celle de Gand, car elle n'a point pour but de codifier l'ensemble des dispositions du droit d'Anvers qui existaient déjà à cette époque. Ce ne fut que plus tard (vers le milieu du XIV^e^ siècle) que l'on réunit ces dispositions en un seul code qui forma la *keure* des Anversois (5).

(1) *Patria Belgica*, article cité et article de M. LAURENT sur le droit civil.
(2) *Coutumes du pays de Liège*, t. I, p. VIII.
(3) *Coutumes de Gand*, par GHELDOLF, t. I, p. 426.
(4) WILLEMS, *Mengelingen van Vaderlandschen inhoud*, p. 439.
(5) MERTENS et TORFS, geschiedenis van Antwerpen, t. II, p. 447.

Digitized by Google

La charte de Bruxelles est presque identique à celle d'Anvers; elle est de la même année 1292 (1).

Pour Liége, nous n'avons pas de code civil et pénal réuni en un document unique. Les chartes qui forment la base du droit dans cette ville, au XIVe siècle, sont nombreuses et séparées. Les princes-évêques s'occupèrent plus de fixer les règles de droit canon en vigueur dans leur principauté que de codifier les principes du droit civil. Nous avons, par exemple, les *Statuts Synodaux*, publiés par Jean de Flandre le 1er mars 1288, qui sont excessivement détaillés (2). Quant au droit civil et pénal et à la procédure, les règles appliquées au début du XIVe siècle sont réunies dans un recueil de jurisprudence ayant un caractère quasi officiel, connu sous le nom de *Li Paweilhars* (3).

Nous devons nous borner à indiquer ces sources du droit coutumier en vigueur dans nos quatre grandes villes à l'époque troublée qui commence avec les mouvements populaires du XIVe siècle. Cette matière ne touchant pas directement à notre sujet, nous devons nous contenter de signaler les trésors encore en grande partie inexplorés que ces sources renferment pour l'étude des mœurs de nos aïeux à l'aurore de notre civilisation (4).

Mais les lois civiles et criminelles d'un peuple libre ne sont pas de ces choses essentielles à son existence journalière. Ce qui le touche de plus près que de savoir comment on punira les crimes et délits, comment on partagera les successions, comment on réglera les droits de la propriété privée; ce qui importe à la masse, c'est de savoir comment elle trouvera son pain quotidien (5), comment elle pourra travailler, de quelle sécurité elle jouira, quels seront les devoirs de chacun envers la communauté et comment chacun pourra manifester ses opinions sur la meilleure façon de régler ces devoirs. En deux mots, c'est le droit politique et la législation appliquée au travail qui sont les grandes causes des agitations des peuples libres.

(1) *Luyster van Brabant*, p. 54.
(2) *Coutumes de Liége*, par RAIKEM et POLAIN, t. I, p. 417.
(3) *Coutumes de Liége*, t. I, p. 1 et suiv.
(4) Confér. WAUTERS, *Libertés communales*, p. 288 et suiv.
(5) FERD. HENAUX, *Histoire du peuple de Liége*, 3e édition, t. I, p. 284.

Digitized by Google

Les habitants de nos quatre grandes villes étaient tous des hommes libres à la fin du XIII[e] siècle. Ils travaillaient pour leur propre compte, et la direction politique et économique de leur cité leur importait donc beaucoup, puisqu'il s'agissait de leurs intérêts matériels, de leur fortune.

Or, ainsi que nous l'avons montré précédemment, les bourgeois travailleurs, les artisans, étaient tenus éloignés des affaires publiques, et, selon l'expression énergique du *Memorieboek* de Gand, ils « voulurent gouverner à leur tour » (1).

Ils voulurent non seulement gouverner, mais aussi contrôler l'emploi des deniers qui, sortant de leurs caisses privées, passaient entre les mains des administrateurs de la commune, sans que personne sût au juste l'emploi qu'on en faisait (2).

Le seigneur lui-même avait intérêt à ce que la comptabilité de ses « bonnes » villes fût plus claire, car il devait pouvoir contrôler l'état de leurs ressources pour les aides qu'il leur réclamait de temps à autre.

C'est par une protestation au sujet de la gestion financière des XXXIX échevins, protestation adressée au roi de France Philippe le Hardi en 1275 (3), que commença la période agitée qui aboutit à la révolution communale à Gand. La lutte fut longue entre les magistrats communaux, très puissants, le comte de Flandre et le roi de France. Les deux derniers mêlèrent au conflit des questions personnelles, et ce fut, en dernière analyse, Philippe le Bel, le roi, qui resta maître du terrain. Abolissant les privilèges politiques des familles aristocratiques qui se succédaient dans les offices des XXXIX échevins, il donna aux Gantois leur nouvelle charte constitutionnelle, datée de novembre 1301 (4).

(1) Confér. F. HENAUX, ouv. cité, p. 284.

(2) La mauvaise administration des finances communales était générale. Confér. LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, t. II, p. 467.

(3) V. les détails de ces débats dans DIERICX, *Mémoires sur les lois des Gantois*, t. II, p. 31 et suiv.; WARNKOENIG, *Documents inédits sur les trente-neuf de Gand*; KERVYN, *Histoire de Flandre*.

(4) Ce fut, comme on le sait, une tactique des rois de France, à cette époque, de favoriser les revendications des communes à l'encontre de leurs seigneurs. C'était le plus sûr moyen de diminuer le prestige de ces seigneurs pour arriver à l'unification du royaume.

Digitized by Google

Entre temps, le comte Guy avait, comme nous le savons déjà, octroyé aux Gantois leur « grande charte », et il y avait ajouté un règlement (1), du 8 avril 1297, qui fixait la manière dont les échevins devraient rendre leurs comptes, et confiait le maniement des fonds à des receveurs indépendants des échevins.

C'est au cours de ces débats entre le comte de Flandre et les chefs politiques et administratifs de la ville de Gand que furent dressés deux actes des plus remarquables. Le premier est une sentence arbitrale rendue par les échevins de la ville de Saint-Omer, entre le comte et les XXXIX, pour fixer les droits et franchises des Gantois et faire redresser les griefs que ces derniers avaient à formuler contre le comte. On doit remarquer ce fait de la soumission d'un conflit politique à un arbitrage, et le choix que l'on a fait des administrateurs d'une ville qui apparaissait comme une aînée. La charte constitutionnelle de Saint-Omer datait, en effet, de 1127 (2).

Le second acte, recueilli par M. Warnkœnig (3), est le procès-verbal d'une enquête publique que le comte fit faire pour savoir si réellement l'institution des XXXIX, telle qu'elle existait et fonctionnait, déplaisait aux Gantois. C'est là, si nous ne nous trompons, un acte précurseur de cette forme d'enquête que notre phraséologie contemporaine appelle *referendum* (4).

Cette enquête, dans l'analyse de laquelle nous ne pouvons entrer ici, montre clairement, comme le dit M. Warnkoenig, le caractère de la lutte qui surgissait : « C'est la démocratie aux prises avec l'élément aristocratique », ou plus exactement la bourgeoisie travailleuse aux prises avec l'aristocratie des lignages, des rentiers.

Les mêmes causes amenèrent des effets semblables à Liége. « En cely temps estoit li gouvernanche del citeit de Liége fait par les grans et nobles... Car ilh n'avoit homme a Liége de

(1) *Coutumes de Gand*, t. I, p. 498.

(2) WARNKOENIG, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 409.

(3) WARNKOENIG, *Documents inédits*, ouv. cité. p. 10.

(4) M. Kervyn, dans son *Histoire de Flandre*, t. I, p. 279, place cette enquête en l'année 1284, tandis que M. Warnkoenig, qui la publie dans ses *Documents*, p. 10, la place vers l'année 1296.

Digitized by Google

la commune, jà tant fort riche d'avoir ne poissant d'amis, quy osast là parleir de chouse quy appartenoit al gouvernanche del citeit ne soy entremelleir. Et estoient tenus desous piés en servage des esquevins, et des nobles et des clercs (1). »

Une première tentative des *Petits*, dirigés par Henri de Dinant, n'eut, en 1252, qu'un succès temporaire. Cette révolution, qui avait abouti à un partage égal des magistratures communales entre les grands et les petits, ne produisit ses effets que jusqu'en 1255. Elle fut étouffée dans le sang (2).

Il fallut à Liége, comme à Gand et comme à Bruxelles et à Anvers, ainsi que nous le verrons, attendre la fin du XIII^e^ siècle pour que l'esprit démocratique eût la force et l'extension nécessaires pour s'éveiller ici, pour triompher là. *Hoc anno* (*circa* 1290) *populares contra insignes quasi universaliter eriguntur ubique* (3).

Ce furent les divisions des clans qui s'étaient formés parmi les nobles liégeois, les luttes entre les Awans et les Waroux qui permirent aux Petits de sortir triomphants de la nouvelle lutte qu'ils entamèrent en 1297. Il y eut de nouveau beaucoup de sang répandu, et en 1313, enfin, la paix dite *d'Angleur* décréta que désormais « nul ne pourra faire partie du conseil de la commune s'il n'appartient aux métiers » (4). Après des alternatives diverses qui durèrent jusqu'en 1384, ce principe de droit politique fut définitivement reconnu par tous à Liége.

Des mouvements populaires éclatèrent à Anvers contre les nobles au commencement du XIV^e^ siècle [en 1301 (5) ou en 1305 (6)]; mais on n'a aucun détail à ce sujet. Ils furent, semble-t-il, arrêtés par l'intervention du duc, qui accorda à

(1) JEAN D'OUTREMEUSE, *Chronique en prose*, citée par POLAIN, *Récits historiques. Nec enim a plebeis rerum agendarum quidquam attingi patiebantur* (*majores*); FISEN, *Hist. Eccl. Leod.*, t. II, p. 2.

(2) *Histoire du pays de Liége*, par FERD. HENAUX, 3^e^ édition, p. 328; POLAIN, *Récits historiques*, p. 75 et suiv.

(3) *Gesta Pontif. Léod.* cités par HENAUX.

(4) FERD. HENAUX, ouv. cité, p. 315; POLAIN, *Récits historiques*, p. 186.

(5) MERTENS et TORFS, ouv. cité, t. II, p. 126.

(6) GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. II. p. 159.

Digitized by Google

Anvers une nouvelle confirmation et extension de privilèges, par sa charte du 6 décembre 1306 (1).

Il ne paraît pas que les hommes des métiers aient fait à Anvers d'autres tentatives pour participer à l'échevinat avant la fin du XV^e^ siècle [1477 (2)].

A Bruxelles, le premier soulèvement des artisans contre les lignages eut lieu en 1305 (3). Le sang coula, mais, après un triomphe passager, et un remaniement du corps échevinal en faveur des métiers, la suprématie des lignages fut rétablie par le duc Jean, à la suite d'une bataille rangée dans les plaines de Vilvorde (4).

En 1325, le duc Jean accorda aux lignages la faculté d'admettre les gens de métiers à participer à l'échevinat (5). C'était une habileté qui ne pouvait pas contenter les métiers, mais ceux-ci restèrent impuissants à abattre l'oligarchie des lignages. Ils furent écrasés en 1360 (6), en 1375. Et les lignages se reconstituèrent plus solidement que jamais (7).

Il fallut attendre également le XV^e^ siècle pour voir entrer officiellement les artisans dans le collège échevinal de Bruxelles [1421 (8)].

Gand et Liége seules réussirent donc, dès le début du XIV^e^ siècle, à introduire l'élément populaire dans les conseils de la commune. La transformation s'opéra dans la première ville sans que l'histoire fasse mention d'une émeute ou de sang répandu.

L'établissement de receveurs spéciaux pour la comptabilité des deniers communaux, connexe avec la lutte des métiers contre les lignages, comme nous l'avons dit plus haut, mais non essentielle à cette lutte, eut lieu à Bruxelles en 1334 (9). Le plus

(1) *Brabandsche yeesten*, t. I, p. 737. GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. I, p. 46; t. II, p. 174.
(2) GÉNARD, ouv. cité, t. II, p. 174.
(3) HENNE et WAUTERS, ouv. cité, p. 82 et suiv.
(4) VANDERKINDERE, *Le siècle des Artevelde*, p. 177.
(5) *Luyster van Brabant*, p. 87; HENNE, p. 96.
(6) HENNE, p. 125.
(7) HENNE, p. 137, 157; MOKE, p. 255.
(8) VANDERKINDERE, p. 179.
(9) HENNE et WAUTERS, t. I, p. 101.

Digitized by Google

ancien receveur anversois apparaît en 1324, et ces fonctionnaires étaient, dit M. Génard, considérés comme les vrais chefs de la commune (1).

A Liége, il y avait quatre receveurs, et M. Henaux pense qu'ils étaient soumis périodiquement à réélection (2).

Les luttes soutenues par les bourgeois pour partager avec les aristocrates des lignages la puissance politique dans les cités, luttes soutenues avec plus ou moins de succès, avaient eu pour effet de fixer à peu près définitivement la forme du pouvoir administratif et judiciaire communal.

A Gand, le diplôme de Senlis de 1301 avait institué vingt-six échevins divisés en deux treizaines. Le premier échevin des treize qui composaient la *Keure*, ou corps administratif proprement dit, donnait son nom à l'année, mais il ne paraît pas avoir eu d'autre privilège sur ses collègues (3).

La seule qualité de bourgeois « prode » (honorable, utile) suffisait pour être élu. Les familles aristocratiques furent et demeurèrent destituées de leur monopole.

A Bruxelles, l'administration de la cité était confiée à sept échevins (4). Aux deux époques très courtes où, pendant le XIVe siècle, les membres des lignages ne restèrent pas les chefs politiques de la cité, il y eut deux maîtres ou bourgmestres et des jurés (5).

Le nombre des échevins d'Anvers était de douze (6).

A Liége, enfin, il avait des jurés, au nombre de quarante, et deux maîtres à temps (7).

Mais le pouvoir échevinal n'était, dans l'organisation sociale de nos villes, telle qu'elle s'établit au début du XIVe siècle, que le sommet de l'édifice, à la base duquel on trouvait tous

(1) *Anvers à travers les âges*, t. II, p. 166.
(2) HENAUX, ouv. cité, p. 317.
(3) V. le *Diplôme* cité et ses commentateurs, parmi lesquels nous citerons : E. DE LAVELEYE, *Le gouvernement dans la démocratie*.
(4) HENNE et WAUTERS, ouv. cité, p. 82.
(5) HENNE et WAUTERS, ouv. cité, p. 82, 121.
(6) MERTENS, ouv. cité, p. 198, t. I.
(7) HENAUX, ouv. cité, *passim* et p. 520.

Digitized by Google

les bourgeois formant la cité. Groupés, d'une part, en *lignages*, *grands*, rentiers, etc., et d'autre part, en artisans et hommes de métiers. L'association (métiers, gildes, *ambachten*, *neringen*), était le lien qui réunissait les membres de la deuxième classe et leur avait donné la force de triompher çà et là dans la lutte contre les aristocrates.

Ce fut à Liége seulement, comme nous l'avons vu, que l'obligation d'appartenir à une corporation de métier fut, à partir de 1313, et avec des alternatives diverses, définitivement, en 1384, une des conditions de l'accession aux droits politiques d'électeur et d'éligible (1).

A Gand, le partage des sièges scabinaux se fit presque toujours équitablement entre les bourgeois « héritables », c'est-à-dire vivant de leurs rentes et les bourgeois exerçant un métier. Aucune règle légale n'était fixée à ce sujet, mais cette coutume s'était introduite (2) et elle fut longtemps respectée.

Par exception, sous la dictature de Jacques Van Artevelde, nous voyons que la classe des rentiers a disparu et que la cité a été divisée en trois membres, comprenant le métier des tisserands, le métier des foulons, et les petits métiers (3). C'est ainsi que l'on comprend les assertions des historiens qui disent que le dictateur s'était fait inscrire dans un métier pour pouvoir obtenir une magistrature. Après sa mort, l'ancienne division des trois membres et le partage des magistratures entre eux se rétablit promptement.

Liége est donc la seule de nos quatre grandes villes où les associations de métier sont devenues constitutionnellement, au XIVe siècle, un rouage de l'organisation politique.

Partout ailleurs, l'inscription dans un métier n'était pas une obligation pour l'accession aux honneurs et aux charges de l'échevinat; c'était parfois, au contraire, un empêchement.

Néanmoins, partout le peuple des artisans, réuni dans ses associations professionnelles, a pris, au commencement du

(1) HENAUX, ouv. cité, p. 315 et 521.

(2) *De Rekeningen der stad Gent*, tijdvak van Philips Van Artevelde, par J. VUYLSTEKE, p. 523; DE LAVELEYE, *Le gouvernement dans la démocratie;* VANDERKINDERE, *Le siècle des Artevelde*, p. 164.

(3) VUYLSTEKE, ouv. cité, p. 532.

Digitized by Google

XIVe siècle, une influence considérable, sinon prépondérante, sur la marche de la politique, et nous devons examiner, avec quelques détails, la formation, la constitution de ces associations et quelle était leur fonction dans la société (1).

Nous ne pouvons pas oublier que les corporations de métier ont subsisté sous une forme presque immuable jusqu'à la Révolution française et que, par conséquent, depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIIIe, l'organisation du travail industriel n'a presque pas été modifiée. C'est pour cela qu'il doit nous être permis de l'étudier avec quelques développements.

Il n'est pas possible d'établir une connexion quelconque entre les corps de métiers tels qu'ils apparaissent à cette époque et les anciens collèges des artisans romains. Les associations du moyen âge naquirent, comme nous l'avons dit (2), du besoin des travailleurs devenus hommes libres, de se grouper, de se soutenir, comme aussi de garder le monopole des « tours de main » dans certaines industries (3).

Ce furent d'abord des associations d'ordre purement privé, souvent secrètes (4), qui ne se soumirent que tard, et peu à peu, à la tutelle des autorités échevinales.

Comment ces associations, qui paraissent avoir été purement mutuellistes ou de protection à l'origine, sont-elles devenues, par la suite des temps, des espèces de syndicats professionnels énumérant dans leurs statuts les règles les plus minutieuses pour le travail de leurs membres? On ne saurait répondre qu'en invoquant l'idéal éternel qui pousse les hommes à vouloir rétablir l'égalité là où la nature et la force des choses ont amené l'inégalité. Car ce fut bientôt tout un arsenal de règles que les hommes d'un même métier (majorité

(1) On peut consulter, sur l'organisation des corporations en Belgique, HENNE, ouv. cité, t. II, p. 568; MAHAIM, *Études sur l'association professionnelle*; GODEFROID KURTH, *Les corporations ouvrières au moyen âge*; LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, t. II.

(2) Voir la première partie. Confér. ERNEST MAHAIM, *Études sur l'association professionnelle*, p. 21.

(3) LEVASSEUR, *Les classes ouvrières en France*, t. I, p. 192, 196.

(4) ID., t. I, p. 192.

Digitized by Google

pauvre contre minorité plus riche) établirent pour, sinon appauvrir les riches, tout au moins améliorer la situation des pauvres en énervant les efforts de l'individualisme, en limitant les effets de la concurrence. Quand les règlements des métiers furent mis par écrit, cette tendance et ce but apparurent clairement. Les statuts des corporations liégeoises sont caractéristiques à ce point de vue : « Item partant que en notre nombre les ung sont riches, les autres moyens et des autres plus pœvres, et que par le moyen des riches les pœvres sont oppressés et follés, avons ensuivant nos dittes anchiennes coustumes ordonné que chacun maistre dudit membre ne puist avoir en sa maison seulement que ung staul pour texhe draps, et ce afin que les pœvres labeureurs puissent plus facillement nourir et alimenter leurs maisniers et enfants... (1) » ; ailleurs on lit : « Et afin que le pauvre puisse vivre avec le riche... (2) ».

La sentence du duc Jean de Brabant, du 12 juin 1306, concernant des contestations entre des métiers de Bruxelles, parle aussi de « riches et de pauvres » (3).

La répétition fréquente de ces termes de pauvres et riches dans les chartes des métiers de Liége a été amenée surtout par ce fait que, à l'époque où les grands ont dû se faire inscrire dans les métiers pour conserver leurs droits politiques, ils choisirent les associations où les petits étaient le plus riches et le plus notables (4). Les mesures qu'il fallait prendre dans ces métiers pour maintenir l'égalité entre les riches et les pauvres devaient donc être plus minutieuses.

Le résultat pratique de l'organisation des métiers était le maintien du *statu quo*, par la limitation de l'initiative individuelle. L'homme enrôlé dans une corporation industrielle ne comptait plus. La corporation seule existait ; seule, elle

(1) *Chartes et privilèges des XXXII bons métiers de Liége*. Drapiers, t. I, p. 237.

(2) *Idem*. Pelletiers, t. I, p. 315 ; corduaniers, t. II, p. 88 ; tanneurs, t. II, p. 237.

(3) *Brabantsche yeesten*, t. I, p. 725.

(4) HENAUX, ouv. cité, p. 526.

Digitized by Google

avait des *libertés*, des *franchises*. Pour les individus, il n'y avait que *restrictions*, *coercitions* (1).

L'histoire nous apprend que les métiers de Paris ont eu leurs codes, rédigés d'autorité par le prévôt Étienne Boyleau, dès l'année 1268, sous le règne de Louis IX. Nous pouvons nous demander si ce n'est pas là le point de départ du mouvement en faveur de la rédaction des codes de métiers dans nos villes belges. Si, chez nous, cette rédaction n'a été faite que peu à peu et au cours d'une longue période, c'est que ni l'autorité souveraine, ni l'autorité communale ne s'en sont occupées, et que cela devait venir de l'initiative des travailleurs.

Or, les études que l'on fait actuellement sur le rôle de l'imitation dans la formation des sociétés humaines (2) nous permettent de poser la question que nous venons de soulever.

Étienne Boyleau, dans le préambule de son livre des métiers, insiste sur ce qu'il a réuni et coordonné les règlements pour assurer la bonne qualité des marchandises et des produits (3). Tous les règlements des métiers de nos grandes villes se prétendent du même but « pour léallement servir les inhabitants grands et petits » (4).

Mais ce n'est certes pas ce mobile d'honnêteté qui a entraîné la formation des corporations de métier, pas plus que leur réglementation. C'est bien plutôt l'intérêt individuel de chacun des artisans qui en firent, les premiers, partie.

On peut conjecturer que c'est dans les industries alimentaires que se sont constitués les premiers groupes corporatifs. Les pêcheurs ou poissonniers, les bouchers, les boulangers ont certainement été les premiers industriels travaillant déjà pour la masse des consommateurs, c'est-à-dire pour le public, lorsque les artisans des industries du vêtement, du logement, etc., étaient encore au service d'une personne déterminée, dans sa *familia*.

(1) LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*, t. II, p. 527.

(2) G. TARDE, *Les lois de l'imitation*.

(3) *Histoire de l'économie politique*, de BLANQUI, p. 160 (5e édition).

(4) Cuveliers de Liége (*Chartes*, p. 166). Boyleau dit encore : « Pour le profit de tous et mêmement pour les povres. »

Digitized by Google

Les pourvoyeurs de l'alimentation publique se sont très probablement ligués de bonne heure. Leur industrie fut, d'ailleurs aussi, de bonne heure réglementée et surveillée dans l'intérêt général. Et c'est sans doute à raison de cette antique origine que les corporations des bouchers et des poissonniers notamment étaient et sont restées, dans la plupart des villes jusqu'à la fin de l'ancien régime, des monopoles de famille soumis à des règles assez différentes de celles qui régissaient les autres corps de métiers. Les bouchers gantois et les poissonniers, par exemple, se succédaient de père en fils dans l'occupation d'un étal à la boucherie ou à la minque, et ce privilège remontait à 1325 (1) pour les premiers. Il en était de même pour les bouchers de Bruxelles (2).

Parmi les industries du vêtement et du logement qui apparaissent, immédiatement après l'abolition du servage, comme ayant occupé le plus grand nombre de bras, se trouve l'industrie de la tannerie ou de la corroierie (3).

Mais lorsque la draperie eut été introduite en Flandre et dans le Brabant, ce furent les tisserands, les foulons et les métiers accessoires qui formèrent le noyau principal de la population industrielle (4). Les tisserands, c'est-à-dire les fabricants proprement dits, ne pouvaient guère s'occuper du placement de leurs produits. La multiplicité des opérations nécessaires à la confection de ces produits rendait indispensable une classe de gens chargés de surveiller ou de diriger cette confection et de concentrer ensuite entre leurs mains tous les produits fabriqués et livrables. Il y eut donc une classe d'intermédiaires, d'*entrepreneurs,* de *courtiers,* de *placiers* (5).

(1) De Potter, *Gent*, t. II, p. 397, 444. « Les bouchers parisiens étaient également héréditairement en possession de leurs étaux à la grande boucherie », Lavisse, ouv. cité, p. 519.

(2) Henne, ouv. cité, t. II, p. 575.

(3) Notamment à Gand. De Potter, *Gent*, t. VI, p. 360.

(4) La draperie seule nourrissait la moitié de la population, dit M. Moke, dans *Mœurs des Belges*, t. II, p. 101; Confér. Wauters, *Libertés communales*, p. 591, 717. Les tisserands exercèrent d'abord leur métier dans les campagnes. Ce ne fut que plus tard qu'ils émigrèrent dans les grandes villes, où ils formèrent bientôt la majorité de la population.

(5) Plus tard, quand la séparation des catégories de travailleurs eut été portée à l'excès, on se mit même à interdire aux tisserands ou fabricants de draps de

Digitized by Google

Les gens des lignages, les grands, ne dédaignèrent pas de se livrer à ce commerce du drap qui faisait fructifier leurs capitaux, et c'est ainsi qu'ils entrèrent dans l'organisation corporative. Alors, leur seule présence dans un métier, à côté des artisans qui tissaient, foulaient, teignaient, suffit, plus tard, pour donner à la corporation des « drapiers » un caractère spécial, intermédiaire entre la haute bourgeoisie des rentiers et la bourgeoisie des petits métiers manuels (1).

Cette classe de commerçants, que l'on avait désignée sous des titres divers correspondant à *marchands*, paraît avoir été la première à s'organiser solidement en syndicat professionnel pour le commerce, et il est remarquable que ces marchands avaient, à l'origine, proclamé l'exclusion des artisans proprement dits des traités ou alliances qu'ils contractaient sous le nom de *hanses*. Ainsi, on avait exclu de la hanse flamande, dite de Londres, tous les travailleurs industriels,et c'est dans les statuts de cette hanse que l'on trouve la proscription curieuse des teinturiers, qui ont « les ongles bleus », signe indestructible de leur état de travailleur (2). L'aristocratie ne se commettait pas avec les artisans!

Peu à peu, cependant, avec le temps et par la force des intérêts, les marchands drapiers prirent sous leur protection et sous leur surveillance tous les artisans qui coopéraient à la fabrication du drap, et tous ensemble formèrent bientôt, dans toutes les cités, la *gilde* ou le *membre* des drapiers, ou le *grand métier* par excellence (3).

Les attaches des marchands drapiers avec les lignages et les rentiers qui dirigeaient l'administration valurent à ces gildes la protection et l'appui direct des échevins; elles furent considérées comme un corps d'État mentionné dans les chartes constitutionnelles de la commune (4). C'est ainsi, par exemple,

vendre le produit de leur travail sans l'intervention d'un courtier. (*Voorgeboden der stad Gent*, p. 28.)

(1) HENNE et WAUTERS, t. I, p. 49.

(2) WARNKOENIG et GHELDOLF, t. II, p. 210.

(3) NAP. DE PAUW, *De Voorgeboden der stad Gent*, p. 165.

(4) WAUTERS, *Libertés communales*, p. 587; MAHAIM, ouv. cité, p. 28. LAVISSE, ouv. cité, p. 430.

Digitized by Google

que les dix-huit derniers articles de la grande charte des Gantois de 1297 s'occupent presque exclusivement de la réglementation du travail et de la vente du drap, au point de vue du renom commercial de la ville (1).

La gilde de la draperie formait également un corps d'État à Bruxelles. Les ordonnances qui la régissaient étaient anciennes et furent ratifiées et amendées par les ducs en 1289-1306 (2).

Une gilde semblable fut reconnue à Anvers en 1307 (3).

Partout donc où la fabrication et le commerce des draps florissaient, cette branche de l'activité industrielle était régie directement par l'autorité communale.

L'organisation et la distribution intime du travail, les relations des patrons et des ouvriers, dans chaque subdivision du métier de la draperie, étaient toutefois laissées à la réglementation des travailleurs eux-mêmes, comme c'était la règle universelle pour toutes les autres associations industrielles.

Les statuts primitifs des corporations furent évidemment toujours rédigés par les gens du métier eux-mêmes. Ce ne fut que peu à peu que ces statuts furent soumis à la ratification, au contrôle et à la protection de l'autorité communale (4).

On voit les tisserands de coutil de la ville de Saint-Pierre-lez-Gand faire reconnaître légalement les règles de leur métier par le prévôt de l'abbaye et les échevins, en 1280 (5). Il en est de même du métier des parcheminiers de cette commune, qui faisait corps avec la cité de Gand. En 1338, les peintres de Gand apportent les statuts élaborés par leur assemblée, à la chambre des échevins (6). Il en est de même en 1350 pour les tondeurs (7). A Liége, on trouve que le règlement des chandelons a été « mis en garde de loy » (8).

(1) *Coutumes de Gand*, p. 484 et suiv.
(2) HENNE et WAUTERS, t. I, p. 74, 85.
(3) MERTENS et TORFS, t. II, p. 106.
(4) Confér. MAHAIM, ouv. cité, p. 36; LAVISSE, ouv. cité.
(5) VAN LOKEREN, *Abbaye de Saint-Pierre*, t. I, p. 388.
(6) Registre du métier aux archives communales.
(7) *Voorgeboden*, p. 54.
(8) *Chartes des XXXII métiers*, t. II, p. 301.

Digitized by Google

L'intervention des échevins, c'est-à-dire de l'autorité publique, dans la réglementation du travail n'a pu avoir lieu, à l'origine, que du consentement tacite ou formel du souverain. A Anvers, une stipulation de la charte octroyée par le duc Jean en 1306 permit aux échevins de reconnaître les associations de métiers (*ambachten*) (1). Merlin, dans son *Répertoire de jurisprudence* (2), dit que cette question de compétence des magistrats municipaux fut agitée par les parlements sous l'ancien régime et qu'elle fut tranchée, sous Louis XIV, en ce sens que les magistrats des villes flamandes avaient, « par concession des anciens souverains, le droit de créer des corps d'arts et métiers, de leur donner des statuts, de les interpréter, modifier, abroger, etc. ».

Il va de soi, et les exemples abondent, que, pour tout ce qui, en dehors de l'organisation intime du métier, regardait la police générale, la fidélité du débit des denrées, le pouvoir communal était souverainement compétent (3). Cela était de son essence.

Quand on considère les conflits et les crises que la réglementation à outrance du travail, telle qu'elle commença d'exister au XIV^e^ siècle, amena, on peut se demander si la genèse de ce système social n'a pas donné lieu à des difficultés plus grandes encore. Comment en est-on arrivé à cette conception que des hommes, exerçant des métiers aussi peu différents l'un de l'autre que les charpentiers, les charrons, les menuisiers, par exemple, devaient être et rester parqués chacun dans une association différente? Comment a-t-on réussi à faire comprendre que les foulons devaient être dans une si étroite dépendance de la gilde des drapiers qu'ils ne pouvaient se réunir que sur l'ordre ou avec l'assentiment de cette gilde (4)?

On peut penser que ces classifications, cette hiérarchie, ne se sont pas établies toujours pacifiquement, mais on doit, d'autre part, constater que, dès que ces classifications sont

(1) *Brabantsche yeesten*, t. I, p. 738; GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. II, p. 174.

(2) Verbo : *Corps d'arts et métiers*.

(3) Voir les *Voorgeboden der stad Gent*, *passim*.

(4) Ordonnance de Bruxelles, juin 1282, dans WAUTERS, *Libertés communales* (preuves), p. 270; HENNE et WAUTERS, t. I, p. 68.

Digitized by Google

entrées dans le domaine légal, c'est-à-dire dès qu'elles sont sanctionnées et reconnues par l'autorité communale ou l'autorité souveraine, on les trouve immédiatement tellement étroites, intolérables, que les conflits et les protestations naissent et se renouvellent, pour ne cesser qu'avec l'abolition même du système, avec la suppression des corporations.

On comptait à Gand, dans la première moitié du XIV^e^ siècle, outre le grand métier de la draperie, divisé en 27 groupes et comprenant les métiers des tisserands, des foulons, des teinturiers, des tondeurs, des blanchisseurs, des apprêteurs, des plieurs, etc., etc. (1), on comptait, disons-nous, 59 petits métiers (2) formant le troisième membre de la ville.

A Liége, les métiers, qui étaient classés en 12 communautés avant 1253, furent portés au nombre de 20 lors de la révolution dirigée par Henri de Dinant, et à 25 après la révolution de 1313 (3). Plus tard, après 1330, on en trouve 32 (4).

Anvers avait 28 corps de métiers organisés (5).

Pour Bruxelles, enfin, nous trouvons les noms de 56 métiers pour le XIV^e^ siècle (6) et 52 au XV^e^ (7).

Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de donner les nomenclatures de ces métiers. On pourra les comparer entre elles, au point de vue de la composition et de la division de la partie industrielle de la population de nos quatre grandes villes.

(1) VUYLSTEKE, *Rekeningen tijdvak Philips Van Artevelde*, p. 525.

(2) VUYLSTEKE, *Rekeningen tijdvak Philips Van Artevelde;* NAP. DE PAUW, *Voorgeboden der stad Gent*, p. 165; WARNKOENIG et GHELDOLF, Gand, p. 319.

(3) HENAUX, ouv. cité, p. 315.

(4) HENAUX, ouv. cité, p. 433; MOKE, *Histoire de Belgique*, 4^e^ édit., p. 213.

(5) GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. II, p. 153, 178. On trouve le chiffre de 24 dans MERTENS et TORFS, ouv. cité, t. III, p. 124.

(6) HENNE et WAUTERS, ouv. cité, t. I, p. 51.

(7) Lors de la constitution des nations. Ouv. cité en dernier lieu, t. I, p. 209.

Digitized by Google

ANVERS (1).

(1re classe.) (2)

Bateliers.
Forgerons.
Fendeurs de bois.
Boulangers.
Bouchers.
Poissonniers.
Savetiers.
Tanneurs.
Pelletiers.
Merciers.
Cordiers.
Tondeurs de draps.
Tisserands de toile.
Tailleurs.
Fripiers.
Charpentiers.
Tonneliers.
Menuisiers.
Maçons.
Jardiniers.
Couvreurs en chaume.
Scieurs de bois.
Brouettiers.
Portefaix.
Porteurs de tourbe.
Barbiers.
Drapiers.
Foulons.

(2e classe.)

Petits métiers.

BRUXELLES (1).

Boulangers.
Bouchers.
Poissonniers.
Marchands de légumes.
Fruitiers.
Graissiers.
Brasseurs.
Marchands d'hydromel.
— de vin.
Meuniers.
Charpentiers.
Tourneurs.
Ebénistes.
Tonneliers.
Charrons.
Tailleurs de pierre.
Maçons.
Couvreurs en tuiles.
— en ardoises.
— en chaume.
Badigeonneurs.
Scieurs.
Vanniers.
Peintres.
Vitriers.
Plombiers.
Orfèvres.
Forgerons.
Couteliers.
Serruriers.
Batteurs d'or.

GAND (1).

La draperie (ou grand métier).

(Petits métiers).

Bouchers.
Poissonniers.
Courtiers.
Boulangers.
Brasseurs.
Bateliers.
Forgerons.
Pelletiers.
Fourreurs.
Cordouaniers.
Tanneurs.
Couturiers.
Teinturiers.
Meuniers.
Teinturiers en bleu.
Orfèvres.
Corroyeurs en cuir blanc.
Cordonniers.
Charpentiers.
Maçons.
Couvreurs en tuiles.
Plâtriers.
Couvreurs en paille.
Scieurs.
Tailleurs de bois.
Vendeurs de vieux habits.
Pelletiers en vieux.
Chandeliers.
Teinturiers en laine.

LIÉGE.

Les febvres (forgerons, armuriers, taillandiers, potiers d'étain, etc.).
Charliers (charrons).
Charwiers (maraîchers).
Meuniers.
Boulangers.
Vignerons.
Houilleurs.
Pêcheurs.
Cuveliers.
Porteurs.
Brasseurs.
Drapiers.
Retondeurs.
Tailleurs.
Pelletiers.
Vieux wariers (fripiers).
Naiveurs (bateliers).
Soyeurs (scieurs).
Mairniers (marchands de bois).
Charpentiers.
Couvreurs en ardoises.
Maçons.
Corbusiers (savetiers).
Cordouaniers.
Tisserands.
Cureurs et toiliers (blanchisseurs)
Harengiers et fruitiers.
Mangons (bouchers).
Tanneurs.

Digitized by Google

(3e classe.)
Associations d'ouvriers.

Faiseurs de tuiles.
Éperonniers.
Faiseurs de harnais.
Tanneurs.
Selliers.
Gantiers.
Ceinturonniers.
Cordonniers.
Savetiers.
Tisserands.
Foulons.
Teinturiers.
Tondeurs de draps
Apprêteurs.
Blanchisseurs.
Drapiers.
Tailleurs.
Fripiers.
Pelletiers.
Passementiers.
Merciers.
Bateliers.
Barbiers.

Tisserands de toile.
— de tapis.
— de coutil.
Barbiers.
Merciers.
Epiciers.
Marchands de fromage.
Fruitiers.
Jaugeurs de vin.
Porteurs de vin.
Charrons.
Constructeurs de bateaux.
Batteurs de laine.
Peintres.
Tailleurs de pourpoints.
Tonneliers.
Escriniers.
Tourneurs.
Huiliers.
Chaussetiers.
Cordiers.
Etainiers.
Chapeliers.
Pottiers de terre
Ceinturonniers.
Mesureurs de blé.
Cordonniers en vieux.
Corroyeurs de cuir noir.
Porteurs ou commissionnaires.

Chandelons (chandeliers).
Merciers.
Orfèvres.

(1) Traduction des qualifications flamandes. La liste des métiers de Gand, seule, est incontestablement du XIVe siècle; celles d'Anvers, Bruxelles et Liége sont plus récentes (confér. GÉNARD, HENNE, WAUTERS et HENAUX). Elles sont inspirées surtout par ce qui existait au XVIIe et au XVIIIe siècle. Voir toutefois la liste des principaux métiers de Bruxelles, au nombre de trente-six, dressée dans une charte de 1306 (*Brabantsche yeesten*, t. I, p. 723).

(2) Énumération et classification de M. GÉNARD, *Anvers à travers les âges*.

Digitized by Google

La différence des industries et des manipulations occasionnait des variantes dans les statuts des corporations. Mais ces statuts se ressemblaient dans leurs grandes lignes, de sorte qu'on peut, en quelques traits, résumer les ordonnances innombrables qui régissaient les métiers de nos quatre grandes villes comme ceux du pays tout entier et de l'étranger (1).

Il y avait, dans ces associations, trois classes de personnes : les maîtres ou patrons, les ouvriers ou valets et les apprentis.

Le nombre des maîtres était illimité en principe; mais vu les difficultés que rencontraient les ouvriers à parvenir au grade de patron, et étant donné que les enfants et veuves avaient la préférence sur les étrangers à la famille, la limitation du nombre des patrons paraît n'avoir jamais été nécessaire. Nous n'avons pas trouvé de preuves de cette limitation, mais nous sommes persuadé que si la chose avait été indispensable pour répondre aux idées que l'on avait en ce temps sur la liberté du travail, elle eût été faite. Il y avait, d'ailleurs, des raisons d'économie politique pour que le nombre des patrons restât limité. C'était le patron seul qui, dans les métiers où l'on employait les machines, possédait le capital; et bien que ce capital d'un bourgeois artisan ne fût pas considérable, encore était-il difficile, sinon impossible, à un ouvrier de se placer comme maître quand il ne succédait pas, par mariage ou donation, à un patron.

En revanche, le nombre d'ouvriers qu'un patron pouvait avoir était limité dans toutes les industries où des aides étaient nécessaires. Il fallait même quelquefois la permission des gouverneurs des métiers (2) pour en avoir un.

Ces ouvriers se recrutaient dans la troisième classe, celle des apprentis. Le nombre de ceux-ci qui pouvaient se trouver dans un atelier était plus minutieusement réglé encore que celui des ouvriers (3). Car c'était la base du recrutement du

(1) Comparez avec LAVISSE, ouv. cité, t. II, p. 507 et suiv.; KURTH, *Les corporations ouvrières* et autres ouvrages cités.

(2) Cordouaniers de Liége (1554), *Livre des trente-deux bons métiers*, t. II, p. 88.

(3) *Anvers à travers les âges*, GÉNARD, t. II, p. 177.

Digitized by Google

métier, et il était de l'intérêt des ouvriers et des maîtres qu'il n'y eût pas trop d'offre sur le marché du travail.

Les apprentis, comme les ouvriers, contractaient un engagement en due forme (1) et ils étaient punissables en cas de rupture de contrat (2). Les patrons qui engageaient un ouvrier ou un apprenti en défaut étaient punissables également.

La durée de l'apprentissage était réglée dans tous les métiers. Parfois même un ouvrier qui avait fini son temps légal d'apprentissage devait encore attendre qu'il fût perfectionné dans son art pour pouvoir aspirer à devenir patron (3). On inventa même l'obligation du chef-d'œuvre (4) pour rendre plus difficile l'accession au patronat, sous prétexte de garantir l'habileté de l'ouvrier.

Il n'y avait pas, que nous sachions, d'âge stipulé, soit pour l'entrée en apprentissage, soit pour l'admission au grade d'ouvrier (5).

On a dit que la caractéristique de la corporation du moyen âge était l'esprit de famille qui unissait les patrons et leurs ouvriers. Soit, si l'on a en vue les rapports constants, et la familiarité qui en résulte nécessairement, des hommes travaillant du matin au soir dans un atelier. Mais dire autre chose est pure conjecture. Aujourd'hui encore, la petite industrie -- et il n'y en avait pas d'autre au moyen âge — se trouve dans ces conditions (6).

Le contrat d'apprentissage que nous avons signalé tout à l'heure nous permet de croire que la règle que l'apprenti logeait chez son maître n'était pas générale (7).

Tous, patrons, ouvriers et apprentis, étaient inscrits dans la

(1) On en trouve un dans DE POTTER, *Gent van den vroegsten tijd*, t. III, p. 430 (anno 1397).

(2) Métier des forgerons de Gand (1338). *Voorgeboden*, p. 21.

(3) Métier des tondeurs de Gand. *Voorgeboden*, p. 59 (1350).

(4) Confér. MAHAIM, ouv. cité, p. 39

(5) On trouve cependant que les enfants des bouchers (*mangons*) de Liége devaient avoir 20 ans pour succéder à leurs parents (anno 1521). *Chartes des bons métiers*, t. II, p. 143.

(6) Confér. VANDERKINDERE, p. 106.

(7) Le patron n'était obligé de fournir le nécessaire (*den cost*) que jusqu'au soir (*toten avonde*). DE POTTER, t. III, p. 430.

Digitized by Google

corporation et en partageaient les charges, notamment quand on allait en guerre (1).

Quant aux droits politiques que l'inscription dans un métier conférait, comme il n'y a eu que Liége où cette inscription ait été obligatoire pour tout citoyen, ce n'est que là aussi que la question a pu se poser si le valet, l'ouvrier et l'apprenti auraient le même pouvoir que le maître ou le patron. Et elle a été posée. On trouve, en effet, que, en 1350, le bon métier des drapiers décida que les « varlets servant à journée ou autrement » n'auraient plus voix « sur le mestier » (2). Plus tard, en 1384, quand la distinction entre les grands et les petits eut été définitivement abolie, tout le monde reprit sa voix. « Quant li Universiteit dell citeit est ensemble pour aucuns cas notable, ... li garchons servans et li aprendiches ont ottretant de voix en lor syete faisant que li maistres et li chieff (3). » C'est ce qui a pu faire dire à Michelet (4) que « Liége présenta alors l'image de la plus complète égalité qui se soit peut-être rencontrée jamais », mais il ne s'agit évidemment que de l'égalité politique.

A Gand, la question n'a pu se présenter que du temps de Jacques Van Artevelde. A toute autre époque, pendant le XIVe siècle, comme la ville était divisée en trois membres, dont les métiers ne formaient que deux membres, ce sont toujours les doyens des métiers qui apparaissent comme ayant une opinion à émettre sur les affaires politiques (5).

En ce qui concernait les affaires du métier proprement dit, nous croyons que les maîtres ont eu certainement toujours la prépondérance sur les ouvriers et apprentis et que, dès que le nombre de ceux-ci pouvait dépasser celui des patrons, on a pris des mesures pour rétablir la supériorité (6). Le contraire

(1) On devait être en état de « porter bâtons », d'après la charte d'un des métiers de Liége.

(2) HENAUX, ouv. cité, p. 471.

(3) ID., p. 523.

(4) *Histoire de France*, t. V, p. 145, cité par HENAUX.

(5) Nous ne parlons pas, évidemment, des assemblées générales du peuple sur le Marché du Vendredi ou sur une autre place publique.

(6) Un règlement des charpentiers de Gand, de 1414, exclut formellement les

Digitized by Google

eût été destructif de l'esprit de hiérarchie qui domine toute l'organisation des métiers.

Telles étaient les principales règles qui présidaient aux associations professionnelles, quant aux travailleurs.

Voyons maintenant les conditions du travail.

(*A suivre.*) MAURICE HEINS.

apprentis. A Saint-Omer, les élections des doyens se faisaient par six maîtres et cinq valets. FÉLIX DEVIGNE, *Origine des corporations de métiers*.

Digitized by Google

CONTE BLEU [1]

CHAPITRE XII

Ensemble ils s'en viennent trouver la duchesse, parlent ainsi qu'ils l'ont dit, la payent en une minute de dix-sept années douloureuses.

« Mère, nous nous aimons. Le temps nous dure que nous ne passons pas aux bras l'un de l'autre... et puisque les seuls maris peuvent dormir en la couche de leur femme... unissez-nous. »

A ces mots qu'ils disent simplement, avec une chasteté hardie que leur donne leur absolue candeur, la dame qui songeait à son aimé rêveuse en sa haute chaire blasonnée, comptant les heures et aussi les jours qu'il lui faudrait encore vivre avant de l'aller rejoindre, tressaille délicieusement. Ainsi, elle a fait le miracle, vaincu la nature, changé ses lois. Dolor n'est plus Dolor... on l'aime et par devers lui s'ouvre un avenir heureux.

Rose-Ay élève vers les cieux ses doux yeux de lumière qui resplendissent, remercient, s'inondent d'une surhumaine joie. Elle joint ses mains très frêles, prie une minute en un élan qui la transfigure, les étend en une bénédiction sur la tête des deux enfants prosternés.

« Dieu soit loué, dit-elle. Rude a été la journée, mais j'eusse peiné double pour le même prix. »

(1) Suite, voir livraison du 15 décembre 1893.

Digitized by Google

Puis elle appelle ses femmes, leur dit la nouvelle, et celles-ci pleurantes et ravies s'en vont la répandre partout.

Et c'est alors en Montaigle réveillé une joie, une clameur dont le palais blanc de marbre et d'ivoire bâti, tremble délicieusement des assises jusqu'au faîte.

« Dolor et Divine s'aiment et se veulent unir. En eux renaîtra Montaigle... Hosannah! »

A ces mots, comme s'ils contenaient un charme subtil de magie, choses et gens se secouent, sortent de leur torpeur. Et c'est par tout le manoir une reprise de vie, une hâte, une poussée, des préparatifs qui mettent tout en l'air, ramènent au jour tant de richesses enfouies, bouleversent le grand manoir qui depuis des ans et des ans somnolait.

De la châtelaine au dernier valet tous s'agitent, unissent leurs efforts, se liguent en un élan pour faire des noces de Dolor et de Divine une fête non pareille.

La dame ouvre ses coffres, y fourrage des deux mains, jette de-ci de-là ses diadèmes et ses colliers, amoncelle sur les meubles tant de joyaux que c'en est autour d'elle comme une pluie d'étoiles.

« Prenez, joailliers... Brisez, démontez à votre loisir, et des plus belles d'entre ces gemmes, des plus gros brillants, des perles les plus pures, composez pour Divine une parure tant étincelante qu'au jour des noces oncques ne la puisse fixer. »

Trente dentellières commencent la robe de l'épousée, qui doit être légère ainsi qu'un nuage, fine à passer tout entière en l'anneau. Vingt passementiers s'occupent à broder la tunique nuptiale de Dolor, la criblent de pierres fines du haut en bas. D'autres tissent pour le chapelain une dalmatique d'or où l'agneau dormira en une gloire de rayons aveuglants. Pendant qu'ils besognent, que le cirier fond des chandelles grosses comme des cierges, des

Digitized by Google

cierges gros comme le bras, que l'organiste faisant chanter les orgues cherche, trouve, une hymne triomphale où clament toutes les joies d'autre monde, une escouade d'ouvriers ornent Montaigle, le transforment, lui rendent son initiale splendeur. Les uns tendent la chapelle du parvis jusqu'aux voûtes, en font un colossal écrin de moire blanche, d'autres décorent les grandes salles, édifient un trône tout d'or revêtu, et tandis qu'ils font, d'autres encore, les plus adroits, les plus habiles, ceux qui rêvent de merveilles et les créent ainsi qu'en un miracle, préparent à Dolor et Divine pour dormir leur prime nuitée d'amour une chambre telle que n'en ont point des épousés royaux.

Hé ! Pressez-vous, dentellières, et vous aussi, passementiers. Que la robe très fine et la nuptiale tunique soient prêtes au plus tôt... Pourquoi tant de splendeurs?... S'ils s'aiment, ils se verront eux seuls et non pas toutes ces choses. Quand le bonheur nous convie, c'est folie et c'est crime que d'en perdre une minute. Hâtez-vous. Vêtue de dentelle ou de lin, Divine sera la bien nommée toujours pour son ami, la chapelle leur semblera assez belle où on les donnera l'un à l'autre, la couche assez douce où ils dormiront enlacés. Il y a loin de la coupe aux lèvres... Hâtez-vous.

Il semble que les gens de Montaigle entendent la voix. Ils se hâtent en une fièvre, font voler la navette et l'aiguille, passent les nuits, n'ont plus de bon sommeil que les choses ne soient accomplies, qu'ils ne sachent Dolor et Divine endormis en la nuptiale étreinte qui fait que les âmes sont une et aussi les corps, que rien sur terre ne dénoue et que la mort seule peut briser.

En tout le manoir, eux cependant sont les seuls qui demeurent calmes. Ils sont tellement ignorants de l'œuvre de chair que pas une pensée charnelle ne les trouble, pas un désir ne leur vient. Ils songent à leurs noces prochaines comme à une chose très naturelle et douce. Pour eux, se

Digitized by Google

marier c'est seulement s'étreindre d'un peu plus près, et ce en le mystère de la nuit. L'union des sexes leur apparaît comme un baiser très long pendant lequel on s'endort.

Et libres autant que les primes amants en l'Éden, ils restent chastes, mènent leur vie comme devant, passent le plus clair de leurs jours en d'innocentes joueries, se baisent sur la bouche sans rougir, n'imaginent pas qu'il puisse exister sur terre volupté plus aiguë, étreinte plus complète, délices plus anéantissantes que celles dont ils se meurent en l'union de leurs lèvres.

. . . . . .

Un jour qu'ils ont marché très loin en forêt, ils atteignent pour la première fois l'extrême limite du parc, se trouvent subitement arrêtés par le grand mur qui se dresse devant eux, lourd, épais, avec un air de les défier, de cacher par delà des choses non vues dont leur curiosité s'émeut.

Inconsciemment, ils longent l'obstacle, suivent le mur en un instinct, arrivent à une porte basse dont les ais vermoulus se disjoignent, sont mangés de mousse et que cache à demi un rideau flottant de pampres et de lierre emmêlés. « Scellez toutes les grilles sur leurs gonds... Murez toutes les portes, a dit Rose-Ay il y a eu tantôt dix-huit ans... On a oublié celle-là, petite, étroite, ignorée de presque tous en Montaigle et dont on ne se servait plus depuis des temps. Maintenant, il n'y a plus qu'elle, chétive et tremblante barrière entre ces deux enfants qui vivent en l'irréel d'un paradis et l'amère science de vie qui va les en faire déchoir. Qu'ils l'ouvrent, ils sauront... C'est ainsi que bien souvent par un oubli infime de grandes choses croulent très misérablement.

Anges de Dolor et de Divine, où êtes-vous? C'est donc que vous vous cachez la face entre vos blanches ailes que vous ne voyez pas le péril où ils sont? Très doux gardiens, pour Dieu et pour leur mère, faites diligence, emmenez-les... Vite, plus vite! Tandis que vous musez au paradis,

Digitized by Google

ceux-ci se perdent. Beaux anges, à quoi pensez-vous? Las, voilà qu'il est trop tard. De leurs larmes et de leur désespoir vous répondrez.

Comme les deux enfants se sont arrêtés devant la porte, une fanfare retentit par delà, éclate en la paix du jour mêlée à une galopade folle, aux abois d'une meute qui donne furieusement.

Qu'est-ce donc?

C'est le hallali qu'on sonne. Ils connaissent cela, ont couru le cerf et la biche maintes fois côte à côte. On chasse de l'autre côté du mur... Qui donc? Quand ils ont quitté Montaigle, les valets de chiens et aussi les piqueurs vaquaient à leur besogne, tandis que tout dormait au chenil et dans les boxes.

Ils veulent voir, pèsent de toutes leurs forces sur la porte qui gémit, cède sous le poids de leurs deux corps, s'entr'ouvre juste comme un pêle-mêle étincelant d'hommes, de choses, de chevaux qui se cabrent, d'armes qui brillent, dévale bride abattue, emplit le chemin.

Debouts et serrés l'un contre l'autre en l'étroitesse de l'huis, les deux enfants regardent de tous leurs yeux. Et telle est l'apparition étrange qu'ils font tout de blanc vêtus, immobiles, avec derrière eux le voile mouvant des pampres et des lierres qui leur sert de cadre, laisse apercevoir en une éclaircie le grand parc endormi dont eux-mêmes semblent l'âme, les gardiens mystérieux, que les cavaliers serrent la bride, arrêtent net leurs montures, tandis que les chiens se taisent et que la sonnée du cor s'éteint brusquement en une plainte que répercute l'écho.

De part et d'autre, tous se dévisagent avec une égale stupeur.

C'est Divine qui rompt le silence.

« Pourquoi êtes-vous ainsi? » demanda-t-elle innocemment.

Tandis qu'ils cheminaient en l'ombrée dorée du bois,

Digitized by Google

Dolor en se jouant l'a couronnée de lis sauvages qui étoilent ses cheveux dénoués, mettent sur son jeune front une ombre en laquelle ses yeux semblent grandir, luisent étrangement. Et comme ils se taisent, la contemplent en une adorante surprise.

« M'entendez-vous ? dit-elle avec un peu d'impatience. Nous ne savions point qu'il existât d'autres êtres que ceux de Montaigle... Venez-vous de l'au-delà, ou si vous êtes des hommes vraiment, pourquoi n'êtes-vous pas semblables à lui ? »

Elle montre Dolor de la main. Alors un cavalier qui paraît le maître, est le plus beau, porte une couronne fermée au cimier de son casque qui est d'or, fait volter son destrier plus blanc que neige, le porte vers les deux enfants.

« Comment vous nomme-t-on ? » interroge-t-il sans répondre.

La jeune fille pose la main en une caresse sur l'épaule de son ami.

« Voilà Dolor... Moi, je suis Divine. »

Et le bel inconnu, gravement :

« Vous êtes les bien nommés. »

Cependant, quand elle dit leurs deux noms, un valet qui porte la livrée éclatante des fauconniers, a sur le poing un gerfaut encapuchonné de cuir, sort du gros des hommes d'armes, les contemple.

« Les emmurés de Montaigle », dit-il à mi-voix.

Puis, mettant un genou en terre :

« Si le roi veut... moi je puis lui dire qui sont ceux-là. Eux ne doivent pas savoir, les innocents. »

Et sur un signe du chevalier casqué d'or, il reprend en un récit les choses que nous avons dites, narre succinctement les belles amours d'Humbert et de Rose-Ay, la mort du doux sire qui le fauche en pleine fleur, le désespoir de sa veuve et comment on crut devoir creuser sous la pierre

Digitized by Google

tombale leur double lit. Puis il dit la naissance du triste Dolor, la douleur de sa mère à le voir tel, comment elle se résout à vivre et le don d'elle-même qu'elle fait à l'enfant, son sublime et entêté vouloir à le redresser et quand elle échoue à le rendre heureux quand même, tout bossu et misérable qu'il est. Quand il dit les choses héroïques et folles qu'elle projette, tout cet irréel qu'elle imagine pour leurrer l'enfant, le garder ignorant de sa disgrâce, tous les yeux se mouillent. Lors lui-même s'attendrit à conter la providentielle venue de la femme, la naissance de Divine, son baptême, la scène du serment. Il dit combien la dame était belle, et blanche, toute pareille à une vierge avec la tiotte qui dormait sur son cœur,et cet autre innocent gîté en le brocart de ses jupes, et comment à sa vue, en la griserie de l'exemple, en la douceur de son parler, tous oublient leur moi, s'enflamment du même amour, jurent de servir Montaigle en quoi qu'elle veuille et quoi qu'il leur en pût coûter. Il baisse la voix, semble s'excuser quand il achève :

« J'avais juré comme les autres... Moi seul n'ai point tenu mon serment... J'en ai honte et deuil alors que j'y songe. Mais j'avais laissé par delà Montaigle une femme follement aimée, grosse de six mois.. La première exaltation tombée, j'y pensai sans trêve de jour et de nuit. Pourtant je ne cédai pas tout de suite... j'avais juré... j'étais à Montaigle. Des fois et des fois je me débattis en une lutte, mâtant chaque fois ma chair, qui le lendemain reprenait sa plainte, criait plus haut. L'enfant devait être né maintenant... De quels mots m'accusait sa mère? La dame aimait son petit, le voulait heureux... Et le mien? Était-ce une raison pour que je l'abandonnasse? Un jour, je n'y tins plus, je dis à ceux de là-bas que je m'en allais baigner et, abandonnant une partie de mes vêtements auprès du lac, je m'enfuis à travers bois. Nous étions des emmurés volontaires seulement liés par notre parole, nul ne nous

Digitized by Google

surveillait. On me crut mort sans doute... Je retrouvai la mère, l'enfant est un homme... Dieu m'absolve et aussi celui-là, qui est mon seigneur, d'avoir manqué à mon serment. »

Tandis qu'il parle, tous l'écoutent avec une égale stupeur. Dolor et Divine, blancs comme des morts, sont suspendus aux lèvres de l'homme, boivent ses paroles. Sitôt que les choses s'éclairent pour l'entendement des deux enfants éperdus, Divine miséricordieuse cherche à emmener Dolor.

« Viens-t'en... que nous importe ! Étions-nous pas divinement heureux ? Je ne veux pas savoir... Viens-t'en. »

Lui la repousse doucement, se désenlace de ses bras.

« Moi je veux... »

Quand l'homme a fini, il passe la main sur son front, où perle une sueur froide, parle d'une voix brisée.

« Si je comprends bien... Si tout ceci n'est point un rêve de hideur et de mort, nous avons vécu jusqu'à ce jour en l'ignorance des choses. Montaigle n'est point le monde que nous croyions, mais un point infime endéans. Par delà ses murs, d'autres hommes existent et ceux-là sont pareils à vous, tous, tous, et je suis moi un être à part, une créature de misère, un... un monstre ! »

Il s'arrête un moment, mord cruellement ses lèvres pour en réprimer la plainte.

« Et dites-moi, demande-t-il d'une voix rauque, tout là-bas, où vous habitez, en est-il de semblables à moi? »

Le roi — car il l'est — hoche la tête affirmativement.

« Quelques-uns.

— Et on les aime?

— Leurs mères... oui.

— Et les autres femmes? »

Il a tellement l'air d'agoniser que le beau jeune prince se tait, ne trouve pas le courage de lui porter le dernier coup.

Digitized by Google

« Non, n'est-ce pas? Je comprends... C'est pour que Divine pût m'aimer que ma mère a voulu qu'elle ne connût que moi. Mais elle, dites, est-elle bien telle que je la vois? Est-ce ainsi que sont vos femmes? S'en trouve-t-il une parmi celles qui vous baisent et dorment entre vos bras qui soit aussi belle et s'y puisse comparer? »

En une caresse d'yeux, lente, et longue, et douce, le roi effleure Divine de la tête aux pieds et lentement.

« Pas une... elle est la bien nommée.

— Et on l'aimerait, elle?

Lors le jeune homme soulève son casque d'or, découvre sa tête blonde, se courbe la jeune fille.

« La voir, dit-il de sa voix chantante, la voir c'est l'aimer. »

Dolor étreint son cœur des deux mains.

« C'est bien, dit-il, c'est bien. » Il dit cela en un râle, comme on agonise, comme on meurt. « Je sais maintenant... A vous revoir, seigneur. »

Et à Divine :

« Viens-t'en. »

CHAPITRE XIII

« Dame, nous avons vu des hommes... Je sais tout... Je vais partir... Veillez sur Divine et priez pour moi. »

Rose-Ay pousse un cri déchirant, se renverse demi-morte en sa chaire.

Lors son fils s'agenouille, prend ses pauvres belles mains glacées qu'il baise coup sur coup entre chaque parole.

« Ne pleurez pas... à quoi pensé-je de vous dire ainsi les choses!... O dame très sainte et douc, ne pleurez pas. Bien assez de larmes à mon sujet ont coulé de vos yeux. Ce n'est pas votre faute si je suis tel et si je me vois à cette heure ainsi que je suis. Vous m'aviez donné tout vous-même et il n'a pas dépendu de vous que le miracle ne se fît, que je ne fusse heureux. Dieu ne veut pas...

Digitized by Google

soyez quand même bénie! Oncques ne fut mère comme vous, je vous révère à l'égal de la bonne Vierge qui est très là-haut. Pour votre amour, pour votre jeunesse sacrifiée, votre dévouement inouï, pour les dix-huit années bienheureuses que je vous dois, soyez louée, une fois, cent fois, par-dessus toutes les créatures et jusque dans les cieux. Je vous aime, ô mère, je vous aime! Tenez, trouvez-moi les mots que je vous puisse dire et aussi une posture en laquelle il me seye de me tenir devant vous. C'est trop peu que m'agenouiller. Pour ce que vous avez rêvé, accompli, pour ce que vous eussiez fait encore, je vous bénis, je vous adore, je voudrais vous mettre en une gloire... Ah! douce, douce, je vous aime, ne pleurez plus. »

Dolor reste un moment les lèvres collées aux blanches mains de la dame, qu'il embrasse en une ferveur. Puis, s'étant redressé, il se tient debout devant elle en sa stature de misère et, levant haut son jeune front où rayonnent à la fois l'intelligence et le vouloir avec un renoncement surhumain, il dit mâlement :

« Pourtant vous avez péché — oh! combien bénie pour votre faute! — mais vous avez péché. Il n'était pas juste de me sacrifier tant d'êtres, de disposer ainsi de Divine, de me la donner comme en un vol. Par cette faute que vous avez commise et dont j'ai profité, nous serons punis, moi en elle, vous en moi. Mais elle, Divine, la très chère, l'innocente qui est toute pure et n'a point péché, il faut qu'elle soit heureuse, il le faut, ô mère, est-ce que vous m'entendez? Aidez-moi à dire... je ne sais plus, tant de choses, hélas ! se heurtent et saignent en moi ! »

Il cherche un moment, puis d'un débit ferme, mais lent et douloureux :

« Écoutez... D'union entre Divine et moi à cette heure il ne peut plus être question. On ne marie pas le jour à l'ombre, la splendeur à la nuit. Je vais partir... c'est mieux, est-ce que j'aurais le courage de la voir à présent

Digitized by Google

que je sais... Aurait-elle pas horreur de moi, tandis que je garderais d'elle ma faim inapaisée? Non, non, je vais partir. Ne pleurez pas, douce, dans un an juste reviendrai. D'ici-là, instruisez Divine, faites-la telle qu'elle doit être, égalez son esprit à son corps, afin qu'étant parfaite le premier d'entre les hommes s'en puisse glorifier. A ce faisant soyez lui tendre, cachez-lui l'atroce sacrifice que ce m'est de renoncer à elle. Et n'oubliez pas qu'elle est duchesse de Bioulx, dame de Formesan. Ce qui arrive ne doit rien changer à ce que vous jurâtes à la morte, de vos promesses pas une ne tombe, les biens de Montaigle sont à Divine et aussi leur nom. Et elle ne doit pas pleurer, pas une fois, vous l'avez juré, ô dame, souvenez-vous-en. A cette heure, votre serment est mien et le tiendrai jusqu'à mourir. Donc vais partir. Chemin faisant verrai des hommes et leur dirai : J'ai une sœur; c'est la plus belle qui soit. Nous lui donnons en dot dix villages. C'est Divine qu'on la nomme et nul en la contemplant ne lui cherche d'autre nom. Venez et voyez-la... »

Il s'arrête vaincu et, tandis qu'une douleur effrayante décompose son jeune visage beau comme celui du Dieu supplicié, une plainte lui échappe qui, de même qu'au Golgotha, entre ainsi qu'un glaive en le cœur de sa mère. Alors celle-ci en son égoïste amour a un cri :

« Mais c'est impossible... Tu l'aimes! De la donner à un autre, tu mourras. »

Et lui doucement, avec un triste et lumineux sourire:

« N'ayez crainte. Ai-je pas votre exemple ? Le fils de Rose-Ay sait comment il faut souffrir et comment il faut aimer. »

CHAPITRE XIV

Dolor part, Dolor est parti.

« Dans un an reviendrai, dit-il aux deux femmes en pleurs. »

Digitized by Google

Et il les baise du même baiser respectueux et tendre, se roidit, pâlit à peine quand ses lèvres touchent la joue étrangement blanche de Divine.

Puis avec l'aide du grand écuyer il se met en selle, les salue de la main.

« A vous revoir, ma mère et ma sœur... Aimez-vous. »

Et très vite, pour cacher ses larmes, il pique des deux, disparaît en un tourbillon.

Muettes, le regard noyé, les deux femmes le suivent des yeux tant qu'elles le peuvent voir, chétif, tout de noir vêtu, un peu courbé sur l'encolure de son palefroi, tant plus difforme en son habit ajusté qui moule impitoyablement les tares et les misères de son pauvre corps. Puis, quand le pont-levis s'est relevé en un bruit de chaînes, que le dernier homme de l'escorte n'est plus dans le lointain qu'un point mouvant qui s'efface et qui fuit, elles se redressent, se regardent comme si elles se voulaient voir jusqu'au fond du cœur. La duchesse, toute frêle et sanglotante, a dans son regard bleu terni de tant de larmes une question angoissée, une prière aussi; la jeune fille, elle, est très pâle, a dans ses yeux de velours une flamme souffrante et farouche qui les fonce, les durcit.

« Dame, interroge-t-elle en une fierté, est-ce parce qu'il sait à cette heure que je ne suis qu'une tiotte de misère qu'il est parti? »

Rose-Ay a un cri.

« Lui!... Ah Dieu! mais il t'adore. »

Et tout de suite, avec une sublime inconscience — les femmes qui aiment sont ainsi — elle manque à son serment, trahit Dolor, conte à Divine avec des mots qui chantent, pleurent, viennent du cœur, y vont droit, combien Dolor l'aime, oh combien! et comment il s'immole de trop l'aimer.

Blanche, avec un air d'extase, la jeune fille l'écoute mains jointes ainsi qu'on prie. Bien qu'elle ait fermé à

Digitized by Google

demi les paupières, de la flamme semble en jaillir, met une clarté sur son visage radieux.

Quand la dame a fini :

« Ah! dit-elle, il me voit telle... C'est lui qu'il juge indigne et non pas moi. Et il m'aime, alors... il m'aime! Et m'aimant il me fuit, fait cette chose inouïe de s'en aller très là-bas par le monde me chercher un époux, le plus riche, le plus noble, le plus beau qui soit. »

Elle rêve une minute, un étrange sourire fleurit sa bouche.

« Le plus riche, le plus noble, le plus beau, dit-elle de sa voix chantante... Certes, point n'en veux d'autre. Dame, votre fils a bien fait. »

Et comme Rose-Ay la regarde avec un air de reproche poignant et doux, d'un élan elle s'agenouille, lui prend les mains et follement :

« Alors vous croyez, mère, vous croyez... Vous!... Oh! mère!... »

. . . . . .

L'année a fui. Qu'elles nous soient miséricordieuses ou nous meurtrissent en plein cœur, elles ont le même nombre de jours toutes, marchent du même pas à l'éternel cadran.

Celle-ci donc passe comme ses devancières en l'attente longue et lourde d'ennui. Comme tombe le dernier soir du douzième mois, un page tout de noir et d'argent vêtu, comme en un deuil heurte à l'huis du manoir, remet un message pour la dame. C'est Dolor qui annonce sa venue.

Le lendemain, dès la prime aube levée, tout est en rumeur en Montaigle. Au plus haut des tours du palais blanc tout de marbre et d'ivoire bâti, les bannières sont hissées, flottent très gaiement dans l'air pur du matin.

Par les salles resplendissantes, dans les grandes cours, au travers des escaliers, des gens en livrée de fête vont, viennent, se hâtent, courent sans but.

Digitized by Google

« Dolor s'en revient... Le saviez-vous? »

En la paix de l'oratoire fleuri luisant de mille cierges, la duchesse et Divine prient côte à côte, prosternées en leur chaires d'or. Elles sont très pâles, ont sur les lèvres le même sourire ému, dans les yeux la même pure lumière. De minute en minute elles se regardent, se rient sans parler avec un air de mystérieuse entente.

Comme sonne la deuxième heure de vesprée, une clameur s'élève, les trompettes sonnent en une fanfare.

« Le voilà... Voilà Dolor. »

Très là-bas sur la royale route, masse indistincte qui tout de suite se précise et grandit, un cortège apparaît qui se déploie, s'allonge en une fulgurante procession de splendeur. L'héritier des Montaigle chevauche en tête. Des seigneurs magnifiques l'accompagnent, marchent en une suite brillante d'hommes d'armes, de hérauts et de massiers. D'aucuns se font précéder des présents qu'ils apportent à Divine. Ce sont des parfums inconnus, des joyaux ainsi que pour une reine, des cavales toutes blanches qui s'agenouillent au montoir, des atours tant rebrodés qu'on n'en voit plus la trame.

Et le soleil très haut à l'horizon, fait resplendir toutes ces choses, joue avec la soie des oriflammes, incendie l'or et l'argent des cuirasses, allume de grands éclairs au fin acier des armes.

En bel ordre, tous passent les portes, mettent pied à terre en la cour d'honneur, gravissent le perron, en une sonnée d'éperons se dirigent, Dolor menant toujours, vers la salle du trône où les attendent les châtelaines.

Sous un dais empenné, Rose-Ay et Divine sont assises en des stalles jumellées que surmontent de grandes aigles d'or. Ainsi qu'au jour du baptême de Divine, la duchesse a quitté le deuil, porte par-dessus sa robe fourrée d'hermine la couronne fleuronnée et le ducal manteau. Une joie d'autre monde illumine son fin visage de

Digitized by Google

rêve. Quand elle voit son fils, elle tend les bras en un geste de vierge mère, ses lèvres s'épanouissent, se ferment délicieusement, miment de silencieux baisers.

La jeune fille, elle, est vêtue d'une longue robe droite d'un velours étrange et très doux, blanc et un peu rose aussi qu'agrafent aux épaules et au sein des touffes de fleurs de pommier. Dans le bas de sa jupe, à droite, des perles noires, des rubis et des diamants gros comme des noisettes figurent les armes de Montaigle. Un bandeau de pierreries que surmonte une fulgurante étoile retient ses admirables cheveux dénoués. Du sommet de l'étoile retombe un voile de tulle brodé de perles qui l'enveloppe toute comme un nuage. Et de s'épanouir près de sa bouche les fleurs de pommiers paraissent moins fraîches, de venir affleurer à sa divine chair le velours de sa robe semble rude, d'être près de ses yeux les diamants de l'étoile s'éteignent un peu.

Quand Dolor la voit ainsi, il a une plainte, un cri d'amour, un élan.

« Divine... ô Divine! »

Puis tout de suite il se regarde et ses bras follement tendus retombent à ses côtés. On peut quand on veut.

L'héroïque fils des Montaigle se dompte, blémit ainsi que pour mourir, fait trois pas en chanchelant et s'agenouille sur les marches du trône.

« Mère et vous, Divine ma sœur, très chères inoubliées, me voici, salut. Ai fait selon ma promesse, des seigneurs vous ramène et aussi un roi. Les ai pris d'entre les plus braves et les plus beaux afin que parmi eux Divine, qui est la toute première, se pût choisir un époux... »

Et avec un geste de la main :

« Harold comte de Croix-d'Arcy vous présente.

— Héric des ducs de Penthièvre.

— Edme d'Agimont, seigneur de Tranière.

— Sigfried, roi de Bohème. »

Digitized by Google

Les quatre qu'il nomme ainsi sont jeunes, très beaux tous, merveilleusement pris en leur stature droite et fière. D'un même mouvement, avec un surprenant ensemble, ils mettent un genou en terre devant la jeune fille, disent en même temps :

« O demoiselle, vous qui êtes la bien nommée, nous vous rendons hommage. Vous voilà notre gente suzeraine, disposez de nous. Sur les dires du sire de Montaigle, pour vous voir nous venons de très loin, avons quitté biens, terres, patrie, et aussi celles qui là-bas nous aimaient, que nous croyions toutes belles et dont, à présent que nous vous avons vue, perdons la souvenance déjà. Chemin faisant, quand Dolor nous dépeignait votre personne, nous pensions : Eh quoi, est-il donc une telle femme?... Et nous étions incrédules un peu. A présent, nous reconnaissons qu'il ne vous exaltait que très juste, restait bien en deçà des louanges qui vous sont dues, par la raison très simple qu'on ne peut pas plus peindre votre charme qu'enfermer en des mots à la fois tout l'azur des cieux et la splendeur du jour. Vous êtes la toute première, celle que chacun de nous avait vue en songe, rêvée pour sienne avec une incroyance de la trouver jamais incarnée, et nous vous aimons. Hélas! de cet amour tôt né et qui plus ne doit mourir, trois d'entre nous souffriront dures peines. Faites donc vite, ô demoiselle, avant que le mal s'envenime et ne se fasse plus profond. Pour qui ne doit vous posséder jamais, c'est trop déjà de vous avoir vue. Daignez donc abaisser sur nous vos yeux de pure lumière qui tiennent assez de ciel pour que jamais plus n'en désirions d'autre, et dites-nous lequel d'entre nous vous consentez à prendre pour époux.

— Qui je veux... qui je veux?... — La jeune fille s'est evée, parle lentement, les regarde au visage en une sereine fierté. — Mais le plus riche, le plus noble, le plus beau, le plus savant aussi. Femme n'aime qu'alors qu'elle

Digitized by Google

admire. Dites-moi qui vous êtes et aussi ce que vous avez à m'offrir. Du premier d'entre vous serai la mie... Parlez. »

Et comme Edme d'Agimont se prosterne, ouvre la bouche, elle l'arrête d'un geste, fait signe à Dolor :

« Mets-toi près de ceux-là. »

Et comme il la regarde sans comprendre.

« N'aimes-tu pas, demande-t-elle de sa voix chantante? Alors?... Tu parleras comme eux. »

Et quand elle est obéie, que Dolor si pâle, chétif, tout de noir vêtu s'est rangé auprès des beaux jeunes hommes superbes, si forts, d'ors reluisants, elle a un sourire de sphinx, s'accoude en sa chaire, et ramenant les plis neigeux de son voile, s'en masque toute comme une mystérieuse Isis. Seuls les yeux merveilleux luisent au travers du tulle ainsi que de très pures étoiles.

« Allez maintenant, vous écoute... Messeigneurs, parlez.

— Damoiselle, dit Edme d'Agimont en s'avançant d'un peu, certes, il est malséant à un homme de se louer lui-même, mais puisque tel est votre vouloir et que vous êtes vous-même le prix très magnifique réservé au vainqueur, de mon mieux ferai pour l'obtenir. Si c'est de richesses que vous avez souci, oncques plus que moi ne peut vous en offrir. Mes domaines sont tant grands que point n'en sait la limite, et s'il me plaisait pourtant, je les pourrais couvrir d'or, parcelle par parcelle, jusqu'à en cacher la terre jusqu'au fin bout. Donc si vous consentiez à être mienne, pourriez pour l'aumône et vos atours dépenser sans compter, semer l'or de-ci de-là jusqu'à fatiguer vos royales mains et aussi faire tendre de brocart et de pourpre les chemins où vous passeriez toute belle, plus ornée et étincelante qu'une miraculeuse châsse. »

Divine l'interrompt.

« Si riche... vraiment, seigneur! Alors, si j'étais vôtre je n'aurais qu'à vouloir, pourrais à chaque éveil me faire

Digitized by Google

aire la merveilleuse robe que j aurais rêvée,et mon caprice passé, après l'avoir portée une heure juste l'enfouir en me coffres pour une plus riche encore que je verrais en mon prochain dormant. »

Et se tournant vers Dolor :

« Et toi... Que possèdes-tu? »

Lors le triste amant baissant la tête :

« Moi... Rien que Montaigle. Le reste t'ai donné.

— Montaigle... Montaigle. — La jeune fille répète le mot d'une voix de rêve, douce infiniment. — Montaigle où j'ai vécu... Mais tu es riche, Dolor! »

Puis avec une invite de sa belle main à Harold de Croix d'Arey :

« A votre tour, seigneur comte. »

Celui-ci a le front d'un penseur, des yeux pleins de clarté où luit une chaude flamme.

« Moi, dit-il d'une voix mâlement timbrée où pourtant des tendresses vibrent et s'assourdissent, moi je sais toutes choses, le langage des fleurs et celui des oiseaux et aussi ce que font très là-haut les étoiles. Je sais quelles lois régissent les mondes et encore à quels ordres mystérieux obéissent et la grande mer bleue et les astres aveuglants. Nul dialecte parlé sur le globe ne m'est inconnu et en tous je sais les paroles câlines, adorantes, très soumises aussi qui plaisent aux femmes, leur sont plus douces que musique, trouvent le chemin un peu fermé de leur cœur. Je sais... »

La jeune fille l'arrête d'un geste admiratif.

« Tant de choses, vraiment! Alors si je vous prenais pour mon seigneur, nulle loi de nature ne me resterait cachée. Vous me prendriez en votre lumière, le monde entier s'ouvrirait à mes yeux, terre et cieux, j'y lirais sans peine ainsi qu'en un livre enchanté. »

Et gravement à Dolor :

« Toi, dis-nous, que sais-tu? »

Digitized by Google

Le jeune homme, qui la contemple en une souffrante adoration, joint les mains.

« Rien, dit-il,... rien que t'aimer. »

Sous le voile, quelque chose de rose semble fleurir. C'est Divine qui sourit.

« Mais ce n'est pas peu, dit-elle en une complaisance, ce n'est pas peu, Dolor. »

Héric, duc de Penthièvre, s'avance à son tour et parle ainsi :

« Si loin que je remonte en la nuit des temps, y trouve quelqu'un des miens qui s'y distingue. Si tu veux porter un nom très haut et très vieux, ô jeune fille, prend le mien, nul n'est plus pur ni mieux honoré. »

Divine acquiesce du geste.

« Je sais, dit-elle, je sais. Depuis ces douze mois que je suis vraiment née, ai beaucoup lu, seigneur duc, et en mon histoire ai trouvé votre nom en mainte page et ce, toujours, pour quelque action héroïque dont l'éclat illustre toute une race. Hormis un seul, point ne sait plus beau nom que le vôtre, seigneur duc. »

Puis à Dolor :

« Tu as entendu celui-ci. Dis-nous tes aïeux... Qui es-tu? »

Le fils des Montaigle tressaille, s'arrache à son extase, et avec un reproche très doux dans les yeux, dans la voix:

« Qui je suis? » Il va vers Rose-Ay, lui prend la main qu'il baise en une piété infinie, et levant la tête :

« Qui je suis?... Le fils de celle-là. »

Divine a un mouvement sitôt réprimé, et épaississant encore sur son visage les plis de son voile :

« C'est bien, dit-elle d'une voix troublée. Tu es noble. »

Un seul demeure à présent. C'est Sigfried, le très jeune roi blond, celui-là même qui révéla l'homme à Divine le jour où ses yeux s'ouvrirent à la réalité des choses. Depuis le temps que les autres parlent, lui la contemple comme en

Digitized by Google

l'hypnose d'un rêve charmeur. Quand vient son tour, il se prosterne, lève vers Divine d'admirables yeux suppliants :

« Moi, dit-il, la voix ardente, je t'aime, oui, depuis que je t'ai vue, tout là-bas en ta blanche robe, avec sur tes cheveux qui te vêtaient d'or le nimbe blanc de ta liliale couronne. Je t'aime, ô Divine, et puis je suis jeune et je suis le roi... »

Il est tant beau ainsi prosterné que Dolor a un cri de douleur et que sous la nuée emperlée du voile le sein de la jeune fille se soulève palpitant.

« Levez-vous, dit-elle. »

Et à Dolor :

« Mets-toi près de lui. »

Oh ! cruelle, cruelle !

Quand ils sont côte à côte, elle les contemple longuement, le roi blond d'abord, superbe, moulé en sa cuirasse d'or, puis le fils de Montaigle, si frêle, difforme, portant son propre deuil et tout de noir vêtu. En un lent examen, ses yeux de velours inventorient toutes les misères, toutes les tares de son pauvre corps, glissent, montent en une caresse jusqu'au pâle visage tant beau, s'y arrêtent, s'y attardent, entrent jusque très à fond des yeux de Dolor qui, tendres, oh ! tendres et désolés se plaignent, lui reprochent cette barbare épreuve et la lui pardonnent ineffablement.

Et comme le jeune homme est à bout, n'en peut plus, défaille à la fois dans son âme et sa chair, dit d'une voix où passent l'infinie tendresse et d'infinies douleurs :

« Par pitié, Divine, par pitié, abrège, frappe le dernier coup, dis-nous qui tu veux. »

Elle écarte son voile des deux mains, en sort radieuse comme d'une nuée et rose du front jusqu'au sein.

« Qui je veux, dit-elle de sa voix de musique où chantent toutes les joies et toutes les douceurs du paradis. Qui je veux... »

Digitized by Google

Elle descend les degrés qui mènent au trône, marche vers Dolor, et lui offrant ses lèvres :

« Mais le plus noble, le plus riche, le plus beau... Toi! »

MARCELLE JAIME.

(Reproduction interdite.)

Digitized by Google

LE DEVOIR PRESENT DE LA JEUNESSE LIBERALE

LETTRE OUVERTE [1]

*à monsieur le secrétaire du Comité de rédaction de l'*ALMANACH DES ÉTUDIANTS DE GAND.

Vous me faites le très grand honneur de me demander quelques pages pour votre vaillant Almanach des étudiants. Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'hospitalité spontanée que vous m'offrez si gracieusement. Je l'accepte donc de grand cœur et je vous en remercie. J'accepte parce que j'ai l'assurance que toute parole, si peu autorisée qu'elle soit, pourvu qu'elle soit sincère — toute parole qui s'adresse à vous et à votre ardente jeunesse sera une parole féconde. — Tombant sur un sol vierge et réchauffée par les rayons de l'idéal, cette parole aura plus que d'autres la chance de germer et de se lever pour les moissons de demain; elle risque moins que d'autres d'être étouffée par les préventions de la haine et les calculs de l'intérêt.

Obligé de m'exécuter sur l'heure et n'ayant guère le temps d'attendre les inspirations de la Muse, nous allons donc causer, voulez-vous, simplement et sincèrement? Sans craindre l'ironie des sceptiques ni les sarcasmes des cyniques, nous allons causer de ce qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire de nous-mêmes, de nos croyances vives et de nos défaillances, — nous allons causer des redoutables problèmes de l'heure présente et des longs espoirs de l'avenir. Nous nous souviendrons que cet avenir que nous interrogeons avec tant d'anxiété

[1] Cette lettre paraît simultanément dans l'*Almanach des Étudiants de Gand pour* 1894.

Digitized by Google

sera en partie ce que nous le ferons et ce que nous voudrons qu'il soit; et que vulgaire ou sublime, notre idéal d'aujourd'hui sera en partie la réalité de demain.

Mais d'abord il me vient un scrupule. Vous entendez bien que je suis en humeur de prêcher. Or, la jeunesse n'est pas prêcheuse ; c'est là son moindre défaut. — Je crains donc que vous n'alliez vous effrayer d'un sermon, ce sermon fût-il un « sermon laïque ». Si oui, pardonnez-moi. J'aurais pour excuse de subir la contagion du milieu où je suis. — C'est qu'aussi bien, je vous écris du pays classique de la prédication, de la terre sainte des puritains de Cromwell et de l'Armée du salut. Ici, ce ne sont pas seulement les clergymen des innombrables sectes protestantes, ni les soldats du général Booth qui se croient appelés à prêcher la bonne nouvelle. — Les plus humbles des mortels et souvent les plus misérables se transforment à l'occasion en apôtres de la Vérité, qui leur est révélée par la descente du Saint-Esprit. Peu importe le sujet ou l'objet de la croyance, on croit et on croit avec ferveur, avec passion. Peu importe que ce soit la religion officielle ou la religion de l'Inconnaissable, la religion de l'Humanité ou la religion de l'athéisme, on y croit d'une foi débordante qui éprouve le besoin de se faire partager, on est ébranlé d'une foi qui transporte les montagnes.

J'ai vu des jeunes filles timides sortir des rangs de la foule et raconter à tout venant le drame intime de leur conscience, leurs égarements et leur conversion. J'ai entendu de pauvres ouvriers, aux mains calleuses et aux intelligences frustes, évangéliser leurs compagnons et les arracher à la servitude du gin et à la honte des *public houses*. J'ai entendu un grand poète, William Morris, fabricant de tapisseries et de chefs-d'œuvre, j'ai entendu un admirable publiciste, Edward Carpenter, fabricant de savates et de pamphlets, prêcher dans une chapelle méthodiste la religion du collectivisme. J'ai entendu Mme Annie Besant prêcher tour à tour à quelques mois de distance, avec un égal fanatisme, la religion de l'athéisme, la religion de Malthus et la religion des théo-

Digitized by Google

sophes. J'ai entendu le prince Krapotkine et le fougueux Stepniak, les plus doux des hommes, me prêcher avec une conviction inaltérable la religion de l'anarchie et la religion de la révolution sociale. J'ai entendu... En vérité, si je devais vous dire toutes les religions que j'ai entendu prêcher, votre Almanach en serait débordé et vos oreilles assourdies. — Et ne vous étonnez pas trop de cette fureur de prédication. En Angleterre, jamais on ne prêche dans le désert. Il y a toujours une oreille sympathique pour vous écouter et vous suivre, ou une oreille indignée pour vous combattre. — Pourvu que votre conviction soit profonde, vous ne vous heurterez ni à l'indifférence ni au scepticisme. — Impossible à un Anglais de s'endormir sur le mol oreiller du doute, comme dans le pays classique du pyrrhonisme, la patrie de Montaigne et de Bayle, de Voltaire et de Renan.

Avez-vous souvenance de ce passage merveilleux de *Faust*, où le vieux savant, courbé sur sa vieille Bible, commente avec anxiété le verset de saint Jean : *In principio erat Verbum!* Qu'est-ce que ce *verbe* qui est à l'origine des choses? Est-ce, au sens littéral, la parole écrite ou parlée? Est-ce la force latente ou vive? Est-ce l'action interne ou externe. — Et tour à tour il répète l'énigme de la vie : *Im Anfang war das Wort! Im Anfang war die Kraft! Im Anfang war die That*, — jusqu'à ce qu'enfin, las d'hésiter et de chercher dans l'angoisse et l'impuissance, il désespère de la science et proclame que toute science n'est que vanité.

En vérité, il faut regretter que Faust ait ignoré l'Angleterre ; si cet ancêtre du pessimisme moderne était allé étudier dans un collège d'Oxford, ses tourments n'eussent pas été si poignants et il n'eût pas vendu son âme au diable. — C'est qu'en Angleterre, ces trois principes : parole, énergie, action, dont le choix poussait Faust au désespoir, ne s'opposent ni ne s'excluent. Ici, tout *verbe* se fait chair, toute parole est une *force*, toute force se traduit en un *acte*. Aucun pays où se vérifie si merveilleusement l'ingénieuse théorie des idées-forces de M. Fouillée. Ici, pas de divorce entre la vie contemplative et la vie active, entre l'élément sensitif de

Digitized by Google

l'homme et l'élément moteur, aucune de ces intelligences purement germaniques comme Amiel, qui ivres d'idéal sont impuissantes à vouloir et à agir. Aucune de ces sensibilités surexcitées unies à des volontés atrophiées. Tout problème posé par cela même qu'il se pose est en voie de solution. Toute attente crée son objet. Et notez de nouveau qu'il n'est pas besoin qu'un *clergyman* prêche à ses ouailles ou un savant à ses disciples; *il suffit qu'un héros imaginaire prêche dans un roman* pour qu'aussitôt cette parole descende du monde de la fiction dans le monde de la réalité. En voulez-vous un exemple frappant? Savez-vous pourquoi je suis installé en ce moment dans un de ces « University Settlements », sortes d'oasis établies dans les quartiers les plus pauvres de Londres? — Parce que, il y a quelques années, l'imagination d'une femme a créé un héros de roman et qu'elle a prêté à ce héros des idées si belles et une mission sociale si grande, que dans son enthousiasme le public anglais a décidé de réaliser ces idées et d'accomplir cette mission. — De là la fondation de University Hall (1). Or, je vous le demande. Imaginez-vous un roman de Zola faisant surgir à Ménilmontant ou à Belleville une université populaire pour évangéliser les pauvres? Imaginez-vous des Belges fondant en Campine un couvent de trappistes laïques pour mettre en pratique la « Vie simple » de M. Edm. Picard?

Un brouillard opaque plane et descend lentement sur la cité monstrueuse où 5 millions d'êtres humains vivent et végètent, et s'agitent pour jouir et souffrir. Les bourdonnements de l'immense fourmilière n'arrivent plus que vagues et confus dans la paisible alvéole où je suis. Le feu s'allume et pétille dans l'âtre. L'heure est propice. Dans le silence de la ville qui s'endort, la parole intérieure se fait plus distincte; dans les ténèbres de la nuit qui tombe, la lumière intérieure brille d'une clarté plus vive et les idées, lucioles de l'âme, me frôlent de leurs ailes. Commençons donc nos divagations, et de nos fenêtres closes considérons le monde.

Or, dans ce vaste monde sublunaire, il y a en ce moment un

(1) University Hall a été fondé par Mme Humphry Ward à la suite du succès retentissant de son roman « clérical » : *Robert Elsmere*.

Digitized by Google

phénomène grandiose qui fascine notre imagination, qui exalte les espérances des uns et éveille les lamentations des autres. Nous sommes spectateurs muets d'un majestueux écroulement de choses. Nous sommes aux confins de deux mondes. *Novus rerum nascitur ordo.* Les anciennes Eddas scandinaves nous parlent d'un Ragnarökr, d'un crépuscule des dieux. — Ce crépuscule est venu pour nous. — Nous assistons à la consommation d'une révolution qui a duré trois siècles. — Depuis le jour où, à la diète de Worms, un pauvre moine lança le défi de sa conscience aux empereurs et aux papes, à cette parole tonnante, le vieil édifice européen s'ébranla comme, au son de la trompette d'Israël, s'ébranlèrent et s'écroulèrent les murs de Jéricho.

Et d'abord, manifestement, les croyances antiques, les religions positives sont éteintes ou en voie de s'éteindre ou de perdre toute influence sur les âmes. Cette vérité est si éclatante qu'elle semble banale, et cependant il faut la redire toujours pour l'édification de ceux qui croient à des résurrections possibles et qui voudraient rappeler à la vie, en le galvanisant, le cadavre romain. — Les religions sont éteintes ou en voie de s'éteindre. Celles qui veulent vivre ou revivre se transforment et celles qui ne se transforment plus se dessèchent ou croupissent : tel un étang que n'alimentent plus les eaux vives d'une source, stagne et se corrompt.

Et d'autre part, si le souffle du siècle a balayé ces croyances, s'il a couché les vieux saints dans leurs tombes de pierre, s'il a dispersé à tous les vents les pages des vieilles bibles et arraché les feuillets des codes vénérables, il n'est pas moins évident qu'aucune croyance nouvelle n'a remplacé définitivement celles qui ont disparu. On a désaffecté Sainte-Geneviève. On l'a appelé Panthéon. — Mais ce Panthéon est vide de dieux ou n'abrite encore que des dieux douteux. Au déclin de l'hellénisme, dans l'affaissement moral des caractères, le philosophe Diogène parcourait la Grèce à la recherche d'un Homme. Au déclin du christianisme, dans une défaillance aussi grande et plus douloureuse, les philosophes de nos jours

Digitized by Google

parcourent le monde à la recherche d'un Dieu. — Le Messie, c'est-à-dire l'homme divin qui dira la Vérité nouvelle, l'artiste qui la revêtira des splendeurs de son art, le saint qui la réalisera dans les splendeurs de la vie, ce Messie-là n'est pas venu encore. Nous l'attendons d'heure en heure avec une anxiété croissante et nous espérons que « l'attente créera son objet ». Nous interrogeons tous les échos qui nous arrivent du vaste monde, des steppes de la Russie où Tolstoï nous apporte la triple révélation de son évangile, de son art et de son apostolat; des cités du nouveau monde qu'emplit la voix d'Emerson; des landes d'Écosse et des fjords de Norvège où tour à tour Carlyle et Ibsen ont tonné contre les mensonges conventionnels de la civilisation.

Avec une piété égale, nous recueillons le sourire enchanteur et désenchanté d'Ernest Renan et l'apocalypse de cet infortuné Nietzsche qui paye en ce moment, dans un asile d'aliénés, la rançon des chefs-d'œuvre troublés et troublants qu'il a donnés à l'humanité.

N'est-ce pas à propos de ce génie infortuné que fut prononcée hier par un de ses disciples la parole représentative de notre état d'âme : J'ai cherché Dieu et je l'ai trouvé en Frédéric Nietzsche?

Nous aussi nous cherchons Dieu, c'est-à-dire la Vérité, mais moins heureux que ce jeune et doux fanatique, nous ne l'avons pas trouvé encore. Le Messie, nous l'attendons toujours. — Tous ces génies du siècle ne sont que des prophètes, annonçant « celui qui doit venir », les uns, tristes et irrités comme Isaïe (Carlyle), les autres sceptiques désabusés comme l'Ecclésiaste et proclamant que tout est vanité (Ernest Renan), d'autres encore répétant dans nos modernes Babylones les lamentations de Jérémie sur les rives de la Babylone antique (Ibsen, Dumas fils), d'autres enfin comme Emerson, déjà baignés des clartés de l'aurore et de la sérénité de l'aube, disant les mots qui apaisent et qui vivifient.

Ce que nous savons donc avec certitude, c'est que l'ancienne alliance qui a lié les peuples est rompue et que les prophètes

Digitized by Google

du passé prêcheront désormais dans le désert. Ce qui est non moins certain, c'est le principe même qui distinguera le monde nouveau du monde qui s'écroule.

Le principe qui était l'âme de l'ancien Régime, c'était le *principe d'autorité* et d'une autorité fondée sur la révélation et sur la tradition, d'une autorité qui dominait et anéantissait la vie sociale, intellectuelle et religieuse de l'individualité. Le principe qui sera l'âme du nouveau Régime, ce sera le *principe de liberté*, d'une liberté qui affranchira la personnalité, qui n'est autre que l'activité de cette personnalité, et qui ne reconnaît d'autre autorité que la raison individuelle relevant d'elle-même.

Confiance optimiste dans la Raison humaine, dans la vérité progressive : voilà bien évidemment le principe des temps nouveaux. — Nous savons désormais que les luttes mêmes qui divisent les hommes, les opinions qui se heurtent, les sectes religieuses et les chapelles philosophiques qui se disputent les âmes, les théories contradictoires qui se partagent le monde scientifique, nous savons que tout cela, ce n'est pas l'erreur aux prises avec l'erreur, non, tout cela, c'est *la vérité* qui se forme, c'est-à-dire *les vérités* qui se transforment, se dépouillent de leur gangue et se purifient de leurs scories. Il fut un temps où Bossuet croyait pouvoir conclure des variations des Églises protestantes à l'erreur de leur principe, et de l'immutabilité de l'Église catholique à la vérité de sa doctrine. — Nous savons aujourd'hui qu'une religion qui n'a pas de variations et qui ne produit pas de sectes est une religion bien près de mourir. La vérité est progressive et imparfaite comme l'intelligence humaine qui la découvre ; elle n'est pas immuable et parfaite comme l'intelligence divine au nom de qui on la révélait et on l'imposait. La vérité est conquise dans les méditatoires et les laboratoires ; elle n'est pas donnée sur des montagnes symboliques, sur les mont Sinaï ou sur les mont Thabor.

Nous ne sommes plus seulement des chaînons d'une chaine infinie suspendue dans l'Empyrée à quelque clou divin ; nous ne sommes pas des marionnettes ou des automates, ou des

Digitized by Google

ombres chinoises, vaines apparences qui s'agitent et qui souffrent pour l'amusement de quelque Démiurge, lassé des chœurs éternels et monotones de ses archanges et se divertissant des plaintes plus variées des mortels. Nous ne sommes plus des intelligences atteintes depuis le péché originel d'une irrémédiable impuissance et implorant une révélation gratuite pour nous relever de notre déchéance.

Nous sommes des causes libres, de libres personnalités. — Quelle que soit l'origine de cette personnalité, quelle que soit sa *préexistence* avant l'heure où elle fut conçue dans le sein maternel, cette personnalité est douée d'une activité spontanée et parfois d'une activité rationnelle créatrice, elle n'est pas une substance passive que le monde extérieur pétrit à l'instar d'une argile plastique sous un ébauchoir invisible. Quelle que soit l'origine des qualités que nous apportons en naissant — et c'est dans la cellule embryonnaire que gît l'effrayant mystère — grâce à ces qualités et dans la mesure de leur intensité nous agissons et nous réagissons sur l'univers pour le transformer suivant l'idéal qui est en nous.

Bien loin d'avoir des réminiscences d'un paradis lointain peuplé des Trônes et des Dominations, nous n'avons *peut-être* été un jour que des sous-officiers d'avenir dans la grande armée des singes. Bien loin d'avoir découvert les rudiments de nos ailes d'archange, les anatomistes n'ont réussi à découvrir jusqu'ici que les rudiments d'un appendice simiesque. D'ailleurs, vraie ou fausse, l'hypothèse darwinienne de notre descendance animale serait en tout cas plus fortifiante que celle d'une descendance angélique ou archangélique. Il était dur pour nos ancêtres de n'être que des « anges déchus qui se souviennent des cieux ». — Il est consolant pour nous d'être des *parvenus* et non plus des *dégénérés*. — Et notre condition présente comparée à nos humbles origines ne fait qu'exalter notre espoir dans les possibilités de l'avenir.

Causes libres, nous sommes aussi *Causes responsables :* répondant de nos actes envers nous-mêmes, justiciables de l'expérience et de son inévitable sanction. Sans cesse la réalité

Digitized by Google

nous rappelle à l'observation de la vérité ignorée ou méconnue et se venge de notre ignorance et de nos mensonges par les souffrances qu'elle nous inflige. Mais ces souffrances elles-mêmes, sanction de cette vérité violée, sont une condition inéluctable de nos progrès. Car qu'est-ce que l'expérience, sinon le souvenir des souffrances passées et le sentiment ou l'instinct qu'il faut désormais les éviter? Et qu'est-ce encore que le progrès, sinon la capitalisation de ces souvenirs et de ces instincts et de ces efforts?

Causes libres et *Causes responsables*, nous sommes donc en dernière analyse *les vrais auteurs de nos actes*. Ce que nous avons et ce que nous sommes, nous le possédons non par décret nominatif de l'Éternel, non comme une aumône gratuite, c'est-à-dire une Grâce que nous aurions reçue, mais comme une conquête que nous avons conquise. — Le dogme de la Grâce et d'une manne céleste apportée par les anges, d'un don arbitraire de Jéhovah, ce dogme s'est évanoui avec son cortège de dogmes fatalistes qui ont tant passionné les théologiens d'antan.

Si nous ne croyons plus à un Dieu actif trônant au paradis, et ne sortant de son activité que pour nous envoyer les chœurs de ses messagers, c'est que nous croyons désormais à un Dieu actif trônant dans notre conscience. Et ce Dieu agissant n'est autre que le rayon d'intelligence qui nous éclaire, l'étincelle de vertu qui brûle en nous. Ce Dieu n'est pas transcendant, il est immanent. Il n'est pas extérieur, il est ce qui nous est le plus intime. Pour agir, il faut que Dieu passe par une âme humaine. Suivant le mot du fougueux apôtre répété par les siècles depuis saint Paul jusqu'au grand Malebranche et au panthéiste Krause : *Il est en nous et nous sommes en Lui*.

Si nous ne croyons plus à la fidélité incarnée dans un *mot masculin :* Jahveh ! nous ne croyons pas davantage à la fatalité incarnée dans un *mot féminin* : Nature (quelle est cette femme?) ni à la fatalité d'un *mot neutre* : das All, το παν, le grand Pan, le Tout, l'Univers. — Si nous ne sommes pas le jouet d'une Divinité, nous ne sommes pas davantage le jouet

Digitized by Google

d'Entités : Lois de la nature. — Ces « Lois de la nature » ne dominent pas les êtres d'une existence indépendante et souveraine, elles n'expriment que les rapports entre les êtres. Ces rapports sont constants sans doute! Mais l'ont-ils toujours été? — Un instinct est invariable! Mais l'a-t-il toujours été! Toute loi, tout rapport constant est un automatisme! Mais tout automatisme n'est-il pas dérivé? Ce que nous appelons déterminisme, est-il l'antithèse et l'antinomie de la liberté, ou ce déterminisme n'est-il pas plutôt la liberté des autres êtres qui limite notre liberté propre? — Un théologien défroqué disait spirituellement : « On oppose orthodoxie et hétérodoxie comme des termes irréconciliables. Quoi de plus faux ! L'orthodoxie, c'est *ma doxie!* L'hétérodoxie! c'est *la doxie des autres* ». — Un fataliste défroqué pourrait dire de même *et avec plus de raison :* Liberté et déterminisme ne sont pas des termes irréductibles. La Liberté, c'est *ma liberté.* Le déterminisme, c'est la *liberté des autres.* Les lois de la nature, je le répète, peuvent être conçues elles-mêmes comme le résidu d'une activité libre autrefois, mais devenue automatique. Ces lois ne sont pas les principes et les facteurs, elles sont des dérivées de l'évolution. Et ce que nous appelons matière n'est qu'un mot vide de sens. L'évêque Berkeley avait raison de dire : *Esse est percipi.* L'essence de la matière, c'est la perception que nous en avons. Le reste, c'est X, c'est-à-dire l'inconnu et l'inconnaissable. — Cette matière inconnaissable n'est donc pas la réalité immédiate — C'est la sensation que nous en avons qui lui donne à la fois l'existence et l'essence. La seule réalité immédiate que nous puissions étreindre et qui nous soit donnée, ce sont les idées et les volitions — les idées-forces qui sont le fonds intime du Moi. — La lutte de ces idées, le duel logique de ces volontés et de nos désirs et de nos croyances, c'est là tout le drame de l'humanité, drame ineffable où l'homme est à la fois auteur et acteur, créateur et création, *natura naturans — natura naturata !*

Telle est donc notre vérité fondamentale, notre seule certitude immédiate. Il n'a fallu à la philosophie moderne que ce

Digitized by Google

point d'appui pour soulever le monde. — Il n'a fallu que cette base pour édifier la pyramide de la science et de la société nouvelle. Si sur cette puissante assise la philosophie n'a pas encore su reconstruire l'autel sur lequel trônera le *Dieu inconnu*, songez qu'une telle œuvre, pour être durable, demande des siècles. — Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Dix siècles de foi n'ont pas réussi à achever nos cathédrales gothiques. Après dix siècles, elles dressent encore dans les cieux leurs tours mutilées.

Observez d'ailleurs que, dans ce XIX^e^ siècle et de nos jours encore, les meilleurs efforts des hommes de pensée et des hommes d'action ont été neutralisés par une lutte stérile, *mais qui n'en reste pas moins impérieuse*, contre un dogme religieux qui a déclaré la guerre à la civilisation moderne ; observez que les philosophes spiritualistes eux-mêmes n'ont pas su se dégager entièrement de ses attaches ; observez enfin et surtout que la science expérimentale elle-même, ou plutôt une fausse philosophie qui se réclame à tort de cette science, a pactisé avec la puissance déchue et a repris une partie de son triste héritage. Ce sont les laboratoires de physiologie qui ont rendu une sorte de vie galvanisée au cadavre romain.

Il importe de le proclamer bien haut : la philosophie pseudo-scientifique a été l'alliée inconsciente de la théologie, sa complice dans son œuvre de destruction contre la société moderne issue de la liberté. — Par un avatar mystérieux, le fatalisme théologique est devenu le fatalisme scientifique. La théologie a engendré le mécanisme cartésien exclusif de la liberté, le mécanisme a engendré le matérialisme du XVIII^e^ et du XIX^e^ siecle, qui a engendré les chutes de l'idéal et les affaiblissements de la volonté atrophiée et qui paralyse et curarise les générations contemporaines.

Par sa négation de la liberté, l'athéisme de Hobbes devait tendre la main par delà des abîmes au papisme de Joseph de Maistre, avec cette différence que l'absolutisme du *Léviathan* est plus implacable que l'absolutisme du *Pape*.

Cette philosophe pseudo-scientifique a prétendu transformer

Digitized by Google

le déterminisme de la science, qui n'est qu'une méthode et un instrument admirable, en un déterminisme universel qui devint une philosophie de l'univers et de l'humanité. Elle a voulu appliquer à cet univers et à cette humanité les méthodes de l'algèbre et de la géométrie, elle a déclaré non avenu tout ce qu'elle ne trouvait pas au bout de ses lunettes et de ses calculs, ou au fond de ses cornues. La science exacte, c'est-à-dire *la science que nous avons rendue exacte par abstraction* et qui bien évidemment ne nous donne autre chose que des rapports de quantité entre les phénomènes et leur succession dans le temps et dans l'espace, cette science imaginaire qu'il faut bien distinguer des sciences, a eu la prétention incroyable de substituer partout ses méthodes particulières aux affirmations de la conscience et de nier toute vérité acquise par d'autres méthodes.

Elle a eu cette prétention énorme, incroyable, d'éclaircir ce qui est connu par ce qui est inconnu, d'éclaircir les lumières aveuglantes de la conscience au moyen des ténèbres de l'inconscient, d'éclairer la psychologie de l'homme par la psychologie de l'infusoire; elle a cru que le mystère de l'amour de l'homme et de la femme se pourrait mieux comprendre en l'appelant *gynécotropisme*, qu'il suffirait, pour comprendre le problème de la faim, de l'appeler *trophotropisme* (1). Cette science a prétendu encore que le seul moyen d'étudier les problèmes moraux et sociaux, ce n'était pas d'étudier la vie des grands hommes, mais les instincts des petites bêtes, elle a substitué en histoire aux causes patentes et connues : les grands hommes, des causes mystérieuses ou des entités abstraites comme la race, facteur explicatif qu'on invoque toujours, mais qu'on se garde bien de définir; on a expliqué le progrès, c'est-à-dire le développement du *lien social*, par ce qu'il y a de plus *anti-social* au monde : la lutte pour la vie et la guerre de tous contre tous.

Chose étonnante : Cette philosophie pseudo-scientifique qui avait tant raillé et tant conspué les philosophes de l'absolu

(1) L'admirable travail de M. Delbœuf: « Pourquoi mourons-nous-en ». *Revue philosophique* de Ribot, 1891.

Digitized by Google

comme Hegel, *elle a précisément emprunté à Hegel et appliqué à l'univers le principe essentiel de l'hégelianisme, l'identité des contradictoires, et ce principe que toute chose vient de son contraire, et c'est ainsi que partout elle a fait sortir la vie de la mort, la conscience de l'inconscience, l'amour de la haine, l'altruisme de l'égoïsme, la raison de l'instinct et le génie de la folie.*

Quand les moralistes et les idéalistes disaient : L'idée est une force; donnez-moi l'idée de liberté et je transformerai le monde, les « Scientifiques » souriaient et disaient : L'idée n'est qu'un reflet et une ombre sans efficacité, comme le rayon de l'étoile reflété par la mer.

Quand les idéalistes disaient : Ayons le culte des grands hommes. Ce sont eux, les causes actives de l'histoire : Jésus et Bouddha, Platon et Marc-Aurèle, Luther et Carlyle, César et Napoléon, Archimède et Copernic, tous ont été à leur heure le Démiurge de l'humanité! Toujours les « Scientifiques » souriaient et disaient : Le grand homme n'est pas une cause, il est un effet. Il ne pousse pas à la roue de l'humanité, il est poussé et.... parfois écrasé. — Défions-nous du culte des grands hommes et n'admirons pas des fous. Le génie est une folie.

Et quand enfin les idéalistes en appelaient de certaines négations de la science à certaines affirmations de la conscience et disaient hautement : On ne bâtit pas sur du sable. La science elle-même repose sur des axiomes indémontrables. La géométrie elle-même n'a d'autre certitude que celle qu'elle emprunte aux postulats d'Euclide qui sont de pures intuitions. Or, nous le demandons, de quel droit admettez-vous des intuitions indémontrables quand il s'agit de fonder une géométrie et de quel droit repoussez-vous ces intuitions quand il s'agit de fonder la morale, la société, l'humanité, la dignité de la vie? Quand les idéalistes posaient toutes ces questions troublantes, les scientifiques se troublaient parfois, ne répondaient plus rien... et n'en continuaient pas moins à vouloir fonder les sciences morales sur une abstraction ou sur le néant et le vide.

Chose plus étonnante encore, cette prestidigitation pseudo-

Digitized by Google

scientifique a réussi pendant deux générations. L'enfant même s'étonne des miracles qu'il voit éclore du néant sous la baguette magique du prestidigitateur, et sa jeune raison qui s'éveille se demande si la boîte vide dont sortent tant de merveilles, n'a peut-être pas double fond. — La raison orgueilleuse des enfants et des savants du siècle ne s'est pas posé cette question spontanée. — Quand ils ont vu sortir la vie de la mort, l'homme de la brute et le génie de la folie, ils ne se sont pas une seule fois demandé si les dés n'étaient peut-être pas pipés, si leurs yeux n'étaient peut-être pas myopes et leurs microscopes bornés, et s'ils n'étaient pas dupes de fallacieux sophismes et d'habiles tricheries!

. . . . . .

Ce qui explique le succès incroyable de cette philosophie, c'est qu'elle se mettait sous le patronage des deux puissances du jour : la science exacte et la démocratie. Elle flattait l'orgueil de l'une, elle courtisait les passions de l'autre. — Tout à la fois elle élevait la méthode de la science exacte à la dignité d'une conception de l'univers, et abaissait en même temps cette conception de l'univers au niveau de la masse. Elle prétendait vulgariser la philosophie et n'aboutissait qu'à la rendre vulgaire et odieuse; elle prétendait rendre la science philosophique et la philosophie scientifique, elle n'aboutissait qu'à deformer et à fausser à la fois science et philosophie.

Au milieu des conquêtes de la science exacte sur la matière, au milieu de la marche triomphale de la démocratie, on crut un instant qu'une méthode qui permettait de dresser une tour Eiffel au Champ-de-Mars, permettrait bien de dresser un idéal et un autel dans le champ de la conscience!

Mais, hélas! toujours la Roche tarpéienne est près du Capitole! Depuis qu'on s'est aperçu que la grandeur écrasante des tours Eiffel ne préserve pas ceux qui les édifient des bassesses du Panama, depuis qu'on s'est aperçu que la Bête humaine de Zola et le Disciple de Bourget ne faisaient que tirer les conclusions logiques et pratiques des abstractions augustes des Maîtres, depuis qu'on a vu une société désorganisée livrée

Digitized by Google

à des agioteurs obscurs et à des politiciens de contrebande, il n'a plus été possible de contester ceci : c'est qu'une science qui prétendait chercher son point d'appui en dehors de l'humanité, dans un atome de la matière et dans un moment de la force, que cette science était à la fois *in-humaine* et néfaste — que cette doctrine pseudo-scientifique a exercé une influence déprimante, qu'elle a relâché le ressort de l'énergie morale, qu'elle n'est parvenue à vider les Églises et les cellules des métaphysiciens que pour peupler les maisons publiques, les asiles d'aliénés et les prisons.

De là le pessimisme. De là la plainte qui a rempli notre âge et l'a assombri, plainte sincère et lugubre, plainte universelle et monotone. — J'ai longuement décrit dans un livre précédent cette invasion du pessimisme dans l'art, dans les lettres, dans la philosophie. — Je ne veux plus y revenir ici. — Ne nous arrêtons donc plus à cette plainte, si mélodieuse et si fascinante soit-elle. Ne nous arrêtons pas surtout au pessimisme absolu, à la croyance au mal, érigée en système philosophique. Ce pessimisme est plus dangereux même que l'optimisme absolu. Si l'un croit que toute amélioration est inutile et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, l'autre estime que toute amélioration conduisant au bonheur est impossible et que tout est pour le pis dans le plus mauvais des mondes possible. L'un nous donne l'illusion dangereuse d'être en paradis et nous pousse à l'inertie des satisfaits; l'autre nous donne l'illusion plus dangereuse d'être en enfer et nous pousse a l'inertie du désespoir.

Je le répète, parce qu'il faut le répéter sans cesse à la nouvelle génération, ne nous arrêtons pas à ce désespoir ni au scepticisme désenchanté. On peut traverser le pessimisme comme on traverse une salle d'hôpital ou une clinique de fous. S'y fixer à demeure n'est pas digne d'un homme ni surtout d'une jeunesse qui a mieux à faire qu'à gémir et à geindre sur les malheurs de l'existence, qui a pour mission de l'embellir et de la transformer.

Le pessimisme absolu est d'ailleurs plus rare qu'on ne pense.

Digitized by Google

Car il ne faut pas confondre le pessimisme *passif* qui se résigne, avec le pessimisme *actif* qui s'indigne. Dans le fond, la plupart de ceux qu'il est convenu d'appeler pessimistes, comme Ibsen, comme Carlyle, ne sont que des optimistes vigoureux. — Il faudrait changer bien peu de chose à la philosophie de Schopenhauer elle-même pour en faire le plus fortifiant des toniques. — C'est que leur plainte à tous n'est pas morne et éperdue, elle est la protestation d'une conscience froissée, hyperesthétique. — Ce pessimisme-là n'est pas seulement le symptôme d'un mal, il est l'indice d'une réaction contre ce mal. Il n'est pas la santé, mais il annonce la santé.

En vérité, il y a un état d'âme plus dangereux que ce pessimisme, c'est l'optimisme béat et candide, le *Gaudeamus* de la foule en rut, de la France du second Empire se ruant à l'assaut des jouissances. — La philosophie pseudo-scientifique en bornant l'idéal de l'humanité aux promesses décevantes d'inventions matérielles lui apportant le bonheur, a commis un crime de lèse-humanité. — C'est en putréfiant et en pétrifiant les hommes dans cet idéal grossier que la philosophie positive du second Empire a été démoralisante et qu'elle a fait payer chèrement les conquêtes des savants.

Il y a eu un moment dans l'histoire contemporaine — surtout à l'Exposition universelle de 1867 — où les matérialistes ont jeté un cri de triomphe. — C'était là enfin l'âge d'or des poètes! Illusions monstrueuses! — *Ce qu'on croyait être l'âge d'or, n'était que l'âge du veau d'or.* — La banqueroute était proche et la liquidation imminente. La débâcle de 1870 était là et l'heure était venue où on allait fondre le veau d'or pour les canons de la guerre.

C'est surtout de cette heure que date l'éclipse de l'idéal. — Et cette éclipse se poursuit toujours à l'heure présente et la conscience morale de l'humanité est toujours dans les ténèbres. — Mais ne défaillons pas, n'allons pas ressembler aux sauvages qui pendant une éclipse de soleil se lamentent sur la mort de l'astre de lumière et se croient menacés d'une nuit éternelle. Ne croyons pas à la fin du monde quand il ne s'agit

Digitized by Google

que de la Fin *d'un* monde et d'un monde corrompu qui doit faire place à un monde meilleur. — L'idéal ne meurt pas et le monde ne finit pas. L'idéal se transforme et le monde se renouvelle. — La seule différence qu'il y ait entre une éclipse de soleil et une éclipse de l'idéal, c'est qu'une éclipse de soleil ne dure que quelques minutes et qu'une éclipse de l'idéal peut durer des siècles.

L'heure est critique sans doute. Le monde est en travail. Maudirons-nous les douleurs de l'enfantement? Maudirons-nous l'enfant qui va naître parce que, pour naître à la vie, il lui faut déchirer les entrailles de la mère?

Non, l'idéal n'est pas mort. Un idéal nouveau est là qui germe dans le mystère et qui bientôt s'épanouira en pleine lumière et nous animera d'une vie plus intense que jamais. — Le renouveau de l'idéalisme en France et partout, la philosophie de Fouillée, de Guyau; l'affirmation de la liberté dans l'œuvre des Tarde, des Delbœuf et des Secretan, la poésie et la littérature nouvelle sont autant de symptômes d'une « *Vita nuova* » et d'une « *Scienza nuova* ». Dès maintenant, nous pouvons en appeler d'une science mal informée à la science mieux informée, d'une science inhumaine et étriquée qui anéantit la volonté à la science humaine et synthétique qui exalte cette volonté.

La seule vérité capitale qu'il importe de retenir en ce moment, la seule conviction qu'il importe d'affirmer ici, c'est que la société humaine se transforme sous nos yeux et sous l'influence d'un principe nouveau : *la Liberté;* c'est que, entre ce principe et le dogme ancien, il y a désormais conflit irréconciliable, conflit qui se prolonge depuis trois siècles et qui se prolongera peut-être encore au delà du XX^e^ siècle.

A rien ne sert de tergiverser et de faire des compromis de conscience qui ne sont que des attentats à la conscience. Nous désavouons et nous répudions les esprits qui par faiblesse ou dilettantisme d'artistes se font une conscience assez élastique et un esprit assez ouvert — ouvert à tous les vents changeants de l'opinion — pour servir de refuge et d'abri aux deux prin-

Digitized by Google

cipes opposés; qui ont l'habileté et l'adresse de diviser leur âme en compartiments à cloisons étanches, contenant à la fois la science de Newton et de Darwin, la Somme de saint Thomas, les principes du Syllabus et la morale de Nietzsche et d'Ibsen. — Nous n'acceptons pas ce double moi, ce double jeu, ces caractères à double fond, cette triple et quadruple personnalité. Prenons garde à la morale des jésuites et d'Escobar. — Soyons sincères et logiques au moins envers nous-mêmes, sinon envers la vérité totale que nous ne pouvons étreindre. Voici le débat : deux systèmes sont là. Ils s'excluent l'un l'autre. Il faut choisir à la fin. Choisirons-nous donc le dogme révélé fixe et immuable, fondé sur l'autorité extérieure et la tradition, ou choisirons-nous le dogme libéral, c'est-à-dire la Vérité progressive indéfiniment par la liberté humaine? En tout cas, choisissons, il le faut, et souvenons-nous que de notre choix dépendra la direction que prendra l'humanité de demain.

II

Mais supposons que ce choix soit fait. Supposons, en outre, qu'il se constitue une philosophie nouvelle, synthèse de la liberté, qu'il surgisse un autre Émerson, moins visionnaire et plus analyste, moins intuitif et plus logique — qui exprime en des déductions enchaînées les divinations apocalyptiques du philosophe-poète. Croirons-nous qu'alors toute cause de conflit cesse soudain et que l'apaisement des âmes suivra?

Celui qui se ferait ces illusions connaîtrait peu les lenteurs séculaires des transformations morales. — Ici surtout il faut dire que le temps est le grand facteur qu'on ne répudie pas impunément. — En supposant même que le duel logique et moral soit terminé dans la conscience intime du penseur, il subsisterait toujours entre le penseur et la masse. — Quoi qu'en pensent les apôtres de l'égalité de fait, la science de l'homme de génie n'est pas et ne sera pas de sitôt la science de la masse, ni la vertu du saint et du sage ne sera pas de si tôt la religion de la foule.

Digitized by Google

L'homme de génie, le sage et le saint ont lutté et souffert : suivant la suggestion lumineuse de Gœthe développée par M. Joly, des générations d'ascendants ont souffert en eux et pour eux. Ils sont le diamant que la pression énorme, les atmosphères ardentes et les efforts des siècles ont cristallisé, ils sont l'aboutissant d'une longue tradition d'héroïsme, ils sont l'épanouissement, l'inflorescence de toute une race.

Ce travail de la race, il faut que chaque individualité le fasse en raccourci ; il faut que l'*ontogénie morale* de chacun soit la récapitulation de la *phylogénie morale* de l'humanité.

A mon sens, la liberté individuelle n'est pas autre chose que ce travail individuel, elle n'est que cela, mais elle est cela.

Le labeur du savant, les sacrifices et les souffrances du sage et du saint, il faut que chacun de nous les fasse et les souffre : la discipline de leur volonté souveraine, il faut que chacun de nous sache s'y astreindre. Il serait vraiment trop facile s'il suffisait de lire les *Principia* pour que le génie de Newton passe en nous ; il serait trop facile s'il suffisait de lire les *Fioretti* et les *Canzoni* de saint François d'Assise pour être embrasé de son amour immense.

On rencontre souvent dans la *Légende dorée du moyen âge* un miracle qui a une profonde signification physiologique et psychologique. L'élite des saints qui avaient gravi jusqu'à la cime le chemin du Golgotha recevaient la récompense suprême : les stigmates du Crucifié. Ce miracle est un symbole : car il n'y a pas seulement les stigmates de la religion, signes glorieux de l'absorption de l'esprit dans le sacrifice du Calvaire ; il y a des stigmates de la science, signes glorieux de la pénétration de la Vérité et de ses adeptes. Il n'y a pas seulement une « Folie de la Croix ». Il y a une « Folie de la science ». Lombroso a raison : Cette « folie »-là (folie pour le vulgaire) se rencontre parfois chez les hommes de génie. En ce sens, il est vrai, Génie et Folie sont frères, comme l'Amour et la Mort, dans le *Canzone* divin de Léopardi.

En vérité, rien ne s'accomplit en ce monde sinon par une transformation *intérieure* dans chaque individu, c'est-à-dire par

Digitized by Google

la liberté individuelle. Ni Dieu ni l'État ne nous donneront jamais une Grâce gratuite, une vertu que nous n'aurions pas su mériter et une vérité que nous n'aurions pas su conquérir.

C'est parce que je ne crois qu'à cette croissance *organique*, à ces lentes conquêtes de la liberté, c'est-à-dire de la vie intime et individuelle, c'est pour cela que je ne puis partager la foi optimiste des révolutionnaires. L'idée révolutionnaire et créatrice elle-même est soumise aux lois de la vie. En réalité, c'est un abus de langage que de dire d'une idée qu'elle est révolutionnaire. Au fond, aucune idée n'est révolutionnaire. Toute idée a dû évoluer au moins dans l'âme de l'homme de génie. De même elle devra évoluer, c'est-à-dire croître, c'est-à-dire mûrir dans l'âme collective de la foule qui des mains du génie en a recueilli la semence sacrée. — Accusez-nous d'être réactionnaire, il n'importe. Cela ne nous empêchera pas de n'attacher qu'une foi médiocre aux bouleversements politiques, s'ils ne sont accompagnés d'une révolution intérieure, précédée elle-même d'une évolution séculaire. Malgré moi, je ne puis séparer dans mon esprit les panacées des apothicaires qui s'étalent à la quatrième page des feuilles quotidiennes, des panacées de politiciens qui s'étalent à leur première page.

Ne cherchons pas ailleurs que dans ces lois de la vie qui n'est autre que la loi souveraine de la Liberté, — les causes de l'impuissance irrémédiable de l'État à imposer une réforme autre qu'une réforme administrative et un règlement de bureaucrates. Sans doute, les animaux à sang chaud sont plus élevés dans l'échelle de la vie que les animaux à sang froid. Mais me suffira-t-il de plonger un animal à sang froid dans un bain d'eau chaude pour déterminer son ascension dans l'évolution de l'être? Et me suffira-t-il de plonger un peuple à sang froid dans l'atmosphère brûlante d'une révolution pour élever la température morale de ce peuple? Irai-je arracher les branchies des poissons sous prétexte que les poumons sont un organe de respiration évidemment supérieur? Irai-je arracher aux cinquante millions de moujiks le Czar et le pope qu'ils adorent et leur imposer une Convention nationale?

Digitized by Google

Enseignerai-je aux enfants la Somme de saint Thomas sous prétexte qu'elle est infiniment supérieure au petit catéchisme romain? Bien au contraire, ne faudra-t-il pas que l'animal à sang froid *s'adapte* à une température nouvelle, que les branchies se transforment et *s'adaptent* à un milieu nouveau, que les progrès de la Russie *s'adaptent* à un régime politique libéral, que l'intelligence enfin de l'enfant *s'adapte* anx vérités supérieures qu'elle ne saurait encore comprendre?

Ne demandons pas à la liberté ce qu'elle ne saurait nous donner. La liberté, précisément parce qu'elle est l'activité interne et progressive de l'être, vaut ce que valent les individus qui s'en servent. Chaque peuple n'a que les libertés qu'il mérite. — Ne demandons pas davantage au régime *représentatif*, la raison calme et pondérée des philosophes, quand il ne *représente* que les passions ou les aspirations de la foule à la merci des folliculaires qui l'inspirent et des agitateurs qui le mènent. Comment la Vérité et la Logique sortiraient-elles tout armées de l'urne électorale alors que la foule n'y a déposé que ses aspirations ou ses passions? Par quelle mystérieuse embryogénie l'homme d'État récolterait-il un temps serein quand il n'a semé que l'orage?

Non, il ne suffira pas que la foi nouvelle s'élabore dans le creuset divin du Newton futur; il faudra encore que cette lumière rayonne de cet astre : Newton, à ces ténèbres : le peuple, — ténèbres denses, opaques, longtemps impénétrables, Il faut des siècles pour que la lumière nous parvienne des astres éloignés, il faudra des siècles pour que la vérité arrive aux intelligences attardées, pour que s'accomplisse et se consomme le relèvement moral des natures. Il y faudra le travail des savants qui découvrent le corps *épars* des vérités, le travail des philosophes qui les organise et les ramène à la Vérité une et indivisible; le travail des artistes qui revête cette Vérité de la splendeur des belles formes, le travail enfin des saints et des apôtres qui la fassent aimer en la pratiquant et qui la fassent pénétrer du domaine de l'intelligence dans le domaine de la volonté et de l'habitude. Alors, mais pas avant, la

Digitized by Google

scienza nuova aura transformé l'homme. Alors et pas avant les Utopies et les Atlantides qu'une géographie imaginaire a décrites sur la carte idéale du monde, pourront surgir de l'océan des possibles.

Aussi bien, l'invention d'une vérité ne suffit pas. Il faut encore la faire comprendre et la répandre. — La science ne suffit pas, il faut un *sens scientifique* pour la percevoir. — Les hommes d'État et les lois politiques ne suffisent pas, il faut une *opinion* publique pour juger les uns et sanctionner les autres. A quoi servirait aux Chinois un artiste de génie, s'il ne s'y trouve aucune âme pour le goûter? A quoi servirait un beau paysage sans œil pour le voir? Que serait une symphonie de Beethoven sans oreille pour l'entendre ou sans autre organe que l'oreille d'un Bosscheman?...

Il y a un climat moral comme il y a un climat physique, et l'adaptation au premier est plus difficile et plus délicate que l'adaptation au second. S'il est difficile à un Esquimau de s'acclimater aux Tropiques, il est impossible à un sauvage de s'acclimater à la civilisation. L'adaptation brusque est un miracle : voilà pourquoi les Peaux-Rouges sont destinés à disparaître. L'adaptation lente n'est possible que pour une race plastique et fluide, elle n'est possible que pour les peuples qui acceptent la liberté, pour les religions qui acceptent les transformations et les amputations inévitables. S'il y a des races, comme la race juive, qui malgré les persécutions et l'exil ont pu survivre dans la lutte pour la vie, s'il y a des peuples comme le peuple russe, qui ne se sont assis que des siècles après d'autres au banquet de la civilisation et qui n'en ont pas moins conquis les premières places dans les lettres et les arts, c'est uniquement à leur étonnante faculté d'adaptation et d'assimilation qu'ils doivent ces victoires.

Appliquons à la civilisation moderne les considérations qui précèdent. Il est aisé de voir que les principes nouveaux ont constitué à l'humanité européenne comme un climat moral nouveau; il est non moins aisé de prévoir que les nations qui ne se sont pas encore adaptées ou qui ne s'adapteront pas à

Digitized by Google

brève échéance à cette température nouvelle, périront d'une mort inéluctable.

Et il n'est que trop évident qu'il ne s'agit pas seulement ici d'une *hypothèse* et d'une déduction. Nous sommes en présence d'un *fait;* nous assistons sous nos yeux à l'écroulement tragique de nations. Et je ne parle pas des Peaux-Rouges qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir, ni même des Maures d'Afrique condamnés à disparaître devant les Français ; nous ne parlons ici que des peuples civilisés de l'Europe.

Il y a là une constatation patente : *les races latines descendent, les races germaniques montent.* — Et la cause n'est pas moins patente que le fait. — Ce qui manque aux races latines, ce ne sont pas les hommes, c'est la faculté d'adaptation. Il y a chez elles un germe de mort, et ce germe, c'est le catholicisme, c'est le conflit permanent qui neutralise, la guerre religieuse permanente qui sévit. Le principe catholique exclut l'adaptation, puisqu'il exclut le changement. Ce qui par définition est immuable, ne saurait se transformer Ce qui est infaillible, ne saurait progresser. Sous l'inspiration et par la bouche de l'évêque de Rome, les peuples latins ont déclaré que le climat moderne est méphitique et corrompu, que la liberté est une hérésie et un crime contre l'Esprit-Saint. L'Église en possession de la vérité n'a plus eu besoin de la chercher et surtout elle n'a pas voulu la chercher par la liberté. Elle n'a pas voulu quitter l'atmosphère chargée d'encens des cathédrales gothiques pour descendre dans les miasmes des salles de dissection et des laboratoires du chimiste.

Entre l'Église et la société moderne la guerre est déclarée implacable. Il est puéril de se laisser décevoir par les trêves et les armistices d'un pape octogénaire avide de repos et d'hommages et rompu aux artifices des diplomates. — Les radicaux en Belgique nous disent et nous redisent que la « stérile lutte clérico-libérale » a laissé notre pays à la queue des nations. — Cela peut être vrai, hélas ! Mais à qui la faute? Les libéraux peuvent-ils abdiquer tant que leurs adversaires maintiennent leur principe? Cela peut être vrai et cela est vrai. — Mais c'est la fatalité du catholicisme et c'est la rançon du passé. Les

Digitized by Google

peuples latins sont encerclés dans ce dilemme de fer et courbés sous cette loi d'airain : d'une part, il est impossible à un peuple de vivre sans religion ; d'autre part, il est impossible à un peuple de vivre sous le régime catholique. — Ne cherchons pas d'autre cause au déclin qui a frappé l'Espagne et l'Italie, qui menace la France et la Belgique. Le jour où le Roi-Soleil commit ce crime de révoquer l'édit de Nantes, le soleil de la France pâlit. — Tant qu'elle ne constituera pas une Église gallicane, tant que Rome ne se réconciliera pas avec la liberté en affirmant le Syllabus et en reniant le Concile du Vatican, *la décadence latine sera une réalité et existera ailleurs, hélas ! que dans l'éthopée du Sar Peladan.*

Si, au contraire, les peuples anglo-saxons et germaniques montent d'une ascension constante pendant que les peuples latins rétrogradent, ou piétinent sur place dans la stérile lutte « clérico-libérale », c'est que depuis trois siècles, *les premiers se sont réformés, c'est-à-dire transformés.* — Sous le souffle de la liberté de conscience, les croyances protestantes ont évolué avec l'évolution des sciences et des hommes sans rien perdre de leur intensité de vie. Pendant que les dix mille séminaristes de France passent leur existence à combattre l'esprit satanique de l'Université maudite, les vingt mille théologiens d'Angleterre vont s'asseoir avec piété aux pieds de leurs maîtres laïques dans les collèges d'Oxford et de Cambridge. Les primats d'Angleterre peuvent impunément faire l'éloge et l'oraison funèbre du fondateur du darwinisme. Du haut de leur chaire, un prince de l'Église établie a pu chanter la gloire d'un « athée », et cet athée repose à côté des théologiens officiels dans la splendeur de Westminster.

Je ne veux pas dire que même dans les pays anglo-saxons, la crise soit conjurée ni la pacification accomplie. La révolution scientifique et morale a été trop brusque, et trop profond l'abîme qui sépare la cosmogonie de Dante et la cosmogonie de Newton. — Les révolutions morales et sociales veulent pour s'accomplir plus de temps encore que les révolutions intellectuelles. Les unes n'ont à triompher que des résistances

Digitized by Google

de l'intelligence, les autres doivent triompher à la fois des résistances de la volonté et de l'instinct.

J'en reviens toujours à ceci : la science et la liberté ont été accordées à des hommes insuffisamment préparés à les recevoir. La raison politique a eu beau inventer le plus ingénieux des mécanismes, le système représentatif, puisque cet instrument délicat a été mis entre les mains d'une foule ignorante et mis en pièces. La raison scientifique a eu beau inventer un merveilleux outillage industriel, un prodigieux machinisme, puisque ce machinisme même est devenu le facteur le plus énergique de la crise sociale.

La machine politique et la machine industrielle sont faites pour un peuple d'une haute intelligence et d'une plus haute moralité. Jusqu'ici, elles n'ont produit trop souvent qu'une concentration universelle de la vie qui afflue au centre et se retire des extrémités : *concentration monstrueuse des pouvoirs publics* qui a permis à des aventuriers ou à des bandits de s'emparer du gouvernement d'une grande nation ou qui le remet aux mains d'une bureaucratie routinière ; *concentration des capitaux* qui a permis à quelques barons de la féodalité financière de monopoliser une grande partie de la richesse publique ; *concentration des villes et dépeuplement des campagnes*, qui a permis la formation d'agglomérations monstrueuses où cinq millions d'êtres humains se disputent l'air et la lumière dans l'enceinte d'une ville.

De là, la question sociale avec son effroyable cortège de problèmes, les fonctions de l'État, la tyrannie des majorités, le péril de la liberté, la dégénérescence de la race, le paupérisme et surtout, au fond de tout, le problème de la population. — De là le socialisme de toutes couleurs avec ses agitations, avec ses aspirations plus ou moins légitimes, avec ses utopies plus ou moins généreuses, socialisme qui fait partout des progrès vertigineux . . . . . .

Qu'est-ce que le socialisme? Mot vague et qu'on essayerait en vain de définir, monnaie dont l'usage et l'usure ont effacé

Digitized by Google

l'effigie. Si socialisme veut dire la préoccupation incessante des réformes, l'affirmation du progrès, d'une *genesis* et d'une *plthora* incessante, la nécessité des réformes politiques et sociales dans la mesure où les masses sont moralement aptes à les recevoir, l'extension des *fonctions* — je ne dis pas des *droits* — *politiques*, dans la mesure où les masses sont moralement aptes à les exercer, dans ce cas, nous sommes socialistes et nous voulons l'être. Il y a une vertu secrète dans les mots. Il a des mots, a-t-on dit, qui valent une armée. Le socialisme est un de ces mots. Ne laissons pas le monopole de ce mot qui a le don de passionner les foules à nos adversaires qui l'exploitent. *Il y a un socialisme libéral comme il a y un socialisme chrétien.* A notre avis même, le seul moyen d'éviter le socialisme d'État, destructeur de la liberté, c'est d'entrer résolument dans la voie du socialisme libéral. Bien plus, si socialisme veut dire la doctrine politique et sociale et la méthode politique qui cherche l'adaptation de la société à ses conditions d'existence toujours changeantes - (et je ne connais pas de meilleure définition du mot, ni de plus précise) — il n'y a que les libéraux qui soient socialistes, puisque pour produire cette adaptation qui est la vie des peuples, il n'est qu'une seule méthode, la liberté.

Au contraire, une doctrine qui sacrifie l'individu à la collectivité, une doctrine tyrannique qui exige la proscription de la liberté individuelle et menace la propriété individuelle, une doctrine empruntée à la Rome des Césars et à la Rome des Papes, cette doctrine-là n'a rien de commun avec le vrai socialisme, ces *doctrinaires*-là ne sont pas des socialistes, ce sont des *antisocialistes*, je veux dire des *ennemis de la société humaine*, puisqu'ils en méconnaissent la loi fondamentale, la liberté individuelle. — Leur modèle, c'est le communisme des couvents et le communisme des casernes; leur modèle, c'est le régime de la cité antique ou le régime des bureaucraties. Leur modèle, c'est la communauté de village des populations primitives ou le clan des Bohémiens. — Or, nous ne voulons pas, Européens du XX^e^ siècle qui va poindre, nous ne voulons pas qu'après quinze et vingt siècles on nous fasse revenir au

Digitized by Google

régime des couvents ou au régime des peuplades primitives; nous prétendons rester individualités vivantes et inaliénables, nous ne prétendons pas devenir un jour le numéro 9999 d'une caserne municipale ou le numéro 99999999 d'une caserne gouvernementale.

L'opposition de principe qui existe dans le domaine théorique entre le socialisme libéral et le collectivisme, c'est dans le domaine pratique et historique, l'opposition suivie par la politique des peuples anglo-saxons et des peuples latins. — L'individualisme a été l'âme des sociétés anglo-saxonnes. Toujours elles ont eu confiance dans la personnalité et l'individualité, non pas dans l'individu isolé, dans la monade *que nous reprochent et qu'inventent gratuitement les théoriciens du collectivisme,* mais dans l'individu, dans l'animal politique, qui s'associe et s'organise. — De là précisément une discipline constante de l'égoïsme, la force du lien social, de là les habitudes d'association : association scientifique comme la Société Royale de Londres (qui, à la différence de l'Institut de France, est un simple club privé), associations charitables, associations politiques, associations d'instruction, associations ouvrières surtout, comme les syndicats professionnels, les coopératives, comme les Trades-Unions, individualistes dans leur principe et qui se sont agglomérées sans l'État et malgré l'État et qui jusqu'à ces dernières années ont repoussé l'intervention de l'État.

Et ce que j'admire et ce que j'apprécie dans ces associations ouvrières, ce ne sont pas les pensions payées aux veuves et aux orphelins, les assurances payées aux victimes, l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, ce que j'admire et ce que j'apprécie c'est la discipline forte, l'instinct de la solidarité, qui transforme la poussière inorganique des travailleurs isolés en corps organisé et qui préservera la société anglaise d'un bouleversement moral, quelle que puisse être l'influence du collectivisme continental et des théories révolutionnaires sur l'évolution ultérieure de la démocratie anglaise. — Jusqu'ici, en tout cas, on a eu beau dire aux Anglo-

Digitized by Google

Saxons que l'État doit être le cerveau de la nation. Ils ont compris les conditions d'existence et les faiblesses de l'État *moderne* sans se préoccuper des perfections d'un État *idéal*. — Ils ont une médiocre confiance daus les lumières d'un cerveau qui ne se compose que d'une bureaucratie routinière. Ils ont préféré se laisser guider par le cerveau des hommes d'initiative, hommes de pensée et hommes d'action.

Les États latins n'ont pas eu la même confiance dans la liberté. Nous en avons vu la cause : la liberté de conscience proscrite. De même qu'ils se sont défié de la liberté dans le domaine religieux, *base de toutes les autres*, de même ils s'en sont défiés dans le domaine politique. De même que pour leur bien-être spirituel ils ont invoqué Rome au lieu d'invoquer leur conscience, de même pour leur bien-être matériel ils ont invoqué l'État et l'État a été stérile. Voilà pourquoi les États latins n'ont ni Trades-Unions ni parlement ouvrier, ni coopératives sur une grande échelle, et voilà pourquoi, ce qui est plus important, ils n'ont pas acquis le *self-government*.

Ils ont oscillé du cléricalisme à l'athéisme, du despotisme de Napoléon à l'anarchie de la Commune. De là la puissance des Ravachol et des Vaillant, la vénalité de la presse, les scandales du Panama.

Et, dans une sphère plus élevée, pendant que l'enseignement supérieur, dans les pays anglo-saxons et germaniques, est soustrait à la tutelle et à la servitude de l'État, les universités latines sont des établissements officiels, où la science même devient catholique ou athée et où les maîtres ne sont plus des hommes-liges de la vérité, mais les serviteurs du parti au pouvoir.

. . . . . .

Nous sommes en Belgique par le génie et par la langue, par les mœurs et par les institutions, nous sommes au confluent de deux races. — Nous appartenons à la fois au rameau germain et au rameau latin. — Cela peut être un immense avantage, cela peut devenir un péril. — Les puissances européennes ont

Digitized by Google

garanti notre neutralité politique. Plût à Dieu que nous eussions su garder avec un succès égal notre neutralité spirituelle. La Rome antique et la Rome catholique nous fascinent et nous dominent. Arrachons-nous à cette domination et à cette fascination. Retrempons-nous à l'individualisme germanique. C'est là qu'est le salut dans la lutte pour l'existence. Prenons garde de nous inféoder et d'unir nos destinées à la destinée romaine. Tournons souvent nos regards et nos pensées vers cette Terre-Sainte d'Outre-Manche. Allons-y en pèlerinage. — Rapportons-en le principe de ces associations libres aussi supérieures aux rouages d'une administration bureaucratique que la vie est supérieure au mécanisme artificiel.

Et surtout, soyons fils résolus des temps modernes, fils de la réforme, fils de la révolution anglaise, fils de la liberté et du libéralisme. Ne nous laissons pas détourner de l'avenir par les regrets du passé. Le moyen âge heureusement, malgré toutes ses merveilles, ne reviendra plus : avec toute la magie de leur art, les Préraphaélites ne pourront dire à Lazare : Lève-toi de ton tombeau de pierre. *What 's done, cannot be undone.* Ce qui est fait, nul ne pourra le défaire.

Et disons, malgré tout : Heureuse génération que la nôtre! Nous sommes arrivés à la vie à l'une des heures les plus solennelles de l'histoire. Jamais jeunesse ne trouva si grande œuvre à accomplir, jamais individualité de vingt ans n'eut autant de prix. Entre ses mains reposent les destinées de la civilisation.

. . . . . .

Soyons donc dignes de la mission qui nous a été dévolue. « Élevons donc nos cœurs à la hauteur de nos devoirs. Plaçons-nous sans restriction, avec franchise et sincérité, sous l'égide de la liberté. Recherchons dans une pensée commune d'abnégation et de dévouement, la solution des problèmes sociaux. »

Voilà le devoir présent de la jeunesse libérale.

Fraternellement à vous,

CH. SAROLEA, Ph. D.

Docteur spécial de l'Université de Bruxelles.

University Hall. London-W., 21 décembre 1893.

Digitized by Google

LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

Notes et souvenirs de voyage et de séjour (1)

. . . . . .

Berlin du haut des 84 mètres de la tour massive de l'hôtel de ville...

D'ici, l'on embrasse d'un coup d'œil circulaire l'entier panorama de la ville, et l'on peut se rendre compte des agrandissements successifs.

Sous soi, à pic, la Königstrasse, l'une des artères les plus animées et les plus commerçantes; cette *rue Royale* traverse le *Vieux-Berlin* dans toute sa largeur entre le Château et l'Alexander-Platz, largeur qui ne dépasse d'ailleurs pas 700 à 800 mètres. Un peu plus loin, parallèlement, une nouvelle grande rue ouverte depuis peu d'années (1887), la Kaiser-Wilhelmstrasse, prolongeant le monumental pont du Lustgarten. Cette partie de la ville, à nos pieds, est celle qui la première vint se grouper autour de la *Kœlln* (*Colonia*) primitive confinée dans l'île formée par les deux petits bras chétifs et dolents de la Sprée (2).

Du haut de la tour, l'on peut reconstituer mentalement les cercles successifs occupés par la ville. Après le *Vieux-Berlin*,

(1) Suite, voir la livraison du 15 novembre 1893.

(2) C'était au XIIIe siècle. Il est question de Kœlln pour la première fois en 1238 et de Berlin en 1244. Déjà au XIIe siècle, des colons allemands avaient pris possession des anciens établissements wendes sur les bords de la Sprée. — Kœlln et Berlin furent réunis en 1307 et restèrent quasi indépendants jusqu'à l'arrivée des Hohenzollern au pouvoir (1415). Mais l'électeur Frédéric II Dent de Fer (1440-1470) s'en rendit maître, abolit les privilèges de la ville et con-

Digitized by Google

ce fut au *Friedrichswerden* et au *Nouveau-Kœlln*, sur l'autre rive, à venir s'adjoindre au vieux Kœlln. Alors régnait encore le fondateur de la monarchie prussienne, le grand électeur Frédéric-Guillaume (1), auquel Berlin doit son élévation après les malheurs de la guerre de Trente ans. De là date le quartier des Tilleuls. Puis l'enceinte de la ville fut reportée plus loin, et dans cette nouvelle enceinte, qui a subsisté jusqu'à une époque très rapprochée de nous (1864), on éleva successivement sept quartiers nouveaux (2).

De nos jours, on a réuni à la ville les anciens faubourgs (3); parmi ces anciens faubourgs, celui de Potsdam, qui s'étend au sud-ouest, et qu'on appelle aujourd'hui *Aeussere Friedrichstadt*, est devenu l'une des plus belles parties de Berlin, celle où résident les riches négociants et les hauts fonctionnaires. Là, par extraordinaire, on voit des hôtels particuliers bâtis avec goût.

Le panorama de Berlin n'est pas moins intéressant que celui des grandes villes en général. Les cheminées fumantes montrent combien l'industrie est développée. Car la capitale prussienne ne se contente pas d'être la première place du commerce de l'Allemagne (4); elle est aussi l'une des villes les plus industrielles du continent. Il y a des fabriques de machines, des manufactures de lainages et de soieries, des teintureries, des brasseries, des fabriques d'articles de luxe, etc.

struisit un château fort. Un peu plus tard, la résidence électorale y fut transportée, et dès lors la destinée de la ville fut étroitement liée à celle des Hohenzollern. Au XVI[e] siècle, les Électeurs entreprirent la reconstruction du Château La ville comptait alors 12,000 âmes.

(1) 1640-1688.

(2) Ce sont, sur la rive gauche, les quartiers dits Dorotheenstadt, Friedrichstadt et Luisenstadt, et, sur la rive droite, Friedrich-Wilhelmstadt, Spandauer-Revier, Königstadt et Stralauer-Revier.

(3) Aeussere-Friedrichstadt (l'ancien faubourg de Potsdam), Schönenberger-Revier et Tempelhofer Revier sur la rive gauche au sud de la ville; Moabit, Wedding et Aeusseres Spandauer-Revier sur la rive droite, vers le nord et l'ouest.

(4) Les principaux articles du grand commerce sont, nous dit-on, les spiritueux, les grains, les bestiaux, les laines. Le marché monétaire de Berlin est aussi très important.

Digitized by Google

Assez uniforme, il faut en convenir, est l'aspect général; la cité s'étend indéfiniment dans sa grande plaine dépourvue d'accidents de terrain, et les rues et avenues sont d'un tracé tout moderne. Visiblement on a cherché à rompre cette monotone régularité par des squares et aussi par des églises : on construit beaucoup d'églises à Berlin, le plus souvent en briques rouges. L'Empereur veut que sa capitale ait un air pieux; il a dans son programme le maintien de la religion; aussi ne manque-t-il pas une cérémonie de pose de la première pierre.

Une unique éminence aux environs, une colline au sud de la ville, dépassant de quelque 30 mètres seulement le niveau de la Sprée; c'est le Kreutzberg, avec sa pyramide gothique juchée sur une sorte de bastion, encore un monument commémoratif des guerres du premier Empire: *Le roi*, dit l'inscription, *l'éleva à la nation qui, à son appel*, etc., etc.

De là aussi, l'on a une vue générale de Berlin, l'envers de celle de l'hôtel de ville en quelque sorte; en outre, vers le sud-est, le regard s'étend sur le vaste champ de manœuvres du Tempelhof, où ont lieu les grandes revues de l'armée prussienne et où chaque année au printemps les Berlinois vont admirer les derniers progrès accomplis vers une encore plus complète passivité humaine.

. . . . . .

Il ne manque pas de beaux édifices à Berlin, il n'y a même que trop de constructions d'aspect grandiose. L'histoire de l'architecture y est essentiellement liée à celle des souverains. Le plus ancien monument est ce Château aussi vieux que les Hohenzollern à Berlin, fondé au XV^e^ siècle par l'électeur Frédéric II Dent de Fer, mais rebâti et agrandi plusieurs fois, d'abord à la fin du XVI^e^ siècle sous les électeurs Joachim II et Jean-Georges (le bâtiment qui sépare les deux cours est de cette époque, ainsi que certaines parties à l'est, au bord de l'eau), puis au commencement du XVIII^e^ siècle, sous l'électeur Frédéric III; c'est ce dernier qui, roi sous le nom de Frédéric I^er^ (1701), fit de Berlin une résidence royale. Mais le Château dans sa forme actuelle n'est pas le seul bel édifice datant du règne du premier roi; il en est d'autres, et notamment le célèbre

Digitized by Google

Arsenal (Zeughaus), aujourd'hui encore l'un des monuments les plus considérables de Berlin. Le monarque fondateur de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie des sciences avait le souci de l'embellissement et de l'assainissement de sa capitale. Dans ses projets, il fut puissamment aidé par un grand artiste, architecte et sculpteur, André Schlüter (1); celui-ci donna les plans de reconstruction du Château, et en conçut les deux façades principales, celle au Lustgarten et celle à la place du Château, l'une et l'autre supérieures comme style à la façade de l'ouest, conçue par Eosander; puis il en décora richement les grands appartements intérieurs; il continua l'Arsenal, commencé par Nehring, l'orna de sculptures remarquables (trophées de l'attique, casques antiques aux clefs de voûte des fenêtres, têtes de guerriers mourants dans la cour); en outre, il est l'auteur de la superbe statue équestre du Grand-Électeur ornant le pont qui mène dans le Vieux-Berlin (Kurfürstenbrücke), œuvre d'un grand mérite, où l'aspect majestueux du prince en costume romain contraste à ravir avec l'attitude agitée des esclaves placés aux coins. Mais le chef-d'œuvre de Schlüter reste peut-être la seconde cour du Château, entourée d'arcades de trois côtés. C'est lui encore qui commença le célèbre château de Charlottenbourg (celui où résida l'empereur Frédéric III du 11 mars au 1er juin 1888).

Frédéric-Guillaume Ier travailla rude et ferme à l'accroissement de sa capitale, mais le *roi-sergent* était trop utilitaire pour penser à élever de nouveaux monuments. En revanche, son successeur Frédéric le Grand fit beaucoup pour l'embellissement de la ville avec l'aide de son architecte Knobelsdorff (2). On sait d'ailleurs combien il aimait à dresser des plans lui-même ou à modifier ceux qu'on lui proposait. L'Opéra, l'Université (alors un palais), et ce Dôme pesant et informe qu'on vient de démolir, puis encore l'église catholique de Sainte-Hedwige, l'Académie royale (3), la Bibliothèque

(1) 1664-1714.

(2) 1699-1753.

(3) Du moins, Frédéric réédifia en 1749 ce monument, siège de l'Académie des sciences et de l'Académie des beaux-arts, fondées en 1699 et 1700 sur les plans de

Digitized by Google

royale, ce curieux édifice de style rococo imité du manège d'hiver du palais impérial de Vienne et comparé parfois à une commode, enfin les deux tours à coupoles de la place des Gendarmes datent de son règne. En outre, Frédéric le Grand fit bâtir des centaines de maisons somptueuses pour de simples bourgeois, si grand était son goût des constructions. Ce fut encore lui qui, toujours aidé par son architecte Knobelsdorff, continua le château de Charlottenbourg, reconstruisit le Residenzschloss de Potsdam élevé par le Grand-Électeur, bâtit le fameux château de Sans-Souci et, à Potsdam encore, le Nouveau Palais, dit maintenant palais Friedrichskron, où Frédéric III est mort le 15 juin 1888 et devenu résidence d'été de Guillaume II.

Sous Frédéric-Guillaume II, il y eut une sorte de renaissance, grâce surtout à l'architecte C.-G. Langhaus (1), qui construisit sur le modèle des Propylées d'Athènes la porte de Brandebourg aux puissantes colonnes doriques, décorée ensuite par Schadow d'un « quadrige de la Victoire » en cuivre repoussé. Ce retour à l'art antique avait sans doute son origine dans les recherches et les travaux littéraires de Winckelmann, qui avaient créé un mouvement considérable dans ce sens, et dans les écrits esthétiques de Lessing.

Les guerres de l'Empire, les revers d'Iéna et d'Auerstædt, l'occupation de Berlin par les Français (1806) arrêtèrent momentanément tout essor. Mais, après la paix de 1815 (2), il y eut une véritable renaissance de style classique grec, apportée par le plus grand architecte allemand moderne, Ch. Fréd. Schinkel (3). Le corps de garde du Roi (*Kœnigswache*) dans le

l'illustre Leibnitz, qui en fut le premier directeur. Frédéric appela ensuite des savants français qui donnèrent à l'Académie une vie nouvelle; dès lors aussi, la littérature allemande compta des hommes marquants, tels que Lessing (1729-1781), lequel correspond assez bien dans notre littérature à Diderot, tout en lui étant supérieur.

(1) 1733-1808.

(2) Le réveil de Berlin date, comme nous l'avons vu, de la réorganisation de 1808 et de la fondation de l'Université, qui devint la première de l'Allemagne. La ville fut illustrée alors par les frères de Humboldt, par Ch. Ritter, Hegel, de Savigny, Schleiermacher, etc.

(3) 1781-1841.

Digitized by Google

style dorique, le Schauspielhaus ou Comédie, où l'architecture grecque a été très habilement adaptée à un édifice à trois étages (tout en utilisant d'anciens soubassements du théâtre incendié en 1817), le Schlossbrücke ou pont du Château, le Vieux-Musée, dont le large perron accédant au portique ionique offre une reproduction de l'art grec dans le vrai sens du mot (1), l'église Friedrich Werder, pseudo-gothique à deux tours, la Bauacademie ou Académie d'architecture, l'Observatoire (Sternwarte), la pyramide gothique en fonte du Kreuzberg sont ses principales créations à Berlin. De lui encore le palais en style florentin du comte Redern à l'avenue des Tilleuls, les palais transformés du prince Frédéric-Léopold, à la Wilhelmplatz, et du prince Albrecht, à la Wilhelmstrasse. C'est Schinkel qui a tracé les plans du château de Babelsberg, du style gothique anglais, si modestement habité par le vieil empereur Guillaume. Dans le style des villas romaines, enfin, il reconstruisit le château de la famille des Humboldt, dont les œuvres d'art attirent les amateurs (3 lieues au N.-O. de Berlin), la ville de Charlottenhof près de Potsdam, etc.

A côté de Schinkel, il faut placer le sculpteur Chr. Rauch (2), auteur du grand monument de Frédéric le Grand à l'avenue des Tilleuls et de ses beaux reliefs représentant des figures allégoriques, des scènes intimes de la vie du grand roi, les images de ses compagnons d'armes et d'illustres contemporains tels que Lessing et Kant, tous en grandeur naturelle. Rauch est aussi l'auteur des statues d'York, de Blücher, de Gneisenau en bronze, de Bülow et de Scharnhorst en marbre; et de la *Victoire* de la *Friedenssaeule* (colonne de la Paix, élevée en 1840 à la place Belle-Alliance, après vingt-cinq ans de paix). Deux des chefs-d'œuvre de Rauch, sans conteste, sont les statues des sarcophages de Frédéric-Guillaume III

(1) Les belles fresques elles-mêmes qu'on admire sous le portique ont été exécutées d'après les dessins de Schinkel, sous la direction de Cornélius. Elles représentent, les unes, la formation du monde, les autres, l'histoire de la civilisation d'après la mythologie. Les esquisses de ces fresques sont au musée Beuth-Schinkel, riche collection de plans d'édifices et de dessins réunie à la *Technische Hochschule* de Charlottenbourg.

(2) 1777-1857.

Digitized by Google

(mort en 1840) et de la reine Louise (morte en 1810) dans le mausolée royal de Charlottenbourg (1).

Poursuivons l'histoire du monument à Berlin. Sous Frédéric-Guillaume IV, les arts et les sciences continuent à se développer; mais Schinkel est disparu, et aucun artiste marquant n'apparaît pour prendre sa place. Le premier architecte de ce règne est Stüler (2). Parmi ses principales œuvres sont l'actuel ministère de la guerre (Leipzigerstrasse), le Nouveau-Musée avec son superbe escalier et sa décoration intérieure, assurément exagérée et nuisible à la destination de l'édifice, création, somme toute, peu heureuse; puis, en collaboration avec Schadow, l'énorme dôme de la chapelle du Château, qui vaut mieux. Après Stüler, citons Soller, architecte de l'église catholique de la garnison Saint-Michel, conçue dans le style néo-romain et formant, avec Saint-Thomas, la plus belle construction moderne de ce genre à Berlin; puis Strack, architecte de l'église gothique en briques de Saint-Pierre, de la Galerie nationale (d'après les plans de Stüler), de la haute Siegessaeule ou colonne de la Victoire élevée après la guerre de 1870 place Royale; ensuite C.-F. Langhans, qui bâtit le palais de l'empereur Guillaume et reconstruisit l'Opéra sur les plans primitifs de Knobelsdorff après l'incendie de 1843; enfin Knoblauch, auteur de l'imposante synagogue en style néo-mauresque, et Hitzig, qui non seulement transforma l'intérieur de l'arsenal, mais encore construisit la Reichsbank (Jägerstrasse), édifice de style Renaissance, et la Bourse, dont la double colonnade apparaît majestueuse sur l'autre rive de la Sprée.

De même que l'essor de la peinture à Berlin sous l'influence

(1) Il y a à Berlin un musée Rauch, installé provisoirement dans l'ancien atelier de l'artiste, situé dans l'une des rues les plus intéressantes du Vieux-Berlin (Klosterstrasse). On y trouve une collection incomplète de modèles et de plâtres de ses œuvres, dont les originaux se trouvent presque tous à Berlin. — Ce musée est à ajouter à la liste des musées consacrés à une seule personnalité, liste que nous avons dressée à propos du musée Rietschell de Dresde (chap. III). On pourrait aussi mentionner sous ce rapport le musée Beuth-Schinkel, de Charlottenbourg.

(2) Mort en 1865.

Digitized by Google

de Cornélius et de Kaulbach (1), celui de l'architecture fut de faible durée. La sculpture, toutefois, se soutint à un rang plus élevé sous Rauch et ses élèves : Blaeser, auteur du buste en bronze de Hegel ; Alb. Wolff, auteur de la statue équestre de Frédéric-Guillaume III érigée au milieu du Lustgarten ; Drake qui, en dehors de sa collaboration avec les précédents aux groupes en marbre du Schlossbrücke symbolisant la vie militaire, a produit les statues de Rauch et de Schinkel, la Borussia du sommet de la haute tour de la Victoire, et surtout le beau monument de Frédéric-Guillaume III au Thiergarten, statue de marbre sur piédestal à hauts-reliefs élevée au feu roi en 1849 par les habitants de Berlin ; Kiss, auteur de la statue de l'économiste Beuth (2), du Saint-Georges de la cour du Château, de l'*Amazone combattant un tigre* du perron du Vieux-Musée, etc. Il existe en outre, à Berlin, nous devons le mentionner ici, d'excellentes œuvres de Rietschel de Dresde, entre autres le fronton allégorique de l'Opéra, en zinc.

. . . . . .

A partir de l'avènement de Guillaume Ier (1861) et déjà à partir de 1859 (3), alors qu'il n'était encore que régent, Berlin se développe sous tous les rapports avec la rapidité étonnante que nous avons signalée. De la ville terne et triste va surgir une ville jeune et vivante. On dirait que, sur le point de devenir capitale de l'Allemagne, elle veut improviser à ses souverains, futurs empereurs d'Allemagne, une résidence digne d'eux. Dès lors, Berlin paraît obsédé de l'idée de faire vite et grand ; on n'hésite plus à détruire et l'on réédifie en peu d'années. Aussi bien, les succès des armes de Prusse ont eu chaque fois pour effet de redoubler l'activité dans les arts de la paix. Et c'est encore l'architecture qui continue à marcher en tête, en adoptant de plus en plus les formes de la Renaissance.

Parmi les monuments en construction, l'un promet beaucoup : c'est le nouveau *Palais du Reichstag*, construit d'après

(1) Morts respectivement en 1867 et 1874.

(2) Mort en 1853.

(3) En effet, c'est en cette année 1859 que furent commencés l'Hôtel de ville, la Bourse et la Synagogue.

Digitized by Google

les plans de Paul Wallot et situé près de cette ronde Kœnigsplatz, au nord du Thiergarten, qui deviendra la plus belle partie de Berlin. Les efforts sont visibles aussi dans la construction des maisons particulières. Les architectes qui ont signé les principales constructions contemporaines sont, outre Strack et Hitzig déjà nommés, Lucae, auteur du palais Borsig en style Renaissance (Wilhemstrasse) et, avec Hitzig, de la monumentale Technische Hochschule de Charlottenbourg; Adler, Orth, Ende, auteur du nouveau Musée ethnographique, style Renaissance italienne, puis Boeckmann, Gropius et Schmieden, auteurs de l'École des beaux-arts (Kunstschule), du récent Musée des arts industriels style Renaissance hellénique avec ses terres cuites et ses mosaïques extérieures; ensuite von der Hude, qui a transformé heureusement la Nouvelle-Église; Hennicke, Kyllmann et Heyden, auteurs du *passage* de l'Empereur (Kaisergallerie), style de la Renaissance, qui rivalise avec la galerie Victor-Emmanuel de Milan; Ebe et Benda, Cremer et Wolffenstein, Kayser et Grossheim, auteurs de l'hôtel de la *Germania* (la compagnie d'assurance) construit dans le style de la Renaissance comme encore sa voisine, la *maison de Faber*, de Hans Grisebach, qui passe pour la plus belle maison de commerce de Berlin.

La peinture et la sculpture aussi se renouvellent, en général dans le sens réaliste. On connaît les noms des peintres célèbres de l'école de Berlin : Ad. Menzel, L. Knaus, G. Richter, A. de Werner, C. Becker, P. Meyerheim; et ceux des sculpteurs : A. Wolff, déjà nommé; Reinhold Begas, auteur du monument de Schiller tout en marbre de Carrare, auteur de la colossale Borussia en marbre et d'autres figures allégoriques de l'Arsenal et, avec P. Otto, des statues de Guillaume et d'Alexandre de Humboldt; Siemering, auteur du monument du célèbre oculiste Graefe (1) à l'Institut pathologique; Schaper, dont le beau monument de Gœthe trône au Thiergarten, non loin de celui de la reine Louise d'Encke; A. Calandrelli, dont la statue de Cornélius est sous le portique du Vieux-

(1) Mort en 1870.

Digitized by Google

Musée, et la statue équestre de Frédéric-Guillaume IV à la Galerie nationale, et qui a de beaux bas-reliefs à la colonne de la Victoire; Eberlein, Lessing, Geyer et Hundrieser, dont une frise remarquable, peinte à la façon des majoliques (1), orne la cour centrale du Musée des arts industriels; enfin, Lürssen, qui a décoré de victoires, d'armures et de trophées le monumental pont Kaiser-Wilhelm.

Ajoutons ici que Berlin aujourd'hui se distingue tout particulièrement dans les arts industriels. On sait qu'il possède une collection très remarquable sous ce rapport.

. . . . . .

Ce qui reste de l'ancien Berlin est resserré autour de l'avenue des Tilleuls, dans un espace qui commence à l'île de la Sprée et se prolonge jusqu'à la Friedrichstrasse. Le point saillant est ce vieux Château, sombre édifice dont les noires façades assombrissent par leur reflet les eaux déjà sombres de la Sprée, et dont l'histoire, nous l'avons vu, est intimement liée à celle de la dynastie régnante.

Abandonné par son père et son grand-père, le vieux Château est redevenu résidence avec Guillaume II. Le jeune souverain désirait certes s'installer plus grandement qu'eux. A dire vrai, il voulait aussi laisser intactes les demeures historiques. Le culte des « souvenirs » est l'un des traits populaires caractéristiques de l'Allemagne; l'Empereur le sait bien; et à cet égard il n'ignore pas l'impopularité qu'a encourue l'impératrice Frédéric pour avoir fait adapter à son usage les appartements de la reine Louise à Potsdam. Il a donc abandonné à la vénération du peuple le palais où est mort, le 9 mars 1888, Guillaume Ier, et s'est installé dans le vieux Château, qu'il a somptueusement aménagé. Dans le fait, il aime assez à respecter la tradition des anciens électeurs de Brandebourg; il est, lui aussi, « particulariste », mais à sa façon, c'est-à-dire en faveur de la Prusse. A Berlin, il se donne comme successeur de Frédéric le Grand plutôt que de Charles-Quint; il y est roi avant d'être empereur. . .

(1) Faïences anciennes italiennes et espagnoles.

Digitized by Google

Près du Château, dont il est séparé par un bras de la Sprée, se trouve un autre monument du Vieux-Berlin, l'ancien Arsenal (*Zeughaus*), devenu, depuis 1880, musée d'armes et galerie des gloires (*Ruhmeshalle*). C'est en vérité un temple élevé à la force et à la destruction, et où sont évoqués à plaisir les plus tragiques souvenirs.

Là se trouve en quelque sorte la glorification du régime de fer qui a asservi à ses propres fins tout l'effort du travail humain. Les arts de la paix y sont courbés sous le joug des arts de la guerre; la « grande peinture » y est mise en œuvre pour exalter la force brutale; les peintres militaires (1) ont brossé des panneaux et des fresques représentant des scènes de carnage. A côté des grenadiers de taille invraisemblable du *roi-sergent*, il y a toutefois de touchants souvenirs du poète-soldat Körner. Mais, en général, ces collections du génie militaire (2) encadrées de drapeaux rapportés de Paris en 1814, n'intéressent qu'au point de vue historique, et surtout parce qu'elles sont très complètes. Le point de vue artistique est tué par tout cet attirail belliqueux.

. . . . . .

En face du Château, les lourds bâtiments du Musée et de la Galerie nationale. Le Musée est, nous l'avons vu, l'une des constructions de cet illustre architecte Schinckel, qui remplissait, vers 1825, Berlin de colonnes doriques et ioniques, pendant que de Klenze faisait triompher à Munich les mêmes styles et que Cornélius brossait sur les parois des édifices des armées de Grecs et de Romains.

L'arrangement intérieur des salles est fort heureux, comme

(1) Et au premier rang, A. de Werner, le peintre officiel du nouvel empire, celui qui fut chargé de retracer, pour le Musée et le Château, ainsi que pour la colonne de la Victoire (une mosaïque), les scènes de la guerre de 1870 et de la proclamation du nouvel empire à Versailles. Nous retrouverons de lui le *Congrès de Berlin en* 1878, à l'Hôtel de ville, et, quelque part vers la place Alexandre, le *Panorama de Sedan*. De A. de Werner, tous les visiteurs de Berlin connaissent les fresques du café Bauer.

(2) Il y a des armes orientales, des armes du moyen âge et des armes modernes, parmi lesquelles l'intéressante collection de feu le prince Charles de Prusse.

Digitized by Google

tous les arrangements de Berlin (1); et les collections se sont étonnamment développées en ces dernières années, au point qu'on entrevoit le moment où toute la partie nord de l'île de la Sprée, qu'on appelle déjà *l'île des Musées*, sera entièrement couverte de constructions destinées à renfermer les richesses de la capitale.

Mais assurément, la qualité ne le cède pas à la quantité; au contraire, le musée de Berlin est en voie de devenir le plus beau musée du monde. Le gouvernement n'épargne rien pour l'embellir, et, comme à chaque acquisition nouvelle l'on envoie en province quelque morceau de valeur secondaire, l'on finira par posséder un musée historique modèle, où toutes les phases de l'art seront représentées uniquement par des chefs-d'œuvre.

Le gouvernement prussien s'applique depuis longtemps à accroître à Berlin les richesses d'art qui sont l'ornement d'une cité et le témoignage le plus significatif du degré de culture de ses habitants. Il semble vouloir justifier par là le rang politique que Berlin a, en quelque sorte, usurpé en Allemagne, la ville n'offrant ni les beautés pittoresques ni les avantages de situation qui marquent la place d'une capitale. Mais le siège improvisé du nouvel empire germanique ne pouvait, sur ce terrain, lutter avec les vieilles résidences d'Europe. Sans sortir de l'Allemagne, il se trouvait vis-à-vis de Munich et surtout de Dresde dans un état marqué d'infériorité. Les chefs-d'œuvre des grandes époques de l'art étant immobilisés dans les anciennes collections publiques, les occasions d'en acquérir devenaient de plus en plus rares.

On comprit, à Berlin, que par la réunion des œuvres les plus remarquables des époques primitives et le classement méthodique des richesses puisées un peu partout, l'on arriverait à produire un intérêt historique et en outre à faciliter les études du public. Le succès est venu par la suite consacrer la justesse de ces vues; il faut dire aussi que celles-ci ont été poursuivies

(1) V. Émile Michel, *les Musées de Berlin*; *Zur Geschichte der Königlichen Museen*, Berlin, 1880 (publication du cinquantenaire); *Statistisches Handbuch für Kunst*; *Jahrbuch der Koniglichen Kunst-Sammlungen*, etc.

Digitized by Google

avec une activité, une persévérance et un sens pratique remarquables. Les musées de Berlin exercent aujourd'hui une attraction d'une nature toute spéciale. Riches surtout en œuvres des peintres primitifs de l'Italie et des Flandres, ils présentent pour la sculpture des sujets d'étude plus précieux encore. La collection de moulages, disposée dans l'ordre chronologique, et la plus complète qui soit, s'est accrue peu à peu de pièces de haute valeur : les trouvailles d'Olympie et les marbres de Pergame méritent de fixer l'attention de tout qui s'intéresse à l'histoire de l'art dans l'antiquité; en effet, ces produits des fouilles entreprises par le gouvernement allemand en Grèce et en Asie Mineure ont renouvelé d'une manière imprévue les études de l'art grec et ont, du même coup, mis le Musée des antiques de Berlin de pair avec les plus grandes collections de l'Europe.

Pour ce qui concerne l'organisation des musées, nous aurions d'utiles emprunts à faire à l'Allemagne. La tenue des collections, le soin avec lequel on s'applique à les enrichir (1) et surtout à rendre leur fréquentation profitable aux visiteurs, suggèrent bien des comparaisons qui ne sont pas à notre avantage...

. . . . . .

Vue d'ensemble résumant les visites aux musées royaux et à la Galerie nationale.

Adoptons l'ordre chronologique. Dans cet ordre, il y a lieu de citer d'abord le musée égyptien du Nouveau-Musée, l'une des plus riches collections d'antiquités égyptiennes, avec des sarcophages et des momies, des sépultures de Memphis datant de 2,000 à 3,000 ans avant J.-C. et reconstituées de fragments, puis des briques en terre du Nil, des papyrus écrits, des statues de dieux, de rois, de prêtres et de dignitaires, des inscriptions, des peintures murales, des pierres gravées, des amulettes, des momies d'animaux sacrés (chats, poissons, serpents, croco-

(1) Les allocations totales aux musées de Berlin dépassent en moyenne, par an, 1 million de francs. A côté de si riches dotations, les budgets dont disposent les musées de Paris font maigre figure. — Les fouilles d'Olympie et de Pergame ont coûté 2 millions à elles seules.

Digitized by Google

diles, grenouilles, ibis, sauterelles, etc). La décoration artistique des cinq salles est là pour faciliter l'intelligence des objets exposés. Dans la cour intérieure, un vrai temple égyptien avec son portique et ses niches, dans l'une desquelles trône un colossal roi Horus.

Après le musée égyptien du rez-de-chaussée, montons à l'*Antiquarium* (cabinet des antiques) du 2e étage, où, entre les innombrables bronzes ou vases antiques (environ 2,500), les ouvrages en fer et en plomb et les terres cuites, il faut remarquer plusieurs cistes bien ciselées, des vases peints, dont les plus grands lécythes connus, les terres cuites d'Olympie et surtout celles de Tanagre, en Béotie, du IIIe et du IVe siècle avant J.-C.; ces dernières, par les mouvements, par les draperies et les peintures qui les recouvrent, font l'admiration des raffinés. Puis toute une précieuse collection d'intailles, de camées, d'ouvrages en or et en argent (1); parmi ces derniers, de la vaisselle romaine du temps d'Auguste en argent repoussé, et le fameux trésor de Hildesheim.

Maintenant, pour passer à la grande sculpture proprement dite, il nous faut retourner au Vieux-Musée. La *Galerie des antiques* d'abord.

Aux premières acquisitions de Frédéric le Grand était déjà venue s'ajouter la collection du cardinal Polignac, et cependant la galerie ne comprenait encore que des objets médiocres et fortement restaurés de la décadence romaine, lorsque, il y a quinze ans à peine (1879), elle s'est enrichie d'importants fragments formant les deux tiers environ des frises de l'autel de Jupiter à Pergame (Asie Mineure), et qui venaient d'être découverts par l'ingénieur Humann. Ces sculptures sont, comme on sait, les plus importantes en ce genre après celles du Parthénon. On n'y trouve plus la naïve simplicité de ces dernières; elles témoignent d'un art plus développé, avec une étude approfondie des formes humaines, une imagination et une

(1) Le plus grand camée, l'Apothéose de Septime Sévère, a été payé 45,000 francs. La parure en or provenant des montagnes de la Sabine, 75,000 francs.

Digitized by Google

expérience inconnues jusque-là dans les œuvres antiques (1).

Peu après (1884), à la collection vint s'ajouter la galerie Saburow, de sorte qu'aujourd'hui la sculpture antique est bien représentée. Le joyau est cet Adolescent en prière, trouvé dans le Tibre, et que nous distinguons au milieu de tous ces torses et bas-reliefs qui remplissent le salle des Héros. Nous passons devant les sarcophages et urnes cinéraires du cabinet étrusque, les bas-reliefs archaïsants, les stèles attiques, les statues de tombes du cabinet grec, les bustes et statues de la salle romaine.

Le sculptures du moyen âge et de la Renaissance ont une importance majeure au Vieux-Musée; la collection peut rivaliser avec celles de South-Kensington et du Louvre. Bornons-nous, toutefois, pour ne pas nous perdre en longues descriptions, à citer les sculptures primitives, surtout celles d'artistes romains et vénitiens, celles des Pisani (pupitres de Nic. et Giov. Pisano, crucifix peint d'André Pisano), les bustes en bronze des maîtres florentins du XV^e^ siècle, les statues et bas-reliefs en bronze ou en terre cuite de Donatello, de Mino da Fiesole, de Jac. Sansovino, de A. Leopardi, de Ben. da Maïano, d'Ant. Rossellino, de Michel-Ange (2), etc., puis un buste en bois peint très réaliste de M. Montanez (XVII^e^ siècle), des bas-reliefs en terre cuite et d'autres en stuc bronzé de Lucca della Robbia; un autel en terre cuite vernissée d'André della Robbia; en outre, des *ivoires* du IV^e^ au XV^e^ siècle.

La sculpture allemande du moyen âge et de la Renaissance est spécialement représentée (3) par des œuvres de trois célèbres Nurembergeois contemporains de Wohlgemuth et de Dürer, le sculpteur Adam Krafft (mort en 1507), le fondeur Pierre Vischer (1529) et le sculpteur sur bois Veit Stoss (1532), puis par une Passion de H. Daucher, par des statues d'un maître

(1) Quant aux sculptures d'Olympie (dont des groupes remarquables de Paeonius et de Praxitèle), découvertes dans les fouilles entreprises à Olympie de 1875 à 1880, elles ont été provisoirement exposées au Campo-Santo inachevé, près du Dôme.

(2) Une œuvre de jeunesse achetée 100,000 marcs en 1879.

(3) Provisoirement au rez-de-chaussée du Nouveau-Musée.

Digitized by Google

d'Augsbourg, Tielmann Riemenschneider, dont les têtes sont d'un réalisme si saisissant qu'elles semblent moulées sur nature; et aussi par des moulages de sculptures des vieilles cathédrales de Hildesheim, d'Augsbourg, de Bamberg et de Freiberg (1).

Remarquons en passant l'absence presque complète de la statuaire française du moyen âge et de la charmante école des Goujon, des Prieur et des Pilon, l'honneur de la Renaissance française. Est-elle encore causée par un sentiment d'étroit amour-propre national?

Au Nouveau-Musée, tout le premier étage est occupé par le musée des plâtres, le plus riche qui soit; la collection s'agrandit encore au point qu'on devra construire un local spécial pour la loger. Elle comprend la reproduction des produits de la sculpture depuis les bas-reliefs assyriens et grecs des premiers temps et les antiques sculptures architectoniques, frises et métopes, jusqu'aux chefs-d'œuvre de Michel-Ange (tombeau de Médicis, Moïse, Esclaves, Pieta) et aux autres chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne. Là, nous retrouvons le fronton du temple de Minerve à Égine, dont nous avons vu les originaux à la glyptothèque de Munich, le fronton et la frise du Parthénon (Phidias) de la salle Elgin du British Museum, le Laocoon du Vatican, le Taureau Farnèse du Museo Nazionale de Naples, etc. Dans chaque salle, des peintures murales représentent les principaux monuments du temps ou bien des scènes de dieux et de héros grecs, romains ou du moyen âge.

Nous ne nous arrêterons pas à la sculpture moderne, dont nous avons déjà admiré les chefs-d'œuvre tout en flânant par les rues et les parcs. Nous signalerons toutefois, au Vieux-Musée, le meilleur ouvrage de Pigalle, le *Mercure attachant ses talonnières,* marbre donné par Louis XV à Frédéric II. Il y a bien encore à la Galerie nationale quelques salles consacrées aux sculpteurs allemands de notre temps: A. Wolff,

(1) Citons ici, avant d'aller plus loin, le riche cabinet de médailles, qui compte 200,000 pièces (dont 90,000 antiques), la collection de médaillons italiens des XV^e^ et XVI^e^ siècles et celle de médaillons allemands.

Digitized by Google

Blaeser, E. Herter, R. Begas, Kiss, Ed. Müller, Wichmann, Volkmann, Siemering, Heidel, Kalide, Schlüter, Rauch, Drake, etc. Mais rien de saillant, hormis peut-être un *Prométhée avec les Océanides*.

. . . . . .

Passons donc à la peinture, que l'on peut étudier ici dans ses grandes lignes plus aisément que partout ailleurs : au Vieux-Musée pour les œuvres anciennes, et à la Galerie nationale pour les œuvres allemandes modernes. La galerie du Vieux-Musée, quoique relativement récente (1), est d'une importance majeure au point de vue historique ; elle n'est pas riche en chefs-d'œuvre comme les galeries du Louvre, de Dresde, de Saint-Pétersbourg, etc., mais nulle part les différentes écoles et les différentes époques ne sont plus complètement représentées. La très heureuse disposition des toiles dans l'ordre historique en favorise particulièrement l'étude ; il faut louer sans réserve en Allemagne l'indication faite sur chaque œuvre du nom de l'artiste et du sujet. Tout ici semble organisé en vue de l'éducation populaire, au rebours de ce qui se fait trop souvent chez nous.

De la vieille école des Pays-Bas, le Musée de Berlin possède le célèbre retable de Hubert et Jean Van Eyck, le premier tableau exécuté entièrement à l'huile (de 1420 à 1432). Ce retable de Saint-Bavon de Gand, l'*Adoration de l'Agneau mystique*, chef-d'œuvre le plus grandiose de l'école flamande primitive, reste la perle la plus précieuse du Musée (2). Puis

(1) Elle a été constituée, depuis 1821 surtout, par la réunion de tableaux dispersés dans les châteaux royaux et par l'acquisition de plusieurs grandes galeries, notamment celle du banquier Solly en 1821, celles des palais Patrizzi et Strozzi en 1875 et 1878, et surtout la galerie Suermondt, d'Aix-la-Chapelle, en 1874 (pour la somme d'un million de marcs). Chose mémorable, c'est en 1807, au plus fort des désastres de la Prusse, que la pensée fut exprimée pour la première fois de réunir les œuvres d'art dispersées dans les résidences royales. A cette date, chassé de sa capitale et réfugié à Memel, Frédéric-Guillaume III en annonçait l'intention : « Nous devons, disait-il, réparer nos pertes matérielles en développant nos ressources intellectuelles. » Précédemment, Frédéric II seul avait fait quelques acquisitions importantes ; mais il avait une prédilection exclusive pour Watteau et les autres maîtres élégants de l'école française qu'il cherchait à accaparer.

(2) Cette peinture, dont Guichardin disait déjà (1560) : *Præstantissima tabula*

Digitized by Google

viennent trois autres retables de Roger van der Weyden et des tableaux de Petrus Cristus et de Dierick (ou Dirk) Bouts. Nous ne citons ici que les œuvres excellentes, bien entendu. A mentionner encore de cette vieille école primitive des Pays-Bas le chef-d'œuvre de Quinten Massys, *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'un coloris brillant et admirablement conservé.

Les Italiens du XV^e^ siècle sont brillamment représentés à Berlin (1), et l'on peut admirer les primitifs dans de purs chefs-d'œuvre, signés Sandro Botticelli, Luca Signorelli, Cosimo Tura (école de Ferrare), Luigi ou Antonio Vivarini, Giov. Bellini, Antonello da Messina. En tel tableau de Luca Signorelli (*Pan et les bergers*), la connaissance du nu se montre pour la première fois sans contrainte dans la peinture italienne. Tel tableau d'autel de Luigi Vivarini étonne par le coloris et la dimension des figures (2).

Mais les peintres les plus illustres, ceux de l'Italie du XVI^e^ siècle, sont moins bien partagés que les *quattrocentissi*.

qua repræsentatur triumphus agni Dei,.. opus sane præclarum et admirandum, montre, *volets fermés*, les précurseurs et annonciateurs du Messie, et, *volets ouverts*, l'accomplissement de la Rédemption, figurée d'une manière symbolique.

Berlin n'a qu'une partie du retable; en effet, le panneau du milieu est resté à Saint-Bavon, à Gand, et les figures d'Adam et d'Ève sont au musée de Bruxelles. Les panneaux de Berlin ont été achetés par Frédéric-Guillaume III après avoir passé par bien des vicissitudes : Philippe II avait d'abord convoité cette vaste œuvre des frères Van Eyck donnée à la cathédrale par un notable de Gand, Josse Vyts, mais le monarque avait fini par se contenter d'une copie par Coxcie.

Avec peine l'œuvre restée à Gand échappa au fanatisme des briseurs d'images (1566) et à un incendie (1641). L'empereur Joseph II s'étant montré choqué de la nudité d'Adam et d'Ève, la fabrique en fit disparaître les volets (1784), et ils restèrent cachés à Gand jusqu'en 1861. En 1794, le tableau fut transporté à Paris; et en 1815, lors de la restitution, les panneaux du centre furent réintégrés à leur première place à Saint-Bavon. Les volets furent vendus, par ignorance et cupidité, à un marchand, et achetés, en 1821 (avec la collection Solly), par le roi de Prusse pour la somme de 410,000 francs.

(1) Non seulement au Vieux-Musée, mais encore au cabinet des estampes, notamment par une tête de Signorelli et quatre-vingt-quatre dessins de Botticelli pour l'édition de Dante.

(2) A citer encore, des écoles florentine et ombrienne du XV^e^ siècle, Andrea Verrocchio, Vittore Pisano, Melozzo da Forlì; des écoles du nord de l'Italie au XV^e^ siècle, Cima da Conegliano, Mantegna; parmi les Italiens des XIV^e^ et XV^e^ siècles, Gentile da Fabriano, Masaccio, A. Giotto, Lorenzo di Credi, Ben. Gozzoli, etc.

Digitized by Google

De Raphaël, Berlin n'a que trois œuvres de jeunesse (vers 1501-1503) et une Vierge inachevée (vers 1505). En revanche, Seb del Piombo, le peintre aux œuvres rares, y occupe une place exceptionnelle surtout par sa Pieta colossale, peinte sur pierre. De l'école florentine, Fr. Bigio et Bronzino sont maintenant les principaux représentants, le grand tableau d'autel d'André del Sarto ayant été gâté par la restauration de 1867. De l'école de Brescia, il y a un bon choix d'œuvres de Romanino, Savoldo, Moretto et Moroni. Il faut citer ensuite le *Christ ressuscité* de Léonard de Vinci (retrouvé il y a quelques années au magasin et encore très beau, bien qu'endommagé et en partie repeint), la *Léda* du Corrège, les portraits du Titien et de Lor. Lotto.

Quant à la peinture italienne du XVII^e^ siècle, nombre de beaux tableaux de peintres naturalistes la représentent dans sa meilleure tendance, entre autres le *Cupidon* du Caravage, le *Martyre de saint Barthélemy* de Ribera l'Espagnolet, élève du précédent, la *Tempête* de Salvator Rosa. A mentionner encore dans le même genre un grand tableau d'autel de la jeunesse de Guide; un portrait de jeune homme, de C. Maratti. Enfin, les derniers beaux jours de l'école vénitienne du XVII^e^ siècle revivent dans quelques œuvres capitales de Tiepolo et de bonnes peintures de Canaletto et de Bellotto.

Les écoles des Pays-Bas au XVII^e^ siècle sont également en honneur à Berlin (1). Ce n'est pas, toutefois, que les œuvres du chef de l'école flamande y abondent comme à Dresde ou à Paris, mais les Rubens de Berlin ont l'avantage, pour la plupart, d'abord d'être entièrement de la main du maître, et ensuite d'être caractéristiques (2). Les principaux sont: *la Résurrection*

(1) Nous ne nous arrêterons pas aux quelques tableaux français et espagnols de Nicolas Poussin (le mieux partagé ici), Claude Lorrain, Watteau, Greuze, Mignard, Ch. Lebrun, Zurbaran, Velasquez, Murillo (dont un chef-d'œuvre de vieillesse, *Saint Antoine de Padoue avec l'enfant Jésus*). Ils ne font pas grande figure à Berlin.

(2) L'un d'eux cependant, *Neptune et Amphitrite*, payé 250,000 francs au comte de Schœnborn (1880), a été nié être du maître et a soulevé à ce sujet une longue et violente polémique entre la presse berlinoise et la direction des musées.

Digitized by Google

de Lazare, le *Persée délivrant Andromède, Diane à la chasse* (figures par Snyders), *la Prise de Tunis, Hélène Fourment en sainte Cécile*, chef-d'œuvre des dernières années de l'artiste; comme œuvre de jeunesse, il y a son *Saint Sébastien*, peint pendant son séjour en Italie (1606). Les élèves de Rubens sont largement représentés par Ant. Van Dyck (trois grands tableaux d'autel, *Jésus conspué* et surtout la célèbre *Descente de croix*, peinte par l'artiste après son retour d'Italie, 1627-1630), par Diepenbeeck, Van Thulden, P. Van Mol, Snyders et Fyt. De Teniers le jeune, nous remarquons principalement une *Kermesse*, les *Joueurs de revertier* et la grande *Tentation de saint Antoine*. Citons encore un paysage fort intéressant d'Adrien Brouwer et de bons portraits de petit format de Th. De Keyser (1628), l'un des derniers de la forte génération qui a précédé Rembrandt.

Dans l'école hollandaise, le peintre le plus remarquable par ordre de date, Franz Hals, est mieux partagé ici que partout ailleurs, hormis Harlem; à citer particulièrement : *la Nourrice et l'enfant* (1635) et *Hille Bobbe* (vieille sorcière de Harlem). Rembrandt a des œuvres caractéristiques dans sa première et sa dernière manière : *Joseph accusé par dame Putiphar*, la *Vision de Daniel* et la *Suzanne au bain;* puis des portraits de lui-même, de sa femme Saskia (1) et du duc de Gueldre. Parmi les peintres de genre que l'on groupe autour de ce grand maître, les mieux représentés à Berlin sont P. De Hooch, avec son chef-d'œuvre l'*Intérieur hollandais*, et J. Van der Meer de Delft (2), avec sa *Jeune dame à la toilette*. A remarquer encore des A. Van de Velde, des Karel du Jardin, des Ph. Wouwerman; un Jean Steen, chef-d'œuvre d'interprétation humoristique, *Falstaff chez dame Quickly;* des Terburg, parmi lesquels son tableau le plus achevé et le chef-d'œuvre de ses premiers temps, *le Remouleur et sa famille;*

(1) Entre ses nombreux portraits de Saskia Ulenburgh, celui-ci est un des meilleurs, grâce surtout à la finesse de l'exécution. Il est daté de 1643, année qui précéda la mort de Saskia. — A ajouter encore de ses dernières années, la *Jeune femme à sa fenêtre*, d'un superbe coloris.

(2) V. ce que nous en avons dit chapitre III. — Il y a encore de lui à Berlin, au cabinet des estampes, une *Femme assise*.

Digitized by Google

des natures mortes nombreuses de J.-D. de Heem, M. d'Hundecoeter, Huysum, J. Weenix, etc. Jacob Van Ruisdael enfin nous présente une dizaine de paysages, dont au moins trois chefs-d'œuvre : une mer houleuse et deux vues de dunes.

Reste maintenant la vieille école allemande; après l'avoir étudiée au Vieux-Musée, l'on pourra, à la Galerie nationale, lui comparer l'école moderne. La capitale de l'Empire germanique compte un nombre relativement restreint d'œuvres des vieilles écoles allemandes du XIV^e^ au XVI^e^ siècle. A vrai dire, la fécondité du vieil art allemand n'a été ni bien grande, ni de bien longue durée; et, après la part qu'avaient déjà prélevée les églises ou les collections de Cologne, de Nuremberg, d'Augsbourg, de Munich ou de Vienne, il était difficile de réunir à Berlin les meilleurs ouvrages de l'art allemand.

Au premier rang des richesses que la direction des musées a pu glaner un peu partout vient, de Holbein le jeune, le portrait d'un certain Georges Gisze, négociant de Bâle (1532); certes, dans aucune autre peinture de l'artiste ne se retrouve une telle simplicité d'interprétation, un tel charme dans l'exécution des détails, un relief donné aussi heureusement par les draperies et l'entourage du portrait. Deux autres portraits de Holbein figurent encore dans la collection. De Dürer, nous voyons une *Vierge* et plusieurs portraits authentiques, surtout ceux de deux Nurembergeois; l'un d'eux, celui du vieux Holzschuher, braque sur vous un regard fixe et dur dont vous gardez le souvenir (1). Puis, Hans de Kulmbach nous présente une *Adoration des mages,* son chef-d'œuvre (1511); Alb. Altdorfer, un *Repos dans la fuite en Égypte.* Ensuite, des portraits de Ch. Amberger, Bruyn et G. Pencz. Dans la foule des Lucas Cranach, il n'y a à distinguer que quelques petits tableaux (*Fontaine de Jouvence,* etc.). L'école de Cologne est à peu près absente; quant à l'école de Nuremberg, Wohlgemuth, maître de Dürer, qui la résume au XV^e^ siècle, ne figure pas, et les œuvres nombreuses des imitateurs de Dürer sont souvent d'un style bizarre, avant-goût de ce *rococo* dont deux siècles plus tard l'Allemagne sera infestée.

(1) Ce portrait a été acheté 350,000 marcs en 1884.

Digitized by Google

. . . . . .

Les Allemands modernes remplissent la Galerie nationale, inaugurée en 1876 (1); ils l'encombrent même au point qu'un agrandissement des locaux à l'arrière des bâtiments est devenu urgent. Nous avons parlé déjà des principaux peintres allemands modernes. On remarque à la Galerie les portraits de Bismark et de Molkte par Lenbach; des tableaux dynastiques de Menzel; les *Tyroliens*, de Defregger; les paysages et surtout l'*Ostende* d'A. Achenbach; un *Combat d'amazones*, de Feuerbach; la *Fille de Jaïre*, de G. Richter; le *Cimetière de couvent sous la neige*, de Lessing; les cartons de Schnorr de Carolsfeld, sujets tirés des Nibelungen; enfin, des œuvres d'Overbeck, de Kaulbach, etc.

Nous terminons par les deux salles de cartons de Cornélius, qui sortent entièrement du genre traditionnel. Ce peintre, le plus essentiellement germanique, occupe ici la place d'honneur. D'abord des cartons composés pour le Campo-Santo de Frédéric-Guillaume IV, enceinte qui devait être réservée aux sépultures royales; les compositions de Cornélius eussent été peintes à fresque sur les murs des galeries ouvertes; l'artiste y travailla jusqu'à sa mort (de 1841 à 1867). Jetons ensuite un coup d'œil sur les cartons de l'église Saint-Louis, à Munich, antérieurs (1834-1840) et moins remarquables. Enfin, les cartons de la glyptothèque de Munich (salle des Dieux et des Héros).

Il est juste de citer, après Cornélius, l'autre grand artiste allemand, Guillaume de Kaulbach (mort en 1874). De lui, il faut admirer surtout, à Berlin, les six colossales peintures murales (2) qui ornent la cage du grand escalier du Nouveau-Musée et représentent des événements capitaux de l'histoire universelle.

(1) Le fond se composait de 280 tableaux légués par le consul J.-H. Wagener (mort en 1861). Il y en a maintenant plus du double, et, en sus, des cartons, dessins et aquarelles, et une cinquantaine d'œuvres de sculpture. — En outre, l'importante collection de tableaux du comte Raczynski, précédemment au palais Raczynski, place Royale, et prêtée pour être exposée ici; elle est riche en œuvres modernes et comprend quelques bons anciens italiens et espagnols.

(2) Exécutés de 1847 à 1856. La *frise*, en grisaille, figure une histoire humoristique des progrès de l'humanité.

Digitized by Google

A la Galerie nationale, il faut visiter encore la collection de dessins, qui contient 7,000 dessins et aquarelles d'artistes allemands de ce siècle. Mais en ce genre il convient de s'attarder surtout au *cabinet des estampes* du Nouveau-Musée, l'un des plus considérables qui existent, avec des feuilles de Dürer, de Holbein le Vieux, de Holbein le Jeune, du Titien, de Signorelli, de J. Van der Meer de Delft, de Fr. Hals. Ce cabinet contient en outre des manuscrits avec des miniatures et un Dante avec 84 dessins de Botticelli (1).

Si nous cherchons, en dehors des musées, des occasions d'étudier la peinture allemande contemporaine, nous irons à l'exposition des artistes berlinois qui se tient au local de l'*Architectenverein* (Wilhelmstrasse), puis à la galerie Ravené (Wallstrasse). Celle-ci offre un choix excellent de peintures modernes allemandes, belges et françaises, parmi lesquelles figurent les noms de Gallait, Meissonier, Troyon, Horace Vernet, B.-C. Koekkoek, Heilbuth, Menzel, Knaus, Tidemand, Hasenclever, etc.

. . . . . .

La galerie nationale donne, en somme, une assez pauvre idée de la peinture moderne allemande; quelques œuvres récentes, toutefois, dont nous n'avons pas encore parlé, montrent un mouvement intéressant en préparation. On le sait, après les Cornélius, les Kaulbach, les d'Overbeck, et leur effort vers l'art historique et allégorique, la peinture allemande s'est embourgeoisée. On peignit des Tyroliens à Munich, des paysans à Dusseldorf, des militaires à Berlin. Il ne se révéla plus un seul peintre marquant en dehors de Lenbach; encore les portraits de ce dernier brillent-ils plus, en vérité, par la recherche de l'effet que par le fond. Mais, récemment, l'action d'Arnold Bœcklin — un Suisse — a arraché la peinture allemande, surtout celle du Sud, à ses petits tableaux de

(1) La Bibliothèque royale vient de céder au cabinet des estampes 45,000 portraits gravés. En outre, un précieux dessin de Rembrandt vient d'être acheté à la vente Dudley pour 2,500 guinées (66,000 fr.). N'oublions pas non plus de regarder, aux murs de la rotonde du Vieux-Musée, les belles tapisseries tissées à Bruxelles au XVI^e siècle d'après des cartons de Raphaël.

Digitized by Google

genre ou de bataille et lui a infusé une autre conception de l'œuvre d'art (1). Cet artiste, dont l'influence a été comparée à celle de Gustave Moreau en France, est le promoteur du mouvement actuel, surtout manifesté dans la « Sécession » de Munich (2). A la tête de ce mouvement se trouve von Uhde, dont on admire ici une toile superbe, un Christ reçu dans une famille d'ouvriers. C'est déjà l'art social, conforme à l'esthétique de la jeune école. Mais il est bien étonnant que cet art nouveau ait pénétré jusqu'à cette *Galerie nationale*, foyer de l'art officiel et poncif (3).

Ce mouvement, du reste, n'est pas localisé à la peinture; il y a un mouvement littéraire parallèle (4), qui témoigne d'une manière significative de l'essor de l'Allemagne dans toutes les directions... F.-N. ROSE.

(*A suivre.*)

(1) Dans un livre récent (*Tolke og Seere*, Christiania, 1894), l'éminent critique scandinave, Ola Hansson, analyse cinq personnalités représentant d'après lui les cinq courants principaux qui se font jour dans la littérature moderne, savoir : Edgard Poë pour le courant mystique, W. Garchine pour le courant altruiste, Max Stirner pour l'égotisme, Bourget pour la dégénérescence de l'écrivain, enfin Bœcklin pour les tendances esthétiques nouvelles qui ont sa sympathie et qu'il semble faire siennes. — Bœcklin, né à Bâle en 1827, fut élève de Schirmer à Dusseldorf. il voyagea et séjourna à Paris, Rome, Munich (1858), Weimar (1860-62); puis il s'installa à Rome pour se fixer ensuite à Florence. Il peint surtout de grands sujets; ses paysages ont de la puissance, du mouvement et de la vie; ils sont animés de scènes de la vie réelle ou mythologique. On les retrouve dans les grandes collections de Bâle, Berlin, Munich (galerie de Schack).

(2) Il vient précisément de se constituer à Berlin une association artistique (les XI), vouée aux idées nouvelles et dont l'organisation est analogue à celle inaugurée par les XX, de Bruxelles (1884-93). A sa tête se trouve le célèbre peintre Liebermann.

(3) De Bœcklin elle possède entre autres les *Champs élysées*, l'*Ermite*, *Marie Madeleine*, œuvres datant déjà d'au moins une dizaine d'années.

(4) Rapprochez, par exemple, des tableaux susnommés les tisserands silésiens, peints par M. Gerhardt Hauptmann en couleurs si sombres et si frappantes.

Digitized by Google

LES JUIFS RUSSES [1]

Sommes-nous au XIXe siècle? On en douterait à lire un livre de M. Léo Errera, précédé d'une préface du savant historien Mommsen. L'heure est toujours bonne pour rappeler aux hommes l'humanité; mais, si une protestation comme celle-ci avait besoin d'une occasion qui en justifiât « l'actualité », on n'en pourrait concevoir de plus cruelle que le revirement de la politique du czar contre ses « sujets » juifs et la recrudescence de persécutions qu'ils subissent depuis trois ans.

Après le livre de M. Leroy-Beaulieu, on aurait pu croire la cause instruite devant les deux mondes auxquels s'adresse la grande revue parisienne qui l'avait publié. L'économiste l'avait traitée par l'ethnographie, la psychologie et l'histoire : il avait montré cette race, constituée dans sa première grandeur, donnant au monde le chef-d'œuvre de toute littérature religieuse; puis, dispersée et vaincue par la révolution même qu'elle avait préparée, résistant, pendant des siècles, à des persécutions qui auraient été mortelles pour toute autre, et, après ce long martyre, se montrant, dès la première aube d'émancipation, à la hauteur des plus heureuses et des plus normalement développées des nations, fidèle à l'esprit de famille, prête aux arts, aux sciences, aux progrès, et assurée, au moindre régime de liberté, de reprendre place parmi les filles aînées de notre civilisation. Le tableau que l'auteur avait fait de ses souffrances était bien fait pour navrer le cœur et révolter la conscience de tout homme qui croit à la justice, et l'on pouvait espérer une

[1] Par M. Léo Errera, Bruxelles, 1894.

Digitized by Google

politique meilleure après les paroles de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, qui voyait dans ces attentats « une honte », et celles de Tolstoï, qui les déclarait « une atteinte inouïe aux principes fondamentaux de justice et d'humanité », lorsqu'en 1890, tout ce qu'on avait essayé d'humain fut brutalement détruit, faisant place à un régime de violences ouvertes et de tracasseries lâches, que Mommsen dénonce comme « un abîme où le bon sens et l'humanité à la fois paraissent devoir s'engloutir ».

On attribue ce revirement à un vieux prêtre, qui tient la fonction la plus élevée dans le culte de toutes les Russies. Mommsen l'appelle « un Torquemada ressuscité » et M. Errera le nomme par son nom. Ne lui faisons pas cet honneur. On lui prête cette parole atroce : « Un tiers des juifs se convertira, un tiers émigrera et le reste mourra de faim. » Chaque tiers, voué ainsi, de propos délibéré, à renoncer à sa conscience, à sa patrie ou à la vie, ne se compose pas moins d'un million et demi de nos contemporains. Peu de chose, on le voit, devant « la purification » de la Sainte Russie. Quatre millions et demi, c'est la moitié des juifs du monde entier.

Le moment eût été mal choisi pour des gens qui se préoccuperaient de l'opinion publique; car l'attention des États libres d'Amérique s'éveillait sur les progrès de l'émigration et, en 1891, le président des États-Unis confiait à deux commissaires le soin de « préciser les motifs qui entraînaient vers le Nouveau-Monde un flot toujours croissant d'israélites ». Le motif était clair, c'était la persécution.

Et cette fois, elle allait être exposée officiellement, dans tout son jour. On n'aurait pu mieux en diviser l'analyse que ne l'avait fait ce prêtre : la conversion, l'émigration ou la mort. Ces conversions payées foulent aux pieds tous les droits sociaux, tous les engagements personnels. L'enfant n'est plus soumis à ses parents; dès l'âge de 14 ans, la conversion l'émancipe. Les époux n'ont plus de devoir; l'apostasie vaut divorce en faveur de l'apostat, et ses enfants lui appartiennent. On se croit en pleine législation du moyen âge. La dispersion a mieux réussi, car on peut résister à des tentations d'apostasie et non

Digitized by Google

pas à la force armée. Après un premier décret qui chasse les juifs de Novgorod, c'est par la ville sainte, Moscou, que l'expulsion commence, refoulant les israélites loin des campagnes, dans le vaste ghetto composé de l'ancienne Pologne et de quinze provinces qui y confinent, le tout appelé leur territoire. Quatorze mille artisans en furent atteints, et les Cosaques étaient là, prêts au rôle qui déshonore les dragonnades. Où fuir, chassés de sa maison, sans nourriture et sans vêtements? Les commissaires américains ont vu des survivants de cette razzia qui avaient sauvé leurs familles en les conduisant dans des maisons de prostitution, seul abri remplaçant le droit d'asile des églises. Ils ont connu aussi une couturière qui, à 18 ans, avait fait de même; mais, dès qu'on s'aperçut qu'elle « n'exerçait pas » l'odieux métier, et vivait, elle et sa famille, de son travail, on l'expulsa. Après Moscou, Saint-Pétersbourg eut son tour. Puis, un décret général étendit la chasse des juifs à tout le pays, et les victimes se comptent par trois ou quatre cent mille. D'anciens décrets les autorisaient à habiter les villes et *bourgades*, et des privilèges avaient été accordés aux diplômés et aux *artisans habiles*. Des bourgades, et des plus populeuses, furent déclarées villages; l'instruction fut presque défendue aux juifs, même dans les écoles créées de leurs deniers, et il n'est pas de détour qu'on n'ait employé pour éluder leurs maigres prérogatives. Ici, les cuisiniers, les boulangers, les vitriers ne sont plus dignes du nom d'artisans, mais les typographes, les lithographes, les photographes n'en sont plus, ce sont des artistes expulsables. Ailleurs, l'examen d'habileté dresse aux artisans des pièges : on les visite le jour du sabbat pour les taxer de paresse, et le moindre chômage suppose l'inhabileté; d'autres, n'ayant pas fabriqué eux-mêmes tout ce qu'ils emploient, comme des boutons d'habits ou des clefs de montre, ne connaissent pas leur métier, et l'expulsion se double d'hypocrisie.

L'interdiction des écoles, des hôpitaux, des hospices est plus dure peut-être. On cite un juif mordu par un chien enragé qui, malgré tous les certificats, fut refusé dans le seul établissement russe où l'on pratique la méthode Pasteur.

Digitized by Google

Chaque page déroule ainsi les misères d'une population paisible de travailleurs et de bourgeois qui, depuis des siècles, n'ont pas connu d'autre patrie que les lieux où ils sont nés et qu'on en chasse, quand on ne les massacre point.

Voilà ce que la grande république américaine dénonce au monde civilisé, ce qui donne au livre de M. Errera une terrible raison d'être. Et quand l'écrivain belge termine en criant à la civilisation moderne : « C'est toi qui es en cause », on ne peut que dire avec lui : Oui, c'est notre cause à tous! *Nostra res agitur*.

Mais comment servir cette cause qui est celle du droit? Des publications pareilles y travaillent et on ne protestera jamais assez contre cet ensemble de superstitions et de préjugés, de passions intéressées et d'excitations organisées, qui constituent l'antisémitisme. Cela suffit à ce livre. L'auteur veut davantage dans sa conclusion. Pour lui, la conversion en masse est impossible : on n'abdique pas ainsi, et l'émigration ne peut suffire. Grâce à un fonds de secours créé à New-York par M. le baron Hirsch, où il engagea 50 millions, on a pu courir au plus pressé et sauver des centaines de mille émigrants de la troisième alternative du Torquemada russe. Mais l'extension de l'émigration lui semble une utopie dangereuse et il pose à la Russie ce dilemme : Extermination ou émancipation. Certes, on n'osera pas déchaîner le massacre, mais le droit commun de l'émancipation ne peut être obtenu que par le temps et un long travail à faire dans les esprits. Ce qui demande à être médité le plus dans ce livre, c'est quand l'auteur nous montre d'autres causes pareilles représentées par des protecteurs naturels, servies par des institutions politiques : l'Irlande par ses députés à Westminster, les mahométans par le sultan, les protestants par un empereur, les catholiques par un pape; puis, qu'il ajoute le mot du duc d'Argyll : « Il n'y a pour les juifs d'autre ressource que l'opinion publique. » N'est-il pas bien prêt ici de sortir de son dilemme? L'opinion peut devenir une puissance avec laquelle il faudra compter, sans pape ni empereur, mais avec ce nerf de la guerre qui est le bon droit et qui n'exclut pas l'autre. N'est-ce pas un fils de rabbin qui a organisé en Amé-

Digitized by Google

rique, en faveur de la morale universelle, une association dont la propagande s'étend aujourd'hui aux deux mondes?

Avant 1891, le grand romancier Tolstoï avait touché juste en disant : « La simple notion de la conservation personnelle réclame une condamnation décisive de cette agitation antisémitique, qui n'est pas seulement immorale en elle-même, mais qui peut constituer, de plus, un grave danger pour l'avenir de la Russie. »

Il n'y a rien à répliquer à cela.

CH. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

V. MIRGUET, *Aperçu de la vie et de la civilisation du peuple belge à travers les âges*. Huy, 1893.

La revision constitutionnelle a rendu plus pressante la nécessité de s'occuper de l'instruction civique de la jeunesse. Le principal objectif de ce livre est de répondre à cette nécessité, et l'on peut espérer que la lecture en sera utile à un grand nombre des futurs électeurs qui sont aujourd'hui sur les bancs de nos écoles primaires et d'adultes. C'est à ce titre qu'il se présente à l'attention, dans une demi-reliure, au titre doré.

Puisse-t-il faire son chemin grâce à la méthode de l'auteur, qui est directeur d'école normale et qui, « sans négliger le récit des événements d'ordre militaire et politique, y a fait une large place aux principaux traits qui ont caractérisé en notre pays, aux différents âges de l'existence nationale, *l'aspect du sol; les institutions politiques et judiciaires; le régime des impôts et les institutions de bienfaisance; l'état des sciences et de l'instruction générale; la situation de l'agriculture, de l'industrie et du commerce;* enfin *la vie privée, les coutumes et les mœurs* ».

Traité élémentaire pratique de la comptabilité agricole, par HILARION MINET, agent comptable aux établissements agricoles de M. Hazard, à Leers-Fosteau.

Ce livre se recommande d'abord par des succès de concours. Il semble que depuis 1882, pendant dix ans, l'auteur ait marché de triomphe en triomphe pour des travaux pareils, à Mons, à Amsterdam, à Anvers, à Bruxelles et enfin au concours agricole de Liége de 1892, où ce traité obtint le prix.

Digitized by Google

Il se recommande aussi par son sens pratique, l'utilité de l'œuvre qu'il plaide, la méthode exacte qu'il y emploie, les modèles qu'il publie.

Il est à désirer que chaque cultivateur s'habitue à tenir des écritures qui lui permettent de se rendre compte de ses opérations et de voir clair dans ses affaires. Une seule objection se présente : c'est que le petit cultivateur, quand il sait lire, n'est pas riche et est réduit à vivre d'économies, et que ce livre de cinq francs et les achats qu'il conseille ne rentreraient dans ses dépenses que s'il en sentait d'avance l'utilité.

L'auteur a prévu cela et il annonce un petit livre sous le titre *Notions de comptabilité agricole, à l'usage des écoles primaires.* C'est évidemment le complément obligé d'une œuvre que des succès ont consacrée.

Digitized by Google

LA RÉFORME DES TARIFS DE VOYAGEURS

Un article récent est venu faire connaître le résultat des études auxquelles on se livre de longue date, au ministère des chemins de fer, au sujet d'une réforme du tarif des voyageurs. L'article est-il bien exact, est-ce là réellement le résultat des travaux que personne n'ignorait? Nous n'oserions nous en porter garant. Mais il est certain qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et les idées mises au jour de la sorte reflètent assez bien celles qu'a parfois indiquées M. le ministre des chemins de fer. La chose mérite donc attention et examen.

Aussi bien la question est-elle partout à l'étude. Depuis trente ans, il n'est point de pays où l'on ne tente quelque expérience pour arriver à sa solution. La Belgique peut même revendiquer avec orgueil l'honneur d'avoir la première envisagé le problème avec une hardiesse et une originalité de vues toutes spéciales, et l'œuvre de M. Van der Stichelen a donné le branle à ce mouvement général que nous constatons aujourd'hui. L'idéefondamentale sur laquelle elle reposait est connue. Elle peut se résumer ainsi : A mesure que s'allonge la distance parcourue par un train, la dépense kilométrique va se réduisant. Dès lors, le prix du trajet doit être réduit en proportion pour levoyageur qui l'effectue. N'est-ce pas là l'embryon des réformes accomplies depuis en Hongrie, en Autriche ensuite, où a été adopté le système des zones ou paliers d'une étendue croissante à mesure qu'ils s'éloignent du point de départ? Et même ne peut-on pas dire qu'il y a quelque analogie entre la réforme de 1866 et celle qui, en Angleterre, a réduit les prix des premières classes, de façon à augmenter le nombre des voyageurs à grande distance?

Digitized by Google

En Belgique même, d'ailleurs, le barème Van der Stichelen n'a pas laissé, après sa suppression, d'inspirer les auteurs de la tarification nouvelle. Qu'était-ce, en effet, que la création des billets aller et retour, sinon une réduction des prix pour une grande partie des voyageurs ? Et le tarif des abonnements, celui des billets d'ouvriers, n'ont-ils pas conservé la base de 1866 avec sa progression différentielle ?

Il y a donc partout un mouvement nettement dessiné dans le sens de la réduction des prix. Aucun pays n'y échappe. La France, la Hollande y ont participé, l'Allemagne suivra, et quiconque semble s'y dérober y succombe pourtant à son tour partiellement par la création des coupons circulaires combinés et des billets d'excursion. C'est que partout aussi le nombre des voyageurs tend sans cesse à s'accroître, que le voyage entre de plus en plus dans les mœurs et que des expériences répétées ont convaincu les administrations des avantages d'une tarification modérée au point de vue du développement du trafic.

Pourtant, il n'est pas aussi aisé qu'on se le figure de trouver de prime abord les éléments exacts de cette tarification. S'il est démontré qu'une réduction de tarif entraîne toujours un certain accroissement de mouvement, il s'en faut que cet accroissement se répercute exactement sur la recette. Au contraire, il s'ensuit souvent une augmentation correspondante de dépenses et, dès lors, les administrations sont amenées à chercher, par des suppressions de trains, une compensation à ces dépenses plus fortes. Servi à meilleur marché, le public l'est moins bien. Or, ses vœux sont à la fois de payer peu et de trouver en grand nombre les facilités de déplacement. De là une première et grosse difficulté à vaincre.

La seconde n'est pas moindre. Habitué à se déplacer davantage, usant plus des chemins de fer, le public a exigé plus de confort. Le temps n'est plus où il se contentait de voitures rudimentaires, à peine éclairées, mal chauffées, de dimensions exiguës. Il a fallu lui donner plus de luxe et par suite dépenser davantage pour la construction du matériel. Or, toute améliora-

Digitized by Google

tion a entraîné des déclassements, c'est-à-dire des réductions de recettes. A mesure que les voitures de seconde et surtout de troisième devenaient plus confortables, le public quittait la classe supérieure pour y voyager et payait moins un service mieux rendu.

Enfin, accoutumé désormais à voyager beaucoup en troisièmes et ces troisièmes étant mieux aménagées, le public a réclamé leur intercalation dans les express. Des trains plus longs et plus lourds exigaient une dépense plus grande de traction, encore une fois sans compensation, puisque la dernière classe enlevait aux autres leur clientèle plus rémunératrice. De plus, on veut aller vite et l'on en est empêché par l'allongement des convois, composés de véhicules dont plus des deux tiers restent vides.

Comme on voit, il y a là un triple cercle vicieux. Comment en sortir? Comment concilier à la fois les désirs du public et les exigences du service? L'exploitation idéale serait celle dans laquelle les trains, courts et bien remplis, pourraient marcher longtemps à charge pleine et encaisser par là leur maximum de recette. Le moyen d'y parvenir?

Complexe partout, le problème présente en Belgique des difficultés particulières. D'abord, les deux tiers du réseau ferré sont exploités par l'État, et le tiers restant, possédé par des compagnies privées, est amené presque forcément à imiter l'exemple donné par le gros exploitant dont les lignes s'enchevêtrent avec les siennes. Or, qui dit exploitation par l'État dit du même coup maximum de réclamations de la part du public et maximum de résistance de la part de l'administration, surtout chez nous. On sait, de reste, en effet, que, par suite d'une organisation dont la défectuosité n'en est pas à se révéler, les recettes des chemins de fer sont intégralement et régulièrement versées au trésor, qu'elles forment corps avec le budget. En détacher la moindre parcelle, les réduire si peu que ce soit, c'est troubler l'équilibre financier de l'État. Non seulement l'administration des chemins de fer résiste d'elle-même, le

Digitized by Google

ministre des finances est là pour accroître encore la vivacité de ses refus. Étrange système, qui a pour conséquence de subordonner la solution de certaines questions à des considérations qui leur sont totalement étrangères, qui peut porter atteinte à la sécurité des voyageurs par une série d'économies mal entendues, qui paralyse à certains moments tout progrès, qui, en tout cas, produit ce curieux phénomène de contributions réelles perçues au profit de tiers sur une catégorie spéciale de personnes, celles qui usent du chemin de fer de l'État pour se faire transporter elles-mêmes ou transporter leurs produits. Comme si la vérité n'eût pas été de faire bourse séparée, de laisser au chemin de fer son autonomie et de se contenter de percevoir, à titre de dividende, le solde actif de l'exploitation, commercialement et rationnellement conduite.

Mais laissons ce point spécial et revenons à l'examen des conditions particulières au réseau de l'État belge. Ce réseau, par sa nature même, possède deux grandes catégories de clients: le *transiteur*, si l'on peut dire, traversant rapidement le pays d'Ostende à Arlon, de Tournai à Verviers, de Mons à la frontière hollandaise, et l'*intérieur* ne sortant qu'exceptionnellement du pays. A son tour, cette seconde catégorie peut se subdiviser en deux : le voyageur à parcours étendu et à prix plein d'une part, le voyageur à courte distance et à prix réduit de l'autre.

Le *transiteur* mérite à coup sûr toute la considération de l'administration. Le trajet qu'il effectue est en quelque sorte un maximum, comme aussi la recette qu'il procure. Chaque ticket ou part de ticket que l'État encaisse de lui s'élève en moyenne à une vingtaine de francs. Pour lui, un abaissement de tarif est peu de chose, et la vitesse, le confort sont tout. Aussi s'explique-t-on à merveille que l'on cherche à satisfaire ses désirs aussi complètement que possible. Ce que l'on dépense pour lui, on le regagne aussitôt, et même on enregistre de ce chef un bénéfice notable. Ajoutez-y, du reste, que le département des chemins de fer n'en profite pas seulement d'une façon directe et par ses trains, mais que la marine y gagne également. L'État, entrepre-

Digitized by Google

neur du service maritime Ostende-Douvres, a un double intérêt, et un intérêt à répercussion réciproque, à ce que ses trains et ses malles à la fois, par leur rapidité et leurs autres avantages matériels, attirent sans cesse et de plus en plus le voyageur.

A-t-on bien fait tout ce qui était nécessaire à cet égard, l'a-t-on fait en temps utile ? C'est encore là un point qui mériterait certes un examen et sur lequel il y aurait beaucoup à dire. Ainsi, il saute aux yeux de tous que l'organisation de nos buffets est nulle, que nos horaires sont assez mal établis et supportent difficilement la comparaison avec ceux de la voie de Calais ; que, chose plus grave, l'État prête bénévolement les mains à la concurrence que lui fait cette ligne de Calais, comme celle de Flessingue et celle d'Harwich, pour n'encaisser de ce chef que des taxes infimes, et qu'il n'a point su jusqu'à présent combattre ni dompter le mauvais vouloir des deux lignes anglaises de chemins de fer aboutissant à Douvres, en dépit de conventions signées d'ailleurs dans de mauvaises conditions et des armes dont il dispose pour maintenir ses droits (1). A en juger par les résultats acquis déjà dans ces conditions défavorables, on peut deviner ce qu'eussent produit pour la marine et le chemin de fer d'habiles ententes anglo-belges s'ajoutant à l'amélioration si notable du matériel, et surtout des steamers de la ligne Ostende-Douvres. Mais, une fois encore, c'est là un point spécial qui ne rentre pas absolument dans notre cadre. Qu'il nous suffise donc de l'avoir signalé au passage dans la démonstration que nous voulons faire et ne retenons de ce que l'on vient de lire que ce qui touche à la question des tarifs proprement dits : le faible effet d'une modification de taxes en ce qui concerne le *transiteur* et en tant que production d'un mouvement plus actif.

Autre chose est du voyageur ayant dans le pays son point de départ et presque toujours aussi son point d'arrivée. Pour

(1) Ceci était écrit avant la modification de l'horaire via Tournai, qui peut bien augmenter la recette de l'État, mais qui ne vise nullement une concurrence toujours redoutable.

Digitized by Google

celui-ci, les tarifs actuels sont remplis de complications et d'illogismes. Suivant qu'il opère un même parcours ou un parcours d'égale étendue, d'une façon ou d'une autre, on le traite d'une manière tout à fait différente. Or, ce voyageur représente 87 p.c. de la recette. Ce n'est donc point, tant s'en faut, une quantité négligeable, et il importe d'examiner avec le plus grand soin ses réclamations pour y satisfaire dans ce qu'elles ont de légitime et de sensé.

Le but manifeste de la plupart des modifications de tarifs accomplies à l'étranger a été de provoquer une recrudescence du mouvement. On a voulu faire voyager ceux qui ne voyageaient pas encore et on les a alléchés par des abaissements de tarifs. Sous ce rapport, il semble qu'il y ait moins à faire encore en Belgique. Nous voyageons énormément. Chaque Belge en moyenne se déplace plus de trois fois par an en usant du railway de l'État. Est-il possible d'accroître cette somme moyenne de voyages dans des proportions considérables? Nous ne le pensons pas. La progression annuelle du mouvement est d'environ 3 1/4 p. c.; celle de la population, de 1.03 p.c. seulement; l'une est donc plus rapide que l'autre et elle s'accentue à mesure que naissent de nouvelles générations, familiarisées de suite avec le chemin de fer.

Mais si l'on ne peut accroître aussi grandement qu'ailleurs la proportion des voyageurs et si, sous ce rapport, des réductions de tarifs ne paraissent pas devoir produire ici tout ce qu'elles ont donné à l'étranger, encore ne s'ensuit-il pas qu'il n'y ait rien à faire à d'autres points de vue. Il faut, nous venons de le dire, de la logique dans les tarifs, il faut aussi s'attacher à conserver sa clientèle et à accroître sans heurts, en la faisant voyager à plus longue distance, la recette qu'elle verse à la caisse des chemins de fer.

A l'heure qu'il est, 77 1/2 p. c. de voyageurs jouissent de tarifs réduits, grâce aux billets d'aller et retour, aux tickets de semaine, aux billets de sociétés ou d'excursion et grâce enfin aux abonnements. Il va de soi que le moindre relèvement des prix diminuera le produit des taxes et que ceux qu'il frappera

Digitized by Google

voyageront moins ou ne voyageront plus. Et pourtant, comment justifier ces faveurs dans la plupart des cas? Va pour les tickets de semaine, qui ne s'accordent qu'à des ouvriers se rendant à leur travail et constituent à certains trains, matin et soir, une sorte de minimum de perception. Va encore pour les billets d'excursion ou de sociétés, pris d'avance, employés aussi par des trains déterminés et aménagés en conséquence. Mais l'aller et retour, le train de plaisir, comment les expliquer en restant sur le terrain de la stricte équité? Pourquoi faire payer moins à celui qui revient le jour même qu'à celui qui revient le lendemain; pourquoi étendre le bénéfice de la mesure selon que s'allonge la distance parcourue et que varie le moment de la semaine; pourquoi paye-t-on moitié prix quand on voyage à certains jours? Quelle que soit la réponse que l'on fasse à ces questions, nous défions qu'elle ne tende pas à cette conséquence, qu'il faut encourager le voyage plus fréquent, le voyage plus long surtout, et que quand un train est bien rempli, il rapporte davantage, chacun de ses passagers étant dès lors en droit de payer sa place un peu moins cher.

Mais, ces principes posés, admis, et ce qui plus est, pratiqués, par quelle bizarrerie de raisonnement ne pas en généraliser l'application? De même qu'en matière postale toute lettre suppose une réponse, en matière de chemin de fer tout voyage suppose un retour, surtout en service intérieur. Qu'importe que ce retour s'accomplisse dans un, deux, trois ou quinze jours, voire dans un ou deux mois? Vous dégrevez mon voisin, je suis dans mon droit en vous demandant de me dégrever moi-même. Et si vous pouvez dans certains cas réduire la taxe parce que le train qui emporte ce voisin aujourd'hui effectue un long parcours et qu'il est relativement mieux rempli, comment pouvez-vous vous opposer à ce que je jouisse d'avantages analogues quand moi aussi je voyage à longue distance et que j'amène avec moi un certain nombre de compagnons de voyage? Ce que je réclame là est-il au surplus inconsidéré? Nullement, puisque cela existe sur d'autres réseaux, notamment sur les réseaux fran-

Digitized by Google

çais, en ce qui concerne les billets de saison et de famille. La création même des abonnements de quinzaine — excellente innovation — est inspirée par des raisons de ce genre.

Difficilement défendable en principe, le billet d'aller et retour présente en pratique de grandes difficultés. Par sa nature même, il prête à la complication, surtout quand il est variable comme en Belgique. Outre que son contrôle exige une fort grande attention, sa confection nécessite la création d'un nombre excessif de spécimens. Rendez-vous dans une gare, examinez un casier de distribution et vous resterez confondu de la place qu'y occupent les billets aller et retour. On voit donc que si, dans quelque mesure, ces billets peuvent diminuer la besogne des distributeurs en supprimant le second passage du voyageur au guichet, par contre ils l'accroissent au moment du premier passage et ils entraînent, aux portes de sortie comme durant le parcours, des lenteurs indéniables de vérification. De plus, encore une fois, si le billet d'aller et retour offre un avantage pour l'administration, il faut le généraliser autant que possible à tous les voyages. Et si c'est au contraire une facilité pour le public, par quelle étrange logique favorisez-vous comme taxe celui auquel vous accordez déjà une faveur matérielle? D'ordinaire, un avantage se paye au lieu de donner lieu à une diminution de prix.

Tout ce que nous venons de dire est si juste que, la plupart du temps, les réformes de tarifs accomplies à l'étranger ont eu pour premier terme la suppression des aller et retour. En certains endroits, on ne les a laissés perdurer qu'eu égard à la facilité commune du public et du service, et en leur donnant pour base la soudure pure et simple des taxes afférentes à chaque voyage, avec une durée de validité très longue. Ainsi du moins la critique pouvait désarmer devant eux.

A côté de cet illogisme, il en est un autre. Poussé par la force des choses, on a reconnu qu'il était impossible d'exploiter de la même manière les lignes principales à circulation intense, et les lignes secondaires à faible trafic. Des trains plus rares, mais

Digitized by Google

à arrêts plus fréquents, ont été organisés sur ces dernières lignes et l'on a tâché de créer aussi pour elles un matériel spécial. La tentative a été faite en Belgique dans des conditions particulièrement malheureuses. Quiconque a voyagé dans nos trains légers peut attester qu'il est impossible de rêver un matériel plus défectueux sous tous les rapports. Mais ce que l'on ajoute aussitôt à cette appréciation sévère autant que juste, c'est qu'il est anormal de faire payer dans de pareils trains des taxes égales à celles des trains ordinaires. Il y a là, en effet, un véritable abus. On l'avait bien compris en Autriche, où l'on accordait une réduction de 20 p. c. aux voyageurs des trains lents et mixtes, comparables à nos trains légers. Et il faut noter que l'on n'avait jamais imaginé en Autriche, comme chez nous, de tricher parfois un peu et de colloquer dans un seul compartiment — tel est le cas des voitures Belpaire — les voyageurs de la première et de la seconde classe.

On voit par ce qui précède que toute modification de tarif, si elle est sérieuse et logiquement conçue, doit d'abord réaliser cette double réforme : suppression des billets aller et retour ou modification des taxes sur la base de ces billets, et réduction du prix des parcours en train léger, aussi longtemps du moins que l'on usera du matériel actuel. Ainsi l'on arrivera, d'un côté, à garder toute sa clientèle et même à l'augmenter sans qu'il en coûte plus, et, d'un autre côté, on donnera plus d'intensité au mouvement des lignes secondaires, tout en déférant à des plaintes légitimes au premier chef.

Mais, dira-t-on, il y aura donc lieu à déchet de part et d'autre. Pour peu que le mouvement ne s'accroisse pas très sensiblement, et tel sera sans doute le cas, la recette fléchira et le déficit apparaîtra. Comment y parer? Le remède a été indiqué plus haut, et c'est là le second objectif à poursuivre par la réforme.

Dans toute exploitation, il y a deux moyens de réaliser un profit : augmenter sa recette brute ou réduire sa dépense et son prix de revient. Il existe une limite au delà de laquelle tout

Digitized by Google

devient bénéfice, comme il existe une limite en deçà de laquelle nulle économie n'est plus possible. L'entretien de la voie et son gardiennat, par exemple, coûtent toujours à peu près la même chose, soit qu'il passe beaucoup, soit qu'il passe peu de trains sur une ligne. L'intérêt du capital investi est toujours aussi le même. Ces dépenses permanentes devant être faites en tout état de cause, il s'ensuit que l'on doit s'attacher avant tout à les couvrir. Mais, une fois couvertes, il devient aisé de marcher à la conquête des bénéfices, et ceux-ci subissent bien vite une ascendance marquée.

A la vérité, quelques théoriciens ont érigé en incontestable axiome que le bénéfice en matière de transport de voyageurs n'a jamais existé et ne peut pour ainsi dire pas exister chez nous, que l'on perd de ce chef une très forte somme. Tel est le langage que l'on a souvent entendu dans la bouche du ministre actuel des chemins de fer, lequel s'est même fait fort un jour d'établir l'exactitude de ses dires « par toutes les voies de droit ». Mais la démonstration promise n'est jamais venue, par l'excellente raison qu'elle ne pouvait guère venir. Il y a impossibilité presque complète à établir une exacte ventilation de la dépense d'exploitation entre le service des voyageurs et celui des marchandises. Cela a été proclamé dans les congrès des chemins de fer récents par des spécialistes du plus haut mérite et qui possédaient en mains des statistiques scrupuleusement établies. Or, nous n'avons plus en Belgique de statistique digne de ce nom et les estimations en matière de recettes sont maintenant faites chez nous au jugé. On sait seulement qu'il y a boni dans l'ensemble. Ne s'ensuit-il donc pas qu'en accroissant encore les recettes, le boni n'en sera que plus caractérisé, surtout si l'on réduit en même temps les dépenses?

Il faut par conséquent, répétons-le, s'efforcer de conserver le voyageur plus longtemps en chemin de fer, pour que la moyenne de son parcours et par suite celle de sa contribution à

(1) Voir *Bulletin de la Commission internationale du Congrès des chemins de fer*, 1889, p. 1365 et 1879; 1890, p. 397 et 1180; 1893, p. 1092.

Digitized by Google

la recette subisse une extension et, d'autre part, diminuer ce « poids mort » inutilement remorqué par les locomotives et qui fait le juste effroi de tous les exploitants de chemins de fer. Sait-on, par exemple, que sur 100 places offertes au public dans un train ordinaire, 11 places de première, 25 places de seconde et 94 places de troisième classe seulement sont occupées? Le surplus reste donc vide et il faut cependant posséder, traîner, entretenir, amortir les véhicules qui le comprennent. En même temps, le parcours moyen d'un train est de 38 kilomètres environ et le parcours moyen d'un voyageur de 20.37 kilomètres, c'est-à-dire la moitié seulement, ou peu s'en faut.

Examinez un train quittant une gare importante. Au début, il est assez rempli, mais il se vide promptement dans les premières gares pour se remplir de nouveau aux approches de la gare principale vers laquelle il se dirige. Dans l'espace intermédiaire, son effet utile est presque nul. Et, phénomène qui s'explique aisément, tandis que les entrées et les sorties se produisent surtout dans les troisièmes classes où le public est plus nombreux de beaucoup, ce sont les voyageurs de première et de seconde qui restent le plus longtemps dans le train. La statistique est bien là pour le prouver; la moyenne du parcours est la suivante : 43.71 kilomètres en première classe, 29.12 kilomètres en seconde, 17.89 kilomètres en troisième. N'en résulte-t-il pas que les deux classes supérieures constituent le vrai fond de la clientèle des trains et que sans elles ceux-ci ne pourraient être ni aussi directs ni aussi fréquents qu'ils le sont à présent? On fait donc preuve d'ingratitude et presque d'ignorance à leur égard quand on les accuse d'un déficit d'ailleurs imaginaire, et loin de les frapper, pour tâcher d'en augmenter le produit, de taxes supplémentaires, il faudrait au contraire renforcer leur rôle si utile en accroissant leur clientèle au moyen de détaxes assez marquées. L'abaissement du tarif en ce qui les concerne s'impose donc également à notre sens et même dans des proportions plus sensibles que celles à résulter de la suppression des billets d'aller et retour avec unification

Digitized by Google

des prix sur leurs bases. Mais, à la rigueur, cette réduction de 20 p. c. suffirait déjà pour amener le résultat souhaité.

Le passé est là pour permettre de préjuger de l'avenir. A peine les tarifs de M. Van der Stichelen étaient-ils édictés que l'on constatait un mouvement ascendant dans l'effectif des voyageurs de première classe et un allongement du parcours accompagné d'un relèvement du produit moyen par voyageur. Au contraire, les tarifs Wasseige ont produit un effet tout opposé et qui n'a jamais varié, sauf durant l'exposition d'Anvers de 1895. Qu'est-ce en effet que ce parcours moyen de 4 lieues, qui, pour les trains ordinaires, — 571,821 sur 616,575, — descend même à 17.23 kilomètres? Il n'est nulle part de plus faible tantième.

Malheureusement, c'est d'idées radicalement différentes que s'inspirent les projets révélés récemment et qui cadrent si bien avec les opinions professées par M. le ministre des chemins de fer. Perdant, d'après M. Vandenpeereboom, sur le service des voyageurs, le chemin de fer perd surtout sur les premières classes. Ne demandez pas la preuve de cette seconde assertion plus que celle de la première. Il va de soi que la ventilation des prix, déjà si difficile pour l'ensemble, l'est encore bien plus pour les diverses parties de cet ensemble. Mais supposons que l'affirmation soit fondée, quelle déduction faudrait-il en tirer? Le plus rudimentaire bon sens n'indique-t-il pas que si les voyageurs manquent en première classe et même en seconde, il faut tâcher de les y attirer et de les y retenir? Au lieu de cela, M. le ministre a proclamé l'utilité d'un relèvement du tarif pour ces deux classes, estimant que le service rendu était insuffisamment payé, et les auteurs du projet nouveau ont fidèlement traduit en fait ces sentiments. Analysons rapidement leur œuvre.

« Le public, se sont-ils dit, réclame contre la multiplicité des tickets et parfois on a exprimé de voir supprimer la surtaxe des express en se prévalant de l'exemple de la France. Il y a lieu d'exaucer ce désir, pour peu raisonné et peu justifié qu'il soit. » La surtaxe n'existera donc plus, mais nous doutons que le public

Digitized by Google

goûte fort la mesure proposée, car si la surtaxe est supprimée, c'est que tous les coupons seront majorés et portés au prix des express. Il y a pourtant une atténuation : la majoration sera limitée aux deux classes supérieures, les troisièmes n'en seront pas frappées. Pourquoi? Mesure démocratique, inspirée par un intérêt ardent à l'égard des classes laborieuses, réplique-t-on, et, par le temps qui court, la réponse doit être péremptoire. Ne nous payons cependant pas de mots et allons au fond des choses. En fait, les classes laborieuses voyagent peu à longue distance et encore moins en express. Elles ont, en tant que classes laborieuses, les billets d'ouvriers avec prix réduits à l'extrême. Dès qu'elles circulent sur les chemins de fer pour leur distraction et leur satisfaction, elles ne sont plus les classes laborieuses, elles deviennent des clients ordinaires, à traiter exactement comme tout le monde. Si vous voulez donc faire de la vraie démocratie, n'excluez personne du bénéfice de la réduction et appliquez celle-ci à tous les trains comme à toutes les classes, réduisez surtout les troisièmes dans les convois de banlieue. En agissant comme vous le proposez, vous offrez une pomme à qui n'a point de dents pour la croquer, et le cadeau n'aura guère de valeur pour ceux à qui vous le destinez. Mais il aura, ce cadeau, une conséquence qui se perçoit à l'instant. Avec les prix des deux premières classes relevés partout et toujours et l'intercalation dans les trains express de voitures de troisième où l'on sera admis en payant les prix ordinaires, le déclassement déjà si sensible aujourd'hui va prendre des proportions énormes. Peut-il en être autrement et se figure-t-on que le voyageur surtaxé ne se résoudra pas à l'une de ces deux alternatives, ou d'aller dans une classe inférieure ou de limiter le nombre de ses voyages? C'est se leurrer du plus fol espoir que de supposer à la première et à la seconde classe une élasticité sans limites et de compter sur la conservation des recettes qu'elles procurent actuellement au trésor. En réalité, la baisse du produit sera aussi considérable que rapide. Et comme en même temps, par l'adjonction de nouvelles voitures à tous les express, on

Digitized by Google

aura augmenté le poids mort et la dépense, on voit la suite financière du système. Pour économiser l'impression de quelques séries de tickets, on aura déprécié et bouleversé tout le budget des chemins de fer.

Ici encore, l'expérience a parlé, et l'essai de 1841, rappelé par un journal bruxellois, a été concluant (1). De telles écoles ne se recommencent pas. En Autriche même, où l'on avait d'une main élevé le prix des premières comparativement aux deux autres classes, on a eu soin de compenser cette élévation par la réduction générale des prix et la réduction partiellement proportionnelle à la distance. De cette façon, on a atténué les effets des tarifs au point de vue du déclassement, sans pourtant accroître la clientèle des premières. En France, les prix des premières ont été réduits en 1892. Moins que ceux des secondes et surtout des troisièmes, certes, mais réduits quand même. Nous montrerons tantôt qu'on a encore été plus loin dans cette voie en Angleterre. N'est-ce pas la preuve encore de la justesse des idées que nous préconisons et de ce que partout on cherche à retenir le voyageur de première classe dans les voitures où il circule actuellement?

En droit strict, la surtaxe des express s'explique parfaitement : le service, mieux rendu, se paye davantage. Qui peut y reprendre? Dans tous les pays, sous tous les tarifs, cette maxime a été consacrée, et s'il y a une exception en France à la règle générale, c'est que les express français ne comportent en général que des premières classes, chose évidemment abusive. Sera-ce faire mieux que de prendre exactement le contre-pied de la mesure et d'avantager les seules troisièmes?

Mais, dira-t-on, comment justifier pourtant cette anomalie singulière? Je prends un train express et je paye la surtaxe de 20 p. c.; un instant après, je prends un train *direct* et je suis

(1) Trois tarifs ont fonctionné en 1841, pour la 1re classe, chacun pendant 4 mois. Ils ont produit :

					Par voyageur.
1re période.	Tarif de 1839,	parcours moyen	36k1,	recette kilométriq. fr.	0.0465
2e —	Tarif relevé,	—	34k4,	—	0.0415
3e —	Tarif abaissé,	—	36k4,	—	0.0458

Digitized by Google

dégrevé de cette surtaxe tout en allant presque aussi vite et en brûlant aussi la plupart des gares intermédiaires. Quel en est le motif? Il est bien simple. Les trains directs sont des exceptions. Ils n'ont été organisés sur quelques lignes que pour déblayer le terrain, simplifier le service et transporter rondement, entre deux ou trois grandes gares, des quantités de voyageurs en quelque sorte permanentes, qui font régulièrement le trajet entre ces gares. Le matériel de ces trains est celui des trains ordinaires, leur allure aussi. La ressemblance n'est donc pas si grande qu'on le croit avec les express et la diversité de tarification s'explique à merveille.

Que dirons-nous maintenant de cette idée pour le moins bizarre de laisser monter les voyageurs dans les trains rapides internationaux, dont l'accès leur est souvent interdit aujourd'hui, moyennant une surtaxe *uniforme* de 2 fr. 50 c.? Il est clair que la mesure ne peut produire d'effets avantageux pour personne.

Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, ou que le voyageur se trouvât extraordinairement pressé par les délais, ou que le nombre des trains *nationaux* fût réduit à l'excès. Le premier cas sera toujours assez rare et la seconde hypothèse soulèverait dans le pays des protestations presque invincibles. Peut-on donc attendre une recette appréciable de cette source nouvelle et chacun ne préférerait-il pas la surtaxe actuelle des express? 2 fr. 50 c., cela représente exactement le supplément qu'il faut payer maintenant, lorsqu'on est porteur d'un billet ordinaire, pour faire en train rapide un trajet de 130 kilomètres!

Laissons donc subsister la surtaxe des express, encore que nous modifiions les bases du tarif. Simplification pour simplification, celle qui supprime les billets d'aller et retour dans leurs variétés infinies aura des effets autrement sensibles que celle qui supprimera les billets d'express. Mais, une fois lancé sur cette route de la simplification, il faut aller plus loin encore et chercher à se rapprocher de l'idéal. La réforme proposée laisserait subsister encore les tickets des trois classes avec toutes leurs com-

Digitized by Google

binaisons, elle les laisserait même subsister en les rendant moins utiles. En même temps, nous l'avons prouvé, elle entamerait profondément les recettes et elle accroîtrait les dépenses d'exploitation. Rien ne milite en sa faveur quand on examine les choses avec maturité. En serait-il de même si, tentant une mesure radicale mais logique, on imitait l'exemple donné sur une grande partie du réseau anglais et si l'on supprimait une classe de voitures? Combinée avec la suppression des billets d'aller et retour et l'abaissement des tarifs indiqué plus haut, pareille réforme n'apporterait-elle pas, ou peu s'en faut, la solution tant cherchée?

Pour ce qui est du « poids mort », la réponse n'est pas douteuse et la preuve a été faite absolument. Que l'on consulte les rapports des grandes compagnies anglaises qui ont tenté l'expérience et l'on sera édifié à cet égard. Depuis que la mesure a été prise, les dépenses d'exploitation pour le service des voyageurs ont été notablement moindres et elles ont, au début, immédiatement compensé la faible dépression des recettes causée tant par l'abaissement du prix des premières, qui a été très forte, que par le refoulement en troisième d'une partie de la clientèle des secondes, exclues des trains. Depuis, le résultat a été s'accentuant de ce chef et la recette a bien vite repris sa progression normale. Aussi le nombre des exploitations qui ont de la sorte réformé leur système d'exploitation et supprimé les secondes s'accroît-il chaque année. Le *Midland*, qui avait courageusement tenté l'épreuve, voit son exemple de plus en plus suivi. Il ne faut pas être bien grand prophète pour annoncer que d'ici à un temps relativement court, la mesure sera générale dans toute la Grande-Bretagne comme elle l'est déjà en Écosse.

Veut-on se rendre compte de ce que donnerait le système que nous venons d'esquisser? Que l'on prenne les chiffres du dernier compte rendu publié par le département des chemins de fer, celui de 1892, et l'on verra ce qui suit :

La recette donnée par les voyageurs à prix pleins atteint, express et trains ordinaires réunis, . . . fr. 17,894,926

Digitized by Google

Si l'on réduisait les prix de 20 p. c., la recette descendrait de . . . . . fr. 3,378,985

Par contre, la suppression des secondes classes aurait pour effet de diviser en deux parties la clientèle de cette espèce de voitures.

L'une de ces parties, la plus grosse et qu'on peut sans exagération évaluer aux 4/5, passerait en première classe et donnerait de ce chef un supplément de recette de 30 p. c. ou de fr. 3,242,144

Le cinquième restant, descendant en troisième, ferait perdre d'autre part 50 p. c., soit . . . . . fr. 858,200

D'où un bénéfice de. . . . . — 2,383,944

Qui laisserait en fin de compte une perte de fr. 995,041

Mais c'est là prendre les choses au pire et supposer que l'abaissement du prix des premières n'entraînerait aucun mouvement supplémentaire, ni surtout aucune augmentation du produit moyen par voyageur.

Plaçons-nous donc dans une autre hypothèse.

Actuellement, le produit moyen d'un voyageur de première classe est de 3 fr. 49 c. Avec une réduction de 20 p. c., il descendrait à 2 fr. 79 c. Les quatre cinquièmes des voyageurs de seconde, payant désormais cette moyenne au lieu de 1 fr. 68 c. qu'ils payent en ce moment, il s'ensuit qu'il y aura de ce chef une augmentation de 1 fr. 11 c., qui, multipliée par 4,456,400 voyageurs, produira . . . . . fr. 5,046,504

D'autre part, le dernier cinquième des voyageurs de seconde, passant, comme il a été dit, en troisième classe, le produit moyen par tête descendra de 1 fr. 68 c. à 63 centimes, diminués de 20 p. c., soit à 48 centimes, différence : 1 fr. 20 c.

La recette sera donc réduite de 1,136,660 × 1 fr. 20 c. ou 1,363,992

Et il s'ensuivra finalement une augmentation de fr. 3,682,512

Digitized by Google

Report. . fr.	3,682,512
Or, comme la perte sur la recette aux prix pleins actuels était, ainsi qu'il a été dit plus haut, de.	3,378,985
le boni définitif serait de . . . . . fr.	303,527

Évidemment, ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne se réaliseront à la lettre. L'une est trop désavantageuse et l'autre ne l'est point assez. Mais ce qu'on peut dire, c'est que, même en se plaçant à un point intermédiaire, il restera toujours un excédent certain, grâce aux réductions déjà signalées et qui proviendraient de la suppression de toute une classe de voitures, avec les frais de traction, d'éclairage, de chauffage, de remisage, d'entretien que ce matériel occasionne, avec les frais d'écriture, de comptabilité, de tickets qui s'ensuivent. Il n'y a pas à craindre d'ailleurs qu'il faille augmenter l'effectif du matériel, puisque le mouvement est déjà considérable chez nous et que le nombre des places vides dans chaque train est si élevé. Et si l'on abaissait le prix du transport en train léger, cet abaissement n'affecterait pas bien grandement les recettes, puisque les trains en question n'ont été créés qu'à raison précisément de leur faible trafic. Là aussi, la compensation serait certaine. A n'en pas douter, le solde final général serait un notable boni et le public comme l'administration n'aurait qu'à se féliciter de la mesure, puisque le service serait mieux et plus facilement fait pour l'une, un peu moins coûteux, en somme, pour l'autre.

Voici près de vingt ans déjà que la réforme a été effectuée sur le Midland et que, pour la première fois, nous l'avons préconisée dans la presse. Que de chemin fait depuis et combien nos mœurs se sont mieux accoutumées à la division en deux classes! Dès l'origine, les salles d'attente de la première et de la seconde ont été communes. Les voitures Belpaire, nous l'avons rappelé, n'ont que deux classes non plus. Mais ce sont surtout les chemins de fer vicinaux qui ont démontré combien cette division est rationnelle et conforme à nos habitudes.

Digitized by Google

A bien peu de chose près, la durée moyenne du parcours est identique sur le grand et le petit chemin de fer. Quelle raison y a-t-il donc encore de maintenir d'un côté une classe de plus que de l'autre?

Encore une fois, l'avenir est là, et un avenir rapproché. Ce qui a été heureusement accompli en Angleterre, le pays d'origine du chemin de fer, doit l'être tout d'abord en Belgique, le premier pays qui, sur le continent, ait introduit l'admirable invention de Stephenson. Ainsi seulement on fera œuvre profonde et durable.

A côté de ces indications de principe, en donnerons-nous quelques autres de pratique et de détail? On a adapté à la distribution des tickets, dans quelques gares, les appareils automatiques déjà vulgarisés pour d'autres usages et le résultat a été excellent. De même, on pourrait faire distribuer dans quelques gares un certain nombre de coupons à destinations diverses, mais à prix uniformes et dont la valeur serait représentée par une seule pièce de monnaie : 50 centimes, 1 franc, 2 francs 5 francs. Il y aurait là un soulagement très appréciable pour les distributeurs et une facilité de plus pour le public, obligé trop souvent de stationner longtemps devant les guichets bien mal organisés et aménagés de nos grandes gares. Cela serait plus aisé certainement que de créer ce ticket kilométrique dont on a parlé, avec lequel les voyageurs peu lettrés auraient quelque difficulté à se familiariser et qui a été vite supprimé en Hongrie. Tout ce que nous indiquons est à faire, quelle que soit la base des tarifs, et l'on pourrait ne point le retarder. Mais encore serait-il préférable de rénover entièrement d'un même coup. Personne ne se plaindrait de voir apparaître en une seule fois toutes ces nouveautés qui feraient de notre exploitation l'une des plus avancées et des mieux organisées du monde entier.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

FIN D'AMOUR

L'aube qui blêmissait au ciel, estompant les choses d'une auréole indécise, retrouva la jeune femme agenouillée devant un canapé, la tête enfouie dans les coussins, tout son corps frêle brisé de sanglots.

La nuit entière, elle l'avait passée ainsi, le visage baigné de larmes d'une amertume infinie, avec, aux lèvres, la même plainte monotone et navrante : J'ai mal, j'ai mal.

Et telles étaient les affres de son pauvre cœur meurtri, qu'il lui semblait réellement sentir dans tout son être une douleur lancinante et mortelle.

Des heures... et puis encore des heures passèrent... Gabrielle, à présent immobile, prostrée dans un songe d'inénarrable désespérance, ne voyait rien au delà de la torturante pensée qui l'obsédait.

Deux fois déjà, inquiète de n'être point appelée, la bonne était venue frapper à la porte, puis, croyant sa maîtresse endormie, s'était retirée sans bruit.

Enfin, la jeune femme se leva, une irrévocable et tragique résolution mettait sur son visage habituellement doux un masque rigide et sombre.

D'un pas automatique, du pas des hallucinés et des somnambules, elle se dirigea vers un petit meuble incrusté de nacre, y prit un revolver à crosse d'argent curieusement guillochée, puis, s'asseyant devant un mignon pupitre d'ébène encombré de bibelots, de lettres reçues et commencées, elle y

Digitized by Google

déposa l'arme, et d'une main qui ne tremblait pas écrivit sur une grande feuille blanche : « Ceci est mon testament. »

Ce fut court, sans hésitation ni arrêt, la plume courait sur le papier...Trois pages furent bientôt couvertes de sa fine écriture, élégante et inégale... écriture de femme jolie et capricieuse, avec, parfois, un trait plus noir, comme le heurt d'une volonté.

Puis, elle signa : « Gabrielle Dessombres » et cacheta le pli avec de la cire verte émaillée d'or, y imprimant cinq fois un vol d'hirondelles avec ces mots : « Le froid me chasse », qui étaient sa devise.

Tout cela fait, sans hâte et sans fièvre, elle prépara une autre feuille, mais, au moment d'y tracer la suscription, un tressaillement l'arrêta... et, le front soudain emprisonné dans ses deux petites mains brûlantes, Gabrielle songea . . . .

. . . . . .

C'était décidé.... elle allait mourir.

Puisqu'aussi bien il ne l'aimait plus, à quoi bon vivre encore?

Depuis deux ans, elle avait fait de cette tendresse l'espoir, la pensée de tous ses instants, le rêve de toutes ses veilles, le bonheur de tous ses jours... Ses désirs, ses aspirations, les moindres actes de son existence convergeaient vers ce but unique : lui! . . . . . .

. . . . . .

Avec cette lucidité qu'ont les mourants au seuil du tombeau, toute sa vie se déroula devant ses yeux à cette minute suprême. . . . . .

. . . . . .

Sa mère!... à peine se souvenait-elle de cette pâle et douce figure, toujours mélancolique de la perte d'un époux adoré, bientôt rejoint.

Puis elle se revit, toute petite, esseulée dans la grande maison triste où l'avait amenée sa grand'mère lorsqu'on l'avait habillée de noir... Elle revit son enfance solitaire, n'ayant pour

Digitized by Google

amis qu'un vieux chien très laid, mais infiniment bon, qui ne la quittait pas plus que son ombre, un canari jaseur et un bel angora paresseux... et puis encore les arbres du grand jardin de province, les cailloux brillants du gravier qu'elle collectionnait avec amour, la nature entière, les fleurs, le ciel, les insectes, les oiseaux lui parlaient et l'aimaient.

Oh ! cette enfance sans sourires d'une petite créature enthousiaste et passionnée, où l'âme rêveuse et tendre de la mère vivait et palpitait !

Jamais une parole affectueuse, jamais une caresse. Seule, l'aïeule aux vêtements sombres, au visage austère, glissait silencieuse dans les corridors dallés de pierres bleues, égrenant sans trêve entre ses doigts de cire le rosaire dont les perles déteintes crépitaient à chacun de ses pas.

L'enfant grandit cependant, fleur de prison vigoureuse et saine, éclose entre deux barreaux noirs.

Elle avait alors huit ans.

Une émotion terrible faillit tuer ce petit être primitif, ignorant jusqu'à ce jour les bonheurs et les larmes.

Mirette, son chat, ayant bondi sur la cage du canari, était parvenu à saisir le pauvret dans ses griffes acérées et, l'attirant à lui, le broyait contre le treillis de fer...

Maintenant encore, la jeune femme frissonnait au souvenir de cette horrible chose ! Les cris de l'oiselet, toujours plus faibles, les soubresauts d'agonie de son petit corps pantelant taché de rouge... et surtout le rictus hideux du félin savourant sa victoire...

L'enfant restait là, livide et muette... et, tout à coup, poussait un cri... un seul... mais si aigu, si déchirant qu'il remplit la maison d'une clameur lugubre.

Au sortir d'un long évanouissement, une méningite se déclara. Une religieuse fut mandée, qui jour et nuit veilla la mignonne, apaisant d'une voix infiniment douce les terreurs et les délires de l'enfant.

. . . . . .

Digitized by Google

Ensuite, l'école où on l'envoya dès qu'elle eut repris des forces, sa solitude tout à coup peuplée d'une foule d'êtres qui l'effrayèrent d'abord... des maîtresses si douces qu'elles parvinrent à vaincre sa sauvagerie... des compagnes rieuses et folles... et puis, bien vite, pour cette petite intelligence mûrie avant l'âge, la révélation des mesquineries, des bassesses, des cruautés du monde. Les injustices en faveur de compagnes favorisées de la fortune ou de dons naturels; les jalousies, les rivalités entre fillettes... tout cela étonnant sa candeur, et rendant plus farouche sa petite âme foncièrement honnête et droite.

L'enfant devint jeune fille.

Deux années de pension, de quatorze à seize ans, qui avaient été pour elle le paradis sur la terre.

Oh! les longues stations à la chapelle étincelante d'ors et parfumée d'encens; les douces et innocentes causeries sous les grands arbres, où, l'été venu, on s'installait pour broder des aubes neigeuses!... la quiétude du passé, l'ignorance de l'avenir... l'oubli d'être... comme c'était bon!

. . . . . .

Alors, brusquement, les pages noires, les jours ineffaçablement misérables de cette jeunesse emprisonnée dans un mariage odieux...

Elle était riche... seule... jolie...

Lui, quarante ans, le visage fané par une vie de débauche, le cœur boueux de tous les vices.

Mais pourquoi avait-elle laissé s'accomplir cette monstrueuse union; pourquoi avoir volontairement dit : oui, lorsqu'il avait fallu lier son existence à celle de cet homme?

Parce qu'elle ignorait tout de la vie; parce qu'on ne peut pas demander à l'oiseau captif dès le nid de rester dans sa cage lorsqu'on en ouvre la porte et qu'il voit se dérouler au loin le mirage des merveilleux horizons inconnus et rêvés... parce que la rose qui fleurit au rosier offre elle-même son parfum et sa beauté à la main qui la cueille, sans songer que cette main, si

Digitized by Google

blanche et si pure qu'elle soit, en la cueillant signe son arrêt de mort...

Six ans s'écoulèrent, pendant lesquels elle vécut, épuisant toutes les rancunes, tous les dégoûts, vidant jusqu'à la lie la coupe des amertumes et des hontes.

Un soir, elle lisait... peut-être ?

Le volume depuis longtemps restait ouvert à la même page et, l'esprit envolée dans une douloureuse rêverie, la jeune femme oubliait les heures.

Des coups heurtés violemment à la porte.... des voix tumultueuses, bientôt étouffées, comme craintives... et puis, hésitante, l'entrée d'un valet, pâle, tremblant : Monsieur... Monsieur est... là....

Elle avait compris, et, blêmie, se raidissant pour ne pas tomber, elle avait vu derrière le domestique un corps inerte porté par des inconnus.

C'était son mari... terrassé par un mal foudroyant, au milieu d'un souper de viveurs et de filles... Une demi-heure à peine s'était écoulée entre les premières atteintes du fléau et la fin... A présent, il était presque froid...

. . . . . .

Ce lui fut une lugubre veillée, auprès de celui dont elle portait le nom et auquel, même mort, elle pouvait à peine pardonner d'avoir souillé son âme de tant d'ignominies...

... Il gisait là, hideux et lamentable, celui qui avait effeuillé sa jeunesse et ses illusions au souffle délétère et mortel de son incroyance et de ses dépravations... et de la jeune fille blanche et pure, idéalement éprise de bonté et de tendresse, il avait fait à vingt-deux ans une malheureuse sceptique au corps de marbre, au cœur fermé à toute espérance... même d'au delà...

. . . . . .

Des jours s'égrenèrent, lourds et lents, pendant lesquels peu à peu elle essaya de se sentir revivre, de renaître à la bonté des créatures et des choses... En vain.... Le désenchantement noyait son âme, abaissant le coin de ses lèvres dans un stygma-

Digitized by Google

tique et amer sourire, creusant sur son front poli comme l'ivoire un trait profond et révélateur. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, elle aima! . . . . . .

. . . . . .

Oh! quelle brillante fanfare s'élèva tout à coup dans son cœur désolé... Quelle divine initiation au charme de vivre... et comme, maintenant qu'elle revit tout cela, en cette heure décisive, tout son corps tressaille encore de la volupté des ineffables réveils!

Ils se rencontrèrent pour la première fois au Parc, par une soirée d'été délicieusement douce et parfumée, au milieu des grands arbres ombreux et protecteurs, sous la lueur amie des étoiles souriantes dans l'infini...

Dès le premier regard, elle fut conquise... et, soudain, il lui sembla qu'un air plus pur gonflait sa poitrine dilatée par une émotion étrange.... à ses oreilles résonnaient des mélodies bizarres et merveilleuses...

Tout, le ciel bleu, berçeur et tendre, les oiseaux qui s'égosillaient en roulades éperdues, la brise qui passait... tout cela chantait le magnificat sublime de l'amour éternellement vainqueur.. . . . . .

. . . . . .

Peu de jours après, il se fit présenter par une amie commune — et bientôt se noua l'irrésistible roman.

Pendant deux ans, elle avait été follement heureuse, et ce n'était pas la payer trop cher que de donner sa vie pour la félicité de ces jours divins.

Elle connut les délices des longues promenades à deux par la campagne endormie, où, appuyée sur l'épaule du bien-aimé, les confidences sont si douces et si pures, où les silences, très longs, sont plus doux encore.

Puis, l'hiver, les soirées auprès de l'âtre pétillant, qui, seul, jette dans la chambre une lueur fantasque de feu follet, la

Digitized by Google

chanson des mots d'amour cliquetant comme un feu d'artifice grisant et magique... les effleurements timides des mains qui se cherchent et s'évitent, à peine quittées se liant d'une indissoluble étreinte.... le frisson du premier baiser sur les lèvres palpitantes... et puis, enfin, l'inéluctable.

La chute inconsciente, bientôt acceptée avec ivresse, l'abandon de tout elle à l'adoré... et à la tendresse chaste de la vierge d'amour s'ajouta l'ardeur de l'amante initiée aux suprêmes voluptés.

Alors, elle l'aima complètement.

Tout ce qui, dans cette jeune âme, avait été comprimé, étouffé par la vie murée, vibrait, prenait l'essor, et ce fut une passion magnifique et surhumaine que vécut cette enfant.

Ils s'arrangèrent une adorable existence d'amoureux, et tous les enfantillages, les mièvreries exquises, les emportements fous des amours partagées, ils les connurent.

C'étaient des échappées de collégiens en vacances où Gabrielle — Gabry — et Henri s'en allaient, elle vêtue d'une robe claire parsemée de fleurettes, ses admirables cheveux de moire dorée cachés sous un grand chapeau couvert de marguerites — tous deux, la main dans la main, faire de longues excursions dans la campagne.

Gabry, délicieusement jolie et gamine, courait, escaladant les collines avec une vivacité de jeune chèvre, disparaissant au détour d'un chemin pour reparaître, bientôt après, les bras remplis d'une moisson odorante et diaprée.... puis, les fleurs étaient jetées pour une course folle à la poursuite d'un papillon qui,d'herbe en herbe, la conduisait au bord d'un ruisseau cristallin et railleur... trop large à traverser.

Alors c'étaient les haltes dans les fermes hospitalières, où, devant le bol de lait mousseux, ils dévoraient à dents de jeunes loups d'énormes tartines de pain gris, buvant au même verre, mangeant souvent à la même miche, si adorablement beau d'amour que les braves gens les couvaient d'un œil attendri, comme deux enfants très bons.

Digitized by Google

D'autres fois, lorsque le vent pleurait dans la cheminée et que la pluie ruisselait aux vitres, tous deux, dans le petit salon bien clos, s'éternisaient en longues causeries, tour à tour sérieuses ou folâtres, effleurant tous les sujets, gais ou tristes, profonds ou légers — pas toujours d'accord — se querellant parfois, mais si gentiment que ces taquineries étaient encore des caresses.

Entre eux, jamais une minute d'ennui ou de lassitude. Pour le monde, ils ne vivaient pas complètement ensemble, et leur amour, sauvé des écœurements des journalières mesquineries, avait gardé toute la saveur des liaisons ébauchées — c'était, à chaque revoir, comme un retour inespéré, comme un bonheur très longtemps attendu, enfin réalisé. . . . . .

. . . . . .

Un jour, en plein bonheur, en plein rêve enchanté, lourdement s'abattait la griffe noire d'un démon jaloux, et, pareille à une âme envolée à la porte du ciel, dont un monstre terrible défend l'accès et dit à l'esprit errant : « Tu n'entreras pas! », désemparée elle halète un moment comme un papillon dont on a cassé les ailes, puis, retombe et se brise dans sa chute...

Ainsi fut la pauvre Gabry, lorsque, hier, au lieu de l'aimé qu'elle attendait, ce fut la jolie et vipérine M^me^ de Mège qui entra...

Et comme, peut-être, dans ses yeux d'enfant trop sincères se lisait sa déception, l'autre avait cruellement et sans préambule frappé au cœur, puis fouillait jouisseusement dans la plaie béante :

— Bonjour, chérie..., toujours ravisante. Oh! la jolie robe d'intérieur! Tu ne trouves pas que ces modes Empire vous engoncent? Quoi de neuf? Rien?..., à propos..., tu sais, sans doute, M. Delmay..., Henri Delmay..., un de tes amis, d'ailleurs, je crois?... Il se marie.

Tiens, comme tu es pâle!... tu souffres? »

La pauvre torturée eut la force de répondre d'une voix qui s'étranglait et sonnait singulièrement rauque :

Digitized by Google

— Non, pas du tout..., je t'assure... »

L'« amie » continua, impitoyable :

— Joliment veinard, hein, ce petit Delmay. On le disait à la côte, et, vlan..., il enlève à la pointe de ses moustaches la jolie Blanche d'Arcourt et ses quatre millions de dot. Entre nous, je crois que ce sont surtout les monacos qui ont pesé dans l'affaire, bien que cette petite Blanche soit, ma foi, une jolie pomme d'or à croquer. Tu la connais, sans doute ? absolument ravissante : blonde, mince..., elle a un peu tes yeux, mais plus grands, et puis verts, changeants..., les tiens sont presque noirs..., c'est drôle, je les croyais bleus..., c'est la pupille qui se dilate si fort qu'ils paraissent noirs. Quel singulier regard tu as ? Ne t'es-tu pas laissé hypnotiser ? non ? on le dirait à voir la fixité de tes yeux. Tu sais, c'est très dangereux, paraît-il, toutes ces histoires de suggestion.

« Ah ! oui..., et puis, encore, que je te dise..., c'est ce soir qu'ils vont pour la première fois ensemble au théâtre, à la Monnaie..., comme ça, tout le public sera au courant... On donne le *Rêve*. T'y verra-t-on ?

« Décidément, tu as l'air malade... Veux-tu que je sonne ? non ? Enfin, je te laisse, — le temps de m'habiller, — j'arriverai pour la scène de la chapelle.

« Allons, adieu, mignonne ; soigne-toi, tu me fais réellement peine... Ne te dérange pas..., à bientôt », et l'infernale créature s'en alla, laissant Gabry toute blanche et froide, comme le jour où Mirette avait tué son oiseau. »

Tout à coup, elle se dressa, toute secouée d'une affreuse gaieté, tragique sur son visage blêmi :

— Elle ment ! elle ment ! ce n'est pas vrai !... J'irai voir ! je saurai..., elle ment... »

Fébrilement, elle s'habillait, répétant comme folle : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !...

Hélas ! c'était trop réel, et c'est à peine si Gabry sut, chancelante, se traîner hors de la baignoire d'où elle avait vu de ses pauvres grands yeux hagards la confirmation de son malheur et de son lâche abandon.

Digitized by Google

Dans le coupé qui la ramena chez elle, mordant son mouchoir pour étouffer les cris qui lui déchiraient la poitrine..., elle crut mourir, tant elle souffrait... A peine rentrée dans son appartement, elle s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses sens, deux heures après, elle fut quelque temps avant de se souvenir de l'effroyable chose, et quand la mémoire lui revint, elle se mit à sangloter.

Elle songeait à l'« autre », cette blonde ravissante... qui bientôt serait sa femme, à lui qu'elle adorait uniquement.

Une jalousie éperdue lui étreignait tout l'être, la faisant râler et se tordre sur le parquet.

Ainsi, ce serait l'« autre » que maintenant il baiserait aux lèvres, de ses lèvres si follement savantes et douces; l'« autre » qui pourrait l'aimer, vivre de sa vie, rêver ses rêves, tressaillir de ses voluptés; l'« autre » qui, à son bras, referait les routes tant connues et chéries, et qui, aux retours alanguis, appuierait sur son épaule son front quémandeur de baisers...

Et les mots d'amour charmeurs et ineffables, il les murmurerait à l'autre, frissonnant de la voir rougir et pâlir...

« Non, non, je ne veux pas... par pitié... je ne veux pas. . . . . .

. . . . . .

Maintenant, c'était fini, elle avait compris l'inutilité des plaintes et des larmes, et, bravement, se disposait à mourir...

A présent qu'elle était calme et résolue, elle se souvenait de plusieurs absences d'Henri, qu'il expliquait — mal — sous prétexte d'affaires urgentes, de travaux à terminer.

... Et une honte lui venait de ces mensonges où il s'était abaissé.

Elle voulait lui écrire, lui dire qu'elle mourait de sa trahison, et tout à coup, un remords et une générosité l'arrêtaient. Non, elle ne troublerait pas son bonheur et sa quiétude du remords de l'avoir tuée... il fallait disparaître de sa vie sans y mettre d'ombre ni de chagrins.

D'ailleurs, il n'était pas coupable de tout ceci..., la faute en était à elle, qui n'avait pas su se faire aimer.

Digitized by Google

Et, debout, devant une grande glace de Venise qui la reflétait toute, elle se contemplait avidement, scrutant cette autre elle-même avec une persistance farouche, comme pour arracher à cette pâle image le secret des philtres d'éternel amour.

Dix heures sonnèrent...

Elle dit tout haut, tressaillant au son de sa voix, tant elle lui parut changée et lointaine :

« A onze heures, je mourrai. »

Elle passa dans sa chambre à coucher, et, minutieusement, avec une coquetterie de jeune mariée, fit sa dernière toilette... Longuement elle s'oubliait à se contempler. La chemise de batiste encadrait chastement sa gorge éblouissante et, aux épaules, deux nœuds de satin sombre étaient posés, comme des papillons noirs sur une jonchée de lis, puis, sous la jupe fanfreluchée de dentelles, les jambes mignonnes et graciles, chaussées de soie noire transparente et de mules emperlées. Elle peigna avec un soin infini son admirable chevelure crépelée aux tons mordorés..., puis, ses apprêts terminés, revêtit le peignoir qu'il affectionnait entre tous : d'une étoffe soyeuse et légère, bleu très pâle et si doux qu'il l'avait appelée, la première fois qu'elle l'avait mis : sa « petite fée d'azur »...

Elle répandit sur elle quelques gouttes de mimosa, son parfum favori, puis rentra au salon.

D'un regard élargi, elle embrassa toutes choses, comme pour les confondre dans un muet et irréparable adieu, puis, lentement, elle en fit le tour..., et elle s'arrêtait à chaque pas, haletante, les yeux secs, accomplissant héroïquement le chemin de la croix du calvaire de son amour.

Là, devant ce groupe en terre cuite — une réduction du *Baiser*, de Jef Lambeaux, — ils s'étaient embrassés pour la première fois.... Elle était assise dans cette causeuse, lorsque, agenouillé à ses pieds, il lui avait fait l'aveu de sa tendresse..., voilà le « tête-à-tête », posé sur un guéridon et dont toujours, aux soirs d'intimité, une seule tasse leur servait..., la table de

Digitized by Google

fumeur marquée à son chiffre... et là, sur le piano, des partitions ouvertes à la page qu'ils avaient quittée, après avoir ensemble chanté les duos d'amoureux, bientôt abandonnés pour celui des amants... ici, un porte-crayon en or, tout mignon, qu'il lui avait donné pour sa fête, là une paire de gants oubliés sur un fauteuil... Tout parlait de lui, tout chantait encore l'hymne de tendresse impossible à désapprendre...

Il était onze heures moins cinq...

Gabry s'agenouilla et essaya de prier :

« Mon Dieu..., je vais mourir... J'ai tant souffert que j'ai confiance, et, n'est-ce pas, mon Dieu, vous me pardonnerez?... Je n'avais que lui au monde... et c'est fini... fini... c'est l'« autre » qu'il aime... » Une révolte la fit se relever brusquement :

« Encore deux minutes... »

Elle prit le revolver, tira la baguette, puis, entr'ouvrant son peignoir, chercha l'endroit certain pour ne pas trop souffrir..., là...

Elle se souvenait qu'un jour ils lisaient ensemble les *Notes sur Paris*, de Taine, et qu'au passage où il explique : « entre le deuxième et le troisième espace intercostal », elle avait machinalement mis la main sur son cœur pour le sentir battre..., alors, lui, rieur et câlin, avait posé sa main sur les doigts effilés, puis, écartant les dentelles, avait longuement baisé le petit cœur palpitant...

Onze heures! . . . . . .

. . . . . .

La porte s'ouvrit. Gabrielle, livide comme une coupable, cacha vivement le revolver et la lettre...

Henri entra, nullement contraint, la figure joyeuse, apportant en lui la bonne fraîcheur de l'hiver qui glaçait les rues.

— Bonjour, mignonne.

Machinalement, elle abandonnait ses lèvres au baiser habituel... la pensée morte... ne sachant plus si elle vivait encore, ou si, déjà, là-haut, il était venu la rejoindre.

Digitized by Google

Il enleva sa pelisse doublée de fourrure et s'assit.

« Que me disait donc Mathilde ? tu n'as pas déjeuné! es-tu souffrante? tu es réellement bien pâle, chérie...

Et il l'attira sur ses genoux.

— Il fait frisquet, Minette, fi, la vilaine paresseuse qui dort si longtemps! Sonne pour qu'on fasse du feu, petite marmotte adorée, tu es glacée.

Elle se ressaisit soudain, et, s'écartant de lui avec violence, elle demanda, l'air dur :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ?

— Ah! voilà, fit-il d'un ton dégagé, un peu surpris, car c'était la première fois qu'elle paraissait vouloir lui adresser un reproche,... figure-toi, chérie, un ami de vingt ans, que j'ai retrouvé, par hasard, au cercle... et, ma foi, tu comprends... la bienvenue... »

Elle le fixait longuement, un étrange sourire aux lèvres...

— Eh bien, qu'as-tu à me regarder comme ça? Voyons, petite fée d'azur, faites risette et pardonnez-moi. Je vous adore tout plein et je vous promets que je ne recommencerai plus.

Elle ne l'entendait pas, et, curieusement, le contemplait, comme si elle le découvrait tout à coup...

Elle comptait les rides multiples et fines striant le visage pâli par les veilles douteuses, les cheveux ras, plus rares sur le haut du front, prédisant une calvitie précoce, le regard terni par de troubles pensées... puis, le geste, parfois grossier et impudent.

Elle secouait la tête, pour chasser l'ombre qui épaississait son esprit... « Non, non... je rêve... tout cela est un affreux cauchemar... Je vais m'éveiller... je l'aime... je l'aime... »

Étonné, puis agacé de son silence, Henri devenait agressif et railleur.

— Ah! ma chère, si tu commences à me faire des scènes, tu sais, je n'en suis plus ; sois gentille, embrasse-moi, et qu'il n'en soit plus question ; tu comprends, je ne veux plus être tenu en lisières, moi, et la vie a des devoirs, des occupations sérieuses qu'il est impossible...

Digitized by Google

Le voile qui enveloppait le cerveau de Gabry se déchira soudain et la jeune femme, éblouie par l'aveuglante réalité, le vit enfin, non plus tel que son imagination adorablement artiste et poétique le lui montrait, mais simplement banal et quelconque : cupide, hypocrite et lâche.

Et comme il devenait pressant, essayait de la reprendre, elle lui cria, d'une voix dure :

— Allez-vous-en, mais allez-vous-en donc... c'est fini... je ne vous aime plus, plus du tout, je vous assure... je vous le jure...

Interdit, il essayait de plaisanter, croyant à une boutade de femme nerveuse ; Gabrielle l'arrêta hautaine et méprisante.

— Monsieur, soyez l'heureux possesseur de M^lle^ Blanche d'Arcourt et de ses quatre millions, je fais des vœux pour votre bonheur... »

Il bredouillait une explication maladroite... elle la cloua sur ses lèvres d'un regard écrasant...

Il remit son pardessus, et, près de la porte, se retourna. Gabrielle souriait d'un mystérieux et étrange sourire. Alors il sortit en mâchonnant :

— C't'une solution... il fallait que ça arrive... comme ça ou autrement... Bah! une fois le mariage fait, tout s'arrangera... c'est le premier moment qui est le plus dur à avaler. Cette petite est jalouse comme une tigresse... ma parole!...

Et il se rengorgea avec fatuité.

Gabry restait toujours immobile au milieu du salon... puis son rire éclata : gai, sonore, cristallin, un vrai rire d'enfant dont on a levé une punition et qui entrevoit une journée de vacances. Elle s'élança vers le pupitre, posa la lettre sur les cendres éteintes, y mit le feu, et, lorsqu'elle fut complètement consumée, jeta le revolver dans un tiroir dont elle retira la clef. Alors, brusquement, elle ouvrit la fenêtre. Le soleil, un clair et vivifiant soleil de janvier, se précipita dans la chambre, dansant une sarabande folle, s'accrochant aux dorures, aux satins, aux meubles et, tout à coup, un rayon audacieux, après avoir

Digitized by Google

frôlé le peignoir d'azur, croyant sans doute retrouver un coin du ciel, découvrit les deux étoiles des yeux de Gabry et, doucement, vint les effleurer d'une lente et chaude caresse.

Alors, Gabry jeta la petite clef dans l'espace, et, joignant ses deux mains, sourit au soleil qui entrait, en disant :

— Mon Dieu, qu'il fait bon vivre !

JEAN DE TRARBACH.

Digitized by Google

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE (1)

Après avoir examiné les principales règles qui régissaient le régime des corporations professionnelles, quant aux travailleurs, voyons quelles étaient les conditions du travail.

Les heures ouvrables étaient réglées (2); mais, le plus souvent, c'était la durée du jour, du lever au coucher du soleil, qui servait de limite (3). On défendait aussi de travailler les jours de fête et, parfois, la veille des jours de fête.

Nous n'avons pas trouvé que les statuts des métiers aient réglé la question du salaire entre patrons, ouvriers et apprentis; mais le profit ou bénéfice du patron, les prix des marchandises étaient souvent fixés; surtout quand le métier était un métier accessoire ou d'apprêt, comme, dans l'industrie de la draperie, les métiers des foulons et des tondeurs (4). Cette fixation fut la cause de sanglants combats : « Item, dit le *Memorieboek der stad Gent*, en cette année 1344, eut lieu à Gand, le 2 mai, au marché du Vendredi, le *Mauvais lundi*, et

(1) Suite. Voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1893 et du 15 janvier 1894.

(2) GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. II, p. 177.

(3) Métier des forgerons de Gand. *Voorgeboden* (1338), p. 21; confér. LAVISSE.

(4) Métier des foulons de Bruxelles (1282). WAUTERS, *Preuves*, p. 269; métier des tondeurs de Gand (1350); *Voorgeboden*, p. 58; GÉNARD, ouv. cité, t. II, p. 177.

Digitized by Google

cela parce que les foulons voulaient avoir quatre gros de plus que les tisserands ne voulaient leur donner. Il y eut beaucoup de morts du côté des foulons. »

Les statuts des associations de métiers s'occupaient encore de nombreux points moins intéressants. Ils réglaient minutieusement les formes de l'élection des gouverneurs, jurés ou doyens chargés de représenter le métier, de le gouverner, de surveiller la marchandise. Ils s'occupaient de la police des assemblées, de l'assistance aux cérémonies publiques, etc. Tous les métiers étaient placés sous l'invocation d'un saint et avaient soit un autel dans une église, soit une chapelle distincte. Il y avait, parfois, des caisses de secours (1) ou de frais funéraires.

Enfin, tous les métiers avaient les droits qui résultaient de ce que nous nommons la personnification civile, c'est-à-dire qu'ils pouvaient posséder, recevoir et ester en justice comme corps. Les dépenses sociales, et notamment les honoraires des doyens et des autres fonctionnaires de l'association, étaient couvertes au moyen des cotisations d'entrée, des amendes, etc.

La nécessité dans laquelle on se trouvait souvent de réunir les membres de la corporation en troupe militaire, donna le goût des exercices à un certain nombre de ces membres. C'est ainsi que se formèrent, d'abord au sein des métiers mêmes, des groupements particuliers d'hommes habiles au maniement des armes; bientôt ces divers groupements se séparèrent des métiers et formèrent des associations particulières sous le nom de confréries ou de serments (2).

Cette réglementation minutieuse de l'industrie, cette classification absolue des travailleurs dans telle ou telle association, qui avait pu être faite avec une certaine précision à l'origine, quand les besoins étaient minimes et connus, devint, avec le temps et le progrès, les nouvelles inventions et les nouvelles « modes », un carcan intolérable. Les concurrences et les conflits devaient fatalement naître. Non pas tant de travailleur à

(1) HENNE et WAUTERS, ouv. cité, t. I, p. 50.

(2) HUYTTENS, ouv. cité, p. 135, 136; MAHAIN, ouv. cité, p. 47; HENNE, ouv. cité, p. 170.

Digitized by Google

travailleur (1), mais d'association professionnelle à association professionnelle. Nous trouvons des débats entre métiers dès que l'on commence à rencontrer des documents écrits sur les corporations. Et ces débats ne cessent qu'avec la suppression même des corporations !

Les batailles dans les rues n'étant pas des arguments, encore moins des solutions, on en vint à chercher une autorité supérieure qui se chargerait de régler ces questions. Il était naturel qu'on songeât aux échevins qui, déjà, avaient muni de leur sanction les statuts des corporations. Aussi étaient-ce eux qui, la plupart du temps à l'origine, tranchaient à l'amiable les questions de compétence industrielle (2).

A Gand, cependant, il y a eu une distinction entre les conflits qui étaient soumis à la décision des échevins et ceux qui étaient tranchés par les doyens des métiers présidés par le grand doyen général des petits métiers (3). Cette distinction fut consacrée par Philippe le Bon en 1433 (4) et maintenue jusque sous Charles-Quint.

Au sein de l'association, les disputes étaient rares, sans doute, et elles ne dépassaient pas, le plus souvent, l'intimité des assemblées. L'esprit d'initiative, la révolte d'une individualité inventive étaient choses inconnues dans ces temps où la raison humaine était encore si profondément pénétrée de l'obéissance aveugle à des dogmes et à des prescriptions. La

(1) LAVISSE, p. 522.

(2) Voir les chartes des XXXII bons métiers de Liége et leurs annexes.

(3) Voir la pièce n° 922, anno 1533, de l'*Inventaire des archives de Gand* de P. VAN DUYSE. On trouve des exemples de jugements rendus par les doyens dans un registre précieux qui se trouve aux archives communales de Gand : *Wijsdommen van dekenen*, et des exemples de jugements rendus par les échevins dans les registres aux actes de ces échevins. (Voir aussi DE POTTER, t. VI, p. 54 et t. VI, p. 362.) Le registre des sentences des doyens contient de nombreux documents sur parchemins, dits chirographes, qui prouvent que ces sentences étaient mises par écrit, en double ou triple exemplaire ; que la feuille était, ensuite, découpée en deux ou trois parties, d'une manière sinueuse (comme nos registres à souche modernes), deux parties étant remises aux intéressés en cause, la troisième étant gardée par les juges. Les chirographes correspondant à ceux qui se trouvent dans le registre des doyens se rencontrent dans les archives des corporations.

(4) *Coutumes de Gand*, t. I, p. 617.

Digitized by Google

hiérarchie nécessaire entre le maître, l'ouvrier et l'apprenti était, pour le moyen âge, un axiome que nul ne songeait à énerver (1).

Nous n'avons trouvé de trace que d'un conflit qui surgit à Bruges entre patrons teinturiers et ouvriers teinturiers à propos de l'engagement, par les premiers, d'ouvriers étrangers à la ville. Le différend fut tranché par les échevins (2), en ce sens que les apprentis pourraient être étrangers, mais que pour devenir patrons, ils devaient acquérir le droit de cité.

La tendance primitive de la période de formation des corporations de métiers avait été de classer à part tous les artisans qui exerçaient un métier tant soit peu différent d'un autre. Ainsi, en 1303, on trouve que les tourneurs en bois, les charpentiers et les tonneliers de Gand étaient réunis. Ils se sont séparés plus tard pour former des corporations distinctes (3).

Mais, avec la multiplicité des conflits, on en vint bientôt à trouver, au contraire, que le seul remède à la situation était de réunir en un corps les métiers concurrents. Dès 1358, on voit les échevins de la Keure, de Gand, d'accord avec les doyens de tous les métiers, réunir en une seule association les tisserands de toile et les tisserands de coutil (4).

La réunion de plusieurs métiers en un seul, c'est-à-dire la diminution du nombre des métiers, fut un des principaux moyens que les autorités employèrent par la suite pour améliorer, autant que faire se pouvait, le régime des corporations.

Pour en finir avec cet aperçu de la situation de l'industrie et des classes travailleuses au XIVe siècle, principalement dans nos quatre grandes villes, nous devons signaler la suprématie que les grandes cités s'arrogeaient sur les campagnes et les

(1) BLANQUI, ouv. cité, p. 159.

(2) *Keures des métiers de Bruges*, p. 115.

(3) DE POTTER, t. VI, p. 103.

(4) DE POTTER, t. V, p. 153. Signalons aussi la réunion des couvreurs en chaume aux couvreurs en tuiles (en 1377), à la suite de la défense faite par les échevins, par mesure de précaution contre les incendies, de couvrir encore des maisons au moyen de chaume. *Voorgeboden*, p. 163.

Digitized by Google

petites villes, pour y défendre ou restreindre le travail ou pour imposer certaines règles. Les comptes de la ville de Gand fournissent des détails typiques sur les expéditions que les habitants de cette ville organisaient pour aller briser des métiers dans la province ; et nous avons raconté par le menu(1) la guerre de Gand contre Termonde, en 1344, à propos de la fabrication du drap. Les petites villes et les campagnes devaient s'incliner, surtout quand elles avaient contre elles la coalition des trois chefs-cités, Gand, Bruges et Ypres.

Les seigneurs favorisaient d'ailleurs cet esprit de protectionnisme, plutôt par intérêt, sans doute, ou par force que par raison. Robert de Béthune concéda, en 1314, aux Gantois le monopole de la vente de leur drap à Gand et celui de la fabrication dans un rayon de 5 milles autour de leur ville (2). Jean III, dans le Brabant, concéda des monopoles semblables, en 1330, aux cités industrielles (3).

On conçoit, dès lors, que les citadins, dans les moments de crises, s'autorisaient de ces octrois pour faire des rafles à la campagne et y détruire les métiers et la marchandise (4).

Au surplus, sur ces questions vitales du droit au travail pour les grandes cités, on vit celles-ci, en Flandre, lutter également entre elles dans des batailles rangées, pour la prédominance ; par exemple Gand contre Bruges. Quand il s'agissait de savoir si la draperie trouverait à se procurer de la matière première en suffisance, les Flamands changeaient de politique et d'alliances avec la plus grande facilité. Tantôt ils étaient pour, tantôt contre leur seigneur naturel, le comte de Flandre, et les grandes villes entraînaient avec elles les villes vassales ou elles les combattaient jusqu'à la ruine.

Ceci nous amène à indiquer, à larges traits, les événements politiques qui ont eu de l'influence sur l'état social de nos quatre grandes villes au XIVe siècle.

(1) *Revue de Belgique*, 1892, p. 235.
(2) *Inventaire des archives d'Ypres*, p. 245, t. I.
(3) GÉNARD, ouv. cité, p. 403, t. II.
(4) *Comptes de Gand, passim ;* HUYTTENS, ouv. cité, p. 210 ; VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 266, 267.

Digitized by Google

Les luttes de Philippe le Bel contre le comte Guy de Dampierre, pour la suzeraineté de la Flandre, finissent au début du XIVe siècle; mais bientôt commence la suite des batailles, des alliances, des trêves, qui porte dans l'histoire le nom de guerre de Cent ans. Et c'est elle qui mène les événements en Flandre pendant les trois quarts du siècle.

Les conflits qui avaient surgi entre le comte de Flandre et le roi de France avaient eu un effet désastreux sur le maintien de l'homogénéité politique et de l'esprit de discipline des Flamands à l'égard de leur prince. Ils s'habituèrent, comme nous venons de le dire, à ne plus être fidèles à leur souverain que quand leurs intérêts le leur commandaient. Gand se sépara de Bruges, plusieurs fois, pendant les luttes de Guy de Dampierre contre la France, selon qu'elle avait avantage à maintenir ses relations commerciales avec la France et ses alliés, ou non.

Ce fut pis encore quand éclata la guerre de Cent ans, l'enjeu étant plus grand et les combattants plus forts. Tantôt les frontières d'Angleterre, tantôt celles de France étaient fermées au commerce d'importation et d'exportation. Et, par ricochet, on voyait se fermer les frontières des comtés, des duchés, des royaumes momentanément alliés à l'un des rois d'Angleterre ou de France. Alors les Flamands, et les Gantois surtout, perdirent toute direction dans leur conduite vis-à-vis de leur prince, et les deux derniers comtes de Flandre furent plus souvent les ennemis de leurs sujets que leurs protecteurs.

Le roi d'Angleterre avait, entre ses mains, une arme puissante pour s'attacher les pays continentaux où l'industrie de la draperie florissait. Il n'avait qu'à interdire l'exportation des laines de son pays pour jeter immédiatement la perturbation commerciale et industrielle dans les contrées tributaires, et pour obtenir leur alliance ou leur neutralité.

Il ne se fit pas faute de se servir de cette arme (1).

Ce fut à ce moment que l'on vit la ville de Gand se mettre violemment à la tête du pays flamand et secouer complètement la soumission au seigneur héréditaire du pays.

(1) MOKE, ouv. cité, p. 235.

Digitized by Google

Jacques Van Artevelde exerça une dictature complète sur toutes les villes du comté. Il traitait d'égal à égal avec son allié le roi d'Angleterre et on en vint même à donner à ce dernier le titre de roi de France (1) pour justifier la haute trahison que l'on commettait.

Le *capitaine* (2) essaya, comme nous l'avons vu, de mettre un terme aux conflits permanents entre les tisserands et les foulons, en leur donnant un rang égal dans l'organisation politique de la cité. Il ne réussit qu'à accroître les animosités ; il dut assister, impuissant, au fameux « mauvais lundi », et périt lui-même, enfin, sous les coups des tisserands ameutés, de ces tisserands pour le profit desquels il avait fait de la Flandre une province anglaise (3). On avait, sans doute, trouvé qu'il allait trop loin.

Sa politique tomba trois années après lui, et, après de nouveaux combats dans les rues, les tisserands furent vaincus et annihilés comme membre politique distinct dans la cité. Gand, après toute la Flandre, reconnut son ancien seigneur (1348).

Après la mort de Louis de Crécy (1346), son fils Louis de Male, continuant sa politique, resta d'abord l'allié du roi de France. Puis il se déclara neutre entre les deux rois et il se mit à guerroyer contre son voisin, le duc de Brabant. Il s'agissait d'anciennes prétentions concernant la souveraineté des comtes de Flandre sur les villes de Malines et d'Anvers.

Le comte de Flandre entraîna les milices communales dans cette guerre contre le duché et il parvint à se faire céder les deux villes qu'il convoitait (4).

Vingt ans plus tard, les Flamands se divisèrent de nouveau

(1) On donnait couramment dans les comptes communaux la qualification de roi de France et d'Angleterre à Édouard III (*Comptes*, 1345, p. 484 ; 1346, p. 60, 63, 69). Une pièce de vers contemporaine, reproduite par WILLEMS, *Belgisch museum*, t. IV, p. 336, constate le fait comme une chose extraordinaire : « Wie hoerde je desgelike ? »

(2) Il y a lieu de croire que la fonction de *capitaine* à Gand équivalait pendant les périodes révolutionnaires à celle de bailli ou de représentant du souverain. Confér. DIERICX, *Mémoires sur la ville de Gand*, I, p. 56.

(3) Voir notre article : « Les luttes sociales à Gand », *Revue de Belgique*, 1889, p. 128.

(4) MOKE, ouv. cité, p. 242, 253 ; MERTENS, ouv. cité, p. 270, 277, 298, t. II.

Digitized by Google

en deux camps ennemis (1378), après que le comte eut autorisé les Brugeois à creuser un canal qui devait amener dans cette ville les eaux de la Lys, afin de donner au golfe du Zwijn l'eau qui commençait à lui manquer. Les Gantois virent dans cet octroi une atteinte à leurs intérêts commerciaux et, se rappelant le temps peu lointain où ils régentaient la Flandre, ils se mirent en campagne pour défendre aux Brugeois de creuser leur canal.

L'esprit de particularisme qui armait les cités les unes contre les autres avait amené la création d'associations ou groupes militaires de gens qui, probablement, faisaient profession de guerroyer pour défendre les intérêts de leurs concitoyens. C'est ainsi qu'on vit naître à Gand la célèbre *guerilla* des « chaperons blancs ». Leur nom apparaît pour la première fois en 1349 (1), quand les échevins leur ordonnèrent de restituer les objets qu'ils avaient enlevés au cours d'une de leurs expéditions.

Les chaperons blancs se mirent donc en mouvement, à l'occasion du débat entre Bruges et leur ville (2), et ils réussirent à entraîner tous leurs concitoyens dans la lutte. L'animosité des Gantois, passant par-dessus le conflit avec Bruges, visait le comte, dont les multiples demandes d'argent fatiguaient le pays.

Et ce fut le commencement d'une nouvelle révolution sanglante qui, après des alternatives diverses, aboutit à la défaite de Roosebeke (1382), où Philippe Van Artevelde trouva la mort, écrasé par la foule de ses concitoyens en déroute.

Gand s'était, pour la seconde fois en ce siècle, mis à la tête d'un mouvement révolutionnaire, mais le mobile de cette révolte nous paraît avoir été plus noble que celui du soulèvement qui a procuré la gloire à Jacques Van Artevelde.

Il ne s'agissait plus seulement des intérêts mercantiles et industriels des Flamands en général et des Gantois en particulier. Ce fut vraiment pour la défense de l'autonomie et de l'indépendance communales que Philippe Van Artevelde avait

(1) *Voorgeboden*, p. 45.
(2) MOKE, ouv. cité, p. 243.

Digitized by Google

consenti à se mettre à la tête du mouvement. Car on voyait déjà partout s'incliner le drapeau des franchises communales. Les petites villes avaient été facilement bâillonnées (1). On allait s'en prendre maintenant aux grandes communes qui avaient puisé plus audace dans leur force. Tant qu'elles n'auraient pas été abattues, le pays n'était pas à proprement parler « dans la main » du souverain.

Philippe Van Artevelde avait vu le sort subi par Ypres, où l'autonomie communale avait été supprimée en 1381 (2). Il voyait que Louvain, dans le Brabant, allait subir un sort analogue. Il résolut de mourir pour le maintien des franchises de sa ville natale. Il trouvait, d'ailleurs, dans la majorité de ses concitoyens un appui solide, car l'esprit des Gantois était resté plus attaché et plus fidèle à la cause *flamande* que celui des Brugeois et des Yprois (3). Ceux-ci avaient souvent, au cours du siècle, montré des sentiments favorables au comte et à ses adhérents et protecteurs français.

Ce fut donc vraiment une lutte pour la liberté, une lutte désespérée, que les Gantois entamèrent (4). Ils trouvèrent un suprême encouragement dans l'aide que les habitants des grandes communes étrangères à la Flandre leur accordèrent (5). Les Liégeois, notamment, comprirent la grandeur de la lutte entamée : *Quod eorum optimam judicarent esse causam, quamdiu pro Veteribus Legibus et Libertate pugnarent*, dit un chroniqueur (6).

La lutte entre Gand et le comte de Flandre aidé du roi de France était par trop inégale. Roosebeke et la mort de Philippe Van Artevelde furent de sinistres avertissements. Les hostilités durèrent néanmoins encore plusieurs années, grâce à l'intervention des Anglais. On vit même, en 1384, un gentilhomme anglais prendre en mains l'administration de la ville flamande.

(1) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 272.
(2) VANDEN PEEREBOOM, *Ypriana*, t. VII, p. 338.
(3) ID., p. 271.
(4) Confér. FROISSARD, édit. Kervyn, t. X, p. 20.
(5) HENAUX, ouv. cité, p. 518, t. I.
(6) RADULPHE, cité par HENAUX, ouv. cité, p. 518, t. I.

Digitized by Google

Tant étaient cependant grandes encore les ressources et la vitalité de Gand que, après la mort de Louis de Male, ses successeurs, que n'excitait pas une animosité personnelle contre les Gantois, firent les premières démarches pour obtenir une entente à l'amiable. Celle-ci ne fut conclue qu'en décembre 1385 (1).

Le pays était donc resté pendant huit années dans une situation révolutionnaire.

Les ducs de Brabant tenaient d'une main plus ferme que les comtes de Flandre les rênes du pouvoir dans leur principauté et l'anarchie ne régna jamais chez eux comme elle régna en Flandre (2).

Les alliances qu'ils contractèrent tantôt avec le roi de France, tantôt avec l'Angleterre, bien que dictées également par les intérêts commerciaux et industriels de leurs sujets plus que par les intérêts politiques, furent toujours conclues par les ducs, au nom de tout le pays, et non, comme en Flandre, par les villes, par les grandes villes, malgré le comte.

Le duc Jean III prit parti d'abord pour l'Angleterre dans la guerre de Cent ans (3); il conclut le fameux traité d'alliance avec les Flamands (1339) (4), qui est le premier acte précurseur de la constitution de la nation belge.

Son successeur Wenceslas se mêla directement aux querelles communales qui agitaient Bruxelles et Louvain, favorisant ici, les lignages, là, les bourgeois des métiers, selon qu'il y avait intérêt pour en obtenir les aides ou subsides qu'il ne cessait de réclamer (5).

Louvain, la grande cité industrielle, dut enfin se soumettre au duc et au parti des lignages (1383) (6). Ce fut le signal de sa décadence. Bruxelles reprit sa succession en devenant la capitale effective, sinon nominale, du duché (7).

(1) MOKE, ouv. cité, p. 267.
(2) ID., p. 248.
(3) ID., p. 250.
(4) ID., p. 251-252.
(5) HENNE, ouv. cité, p. 136.
(6) ID., p. 139.
(7) Louvain était encore ville d'inauguration du duc en 1549 (HENNE, ouv. cité, p. 325).

Digitized by Google

Quant au pays de Liége, il ne s'était pas moins accoutumé que la Flandre à méconnaître l'autorité souveraine de son prince-évêque, et le XIVe siècle constitue une suite de victoires et de revers, tant des « bonnes villes » que de leur seigneur (1).

La ville de Liége, où les conflits entre les grands et les petits se renouvelèrent plusieurs fois jusqu'en 1384, dirigeait les révoltes. Les cités saisirent toutes les occasions qui se présentèrent pour réduire le pouvoir du prince, comme elles avaient réduit l'oligarchie des grands; et l'évêque ne fut, à un moment donné, guère beaucoup plus qu'un président de république moderne (2). (*Déclaration de la paix de Fexhe*, 1316.)

En somme, et pour résumer ce qui précède, le XIVe siècle apparaît pour notre pays en général, et pour nos quatre grandes villes en particulier, comme une période de transition féconde en crises et en conflits de toute espèce. Si féconde qu'on n'en vit, peut-être, jamais d'aussi troublée.

Crises sociales, crises politiques, crises économiques et financières, crises morales, toutes s'accumulèrent en ce siècle. Ce furent elles qui transformèrent l'ancienne société du moyen âge et donnèrent naissance à notre société moderne.

Crises sociales, avons-nous dit. C'est, en effet, le propre des époques de transformation et de reconstitution de voir les éléments divers dont se compose la société s'agiter, comme on voit, en un creuset, les matières chimiques qui doivent former plus tard un mélange ou composé nouveau, bouillonner et lutter, pour ainsi dire, les unes contre les autres, sous l'action d'un excitant.

L'excitant, ici, était l'esprit d'indépendance qui était surchauffé parmi les petits bourgeois de l'industrie et du commerce, — dans les villes, — et qui leur avait fait croire que lorsque la souveraineté leur appartiendrait, les affaires économiques iraient mieux.

Mais ils se heurtèrent à tant d'obstacles, à tant d'éléments

(1) HENAUX, ouv. cité, t. I, *passim*.
(2) MOKE, ouv. cité, p. 215, 219; HENAUX, ouv. cité, p. 349.

Digitized by Google

contraires, que toute leur agitation ne servit qu'à démontrer la nécessité absolue d'un pouvoir central, placé au-dessus des intérêts communaux et particularistes, et plus capable de concevoir des vues générales sur les intérêts de la nation.

Ces artisans des communes avaient d'ailleurs, en eux-mêmes, des causes de déchirement, d'affaiblissement, puisque l'organisation du travail, telle qu'ils l'avaient réalisée, les mettait aux prises même entre eux.

Ils avaient aussi la perpétuelle menace du retour sous la domination des lignages, de l'aristocratie riche, dont la puissance et le prestige restaient grands, malgré les défaites et les humiliations subies.

Les haines civiles amenaient, par la faiblesse et la division de l'autorité, et grâce à un système pénal défectueux qui avait conservé la peine du bannissement, la mise hors la loi de multitudes de gens qui infestaient le pays et constituaient un danger permanent contre la sûreté publique. On voyait les bannis se réunir en de véritables armées qui attaquaient et envahissaient les petites villes et écumaient les rivières et les routes (1).

Sort misérable que le sort de ces gens exclus de la société, puisque toutes les villes se donnaient le mot pour les expulser (2). Quand ils n'avaient pas la force ou l'audace pour eux, on les massacrait sans hésiter (*en slougense doot*) (3).

Les grandes cités démocratiques, qui voulaient tant de libertés et tant d'indépendance pour elles-mêmes, ne la concevaient pas pour les campagnes et les petites villes. C'était sans scrupules qu'elles ravageaient celles-là et qu'elles envahissaient celles-ci afin de les soumettre à leur domination.

C'était la raison du plus fort. Et ces expéditions de gens soudoyés par les grandes communes ne se faisaient pas faute de brûler et de piller les châteaux qu'elles rencontraient sur leur

(1) Voir notre étude déjà citée : « Gand contre Termonde », *Revue de Belgique*, 1892, p. 235 ; HUYTTENS, *Corporations gantoises*, p. 24, 25.

(2) *Voorgeboden*, *passim*.

(3) *Comptes de Gand*, 1343, p. 336; *Kronijk van Vlaanderen*, p. 219.

Digitized by Google

route. Ces militaires ne devaient pas différer beaucoup des bandes de bannis qu'ils allaient prétendûment chasser.

Conçoit-on dès lors quel devait être l'état de l'agriculture? De quelle sûreté jouissaient les paysans?

Aussi la disette régnait-elle pour ainsi dire en permanence, et l'un des soucis des administrateurs était de rationner le grain, d'interdire les accaparements. On allait faire des perquisitions dans les campagnes (1); on faisait cuire du pain avec le blé réquisitionné (2). Gand subit ainsi des famines atroces qui l'obligèrent d'aller mendier des secours dans le Brabant et à Liége (3).

Les crises politiques, en Flandre et dans la principauté de Liége, étaient presque continues. Nous en avons résumé les phases. Mais, du sein même de l'anarchie, était née l'idée d'une concentration des forces de chaque pays pour remplacer le souverain incapable, absent ou chassé. Et les premières ébauches de parlements communs, s'occupant de politique générale, étaient apparues.

L'*assemblée de Cortenberg*, inaugurée par le duc de Brabant Jean II et où il avait appelé quatre seigneurs et dix députés des villes, avait donné le branle (1312) (4). Le *sens du pays de Liége* montra, pour la première fois, son caractère de représentation nationale, lors de la conclusion de la paix de Fexhe (1316) (5). En Flandre, les assemblées communes du seigneur et des villes étaient rares, vu l'état de guerre, pour ainsi dire permanent. Cependant les *parlements* apparaissent souvent et c'étaient, semble-t-il, les trois grandes villes (Gand, Bruges et Ypres) qui y représentaient la nation et traitaient en son nom (6).

On alla même plus loin, et il y eut des congrès de Braban-

(1) *Comptes de Gand*, 1343, p. 331.

(2) *Rekeningen* (1343), p. 331; *Voorgeboden*, p. 36, 41; *Memorieboek* (1381), p. 111.

(3) HENNE, ouv. cité, p. 139; HENAUX, ouv. cité.

(4) MOKE, ouv. cité, p. 249.

(5) HENAUX, ouv. cité, p. 342.

(6) Confér. ACH. GALLET, *Les États de Flandre*.

Digitized by Google

çons et de Flamands pendant la période de Jacques Van Artevelde (1).

C'était un acheminement vers la politique des nationalités succédant à la politique des communes. La nécessité avait fait naître ces assemblées nationales : le nouveau rouage créé fut peu à peu organisé et ce fut un grand adjuvant pour ceux qui, plus tard, entreprirent d'unifier le pays et de centraliser l'administration.

Le XIVe siècle tout entier ne fut qu'une seule crise économique. Les guerres qui le remplissent amenaient la fermeture des frontières à l'importation et à l'exportation. A la difficulté d'achat des matières premières se joignait la difficulté de l'écoulement des produits. Et il n'est pas douteux pour nous que la grande cause de l'animosité des cités industrielles entre elles était une surproduction. La marchandise ne pouvait plus s'exporter; car on en fabriquait partout, et trop!

Il fallait la consommer sur place, et c'est alors qu'on voit pousser la *protection* de l'industrie locale vraiment à l'excès. Nous restons stupéfaits devant la quantité de drap qu'une administration communale, comme celle de Gand, devait payer de ses deniers pour les distribuer à tout son personnel officiel, et à ses milices (2). On donnait aux uns, à titre de rémunération, les draps que l'on achetait aux autres.

Et comme de partout venaient les marchands avec des marchandises semblables, on prenait toutes les mesures vexatoires possibles (3). Quelquefois on allait jusqu'à supprimer les foires ou marchés pour empêcher la concurrence étrangère (4).

C'est sur la question primordiale du maintien de la prospérité de l'industrie de la laine que s'agitent tout le siècle et toutes les grandes villes. Les actes politiques sont dirigés par les fluctuations de cette industrie. Les Flamands et les Brabançons aimaient les Anglais plus pour leurs sacs de laine que pour eux-mêmes, comme dit un chroniqueur (5).

(1) Voir les *Comptes* et HENNE, ouv. cité, p. 104.
(2) *Comptes de Gand et de Bruges*.
(3) *Voorgeboden*, p. 6, 7, 36.
(4) HENAUX, ouv. cité, p. 467.
(5) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 43; WILLEMS, *Belgisch Museum*, t. IV, p. 368.

Digitized by Google

Or, tandis qu'ici on se consumait en guerres pour maintenir la libre entrée de la matière première, les rois d'Angleterre attiraient chez eux les ouvriers (1). L'émigration dut être énorme, quand on songe à la quantité d'artisans que la décadence d'Ypres, de Louvain, les crises de Gand, de Bruxelles, d'Anvers devaient jeter sur le pavé, faute d'ouvrage (2).

La nature même mêlait son action fataliste aux événements humains pour déplacer l'axe du commerce dans notre pays.

Bruges voyait son estuaire, le Zwijn, lui échapper; elle voulait attirer à elle les eaux qui lui manquaient pour maintenir, dans le golfe et le canal qui y menait, des chasses suffisantes destinées à combattre les ensablements. Peines perdues! Gand, frappé par les mêmes événements qui rendaient inutile l'antique canal de la Lieve débouchant dans le Zwijn, ne voulut pas qu'on touchât à ses eaux en faisant une saignée à la Lys.

Et Bruges se consuma à lutter contre la fatalité (3).

D'autre part, l'Escaut s'ouvrait tout large devant Anvers, et cette ville commençait à voir luire l'aurore des temps qui devaient faire d'elle la métropole commerciale de l'Europe occidentale (4). On prétend que, dès le commencement du siècle, des négociants qui avaient leurs comptoirs à Bruges avaient émigré à Anvers (5). Tout fut fait, d'ailleurs, pour les attirer dans cette dernière ville. Anglais, Vénitiens, Hanséates s'y établirent les uns après les autres (6).

Les crises économiques se compliquaient de crises monétaires et financières. Les unes naissaient des autres.

Les rois de France falsifiaient leurs monnaies, de sorte que ces représentations de la valeur ne représentaient plus rien de précis. Il fallait des édits pour forcer la circulation des espèces

(1) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 44.
(2) HUYTTENS, ouv. cité, p. 44.
(3) *Inventaire des archives de Bruges*, par GILLIODTS, *passim*.
(4) MOKE, ouv. cité, p. 251.
(5) GÉNARD, ouv. cité, p. 387.
(6) ID., p. 392, 396, 398.

Digitized by Google

douteuses (1) et les municipalités elles-mêmes devaient se mêler d'en régler les cours (2).

Les espèces les plus variées circulaient et la profession de changeur était très lucrative (3). On devait prendre des mesures de surveillance contre ceux qui l'exerçaient (4).

Ces changeurs convertissaient les monnaies étrangères en lingots qu'ils exportaient, ou qu'ils portaient à la monnaie locale, selon qu'ils y trouvaient intérêt. Le comte de Flandre prit, en 1356(5), des mesures pour empêcher que « plusieurs diverses monnaies d'or » ne prissent plus « leurs cours oultre leur juste pris ». Ailleurs (1358) (6), il avoue que « grant quantité de fin or s'en va en Engleterre par che que li marcheant y ont plus de proffit que à nos monnaies ». On constatait donc alors déjà tous les phénomènes qui se présentent dans nos crises monétaires modernes.

La monnaie était cependant infiniment plus rare et son pouvoir d'acquisition plus grand. Il y eut des moments où des administrations publiques, comme Gand, afin d'avoir des espèces monnayées en main, pour les distribuer en soldes et en traitements, faisaient des spéculations de ce genre : achat à crédit sur un grand marché (à Bruges) de marchandises quelconques au prix fort et revente à perte pour toucher le prix en argent; la caisse communale se chargeant de combler plus tard la différence (7).

On empruntait aussi aux particuliers en stipulant des remboursements périodiques ou rentes. On empruntait surtout à des spéculateurs italiens qui, semble-t-il, avaient monopolisé entre leurs mains la circulation des valeurs d'or et d'argent du monde entier, par la création de leurs banques (8).

(1) BLANQUI, ouv. cité, p. 154, 155; LEVASSEUR, ouv. cité, p. 392, t. I.
(2) *Voorgeboden*, p. 77.
(3) HENAUX, ouv. cité, p. 322.
(4) *Voorgeboden*, p. 88.
(5) GAILLARD, *Les monnaies des comtes de Flandre*, p. 98.
(6) ID., p. 150.
(7) Voir notre « Étude sur les emprunts des pouvoirs publics », *Messager des sciences historiques*, 1890-1891.
(8) BLANQUI, ouv. cité, p. 174, 176, 177; *Histoire du commerce du monde*, par OCTAVE NOËL, p. 290.

Digitized by Google

La facilité du crédit pouvait faire croire aux princes et seigneurs que leur richesse était illimitée. Mais quand arrivait l'époque de l'échéance ils demandaient, se trouvant à court, des « aides » à leurs bonnes villes. Celles-ci, qui n'avaient plus, comme dans les siècles antérieurs, à acheter des « libertés », se refusaient au payement des aides, et c'était la guerre.

Tout le monde était dans la gêne et néanmoins, ainsi qu'il arrive, tout le monde se croyait riche et puissant.

A toutes ces crises d'ordre matériel s'ajoutaient des crises d ordre moral qui contribuèrent, comme les autres, à modifier profondément la société au XIVe siècle. Le temps n'était plus au mysticisme religieux des premiers âges. Les serfs affranchis avaient appris à compter beaucoup plus sur eux-mêmes que sur l'intervention miraculeuse de la divinité pour lutter contre les déboires de l'existence. La religion catholique avait pénétré profondément dans nos populations; c'était devenu une institution nationale. On ne cherchait pas même à comprendre pourquoi il pouvait y avoir des gens d'une autre religion, et les juifs paraissaient tellement en dehors du commun des mortels que rien ne paraissait plus naturel — quand on n'avait plus besoin de leurs services d'argent — que de les dépouiller et de les chasser.

Mais la religion était plutôt une affaire d'habitude que de croyance, car il eût fallu avoir une foi bien robuste pour retrouver la main de Dieu dans les agissements du clergé, haut et bas, qui semait, à cette époque, les interdits et les excommunications selon son bon plaisir ou le bon plaisir des rois, et qui se divisa en deux camps ennemis, par le fameux schisme d'Occident. On peut lire des tableaux de la façon dont les contemporains représentaient le clergé dans Van Maerlant, dans Jean Boendaele, dans Jean Weert (1) et surtout dans Jean Van Ruijsbroeck (2).

(1) Cités par ALTMEYER, *Les précurseurs de la Réforme aux Pays-Bas*, t. I, p. 193, 197, 199.

(2) WILLEMS, *Belgisch Museum*, t. IX, p. 163; confér. VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 330 et suiv.

Digitized by Google

L'institution des pèlerinages, comme une peine, n'était plus qu'un vain mot. On avait remplacé les voyages de mortification par des listes de prix (1) qui se payaient, sans doute, au clergé; moyennant quoi on recevait une attestation que la peine avait été subie.

Dans cette débâcle de la foi antique, au milieu de cette déroute du sentiment religieux, les esprits faibles, superstitieux, étaient disposés à considérer comme une vengeance de Dieu les calamités naturelles qui survenaient. La fameuse peste de 1348 donna naissance à la secte des flagellants ou frères de la croix, qui se répandit partout dans le pays en se livrant à des mortifications publiques (2). C'était, pour les vagabonds, une occasion excellente de désordres, et l'autorité publique dut sévir de toutes parts pour combattre ce nouveau fléau intellectuel, plus pernicieux que le fléau physique qui l'avait engendré.

Ce que pouvait être, au fond, la moralité publique dans cet état de choses, on ne le conçoit que trop aisément, si même de nombreux documents de l'époque ne nous l'apprenaient (3). Pourquoi dans les chartes des métiers, par exemple, ces prescriptions contre les veuves qui se prostituaient, contre les bâtards, contre les artisans qui menaient une vie déréglée? Pourquoi ces ordonnances communales et princières sur le luxe des vêtements, sur les mascarades, sur les injures, etc. (4)?

Tout le monde s'amusait beaucoup, sans doute pour chasser de force les idées tristes. Depuis les princes qui s'entouraient d'une cour de ménestrels et de gens de plaisir de toute sorte (5), jusqu'au menu peuple miné par la passion du jeu, au point que les ordonnances pénales des magistrats se succédaient sans pouvoir enrayer le mal (6). La criminalité ne con-

(1) CANNAERT, *Bijdragen tot de kennis van het oude strafregt*, p. 82; VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 340.

(2) *Kronijk van Vlaenderen*, t. I, p. 221; *Voorgeboden*, p. 40, 45, 50; *Chroniques de Li Muiisis;* HENNE, t. I, p. 111; MERTENS, t. II, p. 190; ALTMEYER, ouv. cité, t. I, p. 78.

(3) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 400 et suiv.

(4) *Voorgeboden, passim;* WILLEMS, *Belgisch Museum*, t. I, p. 259; t. IV, p. 93.

(5) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 408, 409; MEYER, *Annales*, p. 170.

(6) *Voorgeboden, passim.*

Digitized by Google

naissait, paraît-il, plus de bornes, puisque l'annaliste Meyer raconte que dans l'espace de dix mois, on avait constaté, en 1379, 1,400 homicides dans le quartier de Gand (1).

Si le tableau que nous venons de faire de l'état moral de nos populations vers la fin du XIVe siècle peut paraître poussé au noir, retenons toutefois de l'ensemble des faits que nous avons signalés, que les freins ordinaires qui retiennent les hommes dans les lois morales faisaient défaut, puisqu'il n'y avait plus ni religion certaine, ni autorité judiciaire souveraine reconnue.

Toutes les crises qui s'étaient accumulées sur le XIVe siècle n'avaient cependant occasionné que des arrêts momentanés, des instants de ralentissement dans la marche continue du progrès matériel de nos quatre grandes villes.

Si, dans la Flandre, des symptômes de décadence se manifestaient par l'exode des commerçants à Bruges, par l'abaissement d'Ypres, Gand restait encore une ville très considérable. Anvers et Liége croissaient en activité et en population. Bruxelles avait pris la place de Louvain comme chef-lieu du Brabant.

Gand, qui pouvait mettre sur pied de guerre une armée de 5,000 hommes [en 1356 (2) et en 1382 (3)], devait certainement avoir une population de plus de 150,000 âmes (4). On parle même d'armées de 15,000 hommes (5) ou de 19,000, commandées par les capitaines gantois (6), mais il s'agit évidemment de corps d'armée comprenant, outre les Gantois proprement dits, tous leurs alliés. Froissard dit encore qu'il y avait 80,000 hommes de 15 à 60 ans (7). Tenons-nous-en au chiffre de 150,000 habitants, qui est déjà énorme pour l'époque.

(1) MEYER, *Annales*, p. 170.
(2) *Voorgeboden*, p. 167.
(3) FROISSARD, édit. Kervyn, t. X, p. 20.
(4) Voir notre article sur les Gantois au siège de Tournai, *Flandre libérale* du 27 août 1887 ; confér. : *Nouvelles Archives historiques*, t. I, article de M. LENZ sur Jacques Van Artevelde.
(5) VANDEN PEEREBOOM, *Ypriana*, t. VII, p. 354.
(6) HUYTTENS, ouv. cité, p. 132.
(7) FROISSARD, édit. Kervyn, t. IX, p. 350.

Digitized by Google

Liége semble avoir suivi de près la capitale des Flandres. Son territoire s'était étendu et son commerce n'avait fait qu'augmenter (1). M. Polain lui donne une population de plus de 100,000 habitants (2).

Bruxelles pouvait avoir 40,000 habitants (3) et Anvers 20,000 (4).

Au point de vue topographique et monumental, ces villes commençaient aussi la transformation qui devait s'accentuer au siècle suivant et dont les détails deviennent trop longs à énumérer.

Si la fin du XIVe siècle a amené un changement considérable, au point de vue politique et social, par l'unification bourguignonne, la civilisation du monde occidental suivait son évolution progressive et nos quatre grandes villes restèrent au premier rang.

(*A suivre.*) MAURICE HEINS.

(1) MOKE, ouv. cité, p. 211.
(2) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 55.
(3) VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 380
(4) MERTENS, t. III, p. 442 et t. IV, p. 439.

Digitized by Google

L'ART INDUSTRIEL EN GRÈCE

Une époque de fouilles universelles doit s'attendre à tout. Lorsqu'on est en train de reconstituer les races, les langues, les annales, les littératures, qu'on a mis au jour des bibliothèques de papyrus et de briques, rétabli les livres sacrés de l'Orient, découvert Troie et Mycènes, après Thèbes, Babylone et Ninive, déblayé l'ancienne acropole d'Athènes avant l'invasion des Perses, comme les villes enfouies sous le Vésuve et les tombes sous le Santorin, que les antiques sanctuaires de la Grèce ont été explorés et qu'on rend à l'histoire, avec ses diverses époques, de nombreux chefs-d'œuvre : l'Hermès, le Satire, la tête de la Vénus, de Praxitèle, le Diadumène de Polyclète, les reliefs de Pergame, la Déméter de Cnide, — l'énumération serait longue, — il semble qu'on n'aura plus à s'émerveiller de rien. Deux grandes surprises cependant se sont mêlées à tant de trouvailles, pour nous ouvrir deux mines d'art, qui sont loin d'être épuisées, et créer deux branches nouvelles de la science archéologique. Toutes deux sont dues à l'art du potier.

La découverte de vases peints dans les nécropoles d'Étrurie, en 1828, et celle des figurines de Tanagra, en 1874, feront époque. Avant cela, on avait bien publié des recueils de vases et de statuettes, même avec illustrations gravées ou photographiées (1), mais rien n'en annonçait l'abondance ni l'impor-

(1) Citons seulement les sept volumes commencés par le comte de Caylus, en 1752, et la grande publication de Dubois-Maisonneuve, qui date de 1808. Pour les statuettes, voir De Witte, *Choix de terres cuites du cabinet de M. de Janzé*, photographiées par Laverdet, etc., 1857, in-folio. Bibliothèque de l'Académie de Belgique, nº 9,340. (C'est la première fois que la photographie a servi à ces reproductions.)

Digitized by Google

tance historique et artistique. Aujourd'hui, il y en a partout; dans les musées publics seulement, on compte environ 20,000 vases et, sans aller jusque là, les figurines commencent à faire nombre. Cela nous met en présence de deux cycles d'art dont le développement a suivi, pas à pas, la civilisation de la Grèce et créé, comme la sculpture, la peinture et les belles lettres, un ensemble complet où dominent des chefs-d'œuvre. C'est tout un monde, un double monde, rendu à la vie, à l'admiration, à la gloire. Et cet art est un art industriel et populaire. Nous verrons comment un peuple de goût met le grand art à son usage quotidien.

CHAPITRE PREMIER.

LES VASES PEINTS.

Pour commencer par les vases, que de monographies aussitôt, et de dessins, et de recueils, et de livres! Dès 1829, un Institut de correspondance archéologique est fondé à Rome et ses *Monumenti inediti* donnent une grande place aux vases de Vulci. En Allemagne, Gerhard entreprend, en 1840, des reproductions coloriées qui le menèrent de 300 à 400 planches. En France, Dewitte et Lenormant en publient une « élite », qui ne s'arrêtera qu'après 470 planches, classées d'après les sujets; car le premier point qu'on pouvait aborder aussitôt, c'était d'y voir « des matériaux pour servir à l'histoire ». En Italie, c'est encore Micali avec 4 atlas, Inghirami avec 10 volumes de Monuments « dits Étrusques ». En Belgique, après Roulez et son Choix de vases du musée de Leyde (1854), Dewitte consacra toute sa vie et une belle revue à suivre les progrès de cette séduisante archéologie. Tout récemment encore, nous avions M. Van Branteghem. Les *Monumenti* de l'Institut de Rome font souche à leur tour. Après le *Museo borbonico* de Naples, la Russie nous envoie les Comptes-rendus de la commission impériale d'archéologie avec de beaux atlas. Les anciennes revues n'y suffisent pas, ni les mémoires d'académie ou les monographies des fêtes de Winckelmann. Partout, de nouvelles gazettes donnent des gravures, des chro-

Digitized by Google

mographies, qui nous viennent d'Amérique comme de Berlin, et d'Athènes comme de France. De nouveaux recueils spéciaux y ont été consacrés, par Millingen en Angleterre, Benndorf en Allemagne, Dumont et Chaplain en France, et, dès 1858, Birch avait écrit en anglais une Histoire de la poterie antique. Tout récemment (1888), Rayet et Collignon ont présenté la même étude illustrée aux lecteurs français. Et déjà les musées rédigent leur catalogue. Là, le classement s'esquisse, la valeur s'apprécie, la science mûrit. En 1857, Birch n'arrivait qu'à 15,000 vases. Aujourd'hui, le plus petit des trois musées d'Athènes, celui de la Société archéologique, en a près de 1,000 et Berlin en est à 4,200, Naples à 4,350. Dewitte et Lenormant étaient plus près de la vérité lorsqu'en 1847, ils évaluaient le nombre des vases exhumés à 50,000. Devant l'énorme richesse, le seul moyen d'échapper à l'ignorance est de savoir qu'on ne sait rien. A peine peut-on étudier un ou deux milliers de ces innombrables pièces. Pour en illustrer l'histoire des antiquités, il n'y a eu qu'à puiser dans le tas, et plusieurs volumes aussi sont déjà remplis de ce qui se rapporte à Homère et au cycle épique. En faire un choix au point de vue de l'art était plus difficile, d'abord; devient plus possible chaque jour; mais il y faudrait des frais et des volumes considérables. L'unique ressource pour l'esquisser est de nous arrêter, après quelques faits généraux, à des points saillants, les plus connus, les mieux appréciés, et s'il se peut que ce soient dans les plus intéressantes catégories, ce sera quelque chose. Je n'ai rien négligé pour que mon choix ne dépendît pas trop du hasard.

I. — *Les plus anciens vases.*

La qualification d'étrusques, donnée d'abord à ces vases trouvés en Étrurie, combattue aussitôt par Winckelmann, suspecte à Inghirami, est abandonnée aujourd'hui, et l'attribution des diverses provenances commence à se faire méthodiquement. Il serait trop long de nous y arrêter dans une étude dont l'intérêt s'attache surtout à l'évolution artistique.

Digitized by Google

Une simple revue rapide suffira pour les plus anciennes fabrications. Si profondément que l'on fouille, on rencontre des vases. Schliemann cherche-t-il Troie: dans les plus anciennes des villes enfouies sous la colline d'Hissarlik, il en trouve d'avant le fameux siège chanté par Homère. Ils ont diverses formes; on ne les peint pas encore, on y modèle grossièrement des attributs féminins (1). Pénètre-t-on, en 1870, sous la lave des volcans de l'île Santorin, dont l'éruption date d'environ deux mille ans avant notre ère, on y découvre des vases, comme plus tard dans les tombes de Crète (2), ornés de dessins de feuilles, de fleurs, d'animaux (3). A Mycènes, à Tirynthe, Schliemann en exhume avec des dessins géométriques et des rangées d'hommes armés (4). M. Paléologos et d'autres ont exploré les plus profonds étages des nécropoles d'Athènes: ils y ont trouvé des séries de vases géométriques, à zones couvertes de cortèges, guerriers, maritimes, funéraires (5). Les plus anciens vases d'Étrurie ont aussi des scènes de chasse ou de combat (6); d'autres, de Corinthe présentent des zones d'animaux (7).

La richesse apparaît bientôt. Des vases célèbres par leur ancienneté ou leur sujet sont à signaler. L'un en or repoussé figurant une lutte de taureaux, trouvé en Crimée (8), l'autre en argent doré trouvé à Kertsch, dans le Bosphore cimmérien (9), sortent de notre sujet, mais ils attestent, ainsi que les vases d'or de Mycènes, le goût naissant des belles figurations. Citons aussi, parmi les vases de terre, les coupes archaïques où le roi Arcésilas est peint surveillant la récolte ou présidant au pesage d'une plante médicinale réputée alors, retrouvée

(1) SCHLIEMANN, *Ilios* p. 286 et suiv.
(2) DURUY, *Histoire de la Grèce*, t. I, p. 34.
(3) RAYET et COLLIGNON, *Histoire de la céramique*, pl. 25, etc.
(4) *Tirynthe*, pl. 27, 18 et 14; *Mycènes*, fig. 213, et DURUY, I, 35.
(5) RAYET et COLLIGNON, pl. 1 et 2, et p. 49, etc.
(6) *Gazette archéologique*, vase de Cervetri, 1888, pl. 25.
(7) *Archeologische Zeitung*, 1881, tab. 10-13.
(8) *Ephemeris archéolog. d'Athènes*, 1889, pl. 9.
(9) DURUY, t. III, chromo à part.

Digitized by Google

récemment, le silphium (1), et aussi un vase où Crésus est représenté sur son bûcher (2). Le style géométrique avait été abandonné de bonne heure en Grèce et l'influence de l'Asie Mineure y avait fait lentement place à l'archaïsme athénien qui couvre encore les zones des vases, de cortèges de funérailles (3), de défilés de soldats (4) ou d'affreux monstres en fuite, comme sur une amphore de 1 mètre 22, dont le goulot représente Héraclès égorgeant un centaure (5). Une fois à Athènes, l'évolution sera prompte.

II. — *Formes, inscriptions, etc.*

Ce qui frappe d'abord les yeux dans les musées, ce sont les diverses formes des vases. Millin en avait publié quelques douzaines, Birch en donnait déjà 85, de noms différents; Dewitte et Lenormant, dès leur premier tome, publient le dessin de celles qu'ils ont rencontrées; elles montent à 109 (6). Les catalogues de musées suivent l'exemple : le premier volume de celui de Londres en trouve 203 sur 1,240 pièces (7). Au petit musée de Varvakeion, d'Athènes, M. Collignon en note 117 sur 821 pièces (8); Heydemann en trouve, à Naples, 185 (9); et le plus récent de ces catalogues, celui de Berlin, ne dessine pas moins de 345 formes variées (10). Elles vont de l'amphore et de l'hydrie, au gros ventre à remplir d'eau; du grand cratère, haut parfois d'un mètre, un mètre et demi, où l'eau se mêlait au vin, jusqu'aux urnes qui servaient à y puiser, aux coupes où l'on buvait; puis, du lécythe au col étroit,

(1) DURUY, t. I p. 702. BIRCH, *History of ancient potery*, I, frontispice.
(2) DURUY, I p. 680.
(3) *Monumenti*, 1872, pl. 39.
(4) *Ibid.*, pl. 40.
(5) *Antike Denkmäler*, pl. 57 et gravure dans le texte, p. 46.
(6) *Élite des monuments céramographiques*, 1821.
(7) Londres, 1851.
(8) Catalogue, 1877.
(9) Musée de Naples, texte allemand, 1872.
(10) Deux volumes in-12, 1885. C'est un essai complet de classement historique.

Digitized by Google

fait pour les libations d'huile ou de parfum, aux boîtes rondes à couvercle pour les cosmétiques de toilette : les pyxis ; du bombyx assez pareil au cocon dont il porte le nom, à la corne qui remplaçait l'outre et où l'on buvait à même par la pointe. Il n'est pas jusqu'à l'osselet qui n'y ait servi de modèle (1).

On y remarque aussi des inscriptions. Les unes, familières aux auteurs, sont des signatures. Comme on lisait au bas du colosse or et ivoire du Jupiter olympien : « Phidias, fils de Charmidès, Athénien, me fit »; de même, sur de modestes vases d'argile, on trouve des noms d'artistes honorés en Grèce, rendus aujourd'hui à l'histoire. Birch en citait plus de 30; chaque publication en grossit le nombre. Un choix de gravures, fait en Allemagne pour l'enseignement, en donne plusieurs fac-simile. Quand Klein leur consacra un livre, de tous les coins de l'Europe, on lui indiqua des noms oubliés, et la seconde édition les porta presque à la centaine, avec plus de 500 vases signés. Brygos en a 8; Euphronios, 6; Exékias, qui, sur une coupe, se plaît à faire un vers iambique pour nous dire qu'il l'a tournée et peinte, en a 14; Hermogénès en a 17; Hiéron avec ou sans Macron en a 23; Epictétès, 27; Panphaios, 28; Tléson, 36; Nicosthènes, 78. Lorsqu'en 1888, Dewitte à son tour battit le rappel dans sa *Gazette archéologique*, il trouva 6 noms ignorés, plus 27 vases appartenant à 14 artistes connus. La même année, une exposition spéciale, à Londres, révélait de nouveaux noms, montrait 3 beaux vases signés, de la collection du marquis de Northampton (2) et, du premier pas à la recherche des choses précieuses, nous rencontrons une galerie belge qui m'a permis d'achever cette étude sans sortir de Bruxelles. Le musée Ravenstein a de beaux vases, parmi lesquels Dewitte en avait trouvé trois à distinguer pour la signature. Mais je parle de la collection de M. Van Branteghem. Exposée, en 1888, au Burlington-Club, analysée par un des anciens directeurs du musée du Louvre, M. Frœhner,

(1) STACKELBERG, *Tombeaux des Hellènes*.
(2) *Burlington-Club catalogue*, 1888, nos 101, 108 et 110.

Digitized by Google

reproduite en partie dans le catalogue de cette exposition, orné de belles planches, les plus belles que j'aie vues, elle tenait, à Londres, la place d'honneur. Elle est malheureusement dispersée aujourd'hui. Mais il en reste deux catalogues illustrés. On y remarquait tout d'abord des coupes signées. L'une des plus anciennes connues s'y trouvait ; c'est une petite coupe avec une bordure historiée, où s'encadrent les lettres archaïques d'une inscription qui dit : « Oikophèles m'a tournée, Oikophélès m'a peinte » (1). Puis, il y en a près de 30, de différentes formes, de diverses époques et de dessins de plus en plus beaux, des maîtres les plus célèbres. On en avait cité une d'Hermaios, qu'on a perdue de vue. Il y en avait ici deux signées de ce maître (2). Plusieurs autres ont été publiées (3). J'en réserve deux pour l'étude des qualités artistiques de la poterie grecque.

En attendant, remarquons d'autres notations. Comme sur les bas-reliefs et les stèles, on grave sur les vases les noms des personnages représentés. Chaque dieu, chaque roi, les chevaux mêmes y ont leur état civil et les choses aussi sont parfois surmontées de leur nom : la lyre, le trône, l'autel, la source, etc. Cela devait nous faciliter l'interprétation des sujets, éclairer plus d'une légende, présenter quelques énigmes. D'autres inscriptions répondent à un sentiment ; ce sont des espèces d'exclamations ou de dédicaces : Oh! la belle enfant! Oh! le beau garçon! ou le méchant! ce qui équivaut. Le mot beau y est souvent seul, on le lit jusqu'à trois fois dans le fond d'une coupe représentant un taureau (4). Au fond d'une coupe d'Hiéron, Aurore est peinte enlevant Céphale ; la déesse crie : Beau (5). Ailleurs, un jeune homme est aidé dans sa

(1) *Burlington-Club catalogue*, 1888, pl. 1, et Catalogue Van Branteghem, 1892, pl. 1.

(2) Catalogue français de 1892, nos 28 et 29.

(3) Catalogue anglais, 1888, pl. 1-16 ; Catalogue français, 1892, nos 1 (pl. 1), 8, 9, 10, 11, 12, 26, 28 (pl. 3), 29 (id.), 30 (id.), 41, 47 (pl. 6-9), 52 (pl. 10-14), 64, 67 (pl. 19), 68, 72 (pl. 21-22), 75, 76 (pl. 24-27), 84 (pl. 29), 85 (pl. 30), 165 (pl. 40), 166 (pl. 41), 167 (pl. 42), 206, 207 (*Teisias d'Athènes*), et 230.

(4) Collection Sabouroff, livraison II, pl. 53.

(5) *Monumenti*, t. XI, pl. 48.

Digitized by Google

toilette par une jeune fille qui le salue de la même manière (1) Gerhard, dans ses *Vases à boire*, en a publié un où quatre couples échangent l'éloge au masculin et au féminin, sauf pour une seule paire d'amis où ce sont deux adolescents qui s'admirent (2). Dans une scène de banquet, le fond du calice met dans la bouche d'un convive, qui chante couronné de feuilles, trois mots qui sont le début d'une poésie amoureuse de Théognis: « Oh! le plus beau des enfants...! » (3). Souvent, la devise cite le nom de l'être admiré : « Le beau Léagros! le beau Memnon! la belle Glyko! » ou encore, la dédicace est complète : « Un tel m'a donnée à un tel ». Il y a tout un livre allemand sur les vases destinés aux favoris des peintres, ou de leurs clients; on dit cela d'un mot : *Lieblingsinschriften*. L'on ne se borne pas à dire en passant: « Bonjour » ou « Comment vas-tu? » — « Salut et bois bien » (4). L'amour aussi s'en mêle, c'était obligé. Cadeaux d'amour ou d'amitié, prix de beauté ou de jeu dans les festins ou les gymnases, présents de noces ou de funérailles, la destination se dévoile partout. Birch et après lui Dewitte, puis M. Collignon signalent, sur une coupe de Vulci, un petit dialogue entre un vieillard et des jeunes gens. L'un montre quelque chose en l'air et crie avec joie : « C'est l'hirondelle! », le vieillard, pour la voir, tourne la tête et répond : « Oui, par Hercule! » de l'autre côté, un éphèbe suit l'oiseau des yeux : « La voilà! »; enfin, une quatrième inscription fait conclure au père : « C'est le printemps » (5). Cela mérite d'être répété; on dirait une courte idylle de Théocrite (6).

(1) GERHARD, vases du musée de Berlin, I, coupes, pl. 14.
(2) *Id.*, coupes à boire, pl. 14-15.
(3) THÉOGNIS, vers 1305-6. Duruy en donne la gravure, I, 525.
(4) Catalogue Van Branteghem, n° 18.
(5) *Monumenti*, II, pl. 24.
(6) Ampèreàa retrouvé ce souvenir, de nos jours: A Rhodes, dit-il, les jeunes garçons chantent : « Elle est venue, l'hirondelle qui amène la belle saison! Ouvrez la porte à l'hirondelle! » (*La Grèce*, etc., 1859. p. 58.)

Digitized by Google

III. — *L'art archaïque.*

Le dessin sur vases a suivi toutes les phases de la peinture et c'est d'après lui qu'on peut le mieux esquisser l'histoire de cet art perdu. La période archaïque semble une des plus fécondes. Au seul musée de Berlin, elle prend la moitié des quatre mille vases. L'art industriel s'y empare de tous les sujets, à sa manière. Les luttes des Dieux et des Titans, le cycle homérique, les poèmes hésiodiques, les légendes et les mystères des déesses d'Eleusis, d'Orphée ou de Dionysos, les scènes de sacrifices, de mariage, de funérailles, y tiennent une grande place. Le potier jette dans ses tableaux changeants le ciel et la terre, le culte et les mœurs; il ne néglige rien et, par un phénomène curieux, pendant qu'il nous reste des cycles épiques à peine un poème sur cinquante, du théâtre pas une tragédie ni une comédie politique sur cent, et pas même une seule comédie de mœurs, que le lyrisme n'est guère plus riche malgré Pindare et Sappho, ni la poésie alexandrine malgré Théocrite, que la peinture, entièrement perdue, ne nous laisse guère que des noms ; l'art populaire, au contraire, grâce à l'usage d'en orner les sépultures et aux lois qui, pour arrêter les profanations, défendirent d'y déposer des objets de valeur, grâce aussi à une prodigalité qui répandait les vases partout, nous a transmis toute une illustration des poètes, tout un musée de souvenirs des peintres. L'argile modeste qu'un choc brise, qui s'effrite sous le froid ou l'humidité, a survécu aux monuments grandioses, au papyrus des manuscrits, aux colosses de bronze, au marbre des statues. L'épopée y retrouve mille échos plus vivants que les résumés des grammairiens ou les commentaires des critiques ; on y revoit le personnel du théâtre et des scènes de pièces dont le titre est perdu ; et, mieux que chez les philosophes et les historiens, les élégiaques et les comiques, on y pénètre dans les coutumes et les superstitions, dans les rites du culte et l'originalité des mœurs. On peut y suivre, page par page, toute la vie de la Grèce.

Digitized by Google

IV. — *Les procédés nouveaux.*

Ceci est encore d'un intérêt plutôt historique qu'artistique. Mais comment l'art du potier parvint-il à un développement artistique personnel? Voilà qui nous importe davantage.

Quand l'art s'applique à des industries, il n'a généralement à créer que leurs formes spéciales et, pour le reste, il suit des modèles. Mais, en Grèce, tout vivait dans une si naturelle indépendance que la céramique s'appropria le domaine commun des traditions religieuses, épiques, artistiques, du pays, dans une entière liberté d'interprétation, de procédés nouveaux et d'œuvre originale. Ceci demande à être analysé.

Nous avons vu l'immense variété des formes données aux vases et des sujets qu'on y représentait. D'abord, on les couvrit de dessins, du haut en bas. L'architecture, outre ses grandes statues et ses peintures murales, avait ses bas-reliefs teintés, ses colonnes peintes de dessins polychromes ; frises, métopes, corniches, chapiteaux, tous les coins possibles depuis les tuiles de faîte des toits, antéfixes, acrotères, jusqu'aux semelles des dieux, ornés d'arabesques, de figures, de couleurs: il en fut de même du miniscule édifice des vases, dont le socle et le goulot, le couvercle, les rebords et les anses, le haut cylindre, le ventre creusé ou bombé, même les capricieux contours de l'osselet se couvraient d'animaux et de personnages, et s'il restait quelque vide, on y peignait des palmettes. Un vase du musée de Florence, à figures noires sur fond terre cuite, peut symboliser cette prodigalité. Il porte le nom de l'archéologue M. François, qui le découvrit, en 1844, près de Chiusi.

C'est une large amphore qui ne se contente pas de six zones de peintures, trois sur la panse, deux sur le col, une sur le pied, mais qui charge de figures ses deux anses et encadre le tout de palmes, de griffons, de sphinx. On y voit des temples et presque tout l'Olympe. On y passe des noces de Thétis et des scènes de l'*Iliade,* à des luttes de centaures, à des jeux de funérailles, à des combats de fauves, à une chasse de Thésée

Digitized by Google

et d'Ariane, à une lutte de grues et de pygmées, que sais-je encore? Les personnages s'y comptent au delà de la centaine et il n'y a guère moins de chevaux; puis, les dieux, les héros et les nymphes, des Athéniens chassant et des Athéniennes dansant; les chevaux, les chiens, les objets mêmes, surchargent la peinture de leurs noms, ce qui n'empêche pas les auteurs d'y trouver place pour faire dire deux fois au vase qu'Ergotimos l'a fait et que Clitias l'a peint (1).

Le vase de Darius, avec ses trois grands sujets que rien ne sépare, rentre dans cette catégorie (2).

Le célèbre peintre Polygnote, qui avait décoré la lesché de Delphes et le pœcile d'Athènes, procédait ainsi par masses. On a essayé, en France et en Allemagne, de refaire, d'après Pausanias, son tableau à deux compartiments de la *Destruction de Troie* (3). Cela n'a été possible que d'après des vases, comme les deux grandes amphores trouvées à Bologne où est peinte la chute de Troie (4).

Au dire des archéologues, ces vases, malgré les défectuosités du genre, nous rendent une idée de la peinture de Polygnote, de Parrhasius ou de Zeuxis. « Sans eux, dit Dewitte, on ne se douterait pas de l'activité de vie qui régnait dans les arts en Grèce (5).

Une espèce nouvelle, les vases à reliefs, s'ajoute à ceux-là, dans le même esprit. Ils sont rares, il n'y en a guère qu'à Berlin, à Paris, à Athènes et à Bruxelles. M. Van Branteghem en avait quatre des plus curieux, qui représentent trois des épisodes du cycle de Troie, trois scènes de la *Petite Iliade*, de Leschès, puis cinq scènes de l'Iphygénie d'Euripide. Titres, inscriptions, noms de personnages, vers du poète, rien n'y manque pour surcharger les reliefs, rien que le nom de l'artiste (6).

(1) WIENER, *Vorlegeblatter*, 1888, pl. 2, 3, et s.
(2) DURUY, *Histoire des Grecs*, II, pl. à part, en chromo.
(3) WIENER, *Vorleg.*, pl. 10, 11 et 12.
(4) *Monumenti*, 1880, t. XI, pl. 14 et 15.
(5) *Gazette des Beaux-Arts*, déc. 1862.
(6) Fêtes de Winckelmann, n° 50, analyse de ces vases. — Catalogue Van Branteghem, nos 300-303.

Digitized by Google

Après ces entassements de sujets que rappellent certains bas-reliefs antiques comme l'*Apothéose d'Homère* et les *Tables iliaques*, on peut chercher de petites scènes détachées qui reposent l'œil : un potier, par exemple : des femmes à la fontaine, l'hydrie sur la tête; la charrue; la vendange; la Force; des enfants jouant (1); un ciel étoilé, etc. (2).

Quand l'ordre et le choix vinrent jeter la lumière sur une profusion qui fait penser aussi à nos diptyques, triptyques, poliptyques, retables peints ou sculptés, du moyen âge, ou à nos tabernacles, cathédrales, hôtels de ville, chargés de sculptures, — la peinture sur vases, comme la fresque murale, en arriva, sans doute, à une véritable pompe de groupement. Ce fut comme Raphael après Fra Angelico ou Rubens après Van der Goes et Metzys.

Quoique assez sommairement traitées, les grandes planches de Gerhard révèlent aux yeux l'art de composition, le sens épique ou dramatique, dans la lutte des dieux et des géants (3); dans l'histoire du taureau de Méléagre et du cheval de Bellérophon (4), dans l'enlèvement d'Europe (5), dans l'apothéose d'Hercule auprès d'Omphale qu'Amour couronne, qu'entourent des scènes de toilette et de musique et où passe un jeu de mère avec son enfant (6); dans le mariage du même dieu avec Hébé, où Zeus et Héra président, que couronne Vénus Aphrodite et dont Diane (Artémis) porte le flambeau nuptial (7). Zeus dans sa cour de Dieux (8) atteint surtout le large dessin de ton épique, et pour l'ampleur du sujet, on peut produire la naissance d'Erichtonios (9).

Arrêtons-nous aussi devant un cortège de noces, dont le dessin, bien rendu, nous montre des jeunes filles portant les

(1) Voir DURUY, I, 440, 52; III, 26; II, 432; I, 238, 134, 318.
(2) *Monumenti*, IV, pl. 39.
(3) *Coupes et vases de Berlin*. Grand in-4°, pl. 2 3.
(4) *Vases apuliens de Berlin*. In-fol. pl. 8-9.
(5) *Ibid.*, pl. 7.
(6) *Ibid.*, pl. 14.
(7) *Ibid.*, pl. 15.
(8) *Monumenti*, t. XI, pl 18.
(9) *Ibid.*, 1877, pl. 38.

Digitized by Google

cadeaux : une boîte à bijoux, un vase ; d'autres tenant les flambeaux d'hyménée, et la mariée, pudiquement drapée, baissant la tête, sur laquelle plane une couronne de myrte (1).

On appelait pyxis une boîte ronde d'Athènes qui servait à la toilette des femmes. Sur le couvercle d'un des plus beaux, on voit un lever de soleil qui nous ramène à la composition du sujet par la course circulaire des deux chars, à la richesse par les dorures, au style artistique par la finesse de dessin (2).

Bacchus (Dionysos) régnait sur les mystères, les légendes, le théâtre. Ses prêtresses enroulent leurs danses autour des grands vases, versent le vin, attisent la joie de vivre et le génie du beau (3). Le trait suffit à donner la sensation artistique quand la gravure est faite par les *Antike Denkmaeler* (4). Ces qualités d'art ne se dissèquent pas, on les saisit d'un regard.

V. — *Les vases panathénaïques.*

Une catégorie de vases est particulière à Athènes. Ils y servaient à mettre l'huile des bois sacrés d'oliviers, cultivés par l'État, qui était donnée en prix dans les fêtes des Panathénées. Pour chaque jeu, le vainqueur, que chantait un Pindare ou sculptait un Polyclète, recevait une provision de cette huile fine, avec l'autorisation de l'exporter et dont une partie lui était offerte dans une amphore commémorative. Une des faces du vase représentait en pied la patronne de la ville, Pallas-Athéna, bouclier au bras, lance à la main, avec une inscription annonçant « un des prix d'Athènes ». Sur un de ces vases, le bouclier d'Athéna porte, d'après le marbre de l'Acropole, le groupe des tyrannicides Harmodius et Aristogiton, qu'avait chantés un poète et que glorifiait la déesse de la sagesse. L'autre face figurait le jeu dont l'amphore

(1) *Antike Denkmaeler*, pl. 36.
(2) Collection Sabouroff, pl. 63.
(3) GERHARD, *Vases apuliens*, pl. 1-14, et *Coupes*, pl. 6 et 7.
(4) *Ibid.*, pl. 36.

Digitized by Google

était le prix, et nous voyons ainsi se succéder la course à pied, à cheval ou en char, le pugilat, la lutte corps à corps, la course en armes, toute la série des grands jeux (1). D'ordinaire, l'amphore s'allonge, plus haute que large; mais, s'il faut y peindre une course de chevaux ou de chars, elle se bombe pour lui donner pleine carrière. L'amphore panathénaïque de M. Van Branteghem était de ce nombre (2).

Les fêtes de l'esprit ne manquaient pas à ces réunions d'hommes civilisés. On y lisait Homère, Hésiode, Eschyle, etc., et il y avait des concours de chant, poésie et musique (3). Cela se voit aussi sur des vases, et, devant cette catégorie spéciale, c'est le moment de répéter le vers où Pindare a résumé le but de l'ensemble des fêtes religieuses et nationales de la Grèce, où la fière république voulait donner à l'homme :

L'esprit sage, le bras fort, la voix éloquente.

Il y avait même, en Élide, aux fêtes de Junon (Héra), des jeux de courses pour les jeunes filles; Pausanias décrit leur costume, qu'une statue du Vatican nous représente (4). Il y en avait à Athènes pour la course à cheval des enfants, et, lorsqu'en d'autres fêtes, celles de Dionysos, où la procession et le banquet rassemblaient les plus petits, âgés de trois ans, à une sorte d'initiation première, on leur offrait des cadeaux, il y entrait des vases minuscules représentant leurs jeux. M. Van Branteghem en avait une jolie collection (5).

Ainsi l'art industriel prenait part à toute la civilisation de la Grèce.

VI. — *Caractères artistiques : le dessin.*

Le goût artistique surtout nous intéresse. La peinture, inséparable d'abord de l'architecture, encadrée dans la grandeur

(1) *Monumenti*, t. X, pl. 47 et 48. — GERHARD, *Vases*, n° 2, 1843, pl. *A* et *B*.

(2) Catalogue français, 1892, n° 5, non gravée. Gerhard en a gravé une à peu près semblable. *Ibid.*, pl. A⁴.

(3) GERHARD, *ib.*, pl. I et III, et pl. A, 13, 14, 15, 16 et B, 23. — ROULEZ, vases de Leyde, pl. 18, a publié une scène de concours musical.

(4) DURUY, I, 319.

(5) Trente petits vases. Catalogue français, 1892, nos 113-142.

Digitized by Google

de ses édifices ou dans la fantaisie décorative des appartements, se développait sur des surfaces planes, dans l'unité d'une composition que l'œil embrasse d'un regard. Le peintre de vases, au contraire, obligé de tirer parti de toute sorte de surfaces accidentées, convexités hardies, creux tourmentés, courbes fuyantes, dont on ne voit qu'un côté à la fois et rarement de face, ne pouvait penser à la plasticiré soutenue du statuaire ni à la rigueur de dessin du peintre, d'après un modèle qui garde imperturbablement la pose indiquée. Il se trouvait devant un perpétuel raccourci, changeant à chaque instant, comme l'ombre d'un objet s'allonge ou diminue, s'enfle ou s'effile sous une lumière qu'on déplace. Plus de modèle ni de pose fixe ; la composition de verve s'imposait, rien n'était possible sans l'instantanéité du rendu. Médiocre, le peintre devait fléchir, à chaque pas, dans le décalque mal approprié, la pose forcée, le trait maladroit; mais, s'il était assez maître de son dessin pour le plier à toutes les exigences, forcé à improviser, il prodiguait le mouvement, y mettait l'esprit d'artifice, y trouvait des grâces d'incorrection nécessaires à cette incessante mobilité du fond. Il en arriva à s'y complaire et nous avons déjà vu sa fantaisie choisir les courbes bizarres de l'osselet; il y peignit de charmantes scènes, comme Nausicaa et ses suivantes devant Ulysse naufragé; une merveille unique du musée britannique (1). Par là, il s'assouplit à des conditions exceptionnelles, et le dessin du potier devint un art distinct, amusant, spirituel, superbe, d'une indépendance absolue, d'une plasticité personnelle. Il n'y a qu'une voix : c'est là qu'on peut trouver quelquefois l'impression de ce que fut le dessin en Grèce.

Partons d'un tableau connu. Les fresques de Pompéi ressemblent malheureusement trop à ces imitations sans talent ou à ces traductions sans respect qui fourvoient le goût plutôt qu'elles ne nous éclairent sur l'art antique. Je préférerai celles de la maison de Livie, retrouvées au Palatin en 1861. Deux tableaux : *Polyphème et Galatée*, et surtout *Io, Argus et Hermès*,

(1) STACKELBERG, *Tombes des Hellènes.*

Digitized by Google

peuvent nous servir. Peints pour le palais de l'épouse d Auguste, ils doivent avoir été inspirés par des souvenirs de chefs-d'œuvre (1).

La composition annonce une époque où l'art se dégage de tout ce qui n'est pas lui. Les allégories mêlant l'homme à la brute, les emblèmes mythologiques, les attributs, les inscriptions, tout a disparu. Dans l'un, Polyphème est toujours un géant; mais il n'avait qu'un œil chez les poètes, le peintre lui en donne deux pour regarder Galatée, dont le dos nu, traité en pleine lumière avec une douce grâce, contraste avec le géant qui l'épie derrière un rocher énorme, noir comme lui. Dans l'autre, Io n'est plus une vache, la fière jeune fille n'a plus même ses jolies petites cornes. Argus n'a pas le corps couvert d'yeux; on lui en donnait cent; ses deux yeux, sa lance et son glaive lui suffisent à garder la prisonnière. Hermès — nommé par exception — n'a plus d'ailes aux pieds; il porte le caducée, c'est son arme.

La fresque d'Io a plus de sévère ampleur, c'est un drame. La tête fière, l'épaule et le bras gauche nus, s'appuyant d'une main sur un rocher, de l'autre relevant l'himation pour que le sein ne se découvre pas davantage, la jeune fille est assise au pied d'une colonne surmontée de la statue de Junon, qui persécute en elle sa rivale. D'un côté, Argus debout, en évidence, au repos, en armes, veille, tandis que, de l'autre, un peu au fond, invisible à elle et à lui, le messager de Jupiter s'avance pour la délivrer. On sait qu'il va tuer Argus, et il suffit au peintre que les personnages soient posés, la lutte indiquée : un pas de plus, le drame commence. Des vases ont peint le combat. Cette fresque le fait palpiter d'avance, dans l'attente du spectateur. A cette mise en scène on reconnaît un maître; aussi, un savant croit y reconnaître une imitation de Nicias. Ce point de comparaison peut nous suffire.

Le coroplaste arrive aussi à simplifier l'œuvre. Le rebord

(1) *Revue archéologique*, 1870, pl. 2 et 3. — En chromo avec le cadre décoratif dans les *Monumenti*, t. XI, pl. 22 et 23, — et photographie de Rome d'après *Io*.

Digitized by Google

du cratère ou le col du lécythe, le pied et les anses de l'amphore rejettent les dessins, renoncent à l'ornement, pour s'en fier à un simple contour de belle forme et de chaude teinte. Des palmettes, quoi de plus inutile? La circonférence partagée en deux hémisphères, se contente de deux tableaux, dont l'un reste souvent secondaire, est parfois supprimé, dont le principal frappe l'œil sans qu'on ait à tourner la coupe pour comprendre le sujet. S'il comporte plus de largeur, les personnages qu'on ne voit qu'à demi n'y ont qu'une demi-importance; la figure ou l'objet qui fait le centre de la composition : Oreste devant les Furies, — Euphronios menacé du glaive, — une amazone qui se défend, — un nouveau-né qu'apporte Hermès (1), — l'échelle qui sert à cueillir l'encens (2), — tient le milieu, et l'ordre n'en souffre pas. Si le tableau fait le tour du vase, c'est qu'il nous déroule les divers moments d'une scène représentée : un jeu, un bain, une toilette, un enlèvement. Dans le comique aussi, on se prive, en faveur de l'ensemble, de faire éclater à tous les coins du vase les échos du rire (3).

Il y aurait le choix entre cent de ces belles œuvres; citons seulement Déméter et Cora donnant le blé aux hommes (4), — le massacre des fils de Priam, de Brygos (5), — les mystères d'Eleusis, d'Hiéron (6), ou l'œuf de Léda, un joli chef-d'œuvre de Xenotimos (7).

Mais une énumération ne signifie rien. Allons à un chef-d'œuvre qui a été longtemps à notre portée; on devine que c'est chez M. Van Branteghem.

Une coupe du musée de Wurzbourg, portant la signature

(1) DE WITTE, *Étude sur les vases peints*, p. 108. — COLLIGNON, *Archéologie grecque*, p. 295. — DURUY, *Histoire des Grecs*, I, 753; II, 77. — *Winckelmann-fest*, 1892, pl. I.

(2) *Burlington Club*, pl. 18 et 19, et Catalogue Van Branteghem, pl. 31-34.

(3) DURUY, II, 303, d'après LENORMANT et DE WITTE, *Élite des monuments céramographiques*, II, pl. 94.

(4) *Monumenti*, t. VIII, pl. 43.

(5) Reproduit par RAYET et COLLIGNON.

(6) *Monumenti*, 1872, pl. 43, vase de Capoue.

(7) *Burlington*, pl. 10, et Catalogue Van Branteghem, pl. 29, n° 84.

Digitized by Google

de Brygos (1), traite le même sujet : la sortie du festin, avec la même verve, moins dégagée peut-être, mais d'une véritable beauté de dessin. La nôtre — pardon, si le mot n'est plus possible — est d'Euphronios. Les convives sont à onze sur la surface circulaire extérieure : onze Athéniens, dit Frœhner. On joue encore de la flûte, on tient à la main une lyre dont on ne jouera plus guère en mesure, ou un bâton plus utile à la marche, mais qui sert à poser pour l'assurance, ou une coupe qu'on se targue de tenir sur la paume de la main, dans un équilibre qu'on ne se sent plus pour soi-même ; on est dans la joie et dans les vignes, on ne vomit pas, comme dans le dessin de fond de la coupe de Wurzbourg ou dans un autre vase de M. Van Branteghem (2) ; on reste élégant de pose, distingué de manières. A Wurzbourg, on s'en prendrait volontiers à une belle joueuse de flûte, si le roi du festin n'y mettait le holà. Ici, on est entre hommes, tous jeunes, beaux, fiers. Les uns gambadent, comme pour dissimuler la difficulté d'une marche régulière, les autres titubent comme à plaisir et de bonne grâce. D'autres font, à grands gestes, des démonstrations de fermeté de corps, en se fendant dans un écart fanfaron du bras, de la canne ou des jambes. On dirait autant d'Almavivas athéniens, simulant l'ivresse chez Bartolo, dans une nudité brillante, au son de l'élégante musique d'un Rossini d'Athènes. C'est gai et c'est artistique. La variété de pose et de physionomie s'enlève de verve par un dessin libre et spirituel qui ignore les difficultés et jette l'imprévu en des attitudes vivantes (3).

Il y avait des types tout faits, qu'on rencontre quelquefois répétés, comme le grand fanfaron à longue barbe de ces deux dernières coupes. C'étaient, sans doute, des souvenirs de tableaux célèbres. Ils ne perdent rien de leur verve ni de leur à-propos, à être adaptés aux courbes du vase ; mais ils nous rappellent des fresques perdues et l'on y sent revivre la peinture antique.

(1) URLICHS, *Der Vasenmaler Brygos*, publications de l'université de Wurzbourg, 1875, avec planche en couleur.

(2) Catalogue français, n° 76, pl. 24-25.

(3) *Burlington*, pl. 8-10, et Catalogue Van Branteghem, pl. 10-14.

Digitized by Google

Un autre calice, plus petit, représente l'enlèvement de Tithonos, qu'on voit au fond. A l'extérieur, M. Van Branteghem suppose que l'artiste a déroulé les diverses impressions que produit le rapt sur les hommes de la famille. Ce vase est d'Hiéron (1).

Il est souvent bien difficile d'apprécier le style du dessin d'après des gravures. Ici, nous avions sous les yeux les vases mêmes, et leur reproduction a été faite en Angleterre avec une telle perfection que l'effet n'est pas douteux. Un cri, chaque fois, nous échappe : c'est d'un artiste.

S'il est vrai, comme tout porte de plus en plus les savants à le croire, qu'Euphronios, Brygos, Hiéron, Douris et leurs nombreux émules avaient débuté ou du moins étaient nés avant l'invasion de Xerxès (2), l'étude de ces œuvres, qui gardent des restes d'archaïsme, mais qu'on voit aller, d'une main si sûre, à la plasticité du dessin, deviendra une partie obligatoire de l'histoire de l'art sous Phidias et Zeuxis, et quel intérêt n'y aura-t-il pas à mieux connaître le milieu artistique où fut préparé le siècle de Périclès?

A table, quand la coupe était sur pied et pleine, on ne voyait sur le bord extérieur qu'une silhouette. Il fallait la vider et la retourner pour en bien distinguer la peinture. On a profité de cette sorte de mystère pour placer, dans la pénombre, suffisamment discrète, des scènes de gaîté amoureuse d'une hardiesse folle, qui, dans un pays aussi habitué au nu allaient loin. On s'en amusait, après boire, « à l'heure des roses », comme dira le poète Martial à Pline le philosophe.

Le triomphe du dessin, déjà si riche, si varié, si plastique, dans les draperies, est le nu. Pour les potiers comme pour les sculpteurs, on ne sortit pas de longtemps du nu masculin, dont l'usage était quotidien dans les exercices gymnastiques qui portent le nom même de la nudité. Les artistes industriels vont nous instruire sur ce point encore. Quand Macron et Hiéron

(1) *Burlington*, pl. 9 1-2 et Catalogue, pl. 21 et 22.

(2) Voir un article de Studniczka dans le *Jahrbuch* de l'Institut archéol. de Berlin, année 1887, p. 135.

Digitized by Google

peignirent sur une coupe deux tableaux qui se complètent : l'enlèvement d'Hélène, conduite par Vénus, excitée par Éros, poussée par la Persuasion : Pytho ; puis, le pardon de Ménélas à son épouse reconquise, ce dernier sujet semblait conseiller la nudité d'Hélène de par l'autorité des poètes. Car Aristophane, faisant allusion à la scène de la *Petite Iliade* de Leschès, disait :

> Oui, lorsque Ménélas vit la gorge d'Hélène
> Nue, il laissa soudain tomber son arme vaine.

Les deux peintres du vase ont pensé que la beauté du visage d'Hélène suffisait. Au moment où Ménélas, glaive en main, bondit sur elle, comme le taureau peint sur son bouclier, Vénus lui arrache vivement son long voile, Hélène sourit et l'époux vengeur est désarmé (1). Dans la belle coupe, n° 232, catalogue français de M. Van Branteghem, Ariane, sur le lit conjugal, est aussi entièrement vêtue.

Le nu va nous apparaître ailleurs. Après les combats où les dieux purgent la terre des monstres, la lutte pour la sécurité se continue contre la brutalité du rapt des femmes, personnifiée d'abord par l'homme-cheval, le centaure ; puis par l'homme-bouc, le satyre, qui bientôt ne garde de la bête qu'une longue queue prêtant au mouvement des lignes. Quand des satyres s'attaquent, sur une coupe de Brygos, à des déesses : d'un côté, à Junon, défendue par Mercure et Hercule ; de l'autre, à Iris, que protège Bacchus, eux seuls sont nus, dans une fougue d'attaque d'une brutalité que refrènent les dieux vêtus (2). Dissimulez ce qui blesse les yeux, comme on la fait, au musée britannique (3) pour l'original qu'il eût été cruel de reléguer dans le musée secret, et vous vous trouvez devant un chef-d'œuvre de dessin. Le trait est sûr, le mouvement est vif, la nature est rendue avec une verve d'artiste.

La nudité du sexe masculin, homme ou dieu, au milieu de

(1) De Witte, *L'enlèvement d'Hélène*, etc. Extr. de la *Gazette archéologique*, 1880, pl. 7 et 8.

(2) *Monumenti*, 1872, t. VIII, pl. 46.

(3) Rayet et Collignon, *Histoire de la céramique*, ont fait de même.

Digitized by Google

femmes ou de déesses, semble naturelle au pays, familière aux mœurs du gymnase. Elle est générale sur les vases, dès l'époque archaïque : l'homme y était nu, la femme vêtue. Quand on se hasarde à découvrir la femme, il est rare que ce soit en présence de l'autre sexe. Otent-elles tous les voiles, c'est qu'elles sont entre elles, dans le bain, dont la douche pleut sur leur dos, sans que le peintre semble se préoccuper de beauté (1), ou qu'elles viennent d'en sortir, comme sur la belle coupe à base de gland de la galerie Sabouroff (2). Ici, le peintre met en scène trois femmes, servies par deux amours, l'une déjà vêtue, jouant avec un daim; l'autre, au milieu, accroupie, nue encore, et soignant ses cheveux sur lesquels un Amour verse un vase d'essences; la troisième, debout, prête à mettre son premier vêtement qui ne la cache pas encore. Cette fois, le soin de rendre la beauté devient évident.

Ce vase est d'une époque moins ancienne que ceux de Brygos, d'Euphronios, d'Hiéron. Sur un charmant lécythe, aussi plus récent, la jeune femme assise n'est qu'à demi dévoilée; deux nymphes lui apportent, l'une des fruits, l'autre un oiseau, au moment où un Éros aux grandes ailes lui donne un baiser avec une délicatesse gracieuse. Mais Éros n'est pas un homme, c'est l'Amour; on peut y voir l'initiation à l'amour, un baiser de fiançailles ou une annonciation d'hyménée (3).

Sur une autre coupe, Éros n'est plus présent. A quoi bon, en effet, si toute la scène est à lui? On est à huis clos, bien entre soi, à quatre femmes, couchées sur des lits de festin. Elles consultent le sort et, si elles vident la coupe, ce n'est pas pour y chercher d'autre ivresse que celle de l'espérance. La gradation du sujet y est complète. L'une joue de la flûte, la deuxième boit encore, la troisième, l'héroïne sans doute, la belle Smikra, a vidé sa coupe et elle annonce qu'elle va en jeter la dernière goutte en l'air, en l'honneur d'un bel éphèbe.

(1) GERHARD, *Vases étrusques*, etc., livraison II, pl. 30.
(2) Livraison II, Pl. 62.
(3) *Archeologisehe Zeitung*, 1879, pl. 10.

Digitized by Google

« C'est pour toi que je lance ce *latax,* Léagros (1). » La quatrième tient un vase en équilibre sur la paume de sa main et ne prononce pas encore le nom préféré. Ce jeu de festin, très répandu dans l'Attique à une certaine époque, s'appelait le cottabe. Théocrite n'a rien de plus intime ni de plus gracieux que cet oracle du vin. La scène n'est en rien bachique, ni voluptueuse. Elle est d'esprit coquet et de beauté féminine. On ne peut guère se prononcer sur la valeur du dessin, d'après une gravure au trait. Il faudrait aller à Saint-Pétersbourg pour en voir davantage (2). On sent qu'il doit être d'une sûreté de main, habituée à traiter la beauté féminine.

En voici une autre dont on a une superbe chromographie. Cette fois, le bain et l'enlèvement combinés autorisent la nudité de la femme en présence de l'homme. Mais ce n'est pas un satyre qui surprend la nymphe au bain, c'est le roi Pélée, que protège Vénus, que couronne l'Amour et qui va devenir l'époux de Thétis et le père d'Achille. La pudeur est gardée aussi, car Pélée est le seul homme qui soit en scène au milieu des déesses protectrices vêtues et des Néréides effrayées, dont l'une, semblable à la Vénus accroupie, saisit son voile pour se couvrir, dont l'autre s'enfuit, vue de dos dans une pose gracieuse. Tout est en figures rouges sur fond noir, rehaussé d'or, sauf Thétis, accroupie au milieu du tableau, et l'Amour qui plane sur elle, qui sont peints en blanc, avec une belle élégance de style et de composition. Ce vase, trouvé à Camiros par Salzmann, est peut-être celui où le corps de la femme soit le mieux rendu. Si le nu masculin d'Euphronios et de Brygos devance Phidias, le nu féminin du cottabe et du vase de Camiros fait bien cadrer la peinture avec l'art de Praxitèle.

Désormais aussi, on ne fera plus l'histoire des progrès de la statuaire, dont l'œuvre triomphante est la Vénus de Cnide,

(1) Commission de Saint-Pétersbourg, *Atlas*, 1869, pl. 5. Winckelmann a publié la gravure d'un vase qui semble représenter le même sujet (*Mon. antichi*, pl. 200).

(2) SALZMANN, *Fouilles de Camiros, Atlas*, pl. 58, gravé dans RAYET et COLLIGNON.

Digitized by Google

sans y joindre l'étude de la céramique, qui y correspond et peut y ajouter des indications lumineuses.

VII. — *Le coloris.*

Jusqu'ici, le dessin seul nous a occupés. Pour le coloris, on ne peut guère s'attendre à de nombreuses découvertes après tant de siècles que les vases ont séjourné dans les tombes. Mais cette recherche ne peut manquer d'intérêt.

D'abord, il y avait à tenir compte de la matière employée. La terre elle-même fixe deux principales divisions, gardées par les savants : les vases à figures noires sur fond d'argile, les premiers en date, et les vases à figures couleur de l'argile sur fond noir. Si ce fut une révolution de réserver la teinte de la terre cuite pour le dessin, elle était réalisée avant la guerre des Perses (1).

Mais cela ne pouvait suffire à l'activité d'esprit que la Grèce portait en toute chose. L'argile passe par toutes les nuances, du rouge foncé au jaune clair; les personnages prennent des teintes brunes pour les cheveux et la barbe, blanches pour les chairs ou le corps nu; puis, des couleurs, claires ou fortes, y piquent de l'éclat ou de la gaieté ; le pourpre jette sa chaude variété sur l'argile; les draperies, les bandelettes, les guirlandes, les indications du sol pointillé se marquent en diverses couleurs, le blanc, le bleu, le vert, le rose; les procédés de la polychromie sont mis à profit, et l'or ajoute sa richesse à cette abondante coloration, comme sur les bas-reliefs et sur les oves de l'architecture. Ce ne fut pas tout; peu à peu le fond intérieur ou le bord extérieur prend une teinte nouvelle qui remplace le lustre noir par un blanc mat, laiteux ou jaunâtre. Ce fut un nouveau triomphe du goût. Le lécythe, si largement gracieux dans sa simplicité de forme, était préparé pour ce genre et l'on en pétrit le cylindre d'une molle pâte de crême pour recevoir, d'une pointe fine, des dessins au trait que remplissent des teintes discrètes.

(1) Témoin un bon nombre de fragments de vases trouvés dans les fouilles d l'ancienne Acropole.

Digitized by Google

Il y a aussi de petites coupes athéniennes d'un goût exquis. On peut s'en faire une idée en regardant des chromos, comme dans les *Monumenti* de l'Institut de Rome, où l'intérieur du vase est blanc (1). Mais il faut voir ces petites tasses pour en apprécier la délicatesse de ton et la finesse de dessin. Il s'en trouvait un beau choix dans la collection Van Branteghem (2). Plusieurs y sont signées Sotadès (3); une est d'Hégésiboulos (4); d'autres sont dédiées au beau Chaisippos (5), au bel Eunaion (6). Le vase même y est d'une ténuité qui l'a fait comparer à une feuille de papyrus, et le dessin est de même. L'un, peint encore en rouge sur petit médaillon noir, placé au milieu de la coupe blanche, représente une mère qui joue avec son enfant (7); on croit voir déjà une miniature. Mais lorsque, sur le fond blanc mat, de simples traits esquissent un petit tableau : un jeu de toupie (8), un jardin des Hespérides où une vierge s'allonge les bras, les jambes, tout le corps, dans une sveltesse extrême pour cueillir des pommes d'or (9); un guerrier levant sa lance contre un serpent (10); l'initiation du jeune Glaucos aux secrets de l'art de guérir (11); — la finesse du dessin donne au sujet le charme du rêve. Une de ces tasses a été achetée pour notre musée des antiques.

Cet effet de teinte blanche ne se borne pas aux petites coupes. M. Van Branteghem avait un aryballe où une victoire assise, tenant une couronne, se détache, au simple trait, sur fond blanc et semble attendre l'issue d'une lutte pour voler au vainqueur (12). Mais les grands lécythes sont les merveilles de cet art, c'est tout une catégorie et des plus belles ;

(1) 1877, t. X, pl. 37.
(2) Catalogue français, nos 152-170, pl. 38-42.
(3) Ibid., nos 159, 164 (pl. 39) et 166 (pl. 41).
(4) Ibid., no 167 (pl. 42).
(5) Ibid., no 157.
(6) No 172.
(7) No 163, pl. 38. Celle-là se trouve actuellement au Musée antique.
(8) No 167, pl. 42.
(9) Catalogue, no 164, pl. 39.
(10) No 165, pl. 40.
(11) No 166, pl. 41.
(12) Catalogue anglais, pl. 59.

Digitized by Google

Ils appartiennent à Athènes et n'appartiennent qu'à elle. On en connaît de 600 à 700, dont la majeure partie sont dans ses musées. Ils appartiennent à la ville de Minerve, non seulement par leur fabrication et leur goût, mais aussi par leur destination ; sauf de rares exceptions, ils servaient aux rites funéraires particuliers à l'attique.

Le soin des morts qui est un des premiers cultes de l'homme est aussi l'un des premiers sujets peints sur vases. Le dessin existait à peine qu'on essayait d'y tracer grossièrement des funérailles (1). Cet usage traversera tous les siècles de la Grèce et de son art. Les funérailles d'Achille sont déjà peintes sur une amphore archaïque de Corinthe et, parmi les vases d'Apulie, Gerhard a publié un riche dessin représentant, au milieu, un petit temple funéraire où deux amies se retrouvent, et au dehors, à l'entour, des personnages apportant à la morte des bijoux, des bandellettes, un éventail, une couronne, des vases à parfum. Les lécythes blancs, dont la fabrication a duré trois siècles, les plus grands siècles de la Grèce, de Périclès aux Ptolémées, servaient surtout à ce culte de la tombe. On les plaçait, remplis de parfums, près du lit d'exposition du mort ; on s'en servait sans doute aussi pour des libations dans le cortège où le corps, laissé en partie visible, était transporté à la nécropole ; puis, on les déposait sur le mausolée, fixés à la stèle par des bandelettes, ou dans le caveau près du cercueil. C'est là qu'on les a retrouvés.

Ce culte n'avait rien de lugubre. Assez généralement, les scènes cruelles de mort et de séparation ne figurent pas sur les vases ; quand on y représente l'exposition ou la déposition, l'artiste y met la magie de son art : le mort est entouré de deux génies ailés, qui sont frères : le Sommeil et le Trépas, entre lesquels plane quelquefois l'Amour (2). L'exposition montre la toilette du défunt faite au milieu des regrets de la famille (3) Quand le corps est au caveau, la barque de Charon apparait conduisant

(1) DURUY, I, 727 et 729. Grande p'anche déjà citée : *Monum.* 1872, pl. 40.
(2) POTTIER, *Les lécythes blancs*, 30e fascicule de la Bibliothèque des écoles d'Athènes et de Rome, pl. 2.
(3) *Ibid.*, pl. 1.

Digitized by Google

le bienheureux à son juge : Hadès. Pothier voit dans ce sujet un souvenir d'un tableau de Polygnote, à Delphes. Pothier a consacré tout un livre aux lécythes blancs, Benndorf toute une livraison et M. Van Branteghem en avait réuni un superbe choix. Ce n'est pas un cadavre qui monte dans la barque ou paraît sur la stèle, c'est un fier jouvenceau ou une belle vierge, un vigoureux guerrier ou une noble matrone, et l'idée de survie sourit à la tombe, entretient un reste de communauté d'existence entre les survivants et ceux qu'ils ont aimés (1). Ici, deux femmes préparent le coffre et les bandelettes pour aller orner la stèle. Là, c'est avec des bandelettes et une lyre que deux femmes s'approchent du marbre funéraire : le chromo de ces vases a été publié dans la collection Sabouroff (2). Ailleurs, une amphore est déposée sur la tombe par un génie ailé (3). Est-ce la Victoire? est-ce l'Amour? Bientôt, le mort lui-même revient s'asseoir sur le monument figuré. C'est un éphèbe rêvant ou jouant de la lyre (4). C'est un héros assis, dont un bel éphèbe tient le casque et à qui une jeune femme apporte des couronnes plein une corbeille (5). C'est une femme idéalisée en Vénus — la mort idéalise, en effet, ce qu'on a aimé. — La vierge, l'amante, l'épouse s'y tresse les cheveux, drape son voile, admire ses bijoux, joue avec un oiseau, fait sa toilette : ce dernier vase est une des merveilles du Louvre par le sentiment des physionomies et la pureté du dessin (6). Puis, dans ce rêve de survie que l'art place sur les tombeaux et peint sur les lécythes, le mort ou la morte reçoit la visite d'un parent, d'un ami, qui lui apporte des corbeilles de fleurs, des couronnes, un éventail, des vases de parfums (7). Est-ce en des funérailles ou devant une tombe que ces deux femmes jouent de la flûte et de la lyre? On ne sait, mais le dessin déroulé de ce vase dédié au bel Akistoridès

(1) *Ibid.*, pl. 3, et BENNDORF, *Vasenbilder*, 2e livraison, pl. 27.
(2) Pl. 60.
(3) BENNDORF, pl. 23.
(4) *Ibid.*, pl. 14, 18, 22.
(5) Catalogue français Van Branteghem, n° 197, pl. 44.
(6) Publié par RAYET et COLLIGNON.
(7) POTHIER, pl. 4 et DURUY, I, 260.

Digitized by Google

attire le regard dans les catalogues de M. Van Branteghem (1). D'autres scènes s'esquissent sur les vases, se devinent dans une photographie vue de face (2). Devant cette vitrine pleine de hauts lécythes blancs, chez M. Van Branteghem, on restait dans un profond rêve d'admiration.

Donnons la palme à un lécythe du temps d'Alexandre : le *Couronnement de la stèle*. Rien qu'à voir cet homme nu, appuyé sur sa lance en face d'un tombeau, dans une pose de mâle recueillement, à voir ce « dessin d'une beauté rare et d'une finesse extraordinaire », on comprend l'enthousiasme de Frœhner, qui ne trouve rien de mieux pour en caractériser « la pureté de traits et la perfection d'ensemble » que de le comparer « aux plus grands maîtres de la Renaissance (3) ».

Un des caractères de la peinture des lécythes vanté par les archéologues est un délicat instinct du coloris, dans l'harmonie d'un fond de crème où s'anime singulièrement la perfection du dessin. On le sent devant cette photographie du Burlington-Club, on le sentait partout chez M. Van Branteghem. Et que serait-ce si nous étions à Athènes?

La gamme des couleurs doit être discrète dans cette intensité du fond crème des lécythes. Cherchons ailleurs la polychromie. Elle nous est apparue déjà dans les richesses de la céramique, dont le pyxis : *le Char de l'Aurore* et le vase de Camiros : *l'Enlèvement de Thétis*, nous ont donné une idée.

Voyons d'autres vases de la belle époque. On appelle aryballe un lécythe dont le cylindre se bombe au milieu, jusqu'au bas, qui se pose sans pied. Plusieurs de ces vases enrichissaient la galerie Van Branteghem, deux surtout. Ils ont été trouvés, en 1885, dans un sarcophage de marbre, à Apolline, en Thrace, et le rédacteur du catalogue, sachant que cette ville fut une colonie de Milet, en conclut qu'ils y sont venus de l'Attique. Leur sujet, esquissé sur une hydrie de Londres, est appelé *La cueillette de l'encens*, par Vénus ou par l'Amour pour Vénus.

(1) *Burlington Club*, pl. 51, et Catalogue français, n° 171, pl, 43.

(2) *Ibid.*, n^{os} 56, 53, 55 en une planche, et Catalogue français, n^{os} 131, 178 et 180.

(3) *Burlington Club*, n° 120, appartenant à M. Paton.

Digitized by Google

On sait combien la beauté se plaît à cette moisson. L'échelle tient le centre du tableau (1) et le plus haut de ces aryballes (il a 32 centimètres) est celui où l'Amour nu, avec des ailes d'or, y monte et prête plus à la grâce que sa mère, qui couvre toute l'échelle de sa taille plus haute (2). Vénus debout, demi-nue, est devant, et reçoit la récolte. Au pied de l'échelle blanche, une nymphe, plus découverte encore, brûle les prémisses de l'encens; un petit amour se blottit presque sous son escabeau, et une joueuse de tambourin demi-nue est sur le haut plan, derrière elle. Le blanc rose des chairs et le pourpre des draperies sur fond noir, se rehaussent d'ornements dorés. Des figures accessoires complètent cet ensemble tout en pureté de lignes et richesse de couleur. Le savant qui a analysé, la première fois, cette collection y met ces deux vases hors de pair. Écrivant en anglais, il sent le besoin d'un mot plus expressif qu'il emprunte à la langue française pour les nommer des *chefs-d'œuvre*.

Ici, la polychromie arrive à son effet d'harmonie que l'imagination doit deviner, pour suppléer à la conservation des teintes. La vigueur de coloris ne peut guère s'être perpétuée dans les tombeaux, pendant deux mille ans. Cependant, s'il faut s'en fier à une publication de premier ordre, un vase trouvé à Kertsch, en 1877, par la Commission impériale de Saint-Pétersbourg, — il faudrait aller loin pour vérifier, — nous ouvre une perspective sur ce point. Le savant (3) qui le décrit le classe parmi les restes d'une fabrication assez imparfaite, du IIe siècle avant notre ère; mais ce vase se distingue tellement par la conservation des couleurs, qu'il se croit obligé d'en offrir aux savants une reproduction aussi exacte que possible, dit-il. Le sujet est un combat d'un jeune Hellène et d'une amazone (4). Les couleurs y éclatent dans une ardeur de tons exceptionnelle, qui fait aussitôt penser aux teintes vives de l'art flamand. Si un vase de Crimée peut pro-

(1) *Burlington Club*, pl. 18, et Catalogue français, n° 98, pl. 31-32.
(2) *Ibid.*, n° 19, et Catalogue français, n° 99, pl. 33-34.
(3) STÉPHANI.
(4) *Atlas*, 1878-79, pl. 1, et *Compte-rendu*, p. 10-12.

Digitized by Google

duire cet effet, que serait-ce si on retrouvait, dans un état de conservation pareille, un aryballe ou une coupe d'Athènes peint dans cette gamme vigoureuse?

Voilà ce que l'art industriel a fait de la peinture antique. Certes, il l'a transformée, familiarisée, popularisée, avec une indépendance de main d'ouvrier. On le sent à chaque groupe que l'on observe, que l'on admire. Mais, il fait mieux encore, puisque la grande peinture n'existe plus: il nous en rend tous les caractères, les phases diverses et l'intarissable variété. Et ces humbles artistes remplissent par leurs créations prodigues et vivantes, le grand vide que marquent dans l'histoire de l'art des noms comme Apelles et Zeuxis.

Si j'ai pu vous en donner une première impression, je n'aurai pas perdu mon temps en glorifiant cette transformation nouvelle de l'art par le génie d'un peuple qui triomphe jusque sous la main du potier.

VIII. — *Les vases à relief.*

Après les lécythes, il faudrait s'arrêter, si je n'avais à marquer une sorte de transition qui nous mène à la seconde partie de l'art céramique, la figurine.

Entre le vase et la statuette, il y a, en effet, le vase à relief. A partir des premiers temps où l'on commença à mettre de grossières figures sur les cornes de bœuf servant à boire et des attributs féminins grossiers sur les vases, on en arriva successivement à des coupes à tête d'homme ou à corps de femme, ou représentant un crocodile croquant un nègre, un groupe d'Aphrodite et de l'Amour, une danseuse nue; l'énumération pourrait se prolonger. Ce genre intermédiaire devint une richesse pour les sculpteurs d'urnes en marbre ou de vases en terre. Il suffit d'y jeter un coup d'œil, dans quelques livres (1).

(1) Voir Collection Lecuyer, pl. 3. Satire buvant par le petit bout d'une corne. — *Burlington*, etc., nos 78 et 63, en une planche. — Collection Hoffmann, no 328, pl. 21. — Collection Gréau, no 101, pl. 4 et 5. — *Burlington*, nos 242, 32, 81, 80, etc., en une planche. — Collection Gréau, no 92 et s., pl. 4 et no 87 pl. 2. — RAYET, *Monuments*, Aphrodite et Adonis, etc.

Digitized by Google

Mais, comme chaque subdivision de l'art en Grèce aboutit à des chefs-d'œuvre, nous devons saluer en passant le vase Campana du Musée de Naples, où les figures, placées en haut relief sur la courbure cannelée du vase de marbre représentent le retour de Cora ramenée par Hermès à sa mère (1), et surtout un fragment de vase peint qui introduit dans la coroplastie, on ne sait comment, sur l'anse ou ailleurs, mais avec un grand bonheur d'harmonie, le style pur des caryatides. On dirait une miniature, chef-d'œuvre elle-même d'un des chefs-d'œuvre de l'Érechtéion. Un catalogue de vente en avait fait admirer la photographie (2); puis, la pièce elle-même, achetée par M. Van Branteghem (3), est venue confirmer l'admiration On peut la voir aujourd'hui dans notre Musée des antiques. Rien ne pouvait mieux nous servir de transition pour arriver des vases aux figurines de terre cuite.

(1) Photographie du vase Campana, Paris, Giraudon.

(2) CARTAULT, grand catalogue, pl. XXVII.

(3) Catalogue français, n° 272, sans planche. On voit derrière cette statuette un morceau du vase peint dont elle faisait partie. Pour avoir une idée de la place qu'elle y tenait, on peut la comparer à une anse avec figure en ronde bosse à l'intérieur du vase. Voir dans GERHARD, *Auserlesene Vasenbilder*, n° LXVII.

Digitized by Google

LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

Notes et souvenirs de voyage et de séjour (1)

. . . . . .

Après nous être arrêtés aux Musées de sculpture et de peinture, jetons un coup d'œil sur les autres ressources qu'offre Berlin au point de vue des études artistiques ou scientifiques : en foule se présentent les collections dignes d'intérêt, depuis la Bibliothèque royale qui s'étale au soleil des Tilleuls jusqu'au Musée provincial, cette collection d'antiquités de tout genre cachée au vieil Hôtel de ville de Kœlln (2) et dont l'importance est si grande pour l'histoire de la Marche de Brandebourg. Énumérons simplement : le Musée chrétien installé à l'Université, le Musée d'histoire naturelle, le Musée géologique, siège de l'Académie des mines, et le Musée agricole, logés dans trois beaux édifices récents construits d'après les plans de Tiede au Neue-Thor (3), en ce quartier du N.-O. qui passe pour le *Quartier latin* de Berlin ; ensuite le Musée hygiénique, qui date d'une dizaine d'années à peine, le Musée postal (à l'Administration des postes), le Musée des costumes allemands; enfin l'Aquarium, le Jardin botanique (situé près Schœnberg), l'un des plus riches de l'Europe, le Jardin zoo-

(1) Suite. Voir la *Revue* du 15 janvier.

(2) Construction érigée en 1701 et dont la tour est restée inachevée.

(3) C'est-à-dire là où aboutit la Luisenstrasse, prolongement de la Wilhelmstrasse et de la Neue Wilhelmstrasse à travers la Friedrich-Wilhelmstadt. C'est dans ce quartier que sont les établissements de la Faculté de médecine et le célèbre hôpital de la Charité fondé en 1710 (1,800 malades).

Digitized by Google

logique, devenu en ces derniers vingt ans l'un des plus importants du monde...

Le Musée ethnographique (Museum für Völkerkunde) mériterait certes un plus long regard, avec sa collection Schliemann, son « trésor de Priam » et ses autres antiquités grecques découvertes dans la Troade (1881); là se trouvent en outre réunies des antiquités de tous les pays d'outre-mer, notamment des antiquités américaines. Celles-ci nous montrent, par l'identité des ustensiles des Esquimaux de l'Amérique du Nord et des Tchouktchi de Sibérie, que les premiers habitants du nouveau monde y sont venus par le détroit de Behring.

Le Musée voisin, *Kunstgewerbe Museum* (arts industriels), installé également dans un édifice récent dont nous avons parlé déjà, nous intéresse davantage encore. Cette collection, composée de produits anciens et modernes de l'industrie de tous les pays et grandement enrichie dans les dix dernières années, est devenue populaire depuis l'inauguration du monument actuel.

Les meubles gothiques, les cassettes du moyen âge, les vitraux anciens, les tapisseries de Flandre, les sculptures en buis, les bahuts Renaissance italienne, les crédences vénitiennes, les reliures, les ouvrages en cuir, les marqueteries allemandes, les meubles hollandais du XVII^e siècle, les ouvrages de Boule y attirent notre attention. Mais l'intérêt de l'archéologue est sollicité surtout par les boiseries du XVI^e siècle provenant de vieux châteaux de Coire et de Würzbourg et aussi par certaine ancienne armoire de Poméranie (1617).

Parmi les faïences de tout pays (1) qui s'y trouvent, les majo-

(1) Il y a des faïences orientales (du XIII^e au XVIII^e siècle), hispano-moresques, italiennes, espagnoles, françaises, hollandaises, allemandes, suédoises, etc. Il y a de grossières poteries antiques, il y a aussi des grès allemands, des wedgwoods, des porcelaines de Chine et du Japon, des porcelaines allemandes de Meissen (voir Chap. III) et de Berlin. — La manufacture royale de porcelaines de Berlin, fondée en 1761 et achetée en 1763 par Frédéric le Grand, a compté jusque 500 ouvriers. Ses produits étaient mis au-dessus de ceux de Meissen par les contemporains. De la rue de Leipzig, où son local est occupé en ce moment par le Reichstag elle est passée à Charlottenbourg, où de nouveau elle prospère.

Digitized by Google

liques italiennes sont les plus remarquables, et parmi les verres d'Europe et de Chine, dont la collection est importante, ceux de Venise sont les plus dignes d'admiration. Signalons encore les bronzes italiens, les émaux de Limoges et de Venise, et surtout les émaux chinois et japonais, l'argenterie allemande de la Renaissance, dont des Chr. Jamnitzer. Mentionnons enfin ici la collection de tissus la plus complète qui soit.

A l'enrichissement de ces musées chacun semble, en Allemagne, vouloir contribuer dans la mesure de ses forces, non seulement les savants et les voyageurs, mais aussi les simples amateurs. Et à ceux-ci les princes sont les premiers à montrer l'exemple par des donations et des legs, faits au détriment des trésors artistiques de leurs palais.

Toutes ces collections ont visiblement pour premier objet l'éducation populaire; rangées en de longues vitrines, avec ce souci du systématique qui est le propre de l'Allemand, tout y est décrit minutieusement et dans un langage à la portée de l'homme sans instruction.

N'eût-on pas les cinquante pfennigs en échange desquels s'obtient le catalogue complet, l'on peut encore s'instruire. Le peuple a l'intuition de ce fait que ces musées sont construits pour lui; d'où son assiduité à les visiter. Aussi bien ils lui permettent de suivre d'une manière intéressante l'œuvre de ses savants et de ses artistes, et d'apercevoir dans l'histoire de son passé autre chose qu'une longue nomenclature de noms peu éloquents.

D'où encore ce bon effet au point de vue social, que la foule n'a plus d'objection contre la science et l'art, puisqu'elle y est directement intéressée, et qu'elle profite la première de ce qui est alloué par l'État en leur faveur. Ainsi s'étendent les ramifications de l'idéalisme, ainsi se propage le culte désintéressé de l'idée pure, lequel cesse d'être l'apanage d'une infime minorité; et par ce travail de vulgarisation, par cette initiation des masses aux intérêts supérieurs de la pensée se trouve atténuée la démocratie dans ce qu'elle a de décevant pour les esprits de culture supérieure. En vérité, grande est une nation chez laquelle le progrès intellectuel ou moral n'est pas sacrifié au progrès économique.

Digitized by Google

Au *Kunstgewerbe Museum*, la véritable sensation d'art qu'on éprouve vient non seulement des collections en elles-mêmes, mais encore de la construction qui les abrite; l'architecture intérieure et extérieure semble vouloir concourir en quelque sorte à l'impression totale. Nous l'avons vu quand nous avons traité de l'architecture : les formes de tous ces nouveaux édifices allemands ne sortent guère du style de la renaissance hellénique. Mais avec quelle ingéniosité, à côté du granite, de la syénite, de la pierre d'appareil blanche ou colorée, l'on a mis en œuvre ici des éléments plus modernes, tels que terres cuites, faïence, mosaïques, fer forgé, tôle gaufrée, etc.! A noter une recherche du vrai, une tendance à répudier le beau conventionnel; les matériaux gardent leur aspect naturel, sans qu'aucun revêtement intervienne. D'autre part, à noter aussi l'abîme qui sépare le goût allemand du goût français : en Allemagne, amour des surcharges, des recoins, délectation aux fioritures, qui vont jusqu'à entraîner à d'énormes surcroîts de dépenses consentis d'ailleurs avec un juvénil enthousiasme; en France, sobriété, simplicité, presque austérité dans l'ordonnance des monuments publics; c'est bien là un exemple saisissant des divergences d'opinions qui peuvent exister chez deux nations voisines quant aux lignes réputées conformes à la beauté.

. . . . . .

Au sortir de ces musées surgis d'hier en cette moderne Zimmerstrasse, toute proche du centre actuel de l'activité berlinoise (en effet, elle est reliée à la place de Potsdam directement par la nouvelle rue de Königsgratz et la rue plus récente encore du Prince-Albert), l'envie nous prend de retourner un instant au Berlin du XVIII^e^ siècle et d'aller visiter le petit château de Monbijou, dans son jardin au bord de la Sprée, vis-à-vis de l'île de la *Colonia* primitive. Monbijou, on le sait, constitue avec le Château et l'Arsenal, avec les rues et les places d'alentour toutes hérissées de statues de généraux, ce qui subsiste encore du vieux Berlin.

Assurément, il n'est pas de monument qui dévoile le génie prussien plus entièrement que ce castel. Construit au

Digitized by Google

commencement du siècle dernier, il est devenu le *Musée Hohenzollern*, le sanctuaire où l'on a rassemblé toutes les reliques de la famille royale, depuis Frédéric III jusqu'au Grand-Électeur. Il y a de tout, depuis des pipes, des cannes, jusqu'à des lettres et des plans de bataille; de tout, depuis le berceau de l'empereur Guillaume jusqu'au cheval favori de Frédéric le Grand. On a voulu présenter à l'imagination populaire tous les traits susceptibles de rappeler les monarques prussiens, et former ainsi une manière d'histoire de la grandeur des Hohenzollern. Manifestement les organisateurs du Musée étaient résolus à concentrer l'attention du visiteur sur ce seul côté de la question. Ils avaient à craindre sans doute que l'intérêt ne se portât sur les « documents » auxquels on aurait pu trouver un prix au point de vue de l'histoire du goût ou des usages en Prusse; le danger a été écarté et le seul but visé a été atteint; la démonstration s'impose; on sort de Monbijou édifié sur la ténacité de la race qui s'est vouée au continuel agrandissement de la Marche de Brandebourg. Sans conteste, la page d'histoire qu'offre ce Musée est plus suggestive que les volumineux ouvrages des historiens de la Prusse; elle fait comprendre ce que vaut la continuité d'une politique héréditaire.

Le Berlinois qui sent s'ébranler en lui l'esprit de discipline sous l'influence de cet esprit frondeur qui se développe si aisément dans les capitales va se retremper au château de Monbijou; au seuil de celui-ci expire toute velléité de regimbement. De même qu'à Weimar survit et règne en souverain absolu le culte du grand Gœthe, de même à Monbijou l'atmosphère reste imprégnée du culte ancien du Hohenzollern.

Un tel rapprochement s'impose avec obstination à votre esprit : par la pensée vous vous reportez vers les anciennes capitales d'Allemagne, au bon vieux temps où fleurissait le *rococo* et où les moindres souverains des moindres principautés allemandes jouaient chez eux les Louis XIV. Et vous revoyez, à un siècle d'intervalle, cette minuscule résidence de Weimar bouleversée par le jeune poète de 26 ans qu'avait appelé le grand-duc : le château relevé, le parc charmant planté sur

Digitized by Google

la paisible rive de l'Ilm; la vie sociale développée; les poètes, les artistes accourant et faisant de ce joli trou la capitale intellectuelle, l'*Athènes* germanique, « le lieu où les gens de lettres célèbres de l'Allemagne se réunissaient », suivant la définition de Napoléon (voir les *Mémoires* de Talleyrand). Maintenant encore, plus de 60 ans après sa mort, Weimar tout entier appartient à Gœthe et garde l'empreinte de son génie facile et voluptueux, tant l'assimilation avait été complète!

Et l'on se demande comment l'Allemagne des Hohenzollern et de Bismarck a pu sortir de l'Allemagne de Gœthe. Impossible, au surplus, de concevoir deux âmes plus contraires que la nouvelle et l'ancienne âme germanique. Elles s'étaient heurtées dès la première rencontre, dès le voyage à Berlin où Gœthe accompagna Charles-Auguste en 1778. Le poète vit Frédéric II entouré de chiens, de singes, de perroquets, de généraux et de médiocres philosophes, et garda à l'égard du grand roi et de son entourage une réserve hautaine qui leur déplut. Les temps ont marché depuis! Berlin a étouffé Weimar, la Prusse a absorbé l'Allemagne, et son esprit pratique règne en maître; sa morgue, son ton rogue et revêche ont imposé silence aux anciennes aspirations.

. . . . . .

Partout à Berlin, en dehors du petit château de Monbijou, l'on perçoit nettement qu'il y a une nouvelle Allemagne, une Allemagne américaine sortie en très peu de temps de la vieille Allemagne. Celle-ci est disparue avec le vieux Guillaume Ier, dont un jeune homme inquiet, ambitieux, avide d'ostentation, moderne césar aux allures triomphales et théâtrales, a pris la place après la très courte transition du règne de Frédéric III.

Ce nouvel état de choses, dont les modifications essentielles semblent avoir leurs racines dans l'âme allemande changée elle-même, on le désigne en Allemagne par une expression très caractéristique : *Der neue Curs* (le nouveau cours). Il y a peut-être bien parfois quelque ironie sceptique dans ce mot. Au sujet de l'ère nouvelle où l'Allemagne est entrée, l'on ne

Digitized by Google

manque pas de citer l'opinion défavorable de gens sérieux : tel éminent historien dont les écrits ont soutenu la politique des rois de Prusse et qui professe encore à l'Université de Berlin entouré de la vénération des centaines d'étudiants qui se pressent autour de sa chaire, M. de Treitschke, par exemple, ne voit pas d'un bon œil le *nouveau cours* et l'accable d'épigrammes à toute occasion. Mais la plupart s'y sont précipités tête baissée et y placent leurs espérances...

A certains indices pourtant, l'on croirait reconnaître que l'Allemagne commence à se lasser du « nouveau cours ». Il a suscité bien des mécontentements; et en somme il ne donne pas ce qu'avait donné l' « ancien ». Les choses ne marchent plus comme autrefois, et les regrets du passé semblent parfois plus vivaces que les satisfactions du présent; bref, l'on se montre en général peu enthousiaste du train des affaires publiques. Ce qui reste d'Allemands de la vieille Allemagne s'est plu à entrevoir la fin du régime nouveau dans la récente réconciliation de l'Empereur avec le prince de Bismarck (26 janvier 1894); les âmes sensibles ont fêté cet événement « d'une portée incalculable » comme le premier événement heureux survenu depuis 6 ans!

. . . . . .

Au fond, l'on garde toujours présent, à Berlin, le souvenir du vieil empereur aux mœurs patriarcales : il manque aujourd'hui, et ce n'est pas son petit-fils, tout tapageur qu'il est, qui le fera oublier de sitôt. Lui qui autrefois avait été le prince le plus impopulaire de l'Allemagne, il avait fini par devenir peu à peu le prince le plus populaire de notre temps. Au surplus, il avait tout ce qu'il faut pour être aimé, admiré, vénéré : outre ses succès militaires, c'était un homme très aimable, très bienveillant de sa personne, très paternel dans sa bonté; et, sans être d'une intelligence remarquable, il avait le coup d'œil sûr; il savait découvrir des gens capables de lui devenir utiles, les pousser en avant et les soutenir envers et contre tous. La simplicité de sa vie était admirable : il considérait comme une nécessité du métier de souverain de se montrer à son peuple, de donner des représentations; mais assurément, celles qu'il

Digitized by Google

donnait ne coûtaient pas cher! Chaque jour, à heure fixe, midi et demi, en uniforme, il mettait le visage à la fenêtre; et pour l'apercevoir les badauds stationnaient devant son palais. Son *palais?* On le connaît, ce *palais*, de réputation tout au moins : une maison aux croisées à peine pourvues de petits rideaux, l'une des habitations les plus ordinaires de « Sous les Tilleuls » (1); il l'avait acquise au temps où il n'était que prince, et montant en grade avec lui sa demeure était devenue palais royal, puis impérial. C'est là qu'il est mort, le 9 mars 1888.

A côté de Guillaume Ier, on revoit toujours la figure bien allemande de l'impératrice Augusta (2), princesse intrigante, affectée s'il en fut, entourée de courtisans et de favorites avides d'exploiter leur protectrice. On n'a pas oublié cette fameuse première femme de chambre, Mlle de Heyndorff, à laquelle elle confiait tous ses secrets et le soin d'écrire ses lettres, de transmettre ses messages, sorte de conseillère intime, de confidente domestique qu'on ne pouvait renvoyer parce qu'on en avait peur, étant sans cesse mêlée avec plusieurs dames du grand monde à une foule de petites intrigues.

Ensuite c'étaient les nobles physionomies du Kronprinz, *unser Fritz*, comme on l'appelait alors, et de son épouse, femme universelle, qui écrivait des mémoires politiques, entretenait des correspondances avec les philosophes, faisait des plans d'architecture, sculptait, peignait, composait des sonates, etc. L'infortunée impératrice Frédéric est très isolée aujourd'hui dans son palais des Tilleuls, naguère l'heureuse demeure du prince héritier.

Quant à l'Empereur actuel, né en 1859 et âgé par conséquent de 34 ans aujourd'hui (1893), l'on prévoyait en lui, dès

(1) Le « palais de l'empereur Guillaume Ier », livré aujourd'hui à la respectueuse curiosité du public, se compose simplement d'un rez-de-chaussée élevé auquel un perron donne accès, d'un premier étage avec balcon porté par quatre colonnes doriques, et d'une frise percée de quarts de fenêtre. Bâti, comme nous l'avons dit, par Langhaus, en 1834-36.

(2) Un souvenir matériel de ce couple auguste se trouve dans le vase géant offert par l'Impératrice à l'Empereur à l'occasion de son 90e anniversaire (1887) et placé entre la Bibliothèque et l'Opéra.

Digitized by Google

longtemps déjà, un garçon d'esprit, de tête et de cœur. Brave, entreprenant, tête folle mais cœur d'or, sympathique au suprême degré, avec de l'entrain, du brio... ce n'était pas là un Allemand, mais plutôt un Anglo-Saxon comme sa mère. Il montrait certes essentiellement l'étoffe d'un souverain personnel qui ne souffrirait pas de se laisser conduire, d'un autocrate à la décision prompte, à l'action énergique, à la volonté ferme.

Prince royal, il avait un penchant très prononcé pour les femmes; ses maîtresses étaient légion, non pas dans le monde, en vérité, mais plutôt dans les classes inférieures de la société. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Nous sommes à présent amenés à nous tourner vers l'Impératrice et à en dire un mot. La princesse Augusta-Victoire fut toujours assez insignifiante; ce qu'on peut dire, c'est qu'elle remplit admirablement ses devoirs et ne laissera pas la Prusse manquer d'héritiers. Ajoutons que, si elle n'est pas du tout jolie, elle est du moins sympathique, gracieuse même, avec une certaine gaucherie qui sied bien à son genre d'expression. Devons-nous l'avouer? Suivant la morale du jour, il paraît qu'une couronne d'impératrice est plus que suffisante pour consoler une princesse de Schleswig des petites infidélités de son époux.

Enfin faut-il placer ici, pour ne pas laisser une grande lacune dans le tableau, le prince de Bismarck? Retiré dans son domaine de Friedrichsruhe, à dire vrai sa grande figure plane encore sur Berlin, et beaucoup regrettent le vide que sa disparition produit. Mais on a déjà tant parlé de lui, qu'il devient presque oiseux d'en parler encore. Tour à tour l'histoire, la légende et la fable se sont emparées de sa personne. M. de Busch nous a même initiés à la vie privée du colosse; il nous l'a montré en robe de chambre. Et malgré tout le prince est resté toujours une énigme pour ceux qui auraient voulu se faire une juste idée de son caractère : ce qui est certain, c'est qu'on fait fausse route en voulant le rattacher au type allemand général. Les gens qui l'ont approché de près n'ont pu pénétrer les secrets de sa nature multiple, dangereuse par son génie, supérieure à Machiavel par son astuce, à Richelieu par son mépris de l'humanité. Sans doute, l'un des traits les plus

Digitized by Google

terribles de son caractère fut sa pénétration des hommes ; du premier coup d'œil il en découvrait les côtés faibles, qu'il flattait, qu'il excitait doucement et savait mettre à profit... Nous ne redirons pas combien l'*eiserne Kanzler* fut redoutable dans ses rancunes et sans miséricorde dans ses vengeances : souvenez-vous de ce qu'il fut pour le comte d'Arnim, et comme il sut faire disparaître de l'arène politique Delbrück, le comte Stolberg, le comte Eulenburg, etc.

. . . . . .

Une petite incursion dans le grand monde de Berlin et à la Cour. Nous sommes guidés ici, nous devons en avertir le lecteur, par un jeune diplomate étranger qui n'a pu parvenir à se « berliniser » entièrement, ni même à considérer d'un œil sympathique la société officielle de Berlin.

Les distinctions toutes spéciales dont les familles princières sont l'objet à la Cour excitent, paraît-il, beaucoup d'envie. Dans un pays aussi militariste que la Prusse, l'on ne peut voir sans protester une caste en possession d'un rang refusé à de vieux généraux qui ont versé leur sang pour la patrie. Déjà, il est vrai, l'orgueil des princes médiatisés et autres a subi un accroc ; ils ont dû se résigner à divers empiètements sur leurs privilèges d'autrefois : tel, par exemple, le rang élevé accordé par le vieil empereur aux chevaliers de l'Aigle-Noir, rang qui leur donne le pas sur les princes aux réceptions de la Cour.

Ces questions quelque peu niaises de préséance et d'étiquette provoquent des tempêtes effroyables dans le grand monde de Berlin. C'est qu'on leur attribue une capitale importance, toute la vie mondaine roulant sur elles. Au surplus, disputer sur un rang est une occupation comme une autre et mieux que d'autres à la portée de toutes les intelligences.

Il y a peu de familles princières établies à Berlin ; presque toutes les grandes maisons y séjournent seulement pendant la session de la Chambre des seigneurs. De plus en plus, on peut compter celles qui font un certain train et tiennent une place dans la société ; on me cite les ducs de Ratibor, les ducs d'Ujest, les comtes de Stolberg-Wernigerode, les princes de Hatzfeld-Trachenberg, les princes de Pless, les princes

Digitized by Google

Radziwill, les princes de Biron-Courlande, les princes de Putbers (1).

Sous les régions princières, il y a les régions de la haute finance, société curieuse qui, tout en n'étant pas la bonne, tient cependant celle-ci sous sa dépendance. A Berlin comme en Russie règnent encore des préjugés disparus depuis longtemps dans nos pays, et parmi lesquels il faut mettre la répugnance à donner la main devant témoin à un juif, à aller chez lui ou à le recevoir chez soi.

Cependant, en réalité, il n'y a pas de capitale où la société se serve plus des enfants d'Israël. L'aristocratie berlinoise spécule avec eux dans les affaires de bourse et participe aux bénéfices des grands travaux publics; mais pour cela, elle s'entoure de mystère. Et elle affiche un profond dédain pour tout ce qui tient à la haute banque juive. De son côté, celle-ci n'ignore pas la façon d'être des grands seigneurs à son égard et prend un malin plaisir à les mettre à sa merci. Les juifs sont d'ailleurs tout-puissants à Berlin; les grands journaux sont dans leurs mains et cherchent à déconsidérer l'aristocratie autant qu'ils le peuvent en toute occasion.

Le plus célèbre des banquiers de Berlin est M. *von* Bleichröder, qui fait sonner bien haut la particule qu'il a été autorisé à porter. Avant 1866, les Bleichröder n'étaient que des petits juifs sans importance; aujourd'hui, leur puissance est formidable et leur souveraineté plus réelle que celle de certains rois. Une partie des grandeurs présentes est sans doute due à la persévérance avec laquelle Bleichröder père s'est attaché à la fortune du prince de Bismarck, dont il devina à temps les hautes destinées et dont il sut se faire l'adulateur et le confident. Sa prodigieuse carrière reste un exemple des tours de force qui peuvent être accomplis, en dépit des plus ardues difficultés, par la race de Moïse.

. . . . . .

Au point de vue des mœurs, des habitudes, la société de

(1) Ajoutons quelques noms de personnages attachés à la Cour : les comtes Lehndorff, Perponcher, Puckler, de Redern, Eulenburg, de Pourtalès, de Goltz, de Benckendorff, les princes de Reuss, etc.

Digitized by Google

Berlin ne ressemble pas aux autres. Elle ne ressemble surtout pas à la société du reste de l'Allemagne, car elle a perdu toute l'honnêteté naturelle allemande; il n'est pas jusqu'aux canons de la vieille politesse d'outre-Rhin qui ne se soient, chez elle, peu à peu dissipés en fumée.

Elle ne possède point le scepticisme intelligent du Parisien; elle paraît inconsciente au point de vue moral; à cet égard, il y a chez elle quelque chose de fruste, de non civilisé qui surprend. Le sentiment des convenances élémentaires semble lui faire défaut.

Dans la haute société, paraît-il (en ceci particulièrement, c'est le fruit de l'expérience d'autrui que présente l'auteur), l'adultère fleurit comme une plante dans sa terre de prédilection; la vertu est au nombre des choses réputées inutiles. Et l'on ne fait pas même régner le silence sur les défaillances de mœurs, car le monde de Berlin est de tous le plus avide de commérages; chacun y passe sa vie à espionner les autres. C'est que, dans les hautes classes, le côté intellectuel n'est guère cultivé; le bagage de connaissances qu'y possèdent les hommes est mince; les jeunes gens n'y sont guère que de gais convives, de beaux danseurs et d'intrépides joueurs. On comprend que dans un tel monde les diplomates eux-mêmes n'arrivent pas toujours à plaire complètement, malgré toute la souplesse professionnelle.

Quant à la Berlinoise élégante, elle ne lit pas, ne travaille pas, elle manque de grâce, de tact, souvent même d'instruction; elle est bruyante et imite la femme française dans ce qu'elle a de tapageur. Quand elle vieillit, comme elle n'a rien appris, comme elle est dénuée de tout fond solide, elle ne peut plus que jalouser les succès des femmes jeunes et apporter dans la société un élément aigri, malveillant.

Ce qui rend aussi, en général, le monde peu intéressant aux étrangers, c'est l'espèce de terrorisme qui règne visiblement sur la pensée. Berlin n'est pas, comme Paris, accueillant aux étrangers. Ils sont traités avec beaucoup de politesse, sans doute, mais au fond ils y sont pourtant considérés comme des intrus; dans les clubs, notamment, l'entrée leur est souvent

Digitized by Google

refusée. Ajoutez que les hommes en place sont, à Berlin, très réservés dans leur langage; que les femmes y sont prudes quand elles ne sont pas de mœurs dissolues; que les jeunes gens sont, pour la plupart, de fort mauvais sujets. Tout cela fait qu'on ne cause guère à Berlin; en revanche, on y danse énormément et de la belle façon. En résumé Berlin, à certains égards, est resté petite ville; on y commère et médit; on y intrigue plus que dans aucune ville du monde; on y est « mauvaise langue » et sans cesse à l'affût de scandales quelconques; la société ne prend intérêt qu'à ce qui la touche directement.

On me décrit comme un aspect typique de Berlin certains salons du grand monde qui attirent de plus en plus les hommes, parce qu'ils leur offrent les avantages du club, et d'un club qui serait embelli par la présence de jeunes femmes. Là se lisent clairement les indices du relâchement dans les mœurs et le développement de plus en plus marqué de ce qu'on pourrait appeler la « bohème germanique ». Dans ces salons, toutes rivalisent, paraît-il, pour faire oublier aux hommes qu'elles appartiennent à un monde où les femmes doivent être honorées! Une liberté excessive y règne. L'aisance y va jusqu'à l'abandon, l'abandon jusqu'au mauvais ton, et celui-ci, suivant l'habitude, est décoré du beau nom de liberté! Dans ces milieux, on flirte à tous les degrés, avec des femmes de tous les âges, depuis la douairière jusqu'à la blonde enfant au regard candide; et les amours anciennes où se devine la lassitude coudoient ce qu'on y appelle, dans un langage plaisant, un « museum », c'est-à-dire les préliminaires poétiques de l'amour, la période des vers, celle de la « muse » enfin.

L'absolu sans-gêne qui règne dans ce genre de salons fait, cela va de soi, un tort considérable à la société de Berlin; les hommes y oublient la tenue et le ton de la bonne compagnie et se déshabituent d'observer les convenances. Dans ce monde facile, où la soirée se passe si agréablement, ils perdent le goût des amusements tempérés par le décorum. Ils perdent aussi, chose plus grave, le respect de la femme. Les hautes sphères de la capitale offrent l'étrange et affligeant spectacle de femmes du monde familièrement nommées : la X... ou la Y...

Digitized by Google

Dans cet oubli complet de l'ancien esprit chevaleresque, n'aperçoit-on pas, comme nous, le plus grave relâchement dans les mœurs?

Mais, sans doute, ce n'est que dans les hautes sphères, dans celles du désœuvrement, que règne cette fâcheuse corruption du goût. Dans les classes bourgeoises, comme aussi parmi les familles nobles sans fortune, on rencontre de bons et paisibles ménages, des épouses honorées, des gens aux idées saines et pratiquant la bonne vie.

. . . . . .

La noblesse est peu à peu éliminée de Berlin; elle laisse la place aux couches nouvelles; c'est une application du principe de la *survie* des plus aptes. Les solennels et tristes hôtels aristocratiques de la Wilhelmstrasse tomberont sous peu aux mains des banquiers, des conseillers du commerce, des agents de change, des industriels; ils seront jetés bas, et de prétentieux palais dans le goût du jour s'y substitueront. L'aristocratie ancienne, quand elle ne s'exile pas dans ses châteaux de province, s'enferme chez elle et se tient à l'écart de la vie de Berlin. L'aristocratie nouvelle occupe les riches hôtels qui entourent le Thiergarten et, en été, les villas des environs de Berlin ou quelque château peu éloigné en ce sombre pays de lacs et de forêts qu'est la Marche de Brandebourg; elle donne des réceptions fastueuses, tout en poursuivant ses lucratives affaires et en spéculant à la Bourse.

Les fils de familles nobles sont naturellement moins bien doués au point de vue de l'art de gagner de l'argent; et s'ils se mêlent à la vie de Berlin, c'est pour n'en prendre que le côté jouissance et dissipation, le plus souvent pour s'y ruiner en peu de temps. La plupart d'entre eux ne se sentent propres qu'à un seul métier, celui des armes; c'est pourquoi tant de grands noms figurent dans les cadres de l'armée active, parfois en regard de grades élevés.

. . . . . .

Au sujet des officiers prussiens, il est une erreur régnante qu'il importe de relever. Ils sont loin d'être les rudes soudards que l'on se plaît à décrire; c'est même parmi eux que l'on

Digitized by Google

trouve le plus de gens à culture raffinée, et notamment que les appels de l'art jeune rencontrent le plus d'écho. On sait que plusieurs littérateurs, peintres ou musiciens de l'Allemagne actuelle font partie de l'armée. Et plus d'une fois l'on a découvert que tel livre anonyme sur des questions d'art ou de morale, attribué d'abord à un savant professeur d'université, se trouvait avoir été pensé et écrit par un modeste lieutenant qui, se confinant en son logement des faubourgs, avait consacré à d'austères études le loisir de ses soirées.

Mais cela passe inaperçu de la masse; rien d'étonnant que l'étranger ne s'en doute pas, n'étant frappé que par ce que le militarisme prussien a d'extérieur et d'excessif — ici, dans la capitale de la Prusse, plus qu'en tout autre lieu.

Il faut dire que le militaire est partout à Berlin. Non seulement les uniformes sont abondants et de nombreux détachements défilent de leur pas automatique rythmé par les fifres, mais les passants mêmes, par leurs allures, semblent sortir de la caserne. Il n'est pas jusqu'aux cochers de fiacre qui n'aient un air martial. Ce qui contribue à le leur donner, c'est qu'ils sont vêtus, par ordonnance de police, de flamboyantes livrées bleues à col galonné d'argent (ceux de la première classe du moins). A noter, par contre, ce trait particulier qu'ici les cochers d'équipages privés, dont la police ne s'occupe pas, manquent souvent de tenue.

Le Prussien qui a été soldat se reconnaît facilement; il le reste toute sa vie. Aussi bien l'uniforme semble le costume naturel des habitants de ce pays; il est pour eux ce qu'est la cape à l'Espagnol. L'étranger est d'autant plus frappé de ces allures de soldat qu'il est sans cesse et nécessairement en rapport avec d'anciens sous-officiers : portiers d'hôtel, commis des postes et télégraphes, gardiens des musées et des bibliothèques, conducteurs de tramways, contrôleurs des chemins de fer, sergents de ville... Cela n'est pas sans avantages pratiques, car les soldats devenus fonctionnaires apportent à leur service la précision et l'impassibilité que leur a communiquées la sévère discipline prussienne. Mais chez ces automates, qu'est donc devenue la vieille bonhomie allemande? Ne

Digitized by Google

donneriez-vous pas pour un peu de cette chaleureuse et bienfaisante disposition toute la froide ponctualité militaire?

. . . . . .

Nous nous garderons de médire de Berlin. A son égard, la malice française a sur la conscience mainte inexactitude et foule d'exagérations. C'est s'abuser étrangement que de croire qu'on n'y sait pas vivre. En somme, pour les gens dissipés comme pour les gens sérieux, la vie berlinoise est fort acceptable, elle est même agréable et commode, surtout plus libre que la vie en France. A la longue, les Français qui y sont établis reconnaissent ces avantages. Mais Berlin a aussi ses laideurs, dont l'on ne prend pas facilement son parti, même à la longue : le rectiligne, le conventionnel, et puis cet aspect grand ou imposant toujours cherché, rarement atteint.

Pour qui veut se rendre compte du véritable caractère de Berlin, il est quelques faits dont on doit se pénétrer. Tel est l'accroissement prodigieusement rapide de la population, digne des cités improvisées du Nouveau-Monde, et aussi cette circonstance que parmi les habitants de Berlin il n'en est guère la moitié qui y soient nés (1); les autres, c'est-à-dire la majorité, sont accourus des quatre points cardinaux; ajoutez que ces immigrants venus dans la « ville géante » pour ne demeurer qu'en passant sont très rarement (1 sur 50 d'après les statistiques) accompagnés de leur famille.

Dans ces conditions, l'on comprend que les anciennes coutumes et traditions domestiques tombent en désuétude, que la sentimentalité allemande s'y évapore vite, que la vie de famille s'y oublie, et qu'en revanche l'opposé reçoive un développement tout à fait anormal : témoin le nombre étonnant de brasseries, cafés, lieux de plaisir de tout genre qu'on trouve à Berlin; témoin aussi l'accroissement inquiétant des cas de divorce et de la prostitution.

Vingt ans ont suffi à Berlin pour transformer l'âme germanique. Tous ces bons Allemands, venus ici de leurs pro-

(1) 40 p. c., soit les deux cinquièmes seulement, d'après les statistiques les plus récentes.

Digitized by Google

vinces, avaient apporté un caractère assez incohérent, mais en eux régnaient la résignation et la loyauté. Une atmosphère de fraîche poésie flottait autour d'eux. Ils avaient bien les sensations un peu rudes, avec une soumission et une docilité excessives, mais aussi ils remplissaient naïvement tous leurs devoirs envers la famille et la société. Or, Berlin n'avait que faire de ces vieux oripeaux; il a eu vite fait de dépouiller chacun d'eux de ses scrupules moraux, de sa patience et de sa constance dans l'effort, de ses désirs paisibles et simples; tous ont été ramenés à un type unique, le Berlinois d'aujourd'hui (1).

La plupart des habitants eux-mêmes de Berlin ne considèrent la ville que comme une foire permanente, où ils sont venus gagner de l'argent ou en dépenser; ils ne demandent qu'à aller vivre ailleurs, une fois leurs affaires réglées. Au fait, l'impression essentielle que laisse Berlin est le caractère provisoire de tout ce qui s'y trouve. Berlin — disait déjà Mme de Staël — n'offre pas une apparence *sérieuse*, les édifices et les institutions y ayant à peine l'âge d'homme. » Or, Berlin reste perpétuellement une ville nouvelle; rien n'a le temps d'y prendre une apparence sérieuse. Tout y change continuellement; c'est pourquoi Berlin ne présente pas l'air de solidité des autres capitales et donne, au contraire, une sensation d'instabilité. L'architecture en fournit un exemple : en effet, dans les constructions, c'est tantôt le style grec qui est à la mode, tantôt le style rococo, en souvenir du grand Frédéric; puis, récemment, s'étant pris de passion pour les souvenirs historiques de la Marche de Brandebourg, le Berlinois ne veut plus admettre que le style de la Marche; tout ce qui est *märkisch* fait fureur, non seulement en architecture, mais même dans les objets les plus familiers (2).

(1) Ce type se reconnaît parfaitement en voyage ou dans les villes d'eaux, — à Ostende notamment, où les Berlinois pullulent, — grâce au contraste qu'il présente avec tous les autres types de l'Allemagne, avec le type viennois surtout.

(2) D'où le succès du *Märkisches Provinzial-Museum*, cité ci-dessus, si important pour l'histoire de la Marche de Brandebourg depuis les temps les plus reculés, avec ses fragments d'architecture moyenageuse, ses ustensiles, ses emblèmes de corporations, ses armes, ses monnaies, ses médailles, et aussi ses crânes d'habitants de la Marche (50,000 numéros).

Digitized by Google

Mais, dans chacune de ces préférences successives, tout fondement solide fait défaut.

C'est que la frivolité, la superficialité de l'esprit, choses à laquelle on n'est pas habitué en Allemagne, sont devenues des signes distinctifs de l'esprit berlinois. L'esprit berlinois, *Berliner witz!* Par là, aujourd'hui, l'on entend dans le reste de l'Allemagne l'esprit du gros vaudeville à calembours ou du monologue tout en jeux de mots, genre dont la mode sévit depuis quelques années et dont le créateur, *der urkomische Bendix*, a atteint à une popularité qui aurait surpris en d'autres temps.

A dire vrai, l'esprit berlinois a toujours été d'une nature particulière. Veut-on savoir ce qu'on en pensait jadis? Écoutez Henri Heine. Les habitants de Berlin, disait-il, ont inventé l'*ironie* et ils en tirent un parti merveilleux... Autrefois, quand quelqu'un avait fait ou dit une sottise, qu'y pouvait-on? Ce qui était fait était fait, et l'on disait : « Cet homme est un stupide animal. » C'était désagréable. A Berlin, où l'on est fort sensé et où l'on fait néanmoins le plus de sottises, on sentait grandement ce désagrément... Enfin fut trouvé un moyen rétroactif par lequel on peut défaire toute sottise, ou même la transformer en une chose raisonnable. Le moyen est simple, il consiste à déclarer qu'on n'a fait ou dit la sottise en question que *par ironie*. Assurément, ainsi pratiquée, l'ironie est de grand secours et l'on comprend qu'elle soit coutumière au Berlinois qui aime à paraître retors à peu de frais, sans imposer à son imagination un effort trop fatigant.

Autre citation, qui avait vraiment un caractère prophétique celle-ci : « Les Allemands » — écrivait Mme de Staël — « auraient beau se désabuser des qualités et des sentiments dont ils sont doués; la perte du fond ne les rendrait pas plus légers dans les formes, et ils seraient plutôt des Allemands sans mérite que des Français aimables. » Cette observation d'un génie pénétrant s'applique admirablement au Berlinois de notre temps, chez qui, en dépit d'une radicale transformation, reste empreinte la rudesse native de sensations de la race germanique.

Digitized by Google

L'esprit berlinois fut de tout temps fort peu prisé des poètes et des artistes. Gœthe déclarait qu'il était l'antithèse de son esprit à lui; Schiller regardait Berlin comme le foyer de la démoralisation et du mauvais goût en Allemagne. Mozart avait tellement cette ville en horreur qu'il préféra rester à Vienne avec une solde de 800 florins que d'accepter de venir à Berlin avec une pension de 3,000 thalers. — S'il en était ainsi déjà au siècle dernier, qu'est-ce donc aujourd'hui?

(*A suivre.*) F.-N. ROSE.

Digitized by Google

LE REFERENDUM DES INGÉNIEURS

(Enquête sur l'enseignement de la mécanique.)

Il y a vingt ans que l'on se plaint, en Belgique, du caractère trop abstrait de l'enseignement de la mécanique et que l'on demande qu'il y soit remédié par l'institution de laboratoires spéciaux.

En 1892, deux hommes autorisés et bien connus dans le monde de l'industrie et de la science, M. Julien Weiler, ingénieur du matériel des charbonnages de Mariemont et de Bascoup, et M. V. Dwelshauwers-Dery, professeur de mécanique appliquée à l'Université de Liége, entreprirent de rassembler par une enquête, par un *referendum*, pour employer le mot à la mode, les opinions qui pouvaient peser en faveur de la création des laboratoires de mécanique.

Déjà, dans les premiers mois de 1891, M. Dwelshauwers-Dery avait donné au *Génie civil*, de Paris, une étude documentée sur les laboratoires de mécanique existant et les écoles techniques supérieures. Il y rappelait le vœu du congrès de mécanique appliquée de Paris, en 1889 : « de voir encourager, par tous les moyens possibles, la création et l'extension des laboratoires d'essais de matériaux et de machines, aussi bien dans les grandes écoles du gouvernement, dans les grandes administrations gouvernementales ou privées, que dans les établissements d'utilité publique tels, par exemple, que le Conservatoire des arts et métiers ».

Il y donnait, en faveur de sa thèse, les opinions les plus

Digitized by Google

respectables, celles de M. Haton de la Goupillerie, directeur de l'École supérieure des mines de Paris; G. Zeuner, directeur de l'École polytechnique de Dresde; Henry Davey; le professeur Schrœter, de Munich; R.-H. Smith, de Mason Science College, à Birmingham; Peabody, l'auteur de l'ouvrage connu sur la thermodynamique de la machine à vapeur; Williams, le fameux constructeur anglais; de Comberousse, président de l'École centrale et ancien président des ingénieurs civils de France; Donkin, le praticien et l'expérimentateur bien connu; Michel Longridge, ingénieur en chef de la Société d'assurance pour les appareils à vapeur de Manchester, homme de science admirablement placé, en même temps, pour apprécier les besoins de la pratique; une quantité d'autres.

Il rappelait et complétait les résultats de l'enquête faite en 1886 par le professeur Kennedy sur les laboratoires de mécacanique; il faisait l'histoire de ces laboratoires, depuis 1870, époque de leur apparition, citait une lettre de Hirn, qui le félicitait chaleureusement d'avoir établi, en 1875, à l'Université de Liége, une machine à vapeur pour servir à l'instruction de ses élèves; une autre de M. Isherwood, ingénieur en chef de la marine des États-Unis d'Amérique, qui proclamait avec force l'utilité des laboratoires pourvus de machines à vapeur expérimentales et qui écrivait avec un bel enthousiasme :

« La civilisation moderne est basée sur la machine à vapeur : tout ce qui améliore celle-ci fait progresser celle-là; en sorte que mieux comprendre les propriétés de la vapeur et mieux connaître le mécanisme propre à l'utiliser économiquement, sont deux choses qui ont une influence bienfaisante s'étendant bien au delà du but immédiat de faire l'éducation des ingénieurs.

« Le génie des constructions (*engineering*), qui est un art autant qu'une science, ne peut être complètement enseigné que s'il l'est à la fois d'une manière concrète et d'une manière abstraite, pratique aussi bien que théorique, une méthode illustrant et complétant l'autre... »

Digitized by Google

M. Dwelshauwers-Dery concluait en réclamant pour l'enseignement de la mécanique, — qu'il rattachait, par des vues très élevées, à tout l'enseignement supérieur dont le rôle est d'affranchir la pensée, d'élever l'esprit et de tremper les caractères en même temps qu'il enrichit la mémoire :

Beaucoup moins de leçons orales *ex cathedra;*

Beaucoup plus d'exercices pratiques, manipulations dans le laboratoire et études personnelles des résultats des essais.

D'autre part, l'*Industrie* du 10 janvier 1892 avait publié une lettre de M. Julien Weiler à M. V. Dwelshauwers-Dery, où sous le titre : *Ce qui manque au jeune ingénieur*, les bizarreries de l'enseignement traditionnel étaient mises en évidence avec une verve robuste.

Le signataire de la lettre parlait de vains efforts de tant d'étudiants pour comprendre les démonstrations toutes théoriques du cours ; de l'effarement de l'ingénieur diplômé mis brusquement aux prises avec les difficultés de la pratique ; de l'enchantement du ci-devant étudiant rouvrant, dans l'atelier, le soir, ses cours de mécanique et comprenant enfin devant l'objet, réapprenant avec une véritable joie, ce qui lui avait paru si aride autrefois, constatant « que tout cela *était*, que tout cela *vivait* », s'extasiant à voir simplement fonctionner, *palpiter*, les machines.

Il montrait les excursions d'élèves effarés, demandant à leur professeur, lorsqu'ils arrivaient devant une machine à vapeur du type le plus simple, de leur dire « où était le cylindre ».

Sans doute, les jeunes gens qui sortent de l'université sont de bonne volonté ; ils ne demandent qu'à mettre la main à la pâte ; mais comme ils en doivent gâcher, de cette pâte, avant de rendre des services, avant de gagner de modestes appointements !

On obtient son diplôme d'ingénieur à vingt-trois, vingt-cinq ans ; et que d'années, après cela, avant d'être bon à quelque chose ! Combien d'ingénieurs, sortis de l'école depuis cinq ans, arrivent à gagner 250 francs par mois ?

Digitized by Google

La faute en est, d'ailleurs, à nos programmes surchargés, qui ne permettent au jeune ingénieur que d'acquérir une notion superficielle des choses. Le mal commence à l'école primaire; M. Weiler raconte que, se promenant un jour à la campagne avec quelques enfants, il leur demanda, comme il se trouvait au point où un torrent se jetait dans une rivière, de lui montrer un affluent de celle-ci : aucun ne put répondre! Ils lui auraient énuméré tous les caps de l'Afrique par cœur; mais de lui en montrer un dans l'étang de leur village, ils en étaient incapables. C'est la photographie de l'enseignement moderne où rien ne vit — sauf dans quelques écoles primaires où les concours n'ont pas tué la méthode intuitive, et dans les universités où certains cours se donnent au laboratoire.

M. Weiler demandait que les *théoriciens* sortis des écoles d'ingénieurs possédassent moins superficiellement leur *théorie*, et cela dans l'intérêt de ces écoles mêmes, auxquelles les simples *écoles industrielles* commencent à faire une sérieuse concurrence en fournissant annuellement des fournées de diplômés aptes à rendre des services immédiats et qui montent rapidement dans la hiérarchie des employés industriels, alors même qu'ils sont en compétition avec de véritables ingénieurs.

C'est à la suite de ces deux publications que MM. Weiler et Dwelshauwers-Dery lancèrent parmi nos ingénieurs et nos industriels une circulaire pour leur demander leur avis sur la question qu'elles soulevaient.

Ils viennent de réunir en volume (1) les réponses qui leur sont parvenues. Elles forment un dossier bien intéressant de cette grosse question de l'enseignement de la mécanique, si importante pour le développement d'une branche de l'activité humaine où nous avons toujours excellé, où il importe de ne pas nous laisser dépasser.

Citons quelques noms et quelques passages de cette enquête.

(1) *Referendum des ingénieurs*. Enquête sur l'enseignement de la mécanique. Liége, Marcel Nierstrasz, éditeur, 1893.

Digitized by Google

M. Adolphe Greiner, directeur général de la Société Cockerill, écrit :

« Ainsi que vous le faites très bien ressortir dans votre intéressante brochure, nos jeunes ingénieurs n'ont qu'à bien se tenir contre la concurrence redoutable des jeunes gens qui sortent des écoles industrielles. Je pourrais citer quantité d'exemples où ces derniers leur ont été préférés.

« Aussi est-il à souhaiter que les professeurs de nos écoles techniques supérieures, comprenant la gravité de cette situation, abandonnent un peu plus le côté spéculatif de leur enseignement pour se conformer aux nécessités modernes de l'industrie. »

M. Lucien Guinotte, administrateur-directeur général des sociétés charbonnières de Mariemont et Bascoup, trouve la brochure de M. Weiler *parfaite.*

M. Briart, ingénieur en chef des charbonnages de Mariemont et Bascoup, président de l'Association des ingénieurs sortis de l'École des mines du Hainaut, présente quelques observations « entièrement approbatives ». Il voudrait voir démontrer les principes autrement que par des formules arides qui n'apportent pas toujours la conviction.

« Or, c'est une extension évidente à donner à l'enseignement, et l'on ne peut le faire qu'en y apportant des restrictions d'un autre côté. Cela doit prendre du temps, malgré l'aide qu'en reçoit l'enseignement théorique, et il ne faut pas penser à allonger le temps des études.

« Le remède est la spécialisation aussi complète que possible des diverses branches, en en élaguant nombre de rameaux inutiles qui doivent se démonter et tomber tôt ou tard, mais qui, en attendant, font tort à ceux qui sont indispensables et doivent rester. »

Chaque spécialité industrielle devrait comporter la partie scientifique qui lui est propre et effleurer seulement ce qui ne lui est pas d'une nécessité immédiate. C'est, M. Briart le reconnaît, le bouleversement des méthodes actuellement suivies, la refonte des programmes; et peut-être ne trouvera-t-on pas chez les professeurs le même empressement à concourir à

Digitized by Google

cette réforme qu'à adopter la méthode expérimentale... Quant aux élèves, ils devront choisir leur spécialité en entrant dans l'enseignement industriel au lieu de la choisir à la sortie...

« C'est un sacrifice de chances que l'on fait là, évidemment. Y aura-t-il compensation d'un autre côté? J'en suis, comme vous, intimement convaincu. »

M. De Naeyer, l'industriel bien connu de Willebroeck, écrit: « Le laboratoire de mécanique est aussi nécessaire pour l'étude des machines que la fréquentation d'un laboratoire de chimie pour former un chimiste. »

MM. Alfred et Ernest Solvay sont d'avis que les jeunes gens formés par les professeurs dans les conditions habituelles ont trop peu manipulé, trop peu vu et appliqué ce qu'ils ont appris.

M. Kraft de la Saulx, ingénieur en chef de la Société John Cokerill, partage complètement les idées exprimées dans la brochure de M. Weiler.

M. Montefiore-Levi, ingénieur et sénateur, qui a si généreusement fondé l'Institut électro-technique de Liége, a donné son appui à la circulaire invitant au referendum : l'existence de l'Institut, où les élèves ont chaque jour, comme l'écrit M. Eric Gérard, directeur de cet établissement, cinq ou six heures de travaux pratiques pour une heure de cours, et la valeur des jeunes gens qui y sont formés, témoignent remarquablement en faveur des laboratoires.

M. Maroquin, directeur gérant de la Société de Marcinelle et Couillet, a également appuyé la circulaire.

Le *referendum* suit l'ordre alphabétique, mais il nous paraît bon, puisque nous en épluchons les résultats, de mettre en vedette les noms qui ont le plus d'autorité en matière industrielle et les hommes qui, par leur situation, sont le mieux à même d'apprécier ce qui manque aux jeunes ingénieurs sortis des écoles et qu'ils ont sous leurs ordres. Continuons nos citations :

M. Passelecq, directeur gérant du charbonnage de Sacré-Madame, fait des vœux pour que les idées de MM. Dwelshau-

Digitized by Google

wers et Weiler reçoivent une prompte et complète application, ce sera un grand bien.

« Combien nous sommes de votre avis ! », écrit M. Arthur Bron, directeur gérant des usines et hauts fourneaux de Monceau-sur-Sambre.

« Votre appréciation est complète, cher monsieur Weiler, écrit M. Alphonse Simont, administrateur délégué de la Société des forges de Clabecq... En avant donc pour la réalisation et l'extension de vos idées ! Tous les industriels vous aideront, car tous sont convaincus, comme vous, que les places ne manquent pas, mais bien les hommes capables de les occuper avec fruit. »

M. Gaston Boël, maître de forges à la Louvière, est complètement de l'avis émis dans la brochure.

Lettre de M. Sylvain Beer, constructeur à Jemeppe-lez-Liége :

« L'installation de laboratoires de mécanique est de toute nécessité. Si j'avais pu profiter de cette utile institution pendant mes études, le passage de la théorie à la pratique, lorsqu'il y a trente ans je suis sorti de l'école de Liége, m'eût été singulièrement facilité, et je n'aurais pas connu les déboires qui ont marqué mes premiers pas dans la carrière industrielle. »

M. Eugène Baudoux, maître de verreries à Jumet, expose tout un programme idéal, mais intéressant, d'études pour les écoles du génie.

L'ingénieur, pour lui, doit être un homme de sciences pures en même temps qu'un homme de sciences appliquées. Loin de demander plus de spécialisations dans l'enseignement scientifique des écoles spéciales, facultés, etc., il estime qu'un jour viendra où ces futurs ingénieurs et docteurs n'auront qu'une même culture intellectuelle qu'ils viendront chercher à une même école préparatoire, avant de passer à leurs écoles professionnelles respectives. C'est l'idée qui a dû prévaloir en France, lors de la création de l'École polytechnique. Mais autant il importe de rendre l'instruction scientifique intégrale, autant il convient de spécialiser l'école professionnelle.

Digitized by Google

M. Baudoux n'est pas le seul à réclamer une instruction plus générale pour l'ingénieur qui n'est pas encore entré à l'école spéciale. Notons encore, plus loin, le passage où il s'explique sur cette instruction générale :

« Ne vous effrayez pas, pourtant : intégralité, philosophie et harmonie n'impliquent pas les longs programmes. Une science bien généralisée s'apprend vite et suffit toujours pour en tirer les données de la philosophie. En tant que science généralisée, la chimie, par exemple, s'apprendrait facilement en six mois, tandis qu'on nous torturait deux années pour nous bourrer de précipités bleus, verts, etc., et d'autres faits particuliers qui appartiennent plutôt à la science appliquée.

« Quelle tyrannie n'a pas exercée sur nous l'histoire de tous ces faits particuliers, souvent de simples accidents sans valeur, qui nous laissaient ignorer les grands événements dont la connaissance est le fondement, la raison et le but de l'histoire ?

« C'est un vice général dans l'enseignement que cet encombrement de détails qui, sans être absolument inutiles, empêchent d'étudier les généralités des autres sciences, comme ils empêchent de saisir nettement la simplicité de la formule générale de toute science...

« Le remède serait, je crois, dans la création, pour chaque branche, d'un cours général dégagé (autant que l'exigera le temps assigné aux études) de tous les détails qui n'ont qu'un caractère d'application utilitaire.

« L'ensemble de ces cours réaliserait ce que j'appelais la culture intégrale, tandis qu'on laisserait aux écoles professionnelles le soin de détailler les branches qui sont directement nécessaires aux arts correspondants. »

Quant aux succès des jeunes gens sortis des écoles industrielles, M. Baudoux les attribue moins à leur programme modeste qu'à la qualité des sujets qui y vont chercher les connaissances élémentaires mises à leur portée : artisans d'élite, venant y demander les secours de la science, sacrifiant à cette fin leur temps et leur repos : « Admirable sélection d'hommes chez qui toute semence doit produire. » Ce qu'on voit dans ces écoles, c'est l'artisan s'élevant vers l'ingénieur ; mouvement admirable et fécond, que l'ingénieur doit continuer en s'élevant vers la science.

Digitized by Google

L'opinion de M. Baudoux diffère quelque peu de celle de MM. Weiler et Dwelshauwers; mais elle proclame avec force les défauts de l'enseignement actuel; et si elle ne se rallie pas aux remèdes qu'ils proposent, ce n'est que pour en demander de plus radicaux, mais qui ne sont pas en contradiction, semble-t-il, avec celui qu'ils préconisent eux-mêmes. Au fond, leurs idées sont harmoniques.

M. Julien Dulait, administrateur gérant de la Société anonyme Électricité et Hydraulique, à Charleroi; M. Prosper Hanrez, ingénieur, membre de la Chambre; M. Wellens, inspecteur général des ponts et chaussées; M. Lambert Charles, directeur honoraire des mines; M. Joseph Defize, de la commandite Fétu-Defize, à Liége; M. de Simony, directeur honoraire des mines; M. Timmerhans, directeur divisionnaire des mines; M. Dejaer, ingénieur de première classe aux chemins de fer de l'État, sont tout à fait de l'avis de MM. Weiler et Dwelshauwers.

M. Armand Stévart, chargé du cours d'exploitation des chemins de fer à l'Université de Liége, sans contester l'utilité des laboratoires de mécanique appliquée, fait quelques restrictions :

« Qu'une réforme de notre enseignement technique soit désirée par tous, c'est ce qui n'est pas douteux; mais un laboratoire de mécanique me paraît un topique bien spécial; ce n'est pas un remède d'une portée assez générale pour supprimer ce qu'il y a de mauvais, ni développer tout ce qu'il y a de bon dans nos écoles spéciales... »

M. Stévart a fait campagne, avec quelques camarades, il y a quelque temps, pour obtenir une réforme plus profonde :

« Une forte préparation scientifique, — la même pour tous — et un enseignement spécial dont la portée orale réduite laisserait du temps pour les travaux de laboratoire, les recherches personnelles et l'étude de projets raisonnée; voilà quelle était notre thèse, et je reste convaincu que c'est la bonne. »

Digitized by Google

La mécanique pure peut s'enseigner avec une feuille de papier et un crayon; la mécanique appliquée, de l'avis de tous ceux qui s'en sont occupés, exige de plus des travaux graphiques et des travaux de laboratoire; l'art du mécanisme ne peut s'apprendre que dans la pratique des ateliers et des usines...

« Et toujours le jeune ingénieur l'abordera avec son inexpé-
« rience et ses questions parfois naïves aux vieux routiers du
« métier. »

« On peut donc séparer nettement la science de l'ingénieur
« de l'art de l'ingénieur. La première seule peut s'apprendre à
« l'école; le second est un fruit tardif d'une expérience souvent
« longue, et c'est s'égarer que chercher à rendre les cours pra-
« tiques en les surchargeant de longs détails technologiques. »

M. Stévart parle de portes ouvertes à propos du referendum : mais ne se bat-il pas un peu contre des portes que personne ne songe à fermer?

Très chaudes les approbations des généraux Leboulengé, Dejardin, Soyer, Bouyet. Ceux-là ne cherchent pas la petite bête!

« Comme c'est bien ça! écrit le général Dejardin, directeur des fortifications. J'en ai fait cent fois la remarque chez les autres et sur moi. Que de choses inutiles et peu pratiques on nous enseigne et que nous nous empressons d'oublier; que de développements purement spéculatifs et que de temps perdu!!

« Aujourd'hui surtout, que ces applications des sciences physiques et mathématiques sont infinies, il faudrait synthétiser et coordonner l'enseignement de manière à en faire toucher du doigt les applications réelles. On ferait ainsi de l'élève ingénieur, sinon un praticien expert, du moins un esprit pratique. Mais ces traditions, la force de l'habitude!!... Ne trouve-t-on pas beaucoup d'esprits sérieux préférant encore perdre sept années à l'étude du grec d'Homère que de consacrer ce temps si précieux à la connaissance indispensable des langues modernes, alors qu'aujourd'hui on peut parler d'un bout du monde à l'autre bout? Bon courage dans votre croisade! »

« A l'École militaire, écrit le général du génie Soyer, nous avions, en 1845, comme professeur de mécanique, un savant que tout le monde a connu, aimé et estimé, M. Steichen, qui,

Digitized by Google

pendant les deux ans que durait le cours, s'escrimait de son mieux pour nous inculquer les mystères de la science. Je ne crois pas exagérer en disant que les neuf dixièmes de ses élèves n'ont jamais rien compris et par conséquent n'ont jamais rien su. Il en était de même pour toutes les sciences abstraites que l'on nous enseignait alors. Les x, comme nous les appelions alors, étaient bien mal donnés.

« Quel était le résultat final de toutes ces théories, de toutes ces méthodes vicieuses d'enseignement ? Le voici :

« On sortait de l'École d'application avec un diplôme d'officier du génie, un diplôme d'ingénieur, mais quand il a fallu mettre la main à la pâte, toutes les études ont dû être recommencées à nouveau et d'une autre façon, c'est-à-dire *pratiquement*.

« Les savants d'alors disaient que toujours on avait procédé ainsi, que l'école n'avait qu'un but, une mission : enseigner à l'élève ingénieur comment on doit apprendre.

« Cette théorie est peut-être très belle, mais quand nous avons débuté dans la carrière, le moindre grain de mil eût bien mieux fait notre affaire ; un peu moins de science, un peu plus de pratique et nous eussions obtenu de meilleurs résultats.

« Certes, la science est une belle chose, mais en cela comme en toutes choses, il est beaucoup d'appelés, peu d'élus, et je suis d'avis que toute cette science doit être l'apanage exclusif de ceux qui veulent réellement s'y adonner ou la faire progresser. Quant aux autres, le « *struggle for life* » les oblige à être avant tout des praticiens. »

Toutes nos écoles spéciales ont dans l'enquête des représentants des plus autorisés. L'Université de Liége y est représentée par MM. Dechamps, De Koninck, Forir, Émile Gérard, Goret, Habets, Hubert, Pérard, — sans compter M. Dwelshauwers, — tous très favorables ; les réserves un peu *à côté* de MM. Duguet et Stévart n'impliquent aucunement la condamnation des laboratoires de mécanique.

L'Université de Gand, par les réponses de MM. Boudin, Boulvin, Dauge, Keelhoff, Manion, Rottier, Wagener, Wolters... Toutes sont favorables à la création des laboratoires de mécanique et à l'extension des travaux pratiques des élèves ; cependant, certains des honorables professeurs semblent assez

Digitized by Google

préoccupés de défendre, contre les traits de la brochure de M. Weiler, l'enseignement qu'ils donnent actuellement. Sentiment bien naturel; un professeur auquel on demande de changer son cours n'est jamais content; en revanche, si les professeurs de mécanique de Gand rechignent un peu aux réformes, leurs anciens élèves, ingénieurs entrés dans la pratique, adhèrent avec un bel ensemble aux idées de la brochure.

Les professeurs de l'École polytechnique de Bruxelles, MM. Anspach, Charbo, Mouris, Van Drunen, Witmeur sont tous sympathiques.

Ceux de l'Université de Louvain : MM. Dumont, Lambert, Micha, Pasquier également; M. Vierendeel s'en prend aux élèves qui ne *sentent pas* ce qu'on leur enseigne; raison de plus, semble-t-il, pour qu'on s'applique à le leur faire sentir.

Ceux de l'École de Mons : M. Briart, M. Canon — qui voudrait que les professeurs des cours d'application eussent tous une certaine pratique industrielle, afin d'attirer l'attention des futurs ingénieurs sur les points nécessaires pour leur épargner les déboires ordinaires des débuts dans l'industrie. — Hanuise, Macquet, — qui fait très justement observer que l'élève puisera dans les laboratoires de mécanique *des connaissances pratiques toutes distinctes de celles que leur donnera la fréquentation des usines*, ne le sont pas moins.

Les professeurs de l'École militaire, MM. le major Huet, les capitaines Dufour, Eugène Lagrange, Émile Simon sont particulièrement approbatifs; ajoutons les adhésions de M. Pyro, professeur de mécanique à l'Institut de Gembloux, et M. Horta, ingénieur des constructions navales, professeur à l'Institut supérieur du commerce d'Anvers. Le referendum réunit, on le voit, les plus hautes compétences!

Nous n'en finirions pas d'examiner ceux — Belges ou étrangers — qui, occupant un rang élevé dans l'industrie, dans la science, dans l'administration, donnent, en parfaite connaissance de cause, un avis favorable à la revision de l'enseignement technique, ou tout au moins à la création des laboratoires

Digitized by Google

de mécanique appliquée; il faudrait citer MM. Adolphe De Vaux, De Vergnies, Charles Evrard, François Gillieaux, Edmond Peny, Eugène Sadoine, Émile Bède, Arthur Bollinckx, Gustave Boty, Carels frères, Charles De Cuyper (inspecteur honoraire des études des écoles des mines), Charles De Cuyper (administrateur délégué de la Société Van den Kerchove à Gand), Jules Defontaine, directeur de l'École industrielle de Bruxelles, Delloye-Orban, Maurice Demoor, Jules Dery, Ferdinand Fléchet et Pierre Grosfils, ces deux derniers membres de la Chambre des représentants; Hector Genard, Fernand Gernaert, Émile Harzé, Léon Lobet, Balthazar Mertens, Léon Moyaux, Martin-André Oppermann, Joseph Pâris, Édouard Rau — qui émet des vues intéressantes sur la nécessité d'un stage pour l'ingénieur, — Eugène Rombaut, Émile Stein, William et Paul Van Goethem, combien d'autres qui figureraient au même titre dans cette liste, si l'espace ne nous forçait à nous restreindre.

Il faudrait écrémer aussi la longue liste de ceux qui, sans appartenir à l'enseignement technique proprement dit, donnent au referendum l'appui de l'expérience qu'ils ont puisée dans les autres branches de l'enseignement ou dans l'exercice des professions libérales.

Il faudrait citer d'intéressants aperçus sur la matière recueillis dans les organes spéciaux; telle cette boutade de M. J.-T. Kaufmann, administrateur de l'Institut polytechnique de Liége, qui écrivait dans *The Engineer* :

« Or, si les professeurs s'efforcent de faire de bons ingénieurs, — et nous croyons sincèrement qu'ils le font, — ils doivent évidemment posséder une idée à eux de ce qu'est un *ingénieur capable*. Il serait bien intéressant de comparer la définition du professeur — le fournisseur de l'ingénieur capable — avec celle de l'acheteur au marché. Elles doivent différer essentiellement, ou bien *comment se fait-il* que l'homme d'affaires attache si peu de valeur au plus brillant élève, et prenne, ô professeur, celui que vous avez méprisé : ce vaurien, ce vagabond qui a recherché la sordide pratique, quand vous avez voulu le conduire sur les hauteurs de la théorie; qui par-

Digitized by Google

lait de pièces de cent sous, pendant que vous traversiez péniblement le pays des x et des y; qui aimait mieux causer avec un ingénieur mécanicien de machines vraies que d'écouter vos calculs transcendants sur des machines imaginaires? »

En résumé, s'il y a quelques divergences d'opinions parmi les signataires des réponses au referendum des ingénieurs, elles n'en constituent pas moins une critique autorisée de l'enseignement actuel. Elles mettent hors de cause les laboratoires de mécanique, dont elles proclament unanimement la nécessité. Comme l'institution de ces laboratoires est le premier pas à réaliser dans la voie des réformes, ce referendum a donc un résultat pratique décisif.

Si certaines appréciations semblent peu enthousiastes, c'est que leurs auteurs ne voient pas dans l'institution des laboratoires seule un remède suffisant au vice des études et voudraient améliorer celles-ci par une refonte complète des programmes.

Ils semblent d'accord pour demander que le jeune homme qui se destine à la carrière d'ingénieur acquière, avant d'entrer à l'école technique, une instruction plus générale, plus large qu'aujourd'hui; mais qu'une fois dans cette école, il y reçoive des notions plus spéciales, plus pratiques, qu'on lui inculque une connaissance plus profonde, plus nette des choses qui concernent l'exercice de sa profession.

Cela le forcera, il est vrai, de choisir avant son entrée à l'école spéciale la branche de l'industrie ou du génie à laquelle il veut se consacrer. Mais, par compensation, cela retardera l'époque de son entrée à l'école spéciale — puisqu'il lui faudra acquérir avant cette époque des connaissances plus étendues — et cela permettra de restreindre la durée de son séjour à l'école spéciale elle-même : la période d'études théoriques préparatoires serait plus longue, la période d'études pratiques serait plus courte.

Enfin, s'il résulte des réponses de quelques professeurs que les études actuelles n'empêchent pas les élèves doués d'une intelligence supérieure de bien comprendre ce qu'on leur

Digitized by Google

apprend à l'école, il n'en résulte pourtant pas qu'il ne faille pas améliorer ces études de façon à les rendre plus aisées et plus fructueuses pour le plus grand nombre.

C'est mal raisonner que d'exiger que les élèves fassent tout le chemin pour se mettre au niveau du professeur : il faut aussi que le professeur descende un peu des hauteurs où plane son intelligence pour se mettre au niveau des élèves. En mécanique, surtout, il faut éviter toute déperdition de force, tout travail inutile : l'enseignement doit s'y faire suivant la ligne de moindre résistance.

E. CATTIER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La question sociale résolue, par J. C. — Bruxelles, Weissenbruch, imprimeur du Roi, éditeur, 45, rue du Poinçon. 1894.

L'auteur de cet ouvrage nous paraît être un fort honnête homme, très sincèrement préoccupé de rendre l'humanité heureuse, et ayant sur ce sujet fait beaucoup de méditations dont il livre le résultat au lecteur.

Il est collectiviste, mais son collectivisme se borne au sol; la propriété mobilière, œuvre de l'homme et essentiellement mobile, doit rester la chose exclusive de l'individu.

Son point de départ est des plus simples. Dieu, dit-il, — l'auteur est un déiste convaincu, — Dieu a créé l'eau, l'air, le soleil et la terre pour que l'homme en jouisse. Personne ne peut devenir propriétaire des trois premiers éléments, par conséquent personne ne peut acquérir de droit individuel sur le quatrième. Son droit doit se borner aux choses modifiées par lui, et l'auteur ajoute : « Voilà la loi immuable de l'humanité ».

Comme corollaire de ces données, il propose que l'État exproprie tout le sol, sur estimation faite par d'honnêtes experts, qu'il en paye le prix à quatre générations successives, à raison de 25 p. c. par génération, et qu'une fois propriétaire, il en distribue le revenu à la communauté. Cela ferait, d'après son calcul, une rente de 245 francs par tête d'habitant. Plus la famille serait nombreuse, plus la rente serait forte, et un des premiers résultats du système serait que tout le monde ayant intérêt à se marier, il n'y aurait plus de ménages interlopes et que la population croîtrait proportionnellement au désir que chacun aurait de voir sa rente augmenter.

L'auteur ne nous dit pas où l'État irait prendre l'argent pour acheter tout le sol belge. La foi soulève les montagnes, il n'en

Digitized by Google

a cure. Il ne nous dit pas davantage comment cette vaste main-morte serait gérée. L'important serait qu'il n'y aurait plus que des locataires et que le prix des baux irait à l'État, d'où il se reverserait en *dividende territorial* sur chaque tête d'habitant.

Convenons que le rêve est magnifique et que s'il se réalisait nous vivrions en pays de Cocagne.

La seule dupe serait l'État. Obligé de distribuer le *panem et circenses* à son immense famille, on se demande comment il ferait au cas où les récoltes auraient manqué et où les locataires ne payeraient pas. Comment surtout il ferait au cas où les terres resteraient sans preneurs. La chose, dira-t-on, est impossible. Qui sait?

Il y a un pays où il n'y a pas longtemps l'État avait le domaine de toutes les terres, c'est l'Égypte. Il les louait moyennant un impôt, il obligeait même les habitants à les cultiver, en vertu du principe socialiste que : qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger. Mais c'étaient des disputes continuelles. L'un avait trop long, l'autre trop court; la terre de celui-ci était bonne, la terre de celui-là mauvaise; puis en cas de mort ou de négligence dans sa culture, le tenancier et ses héritiers perdaient tout. L'État finit par être tellement ennuyé avec sa propriété, qu'il dit aux paysans : Vous ne serez plus locataires, mais usufruitiers, et cet usufruit fera partie de votre héritage. Eh bien, le croiriez-vous? Les paysans ne furent pas encore contents. Usufruit, cela sonnait mal à leurs oreilles, et les difficultés devinrent si nombreuses que l'État, poussé à bout, leur proposa de devenir propriétaires en payant une somme énorme. Savez-vous ce qu'ils firent? Ils jeûnèrent, ils se privèrent de tout, ils vendirent jusqu'à leur dernier chameau, mais sur leur champ ils purent planter une borne et dire : Pauvre homme est roi chez soi.

L'auteur a fait œuvre de conscience, il faut l'en féliciter; il écrit dans une forme polie, courtoise, persuasive, ce qui le distingue de la plupart de ses coreligionnaires, et ces qualités d'homme aimable donnent du charme à son livre, qui mérite d'être lu.

XX.

Digitized by Google

PORTRAITS D'OUTRE-MANCHE

Un homme d'État philosophe

A. J. BALFOUR

M. Balfour vient de publier successivement, à quelques mois de distance, un volume d'*Essais philosophiques et esthétiques* et une *Étude critique sur les théories idéalistes*, parue dans un des derniers numéros du *Mind* (1). Ces écrits et d'autres, publiés à des dates antérieures, révèlent un aspect tout nouveau de l'illustre homme d'État anglais. Sans doute, on sait généralement que M. Balfour est, avec le marquis de Salisbury, l'homme politique le plus éminent du parti tory, qu'il a eu une carrière extraordinairement brillante, qu'il était docteur ès lettres à 21 ans, membre du Parlement à 25, ministre à 35 ; que, à 39 ans, il occupait, comme premier Lord de la Trésorerie, le poste le plus important dans le dernier cabinet et qu'il est enfin, à l'heure présente, dans la verdeur de l'âge et la vigueur du talent, le leader redouté et redoutable de l'opposition unioniste et conservatrice. Mais ce que l'on sait moins, c'est que cet homme de gouvernement, absorbé par une politique militante de tous les jours et de toutes les heures, est en même temps un penseur et un savant de race ; c'est que ce penseur et ce savant, membre de la Société royale de Londres et collaborateur des Revues de métaphysique, est doublé d'un admirable écrivain, et qu'avant d'arriver à la célébrité

(1) *Mind*, décembre 1893.

Digitized by Google

comme homme d'État et orateur, il avait déjà publié, jeune encore, un *Traité philosophique sur les fondements de la certitude*, qui est un chef-d'œuvre de dialectique serrée. Voilà assurément un phénomène aussi rare qu'intéressant. Et si ce phénomène n'est pas en Angleterre aussi isolé qu'on pourrait le croire sur le continent ; si M. Gladstone a brillé, ou a voulu briller, à la fois comme théologien et helléniste, si M. John Morley s'est distingué à la fois comme publiciste et comme historien, si M. Charles Dilke, l'auteur de *Greater Britain*, était avant sa chute l'un des écrivains les plus goûtés de l'Angleterre, si le duc d'Argyll en est encore aujourd'hui l'un des plus écoutés, parmi tous ces illustres rivaux, qui mettent une sorte de coquetterie et de noble dilettantisme à porter à la fois sous le bras le portefeuille de ministre et sur la tête les lauriers des muses, M. Balfour n'en garde pas moins une place à part par ses subtiles facultés de dialecticien et de métaphysicien, « abstracteur de quintessences ».

En disant que M. Balfour est philosophe, je ne veux pas dire qu'il ait une philosophie. On peut être philosophe sans avoir de philosophie. Les plus grands sont souvent ceux qui, sans s'attacher à un système propre, s'entendent à détruire les systèmes des autres, et qui, par la critique impitoyable de ce qu'ils croient être l'erreur, frayent la voie à ce qu'ils croient être la vérité. C'est précisément ce qu'a fait M. Balfour, et il l'a fait avec une *maestria* étonnante. Je dirais même que l'homme politique par endroits se retrouve dans le philosophe et qu'il a porté dans le domaine de la Raison pure ces qualités de tacticien et de *debater*, qui le rendent si terrible dans le domaine de la Raison pratique. En d'autres termes, il a été surtout en philosophie ce qu'il est en ce moment à la Chambre des communes, un brillant *leader de l'opposition*. Si en politique il a conduit l'opposition unioniste, en philosophie il s'est surtout attaché à conduire cette opposition, timide naguère, redoutable aujourd'hui, contre le dogmatisme intolérant et intolérable qui voudrait s'imposer au nom de la science, ce dogmatisme qui permet aux dernières incarnations de l'éternel M. Prudhomme, qui permet à M. Homais, apothicaire, à

Digitized by Google

MM. Bouvard et Pecuchet, savants amateurs, ou à M. Tribulat Bonhomet, médecin, de regarder d'en bas les géants de la métaphysique; il s'est attaché à mener la réaction contre cette intolérance pseudo-scientifique, qui voudrait faire de la philosophie morale ou religieuse une Cendrillon méprisée, la servante des laboratoires et des amphithéâtres, comme elle était en d'autres temps la servante de la théologie.

A la vérité, jusqu'ici M. Balfour s'est appliqué plutôt à détruire qu'à construire, à critiquer qu'à systématiser. Mais il faut bien commencer par déblayer la voie. Sachons attendre. De même que les changements politiques imminents qui le ramèneront sur le pavois ministériel, l'obligeront de quitter sa position d'attaque et de donner à son tour *son système de gouvernement*, espérons que des vicissitudes contraires, non moins inévitables, qui le précipiteront de nouveau du pouvoir, lui donneront les loisirs nécessaires pour élaborer et donner son *système de philosophie* (1). Nul doute que ce penseur ne prenne, quand il le voudra ou quand les événements le voudront, le rang éminent qu'il a atteint en politique, et nul doute aussi que ce rang ne soit le premier.

M. Balfour se plaint quelque part très spirituellement que son œuvre capitale : *Defence of Philosophical Doubt*, ait attiré plus d'attention sur son titre que sur son contenu. Si cela est vrai, — et je ne m'en étonnerais guère, — M. Balfour ne ferait que partager le sort de tous les philosophes et de beaucoup de classiques, qui sont admirés de loin plutôt qu'étudiés de près.

Observez d'ailleurs que la lecture du livre demande une attention concentrée et une grande puissance d'abstraction. Ajoutez que le livre est éminemment nouveau et légèrement paradoxal. Il y a enfin une troisième raison et une raison capitale, qui vous explique pourquoi l'ouvrage de M. Balfour n'a pas attiré toute l'attention qu'il mérite. L'illustration de l'homme d'État a fait tort à la réputation du penseur. Il semble, en effet, qu'il y ait opposition et presque contradiction entre le

(1) Dans une lettre qu'il nous fait l'honneur de nous écrire, M. Balfour nous apprend qu'il consacre les rares heures de loisir que lui laissent les luttes politiques à préparer un volume de *Métaphysique religieuse*.

Digitized by Google

génie de l'homme d'action et le génie de la spéculation abstraite. Sans doute, on a vu des *hommes d'État-historiens*, comme Thiers et Guizot, on a vu des *hommes d'État-publicistes*, comme les grands adversaires politiques de M. Balfour, on a même vu un *homme d'État-poète* et poète incomparable, Lamartine. Mais ce qu'on ne voit guère, c'est l'*homme d'État-métaphysicien* et abstracteur de quintessence; ce qui se conçoit plus difficilement, c'est un homme d'État qui doute de la réalité du monde extérieur; un homme d'État disciple de ce grand Berkeley, auquel M. Balfour a consacré un de ses plus charmants essais (1).

Dans le cas de l'*homme d'État-historien*, on peut admettre au besoin qu'il est plus difficile de faire l'histoire que de l'écrire et que celui qui est capable de diriger et de créer les événements est bien capable de les raconter. Mais cela même n'est pas si facile qu'on ne croirait et le politique fera nécessairement tort à l'historien : il n'est que trop évident, par exemple, que pour Guizot la philosophie de l'histoire et sa célèbre théorie du juste milieu n'était rien autre chose qu'une introduction justificative au gouvernement de M. Guizot, et il est non moins évident que pour Thiers l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* n'est rien autre chose qu'une apologie et une application anticipée de la politique de M. Thiers.

Dans le cas plus rare de l'*homme d'État-poète*, on peut admettre au besoin que dans certaines circonstances extraordinaires et révolutionnaires, l'enthousiasme qui fait le grand lyrique a pu se traduire en discours éloquents et en inspirations soudaines, et que le poète, transformé en tribun, a pu apaiser un instant les passions populaires. Mais même dans le cas de Lamartine qui, dans une heure sublime, fut le dictateur de la Révolution de 1848 et qui, dans son siècle prosaïque, réalisa le mythe poétique d'Orphée, les passions politiques ne pouvaient rester longtemps à l'unisson de la lyre qui avait chanté Elvire et Jocelyn.

Si donc la réunion dans un seul homme des qualités de l'his-

(1) Voir dans *Balfour's Essays* : « Bishop Berkeley's Life and Letters. »

Digitized by Google

torien, des dons du poète et du génie politique est le plus rare des phénomènes, que dire et que penser de l'union dans un même esprit des plus hautes facultés de l'homme d'État et des plus subtiles facultés du métaphysicien ? Ici, il n'y a plus seulement divergence, il semble, je le répète, qu'il y ait contradiction. Les vertus de l'un sont trop souvent les défauts de l'autre. Ce qui fait le grand conducteur et manieur d'hommes : l'énergie indomptable au service d'une idée, le bon sens pondéré qui ne s'attache qu'à ce qui est immédiatement réalisable et qui abandonne les longs espoirs, les larges desseins et les vastes horizons, l'appréciation des circonstances et des opportunités du moment, l'habileté enfin à se servir des passions et des intérêts ou tout au moins à en neutraliser les funestes effets, toutes ces qualités ne servent de rien et le plus souvent nuiraient au philosophe qui vit sur les hauteurs, dont le royaume n'est pas de ce monde, qui, selon le beau mot de Spinoza, voit toutes choses « *sub specie æternitatis* » ; elles nuiraient au philosophe qui, bien loin d'être au service d'une seule idée, doit savoir les embrasser toutes et qui, à force de tout comprendre, finit souvent par tout pardonner avec une sereine indifférence ; elles nuiraient au philosophe qui, bien loin de ne tenir compte que des contingences et des opportunités passagères, les néglige et les méprise, qui vit non dans le domaine des faits, mais des principes ; non de la Déraison pratique, mais de la Raison théorique, qui, enfin, ne s'attache qu'à la logique rigoureuse, laquelle ne se plie pas aux accidents particuliers, à la vertu rigide, à l'impératif catégorique, lesquels ne se plient pas aux compromis.

Remarquez d'ailleurs que cette opposition et cette contradiction qui existent entre l'homme d'État et le philosophe ne sont qu'une des manifestations de l'éternelle antithèse entre la théorie et la pratique, entre le réel et l'idéal, entre les royaumes terrestres d'Atlantide ou d'Utopie, entre la Cité des hommes et la Cité de Dieu.

Un simple coup d'œil sur l'histoire politique « illustre » et confirme ces vues à priori. Quand on constate, à la suite de Taine, tout le mal qu'ont fait les idéologues français du

Digitized by Google

XVIII^e siècle, depuis Rousseau jusqu'à Sieyes, on serait presque tenté de donner raison à Auguste Comte, qui voulait écarter les philosophes du timon de l'État. Quand on voit les absurdités surgir à l'appel de la raison, dans la république du divin Platon, on serait presque tenté de regarder les métaphysiciens comme plus dangereux que ces pauvres Musagètes que le philosophe voulait chasser de sa cité idéale; on serait presque tenté de mettre Platon à la porte de sa propre république, en l'écrasant de fleurs et de couronnes.

A première vue, il pourrait paraître que M. Balfour homme d'État est d'une autre nature que M. Balfour philosophe. Ce serait là un de ces cas de double personnalité, d'un double « moi » à cloisons étanches.

Tout comme Félida X, chère au cœur du D^r Azazam et des hypnologues, M. Balfour nous apparaîtrait successivement en « condition première » ou en « condition seconde », ou encore tout comme *M^e Jacques* dans le chef-d'œuvre de Molière, M. Balfour jouerait successivement un personnage différent. En effet, M. Balfour, homme de gouvernement, est avant tout ce qu'est toujours et ce que doit être tout homme de gouvernement : esprit positif, volonté tenace, convictions fermes, résolutions énergiques, en un mot, homme de foi et de certitude; M. Balfour, homme spéculatif, est avant tout un esprit négatif et tout le contraire d'un croyant : sceptique, critique, iconoclaste, briseur d'idoles.

Parlez-lui de la *loi du progrès :* il vous dira aussitôt qu'il n'y croit guère, que le dogme du progrès est indémontré et indémontrable, qu'il est contredit à la fois par la considération empirique des faits historiques, laquelle nous montre la chute des empires, le déclin et la dégénérescence des races; contredit par la biologie, qui nous montre que le progrès même de la moralité, de la charité, en préservant les faibles, supprime l'action cruelle mais bienfaisante de la sélection naturelle et de la survie des plus aptes et qui, selon la prophétie de Darwin, nous menace d'abâtardissement; contredit enfin par le raisonnement, qui nous démontre la faiblesse inhérente et les limites fatales de nos sens, de nos facultés intellectuelles et qui nous

Digitized by Google

condamne, suivant le beau mythe de Platon, à rester éternellement « les prisonniers de la caverne ». La civilisation n'est pas une efflorescence de tous les siècles et de toutes les latitudes, c'est « une plante délicate, fleur de serre chaude, de culture difficile, mais facile à détruire ».

Et ainsi le progrès n'est pas la loi, il n'est qu'un accident, une contingence. Que dis-je? D'après M. Balfour, il n'y a pas de loi dans l'histoire. Cette prétendue *philosophie de l'histoire* dont l'un de ses compatriotes les plus distingués, le professeur Flint, vient d'écrire les annales, elle n'est, d'après lui, qu'une pure imagination. D'où venons-nous? Mystère! Où allons-nous? Autre mystère. « Nous sommes semblables à des voyageurs portés sur quelque fleuve inexploré. Nous pouvons connaître assez la configuration générale du globe pour être certains que nous aboutirons fatalement à l'océan. Nous pouvons connaître à suffisance par la pratique ou par la théorie les lois qui règlent le flux des liquides. Mais là s'arrête notre science. Quant à savoir si nous serons entraînés lentement au travers de marécages pestilentiels, si nous serons entraînés dans des rapides ou des cataractes, ou si nous glisserons mollement à travers des paysages fertiles et des contrées idylliques, cela nous est bien défendu et cela dépend de causes tellement complexes, qu'elles en deviennent accidentelles. » (Adresses, p. 26 : *Essay on Progress, passim.*)

Ou encore parlez à M. Balfour de *la Mission de l'État :* il ne croit pas que l'État puisse contribuer dans une bien large mesure au bonheur de tous. Ce qui fait avancer un peuple, ce n'est pas l'État, mais l'individu : quelques Individualités puissantes, c'est-à-dire quelques phénomènes heureux mais accidentels, pareils à des comètes radieuses qui paraissent un instant dans les champs du ciel pour ne laisser après elles qu'une nuit opaque — voilà les causes *contingentes* du progrès humain. Philosophe lui-même, M. Balfour n'alloue aucune créance aux panacées des philosophes, ou « aux ambitieuses spéculations des sociologues ». La sociologie n'est qu'un amas, un chaos de maximes empiriques. La raison ne conduit pas les hommes, la déraison les mène; ou la coutume ou la

Digitized by Google

tradition. Par exemple, si la raison conduisait ces pauvres bipèdes, confierait-on la direction de l'État au nombre ignorant? Quoi qu'en pensent « les enthousiastes de l'éducation », quoi qu'en dise Bacon, *savoir n'est pas pouvoir*, la science politique n'est que rarement mise au service du bonheur social. (*Passim. Essay on Progress... On Politics and Political Economy.*)

Ou enfin, dans un autre domaine, parlez à M. Balfour d'un dogme littéraire ou esthétique, d'une norme classique, pour juger les œuvres de l'esprit. Cette norme, il n'en reconnaît pas, ou plutôt il ne veut reconnaître d'autre critérium que le goût, la jouissance, les impressions individuelles.

En dernière analyse, c'est le goût individuel qui juge, et contre le goût il n'y a pas d'appel. *De gustibus non est disputandum.* Dans l'intéressante controverse qui divise et qui passionne depuis quelque temps la critique littéraire en France, je suis persuadé que notre philosophe prendrait parti pour le subjectivisme épicurien de M. Anatole France et l'impressionnisme de Jules Lemaître contre le dogmatisme de M. Brunetière. (*On the Pleasures of Reading.*)

Voilà donc bien, je le répète, tout le contraire d'un croyant et voilà bien, semble-t-il, l'idéal du sceptique! Sceptique quant au progrès, sceptique quant aux panacées rationnelles, sceptique surtout, nous le verrons, quant aux dogmes scientifiques. Mais prenons-y garde! ne soyons pas dupes de l'ambiguïté des mots. Il y a bien des manières différentes d'être sceptique *et il y en a même deux absolument opposées.* Il y a d'abord le scepticisme : attitude définitive de l'esprit, espèce de monomanie du doute, espèce de tic nerveux, qui en toutes choses ne voit que le côté négatif : tels Pyrrhon et les gymnosophistes chez les Anciens ; tels Montaigne et Bayle, France et Renan chez les Modernes. Tels dans tous les siècles, tous les Érostrates brûleurs de temples, tous les nihilistes de la pensée, tous les terribles railleurs qui se sont plu à ruiner les plus chères illusions de l'humanité.

Voilà une des formes caractéristiques du scepticisme; mais

Digitized by Google

il y en a une autre qui ne ressemble à la première que par l'identité du mot. Il y a un scepticisme : *attitude purement provisoire de l'âme*, qui consiste à considérer *tous* les aspects de la réalité (skêptein), à suspendre son jugement, ou qui ne veut détruire que pour reconstruire sur une base plus solide : tels tous les philosophes qui ne repoussent un dogmatisme qu'ils jugent inférieur que pour en adopter un autre qu'ils jugent supérieur; tels tous les philosophes qui ne s'attaquent à la raison humaine que pour exalter la raison divine.

C'est bien à cette dernière catégorie de sceptiques qu'appartient M. Balfour. Son état d'âme, ce n'est nullement le pyrrhonisme, ce n'est pas même le doute philosophique comme le concevait Descartes, doute méthodique qui fait *provisoirement* table rase de nos croyances traditionnelles, c'est plutôt le doute comme le concevait Pascal et comme il l'a défini dans ce merveilleux entretien avec M. de Saci sur Montaigne et Epictète. On pourrait dire encore que le doute de M. Balfour, c'est le doute d'un tacticien, d'un « leader » de l'opposition conservatrice. Pour l'auteur de la *Défense du doute philosophique*, le scepticisme n'est pas une fin, c'est un moyen... Quand on a suivi sans perdre haleine le fil serré de ses déductions logiques, quand on a suivi sans perdre courage cette route un peu aride où l'on souhaiterait parfois l'ombre d'une oasis ou le parfum d'une fleur, quand on voit ce chemin désert des philosophes et des bâtises philosophiques se couvrir peu à peu de ruines et se transformer en une *via de' sepolcri* (tombeaux de la vanité humaine!), quand on voit enfin la science elle-même chanceler sur sa base et que l'on voit s'effondrer la tour Eiffel et la tour de Babel de la spéculation scientifique — voici que soudain au tournant de la route, après tant de ruines accumulées, on aperçoit de loin la vision d'un temple nouveau que M. Balfour veut édifier à l'adoration du Dieu inconnu : θεῷ ἀγνώστῳ! Voici qu'on s'aperçoit qu'il n'a voulu détruire tant d'idoles que pour les sacrifier à l'autel du vrai Dieu! Voici que le titre apparent : *Défense du doute philosophique* s'efface peu à peu et laisse apparaître comme sous un palimpseste le titre véritable et ésotérique : *Défense de la Foi!* Voici qu'en

Digitized by Google

un mot ce *Manuel du parfait sceptique* se transforme en un *Manuel du parfait chrétien.*

L'idée fondamentale de ce livre si intéressant et si lucide dans son argumentation un peu scolastique, et qui aurait pu être écrit de la main de l'évêque de Cloyne, *sa cause finale est donc évidemment un acte de foi.* M. Balfour n'emprunte ses armes au scepticisme scientifique que pour mieux combattre le scepticisme moral et religieux. Il demande à la science positive et à la philosophie positive leurs titres de créance et il nous dit que ces titres sont apocryphes. Il demande à la science et à la philosophie leur critérium de certitude, et il nous dit que ce critérium n'existe pas. Qu'en faut-il conclure?

C'est que désormais la science ne pourra plus impunément attaquer ni la philosophie transcendante, puisqu'elle est elle-même transcendante, qu'elle ne pourra plus attaquer la religion dogmatique, puisqu'elle est elle-même un dogme. Désormais, philosophie et religion ne seront plus obligées de se résigner à la position défensive. Les « apologistes » n'auront plus besoin d'*apologie*. Désormais, la science cessera d'être la pierre de touche de la certitude ou de l'orthodoxie à laquelle les théologiens eux-mêmes se croiraient obligés de se conformer. Aussi bien, science et philosophie ne sont-elles pas sur le même rang et sur un pied d'égalité parfaite? En somme, nous dit M. Balfour, le savant est un croyant tout comme l'adepte des métaphysiques ; tout autant que l'adepte d'une religion, il professe un credo. Et si les conciles scientifiques, les congrès de théologie ou de physique étaient obligés de formuler leur symbole, ce symbole se composerait, tout comme le symbole de Nicée, d'articles de foi. Car, si les problèmes de Théodicée, le problème du mal, de la liberté, de l'immortalité de l'âme, aboutissent à des antinomies, le savant *lui non plus ne dort sur un lit de roses.* « Toute physique aboutit à une métaphysique », nous dit Schopenhauer, dans un de ses plus admirables chapitres. Tout de même que le métaphysicien, le savant professe des dogmes qu'il ne saurait ni démontrer ni vérifier. Et tout de même que les dogmes de

Digitized by Google

métaphysique et de morale, ces dogmes scientifiques n'ont pas de vérité *logique;* ils ne peuvent avoir qu'une *vérité pratique, c'est-à-dire un critérium d'utilité. Ils ne sont vrais que parce qu'ils sont ou nécessaires ou utiles.* De sorte que, en présence des innombrables absurdités qu'entraînent et qu'impliquent les premiers principes de la science, le savant, obligé « comme par une impulsion (1) » irrésistible et irrationnelle de leur donner son assentiment et sa créance, pourrait s'écrier comme Tertullien : *Credo quia absurdum!* pourrait s'écrier comme saint Augustin : *Credo quia excredibile!*

I

Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'examiner l'argumentation subtile de M. Balfour. Cet examen mérite une étude à part, car il ne s'agit de rien moins que de la question capitale de toute logique : les fondements de la certitude. Je n'ai pas davantage à examiner ici si la tactique du philosophe d'outre-Manche n'est pas grosse de périls, même pour les croyances qu'il voudrait défendre, et si la témérité de cet apologiste n'effrayera pas les métaphysiciens qui acceptent la pierre de touche et les méthodes des sciences positives. Je crains dans tous les cas que M. Balfour ne soit pour plaire aux incrédules tout autant qu'aux croyants. Ignorerait-il, par exemple, que les pensées de Pascal font de nos jours les délices des mécréants et des hérétiques bien plus encore que des fils soumis de l'Église catholique, apostolique et romaine?

Dangereuse ou non, l'entreprise est assurément originale. Ce n'est pas à dire qu'elle soit entièrement nouvelle. A l'aurore même de la pensée hellénique, un des disciples de ces étonnants Éléates qui, vingt-cinq siècles avant Berkeley, lancèrent pour la première fois la thèse de l'évêque de Cloyne, un de leurs plus brillants apôtres, Zénon d'Élée, employait, contre les Büchner et les Haeckel de son temps, les mêmes armes dialectiques, et ses « sophismes » déguisés sont restés

(1) Expression de M. Balfour.

Digitized by Google

jusqu'à nos jours la « croix des philosophes ». Mais il est inutile de remonter jusqu'aux premiers vagissements de la science. Au milieu même des triomphes de la science contemporaine, un de ses triomphateurs les plus illustres, Émile du Bois-Reymond, a fait ressortir de nos jours les inévitables contradictions où se brise tout système scientifique. Frappé du sentiment d'une impuissance irrémédiable et inhérente à la nature humaine, le grand physiologiste prononçait, il y a vingt ans, ce fameux *Ignorabimus* qui causa tant de scandale dans le camp des savants, au point que Haeckel accusa du Bois-Reymond de faire cause commune avec les « obscurantistes » et les révérends pères jésuites.

L'argumentation des célèbres *Discours sur les limites de notre connaissance de la nature* et sur *les Sept Énigmes du monde*, bien que moins serrée et moins élaborée, ressemble, en plus d'un point, à l'argumentation de M. Balfour. Personne avant du Bois-Reymond n'avait montré avec autant d'autorité, avec une logique aussi impitoyable et dans une langue aussi vivante, les illogismes et les paralogismes qui s'attachent comme une tunique de Nessus à tout savant qui, sur la base de l'expérience, voudrait faire l'analyse ou la synthèse de la science. Que l'on prenne tel principe que l'on voudra : concept de force ou concept de matière; que Naegeli analyse le concept d'individualité, ou que Quatrefages examine le concept d'espèce, que Tyndall ou Huxley examinent les rapports du mécanisme physique et du mécanisme de la conscience, ou que Herbert Spencer se désespère à définir l'évolution, c'est-à-dire l'indéfinissable, ce sont toujours mêmes antinomies, ce sont toujours les mêmes écueils où viennent échouer les navigateurs à la découverte d'un nouveau monde.

Cette matière et cette force par où les matérialistes voudraient expliquer toutes choses est elle-même inexplicable. C'est un grand X, c'est l'inconnu, c'est Protée : Tâchez de saisir la matière, elle vous échappe. Rappelez-vous la célèbre ballade allemande de Lenore. Quand le héros, après une chevauchée fantastique, va enfin s'unir à sa fiancée, belle comme le jour et mystérieuse comme la nuit, il n'étreint dans ses bras

Digitized by Google

qu'un squelette informe. La matière des matérialistes ressemble étrangement à la *Lenore* de Bürger. Quand on veut l'embrasser et l'étreindre, elle aussi se dépouille de sa chair vivante, de ses attributs sensibles ; toutes ses qualités, couleur, lumière, harmonie s'évanouissent, il ne vous reste plus qu'un tas d'ossements abstraits, et toute cette vision des sens n'est plus qu'un mirage, une *Fata Morgana.*

En réalité, il n'y a pas de science, il n'y a que des sciences, ou, plutôt, il n'y a que des phénomènes divers susceptibles d'être étudiés par des méthodes diverses et examinés à des points de vue divers. L'unité n'existe que dans la conscience qui interprète la réalité, c'est-à-dire la transforme, c'est-à-dire la déforme. L'univers est un texte hiéroglyphique que nous nous efforçons de traduire. Mais en traduisant le texte, nous le trahissons. *Traduttori, traditori.* Traducteurs et traîtres de la réalité, voilà bien ce que nous sommes et voilà tout ce que nous pouvons être, les plus grands comme les plus humbles. Le plus génial de tous, Newton, n'a-t-il pas dit que nous ne ferons jamais que ramasser quelques coquillages sur la grève ou ramener de l'abîme quelques perles de prix dans l'océan des vérités insondables ?

La fameuse classification des sciences qui voudrait les ramener toutes à l'unité de la science, qu'est-elle autre chose qu'une simple table des matières? Car cette science n'est qu'une de ces idoles à majuscule dont parle Bacon. On voit bien des sciences d'observation, des sciences expérimentales, des sciences concrètes et des sciences abstraites. Mais le monde qui nous est révélé par les sciences physico-mathématiques? L'une nous révèle des objets concrets, les autres nous traduisent ces objets concrets en notations abstraites, en symboles mathématiques. Le phénomène observé relève des sens, le phénomène analysé rationnellement échappe à toute représentation sensible et défie toute imagination. Ni l'œil de l'homme n'a jamais vu d'atome, ni la main de l'homme n'a jamais mesuré les ondulations de l'éther, ni l'oreille de l'homme n'a jamais perçu les vibrations distinctes. Là donc où le zoologiste, le physiologiste, le peintre, armés du microscope ou de

Digitized by Google

la seconde vue des artistes, perçoient des individus, des organes et des fonctions, des tissus et des cellules, des couleurs et des formes, le physicien armé de l'instrument du calcul ne voit que la danse des atomes.

Et non seulement le monde des sciences d'observation et le monde des sciences physico-mathématiques sont différents, mais ils sont contradictoires. Le monde de l'observation est un monde de lumière, d'harmonie, de couleur; le monde du physicien est un monde non seulement imaginaire, mais inimaginable, non seulement mystérieux, mais mystique, où toute forme disparaît, où s'évanouit toute couleur, où s'éteint toute lumière, où se tait toute harmonie : rien qu'un univers silencieux, ténébreux, rien que des atomes vibrant et ondulant éternellement sous les vagues de l'éther.

Voilà quant à l'objet des sciences. Mais leurs méthodes sont aussi différentes que leur objet et ne se laissent pas davantage réduire à l'unité. Il n'y a pas de « via imperialis » pour nous conduire à la Ville éternelle de la Vérité. Tous les chemins nous mènent à cette Rome, on y arrive par tous les sentiers et surtout par les sentiers arides et rocailleux, en supposant qu'on y arrive jamais. *La méthode des sciences d'observation est passive et objective.* Ce que l'on demande surtout à l'observateur, au zoologiste, *c'est de bien voir ce qui est*, sans aucune idée préconçue, c'est d'être un miroir plan reflétant les phénomènes sans les réfracter; un bon observateur est un esthésiographe enregistreur de sensations. *Au contraire, la méthode des sciences de raisonnement est surtout active et subjective.* Ce que l'on demande à l'expérimentateur, c'est la fécondité d'invention, l'ingéniosité d'interprétation, l'hypothèse créatrice. Il n'obéit pas seulement à la réalité; il la discipline, non pas, sans doute, sans l'altérer et l'adultérer. Voilà pourquoi les sciences physico-mathématiques sont, dans le sens le plus strict et le plus élevé du mot, dans le sens étymologique, *une poésie*, c'est-à-dire une création. Comme le dit quelque part Helmholtz, les sciences expérimentales sont une *symbolique* grandiose; comme l'ont dit Liebig et Tyndall, les grands physiciens sont des *visionnaires*. Leur royaume n'est pas de

Digitized by Google

ce monde. Ils habitent dans l'invisible. Un professeur d'optique pourrait être aveugle, comme l'illustre Sanderson au XVIII^e siècle ; il n'en enseignerait pas moins bien la science de l'optique. Pythagore avait-il raison de croire à l'harmonie des nombres, et Copernic de prêter l'oreille à la musique des sphères ?

Que faut-il conclure avec M. Balfour de ces considérations un peu hâtives? Tout simplement ceci : puisque la science comme telle n'existe pas, puisqu'il n'y a, d'un côté, que l'empirisme des faits particuliers et, d'un autre côté, que des hypothèses subjectives, une création, une poésie, puisque toute physique implique une métaphysique, puisque toute démonstration scientifique présuppose des croyances indémontrables, — la science positive n'échappe pas plus que toute autre métaphysique, pas plus que la philosophie, pas plus que la religion aux contradictions et aux antinomies. Quelques savants prétendent tirer parti contre la philosophie de l'histoire de la philosophie et du spectacle mélancolique de tant de systèmes aussitôt morts que nés. Mais, avec tout autant de raison, on pourrait invoquer contre la science l'histoire de la science. Car cette histoire, qu'est-elle donc, sinon une vaste nécropole où gisent pêle-mêle: erreurs, théories, imaginations?

Et ce qui a été vrai dans le passé, reste vrai dans le présent. Ouvrez au hasard un traité de biologie, un traité de physique. Pas un qui soit d'accord sur les principes et sur les bases. Et observez qu'il n'est pas besoin de gravir les sommets du calcul de l'infini ou de la mécanique céleste. Ce n'est pas seulement dans les hautes sphères où n'habitent que quelques montagnards de la science que s'accumulent les nuages opaques. Descendez à des points de vue moins élevés. Prenez les sciences d'observation, la zoologie, l'embryologie. Là encore, que de contradictions ! Que de théories non viables ! On a écrit des bibliothèques sur le darwinisme, on a excommunié du nom du darwinisme, et le fougueux apôtre Haeckel a édifié sur les ruines de toutes les métaphysiques et de toutes les religions une philosophie complète fondée sur la sélection naturelle et la lutte pour la vie.

Digitized by Google

Or, en cette fin de siècle, voyez l'agonie et oyez les cris de détresse de la philosophie darwinienne. Et, chose curieuse, le désaccord ne porte pas seulement sur des théories, il porte sur les faits les plus fondamentaux, comme l'hérédité des caractères acquis. Lisez sur ce point les derniers numéros des revues anglaises : les savants les plus éminents, les plus incontestables autorités de la biologie y donnent le spectacle à la fois triste et comique d'une confusion où il n'y a d'unanime que le désaccord. Après cela, qui ne se rappelle que, il y a vingt ans, l'hérédité des caractères acquis semblait un fait si bien démontré que Herbert Spencer avait fondé sur ce fait toute sa psychologie?

Il semblerait que le spectacle de tant de ruines et de tant de désastres soit bien fait pour inspirer la modération et la défiance. Il n'en est rien, et l'incertitude de la science n'a d'égale que la certitude dogmatique de certains de ses adeptes.

Il semblerait encore qu'une théorie de l'atome est une base bien chancelante pour fonder une philosophie de la société et de l'humanité. Il n'en est rien et, avec une naïve confiance, les théoriciens de la science positive bâtissent et rebâtissent.

Imaginez d'industrieuses fourmis dont un observateur détruirait le nid tous les jours et qui, toujours, répareraient les ruines.

Imaginez des sauvages d'une île de l'Océanie qui bâtiraient une ville sur le flanc d'un volcan en éruption (1).

II

Se fondant sur ce terrain volcanique, sans cesse envahi par une lave débordante de théories nouvelles, sans cesse ébranlé par des convulsions souterraines, une philosophie s'est édifiée

(1) Quelques-unes des pages qui vont suivre sont empruntées avec quelques additions à notre livre sur la liberté. Comme j'avais à traiter ici le même sujet, je devais ou bien me répéter ou bien paraphraser ce que j'avais déjà écrit. J'ai préféré me répéter textuellement. Il y a des fois où il n'y a qu'une seule manière de dire la vérité et un seul style pour la traduire.

Digitized by Google

sous le nom de positivisme qui est la négation de toute philosophie, qui, se couvrant de la livrée de la science positive et abusant de son autorité, vient dire à l'esprit humain, au nom de cette Science dont elle méconnaît les principes : « Adore le fait; tu n'iras pas plus loin. » Une philosophie a surgi qui, reniant à la fois la religion et la métaphysique, dénie à la pensée le droit de rechercher les causes des phénomènes, les causes premières, les causes efficientes, les causes finales, toutes les causes; qui lui interdit les mystères de ses origines et les mystères de sa destinée. Cette philosophie réclame pour les seules sciences d'observation le monopole de la certitude.

Quant aux sciences physico-mathématiques, elle en ignore ou en méconnaît les méthodes. Les sciences morales n'échappent à la condamnation que par d'humbles apologies, ou sous de faux déguisements et en empruntant les méthodes des sciences d'observation. Tout ce qui n'est pas mesurable au dynamomètre, tout ce qui n'est pas saisissable par les sens extérieurs, tout ce qui n'est pas « document », devient suspect. La psychologie est sacrifiée; elle devient un chapitre de la physiologie et s'appelle désormais psycho-physiologie. L'art n'a plus d'objet ou se perd en cet art abject que l'on a appelé naturalisme et qui, au contraire de la devise antique : « Excelsior, toujours plus haut! », semble avoir pour devise : « Toujours plus bas. » Toutes les affirmations de la conscience, tous les faits aperçus par l'introspection sont déclarés illusoires. La liberté, qui est une de ces affirmations, est une chimère; le besoin métaphysique, qui est un de ces faits, est réputé non avenu.

Cette philosophie positive va plus loin encore.

Désenchanteresse et destructrice dans les négations, elle devient désespérante dans les affirmations, elle fait peser sur l'humanité un dogme plus âpre que le dogme calviniste et musulman. Par ce dogme déterministe et fataliste, elle affirme que les faits moraux ne sont que la soudure des phénomènes physiques soumis aux mêmes lois et étudiés par les mêmes méthodes. Elle abandonne l'homme en jeu aux forces aveugles de la nature, elle fait de lui un point d'entrecroisement des

Digitized by Google

forces extérieures, un automate, une machine; elle soutient que la conscience n'est qu'un appareil enregistreur, thermomètre ou manomètre, qui constate la situation de la machine, mais ne la cause pas. Cette philosophie tient la volonté pour une illusion pure. Tout acte, affirme-t-elle, n'étant qu'une simple addition, affirmer la liberté, c'est dire qu'il y a dans un total plus qu'il n'y a dans les éléments additionnés. Cela est aussi absurde en psychologie qu'en arithmétique. Si nous connaissions vraiment la position relative de tous les phénomènes qui constituent l'univers actuel, nous pourrions dès à présent calculer, avec une certitude égale à celle des astronomes, le jour, l'heure et la minute où l'Angleterre, par exemple, évacuera les Indes, où l'Europe aura brûlé son dernier morceau de houille, où tel criminel encore à naître assassinera son père, où tel chef-d'œuvre, encore à concevoir, sera composé. » L'avenir tient dans le passé et dans le présent, comme toutes les propriétés du triangle tiennent dans sa définition. »

Non seulement cette philosophie nie l'ancienne doctrine théologique et téléologique d'une cause finale transcendante : l'Intelligence divine, agissant du dehors sur les choses, en vue d'un but éloigné, mais elle nie aussi les causes finales immanentes, c'est-à-dire les intelligences et les idées agissant dans les êtres en vue d'un but immédiat; elle substitue à la finalité transcendante et immanente le hasard et le mécanisme aveugle. Elle prétend expliquer par ce seul hasard *le devenir* des choses et des êtres. L'adaptation aux changements de milieu et de climat crée seule les variations, l'hérédité les conserve, la lutte pour la vie élimine celles qui sont nuisibles et transmet celles qui sont utiles. Pourquoi faire intervenir des principes métaphysiques et mystiques, une *tendance au bien*, un principe de perfectionnement ou des Idées platoniciennes? L'instinct de la vie, la lutte pour l'existence, l'atome qui est « loup pour l'atome », la guerre de tous contre tous, la sélection naturelle, cela ne suffit-il pas à expliquer l'évolution de l'univers? Que si l'on ne peut méconnaître une intelligence dans ce monstrueux mécanisme, elle est uniquement dans les résultats, non dans les intentions; l'intelligence progressive des animaux, loin d'être

Digitized by Google

une cause, n'est qu'un effet ; les idées, loin d'être des forces, ne sont que des phénomènes surajoutés, des ombres, des « épiphénémènes », suivant une expression qui a fait fortune.

Généralement, certains faits morbides d'hypnotisme et de suggestion, la philosophie mécaniste, l'école de Ribot et l'école de Spencer traitent l'âme humaine comme un mécanisme automatique que la maladie se charge de dissocier et de démonter. A les en croire, la conscience aurait apparu à un moment donné dans l'histoire de l'univers, on ne saurait dire quand ni comment, ni surtout pourquoi. En effet, la conscience et la volonté ne comptent pour rien dans l'évolution. Cette philosophie nous ramène ainsi à un dualisme plus radical que le dualisme de Descartes et de Leibnitz. Elle affirme avec le second que tout se passe dans le corps comme s'il n'y avait pas d'âme et que tout se passe dans l'âme comme s'il n'y avait pas de corps. Supprimant toute action du moral sur le physique, elle ne voit dans l'univers que deux séries de phénomènes : phénomènes physiques et phénomènes psychiques, deux horloges réglées et remontées de toute éternité.

Appliquant à la société humaine ces principes d'un déterminisme externe absolu, un droit criminel et pénal nouveau se constitue en Italie et en France. Exagérant cette critique *fort juste et fort heureuse*, que la responsabilité individuelle ne peut être la mesure de la responsabilité sociale ou de la pénalité, et que, au contraire, les hommes les moins responsables au point de vue moral, comme les fous et les criminels récidivistes, sont les plus coupables, c'est-à-dire les plus dangereux au point de vue social, affirmant, en outre, qu'il n'appartenait pas au tribunal social de se substituer au jugement de la conscience, l'école anthropologique italienne en tire cette conclusion, qui n'est nullement impliquée dans les prémisses, que l'homme n'est pas libre et qu'on ne peut imputer à la volonté d'un individu le crime de ses nerfs et de ses muscles.

Telles sont les affirmations, telles surtout les négations de la philosophie nouvelle. Et ainsi, pendant que la science porte la lumière jusque dans le chaos de la nébuleuse, la philosophie scientifique, qui se dit issue de la science, fait la nuit dans la conscience morale de l'humanité.

Digitized by Google

Que devient l'homme dans cette philosophie? M. Balfour nous le dit dans une page d'une haute éloquence : « L'homme n'est plus désormais la cause finale de l'univers, l'héritier des siècles. Son existence n'est qu'un accident, son histoire un épisode insignifiant et éphémère dans la vie de la plus imperceptible des planètes. Sans doute, la science ne sait rien des causes et des facteurs qui ont fait sortir d'une masse protoplasmique les ancêtres de l'humanité. Il lui suffit de savoir que de ces humbles origines et par le travail des siècles, la Famine, la Maladie et la Guerre, dignes nourrices du futur roi de la création, aient su pétrir et trier une race douée d'assez de conscience pour savoir qu'elle est vile, d'assez d'intelligence pour savoir qu'elle est insignifiante. Nous dominons le passé, et nous voyons une histoire de sang et de larmes, de sauvages révoltes, de soumissions stupides, de vaines aspirations. Nous sondons l'avenir et nous apprenons que, après une période, longue si on la compare à la vie éphémère de l'individu, mais brève si on la compare aux époques géologiques et aux divisions de temps dont dispose la science, l'énergie de notre système s'épuisera, la gloire de notre soleil se ternira; nous apprenons que notre planète immobile et inerte dans l'espace ne portera plus désormais la race qui pour un instant a troublé sa morne solitude. L'homme s'évanouira dans le néant, lui et sa pensée. La conscience inquiète, qui dans ce coin obscur a rompu pour un instant le silence satisfait de l'univers, se reposera de ses vaines agitations. La matière cessera d'avoir conscience d'elle-même. Monuments impérissables, actions immortelles, la mort elle-même et l'amour plus fort que la mort, seront comme s'ils n'avaient jamais existé (1). »

Quels ont été les fruits de cette philosophie positive et de cette conception de la vie? Ils ont été ce qu'ils devaient être logiquement. Depuis trente ans, un vent de pessimisme souffle de par le monde, des steppes glacées de la Russie et des cités vierges de l'Amérique jusqu'au cœur même de la civilisation, atteignant et la joie de vivre et la joie de connaître, la foi dans la vie et la foi dans la vérité.

(1) *Essays :* « The Religion of Humanity », p. 308.

Digitized by Google

Il semble que si aujourd'hui la vie, la philosophie, la science, la société politique devaient déposer leur bilan, tout se solderait par une banqueroute universelle : banqueroute de l'existence qui a suscité le pessimisme; banqueroute de la science physique, qui a fait naître le mysticisme; de la métaphysique, qui a fait naître le positivisme; de la pensée, qui a produit le pyrrhonisme; banqueroute de la société et des institutions libérales menacées par le socialisme et par la servitude de l'État; pour tout dire en un mot, faillite complète de la personnalité humaine également impuissante à croire, à savoir, à vouloir et à gouverner.

Et d'abord, banqueroute de la vie. Jamais le pessimisme n'a régné aussi souverain. Jamais les lettres, les arts, la philosophie, n'ont broyé autant de noir et avec une aussi harmonieuse unanimité.

La *Mélancolie* du commencement de ce siècle, le *Désenchantement* du René de Chateaubriand, de l'Adolphe de Benjamin Constant, de l'Obermann de Senancour; l'*Infelicita* de Leopardi et d'Espronceda; le *Weltschmerz* de Werther, de Lenau, de Grillparzer, de Lermontoff et de Pusschkin; la *Tristesse* d'Olympio; la *Désespérance* de Manfred et de tous les héros byronniens, de tous les poètes romantiques qui sont légion. Ce sentiment s'attache à notre fin de siècle, mais avec plus d'amertume et avec plus de persistance, et surtout avec plus de profonde sincérité. Les romans contemporains qui en France et en Allemagne jouissent du succès le plus bruyant, sont ceux-là qui nous montrent partout et toujours la *bête humaine* qui nous mène et se démène en nous; ou encore les romans mystiques de la Russie, ces chefs-d'œuvre du fatalisme; les héros qui nous hantent et nous attirent, ce sont les apôtres du néant, les Bazarof et les Raskolnikof; les poètes qui nous ravissent sont les poètes du désespoir ou de la décadence : Mme Ackermann, Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, Baudelaire, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam; les philosophes qui nous passionnent, ce sont ceux qui concluent au Nirvana, Schopenhauer, Hartmann, Bahnsen ou encore cet infortuné Minländer, qui se pendit pour rester d'accord

Digitized by Google

avec son pessimisme, après avoir lancé dans le monde le premier exemplaire de sa *Philosophie de la Rédemption;* les œuvres critiques enfin qui ont le plus de retentissement, sont celles qui nous montrent les fatalités du milieu et de la race jusque dans les hommes de génie, qui semblaient devoir y échapper (Taine, Edmond Scherer, Renan, Max Nordau, Anatole France, Lombroso).

Récapitulez quelques-unes de ces œuvres de l'esprit : toutes, romans, poésies, philosophies, histoires, les *Rougon-Macquart* de Zola, les œuvres des frères de Goncourt, de Huysmans, de Rod, de Flaubert, de Bourget, les drames d'Ibsen, les *Fleurs du mal*, etc., etc., etc., les poètes symbolistes et décadents, tous ces documents, inappréciables pour le philosophe, sont marqués d'un signe maçonnique ténébreux; toute cette littérature est maladive et semble trahir une irrémédiable lassitude. Et pendant que les nihilistes de l'action allument leurs torches incendiaires aux quatre points cardinaux de nos capitales, ces nihilistes de la pensée, plus redoutables, empoisonnent les racines mêmes de l'existence contemporaine. Tous les jours, la psychiatrie découvre des névroses nouvelles. Ce qui est grave, c'est que la plupart de ces œuvres qui prêchent le néant, sont des chefs-d'œuvre de l'art, c'est qu'elles enchantent l'imagination en même temps qu'elles désenchantent la volonté, c'est que cette littérature qui énerve et empoisonne la vie contemporaine, sera, en France, la nourriture exclusive de la génération de demain. Le voile de la mystérieuse Isis ne sera jamais soulevé. Seule, la trompeuse Maya a levé le sien, pour nous montrer la suprême vanité des choses.

Absolu! Idéal! Chimères que tout cela. *Chimæra bombinans in vacuo!* Toile d'araignée tissée et suspendue dans le vide. L'intelligence ne connaît que des phénomènes et des faits extérieurs. Classer, comparer, mesurer ces faits, voilà tout et il n'est rien au delà.

Ce sont là quelques-uns des enseignements, ce sont là quelques-uns des fruits amers de la science et de philosophie positive. C'est contre ces enseignements que M. Balfour a dirigé

Digitized by Google

tous ses écrits philosophiques. C'est cette science et ses prétentions qu'il a attaquées d'une façon indirecte d'abord, en nous montrant la relativité de toute science exacte (*A Defence of Philosophical Doubt*), et d'une façon directe ensuite, dans son *Discours sur le positivisme*. Si du moins, dit M. *Balfour*, si les savants se bornaient à avancer ces dogmes comme des hypothèses subjectives, il n'y aurait rien à redire ou tout au moins il n'y aurait rien à faire. Dans l'impossibilité de démontrer la vérité et surtout de l'imposer, à chacun le droit de choisir sa foi, à chacun le devoir de choisir entre deux probabilités celle qui correspond le mieux à ses besoins psychiques, à son caractère, à ses affections. Mais ce qui est insoutenable et intolérable, c'est la prétention de nous imposer une hypothèse que nous trouvons révoltante, sous peine d'excommunication majeure ou d'un brevet d'imbécillité. Il y a plus. Sans doute, dit M. *Balfour*, les systèmes métaphysiques ne sont que des croyances; mais les systèmes scientifiques sont également des croyances. Au point de vue *logique*, il n'y a aucune différence. Mais au point de vue *moral*, il y a une différence considérable et elle est toute en faveur des systèmes métaphysiques; elle est toute en défaveur des systèmes scientifiques. Celles-ci enlèvent toute signification et toute valeur à la vie humaine, celles-là donnent un sens à la vie humaine. Les unes ne nous apprennent qu'à mourir ou à nous résigner. Les autres nous apprennent à vivre et à lutter. Donc, si ni les unes ni les autres n'ont pour elles la *vérité logique*, les croyances métaphysiques ont du moins pour elles la *vérité morale*, elles sont adéquates et conformes à la *logique des sentiments*, aux besoins de l'âme humaine. Et puisqu'il n'y a pas d'autre critérium de certitude, il semble bien que ce critérium moral et psychologique soit de quelque poids et qu'il doive faire pencher la balance en faveur de la métaphysique.

Il y a aujourd'hui de par le monde, parmi les lecteurs de Haeckel, de Buechner, de Letourneau et autres « sociologues positivistes », des milliers de philosophes amateurs-penseurs de salon ou de café, des milliers de folliculaires ou harangueurs de meetings, qui sont les adeptes de la philosophie

Digitized by Google

positive, déterministe et mécaniste. Plus bas encore, on se heurte à des myriades d'esprits positifs (qui, bien entendu, n'ont jamais lu une ligne de Comte), des myriades d'esprits avancés qui veulent bien avoir des idées avancées pourvu qu'on leur serve ces idées avancées dans l'entrefilet d'un journal. En nos temps de suffrage universel, où la science elle-même et l'opinion scientifique relèvent du *referendum* des ignorants, ce sont ces Milliers et ces Myriades qui régentent et dominent de *par le droit divin du nombre*, et qui se croient permis de sourire des « billevesées d'Aristote » et des « absurdités métaphysiques » de Leibnitz.

Il est temps ormais que dans la science tout au moins l'on s'insurge contre cette tyrannie du nombre, contre ce referendum des ignorants qui condamnent la métaphysique au nom de leur gros bon sens de pachydermes. M. *Balfour* a contribué pour sa part à une levée de boucliers contre la philosophie des commis voyageurs et de M. Tribulat Bonhomet. Ceux-là même qui n'admettent pas toute son argumentation ni ne voudraient endosser toutes ses idées — et j'ai le regret d'être du nombre — devront applaudir de grand cœur à cette guerre sainte. Que si on lui reprochait de s'être borné à détruire, M. Balfour pourrait répondre à bon droit que « jamais destruction et critique ne furent plus impérieuses ». Ce n'est que quand on aura réduit les sciences exactes à leur valeur purement relative, quand on se sera persuadé que dans le conflit entre la science et la métaphysique il ne s'agit en somme que de choisir entre un *credo* et un autre *credo*, alors seulement l'humanité pourra se décider en toute liberté pour celle des deux hypothèses qui répond le mieux à la vérité psychologique et morale; alors seulement l'humanité sera allégée du poids terrible qui écrase les générations contemporaines, allégée du pessimisme, du mysticisme et du nihilisme; alors seulement la pacification des âmes étant accomplie, pourra poindre l'aurore de la pacification sociale.

CH. SAROLEA, PH. D.,
docteur spécial de l'Université de Bruxelles.

Digitized by Google

ROMANESQUE

A René Janssens.

Mlle Julie Duffant habitait une petite maison qu'on appelait le « Château »; une bicoque prétentieuse dont la façade agrémentée d'ornements fantaisistes au vague style Empire, du plus divertissant effet sous une couche de badigeon rose, jetait une tache crue et choquante dans le trou d'ombre discrète que lui faisaient les arbres de la route, la grande route droite, au pavé toujours propre, bien lavé par les pluies, aux frondaisons gigantesques se rejoignant en arceaux majestueux.

L'endroit était délicieux, d'un calme, d'un recueillement dans lequel l'horizon de prairies claires et de champs jaunes mettait de la joie. Il y faisait paisible, point triste, malgré les lents frissons des grands arbres dont la ligne sombre était sans fin, trouait, très loin, le bleu du ciel.

La maison de Mlle Julie Duffant, située à cinq minutes de l'agglomération, était là isolée, comme les fermes qui, de distance en distance, bordaient la route, à quelques mètres du « pavé ». Elle l'avait achetée, lorsque, à vingt-six ans, à la mort de son père, elle était devenue maîtresse de sa petite fortune — une centaine de mille francs. La maison paternelle valait mieux : spacieuse, luxueuse presque, bâtie par le père Duffant au centre de la petite ville, elle offrait beaucoup plus de confort et de facilité. Mais la jeune fille, se piquant de goût distingué, l'avait trouvée banale, et le prosaïque commerce de vins qu'y avait tenu son père la lui gâtait. Au surplus, elle avait toujours rêvé d'une habitation « cachée sous la feuillée », disait-elle. Et elle avait trouvé

Digitized by Google

celle-là, une vieille maison de campagne, très démantibulée, mais dont l'isolement et la façade chargée de colonnettes et de volutes tapageuses l'avaient tentée. Elle avait fait procéder à des réparations sommaires, très sommaires, pour ne pas gâter ce qu'elle appelait « le poétique archaïsme de ces vieux murs ». Mais elle avait eu cette idée de badigeon rose tendre, trouvant que cela ferait bien dans la verdure.

Elle avait loué la maison paternelle, et s'était installée là avec une vieille servante.

Mlle Duffant avait trente ans; c'était presque une belle fille, de race solide, de belle venue. Assez grande, brune avec un lourd paquet de cheveux qui faisaient, à de certains jours, de belles torsades dans la nuque dorée par le beau duvet de la maturité, elle avait le masque régulier, gâté seulement par quelque légère vulgarité : le nez un peu épais de son père, la bouche trop sensuelle.

Mais les étrangers ne pouvaient guère juger de son allure de bonne santé et de femme forte, parce que le type et la physionomie de Mlle Julie variaient absolument selon les jours : de goûts singulièrement fantasques, on la voyait tantôt les cheveux dénoués sur le dos, ébouriffés et flottants, et les yeux légèrement hagards, tantôt le dos coupé de deux longues tresses, des bandeaux ceignant le front, les yeux calmes, pleins de langueur, tantôt encore le chignon relevé, des accroche-cœur sur les tempes et l'œil provocant.

C'était selon qu'elle avait lu la veille Shakespeare, Gœthe ou Mérimée.

Car elle lisait énormément, lisait sans discontinuer, dévorait volume sur volume, était dès le matin le nez dans les livres qu'elle ne quittait qu'au lit, très tard, contrainte par le sommeil. Cette rage l'avait prise toute jeune, encore à l'école, chez les sœurs, où elle avait commencé par les romans bien sages des bibliothèques approuvées par l'épiscopat; cette provision vite épuisée, peu surveillée par son père resté veuf, elle s'était jetée sur tout ce qu'elle trouvait d'imprimé, furetant dans les greniers, fouillant les paniers de vieux bouquins dédaignés dans les héritages de famille et relégués là comme choses

Digitized by Google

encombrantes, sans utilité, ramassant la poussière. Il y avait de tout dans ces paniers, du Voltaire et du Fénelon, du Bossuet et du Musset, du Bernardin de Saint-Pierre et du George Sand, de l'obscur et du célèbre, de l'austère et du léger, du grave et du romanesque.

Elle avait commencé par les romans; puis, ceux-ci dévorés, elle avait lu le reste, les choses les plus ennuyeuses, les dissertations les plus abstraites. Saint-Simon après Dumas, Chateaubriand après Gaboriau, incapable, du reste, de rien comprendre, avec une éducation rudimentaire et toute en sentences. Mais cela la grisait, lui emplissait la cervelle de mots sonores, de phrases pompeuses, d'idées vagues d'aventures et de grandeur; cela lui donnait le sentiment d'une supériorité d'âme et d'intelligence, des emballements romanesques; cela occupait sa vie, chaque jour, de toutes les passions des héros des livres lus la veille et que son imagination fantasque suivait dans le monde de chimères où elle se jetait à cœur perdu.

Cela lui permettait aussi de parler à tort et à travers à tous les gens de la ville — des philistins — de ses lectures et de ses auteurs favoris du moment; de dire, par exemple : « Oh! ce Lamartine! c'est étonnant, il pense tout à fait comme moi », et de faire le lendemain la même constatation en parlant de Diderot.

Très vite, toute son existence fut absorbée par cette passion. Elle courait par la ville, demandant la permission de fouiller dans les coins où, partout, on remisait les livres sans reliure, y découvrait des bouquins point encore lus; elle s'abonnait aux journaux illustrés à romans, aux *Feuilletons illustrés*, aux *Bons Romans*, aux *Feuilletons du Dimanche*, au *Voleur*; tout cela s'empilait dans sa maison, en tas épais. Dans certains journaux, elle avait trouvé des anecdotes, des souvenirs sur les écrivains, qu'elle essayait de se fixer pêle-mêle dans la mémoire, et des portraits d'auteurs célèbres dont elle tapissait les murs.

Tout cela mal lu, mal compris, mal digéré et mal retenu, s'égrenait devant n'importe qui, en toute occasion, chaque fois que quelqu'un voulait l'entendre. Seulement personne, pensait-elle en sa tranquille et naïve confiance en soi, ne pou-

Digitized by Google

vait être le digne confident de ses pensées « trop élevées pour les gens sans culture » qui l'entouraient.

Deux ou trois fois, des jeunes gens de la ville, attirés par sa beauté très suffisante et par sa petite fortune, lui avaient fait la cour, avaient songé au mariage. Elle ne les avait pas repoussés, avait saisi avec empressement même cette occasion de donner libre cours à son besoin de romanesque, à sa folie bénigne; mais elle avait si bien déconcerté les amoureux, leur avait tant parlé d'âmes sœurs, d'échelle de corde, de Paul et Virginie, de Roméo, de Faust, de Werther, de Jocelyn, d'amours tragiques et de suicide à deux, qu'ils s'en étaient allés, effrayés et ahuris.

Chaque fois elle s'était consolée facilement, déclarant que ceux-là encore avaient l'âme trop vulgaire pour la comprendre. Et, plus éperduement, elle s'était replongée dans ses lectures, s'isolant dans la contemplation des portraits toujours plus précieux de ses grands hommes vénérés.

Son père, très absorbé par ses affaires, la laissait vivre à sa guise, haussant seulement les épaules lorsqu'elle lui paraissait trop excentrique; cela ne la blessait pas, car elle avait conscience aussi de l'infériorité d'âme du vieillard. Seulement, cela la retenait un peu tout de même, cela modérait ses envolées vers ses fictions familières; et comme, un jour qu'ayant lu *Hamlet,* elle s'était fait la coiffure d'Ophélie, il lui avait dit, d'un ton un peu bourru, qu'il « ne voulait pourtant pas de cheveux dans la soupe »; confuse, elle n'avait plus risqué de semblables fantaisies.

Mais, son père mort, maîtresse d'elle-même, dans son « château » du pavé, elle n'eut plus de raisons de s'observer. Et elle donna libre cours à sa manie. Elle fit de la plus belle chambre une sorte de bibliothèque incohérente qu'elle appela le « Temple » et où elle accumula les bouquins, sans ordre, au hasard de leur arrivée; elle composa de portraits d'écrivains des panneaux entiers et orna les meubles de ces affreux petits bustes de grands hommes confectionnés en Allemagne; au fur et à mesure de ses lectures, elle complétait l'ameublement, créant un fouillis bizarre de draperies et d'éventails japonais, de

Digitized by Google

vieux meubles sans style n'ayant d'autre intérêt que leur vétusté et dans lesquels elle voyait « une évocation poétique du passé ».

Cela formait un tout étrange et ridicule devant lequel, pourtant, elle était en extase. Et quand le « temple » fut trop bondé, quand il ne fut plus possible d'y rien mettre, elle empiéta sur les autres pièces, et jusque sur l'escalier et sur le corridor, qu'elle garnit de maximes romanesques empruntées à toutes les sources.

Elle avait une vieille servante sur laquelle elle se reposait du soin de faire marcher la maison, trouvant, du reste, trop prosaïque et indigne d'elle les soins matériels; et elle pouvait ainsi donner tout son temps à sa passion, continuant à chercher des livres partout, passant ses journées, lorsqu'elle n'en avait pas de nouveaux à relire, à découper dans les journaux toutes les anecdotes, tous les petits faits concernant les personnalités littéraires, consacrant aussi la moitié de ses journées à son courrier.

Ce courrier aurait suffi à remplir sa vie; elle écrivait à tous les auteurs qu'elle avait lus, de longues lettres dans lesquelles elle s'efforçait de prendre leur note, leur posant des questions de psychologie, exposant des sujets de roman, soumettant des réflexions sur leurs œuvres. Et ses grandes joies étaient dans les réponses qui, de temps à autre, lui venaient. Elles étaient rares; la plupart ne répondaient pas; souvent aussi des lettres lui étaient retournées par la poste, les destinaires étant morts depuis des années ou leur domicile étant inconnu à l'Académie française, où elle avait pris le parti d'écrire à tous les écrivains dont elle ne connaissait pas l'adresse précise; quelques-uns pourtant renvoyaient leur carte avec un mot poli, et certains même, plus complaisants ou plus obscurs, répondaient par une lettre.

Ces cartes et ces lettres constituaient l'ornement principal du temple; les cartes étaient collées soigneusement, avec les enveloppes pour la suscription — dans un album de cuir de Russie; les lettres emplissaient un petit coffret d'acajou orné d'un emblème de métal doré — deux plumes entrecroisées et les initiales de la propriétaire — placé bien en évidence sur un guéridon.

Digitized by Google

L'arrivée de ces précieux papiers constituait toujours un événement dans la vie de Mlle Duffant. D'abord, elle se promenait par la ville, durant deux ou trois jours, nantie de l'autographe qu'elle exhibait à tout le monde, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré, par hasard, le petit imprimeur, propriétaire du journal hebdomadaire de l'endroit, l'*Avant-Coureur*. Et elle l'amenait à dire : « Vous devriez me laisser reproduire ça dans le journal », ce qu'elle acceptait avec un empressement mal dissimulé. Et le samedi, le document paraissait dans l'*Avant-Coureur*, précédé d'une petite note qui débutait généralement ainsi : « Notre savante concitoyenne, Mlle Duffant, qui entretient, on le sait, des relations littéraires suivies avec les écrivains les plus célèbres, vient de recevoir de l'éminent Y..., de l'Académie française, la charmante lettre que voici : »

Et, toujours, dans la conversation, Mlle Duffant parvenait à glisser insidieusement : « Mon ami Daudet, ou mon ami Jules Simon, m'écrivait dernièrement... » Cela faisait grand effet sur les bonnes gens de la ville, qui tenaient l'amie des grands hommes en haute estime.

Cette estime n'allait pas pourtant sans quelque étonnement; on trouvait un peu excessives les allures excentriques qu'elle montrait parfois; ainsi, jamais elle n'était habillée à la mode du jour; et quand on la voyait se promener sur le pavé en costume de 1830, ou qu'on la surprenait chez elle vêtue de la robe flottante d'Ophélie et les cheveux tombant en saule pleureur, on trouvait qu'elle poussait trop loin le « culte de la littérature », selon l'expression familière à l'imprimeur. N'importe, elle avait dans la ville une réputation de valeur et jamais, ni le secrétaire communal, ni l'instituteur, ni le directeur de l'*Avant-Coureur*, ni le chef de la musique, ni l'organiste, qui formaient ce qu'elle appelait « l'élite intellectuelle » de la localité, ne manquaient aux petites soirées qu'elle donnait régulièrement le samedi et où l'on causait de choses élevées.

***

Mlle Duffant fut vivement impressionnée lorsqu'elle lut dans l'*Avant-Coureur* la note suivante :

Digitized by Google

« Notre jeune concitoyen, M. Joseph Rabacque — en littérature Joséphin de Santal — qui vient d'achever à Paris des études dont nous avons signalé les brillantes étapes, vient de rentrer en notre ville. M. Rabacque-de Santal compte se consacrer exclusivement aux belles-lettres, qui lui ont déjà valu à Paris des succès éclatants. Nous saluons en notre concitoyen un artiste dont notre ville a le droit de s'enorgueillir.

« M. de Santal a bien voulu, du reste, nous accorder sa précieuse collaboration et nous avons, dès aujourd'hui, la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs une poésie de notre concitoyen. »

Cette note était publiée un samedi, à quatre heures, par le petit journal; elle était suivie d'une poésie qui commençait ainsi :

Fleur pensive
Sensitive
. . . . .

La note et le morceau firent dans la ville un bruit énorme.

Joseph Rabacque, qu'on avait vu partir pour Paris deux ans auparavant, était le fils de cordonniers établis dans la Grand'Rue. Gens simples, d'éducation élémentaire, ils avaient placé tout leur orgueil et toute leur ambition dans ce fils unique, un enfant tard venu qui emplissait leur vieillesse de rêves de grandeur. Ils l'avaient élevé en s'extasiant constamment devant lui sur son intelligence, avaient pris pour des manifestations de supériorité les succès d'école primaire dont il se montrait vaniteux jusqu'à l'insolence, avaient encouragé son dédain pour ses condisciples, exalté son imperturbable confiance en soi. Et ils avaient fait des sacrifices très appréciables dans leur modeste existence, l'avaient envoyé à l'école moyenne, puis à l'athénée dans le chef-lieu d'arrondissement. Enfin, quand il eut atteint dix-neuf ans, ils s'étaient imposé de véritables privations pour lui faire suivre les cours de l'université, à Bruxelles; ils voulaient en faire un avocat; ça menaient à tout, disaient-ils.

Pendant trois ans, il était demeuré à Bruxelles, coûtant fort cher aux bonnes gens et réussissant, tant bien que mal, ses

Digitized by Google

premiers examens. Deux ou trois fois par an, il venait passer, maussade et arrogant, quinze jours dans la petite ville, qu'il emplissait alors de l'importance de sa personnalité, traitant de haut avec tout le monde, s'en allant dans les cabarets, pérorer sur tout, avec de petits airs méprisants pour ses concitoyens, et sur un ton épais de pose bête, critiquant tout, contestant tout ce que l'on disait et fermant la bouche des contradicteurs d'un argument péremptoire : « D'abord, ici, vous êtes tous des bêtes ; vous ne comprenez pas : quelles études avez-vous seulement faites? Moi je sais, j'ai fait des études. »

Il répétait cela à tout propos, haussait les épaules quand on lui parlait des notables de l'endroit, questionnait tout de suite : « Est-ce qu'il a seulement fait des études?... »

Et à tout le monde il posait des problèmes d'histoire ou de droit, concluant toujours : « Vous voyez, vous ne savez même pas ça, tenez, une question plus simple encore... »

Aux plus timides, il ajoutait : « Comme vous êtes bête; on voit bien que vous n'avez pas fait d'études. »

Ça agaçait bien un peu, mais quand même, on subissait l'ascendant de cette prétention et on se disait qu'il devait être très fort.

Après vingt-deux ans, brusquement, il avait déclaré être dégoûté du droit. Il avait passé ses examens de candidat en philosophie, avait fait à l'université la connaissance de jeunes gens qui faisaient un petit journal famélique ; dans ce journal, il avait publié un court article qu'il avait signé de son nom tout entier, alors que tous ses collaborateurs avaient des pseudonymes. Et, avec la suffisance qui le faisait se croire bon à tout, il s'était découvert une vocation d'écrivain. Dès ce moment, il avait affiché un dédain superbe pour tout ce qui n'était pas du petit clan de son petit journal, auquel il n'avait, du reste, donné que ce seul article ; il s'était mis à suivre les jeunes revues littéraires, avait lu quelques écrivains modernes superficiellement et s'était appliqué à retenir tout ce qu'il en entendait dire.

On l'avait vu reparaître un jour dans la petite ville, enve-

Digitized by Google

loppé d'un large caban et coiffé d'un feutre mou; il avait distribué partout des cartes de visite portant, sous son nom, la mention : « homme de lettres ». Il ne disait plus à ses concitoyens humiliés « vous êtes bête », mais « vous êtes bourgeois ». Et cela paraissait plus méprisant encore. Seulement, on le trouvait de plus en plus fort, parce que, dans les cabarets, le soir, il éblouissait les assistants par des conférences furieuses sur Hugo qui était un crétin, Zola qui n'était pas un artiste, et plusieurs de ses amis qui étaient des écrivains de génie. Les dithyrambes se terminaient toujours par cette confidence : « Moi, je travaille en ce moment à un roman qui va faire du tapage, mais vous ne comprendrez pas. » Quand on le pressait d'exposer le sujet de ce roman, il expliquait que ce devait être « la synthèse des lugubrités modernes ». Cela faisait grand effet.

Un beau jour, on apprit qu'il partait pour Paris ; il allait, disait-il, puiser dans ce grand foyer intellectuel l'aliment nécessaire au talent d'écrivain qu'il se sentait. Il avait réussi à persuader à ses parents de lui laisser abandonner le droit; il leur avait parlé de la gloire littéraire, les avait hypnotisés avec sa signature — leur nom — au bas de l'unique article du petit journal d'étudiants. Et il leur avait expliqué qu'il était indispensable d'aller vivre à Paris, au moins pour quelque temps, que c'était le seul terrain propice à l'éclosion des grandes œuvres qu'il rêvait; là, tout de suite, il connaîtrait les grands écrivains, serait lancé, pourrait publier « son roman », dont il leur avait montré un fac-similé de couverture sur un cahier aux pages encore immaculées. Il y avait sur cette couverture :

Le Cycle de l'Humanité

LA VIE LUGUBRE

Psychologie moderne

PAR

JOSEPH RABACQUE.

Cela les avait décidés. Et ils avaient consenti à de nouveaux

Digitized by Google

sacrifices, attristés, au fond, de ne pas voir appeler leur fils « monsieur l'avocat », mais brûlant de l'espoir de voir ainsi leur nom imprimé sur des livres.

Il s'en fut donc, et resta parti trois ans, durant lesquels on ne le revit pas. De temps à autre, ses parents recevaient de Paris un numéro de revue littéraire au titre obscur, contenant un sonnet du jeune homme, toujours le même, ou, sur le dos de la couverture, une annonce : « En œuvre : la *Vie lugubre*, par Joséphin Rabacque. Une fois même ils avaient reçu un grand journal parisien dans lequel un journaliste, faisant une enquête sur la littérature moderne, l'avait interviewé et l'appelait « le jeune poète qui prépare un roman appelé, dit-on, à faire sensation ».

Tout cela causait un bruit énorme ; les parents montraient à toute la ville les journaux qu'ils recevaient et l'on se répétait, avec respect, que le jeune Rabacque était toujours « sur les gazettes ».

On attendait la *Vie lugubre* avec une impatience compréhensible. On trouvait bien que cela traînait un peu. Mais quand on en parlait aux parents, ils montraient une lettre de Joseph, où il exposait qu'un écrivain doit enfanter longuement son œuvre, ne la livrer qu'impeccable, que c'était violer l'art que de travailler vite, que les écrivains n'étaient pas des manœuvres, que le travail prompt était incompatible avec la dignité de l'artiste. Flaubert, ajoutait-il, travaillait six ans à un livre.

Enfin, quand il revint, le roman n'avait pas encore paru, mais il apportait avec lui un livre de l'un de ses amis, où on le citait parmi une vingtaine de jeunes que l'on opposait à Zola, à Maupassant, à Daudet et à Barbey d'Aurevilly, en parlant du « prestigieux roman de puissant et si moderne penser » que devait être la *Vie lugubre*.

Depuis huit jours qu'il était revenu, il promenait ce livre dans les cabarets, montrant, du reste, de tout autres allures qu'auparavant ; il affectait un air las, fatigué, parlait sur un ton de résignation lourde, avec de grands gestes découragés, exposait des théories pessimistes, se disait écrasé par l'ennui

Digitized by Google

de vivre; seulement, chez ses parents, se sentant un peu affaibli, il prenait de l'huile de foie de morue.

Il menait une vie très facile, se levait très tard, le matin, expliquant à ses parents qu'il travaillait à son roman dans sa chambre, la nuit, parce que c'était alors seulement, quand il était fiévreux, que l'inspiration lui venait. Sérieusement, un jour, les vieux cordonniers lui avaient demandé où en était son livre. La conception, c'est-à-dire toute l'œuvre, avait-il dit, est complète; il avait montré son front : « Le roman est là, tout entier; maintenant il n'y a plus qu'à l'écrire, ce n'est plus qu'une besogne matérielle. »

Devant ses parents eux-mêmes, il prenait les airs las, souffrants qu'il avait au cabaret, des airs farouches quelquefois. Il y avait, dans le jardin, deux petits cobayes paisibles; un matin, on les trouva morts. Joseph les avait tués. « Ils étaient trop heureux », expliqua-t-il avec un geste douloureux. Les braves gens furent bouleversés, mais se rassurèrent lorsque, le soir, leur fils, moins sombre, émit l'idée de préparer les deux petites bêtes en gibelotte.

Toute la ville était tenue au courant de ces incidents et, la nuit, les passants attardés s'arrêtaient devant la maison des Rabacque, où l'on apercevait de la lumière dans la chambre de Joseph. La note de l'*Avant-Coureur,* avec le sonnet déjà vu dans les petites revues de Paris, acheva de révolutionner les habitants.

Mlle Duffant fut particulièrement émue et, tout de suite, elle courut chez le secrétaire communal, pour lui demander d'essayer de lui amener le jeune homme le soir même, à son samedi.

***

Ce soir-là, Mlle Duffant était très impatiente. Elle avait tout mis en ordre, tout fait épousseter dans le Temple, avait passé deux heures à essayer des ordonnances diverses pour les objets entassés dans cette chambre et dans le corridor qu'éclairaient des lampes aux globes de couleur, jetant sur tout une lumière discrète, aux tons variés, qu'elle trouvait très mystérieuse. Elle voulait que tout fût bien en évidence, que

Digitized by Google

l'on pût voir facilement les portraits d'écrivains, que l'album aux cartes de visite fût ouvert, comme par hasard, à la page la plus impressionnante, que le coffret aux autographes attirât bien les regards, au milieu de la table sur laquelle traînaient, négligemment ouvertes, quelques lettres.

Elle avait soigné sa toilette : une robe mauve à corsage court, sur laquelle pendait l'aumônière de Marguerite, moulait un corps de ligne agréable, du reste, et de lourds bandeaux auréolaient son front.

Vers huit heures, ses habitués arrivèrent : l'instituteur et l'organiste d'abord, toujours à deux, parce qu'ils travaillaient à une cantate qui devait célébrer, deux ans plus tard, le vingt-cinquième anniversaire de la société de musique. L'instituteur était un être mince, mince dans toutes les proportions; le corps diaphane dans une redingote qu'une facétie de tailleur avait faite encore trop étroite, la tête menue avec des cheveux rares rejetés en arrière et un peu de barbe claire; un lorgnon pinçait le nez presque transparent, et deux yeux couleur de fumée gardaient le regard presque constamment immobile, comme si l'instituteur leur eût défendu de parler; l'organiste, lui, était un homme d'une quarantaine d'années, d'allure placide, avec ses longs cheveux blond pâle qui lui tombaient dans le cou, ses deux gros yeux bleus vides, et le petit sifflement lent qui, perpétuellement, sortait de ses grosses lèvres et qu'il accompagnait d'un mouvement vague des doigts, comme pour chercher des notes sur un imaginaire clavier; c'était ainsi que, constamment tourmenté, il composait sa cantate. Puis vinrent, l'un après l'autre, le chef de la musique, un petit gros, joufflu, grisonnant et rasé, à la tête banale, avec seulement un signe particulier, une proéminence de la lèvre supérieure faite, eût-on dit, à la longue par la flûte dont il jouait, et qui lui donnait un air enfantin; et le rédacteur en chef de l'*Avant-Coureur,* un petit homme pataud, mais malin, qui ne parlait guère, mais écoutait tout le monde avec déférence, montrant une réserve extrême, s'appliquant, comme dans son journal qu'il composait de bribes ramassées partout, à ne froisser personne, pour ne pas faire perdre de clients au

Digitized by Google

magasin de papeterie annexé à son imprimerie, et à la page d'annonces de son petit journal.

Mlle Dufant les recevait à l'entrée du temple, cérémonieuse et cherchant de belles phrases, parlant du « cénacle », de la « pléiade ». Jamais elle n'était aussi heureuse que ces soirs de réception, où elle pouvait donner libre cours à son imagination, s'offrir l'illusion d'un salon littéraire ; elle songeait alors à la marquise de Rambouillet, à Mme de Staël, à Mme Récamier. Même, ayant vu une lithographie du portrait de cette dernière, elle s'était fait faire une chaise longue, semblable à celle du portrait, et sur laquelle elle s'installait lorsque tous ses invités étaient arrivés.

Mais, ce soir-là, elle était particulièrement animée ; elle annonçait aux arrivants, presque avec solennité : « Vous savez, nous aurons M. Rabacque, qui revient de Paris... Vous avez vu l'*Avant-Coureur?* »

Tous avaient vu. Le journal passait de main en main, faisait grand bruit. Mlle Duffant en avait, du reste, mis un exemplaire sur la table, à côté des autographes, et plié de façon à mettre en évidence la note et le sonnet. C'était une délicate attention.

Mais le poète se faisait attendre ; il n'arriva qu'à huit heures et demie, conduit par le secrétaire communal qui, depuis deux heures, le cherchait dans les cabarets et qui, en entrant, donna cette explication, un peu gouailleur. Si le secrétaire, M. Limet, était admis aux samedis du cénacle, ce n'était pas qu'il ne donnât souvent à la maîtresse de céans quelque indignation. Il était très goguenard, M. Limet, — Mlle Duffant disait très prosaïque, — et il arrivait souvent qu'au milieu des poétiques envolées de Mme Récamier, sa face grosse et rouge de viveur prenait des expressions railleuses et que, brusquement, il faisait une sortie un peu brutale, pas du tout dans le ton salon littéraire. C'était un de ces bons épicuriens de province, d'un gros scepticisme quiet. Si Mlle Duffant le tolérait malgré ses allures, c'était pour les potins qu'il collectionnait.

Cette fois encore, elle fut contrariée de la façon dont, en entrant, il parlait de cette course dans les cabarets. Elle s'ap-

Digitized by Google

procha, cérémonieuse, du jeune homme qui le suivait, fit une révérence de grand style :

« Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous; c'est un honneur que vous nous faites. Vous êtes ici chez vous, car cette maison est dédiée au talent. »

Le jeune homme, son grand feutre à la main, eut un salut grave de la tête, en rejetant, d'un beau geste, ses cheveux longs en arrière :

« M. Limet m'a surpris occupé à des études de mœurs; je prenais des notes pour mon roman... »

Elle le regardait. C'était un beau garçon, grand, élancé, aux longs cheveux bruns retombant dans la figure en un habile désordre, les yeux larges, très cernés, avec une expression de langueur, d'indolence qu'elle avait rêvée à tous les écrivains qu'elle aimait. Ces yeux étaient tout ce qu'il y avait de plus artiste; et la barbe aussi, une barbe souple et négligée qui mangeait les joues. C'est comme cela qu'elle s'était imaginé, avant de voir leurs portraits, tour à tour Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Musset, Alphonse Karr, Mürger, Émile Souvestre et Charles Mérouvel.

Elle l'avait bien vu, quelques années auparavant, mais il avait tant changé qu'elle restait surprise et elle ne put s'empêcher de dire tout bas à l'instituteur :

« C'est tout à fait Alphonse Daudet. »

Elle s'était assise sur la chaise longue, montrant du geste à Joséphin un siège à côté d'elle. Et elle avait entamé la conversation, les yeux vers le numéro de l'*Avant-Coureur*, sur la table :

« C'est d'un sentiment tout à fait exquis, votre sonnet, monsieur, et c'est une bonne fortune pour nous. Si vous vouliez me faire un bien grand plaisir, vous en écririez ne fût-ce qu'un vers sur cet album... »

Elle lui tendait l'album aux cartes de grands hommes :

« C'est mon livre d'or. »

Il prit l'album, l'ouvrit, eut, aux premières pages, une moue dédaigneuse.

« Vous devez, sans doute, connaître tous ces gens-là? fit M^lle^ Duffant.

Digitized by Google

— Oh ! oui, oh ! oui, tous », s'empressa-t-il de déclarer avec assurance.

Et il écrivit, sur une page blanche, la première strophe du fameux sonnet, avec, au-dessous, sa signature, large, au grand paragraphe compliqué. Puis, il feuilleta l'album, égrenant les noms qu'il y rencontrait, tout haut. Cela fournit un élément à la conversation ; tous ces messieurs se lancèrent dans des appréciations, dirent leurs préférences. L'instituteur vantait Lamartine et Bernardin de Saint-Pierre, et il rappelait des pages qu'il en avait lues dans une chrestomathie ; l'organiste en tenait pour Mürger, dont il avait lu la *Vie de Bohème* quand il était au Conservatoire ; le directeur de l'*Avant-Coureur* préférait Jules Simon, dont il reproduisait souvent dans sa feuille le *Petit Journal* ; le chef de la musique ne disait pas ses préférences ; mais le secrétaire communal, lui, déclarait carrément raffoler de Paul de Kock et aussi d'Alfred de Musset ; seulement, il ne pouvait jamais se rappeler le titre du livre de ce dernier qu'il avait lu : *Sami... Gabi...*, il ne trouvait pas.

Mlle Duffant ne disait rien ; elle regardait le jeune homme, qu'elle continuait à trouver très bien, d'allure tout à fait « artiste ». Elle lui demanda ses auteurs préférés, car il ne s'était point mêlé encore à la conversation, s'était borné à raconter sur quelques-uns des écrivains dont il avait lu les noms sur les cartes, de vagues anecdotes d'où il résultait qu'il les devait connaître intimement ; il les ponctuait, du reste, d'épithètes familières : « Cet animal d'Y..., ce vieux X... » ; et de voir traiter ainsi, cavalièrement, ses grands hommes dont elle se sentait si éloignée, impressionnait vivement la jeune femme.

Ses préférences, il les confia ; tous restèrent surpris devant l'énumération de ses écrivains favoris : Mlle Duffant elle-même, qui connaissait au moins les noms de tous les écrivains célèbres, ne connaissait pas ceux-là ; mais il les représentait comme les maîtres incontestés de la littérature moderne, de la littérature nouvelle ayant fait justice de ce qu'il appelait le « plat matérialisme de Zola et de ses accolytes », ce qui mit tout le monde d'accord ; on fit semblant de connaître les nou-

Digitized by Google

veaux maîtres et l'instituteur exprima toute la réprobation que méritait la littérature naturaliste; le secrétaire communal fut même grave et eut une phrase digne sur l'influence démoralisatrice que certains livres exercent sur les masses.

On se remit alors à parler de Musset et de poésie, et cela amena Mlle Duffant à demander à Joséphin de leur dire de ses vers à lui. Il se défendit : vraiment il ne pourrait pas; il en avait tant fait, il ne pouvait réciter un morceau comme cela de mémoire. Enfin, comme on insistait, il finit par dire qu'il ne se rappelait en entier que le sonnet publié le matin par l'*Avant-Coureur*, celui-là même qui avait paru dans les petites revues de Paris. Alors, s'accoudant à la cheminée, après avoir, d'un mouvement sec, rejeté les cheveux en arrière, les yeux alanguis et la voix profonde, il récita :

Fleur pensive
Sensitive...

Mlle Duffant le contemplait, hypnotisée; elle avait toujours rêvé cela : quelqu'un qui dirait des vers dans son salon. Quand il eut fini, elle lui fit rapprocher sa chaise de son fauteuil. La conversation, maintenant, n'était plus générale : l'instituteur et le chef de la musique causaient de la cantate avec l'organiste qui leur sifflotait un motif, avec son mouvement chercheur des doigts; le secrétaire et l'imprimeur parlaient d'une note à insérer dans l'*Avant Coureur* pour faire plaisir à l'administration communale, qui allait précisément devoir faire une grosse commande de fournitures de bureau.

Le jeune homme et la jeune femme purent donc causer à deux, elle, très exaltée, lui, solennel, soucieux de l'arrangement de sa chevelure et du prestige de la poésie. Elle lui demanda des détails sur Paris, sur la vie des artistes dont il lui fit un tableau sombre; à l'entendre, tous les artistes étaient las de vivre « dans la vulgarité ambiante », et quand ils se réunissaient c'était pour faire communier leurs tristesses; leurs âmes étaient ulcérées et l'idée du suicide les hantait tous; mais ils se devaient à l'art. Elle était très touchée, trouvait ce désespoir plein de grandeur, songeait à Werther. Mais une question lui brûlait les lèvres : les femmes? elle

Digitized by Google

croyait que les artistes les aimaient beaucoup, que tous ces jeunes gens avaient leur Musette? Il prit un air plus découragé encore, parla des femmes avec mépris, et avec douleur, comme si, déjà, elles l'avaient fait beaucoup souffrir : en général, la femme ne pouvait pas être la compagne de l'artiste qu'elle ne pouvait comprendre, et celui-ci devait se résigner à vivre seul.

Elle protesta : il y avait pourtant des exceptions, des femmes intelligentes qui pouvaient comprendre et admirer l'artiste qui associerait son existence à la leur, qui pouvaient entourer de soins et de tendresse les esprits tourmentés par la pensée, prendre leur part de ce tourment.

Alors, il devint tout à fait élégiaque, fit un portrait de la femme qu'il fallait à l'artiste, de l'exception si difficile à trouver; et il appelait cette femme « le beau lis » et « la fleur rare ».

Ce « beau lis » parut à Mlle Duffant infiniment poétique; elle fut vivement émue par cette image qui reparut plusieurs fois dans la conversation.

Quand, vers onze heures, le jeune homme et ces messieurs se retirèrent après qu'on eut servi le thé, Mlle Duffant était entièrement conquise. Un dernier détail avait achevé de l'enthousiasmer : en reconduisant ses hôtes jusqu'à la porte, elle avait vu Joséphin s'envelopper dans un large caban qu'il avait ôté en entrant; et, en le regardant s'éloigner drapé dans le caban et coiffé du grand feutre mou, elle le trouva décidément très artiste.

Elle n'entendit pas le jeune homme qui demandait au secrétaire communal :

« Elle a de la fortune, n'est-ce pas? »

***

Durant toute la semaine, Mlle Duffant ut très agitée. Elle pensait énormément au beau lis dont avait parlé Joséphin Rabacque et elle se regardait dans la glace, des heures entières, elle qui n'avait jamais été très coquette. Elle était contrariée : dans son trouble, elle avait oublié, au moment du départ du jeune homme, de lui demander de revenir le samed

Digitized by Google

suivant; et elle ne savait à quel parti s'arrêter pour l'inviter — lui écrire ou prier M. Limet de se charger de la commission — lorsque, le mercredi, elle reçut, avec un petit paquet, une lettre dont la vue lui donna de violents battements de cœur. La lettre était écrite à l'encre verte, sur papier gris, portant au coin une chauve-souris aux ailes éployées; elle disait : « Joséphin Rabacque se permet de se remembrer le désir flatteur émis par Mademoiselle Duffant, de lire certaines publications contenant des articles à lui consacrés. Il la salue profondément. »

Elle relut la lettre vingt fois; tout lui semblait exquis, le papier gris, la chauve-souris, l'encre verte et la petite écriture sèche. Et les revues qui l'accompagnaient l'absorbèrent pendant deux jours; toutes annonçaient comme un chef-d'œuvre attendu la *Vie lugubre* et qualifiaient son auteur « un poète que ses aspirations étouffent dans notre monstrueux habitacle ».

Elle devait écrire pour remercier et cela l'occupa fort. Elle recommença sa lettre sept fois, changeant de papier de rédaction, d'écriture, d'enveloppe, craignant de paraître bourgeoise. Et elle risqua l'invitation pour le samedi prochain. La semaine lui parut interminable; elle était si préoccupée qu'elle en abandonna, pour la première fois, ses lectures; pourtant elle lisait encore le sonnet de l'*Avant-Coureur*; elle l'apprit par cœur, le répétant devant la glace, cherchant les attitudes qu'il avait prises. Mais ce qui la laissait le plus impressionnée était sa dissertation sur la femme, ce beau lis dont il avait parlé et dont elle finissait par rêver. Elle passait en revue, dans son esprit, les jeunes filles de la ville; aucune d'elles, à ses yeux, ne pouvait être cette fleur rare qu'il fallait au poète, cette femme capable de comprendre, cette compagne partageant le lourd poids des pensées. Elle en vint à conclure qu'il n'y avait qu'elle. Mais le jeune homme s'en apercevrait-il? Elle ne pouvait pourtant pas le lui montrer !...

Le samedi vint. Et elle eut une idée. Elle se vêtit tout de blanc; il saisirait bien le délicat symbole. Elle était occupée à s'habiller lorsqu'arriva, vers quatre heures, l'*Avant-Coureur*. Elle l'ouvrit fiévreusement, avec une sorte de pressentiment,

Digitized by Google

et, à la première page, elle trouva sous une note de la rédaction : « Nous avons encore la bonne fortune, etc. », un nouveau sonnet signé Joséphin Rabacque, avec cette dédicace : « Au beau lis pur ». C'étaient des vers passionnés, chantant la douleur d'aimer et « les baisers qu'envoie le martyr à son Christ ». Le Christ, c'était elle, elle en eut l'immédiate et certaine intuition. Quand elle eut relu trois fois le morceau, elle s'aperçut que le journal était arrivé sous bande et que l'adresse était écrite de la main du poète. Il n'y avait plus de doute possible : c'était bien elle le beau lis pur à qui ces vers étaient dédiés.

Cela l'emplit d'une joie profonde ; elle en eut les yeux pleins de larmes, car vraiment la passion qui s'emparait d'elle était sérieuse et elle se sentait envahie, dans la vanité et la solennité de ses manies, d'une grande tendresse fière dont son cœur de fille isolée débordait. Seulement, cette tendresse devait prendre chez elle des formes exaltées, sa passion devait rêver des manifestations étranges et romanesques. Jusqu'à huit heures, son esprit battit la campagne, violemment surexcité, échafaudant des romans compliqués et bizarres. Elle chercha dans ses livres un vieil exemplaire de *Lui et Elle* qu'elle avait lu jadis et dont un article de journal lui avait donné la clef. Il lui semblait que leurs amours pourraient être comparés à celles de Musset et de Sand ; mais aux premières pages elle eut une grosse déception, elle se rappela le dénouement et, un instant, fut inquiète, très triste ; elle se consola vite, se disant que si ç'avait tourné ainsi, la faute en était à Sand, qui n'avait pas compris Musset ; elle comprendrait bien son poète.

Comme le moment arrivait où ses invités allaient venir, quoique très troublée, elle tâcha de surmonter son émotion, de paraître autant que possible indifférente devant les étrangers. Mais il se présenta le premier, quelques minutes avant l'heure ordinaire. Elle se sentit étrangement gênée, rougit très fort avec des timidités de petite fille qu'elle ne s'était jamais connues ; elle avait préparé tout un petit discours et ne trouva rien à dire sinon ces simples mots :

Digitized by Google

« Comme vous êtes bon! Le journal m'a rendu si heureuse, si heureuse!... »

Lui, très assuré, répondit, les yeux dans les siens :

« Vous avez compris, j'en avais peur. Mais j'ai tant pensé à vous! »

Et il se laissa tomber sur un fauteuil, l'air profondément triste, les cheveux dans les yeux et le regard profond, perdu.

« Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle.

— Rien. Je suis triste. Cela fait tant souffrir d'aimer sans espoir! Et puis ne pouvoir vous parler qu'au milieu de ces bourgeois qui vont venir et qui ne peuvent pas nous comprendre...

— Oui, n'est-ce pas? dit-elle vite, entendant la sonnette de la porte d'entrée annoncer un arrivant. Eh bien, venez demain... »

Et elle s'en fut, ravie, au-devant de ses invités. C'était, cette fois, M. Limet, le secrétaire, qui arrivait le premier; il eut un sourire polisson en voyant le jeune homme installé, et un « déjà » équivoque et railleur. Mlle Duffant, de nouveau, rougit très fort, tandis que Joséphin répondait, très naturellement : « Mais oui, je suis arrivé un peu tôt, mais mademoiselle a bien voulu m'excuser ».

La soirée se passa comme celle du samedi précédent; le chef de la musique, l'instituteur et l'organiste arrivèrent en même temps, causant toujours de la cantate dont l'organiste sifflotait un motif nouveau; le secrétaire communal et l'imprimeur eurent encore des conciliabules au sujet de notes à faire passer dans le journal; mais les deux jeunes gens ne purent parvenir à s'isoler, M. Limet mettant une gouailleuse obstination à constamment se mêler à leur conversation, dans le but évident de les contrarier. Il demanda même à Joséphin, l'œil allumé :

« Eh bien, mon gaillard! il paraît que vous vous en fourrez. On vous a encore vu hier soir chez Flore. »

Chez Flore, c'était un petit cabaret tenu par deux jeunes filles mûres et pas bégueules et chez qui l'on racontait qu'il se passait des horreurs. Mlle Duffant éprouva une vive com-

Digitized by Google

motion et regarda le poète avec une interrogation douloureuse. Mais Joséphin, sans paraître troublé, répondit :

« Je suis allé voir, oui, chercher des notes pour mon roman, Et il ajouta : « L'artiste doit pouvoir tout scruter, tout connaître, même les bas-fonds. »

Mlle Duffant parut rassurée; mais tout de même, une inquiétude, une tristesse lui resta. D'autant plus qu'elle ne put interroger Rabacque, le secrétaire ayant poursuivi la conversation avec des plaisanteries, s'excusant auprès de la jeune femme :

« Nous sommes entre hommes, n'est-ce pas? Vous nous l'avez dit souvent : une femme intelligente comme vous, c'est un garçon. »

Cela la contraria vivement. Certes, elle leur avait dit cela souvent, pour les mettre à l'aise; cela lui avait semblé tout à fait supérieur pour une femme de se déclarer émancipée et de tout entendre; c'était très artiste. Avec ses anciens habitués, cela lui était apparu, toujours, de très bon ton, de suprême originalité; mais, avec le jeune homme, ce n'était plus du tout la même chose; elle était gênée d'être traitée devant lui comme un garçon, et elle resta très confuse.

Quand ils se levèrent tous pour prendre congé, elle était très triste. Mais, dans le corridor, sur le point de partir, il lui dit tout bas, en lui serrant la main longuement : « A demain soir, n'est-ce pas? à huit heures. » Elle crut défaillir.

Restée seule, elle demeura longtemps allongée sur son fauteuil, rêvant, très tourmentée; sa pensée allant du sonnet à dédicace, à la révélation de Limet. Il avait bien expliqué pourquoi il allait chez Flore; mais, tout de même, cela lui faisait de la peine. Était-il vraiment bien nécessaire qu'il allât dans de ces endroits pour son roman? Elle doutait; mais, finalement, elle finit par s'accuser elle-même d'injustice. Est-ce que l'art ne purifiait pas tout? Est-ce qu'elle ne devait pas comprendre les nécessités de son sacerdoce? Mais la peur, quand même, reprit le dessus, une peur vague dominée par un impatient désir de le revoir pour se rassurer; et elle s'endormit avec une lourde tristesse au cœur, le sentiment d'un danger qui la menaçait où il était et où elle ne pouvait être.

(*A suivre.*) GUSTAVE VANZYPE.

Digitized by Google

CHOSES D'AMERIQUE

En réunissant ces quelques notes pour une conférence où je devais évoquer des souvenirs d'un séjour aux États-Unis d'Amérique, il me parut que je faisais plus que rassembler d'éparses impressions de voyage : j'acquittais une dette contractée envers tous ceux qui, par delà l'Océan, ont eu l'hospitalité si affable et l'accueil si empressé. « Surtout, me disait-on de toutes parts, ne perdez point d'occasion de répandre vos impressions : vous nous causerez une si intime satisfaction à parler de notre pays; montrez-nous tels que vous nous avez vus, avec nos vertus et nos vices, sans crainte de faire le tableau trop sombre, mais... sans scrupule de le montrer trop brillant. »

On ne sollicite pas, n'est-il pas vrai ? la complaisance avec plus de vaniteuse candeur que ces Yankees, assoiffés de dollars et de renommée. Certains ajoutaient bien que l'Amérique est mal connue de sa grande sœur l'Europe, que celle-ci s'obstine à y découvrir seulement les exagérations et les travers, et, qu'après tout, elle ne pourrait tirer que profit de l'ardeur, parfois espiègle, mais toujours généreuse de sa cadette. On pourrait prendre cela pour une simple boutade de dépit. Je crois cependant y voir la manifestation d'un sentiment si puissant chez les Américains, qu'il pourrait bien avoir sérieusement contribué à leur faire célébrer de si éclatante façon le quatrième centenaire de la découverte de Christophe Colomb : il fallait à

Digitized by Google

tout prix attirer le « Vieux Monde », comme on dit là-bas, et lui étaler d'irrécusables témoignages de progrès, — voire de supériorité.

Aussi l'inquiétude était grande de savoir ce que pensaient de la *Worlds' Fair* les gens du Vieux Monde. Je voulus m'enquérir du pourquoi de cette anxiété et je ne crus mieux faire que de m'adresser à une jeune fille, qui, ayant séjourné deux ans à Paris, pouvait juger son pays à un point de vue un peu européen.

« Voyez-vous, me répondit-elle, c'est que tout se fait si hâtivement chez nous : pour ne point perdre de temps, on a coutume de ne pas s'attarder aux détails ; puis, la main-d'œuvre coûte cher et il faut finir vite, de peur d'être dépassé par son voisin. D'ailleurs, à quoi bon s'attacher à faire du définitif ? le progrès est si rapide ici et il bouleverse si souvent les choses les mieux établies, qu'il ne faut pas songer à en édifier de durables.

— Et vous craignez alors....

— Que mes compatriotes n'aient pas suffisamment satisfait le goût raffiné des Européens, qui portent en eux l'empreinte de la culture, de l'éducation, de l'expérience de plusieurs siècles. Et, malheureusement, l'existence énervée, impatiente, exaspérée de l'Amérique, n'apporte aucune compensation à ce bagage historique. Ah! combien j'envie le calme de la vie européenne, où tout est discret et comme en demi-teintes! On vante la liberté américaine : en vérité, cette liberté-là, c'est de la servitude, et notre civilisation n'est qu'un vaste steeple-chase pour la richesse! Au moins, s'écria-t-elle, en manière de conclusion et lançant une exclamation que j'ai entendue bien d'autres fois depuis lors, au moins! vous *savez vivre*, vous autres! *You know to live!* »

N'était-ce pas ce même soulagement délicieux de l'exacerbant souci des affaires, cette jouissance béate des loisirs d'une foule, qui inspirait un jour cette pensée originale à un Américain, arrivant à Paris :

Digitized by Google

« Je voudrais m'asseoir six mois sous un arbre à entendre de la musique, les bras croisés! »

Et n'est-ce pas encore de cette recherche de la tranquillité paisible qui fait les choses plus mystérieuses et plus aimables, que vient la sympathique préférence uniformément accordée par les Américains à Bruxelles, parmi toutes les capitales de l'Europe?

On ne comprend jamais mieux ce sentiment qu'en débarquant à New-York, après dix jours de l'exquise paresse d'un séjour à bord.

En quittant l'immense hall de la douane, nous prîmes place, formant un groupe de quelques Belges, sur l'impériale d'un grand omnibus bariolé de rouge, qui s'ébranla bruyamment sur d'horribles pavés. Notre attelage, sous la conduite d'un nègre fort drôle avec sa chevelure grisonnante, s'engouffra bientôt dans un vaste hangar de bois, parmi des chariots chargés de malles et des camions de tout genre. Et, quelques secondes plus tard, nous... voguions, perchés au sommet du coach rutilant, sur un bras de mer encombré d'une véritable flottille de bateaux à vapeur! Nous étions tout simplement installés sur un colossal bac de passage, un *ferry boat*, où peut prendre place tout ce qui doit être transporté de New-York à ses faubourgs, situés en face. C'est ainsi que nous croisons, glissant sur l'eau, des trains de marchandises, des équipages divers, dont les chevaux piaffent d'impatience, au milieu de cargaisons d'hommes et de femmes, pressés dans les ailes du bateau disposées en salon. « Ces *ferries*, nous crie le conducteur, transportent deux cents millions de personnes par an! »

Un choc brusque : nous amarrons; on soulève des grilles et voilà le flot de passagers et de voitures sur la terre ferme.

Au pas de course, on traverse le quartier maritime : les rues sont étroites et les maisons vétustes, d'une uniforme couleur rouge, éteinte par la poussière; sur les trottoirs, un déballage de caisses, de fruits, d'échoppes boiteuses, et, sur la chaussée, une farandole de charrettes, entrecroisant leurs courses.

Digitized by Google

Bientôt le pavé s'adoucit, les rues se font plus larges et les maisons plus hautes; quatre, six, dix, voici douze étages; et, là-bas, plus encore... Au-dessus de nous, court un viaduc métallique; une trépidation le remue tout à coup avec un assourdissant fracas : c'est un train du chemin de fer élevé qui file à toute vapeur. « Cinq cent mille personnes par jour! » fait le cocher, en se retournant avec un sourire de fierté. « Les trains se succèdent de trois en trois minutes, ajoute son voisin; ce sont les artères par où passe le sang de New-York! »

Mais notre équipage s'arrête, bloqué par un chassé-croisé de véhicules; devant nous, s'allonge une large rue, Broadway, fourmillante d'agitation; les longues voitures du tramway funiculaire se suivent sans interruption, sous l'incessant entraînement du câble, dissimulé en dessous du pavé; pas de fiacres, ils sont trop chers; pas d'omnibus, ils ne rouleraient pas assez vite. De toutes les rues adjacentes surgissent des camions, portant en tête un large parasol sous lequel s'abrite le cocher. Les policemen, coiffés d'un horrible casque gris et armés d'un tout petit bâton, règlent tout cet afflux dans le grand torrent central. Les piétons sont moins entassés : un proverbe local ne prétend-il pas, toujours d'après notre cocher, qu'il n'y a que les Français et les chiens qui vont à pied? « Comment, conclut-il, pourriez-vous vous passer du tram dans une rue comme Broadway, qui s'étend sur huit kilomètres et qui compte près de 6,000 numéros? »

Enfin, nous sommes à l'hôtel : une gigantesque bâtisse à dix étages; au milieu d'un vestibule, spacieux comme une salle de pas perdus, où vont et viennent des messieurs très pressés, se trouve un long comptoir où s'adressent tous les arrivants. Sans mot dire, on nous présente un registre pour y inscrire nos noms; on nous remet une clef : la chambre 813! au huitième étage! Peu importe, elles sont toutes les mêmes, paraît-il, et il y en a mille! On nous montre un ascenseur, qui nous emporte avec une vitesse vertigineuse au huitième palier, où nous retrouvons nos bagages, qui sont déjà montés par une autre

Digitized by Google

voie. Et nous voici, un peu effarés, dans une confortable chambre, inondée de soleil et remplie du tintamarre de deux usines où l'on martèle le fer.

C'est New-York!

*
* *

New-York! la cité impériale, *Empire City*, comme on l'appelle au pays des dollars, le creuset gigantesque où trois millions et demi d'hommes remuent la fortune de tout un monde.

Mais New-York n'est pas l'Amérique pour le voyageur en quête d'impressions générales, bien moins encore que Paris n'est la France, ou Londres l'Angleterre; bien moins encore, dis-je, car, nous sommes trop tentés de l'oublier souvent, les États-Unis sont un *continent*, trois cents fois grand comme la Belgique, laquelle s'encadrerait aisément entre les limites du Massachusetts, l'un des plus petits États de la confédération.

Sur cette immense étendue, s'est développée une société complexe, où se marquent encore aujourd'hui toutes les étapes d'une histoire : dans le coin de terre qui leur est parcimonieusement réservé, 60,000 Indiens cachent les derniers vestiges d'un âge disparu; autour des mines, se rue une population d'aventuriers; de vastes terrains non défrichés révèlent à peine la trace de l'homme; dans les champs, des nuées d'agriculteurs font lever les moissons, tandis qu'au sein des villes grandit, d'un prodigieux essor, l'activité du commerce et de l'industrie.

C'est donc dans les villes qu'il faut chercher la dernière expression de la civilisation américaine, et particulièrement dans les États groupés autour de ce qu'une carte exposée à Chicago appelait le « centre de gravité » des États-Unis : un point dont la position, entre New-York et Chicago, a été déterminée en prenant la densité de la population par rapport au territoire. Dans le quadrilatère formé par ces États et limité au nord par les grands lacs, au sud par une ligne tracée de Washington à Saint-Louis, à l'est par l'Atlantique et à l'ouest par le Mississipi, c'est-à-dire

Digitized by Google

sur une superficie représentant moins du dixième de la confédération entière, se rencontre vraiment une partie de l'humanité ayant une physionomie spéciale.

Un des traits essentiels de celle-ci est assurément cette nervosité particulière que révèle si bien New-York et que fait naître l'excessive tension de l'esprit, cette lente usure des facultés cérébrales, pour laquelle les apothicaires d'Amérique s'ingénient à découvrir de miraculeux curatifs : « Les commerçants, emploient la bromo-caféine (dit une réclame prodiguée partout) pour reposer leur cerveau, épuisé par la préoccupation des affaires. »

Les affaires, les *business;* voilà les puissances incontestées auxquelles on sacrifie. « *Lunch of Businessmen* » (déjeuner des hommes d'affaires), lit-on sur la devanture des bars, où se précipitent à l'heure de midi tous ceux qui s'échappent de la Bourse ou des bureaux. Il faut les voir, là, le plus souvent debout, ou assis sur de petits tabourets fixés à un long comptoir, où s'alignent les piles de sandwiches et les étalages de portions froides; vite on avale d'abord un verre de whisky pour rendre au corps un peu d'artificielle vigueur, puis, aussitôt prises quelques bouchées de nourriture à demi-réconfortante, on court achever le labeur interrompu... Quoi d'étonnant qu'avec un pareil régime, compliqué d'eau glacée aux repas du soir et du matin, la maladie nationale soit la dyspepsie ?

La faculté américaine lui fait d'ailleurs une guerre aussi acharnée qu'au surmenage nerveux : j'ai vu un jour, sur des tuyaux destinés à une canalisation souterraine et provisoirement déposés sur la voie publique, de grandes pancartes rappelant aux populations que « s'il est vrai que Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492, il n'est pas moins incontestable que M. Benton a découvert en 1893 le seul vrai stomachique ».

Voilà comment on lance une invention en ce pays, qui, depuis cinquante ans, a délivré un demi-million de brevets, alors que, dans notre vieux monde, l'Angleterre n'a qu'un record de

Digitized by Google

150,000 depuis trois siècles et demi! Cela s'appelle d'une bien suggestive expression : *to boom*, que je traduirais volontiers, pour respecter l'onomatopée, par *boomer*. On *boome* un journal, on *boome* un homme politique ou un financier; dans l'Ouest, c'est-à-dire entre Chicago et le Mississipi, on *boome* même une ville; ainsi l'on y rencontre des affiches comme celle-ci : « Achetez vos terrains à Duluth, la cité Zénith, la capitale de l'avenir, et ce que nous vous disons ici n'est pas pour *boomer* la jeune métropole! »

La réclame ajoute ainsi par ses appels obsédants à l'animation des rues; aux façades, se déploient comme autant d'étendards les enseignes métalliques et ajourées, qui, le plus souvent disposées normalement aux maisons, donnent aux rues américaines un étrange et pittoresque aspect filigrané, encore accentué par le treillis des fils télégraphiques et téléphoniques, tendu au niveau des toits.

Ce qui frappe le plus peut-être lorsqu'on est plongé dans cette atmosphère de vie intense, c'est de n'y point trouver de flâneurs ; — on aperçoit ainsi souvent mieux ce qu'on ne voit pas que ce que l'on voit. A la poste centrale de Chicago, un avis spécial les prie de ne pas rester dans le bâtiment, pour ne pas nuire à ceux qui y ont affaire. Pas de cafés non plus, pas de tavernes, où l'on s'attable sous des prétextes aussi divers que futiles; partout l'action, l'occupation.

Chose étrange, ce mouvement n'a pas l'agitation bruyante ni tumultueuse. Les piétons se faufilent à travers les voitures, et les voitures à travers les trams, sans heurts ni exclamations; les cochers ne se hèlent point et les passants se saluent de la main, sans s'interpeller. L'œil fixe et le regard terne sous le front plissé, l'Américain va droit devant lui et n'a d'autre attention que pour l'objet qui le sollicite à cet instant précis: les autres choses viendront à leur heure.

Ceci fait apparaître sous un jour nouveau le tempérament américain.

Digitized by Google

C'est que l'on s'entend merveilleusement, en Amérique, à appliquer la division du travail. Et si ce n'était point, dès longtemps, un axiome économique de placer en celle-ci la condition essentielle du progrès des sociétés, il suffirait de considérer un instant les États-Unis pour en apprécier la puissante influence.

Si, malgré le tohu-bohu des foules, on n'y voit point de bousculade, c'est que chacun, ayant un but, se réserve un chemin; si, malgré cette infinité de nécessités diverses à satisfaire dans le même temps, nul obstacle ne surgit, c'est que les ressources sont nettement spécialisées et divisées à l'infini.

Rien ne met mieux ce phénomène en lumière que l'admirable et précise administration d'une grande usine. Chaque branche de l'entreprise est conduite indépendamment des autres et constitue un département, à la tête duquel se trouve le *superintendant;* autour de lui, un état-major d'ingénieurs et d'employés, chacun à son bureau, ignorant de la besogne de son voisin, sourd aux appels du visiteur, si sa mission ne le concerne pas. Dans l'atelier, le *foreman,* dirigeant les diverses brigades d'ouvriers; du haut en bas de l'organisation, la spécification exacte des rôles. De là, la possibilité d'une gestion véritablement économique; tout ordre de fabrication, commandé ou exécuté, fait l'objet d'un bon, signé par l'intéressé, et la fonction de celui-ci se précise d'autant plus que sa responsabilité s'affirme davantage.

Ainsi, ce vaste mécanisme fonctionne comme s'il était mû par une force invisible, qui en réglerait tous les mouvements. Ainsi encore dans la société américaine, aucun rouage n'est compliqué et l'on s'y trouve surpris de l'aisance de la vie : une journée de visites à New-York fatigue moins qu'une après-midi de flâneries à Paris. Je pense bien que nous, nous sommes plus agités que les Américains et que notre agitation provient moins de ce que nous faisons que de notre manière de le faire. Et ce dont je suis certain, c'est que nous livrons infiniment moins de travail qu'eux, tout en nous occupant beaucoup plus longtemps.

Digitized by Google

La division des fonctions et des responsabilités sociales est la cause première de la supériorité des Américains à ce point de vue, mais une de ses manifestations les plus fécondes y aide puissamment : je veux parler du développement du machinisme et particulièrement de l'automatisme.

Pénétrons, par exemple, dans une de ces énormes constructions, qui atteignent au minimum douze étages et dans lesquelles s'empilent toute sorte de bureaux.

Dans le vestibule, une série de tableaux indicateurs — autant que d'étages — renseignent les noms des diverses personnes que l'on y peut rencontrer ; un coup d'œil, et vous êtes fixé ; vous entrez dans l'un des ascenseurs qui sont sans cesse en service, vous jetez rapidement au conducteur le numéro du palier où vous devez vous arrêter et vous voici, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, à quelques dizaines de mètres au-dessus du sol.

Le monsieur que vous cherchez est occupé à dépouiller sa correspondance ; vous vous figurez un homme ouvrant fiévreusement des enveloppes et griffonnant des réponses, sur un bureau encombré de papiers. Eh que non ! Commodément installé sur un fauteuil tournant, qui lui permet, sans se lever ni se déranger, de faire face à tous les côtés, ce *business-man* se borne à lire les lettres ; quand il lui faut répondre, il appuie sur un bouton électrique, une jeune fille — souvent jolie et toujours distinguée — paraît, un crayon et un carnet à la main ; doucement, le *business-man* lui murmure un texte qu'elle sténographie et qu'elle s'empresse d'imprimer à la machine à écrire : trois minutes après, la lettre revient à la signature.

Ce même *business-man* a-t-il besoin d'adresser une communication à un correspondant en ville ou à plusieurs centaines de lieues : il allonge la main et saisit un récepteur téléphonique portatif.

Et si d'aventure, vers midi, le soleil darde trop vivement et que la chaleur devient insupportable, il suffit de presser sur un commutateur électrique pour actionner un petit moulinet aux

Digitized by Google

ailes de cuivre, disposé sur le bureau : instantanément, l'air se trouve agité et l'atmosphère rafraîchie.

Figurez-vous, après cela, le rendement du travail quotidien pour un homme pouvant ainsi s'absorber dans les affaires qui sont les siennes, et n'ayant qu'à étendre le bras pour faire qu'une idée devienne un acte !

Cette merveilleuse utilisation du temps de travail apparaît dans les affaires générales comme dans les affaires privées.

S'il est possible, par exemple, de transporter un demi-million de personnes par jour sur le chemin de fer élevé de New-York, c'est grâce à la simplification mécanique du contrôle et de l'embarquement. Le prix du parcours est uniforme : *5 cents*, 25 centimes, le plus long trajet étant de près de quatre lieues. Avant d'entrer sur le quai, le voyageur passe devant une boîte en verre, où il laisse tomber son ticket qui est arrêté par un râteau mobile : un employé, assis sur un siège élevé, se borne à regarder à travers la boîte si le billet jeté est bien authentique, et, d'un geste négligent, il fait tourner le râteau, d'où le ticket s'échappe dans une caisse inférieure. Sur la plate-forme de chaque wagon, contenant d'ailleurs plus de cent personnes, se tient le conducteur, qui, d'un seul mouvement, ouvre ou ferme les grilles d'accès de la voiture. Aussitôt celle-ci chargée, il tire le cordon d'un signal, et le mécanicien ne se met en marche qu'après avoir entendu le signal autant de fois qu'il y a de voitures dans le train. Les arrêts ne durent ainsi que quelques secondes.

La division des fonctions et ses applications mécaniques permettent ainsi à l'Américain de livrer un travail considérable sans s'agiter et en très peu de temps. Mais cela n'est pas tout. Le public se prête avec une incroyable bonne volonté à la rapidité de toutes ces manœuvres.

Dans les foules, personne ne songe à jouer des coudes pour précéder son voisin : on se résigne à être le second. Demandez-le plutôt à certain Belge, qui se trouva un jour piteusement

Digitized by Google

décontenancé devant les guichets de l'Exposition de Chicago. Il avait un instant quitté sa place dans la file des visiteurs : lorsqu'il s'avança pour la reprendre, il la trouva occupée par un Américain lisant son journal : « Ah ça ! croyez-vous que cela va se passer ainsi, clama le Belge irascible. C'est ma place, Môssieur, et je la reprends ! » — « Excusez-moi, fit le gêneur d'un air indifférent, et ne vous fâchez pas pour si peu : voici votre place ; mon plaisir de voir les merveilles de la *Worlds' Fair* n'en sera retardé que de dix secondes ! »

Le public n'est pas seulement docile, il est honnête.

C'est ce qui permet de supprimer tout contrôle dans la plupart des trams et de laisser les portes des hôtels tout ouvertes, sans concierge nulle part : surveiller une entrée, c'est une fonction passive et cela ne se connaît guère en Amérique. Il n'y a pas le moindre portier au seuil des *buildings* aux centaines de bureaux, et l'on ne saurait découvrir un larbin ni une sentinelle dans le Capitole de Washington.

Cette confiance dans la probité publique se manifeste partout : dans les trains, on ne vous cherche pas chicane quand le temps vous a manqué pour prendre votre coupon et l'on se borne à vous en faire acquitter le montant. Cependant, pour vous encourager à vous mettre en règle avant l'embarquement, on vous accorde une réduction sur tout billet pris au guichet. Par exemple, si vous refusez de payer et que vous cherchez à frauder la compagnie, le remède est fort simple : le contrôleur fait manœuvrer le signal d'alarme, le train s'arrête, et l'on vous dépose tout simplement sur la voie.

Autre symptôme bien caractéristique de cet *à priorisme* de confiance mutuelle : les bornes-poste sont là-bas d'affreuses boîtes en métal accrochées aux poteaux téléphoniques ; comme elles sont trop petites pour y déposer des journaux et des paquets plus ou moins volumineux, on place tout bonnement ceux-ci au-dessus de la boîte, à la portée de tous les passants : jamais il ne viendra à l'idée de quelqu'un de toucher à ce dépôt, qui devient sacré dès le moment où il est confié à tout le monde.

Digitized by Google

Un autre trait encore, entre mille : dans la plupart des bars-restaurants, on donne le *free lunch*, le déjeuner gratuit. Et ceci me remet en mémoire un de mes premiers incidents de voyage : à peine débarqué, j'entre dans un bar, où j'aperçois d'affriolantes sandwiches : « Donnez-m'en une, dis-je au patron. » — Lui, pour toute réponse, fait un signe de dénégation. — « Vous ne vendez pas ces sandwiches, insisté-je? » — Et l'imperturbable *bar keeper* de me tourner le dos. Il ne les vendait pas ses sandwiches, il les donnait!

Il paraît qu'on a voulu introduire la même chose à Anvers, il y a deux ans : le cabaretier a dû cesser au bout de huit jours : on lui dévalisait son garde-manger!

Ainsi, la morale publique complète en quelque sorte la division des fonctions : qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, chez un tel peuple, l'esprit d'ordre et de propreté soit si vivement développé?

Entrez dans une des grandes manufactures du Massachusetts et vous serez frappé de l'aspect qu'elle présente : la façade est garnie de feuillage et de verdure, qui font de la hideuse fabrique née de l'industrialisme moderne un coquet petit palais; à l'intérieur, la lumière pénètre par de larges baies, les murs sont d'une blancheur éclatante, les poulies sont peintes en jaune, les axes et toutes les parties métalliques des transmissions, en rouge; le plancher est lisse, l'escalier est soigneusement brossé. Les ouvriers et les ouvrières y ont les facilités les plus confortables; leurs vestiaires et leurs cabinets de toilette sont mieux installés que dans la plupart de nos grands établissements publics. Tout cela révèle le soin et la méthode.

Et cette préoccupation du soin engendre tout naturellement la ponctualité, l'exactitude. Il arrive ainsi que l'on peut se fier à la parole donnée : nous en avons fait l'expérience, mon compagnon de voyage et moi, le jour même de notre départ de New-York. Nous avions confié nos malles à l'une des compagnies spéciales qui se chargent du transport de tous les

Digitized by Google

bagages; nous partions le lendemain à deux heures; mais, pris d'une crainte bien « belge », nous racontons à l'agent que le steamer quitte à onze heures : « Comme cela, pensions-nous, « nous sommes certains d'avoir les colis! » Le lendemain, à onze heures, rien; à midi, rien! Tout effarés, nous courons à droite, à gauche; partout même réponse : « Si vous avez dit à « l'agence que vous vous embarquez aujourd'hui pour Anvers, « vos malles seront au bateau avant le départ. Et d'ailleurs, il « n'y a pas d'exemple qu'une *Express Parcel Co* — c'est le nom « de ces sociétés de camionnage — n'ait pas exécuté un ordre « reçu. » Méfiants malgré tout, nous prenons place à une heure et demie sur un *ferry-boat;* au même instant, devant nous, paraît une voiture chargée de malles avec, tout au-dessus,... nos bagages. « Pourquoi donc, s'était dit l'agent, faire une course inutile? ces deux messieurs partent à deux heures : ils auront leurs colis à deux heures. »

C'était comme un suprême sarcasme que nous lançait le Nouveau-Monde au moment de regagner notre vieux pays...

Je voudrais rendre l'impression d'ensemble que laisse cette organisation, où tout s'arrange si vite et si aisément, où l'on dirait que les angles s'émoussent et que les coudes brusques s'arrondissent en courbes faciles. Il me semble que là-bas l'*atmosphère sociale est plus claire*, — malgré la nervosité concentrée de ceux qui s'y agitent.

Et si, nous autres Européens, enlisés dans les prescriptions administratives, ligottés par les contrôles, les directions et les inspections, toujours mendiants d'indications et d'assistance, si nous nous sentons parfois tellement isolés au milieu de ces beaux arrangements, que nous allons jusqu'à les maudire, c'est que l'automatisme de toutes choses aboutit à une arrogante impersonnalité, qui lasse et qui irrite. Il nous déplaît, rentrés dans notre chambre d'hôtel, de n'avoir à notre disposition qu'un tube acoustique et des sonnettes électriques, — contre lesquels il devient, n'est-ce pas? souverainement ridicule de s'emporter;

Digitized by Google

il ne nous sied pas de savoir trouver notre route à travers une ville, grâce au numérotage systématique des rues et des maisons; nous sommes tout perdus dans ces habitations privées, disposées en vue de la vie de famille et non pas en vue des réceptions. Nous ne nous retrouvons même plus en nous-mêmes, car nous nous voyons impuissants à faire une foule de choses dont nous nous étions toujours jugés capables.

Aussi n'est-ce qu'après nous être adaptés à ce milieu nouveau, si nous avons le bon sens et la bonne volonté de nous laisser faire, que nous apercevons l'autre face de l'existence américaine, qui d'abord nous affolait.

Il n'est pas de meilleur moyen de la découvrir que de suivre l'Américain hors de son bureau, loin de ses affaires : de même que, dans la vie pratique, tout est divisé, rien ne se mêle ni se confond dans la vie privée.

Les villes comprennent deux parties : celle où l'on travaille — et celle où l'on se repose. Ici, se réfugient tous ceux, négociants, avocats, professeurs, employés et ouvriers, qui sont, jusqu'à cinq heures, retenus par leur profession, et tout y contribue à éloigner jusqu'au souvenir des soucis de la journée.

Les rues sont toutes garnies d'arbres; les habitations, très souvent en bois, sont, comme des chalets, disséminées dans la verdure : séparées les unes des autres par des parterres et des pelouses tracées au cordeau et soigneusement tondues, elles forment comme de petits temples où l'on vénère la famille. Dans la soirée, tout le monde est sur la terrasse, les dames étendues dans des hamacs, les jeunes gens lisant les journaux en se balançant dans des fauteuils basculants, le père arrosant le gazon et soignant les fleurs. Je ne connais rien de plus charmant qu'une promenade en tram électrique à travers ces avenues, alors que les foyers des lampes à arc illuminent tout ce tableau de clartés fantastiques.

Cela se retrouve partout, dans toutes les villes, à part peut-être New-York, où l'entassement humain ramène les vices des

Digitized by Google

grandes capitales : partout, on rencontre ce pittoresque quartier des « résidences », ainsi que l'on nomme élégamment les maisons d'habitation, si modestes ou si somptueuses qu'elles puissent être. C'est là, par exemple, que demeure, à Providence, le propriétaire des célèbres usines Corliss ; là, que je vais visiter, à Philadelphie, un professeur d'économie politique de l'Université ; là, qu'à Altoona, me reçoit un ingénieur des grands ateliers du chemin de fer de Pensylvanie ; là qu'à Milwaukee, je vais découvrir un leader ouvrier, le John Burns du Nord-Ouest.

A l'intérieur des maisons, le même confort, le même aspect riant : les habitations des ouvriers sont — je parle évidemment de la moyenne — décorées avec plus de luxe que celles de maints bourgeois de Belgique. Et la maîtresse du logis, qui doit absolument être ménagère, vu l'excessive rareté des domestiques, est aimable et accueillante comme le *home* qu'elle habite.

Si l'on s'entend à travailler en Amérique, il paraît donc qu'on y sait aussi jouir du repos.

Cela se voit encore le dimanche, ce maudit dimanche, que nous croyons être en Amérique d'un si mortel ennui. Alors, c'est un vaste exode des cités vers les parcs et les champs ; les trains électriques sont pris d'assaut et se suivent sans interruption. Cette foule est joyeuse, mais non bruyante ; les femmes et les jeunes filles sont toutes vêtues de blanc ou de teintes claires ; les excursions, les *picnics*, comme on les nomme, s'improvisent, et le soir on rentre dans la ville alanguie. Que cela ne soit point d'une gaieté folle pour un étranger, alors que tous les bars sont clos et que, pour étancher sa soif, on ne peut se procurer que des sodas chez les pharmaciens, plus d'un Belge le trouvera : mais que cela prouve l'incapacité des Américains à se distraire, voilà qui semble quelque peu paradoxal !

Ils ne paraissent au contraire jamais si bien eux-mêmes qu'au milieu des distractions.

Aucun peuple ne voyage davantage, surtout à travers son

Digitized by Google

propre pays : il faut voir, pendant la période des vacances, les passagers encombrant les bateaux-palais, les *palace-boats*, vraies merveilles de luxe et de confort, où des orchestres jouant tout le jour font du voyage une jouissance inconnue. Des familles entières s'en vont ainsi, avides de sensations nouvelles et curieuses des choses de la nature, vers les sites pittoresques, les *resorts* de plaisance : et rien n'est plus étrange que de retrouver en un cottage perdu parmi les montagnes, ces *business-men*, qui savent être aussi des chercheurs de spectacles reposants.

Quand je me souviens de tout cela, involontairement la phrase de la jeune fille me revient, troublante et imprécise : « *You know to live!* Vous savez vivre, vous autres Européens ! » Et je suis presque tenté de lui répondre d'ici : « Eh que non ! c'est vous qui connaissez l'art de vivre, vous autres Américains ! »

*
* *

Eh quoi ! toute la différence entre le Vieux et le Nouveau Monde se réduirait à une question de point de vue ? Il ne s'agirait là que de deux modes d'existence, dont les mérites compenseraient les défauts. Les Américains accentueraient davantage les soucis comme les joies de la vie ; nous serions plus uniformes, également éloignés des labeurs excessifs et des jouissances absolues ? Ainsi donc, ce rapide aperçu de l'actif et du passif de deux civilisations aboutirait à une balance de compte, et il ne resterait qu'à contresigner le procès-verbal avec une parfaite satisfaction de nous-mêmes ? Et ils auraient presque raison tous ceux qui s'en vont répétant : « Eh bien ! l'Amérique ? pas sérieux, n'est-ce pas ? A part le *Four* de Chicago, il n'y avait pas grand'chose à voir là-bas ? »

Il y a, au contraire, beaucoup à y voir et les différences sont plus profondes que celles que j'ai déjà signalées ; elles tiennent à des causes moins superficielles qu'à une autre manière d'arranger sa vie, si bien que, dans les limites géographiques tracées plus haut, il y a véritablement, comme je le disais, un coin de la civilisation humaine à étudier.

Digitized by Google

Car la société américaine présente des attributs bien personnels : elle est jeune; elle a des ressources immenses et encore partiellement inexploitées; elle s'est édifiée sur les inébranlables assises des vertus puritaines et elle grandit au sein d'une forme sociale basée sur l'égalité des conditions. Tous ces éléments se sont unis pour constituer un « milieu » original, sans exemple dans l'histoire des peuples.

Je voudrais essayer d'en dégager les caractères essentiels.

On peut, je pense, les rattacher presque tous à l'organisation politique et économique de la nation, c'est-à-dire, en somme, à la démocratie.

On parle beaucoup aujourd'hui de « démocratie », et je m'en voudrais de transporter ici de vaines querelles de mots ou de batailleuses disputes de partis; encore faut-il, cependant, préciser ce qu'est la démocratie américaine. C'est celle d'un pays où la souveraineté du peuple, dégagée de toute fiction, est non seulement proclamée par les lois, mais acceptée dans les mœurs; où le peuple fait les lois en choisissant les législateurs et les applique en élisant les agents du pouvoir exécutif; où la part laissée à l'administration est si faible que véritablement il est permis d'affirmer que le peuple gouverne lui-même.

C'est cette démocratie-là que je vise.

Eh bien! s'il est indiscutable qu'à côté d'elle d'autres causes ont agi, il ne paraît pas moins certain que son influence a été prépondérante pour faire de la République, fondée par Washington, ce qu'elle est aujourd'hui.

D'abord, c'est la démocratie qui a aboli les distinctions sociales : en Amérique, l'industriel salue son ouvrière lorsqu'il la rencontre dans la rue, le milliardaire coudoie le manœuvre dans les trains à classe unique, le riche et le pauvre lisent le même journal, le domestique s'habille comme le maître et le travailleur ne se distingue pas dans la foule du dimanche.

Or, cette abolition des distinctions sociales a fait sentir ses effets dans une foule de domaines.

Digitized by Google

Avec elle a apparu pour chacun la possibilité de s'élever, sinon au même rang que son voisin, du moins à la même considération; et, du même coup, le travail est devenu la seule mesure de cette considération; quiconque travaille, est respecté; quiconque veut travailler, est encouragé. Là-bas, on prête des capitaux à celui qui veut entreprendre et l'on place hypothèque sur l'intelligence active. Le père, qui dote très rarement sa fille, ne pose à son futur gendre que cette question : « Quels sont vos moyens de travail? » Et l'industriel opulent envoie ses fils dans ses ateliers pour leur faire connaître et aimer le labeur. Le travail relève de tout : tel banquier de Chicago, ruiné hier, cire aujourd'hui les souliers dans les rues, et ses plus fidèles clients sont ses anciens confrères du parquet, qui viennent familièrement causer avec lui : soyez assurés que, dans quelques mois, il aura remonté une affaire.

D'autre part, la suppression de tout privilège a fait qu'il n'existe plus d'autre cause matérielle de supériorité que l'argent; aussi chacun rêve-t-il d'en posséder le plus possible, et, les richesses naturelles étant considérables, chacun a chance d'en acquérir beaucoup; de là, cette lutte pour le tout-puissant dollar, *the Almighty Dollar*, qui fait les Américains insatiables.

L'abaissement de toutes les barrières a eu une autre conséquence encore : il a créé entre toutes les catégories sociales un échange incessant, un mouvement continu de descente et d'ascension. Tout change et un grand nombre peuvent aspirer au sommet : c'est ce qui fait les Américains si insupportablement confiants dans leur propre perfectibilité et les grise de tout ce qui est grand. La mégalomanie paraît être leur vice le plus apparent et le plus dangereux par ses conséquences pour l'avenir; il n'est point de chose chez eux qui ne soit la meilleure, ou la plus vaste, ou la plus utile du monde : *the largest in the world* est leur locution favorite. Ils avaient construit pour l'Exposition de Chicago des hôtels immenses, véritables caravansérails, capables de recevoir un demi-million d'étrangers par jour; ils comptaient que le quart du monde émigrerait sur les

Digitized by Google

rives du lac Michigan. Les hôtels, demeurés vides et à peine aménagés, restent comme les témoignages ridicules de leurs conceptions à la Don Quichotte et à la Tartarin. — Mais il ne faut pas oublier que c'est cette même foi dans le perfectionnement indéfini et dans la possibilité des choses les plus fantastiques, qui les excite au mieux et fait d'eux les principaux artisans des progrès matériels de notre temps.

A un point de vue plus restreint, la confusion des rangs a agi sur les habitudes générales; il en est résulté cette uniformité des manières, qui exclut autant la délicatesse que la vulgarité : quoi que l'on dise, il n'arrive jamais à un Américain de mettre ses pieds sur la table, mais il se croit souvent autorisé, avec la plus grande aisance d'ailleurs, à les poser sur la balustrade d'un balcon; le crime n'est pas pendable, car la position est souveraine pour le repos des membres! Par contre, l'allure générale, pour être moins raffinée, n'en est que moins artificielle; on ne connaît point ces accueils débordants de sympathie, mais on ignore aussi cette condescendante politesse, mêlée d'impertinences voilées; on n'y prend pas grand soin des préliminaires ni de l'apparence, mais on s'ingénie à être affable, tout en restant utile.

Le sentiment de l'égalité a, de même, banni des relations sociales l'aigreur et le dénigrement, et, s'ajoutant à la jeunesse de la nation, il crée, chez les femmes surtout, une bonhomie naturelle, une gaieté enjouée, que relève une pointe d'ingénuité jamais niaise, souvent naïve, qui fait l'imagination plus crédule et les enthousiasmes plus sincères. Et l'absence de supériorités sociales imposées par l'histoire ou la tradition, désarme les petites misères conventionnelles de la vie et les jugements aveuglément acceptés, qui font les idées étroites.

Voilà quelques-uns des effets de la démocratie américaine, en tant que nous la considérons comme grande niveleuse sociale, comme effaçant jusqu'à la notion des classes.

Mais elle a fait autre chose encore : sous son règne, tous les

Digitized by Google

citoyens ont pu participer à la vie publique. Et voyez la conséquence : dès ce moment, ils ont voulu aussi prendre part à la vie intellectuelle. Rien ne peut, par exemple, donner une idée du développement des bibliothèques populaires; il y a aujourd'hui, en ne comptant que les collections de plus de mille volumes, une bibliothèque par 16,000 habitants. On les fait même itinérantes, pour qu'elles puissent pénétrer partout : au milieu des montagnes de la « Suisse américaine », j'ai aperçu une cabane en bois portant cette inscription : « Dépôt de la bibliothèque ambulante de New-York. » Ce zèle pour l'instruction, qui fait la culture moyenne du peuple incomparablement plus développée que chez nous, cette ambition immense de pouvoir embrasser tous les jours un horizon plus vaste des connaissances et des jouissances humaines, est véritablement le ressort souverain de la nation. Il fallait voir dans la galerie de l'Éducation, à l'Exposition, la concurrence des États, des comtés, des villes, des écoles, pour le meilleur enseignement, et il fallait entendre avec quelle chaleureuse conviction chacun des délégués célébrait les résultats acquis. On avait parfois envie de lui dire : « Pauvre cher homme, calmez votre lyrisme : ce que vous avez fait là ne vaut pas plus, devant l'immensité de la tâche à accomplir, qu'un grain de sable au milieu du désert. » Mais on aurait eu honte de montrer ce pessimisme devant une si grande sincérité.

Cependant, la suppression des classes, l'accession de tous les citoyens à la vie intégrale, tout cela n'est encore, à mes yeux, qu'un aspect général des choses. La démocratie américaine, fécondée par toutes les influences ambiantes, a fait plus : ayant créé l'indépendance du citoyen dans la vie publique, ayant éveillé en lui le soin jaloux de son autonomie, elle a du même coup affranchi l'individu.

Elle a mis l'homme en face de lui-même.

Et cela était infiniment considérable.

L'homme en face de lui-même, c'était l'obligation de n'en

Digitized by Google

appeler qu'à la raison dans tous les actes de la vie ; c'était l'esprit religieux détruit dans ce qu'il a de déprimant et d'asservissant. On en est bien là aujourd'hui en Amérique, où réellement la religion, si elle n'est regardée par personne comme un enfantillage, ne règne que comme une opinion commune, acceptée de la tradition parce qu'il n'a pas été démontré qu'elle fût nuisible. En réalité, l'attachement religieux n'existe plus comme une règle : « Je n'appartiens à aucune Église », vous répond presque toujours un Américain interrogé sur ses convictions. Mais il n'ajoutera jamais : « Je suis athée. »

L'homme en face de lui-même, c'était surtout la nécessité de rapporter à soi tous ses sentiments, c'était la suprématie de l'individualité morale, la mise en valeur de toute la personne.

J'ai déjà, dans les pages qui précèdent, cité maints témoignages de nature à éclairer mes paroles. J'en veux cependant ajouter un encore, parce qu'il touche à l'une des questions les plus dignes d'attention parmi toutes celles de l'heure présente.

La situation de la femme aux États-Unis n'est-elle pas précisément due pour une grande part au développement de sa personnalité? Il ne nous plaît souvent de voir dans la femme américaine que les avocates plaidant à la cour suprême; mais il faut voir, hors de ces exceptions, la femme forte par son éducation, livrée à son propre honneur et à l'unique autorité de sa conscience, comprenant d'autant mieux son rôle dans la société qu'elle en connaît mieux les astuces et les dangers.

Cela peut nous paraître étrange qu'une jeune fille puisse voyager seule d'un bout à l'autre de l'Amérique, et qu'elle puisse faire librement, devant son cœur et sa raison, choix d'un mari. Cela se conçoit cependant, quand on se souvient que toute l'éducation de la jeune fille, soustraite dès longtemps à la tutelle maternelle, aboutit à garantir le libre essor de sa volonté.

Digitized by Google

Cela peut nous paraître utopique que le plaisir soit possible sans la galanterie et qu'une jeune fille de n'importe quelle classe de la société puisse sortir seule avec un jeune homme. Rien ne se comprend mieux, quand on songe que le respect va toujours aux personnalités qui s'affirment.

Partout apparaît l'individualité humaine.

Elle apparaît dans l'éducation de l'enfant, accoutumé dès le jeune âge aux rudes pratiques du *self help* et en qui le père ne cesse de voir l'homme de l'avenir; dans cette volonté mûre, saine et réfléchie, qui fait la jeunesse forte aux fatigues du corps et vaillante à celles de la pensée; dans cette féconde puissance de l'effort, dans cette âpre jouissance de la lutte, que célébrait si chaleureusement James Garfield, l'ancien président de la République américaine, quand il disait à la jeunesse de son pays :

« Ce n'est pas à un jeune homme qui possède en lui-même toutes les grandioses possibilités de la vie, qu'il peut convenir de rester toujours le serviteur : il doit devenir le maître! Jeunes gens, ne comptez point sur le hasard pour chausser des éperons! Si vous voulez en porter, il faut les conquérir! Et si vous voulez vous en servir, il faut d'abord les attacher solidement à vos talons! Sachez qu'un succès n'est digne de vous que s'il vous a fallu combattre pour le remporter. Tout ce que vous gagnerez dans la vie, il faut l'avoir acquis par vos propres efforts; alors seulement ce sera à vous, ce deviendra une partie de vous-mêmes. »

Et n'allez pas croire que cette excitation des sentiments personnels ait marqué l'avènement de l'égoïsme.

Voilà longtemps qu'on l'a dit : « Jusques à quand s'obstinera-t-on à confondre l'individualité avec l'individualisme? » L'un est précisément le contraire de l'autre, et l'exemple de l'Amérique vérifie excellemment ce qui se constate à tous les degrés biologiques de l'échelle des êtres : à savoir que l'individualité se développe précisément en raison inverse de la vie pour soi-même et en raison directe de la vie pour autrui.

Digitized by Google

Je dis que la situation des États-Unis confirme cette loi naturelle.

Nulle part, en effet, la philanthropie n'est aussi largement pratiquée : elle est la règle qui seule excuse la richesse : « Jay Gould n'a pas été un homme », écrivait un étudiant dans un journal universitaire, parce qu'il n'a pas « consacré ses trésors au bien général ». Les hôpitaux, les asiles, les écoles, les universités, sont la forme concrète d'un impôt volontaire sur le revenu; de 1871 à 1891, il a été donné par des particuliers 700 millions de francs pour les seuls établissements d'enseignement supérieur; aujourd'hui que la nation s'éveille aux idées délicates et que son éducation artistique s'impose, les dotations se multiplient pour des musées et des académies.

Mais voici un autre témoignage de cette solidarité des individus : nulle part l'esprit d'association n'est aussi vivace. On s'associe à tout propos, pour les grands comme pour les petits objets, et l'on s'entr'aide non point par des bienfaits, mais par de bons offices. L'union des volontés est mise surtout au service de l'intérêt public : par exemple, lorsqu'il s'agit de contrôler les administrations publiques et de dénoncer leurs tripotages. C'est ce qui rend ces abus moins dangereux qu'ils le paraissent; ils n'entament pas l'honnêteté générale parce que la politique étant, comme toutes choses, confiée à une catégorie spéciale de citoyens, les autres se bornent à les renverser le jour où ils les trouvent intolérables : en 1890, un comité de vigilance, spontanément constitué, a de la sorte fait tomber l'administration communale de New-York à la suite de ses enquêtes et de ses révélations.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la morale régnante là-bas qui ne révèle le souci constant que l'on a les uns des autres. C'est en Amérique, en effet, que s'est manifestée avec le plus d'évidence cette morale, qui semble être la synthèse admirable des doctrines individualistes et socialistes, et que Tocqueville qualifiait si exactement de « théorie de l'intérêt bien entendu ». Déjà Montaigne l'avait clairement définie ainsi : « Quand, pour sa

Digitized by Google

droicture, je ne suyvray pas le droict chemin, je le suyvray pour avoir trouvé par expérience qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux et le plus utile. » C'est-à-dire que l'intérêt de chacun est en somme d'être honnête et d'être dévoué à ses semblables, et que la vertu apparaîtrait plutôt utile que belle. Un riche industriel du Massachusetts m'expliquait pourquoi il faisait construire un bâtiment modèle, dont une partie était merveilleusement établie pour son personnel et pour son outillage : « J'y gagnerai d'abord, disait-il, parce que, dans mes ateliers, mes ouvriers, plus contents, travailleront mieux, et ensuite parce qu'en louant le reste de l'édifice, je retirerai 15 p. c. de mon capital. Mes amis raillent ma philanthropie, mais rira bien qui rira le dernier ! » Ce ne serait pas la première fois que l'économie politique se trouverait d'accord avec la morale.

N'est-il donc pas, en somme, vrai de dire que rien n'était plus considérable qu'une organisation sociale aboutissant à placer l'homme en face de lui-même?

Ainsi donc, en dehors des différences superficielles dans la façon de vivre, il suffit d'isoler certaines tendances de la démocratie pour apercevoir les traits les plus saillants de la vie américaine : le culte du travail, la passion de la richesse, la folie des grandeurs, la foi dans le progrès, l'uniformité des manières, la bonhomie des mœurs, l'ardeur pour la culture générale, enfin l'autonomie des caractères. Ils pourraient tous trouver leur expression suprême dans ces deux maximes, qui devraient former la devise nationale : *Help your self* et *Hurry up!* « Aide-toi toi-même » et « Précipite-toi plus haut! »

*
* *

Cette vue d'ensemble de la société américaine s'éloigne peut-être un peu de l'idée que l'on s'en fait parfois et que tant de choses d'ailleurs concourent à répandre, car nous avons, il

Digitized by Google

faut bien le dire, de nombreuses raisons pour nous représenter une Amérique étrange et grotesque.

Les spécimens d'habitants, d'abord, que nous voyons défiler en Europe : opulents millionnaires ayant accumulé leurs dollars en spéculant sur les grains ou en vendant du porc; ceux-là viennent, agitant leurs breloques avec une insolente ostentation, étaler leur luxe tapageur et étonner notre aristocratie d'argent ou de naissance par leur manque de tact et de distinction; — ou bien, jeunes misses, curieuses de tous les raffinements qu'elles ignorent, fières de leur indépendance et rêvant de lui faire subir les plus téméraires épreuves; — ou bien encore, caravanes de famille, bêtement éprises des « pays historiques », se pâmant devant de vieilles pierres, et s'attendrissant devant des monnaies antiques, parcourant l'Europe comme de grands enfants, qui, ne résistant point à la tentation du bon marché, achètent des monceaux de marchandises, si bien qu'elles s'en vont avec l'impression que la vie est plus chère chez nous que chez eux.

Mais ce sont là des articles pour l'exportation : l'Américain chez lui n'appartient pas à cette espèce.

Nos jugements sont encore faussés souvent par l'impression persistante que nous avons d'une Amérique encore livrée aux pionniers, d'une Amérique à la Fenimore Cooper ou à la Jules Verne, domaine des excentricités et des barbaries, où des bandits attaquent les trains et d'où nous viennent, avec l'allure pesante des volatiles que l'on sait, des nouvelles extravagantes ou des récits hyperboliques : un Anglais ne me contait-il pas au Congrès des Ingénieurs, qu'il lui avait été bien difficile de persuader à sa femme de le laisser partir pour ce « sauvage pays de Chicago » !

Ce qui constitue la civilisation américaine n'est pas tout cela. Je la caractérisais tantôt par cette double devise : *Help your self* et *Hurry up !*

Rien, en effet, ne marque mieux que ces quelques mots les

Digitized by Google

garanties comme les dangers de l'avenir de la République, les vertus comme les vices de ses citoyens.

On a dû apercevoir les uns et les autres, car je m'en voudrais d'avoir fait un aveugle panégyrique : les hommes restent partout les hommes, en Amérique comme en Europe, et l'ombre même de la perfection n'est pas de ce monde.

Mais lorsque je réfléchis que le dernier terme de l'évolution de la nature paraît bien être la pleine individualité de l'homme ; lorsque je songe que la marche positive de l'histoire entraîne les peuples vers la démocratie, que celle du progrès les pousse vers les conquêtes matérielles, et celle de la pensée humaine vers l'affranchissement de la raison, je ne puis m'empêcher de dire qu'un pays qui s'affirme avec tant d'éclat dans tous ces domaines renferme, plus que les nôtres, les éléments de la civilisation de demain.

Et lorsque je vois que nous devenons tous les jours plus tributaires de ce pays-là, je ne puis m'empêcher de croire que, si nous n'y prenons garde, nous serons devancés.

Cessons donc, suivant un mot si vrai, cessons « de vivre plutôt dans le souvenir de ce qui a été que dans la préoccupation de ce qui doit être » ; cessons de nous asservir aux idées des autres plutôt que d'apprendre à en avoir ; cessons, s'il faut tout dire, d'avoir la superstition de nous-mêmes.

Lorsque nous tournons nos regards loin de chez nous, que ce soit moins pour y chercher des exemples à imiter servilement que pour pouvoir mieux comprendre les choses qui nous conviennent.

D'un coup d'œil sur la civilisation américaine nous emporterons ainsi cet enseignement qu'à une démocratie, il faut des consciences et il faut des volontés.

Et que si nous voulons servir la démocratie qui vient, nous devons lui donner une génération capable de lui faire braver la tourmente sociale, dont on croit entendre déjà les lointains grondements ; une jeunesse qui ait le culte de l'action et l'enthousiasme de l'effort, qui soit pénétrée de cette vivifiante

Digitized by Google

énergie morale à laquelle se réchauffent les cœurs et se grandissent les âmes, qui ose regarder l'avenir en face avec cette fierté que donne la confiance en soi !

Nous retiendrons en somme que si nous voulons servir la démocratie, notre premier devoir est de lui préparer des hommes !

EMILE WAXWEILER.

Digitized by Google

LA LOI DU PROGRÈS DANS LES RELIGIONS [1]

MESSIEURS,

Il n'y a que deux façons d'expliquer l'existence des phénomènes religieux : Ou bien la religion a débuté par ses manifestations supérieures, et alors il faut qu'elle soit le fait d'une communication extérieure, d'une impulsion venue du dehors; ou bien elle est le produit normal d'une évolution qui a sa source dans les origines obscures et modestes de l'évolution humaine. Dire qu'elle a été engendrée par une faculté spéciale à l'homme, ce n'est que déplacer le problème, car alors surgit la question : d'où provient cette faculté elle-même?

La théorie qui cherche la première forme des phénomènes religieux dans un état psychologique assez analogue, peut-être même inférieur, à celui des sauvages actuels, est certainement la plus conforme au principe de continuité qui représente le postulat fondamental de la science contemporaine.

Toutefois, ce n'est là qu'une hypothèse, et, quelque logique qu'elle puisse être, nous n'avons le droit de la maintenir que si elle n'est pas contredite par les faits.

C'est donc à l'histoire des religions que nous devons nous adresser, pour savoir si les manifestations les plus basses de la religiosité sont l'écho dégénéré d'une révélation primitive ou si, au contraire, ses manifestations les plus hautes sont le résultat d'un lent et graduel perfectionnement.

(1) Leçon d'ouverture d'un cours sur *les principes généraux de l'évolution religieuse*, donné en 1893-1894 à l'école des sciences sociales annexée à l'université de Bruxelles.

Digitized by Google

Même ceux qui réclament pour certaines idées religieuses le caractère de vérités révélées ou d'idées innées, consentent, en général, à reconnaître la possibilité d'un progrès, tant dans les cultes rudimentaires des sauvages que dans les grandes religions historiques; mais ils hésitent à admettre que celles-ci aient pu sortir de ceux-là.

Je voudrais, après vous avoir esquissé les tendances les plus avancées du mouvement religieux contemporain, montrer que la direction dans laquelle il se développe est la suite et en quelque sorte le complément d'une évolution commencée dans les bas-fonds de l'humanité, quand l'homme n'avait pas encore dépassé le niveau des sauvages d'aujourd'hui — quitte à vous faire revenir ensuite sur vos pas pour étudier les étapes intermédiaires.

I

Il est aisé de suivre la gradation d'idées par laquelle certaines confessions chrétiennes en sont venues à rejeter successivement les dogmes les plus opposés aux conclusions de la philosophie et de l'éthique modernes. Ce mouvement, commencé à la Réforme, a abouti, dans quelques communautés protestantes, à une théologie exclusivement formée de la croyance à l'existence de Dieu, au caractère impératif du devoir et aux rémunérations de la vie future. Quelques-uns de ces groupes ont gardé le titre de chrétiens — par exemple les unitaires et les protestants libéraux. — D'autres ont vu dans ce qualificatif historique une entrave à leur libre extension et ont rompu tout lien, même nominal, avec le christianisme, pour se placer sur le terrain d'un monothéisme analogue à celui que les théophilantropes essayèrent d'organiser pendant la Révolution française et qui fut un moment le culte officiel de la République.

Ainsi réduit à un minimum théologique et dégagé de toute attache avec la tradition, le culte, c'est-à-dire l'organisation des rapports avec la Divinité, pouvait difficilement susciter la ferveur nécessaire au maintien de l'association religieuse. Aussi presque toutes les tentatives de ce genre ont-elles

Digitized by Google

échoué, sauf quand l'accent religieux a été placé non sur l'identité des croyances, mais sur la communauté du sentiment spirituel et de l'activité morale.

Déjà, au commencement de ce siècle, Channing, le fondateur de l'unitarisme américain, soutenait que le vrai christianisme consiste avant tout dans la pratique des vertus enseignées par le Christ. Ce mouvement amena un nombre croissant de communautés protestantes à placer ouvertement leur raison d'être dans la pratique de la morale ; ce qui leur permettait à la fois de garder leur ancienne liturgie sans blesser leurs membres les plus avancés et de s'ouvrir à des hommes de toute confession, sous la seule réserve que ceux-ci acceptassent le nom de chrétiens. Un des esprits religieux des plus distingués et des plus indépendants, sorti de l'Église anglicane, comme son frère le cardinal Newman, mais par des voies bien différentes, le Rev. Francis Newman, disait en 1875 à l'*Église chrétienne libre* de Croydon : « De même que nous devons « refuser de croire que Dieu, à l'instar d'un homme faible et « vain se montre jaloux de son prestige, nous devons nous « garder de l'idée qu'il se ressent de notre indifférence ou qu'il « exige de la gratitude. Les sentiments religieux ne sont pas « dans le service de Dieu ; ils s'expriment principalement par « la rectitude de la conduite envers les hommes (1). »

Développant cette donnée, certains groupes ont rejeté toute formule de croyances, même spiritualiste, pour faire appel sur le terrain de la morale pratique non seulement aux hommes de n'importe quelle religion, mais encore aux hommes sans religion, aux agnostiques, voire aux athées.

Vous n'êtes pas sans connaître la tentative d'Auguste Comte pour fonder la religion de l'humanité. Mais cette religion, qui a son culte minutieusement organisé, renferme aussi une partie doctrinale qui est une sorte de théologie sans Dieu. Ainsi encore le bouddhisme, même dans ses formes supérieures, malgré sa large conception de l'idéal religieux, et bien qu'il rejette l'idée d'un dieu personnel, reste lié à certaines théories

(1) *The Service of God*, a lecture. Croydon, Th. Scott, 1875.

Digitized by Google

sur la nature et la destinée de l'être psychique. Il en est autrement des associations auxquelles je fais allusion et qui représentent certainement, en matière d'organisation religieuse, le dernier mot de la tolérance.

Telles sont notamment les « Associations pour la culture éthique », qui, fondées à New-York en 1876, par un jeune homme d'origine juive, M. Félix Adler, ont pris un certain développement aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Un écrivain d'initiative et de talent, M. Paul Desjardins, essaie en ce moment de les acclimater en France. Leur but est de « perfectionner le caractère et la conduite », c'est-à-dire de propager et d'appliquer les principes de la morale pratique dans toutes les sphères de l'activité humaine, indépendamment des divergences sur les questions religieuses et métaphysiques. Elles visent également à devenir un centre de groupement pour les œuvres philanthropiques ou réformatrices qui favorisent la régénération de la société en s'adressant à l'initiative individuelle. Il faut noter qu'elles ont gardé de leur milieu originaire l'habitude de célébrer, chaque dimanche, une sorte d'office avec chant, musique et conférence; le ministre y est remplacé par un conférencier permanent (*lecturer*) qui préside les réunions de la société (1).

Vous me demanderez peut-être : Est-ce encore là de la religion ? Guyau aurait assurément répondu que c'est de l'irréligion, « l'irréligion de l'avenir ». Pour ma part, je n'aime pas à disputer sur les mots, et, s'il est entendu que la religion a pour but de relier les hommes dans la poursuite de l'idéal, en favorisant le développement spontané des sentiments altruistes, je suis prêt à dire que les *Sociétés de culture éthique* poursuivent incontestablement un but religieux. Je ferai

(1) Ceux qui s'intéressent à ce mouvement liront avec profit le petit volume que lui a consacré M. Hoffman, professeur à l'université de Gand, sous le titre de : *La religion basée sur la morale* (Gand, 1891).— J'ai moi-même décrit les tentatives d'émancipation religieuse qui ont abouti à la formation des Sociétés éthiques dans un ouvrage publié, il y a dix ans, à une époque où elles commençaient seulement leur propagande et où, du reste, le caractère social du mouvement religieux était loin d'offrir son intensité actuelle. (Cf. *l'Évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous.* (1 vol., Paris 1884.)

Digitized by Google

cependant observer qu'elles-mêmes ne s'assignent pas pour objet de remplacer les religions, mais plutôt de les transformer, et c'est à ce titre que je m'en occupe ici. « Nous ne « sommes pas une Église, — disait, en 1889, le fondateur de la branche anglaise, M. Stanton Coit, — nous accueillons les « membres de toutes les sectes. Mais nous espérons que, sous « notre influence, ces membres arriveront à faire de leurs « Églises respectives des associations poursuivant un but « analogue au nôtre, c'est-à-dire mettant le lien religieux « dans le désir de réaliser le bien de l'humanité. »

Il est certain que la conception religieuse dont les Sociétés éthiques représentent la forme la plus logique, agit comme un levain jusque parmi les Églises chrétiennes les plus attachées à la tradition.

Voyez, par exemple, l'ardeur avec laquelle le clergé catholique s'est jeté dans le mouvement des réformes sociales et mettez en regard son attitude d'il y a quinze ans, quand il consacrait toute son activité et son éloquence à combattre les libertés modernes. S'il n'avait opéré ce changement de front que dans notre pays, au moment où nous venons de démocratiser notre droit de suffrage, nous pourrions croire à une simple préoccupation électorale. Mais c'est dans le monde entier qu'il fait aujourd'hui concurrence aux réformateurs sociaux les plus hardis, et c'est peut-être parmi les nations en majorité hérétiques qu'il y met le plus d'empressement. Un phénomène analogue s'est, du reste, produit chez les sectes protestantes, et il en est naturellement résulté un rapprochement des diverses Églises dans le domaine de la charité entendue au sens le plus large de ce mot.

Je me rappelle encore l'étonnement, j'allais dire le scandale, qui se produisit en 1867, aux premières assemblées tenues par la Ligue française des *Amis de la paix*, quand ont vit des prédicateurs catholiques, des pasteurs réformés et des rabbins se coudoyer sur les mêmes plate-formes et y prendre alternativement la parole, pour flétrir, en termes à peu près identiques, l'usage de la guerre parmi les nations. Aujourd'hui, il ne serait même plus possible d'énumérer les œuvres d'intérêt général

Digitized by Google

où les ministres des différents cultes siègent dans le même comité et collaborent à la tâche commune. N'a-t-on pas vu, il y a peu d'années, à Londres, un cardinal rédiger, en commun avec des évêques anglicans et les principaux représentants des communions dissidentes, une protestation contre les persécutions infligées en Russie... aux Juifs! — D'où l'admission, du moins en théorie, de cette première conséquence, que la philanthropie ou plutôt la fraternité humaine ne doit plus connaître de barrières religieuses.

Or, une fois admis que les progrès de l'humanité dans cette voie constituent un but important des religions, n'en faut-il pas déduire que toutes les religions sont bonnes dans la mesure où elles favorisent chez l'individu le développement des sentiments altruistes, — ce qui est précisément le point de vue où se placent les Sociétés pour la culture éthique?

En 1888, la branche de ces sociétés établie à Londres invita les représentants des principaux cultes à venir lui exposer, à tour de rôle, l'histoire ainsi que les doctrines de leurs confessions respectives, — « surtout, portait la circulaire, par rapport « à la conduite de la vie ». — L'appel fut entendu, et, pendant tout un hiver, on vit se succéder à la tribune de la Société, dans une ancienne chapelle unitaire de South Place, des interprètes autorisés de presque toutes les opinions religieuses représentées dans la capitale de la Grande-Bretagne : des anglicans, des méthodistes, des baptistes, des congrégationalistes, des quakers, des unitaires, des swédenborgiens, des guèbres, des juifs, des théosophes, des néo-bouddhistes et même des catholiques romains. Chez tous les orateurs, la note dominante fut que l'essence de la religion se trouve dans la conduite (1).

Quelques-unes de ces déclarations méritent d'être signalées : « Un homme, — dit le Rév. H. W. Crosskey, ministre unitaire, — peut être un païen, un chrétien, un confucéen, un bouddhiste, un je ne sais quoi..., il peut être un sceptique, un agnostique, déclarer qu'il n'a pas de motifs pour croire à une

(1) *Religious Systems of the World, a collection of Addresses delivered at South Place Institute.* 1 volume. Londres, 1890.

Digitized by Google

religion. S'il est honnête homme et s'il s'efforce de faire son devoir, je le tiens du fond du cœur pour un saint accepté par Dieu. » — Même langage du Rév. Edw. White, ancien président de l'Union des Églises congrégationalistes, qui vient affirmer que tous les hommes de bien se valent, quelles que soient leurs convictions religieuses : « Telle est, ajoute-t-il, la leçon que j'ai tirée de mes quarante années d'expérience pastorale. » — Le président de l'Union des baptistes, le Rév. J. Clifford, n'hésite pas à proclamer : « L'existence et le rôle des baptistes ne forment une part utile du christianisme britannique que pour autant qu'ils représentent un des degrés à franchir par l'esprit humain dans le développement logique de la vie religieuse... Les services rendus à l'humanité, voilà le critérium suprême de la valeur des Églises. » — Un chanoine anglican, le Rev. H. Curteis, constate qu'en matière de religion tout est dans la charité, « c'est-à-dire dans l'esprit de sacrifice pour le bien d'autrui ». — Un ancien rabbin, M. Joseph Morris, soutient que le but essentiel de la religion, c'est la moralité. « Bien au-dessus de l'obéissance à la loi cérémonielle, ajoute-t-il, bien au-dessus même de la vérité théologique se trouvent la pureté de cœur et la sainteté de l'esprit. » — Il n'est pas jusqu'au secrétaire de l'Union catholique romaine de la Grande-Bretagne, M. William Lily, qui ne vienne, dans cette assemblée hétérodoxe, reconnaître une valeur aux religions, même les plus grossières, « dans la mesure où elles tendent à élever leurs membres au-dessus de la vie des sens et à leur inculquer le sentiment de l'idéal ».

Cette largeur de vues n'est pas sans précédents dans l'histoire religieuse. Voici quelque vingt-quatre siècles qu'on peut lire sur les rochers de l'Inde, gravés d'après les ordres du saint roi Asoka, les préceptes de la tolérance bouddhique, enseignant à honorer toutes les formes de croyances et à mettre l'essence de la religion dans la véracité, la pureté de la vie, ainsi que dans la charité envers tous les êtres. Voici peut-être plus longtemps encore que le prophète Isaïe a prêté ces paroles au Dieu d'Israël : « Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices! Vos cérémonies me font horreur... Apprenez à

Digitized by Google

bien faire, recherchez la droiture ; protégez celui qui est opprimé. » — Des protestations analogues contre la prédominance des tendances dogmatiques ou ritualistes dans le culte ont été souvent émises, depuis lors, par des esprits dont on ne peut suspecter la sincère religiosité, et elles se sont surtout multipliées de nos jours. Mais ce qui fait l'originalité et, dans une certaine mesure, la valeur des conférences organisées à la chapelle de South-Place, c'est le groupement de ces appels à la fraternité religieuse, venant se concentrer, des camps les plus divers, à la tribune d'une association qui se donne un but religieux tout en faisant profession de n'appartenir à aucune religion.

Une fois déjà, dans l'Inde du XVI^e^ siècle, sous l'empereur Akbar, on avait vu des oulémas, des brahmanes, des rabbins, des dastours parsis et des jésuites portugais se succéder, chaque semaine, devant le grand Mogol pour lui exposer les doctrines et les traditions de leurs cultes respectifs. Mais, seul, Akbar semble être sorti de ces entretiens avec la conviction que tous les cultes avaient droit à un même respect, en ce qu'ils répondent à la même aspiration (1).

Il est probable que le succès des conférences organisées par la Société éthique de Londres a été pour beaucoup dans la conception d'une tentative analogue, mais plus vaste, où l'initiative, cette fois, a été prise par les religions elles-mêmes ou, du moins, par quelques-uns de leurs représentants attitrés. Il s'agit du « Parlement des Religions » qui s'est tenu, l'automne dernier, à Chicago.

La genèse de cette assemblée est assez significative. Il n'est guère de confessions, aux États-Unis, qui n'ait l'habitude de réunir, pendant l'automne, dans une ville ou l'autre, un congrès de ses ministres et de ses adhérents les plus actifs. Cette année, Chicago était naturellement désignée pour servir de centre à ces *conventions*. Les délégués des principales Églises furent donc invités à s'aboucher avec la commission organisatrice de l'Exposition, et de cet échange de vues surgit

(1) Voy. C^te^ F. A. Von Noer, *L'empereur Akbar*, trad. par J. Bonet-Maury. Leide, 2 vol., 1883-1887.

Digitized by Google

l'idée non seulement de tenir toutes les *conventions* religieuses à la même époque, mais encore de réunir, à côté et au-dessus de ces assemblées particulières, un congrès général où seraient invités les représentants de toutes les religions connues. Le comité, formé pour mettre le projet à exécution, comprenait des protestants orthodoxes, des unitaires, un rabbin, un évêque de l'église épiscopale et un archevêque catholique, sous la présidence d'un ministre presbytérien, le Rév. John-Henry Barrows (1).

Un double objet était assigné au Congrès : mettre en lumière les principes communs à toutes les religions et rechercher comment elles pouvaient coopérer le plus efficacement au progrès du genre humain.

Il s'ouvrit le 11 septembre dernier, en présence d'un auditoire évalué à plus de quatre mille personnes. Il y avait là officiellement des représentants de vingt-six sectes chrétiennes; parmi eux, un cardinal et plusieurs archevêques catholiques, des évêques de l'Église épiscopale et de l'Église méthodiste, un archevêque du rite grec et un archimandrite du rite syriaque, enfin d'inombrables ministres protestants — parmi lesquelles sept dames qui exercent des fonctions pastorales ou ont conquis le diplôme de docteur en théologie (2). — On y voyait aussi une dizaine de rabbins. Les cultes de l'Asie, cette mère des religions, n'étaient pas restés en arrière. Des juifs, des brahmanes, des mahométans, des guèbres et des jaines de l'Inde, des théosophes, des bouddhistes, des shintoïstes japonais, des confucéens et des taoistes

(1) Pour les préliminaires du Congrès, voyez mon article : *Le premier Parlement universel des religions à Chicago*, dans la *Revue de Belgique* du 15 avril 1892. — Le compte rendu officiel du Congrès, publié par M. J.-H. Barrows, vient de paraître à Chicago, sous le titre de *The World's Parliament of Religions*, 2 volumes de 700 pages. — La séance d'ouverture a été reproduite *in extenso* par le *Chicago Herald* du 12 septembre 1893, et les communications faites au Congrès se trouvent résumées dans une étude de M. Bonet-Maury, dont la *Revue de l'histoire des religions* poursuit en ce moment la publication.

(2) J'ajouterai, pour faire plaisir aux partisans du mouvement féministe, que ces « révérendes » et d'autres dames encore ont pris une part active et intéressante aux travaux du Congrès.

Digitized by Google

de la Chine avaient traversé les continents et les mers pour assister à ce vrai concile œcuménique, où ils se sont fait remarquer non seulement par l'éclat et l'originalité de leur costume, mais encore par une précision de paroles et une élévation de vues qui donnent à réfléchir sur l'état religieux de l'Asie contemporaine. Enfin, il faut signaler aussi la présence de professeurs et d'écrivains appartenant tant à l'Europe qu'à l'Amérique, et spécialement invités à raison de leur participation aux études d'histoire religieuse.

Il m'est impossible de vous exposer ici les travaux du Congrès. Comme les promoteurs avaient pris la sage précaution d'interdire tout vote et même toute controverse, le débat n'a guère produit, en dehors de quelques travaux d'une portée générale sur la nature et le rôle de la religion, qu'une succession d'exposés doctrinaux, formulés au nom de chaque confession, et, si suggestives qu'aient été la plupart de ces communications, il ne pouvait s'en dégager aucune conclusion pratique d'un caractère immédiat.

Mais le fait important, c'est d'abord que le programme du Congrès ait été accepté par des confessions aussi diverses et aussi nombreuses; c'est ensuite que celles-ci aient été amenées à se rencontrer sur un pied d'égalité et même à jeter les bases d'une entente réciproque, voire d'une action commune. Sans doute, cette communauté de vues n'implique, chez aucun des participants, la renonciation à la croyance dans la supériorité de sa propre foi. Mais, implicitement, elle entraîne l'aveu que la partie supérieure et essentielle des religions réside dans les principes qui leur sont communs.

Telle est, du reste, la conclusion qu'ont formellement exprimée la plupart des orateurs.

« Pourquoi, disait le révérend Barrows dans son discours d'ouverture, les chrétiens ne seraient-ils pas heureux d'apprendre ce que Dieu a accompli par l'entremise de Bouddha et de Socrate, de Confucius, des prophètes hindous et de Mahomet. » — Bouddha et Mahomet proclamés interprètes de Dieu par un ministre du protestantisme orthodoxe; — nous sommes loin du temps où Luther déclarait désespérer du

Digitized by Google

salut de Zwingle, parce que celui-ci, dans la confession de foi adressée peu de temps avant sa mort à François Ier, avait souhaité à ce prince de retrouver au paradis « l'assemblée de tous les hommes héroïques et vertueux, ayant vécu depuis le commencement, y compris : Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Antigonus, Numa, Camille, les Catons, les Scipions », et où Bossuet, de son côté, endossant cette fois l'opinion de Luther, écrivait que, pour tomber dans un aussi « prodigieux égarement » et enseigner « de pareilles extravagances », il fallait « n'avoir aucune idée de la justice chrétienne » (1).

Parmi les orateurs de cette première séance, je citerai l'archevêque catholique Feehan, qui conclut ainsi son discours :

« Peu importe comment nous pouvons différer dans notre foi et dans notre culte, il y a une chose qui nous est commune à tous, c'est notre commune humanité. » — Un de ses collègues de nos antipodes, l'archevêque de la Nouvelle-Zélande, Mgr Redwood, est plus explicite encore : « En ce XIXe siècle, dit-il, nous devons écarter les barrières de haine qui empêchent les hommes d'écouter les vérités contenues dans toutes les religions. ... Je ne prétends pas, en tant que catholique, posséder la vérité entière ou être capable de résoudre tous les problèmes de l'esprit humain... L'homme n'est pas seulement un être moral, il est un être social. Or, la condition de son développement, de sa prospérité, c'est qu'il soit libre, non seulement en matière politique, mais aussi en matière religieuse. Aussi j'appelle de tous mes vœux le jour où sera partout extirpée cette idée fausse, qu'on doit opprimer l'homme pour cause de religion. » — Est-il besoin d'ajouter que ces généreuses paroles soulevèrent les acclamations de l'assemblée?

« L'amour ne connaît pas de limites, » proclame, de son côté, le cardinal Gibbons — qu'on prétend avoir quelques chances de succéder à Léon XIII. — « Nous ne pouvons refaire les miracles du Christ... Mais il y a d'autres miracles, bien plus

(1) *Variations des Églises protestantes*, liv. II, § 17.

Digitized by Google

utiles pour nous, que tous nous pouvons accomplir au cours de la vie, ce sont les miracles de la charité, de la pitié, de l'amour pour autrui. »

Je cite particulièrement ces prélats, parce que, entre toutes les déclarations produites au Congrès, leur langage est peut-être le mieux fait pour profondément nous surprendre. Mais les représentants des autres confessions religieuses ne sont pas demeurés en reste de sympathie et d'enthousiasme. Je me bornerai à quelques extraits des discours prononcés à la séance d'ouverture par des Asiatiques.

« Personne — dit Protab Chunder Mozoumdar, le célèbre docteur du Brahma Samaj, — ne peut se joindre à vous d'un meilleur cœur que nous autres brahmaïstes, dont la religion est l'harmonie de toutes les religions et dont la communion est la fraternité de tous les peuples. »

« Le grand sage de la Chine — rappelle le représentant du confucianisme, — estimait que le devoir se résume dans le terme d'altruisme (*reciprocity*), et ce terme reçoit un nouveau sens, ainsi qu'un nouvel éclat, dans la réunion de ce Congrès. »

« Voici quatorze ans, — s'écrie un des chefs du shintoïsme japonais — que j'ai formulé dans mon pays l'espoir d'une réunion sympathique entre les représentants de toutes les religions, et c'est pour moi une grande joie d'assister à cette réalisation de mon espérance. »

Un prêtre bouddhiste de Ceylan, H. Dharmapala, après avoir rappelé qu'il y a vingt-quatre siècles le concile bouddhiste de Patna avait proclamé la tolérance universelle, ajoute : « Allez dans n'importe quel pays bouddhique, vous trouverez ce programme réalisé Pourquoi suis-je moi-même ici? Parce que j'ai vu dans cette cité nouvelle un lieu où il peut l'être également. »

Enfin, un ascète hindou de Bombay émet le vœu « que la cloche qui a appelé le Congrès à ses travaux ait sonné les funérailles de tout fanatisme, de toute persécution par l'épée et par la plume, de tout sentiment antipathique entre personnes tendant au même but. »

On voit si le Congrès a bien justifié l'espoir de ses promo-

Digitized by Google

teurs. » Pendant les dix-sept jours qu'il a duré, — écrit un de ses membres, M. le professeur Bonet-Maury, — il n'y a pas eu un seul conflit, une seule parole aggressive, à peine deux ou trois dissonnances dans cette large symphonie de seize religions différentes. »

Sans doute, les tendances qui s'y sont fait jour et dont il est lui-même un produit n'ont pas encore gagné toutes les fractions de la société religieuse. Je serais mal venu à soutenir que toutes les Églises représentées à Chicago aient du coup répudié unanimement l'intolérance dogmatique et même sociale; qu'elles entendent désormais faire du progrès humanitaire leur œuvre essentielle, ou même qu'elles consentent, dans la poursuite de ce but, à s'allier sans restrictions avec tous les hommes de bonne volonté, quelque opinion philosophique ou religieuse qu'ils professent. Aucun journal catholique de notre pays n'a reproduit les paroles prononcées au Congrès par le cardinal Gibbons et par ses collègues de l'épiscopat (1). Même parmi les églises protestantes, le programme et le langage du Congrès n'ont pas passé sans soulever des protestations, à commencer par celle de l'archevêque de Canterbury. Au sein des grandes religions asiatiques, il est probable que la masse des fidèles et même du clergé n'est pas encore entamée par les aspirations dont nous avons trouvé l'écho chez quelques-uns de leurs docteurs les plus éclairés. Mais, quand des hommes, comme ceux que je viens de citer, se trouvent d'accord pour formuler une conception particulière du devoir religieux, il est inévitable que cette conception gagnera du terrain dans leurs sectes respectives, surtout si elle se trouve en harmonie avec les besoins généraux de la société contemporaine.

En tout cas, il y a là une manifestation dont on s'est trop peu occupé sur le continent européen et dont je ne crois pas la mention déplacée dans une leçon sur l'évolution du sentiment

(1) Les catholiques romains d'Europe se sont généralement abstenus. Je ne vois même à signaler parmi eux qu'un seul nom, celui de Mgr Ch. de Harlez, de l'université de Louvain, qui a envoyé au Congrès un mémoire sur l'étude comparée des religions.

Digitized by Google

religieux, ne fut-ce que comme symptôme d'une orientation nouvelle jusque au sein des Églises en apparence les plus rebelles à la loi du changement.

II

Si l'on rapproche des conceptions religieuses que je viens d'exposer, les traits qui distinguent la religiosité aux degrés les plus infimes de la culture humaine, il semble qu'entre ces extrêmes on ne puisse établir aucune connexion, aucun rapport.

D'une part, nous trouvons la notion d'un ordre divin se revèlant par le règne de la loi dans le monde moral comme dans le monde physique; d'autre part, l'attribution de la personnalité humaine à toutes les sources de vie ou de mouvement et, par conséquent, la croyance à l'arbitraire absolu des puissances surhumaines.

A un bout de l'échelle, nous pouvons constater la conviction croissante que le seul moyen de satisfaire la divinité est de servir l'humanité; à l'autre bout, nous n'apercevons qu'une recherche incessante des moyens les plus propres à séduire les êtres surhumains, à les écarter ou même à les asservir.

En haut, c'est l'altruisme qui prévaut dans les mobiles du culte — la religion devenant un frein et un correctif des appétits individuels; — en bas, c'est l'égoïsme — la religion restant une arme dans la lutte pour l'existence ou pour la domination.

Ici les puériles et malfaisantes extravagances du naturisme hottentot, de la nécrolâtrie caffre, du fétichisme nègre, de la zoolâtrie américaine, du shamanisme sibérien, qui semblent perpétuer, à travers les siècles, les superstitions incohérentes du sauvage préhistorique. Là, la religion de l'amour ou du devoir, prêchée par un Jésus, un Bouddha, un Socrate, un Confucius, un Kant, un Channing, sans même que l'évolution des croyances doive s'en tenir aux vérités proclamées par ces grands réformateurs en avance sur la théologie de leur temps.

On comprend, en vérité, que, devant ce contraste, certains

Digitized by Google

esprits, refusant le titre de religion à des phénomènes qu'ils en jugent indignes, revendiquent pour les plus hautes expressions de la spiritualité religieuse une origine et une nature spéciales, alors que d'autres, au contraire, mettant l'essence de la religion dans les illusions du sauvage et dans leurs survivances, s'en autorisent pour envelopper toutes les manifestations du sentiment religieux dans une commune réprobation.

Observons cependant les faits de plus près.

On prête au cardinal Newman cette parole remarquable, qu'aucune religion n'est fausse, de quelque quantité d'erreurs qu'elle puisse être mélangée (1). Telle est exactement la conclusion d'Herbert Spencer, quand il affirme que dans les superstitions, même les plus grossières, se découvre *a soul of truth*, « un germe de vérité ».

Prenez les croyances au surnaturel dans l'état le plus rudimentaire où nous puissions les atteindre. Si vous les ramenez à leurs éléments psychologiques, vous y trouverez d'abord la vague croyance à une force supérieure — mystérieuse en son essence, mais reconnaissable dans les manifestations apparentes de la vie et du mouvement — avec laquelle il importe à l'homme de marcher d'accord; ensuite, la notion grossière d'une identité entre les formes que cette force revêt dans la nature extérieure et la forme par laquelle elle se manifeste directement à la conscience. Sans doute, de ces deux concepts, le premier ne fera, au début, qu'engendrer la multitude des êtres fantastiques et cruels entre lesquels se partage le culte des non civilisés; le second ne mènera qu'à se figurer ces êtres sur le modèle de la personnalité humaine, et surtout de la personnalité sauvage. Mais ils n'en renferment pas moins les germes de ce qui, de généralisation en généralisation, nous sera présenté, dans la prédication d'un saint Paul ou sous la plume d'un Herbert Spencer, comme le dernier mot de la religion et de la science, — ici l'affirmation d'une « énergie infinie et incessante d'où tout procède » — là la définition, à laquelle se sont abreuvées tant d'âmes mystiques, de « l'Être

(1) Cf. *Religious Systems of the World*, p. 511.

Digitized by Google

en qui nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre essence ».

De même, dans un certain sens on peut affirmer qu'il n'y a pas de religion malfaisante, quelque somme de maux qu'elle ait engendrée.

Le sentiment religieux est, sans contredit, un des facteurs qui ont le plus contribué à la consolidation sinon à la formation des liens sociaux.

En premier lieu, il tend à développer l'esprit de sacrifice, c'est-à-dire l'habitude de préférer un bien éloigné et indirect à une satisfaction immédiate et directe, mais moins importante. Or, sans cet esprit, il ne peut y avoir de progrès individuel ni de dévouement à la communauté.

En second lieu, il renforce le pouvoir de ceux qui, sorciers ou chefs, se donnent pour les interprètes des êtres surhumains. En d'autres termes, il fortifie le principe d'autorité, et ce principe est indispensable dans les sociétés primitives pour empêcher les aggrégats naissants de se dissoudre sous la pression des convoitises et des passions individuelles.

C'est surtout le culte des morts qui a dû constituer de bonne heure un lien solide, tant entre les membres de la tribu qu'entre les générations successives. Ce culte, dont on constate partout la présence depuis les temps quaternaires de l'âge du mammouth, repose sur l'idée que le défunt reste en relation avec les vivants ; qu'il conserve dans la tombe ses besoins, ses affections et ses haines ; que, s'il est convenablement honoré et servi, il continue sa protection à ses descendants, avec des pouvoirs considérablement augmentés par son passage à l'état d'esprit.

Tout d'abord, on suppose qu'il profitera de cette nouvelle puissance pour se venger de ses injures. Schoolcraft rapporte que, chez certaines peuplades de l'Amérique septentrionale, la crainte des revenants empêche les meurtres, ni plus ni moins que la crainte de la potence chez les non civilisés. Dans l'Inde, on a vu des indigènes arracher le payement d'une dette à un créancier de mauvaise foi, en le menaçant de se suicider pour devenir mieux à même de le punir.

Digitized by Google

En second lieu, on croit que le défunt s'efforce de maintenir un peu d'ordre dans la famille, ou, si c'est un chef, dans la tribu, comme il le faisait de son vivant. A cet effet, il exigera particulièrement le maintien des règles qu'il avait établies dans son entourage. Telle est même, suivant Herbert Spencer, l'origine générale des coutumes (1). On n'a pas jusqu'ici rencontré de peuplade qui ne possèdât des coutumes, c'est-à-dire un certain nombre d'usages et de cérémonies auxquels les individus doivent se soumettre, sous peine de discrédit ou d'excommunication sociale. C'est probablement par là que la notion de l'obligation morale est entrée dans la conscience humaine, ou du moins telle est la première forme que cette notion y a revêtue. Il faut remarquer qu'en dehors même de leurs relations avec le culte des ancêtres, les coutumes ont généralement une portée religieuse, en ce qu'elles tendent à faire intervenir les êtres surhumains dans les principaux événements de la vie — la naissance, le mariage, la mort, la chasse, la guerre, le retour des occupations périodiques, etc.

D'autre part, la communauté de culte entraîne forcément une certaine solidarité entre ceux qui y participent, même quand il ne s'agit plus d'un ancêtre commun, mais d'un esprit quelconque élevé à la dignité de patron collectif — que ce soit un fétiche de village comme chez les nègres, ou un animal fantastique comme chez les Peaux-Rouges et les Australiens. Ces dieux embryonnaires poursuivent naturellement — ne fut-ce que dans leur propre intérêt — le bien de la communauté, soit en luttant contre les attaques du dehors, soit en réprimant certains attentats de l'intérieur, tels que la trahison, la lâcheté, etc.

De la protection ainsi accordée à tous les membres de la tribu découle cette conséquence que chacun, s'il peut compter sur le dieu pour faire respecter ses droits, doit à son tour respecter les droits équivalents de ses compagnons, sous peine de se heurter à la même répression, et cette première application de la maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais

(1) *Institutions ecclésiastiques* (6e partie de la *Sociologie*), § 529.

Digitized by Google

pas qu'on te fit » représente certainement une des voies par lesquelles la morale, telle que nous l'entendons, s'est introduite dans la religion.

Les ordalies ou « jugements de Dieu » semblent le produit d'une théologie relativement avancée. Cependant, on les rencontre déjà parmi des populations aussi arriérées que les Aïnos du Japon, les Polynésiens, les Peaux-Rouges et les nègres. C'est que, une fois admise la nécessité sociale de découvrir les coupables de certains actes, on ne pouvait mieux s'adresser dans ce but qu'à des êtres dont la clairvoyance, comme le pouvoir, dépassent les facultés des simples humains. De même, le serment religieux, qui se retrouve déjà fréquemment à ce niveau inférieur, est fondé sur la croyance que les dieux, pris à témoin, vengeront leur propre injure en cas de fausse déclaration ou de promesse inconsidérée. Toutefois, les dieux, ainsi accoutumés à punir le mensonge et le crime dans les affaires où ils sont personnellement intéressés, en viennent bientôt à acquérir la réputation d'aimer la vérité et la justice en elles-mêmes.

La protection des dieux ne s'étend pas seulement aux personnes, mais encore aux choses qu'on leur consacre. Chez nombre de peuplades, l'unique moyen que l'individu possède, en dehors de la force brutale, pour faire respecter sa propriété, c'est soit de la mettre sous l'égide des êtres surhumains par une cérémonie symbolique, comme parmi les Balondas du Congo et les Santals de l'Inde, soit de l'offrir aux dieux en s'en réservant la jouissance, comme parmi les Polynésiens, où un objet, ainsi passé à l'état de *tabou*, ne pouvait plus être touché par personne, sauf par le propriétaire. Cette même institution du *tabou* était appliquée comme nos lois protectrices de la pêche pour empêcher temporairement la capture du poisson dans les baies où il menaçait de s'épuiser.

C'est devenu un lieu commun d'attribuer au sacerdoce antique l'origine des arts et des lettres, ainsi que la préservation des plus anciennes traditions humaines. Mais, en dehors même des sacerdoces organisés, on voit déjà le sorcier des peuplades barbares se faire l'historiographe de la tribu, le

Digitized by Google

sculpteur de ses premiers fétiches, l'architecte de ses premiers temples, le compositeur de ses premiers hymnes. Et il le fait sous l'empire d'un mobile religieux, — qu'il s'agisse de conserver les traditions du culte, de donner aux êtres surhumains une forme et une demeure qui leur conviennent ou de s'approprier leur pouvoir par des incantations efficaces. — La science, à son tour, peut se rattacher aux mêmes sources, non seulement parce qu'elle s'est développée, comme on l'a souvent dit, à l'ombre des sanctuaires, mais encore parce que les personnifications fantasques où le sauvage croit trouver le secret des phénomènes, représentent le fruit de son premier effort pour s'expliquer l'univers. Il a fallu longtemps à la science pour se dégager de l'animisme universel; elle n'y a réussi que par l'extension graduelle de l'idée de loi, et encore peut-on soutenir que cette idée elle-même est de provenance religieuse — soit qu'avec Otto Pfleiderer, on la fasse sortir de l'obéissance aux coutumes, soit qu'avec Max Muller on l'attribue aux réflexions engendrées par la récurrence périodique et le cours régulier des phénomènes personnifiés.

Ces faits, sur lesquels il est inutile d'insister en ce moment, suffisent à établir la valeur sociologique des cultes même les plus rudimentaires, ou du moins à montrer qu'ils offrent, — à côté des éléments magiques et ritualistes, mythiques et dogmatiques largement étalés à l'avant-plan, — le germe des facteurs sociaux et moraux qui s'épanouissent, avec une importance croissante, au sein des religions plus avancées.

D'autre part, on peut observer, jusque dans les cultes qui se célèbrent sous nos yeux, — à côté d'une éthique épurée et de plus en plus prépondérante, — des éléments qui se relient aux formes les plus basses de l'idée religieuse dans les sociétés inférieures.

Je ne parlerai pas du folklore, qui atteste, parmi nos classes les moins éclairées, la persistance de la foi aux revenants, aux esprits de la nature et aux pratiques de la sorcellerie, ces trois caractères généraux des religions inférieures. On pourrait m'objecter que, loin d'admettre ces superstitions, toutes les Églises actuelles les découragent et les proscrivent. Mais elles

Digitized by Google

ont beau les traiter en ennemi. Voici longtemps que l'ennemi est dans la place — ou plutôt il n'en est jamais sorti.

Est-ce que les rites d'exorcisme ne sont pas une forme généralement répandue de la sorcellerie? Les processions pour amener la pluie et le beau temps n'offrent-elles pas une survivance des âges où l'on recourait, dans le même but, aux pratiques du personnage que les Cafres appellent encore aujourd'hui « le faiseur de pluie »? Qu'est-ce que le culte des reliques et l'usage de l'eau bénite, sinon du vrai fétichisme? L'adoration des saints vaut sans doute mieux que la crainte des revenants ou même le culte des ancêtres, tel que celui-ci est pratiqué par tous les peuples barbares avec son cortège de sacrifices sanglants, mais il procède du même principe et aboutit aux mêmes déductions. Le dualisme mythologique de la lumière et de l'ombre ne se perpétue pas seulement dans les métaphores de nos rituels; il se retrouve encore dans l'opposition entre les milices célestes et l'armée des ténèbres. Les anciennes divinités de la nature, là où elles n'ont pas été enrolées de force dans les cohortes infernales, ont été reçues dans les rangs des anges et des saints. Il n'est pas jusqu'aux vieilles idoles qui n'aient parfois gardé une place officielle dans le culte; elles n'ont fait que changer de nom et de sanctuaire — et encore pas toujours — pour continuer le cours de leurs miracles.

Telle madone qui passe pour avoir été découverte, il y a des siècles, au bord d'une source où les croyants vont chercher la guérison, a directement succédé à quelque icône agreste du paganisme classique, laquelle à son tour n'avait fait qu'hériter des hommages précédemment adressés à la source elle-même. Telle autre, suspendue aux branches d'un arbre, a simplement remplacé l'arbre lui-même dans la vénération populaire.

« Une chose qui doit nous paraître étrange, — écrit naïvement l'auteur d'un petit ouvrage sur *les Vierges miraculeuses de la Belgique*, publié, il y a une quarantaine d'années, avec le concours de plusieurs ecclésiastiques et l'approbation de l'autorité épiscopale, — c'est que plusieurs statues de la Vierge auxquelles on a attribué une vertu miraculeuse ont été trouvées sur des arbres. Il semble que le Tout-Puissant ait

Digitized by Google

voulu ainsi prouver aux hommes qu'il avait pour agréable de voir adorer sa sainte mère dans les mêmes lieux où les païens adoraient leurs divinités (1). »

J'ai déjà eu, ailleurs, l'occasion de montrer comment, parmi les rites des églises chrétiennes, il en est qui ont survécu à plusieurs révolutions religieuses et qui nous reportent en pleine mythologie des temps préhistoriques, par exemple la rénovation du feu (2).

A la vérité, la plupart de ces vieilles cérémonies païennes n'ont plus aujourd'hui qu'une acception symbolique. « Nous solennisons le dimanche, disait déjà saint Augustin, non à cause du Soleil, comme les infidèles, mais à cause de Celui qui a fait le soleil (3). » Cependant, à côté de ces rites, qui ont été en quelque sorte vidés de leur signification naturiste, il en est d'autres qui ont toujours une portée *magique*, en ce sens qu'on les suppose capables de mettre en mouvement l'action divine. Parmi nos Églises historiques, il n'en est aucune qui n'ait conservé, sous forme de sacrements ou d'actes propitiatoires, la croyance à la vertu de certaines formules ou de certaines cérémonies pour s'assurer mécaniquement des avantages spirituels,

(1) *Les Vierges miraculeuses de la Belgique*, par A. D. R. (De Renne) Bruxelles, 1856, p. 95. Parlant de la Vierge miraculeuse de Duffel, l'auteur rapporte (page 99) que lorsqu'on reconstruisit l'oratoire bâti autour du saule où cette statue avait été découverte, on fabriqua avec des branches de l'arbre des statuettes de la Vierge; celles-ci furent transportées dans diverses localités du pays flamand, à Bruges, à Deinze, à Lierre, à Alost, où elles acquirent bientôt la même réputation. « Notre-Dame, ajoute-t-il, leur donnait toujours une vertu qui était pour les croyants une source de consolations. » — Veut-on voir à quel point se répète l'histoire religieuse? Pausanias parle de deux statues de Bacchus en bois que les Corinthiens vénéraient sur leur place publique; la tradition rapportait qu'elles avaient été taillées dans le bois d'un arbre qui avait autrefois reçu des honneurs divins sur l'ordre de Bacchus lui-même (*Pausanias*, liv. II, chap. II, 7.). Voici encore un autre fait non moins significatif. M. de Castren relate que les Ostiaques, rendant un culte à un mélèze de leurs forêts, suspendaient à ses branches les dépouilles d'animaux tués à la chasse. Comme ces fourrures étaient fréquemment enlevées par des voyageurs, ils taillèrent dans l'arbre un bloc qu'ils mirent en lieu sûr et auquel ils transférèrent leurs hommages. — C'est toujours l'idée fétichique qu'un objet matériel est habité par un esprit et que cet esprit le suit dans toutes ses transformations.

(2) Voyez *Revue de Belgique*, t. LI (1885), p. 355 et suiv.

(3) *In natale Domini* (éd. Migne), t. V, 1re partie, p. 1007.

Digitized by Google

sinon matériels. Il n'en est surtout aucune qui ne proclame la nécessité d'actes cérémoniels pour plaire à la Divinité et mériter ses faveurs. Le baptême, l'ordination, l'extrême onction, la communion, telle que l'entendent toutes les confessions qui la pratiquent, en un mot tous les sacrements et d'autres rites encore du christianisme ont leur équivalent exact dans les grandes religions de l'antiquité; il n'est même pas difficile d'en découvrir l'idée première parmi les usages des peuples non civilisés. Au sein des Églises modernes, ce sont des survivances à la seconde puissance.

Quant aux dogmes, dans la plupart des Églises à base traditionnelle, ils ne font que reproduire des déductions de la mythologie primitive, raffinées, il est vrai, par les progrès du raisonnement métaphysique et du sentiment moral, mais encore reconnaissables jusque dans les expressions du langage théologique.

Sans doute, le christianisme a directement reçu de la philosophie judaeo-alexandrine la majeure partie de sa dogmatique. Mais MM. Max Muller et James Darmesteter ont montré — le premier, en appliquant les ressources de la philologie indo-européenne à l'histoire des mots employés par les écoles d'Alexandrie pour exprimer leurs notions les plus abstraites, telles que le Logos ; le second, en comparant les théories cosmologiques des peuples aryens relatives à la création du monde et à ses rapports avec la divinité — que les conceptions métaphysiques de la philosophie grecque, comme, au reste, de la philosophie hindoue, sont issues graduellement et en quelque sorte mécaniquement des images naturalistes où l'imagination de la race avait d'abord cherché une explication transcendante de l'origine des choses, à l'époque où la langue pouvait seulement exprimer des phénomènes concrets et des actes matériels (1).

(1) Voyez les *Gifford Lectures*, de M. Max Muller (notamment le volume V, *Theosophical Religion*, Londres, 1893, lectures XII et XIII), et les *Cosmologies aryennes* dans les *Essais orientaux*, de M. J. Darmesteter (Paris, 1883). « La philosophie, y écrit ce dernier, construit ses premiers systèmes autour de vieilles formules incomprises, qu'elle croit avoir créées et qui sont nées non de syllogismes, mais de sensations, non de la réflexion logique, mais de ce groupement d'images qui fait les mythes. »

Digitized by Google

Cette sublimation des vieilles formules peut offrir certains avantages spirituels et moraux. Au point de vue rationnel, elle ne fait que rendre plus sensible l'antagonisme de la cosmogonie religieuse avec les progrès de la science. Aussi, la plupart des religions sont-elles forcées de présenter leurs dogmes comme des mystères devant lesquels doit s'incliner la raison, alors qu'au contraire ils s'expliquent parfaitement quand nous les rencontrons sous leur forme originaire et dans leur milieu primitif.

III

Ainsi, l'on peut distinguer dans les religions deux groupes distincts de facteurs : l'un formé d'éléments rationnels et sociaux, l'autre d'éléments mythiques et ritualistes, — les premiers, qui apparaissent déjà dans les cultes les plus infimes; les autres, qui persistent encore dans les cultes les plus élevés.

Où donc est la différence? Tout simplement dans la proportion entre ces deux ordres de facteurs, ou, si l'on veut, dans leur degré respectif de dévelopement. Mais c'est cette différence qui fournit à la fois la preuve et la mesure du progrès dans les religions, c'est-à-dire de leur adaptibilité aux exigences progressives du milieu social. Ce qui prouve une fois de plus que le progrès, en toute matière, se fait par superposition plutôt que par substitution; qu'il est une croissance, non une création *ex nihilo*.

Cette évolution doit-elle forcément aboutir à l'absorption de la religion dans l'éthique et à la transformation radicale des Églises actuelles en associations de morale pratique? La réponse dépend du rôle qu'on prêtera aux influences de la culture moderne dans la théodicée, dans la liturgie et dans la morale, ces éléments constitutifs de tous les cultes contemporains.

Le mouvement des esprits — dans toutes les religions actuelles où il y a mouvement — assume trois formes que je qualifierai respectivement de tendance rationaliste, de tendance libérale et de tendance éthique.

La tendance rationaliste, qui réside dans un effort plus ou

Digitized by Google

moins heureux pour reconcilier la théologie avec la raison, ne peut jamais amener entre les deux rivales qu'une trève momentanée, à moins de se réfugier d'emblée dans la sphère de l'inconnaissable. Où est de nos jours ce qu'on appelait, à la fin du siècle dernier, le rationalisme chrétien? Même la profession de foi du vicaire savoyard est aujourd'hui quelque peu démodée. Le transcendantalisme qui, fondé sous l'inspiration de l'idéalisme allemand, semblait naguère en Amérique à la veille de fonder une foi nouvelle, est désormais singulièrement délaissé, et qui oserait dire que les formules actuellement en faveur parmi les sectes rationalistes, même les plus avancées, représentent le dernier mot de l'alliance entre la religion et la science?,

Aussi, en pareille matière, le progrès se revèle-t-il moins dans les tentatives toujours boiteuses pour forcer le sens historique des vieilles définitions que dans une élimination graduelle des dogmes, en commençant par les plus contraires au bon sens et à l'instinct moral. C'est ainsi que, dans les confessions protestantes, nous voyons graduellement reléguées au second plan, puis ensevelies dans l'oubli, les assertions les plus choquantes de la théologie calviniste, tels que la damnation des enfants morts sans baptême, l'existence de peines éternelles, la personnalité du diable, l'inspiration littérale des livres saints, etc. Cependant rien n'interdit aux confessions religieuses plus qu'aux écoles philosophiques de garder chacune une façon particulière d'envisager la nature de l'univers et la destinée de l'homme, pourvu qu'elles ne prétendent pas se placer, dans leurs hypothèses, au dessus des lois de la raison. Actuellement, le dernier terme du courant rationaliste en religion semble être dans l'affirmation d'un pouvoir supérieur qui ne peut être représenté, sauf par des symboles, mais qui, suivant la belle définition de Mathew Arnold « travaille pour la droiture »; — ce qui nous ramène à la tendance éthique.

La tendance libérale, qui consiste dans une propension croissante à abaisser les barrières confessionnelles, se manifeste à la fois dans la théologie et dans la liturgie.

Digitized by Google

C'est elle, qui, en théologie, amène les représentants des différentes religions à chercher ce qui les unit, de préférence à ce qui les divise. A l'intérieur même des Églises, elle mine sourdement l'intolérance dogmatique qui est la clef de voûte des orthodoxies. Jusqu'ici, toutefois, elle n'a obtenu sa complète réalisation que dans les quelques sectes où l'on se refuse à mesurer la rectitude des idées religieuses d'après un critérium fourni par la tradition ou même par l'assentiment de la majorité.

Dans la liturgie, en même temps qu'elle tend à faire du prêtre un simple fonctionnaire de la communauté, elle se traduit par une diminution de la croyance à l'efficacité exclusive des rites qui forment le cérémonial particulier de chaque Église. S'en suit-il que tout ce cérémonial soit destiné à disparaître? Le progrès, sur ce point, me semble tendre moins à supprimer ou même à renouveler les anciens rites qu'à les faire passer indistinctement de la catégorie des actes sacramentaires et propitiatoires dans celle des actes purement symboliques. Le symbolisme, en effet, offre ce double avantage qu'il permet de combiner le maintien des formes traditionnelles avec les exigences d'un esprit nouveau et la diversité des croyances individuelles avec la participation à un même culte. Dans ces conditions, rien n'empêche une Église de maintenir ses anciens rites, sous réserve d'accorder explicitement à ses membres le droit de les interpréter à leur guise. Telle est presque, aux États-Unis, la situation de l'Église épiscopale, qui, ayant conservé à peu près toute la liturgie anglicane, renferme côte à côte, jusque parmi ses ministres, des évolutionnistes disciples d'Herbert Spencer et des ritualistes voisins du catholicisme.

En tout cas, le sentiment religieux n'a aucun motif pour répudier le concours des arts qui ont de tout temps rehaussé l'éclat de ses manifestations extérieures. Nous avons vu que même les *Sociétés de culture éthique* avaient fait intervenir, dans leurs réunions, la musique, le chant et sans doute les arts décoratifs. Le Brahma Samaj de l'Inde est allé plus loin dans les voies du syncrétisme, en ce qu'il emprunte indistinc-

Digitized by Google

tement ses rites aux liturgies de tous les cultes connus, suivant l'idée religieuse qu'il veut exprimer, mais sans y attacher d'autre valeur que celle d'une cérémonie symbolique.

Isolées, les trois tendances que je viens de définir ne peuvent qu'imparfaitement assurer le progrès de la religion. Le rationalisme religieux ne touche que la raison; il est parfaitement compatible, comme le libre examen lui-même, avec une certaine intolérance, quand il n'est pas complété par la notion de la relativité de nos connaissances et par le sentiment d'un lien supérieur à toutes les dissidences d'opinion. Le libéralisme religieux a peut-être plus d'importance, en ce qu'il tend à détruire ce qui a fait depuis des siècles le fléau des religions : l'esprit de secte. Comme l'a dit à juste titre un libre penseur célèbre : « Mieux vaut la superstition que le fanatisme (1). » Cependant, il faut un fondement à l'association religieuse, comme à toutes les associations, et, quand on déclare chercher uniquement cette base dans la communauté de sentiment religieux, on risque de se payer de mots, si on ne détermine en même temps quel sera l'objet de ce sentiment.

Cet objet, le rationalisme ne peut le fournir à lui seul. Son Dieu — Être absolu, Pouvoir suprême, Énergie incessante et infinie — reste trop abstrait pour donner un aliment aux élans de dévouement et aux besoins de sympathie qui se condensent dans le sentiment religieux. Ici intervient la tendance éthique, et, en réalité, on ne pourrait trouver de but supérieur à celui dont elle dote la religion. Mais, de son côté, elle ne suffit pas pour assurer le progrès interne des Églises.

Ce n'est pas seulement qu'elle se prive d'un auxiliaire précieux, en négligeant l'appui qu'elle pourrait trouver dans la constatation de son accord avec le principe de l'ordre universel, — une fois admis qu'en travaillant à réaliser la justice dans le monde, nous accomplissons la destinée pour laquelle nous avons été produits par le pouvoir suprême et nous collaborons à son œuvre dans le monde. — Un des plus grands

(1) Ernest Renan, au banquet celtique de Quimper.

Digitized by Google

dangers qui menacent l'avenir de la religion et de la société elle-même, c'est que des Églises à base autoritaire ne favorisent le mouvement actuel de transformation sociale en le dirigeant dans un sens conforme aux aspirations humanitaires de l'époque, mais contraire aux intérêts de la liberté en matière religieuse aussi bien que sociale. Ce qui se passe sous nos yeux, dans notre propre pays, prouve que cette crainte n'est pas absolument chimérique.

L'accord de la religion avec le niveau général de la civilisation contemporaine ne peut donc être obtenu que par le développement parallèle des trois tendances à l'œuvre dans la genèse du progrès religieux. S'il fallait donner un nom à la conception qui marque leur point de convergence, je la définirais volontiers comme un syncrétisme symbolique, universaliste et moral, où les Églises peuvent conserver leur existence séparée, mais à condition de se regarder les unes les autres comme des branches, des subdivisions, des rites particuliers de l'Église universelle constituée par tous les gens de bien. Le courant actuel, en effet, va moins au remplacement des religions contemporaines par quelque nouveau culte, qu'à la formation spontanée d'une synthèse supérieure qui les embrasserait toutes, — de même que, dans notre organisation internationale, le remplacement de l'anarchie actuelle par un ordre meilleur semble devoir être amené, moins par la fusion des divers peuples en un seul État que par le développement graduel d'institutions juridiques résultant d'un accord volontaire entre nations indépendantes.

On peut relever trois étapes sur la route qui mène à cette synthèse des religions. C'est l'admission, d'abord, que le service de l'humanité est un devoir envers la Divinité; — en second lieu, qu'il est le devoir religieux par excellence et, par conséquent, que toutes les religions sont bonnes dans la mesure où elles favorisent ce devoir; — enfin, qu'on peut faire son salut dans toutes les Églises et même en dehors, pourvu qu'on croie avec sincérité, qu'on pratique la justice et qu'on se dévoue à autrui.

De ces trois degrés, le premier a été franchi depuis long-

Digitized by Google

temps par toutes les religions contemporaines. S'il faut en juger par le Congrès de Chicago, elles sont bien près d'atteindre le second. Iront-elles, un jour, jusqu'au dernier? C'est une question que je n'ai pas à résoudre dans un cours d'histoire. Des déviations et des réactions sont toujours possibles, surtout dans l'état d'anarchie intellectuelle et morale où s'achève notre siècle. Tout ce que je puis dire, c'est que, à juger l'avenir d'après le passé, si l'évolution générale de la culture humaine n'est pas arrêtée dans sa marche logique à quelque prochain tournant de l'histoire, les religions actuelles devront achever de se mettre en harmonie avec les exigences croissantes du milieu social, ou bien elles disparaîtront comme ont disparu leurs devancières, sans que leur ruine entraîne la disparition de la religion elle-même. — Bien entendu, il s'agit de la religion telle que la comprenait Frédéric Harrison, quand, à la tribune du South Place, ce chef respecté du comtisme anglais se disait « en sympathie avec toutes les Églises, car toutes ont le même but », ou, mieux encore, telle que la définissait Ernest Renan, lorsqu'il écrivait dans la préface de son *Étude sur Spinoza* : « La religion est éternelle. Elle répond au besoin le plus impérieux de l'homme primitif, comme de l'homme cultivé; elle ne pourrait disparaître qu'avec l'humanité elle-même, ou plutôt sa disparition serait la preuve que l'humanité dégénérée s'apprête à rentrer dans l'animalité d'où elle est sortie. Et cependant aucun dogme, aucun culte, aucune formule ne sauraient, de nos jours, épuiser le sentiment religieux. »

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

Tableau résumé de l'évolution religieuse.

I. Théologie

Conception d'un pouvoir mystérieux et surhumain,

	attribué à toutes les sources apparentes de vie et de mouvement ainsi qu'aux doubles des morts	investi des facultés et des passions humaines.	rendant à intervenir arbitrairement dans le cours de la nature et dans la destinée des hommes.
Populations préhistoriques. – Sauvages de toutes les époques.	Distinction entre les choses et les esprits des choses, avec assimilation de ceux-ci aux doubles des morts (polydémonisme, fétichisme, etc.).	Les faits et gestes des êtres surhumains assimilés aux aventures des hommes (mythologie)	Les conflits des phénomènes naturels regardés comme des luttes entre êtres surhumains (dualisme).
Peuples barbares.	Les esprits les plus puissants passent à l'état de dieux (polythéisme).	Les dieux conçus sous forme humaine (idolâtrie)	Croyance à la supériorité des dieux qui assurent l'ordre cosmique.
Grandes religions historiques.	Les sociétés divines calquées sur le modèle des sociétés humaines (monolâtrie).	Les dieux graduellement dépouillés de leurs passions basses, immorales et égoïstes.	Dieu regardé comme le Créateur et le Régulateur de toutes choses (universalisme).
	Le dieu suprême regardé comme supérieur non seulement en puissance mais encore en essence (monothéisme).	Les attributs divins se résumant dans la justice et l'amour.	L'activité divine identifiée avec le règne de la loi.
Temps actuels.	Dieu ramené à l'Energie incessante et infinie dont tout procède.	Admission de notre impuissance à nous représenter Dieu autrement que par des symboles.	

II. Ethique.

Nécessité de se conformer aux injonctions des ancêtres et aux ordres des interprètes des volontés surhumaines.

Les protecteurs surhumains de la communauté réprimant les attentats des individus, 1° contre le bien de la communauté, 2° contre les droits de chaque membre.

L'idée d'une rétribution morale se superposant, dans la conception de l'existence posthume, à la prévision d'une simple continuation de la vie présente.

Conception d'un ordre moral placé, comme l'ordre cosmique, sous la protection des divinités les plus puissantes.
– Dieux spécialement voués à la défense de certains intérêts moraux

Importance grandissante de la doctrine que le devoir religieux par excellence consiste dans la propagation de la vérité, la pratique de la vertu et l'amour du prochain.

Conviction que la réalisation de l'idéal moral est le seul but connu, assignable à la Divinité et que la participation de l'homme à cet objet constitue tout le devoir religieux.

III. Liturgie.

Divination.	Sortilèges	Prière.	Offrande.	Symbolisme.
Tentatives pour découvrir les volontés des êtres surhumains.	Procédés pour contraindre la volonté des êtres surhumains.	Demande de biens ou d'avantages matériels.	Abandon de biens matériels sous condition de réciprocité.	Représentations symboliques auxquelles est attachée une portée magique.
Recherche des présages. Interprétation des songes.		Procédés artificiels pour faire parvenir la prière à sa destination.	Offrande de l'âme de l'objet.	Fêtes périodiques, mystères, initiations.
	Exorcismes et évocations des esprits inférieurs.	Appel à la justice et à la bonté divines.	Le don devenant un hommage; atténuations du sacrifice.	Recours aux arts pour satisfaire les goûts esthétiques des dieux ou pour provoquer l'émotion religieuse des fidèles.
		Demande de concours spirituel et moral.	Dons désintéressés, ascétisme.	Expurgation des rituels.
		Aspiration à l'union avec la Divinité.	Renonciation aux aspirations mauvaises.	Transformation des actes propitiatoires en actes symboliques.
		Le culte regardé comme une expansion esthétique des aspirations spirituelles et morales.		

IV. Institutions.

Sacerdoce,	Sorcellerie.
Les fonctions de prêtre et de sorcier encore indistinctes.	
Sacerdoce domestique, – le chef, prêtre de la tribu.	La sorcellerie réservée à certains individus privilégiés.
Organisation et subdivisions du sacerdoce; le prêtre, intermédiaire nécessaire entre les hommes et les dieux.	Le sorcier relégué au service des esprits inférieurs.
Théocraties; luttes contre le pouvoir civil.	Le prêtre empiétant par les exorcismes sur le domaine du sorcier.
Réduction croissante des pouvoirs du prêtre.	
Le prêtre simple fonctionnaire de la communauté des fidèles.	

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Les réformes des tarifs de voyageurs, par L. DE PERL. — Bruxelles, P. Weissenbruch, 1894.

Chargé par le département des finances de Russie de rechercher les meilleures bases d'une tarification des voyageurs sur les chemins de fer de l'Empire, M. de Perl, dont tous les hommes du métier connaissent le mérite et la rare compétence, a rédigé un rapport d'un haut intérêt. Rien de ce qui a été fait en matière de tarifs n'a échappé à l'auteur de ce savant travail, dont la lecture ne paraîtra pas même trop ardue au simple profane. Bien entendu, les conclusions de M. de Perl sont écrites en vue du réseau russe, de sa nature et de ses besoins spéciaux. Pourtant, on puisera dans cet examen consciencieux et documenté d'une question pleine d'actualité d'utiles renseignements, voire des conseils applicables à toutes les exploitations. Comment, par exemple, ne signalerions-nous pas la concordance des idées de M. de Perl avec celles qui étaient émises, ici même, le mois passé, au sujet de la suppression des secondes classes (1) ?

(1) *Les réformes des tarifs de voyageurs*, p. 251.

Digitized by Google

En somme, ce livre doit figurer dorénavant dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent du grave problème des transports, et l'élégance, la précision de la traduction, ajoutant encore à l'abondance des faits et des chiffres, en feront une sorte de *vade-mecum* toujours précieux à consulter.

L'histoire du peuple belge et de ses institutions, par CH. VERCAMER, 4e édition. — Bruxelles, Office de Publicité.

Inspirer aux jeunes générations le respect d'un passé glorieux entre tous, leur bien apprendre tout le prix des bienfaits du présent par le récit des sombres jours du passé, faire naître dans leurs cœurs l'amour de la patrie et de ses institutions, tel est le but de M. Vercamer dans cet ouvrage dont le nombre d'éditions dit à lui seul le mérite et le succès. Ancien fonctionnaire supérieur de l'enseignement public, l'auteur a dans sa composition l'allure méthodique particulière aux hommes d'école. Nous ne le constatons pas pour lui en faire un grief, bien au contraire. Le public auquel il s'adresse n'en suivra que mieux ses leçons et n'en profitera que davantage. Puisse-t-il parvenir à le pénétrer de l'ardent patriotisme qui l'anime et dont chaque page contient la chaleureuse expression! A l'heure qu'il est, on ne saurait trop applaudir ceux qui, comme lui, parlent à la jeunesse le fier et viril langage d'un historien et d'un homme de cœur.

Digitized by Google

18 *Fructidor*, documents, pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par VICTOR PIERRE. — Paris, Alphonse Picard.

M. Pierre continue dans ce volume l'œuvre commencée par lui dans un premier ouvrage, intitulé: *la Terreur sous le Directoire*. A l'aide de documents patiemment recherchés, il s'efforce de reconstituer l'histoire des temps troublés dont le récit a été fait trop souvent avec un esprit préconçu, dans un sens ou dans l'autre. Échappe-t-il tout à fait lui-même à certaines tendances? Son livre a-t-il bien toute l'impartiale sérénité qu'il serait assez disposé à lui attribuer lui-même? Le lecteur en jugera. En tous cas, on trouvera dans ces pages plus d'un fait ignoré et même, pour ce qui concerne la Belgique, des souvenirs intéressants sur les procédés et les agissements de l'autorité française dans nos provinces.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FERET, tome Ier. — Paris, Alphonse Picard.

On devine assez l'esprit de ce grand travail, dont voici le premier volume. L'auteur se propose, dit-il, après avoir exposé les débuts, l'organisation, l'action, l'influence et les gloires de la Faculté, d'étudier ses doctrines sous le rapport de l'orthodoxie, ayant « peu à blâmer et beaucoup à louer au contraire ». A cet égard, nous ne sommes pas seulement incompétents, nous sommes frappés d'incapacité complète et serions récusés par l'abbé Feret lui-même tout d'abord. Mais ce que nous pou-

Digitized by Google

vons faire rapidement, c'est reconnaître que nous sommes en présence d'une œuvre sérieuse, puisée à des sources nombreuses et qui a certainement droit à une attention non moins sérieuse de la part de ceux auxquels elle s'adresse de préférence et qu'intéressent spécialement les enseignements d'Alain de Lille, d'Anselme de Laon, de Pierre Lombard, puis de Jean d'Abbeville, de Saint-Edme et du grand Abélard.

Digitized by Google

L'IDÉE SOCIALE[1]

De même que pour la liberté et l'autorité, quand il s'agit de l'individu et de l'organisme social, deux conceptions se partagent les esprits.

La conception abstraite de Kant et de Rousseau trouve l'harmonie des volontés dans le contrat et s'appuie sur l'individu. Le contrat social ayant en effet pour but de laisser le champ le plus vaste possible au mouvement de la pensée et de la vie, met l'individu en relief et rompt les liens qui le rattachent au milieu. Mais, nous l'avons dit, l'individualisme n'est juste que pour autant qu'il réagit contre l'autorité; il est faux quand, dans ses conséquences extrêmes, il attente à l'esprit d'organisation, et quand, confondu avec l'égoïsme, il dissout le sentiment de sociabilité.

La conception réaliste et historique de Comte, Taine, Renan, Bluntschli, Summer-Maine présente la société comme un organisme nécessaire dont l'évolution lente a sa cause en lui-même et où l'individu s'efface devant le milieu. Elle aboutit au socialisme, et le socialisme, juste quand il réagit contre l'égoïsme, est faux quand il nie la liberté et quand il étouffe l'individualité sous le poids de la lourde charpente gouvernementale.

L'équilibre ne résulte ni de l'idée individualiste, ni de l'idée socialiste, mais de l'idée sociale que nous fournit l'étude du monde vivant.

(1) Quatrième article. Voir les numéros de la *Revue de Belgique* du 15 octobre, du 15 novembre et du 15 décembre 1893.

Digitized by Google

A un moment quelconque de l'histoire, il existe toujours, comme le dit Brentano, des êtres supérieurs, des êtres inférieurs et des êtres moyens (1).

Les êtres supérieurs constituent une élite, une infime minorité. Pour eux, la liberté individuelle est un outil nécessaire et fécond.

Les êtres inférieurs, les incapables, sont plus nombreux, mais sont encore minorité. Impuissants à se servir de la liberté, ils ont besoin de protection. On leur apprend à être libres comme on apprend à marcher à l'enfant, en le soutenant.

Enfin, les êtres moyens forment l'immense majorité des hommes. L'autorité ne leur est pas indispensable, la liberté individuelle ne leur suffit pas. Il leur faut la liberté organisée, c'est-à-dire les groupements libres d'intérêts sociaux.

On n'échappe pas autrement à la mêlée des appétits égoïstes : Contenir toutes les volontés sous l'autorité d'un maître, c'est le despotisme de Hobbes et la monarchie absolue. Affranchir toutes les volontés par la fiction du contrat social, c'est le radicalisme de Rousseau et la démocratie absolue. Entre la liberté sans frein et l'autorité sans limites, il n'y a d'autre intermédiaire que la liberté organisée. Entre un État où les volontés sont isolées et un État où les volontés sont subjuguées, il n'y a place que pour un État où les volontés sont groupées en faisceaux résistants. Alors, au lieu de chercher à se nuire, les citoyens tendent à se prêter un mutuel appui et comprennent de plus en plus l'utilité du sacrifice dans l'intérêt collectif.

La caractéristique du groupement organique, c'est le concours de tous à l'œuvre commune. Que l'on prenne le groupe le plus simple, une société de tir à l'arc ou de musique; ou le groupe le plus développé, une coopérative, une association professionnelle, on y distingue les mêmes traits généraux.

Toute association exige de ses membres un certain esprit de sacrifice. Chacun y donne quelque chose de soi en faveur des

(1) Lujo Brentano *Arbeits Verhältniss Gemäss dem Heütigen Recht*, 1877.

Digitized by Google

autres. Chacun renonce volontairement à une part de liberté en faveur d'avantages que lui fournit le groupe; et chaque groupe accepte volontiers de se soumettre à des règles nécessaires en faveur du but spécial qu'il poursuit.

L'individu isolé s'analyse, s'étudie, se replie sur lui-même, devient de plus en plus personnel, cède de plus en plus à ses sensations et finit par ne plus penser qu'à lui. Les individus associés acquièrent des idées plus larges et des sentiments plus élevés et plus désintéressés. L'homme isolé raisonne d'une façon abstraite et laisse agir les autres; les hommes associés sentent d'une façon concrète et cherchent à agir ensemble.

« Il n'y a de fécond, écrit Fouillée, que ceux qui s'oublient « eux-mêmes pour se donner à autrui (1). » Cela revient à déclarer : Il n'y a de fécond que le groupement.

L'idée sociale ainsi entendue est donc l'antithèse de l'idée individualiste.

L'école individualiste dit à l'homme :

« Développe-toi, même au détriment d'autrui. Si tu veux « réaliser le plus grand bien de tous, réalise d'abord ton propre « bien. »

L'école sociale lui dit au contraire : « Développe avant tout « l'œuvre commune. Si tu veux réaliser ton plus grand bien, « songe avant tout à réaliser le bien collectif. »

Le sauvage seul ne se considère pas comme membre d'une collectivité. Mais si l'état sauvage eut subsisté, l'homme vivrait encore du produit de la chasse et de la pêche et des fruits des arbres, jusqu'au moment où un plus fort viendrait lui enlever ses subsistances. Quand tous les mécanismes humains tendent à la même jouissance immédiate et les met tous en antagonisme, la société est impossible.

Les hommes sont destinés à vivre ensemble et la vie commune implique la notion de la communauté des intérêts. Chacun doit exclure de son esprit la tendance au privilège;

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1894, p. 841.

Digitized by Google

chacun doit se pénétrer de l'idée que les intérêts de ses semblables se confondent avec les siens, et c'est en multipliant les groupes que l'on se rapproche le mieux de la coopération organique de tous au bien de tous.

« La force de la civilisation, a dit Taine, ce sont les corps « spontanés. » Assurément, pour que la société soit forte, il faut de fortes individualités; mais pour fortifier les individualités, il faut fortifier les groupements sociaux; l'homme leur doit tout ce qu'il est.

L'association a assuré le développement régulier de l'humanité; elle symbolise sa jeunesse féconde, l'époque heureuse où l'on peut parler du génie silencieux des masses collectives parce que l'on sent palpiter l'âme collective, parce qu'il y a un idéal collectif.

Elle a permis aux générations de se relier entre elles; elle nous a fourni l'image d'une société existant indépendamment de la naissance et de la mort des individus; elle a matérialisé cette pensée de Pascal : « La suite des générations depuis tant « de siècles doit être considérée comme un homme qui vit « toujours et apprend toujours. »

Et si nous faisons un pas de plus et si nous recherchons le meilleur mode de groupement organique, nous le rencontrons dans le groupement des intérêts. Le groupement fondé sur les liens du sang appartient en effet aux époques primitives de la civilisation, le groupement fondé sur les divisions territoriales est une création artificielle du pouvoir. Le seul qui soit vraiment organique et vraiment libre à la fois a pour base la similitude des intérêts sociaux.

Le groupement des intérêts semblables est organique parce que les intérêts sociaux constituent en quelque sorte la membrure de l'humanité. Formés depuis l'origine de la civilisation, ils se dressent à travers les siècles avec des contours d'une grande netteté. On a toujours distingué la terre, le capital, le travail, l'intelligence, la religion. On n'a jamais confondu les campagnes, les villes, l'agriculture, le commerce, l'industrie,

Digitized by Google

la science, l'art, le droit, l'armée. On a toujours vu dans ces grandes forces les assises de la société.

Le groupement des intérêts semblables est libre parce que l'identité des intérêts rapproche spontanément les hommes. Quand ils vivent de la même vie, dans un même milieu, avec les mêmes occupations, les mêmes aspirations, les mêmes sympathies, les mêmes besoins, le même but, leur union est toujours plus volontaire. Ils sentent, ils pensent à l'unisson. L'intérêt personnel s'identifie avec l'intérêt collectif, car chacun, en recherchant son propre intérêt, est utile à l'intérêt général, et le dévouement au but commun profite à la poursuite du but particulier.

C'est ainsi que dans un orchestre chaque artiste, en jouant sa partie, tient compte du jeu des autres exécutants, et que le son des différents instruments se fond dans l'harmonieuse sonorité de l'ensemble. Et de même, pour obtenir l'harmonie sociale, il faut que la variété des égoïsmes se fonde dans l'accord symphonique des volontés.

Stuart Mill, dans son livre intitulé : *De l'utilitarisme*, expose comment il voudrait combattre les instincts égoïstes. Il espère y arriver par la contagion de la sympathie et par la permanence de l'éducation.

A son avis, le sentiment de la solidarité doit être enseigné comme une religion et toute la force des institutions et de l'opinion doit servir à le développer. Il demande que chacun, depuis son enfance, soit enveloppé de la théorie et de la pratique de cette idée. Or, quelles institutions sont mieux faites pour atteindre un pareil résultat que les groupements d'intérêts? Les corporations du moyen âge, les Trade Unions modernes sont précisément des écoles semblables et elles illustrent, par des exemples décisifs, les aspirations de Stuart Mill.

Le groupement des intérêts est, en outre, la seule façon possible d'adapter au monde réel la théorie trop abstraite du contrat social. Elle la transforme dans un sens pratique en échappant à ce qu'elle a de nuageux. Oui, pour se soustraire à

Digitized by Google

la barbarie ou au despotisme, les hommes doivent s'associer. Le contrat unique primitif entre tous les hommes est une hypothèse vague et arbitraire, un lien trop fictif et trop faible pour remédier à l'isolement de l'individu et maintenir ensemble les parties du corps social. Bluntschli et Taine ont raison de ne voir dans cette doctrine qu'une cause de morcellement et d'anarchie pour les nations. Mais au lieu du contrat social, unique et imaginaire, supposez une multiplicité de contrats partiels, mais conformes aux réalités de la vie, une foule de petites communautés fondées sur l'entente entre gens ayant le même intérêt à s'unir, la question change d'aspect. Il est d'autant plus aisé de conclure de tels contrats et de respecter la liberté qu'ils sont plus conformes à la nature, aux désirs, aux vœux des contractants, et plus il y a entre ceux-ci de points communs, plus la poursuite du but collectif répond aux tendances de chacun d'eux.

D'illustres penseurs, Carlyle, Spencer, Stuart Mill, Guyau, Fouillée, entrevoient la cité parfaite, la coopération volontaire arrivée au dernier degré de développement, un avenir splendide où la théorie idéaliste du sacrifice à autrui se confondant avec la théorie sensualiste de l'intérêt personnel, aucun citoyen ne désirerait plus un bien pour lui qui ne fût en même temps un bien pour autrui. Ils rêvent un idéal irréalisable. Toutefois, sans se lancer dans l'utopie, on peut essayer de réduire les conflits sociaux, d'adoucir la violence des chocs en rapprochant les intérêts identiques et en prenant autant que possible ces intérêts comme base du groupement des forces sociales.

On aura au moins la certitude de fortifier ainsi le sentiment de la solidarité et peut-être sera-t-on plus près de la vérité que ne le fût Adam Smith quand, par des moyens diamétralement opposés, il a voulu, sans y réussir, réaliser le bonheur social.

En résumé, c'est vers l'organisation qu'il faut tendre. Toute l'histoire est la preuve de la puissance et de la fécondité des groupements organiques.

Que l'on considère la société du droit germanique et du

Digitized by Google

droit franc avec les Gaugenossenschaften, les Hundertgenossenschaften et, dans les campagnes, les Markgenossenschaften ; ou la société du droit anglo-saxon avec les Shires, les Hundreds et les Tythings; ou la société du droit scandinave avec les Fylkgenossenschaften, partout apparaissent, non des créations factices de la raison ou du pouvoir, mais des divisions naturelles fondées sur la réalité même ; des communautés économiques ou sociales. Ces communautés ont pour élément constitutif, non l'unité individuelle, mais la collectivité familiale, le groupement de ceux que les liens du sang unissent dans un sentiment de solidarité et d'assistance. La collectivité familiale donne satisfaction aux besoins sociaux de ses membres ; elle est à la fois juridique, religieuse, morale, économique ; responsable des crimes commis par l'un d'eux, elle exerce le droit de vengeance, elle reçoit la composition quand un associé a été victime d'une infraction ; elle garantit la propriété, la liberté, la vie.

Bientôt le droit purement familial n'est plus suffisant ; la famille s'est agrandie, ses ramifications se multiplient, des étrangers s'y introduisent et l'harmonie du groupe élémentaire est rompue. A la simplicité d'intérêt qui le distingue au début succèdent la diversité et la complexité d'une civilisation déjà plus intense.

Dès lors, le foyer n'est plus l'unité sociale. Au-dessus de la concentration des hommes de même sang, s'opère la concentration des hommes libres de familles différentes. Les liens du sang se relâchent, les liens de voisinage se resserrent. L'homme libre sent le danger de l'isolement ; il cherche aide et protection auprès de ceux qui vivent comme lui, et il forme avec eux une association volontaire pour l'ordre, la paix et l'assistance mutuelle. C'est la Freie Einung germanique, la Frith-Gild d'Angleterre, la gilde de nos régions.

La gilde reproduit, en l'élargissant, la collectivité familiale ; elle en assume les devoirs. Elle assiste et indemnise ses membres dans toutes les circonstances difficiles ou pénibles, maladie,

Digitized by Google

funérailles, naufrage, sécheresse, incendie, vol, etc. Elle les soutient en justice quand ils sont poursuivis ou qu'ils revendiquent leurs droits. En échange, elle compte sur leur dévouement et leur bonne conduite. Chacun trouvant dans sa collectivité appui et secours, est responsable vis-à-vis d'elle de l'ordre et de la tranquillité. C'est la forme vivante de la garantie mutuelle et de la responsabilité collective dont nous rencontrons l'expression dernière dans la fameuse loi anglaise de la *Franche caution* ou *Frank pledge*. Le cautionnement mutuel, l'obligation de maintenir l'ordre et la sécurité et de poursuivre les criminels qui, consacrée par Canut, Alfred, Athelstane, a persisté jusqu'aux Tudor, et dont on voit encore des survivances dans l'Angleterre moderne, formait l'essence du vieux droit anglais, et Green y découvre la base fondamentale de l'ordre social dans son pays (1).

Le principe du groupement collectif pénètre peu à peu dans toutes les couches sociales. Les petits bourgeois, les artisans, les ouvriers sentent tour à tour le besoin de s'unir et de protéger leurs intérêts respectifs. Aux gildes créées pour défendre l'aristocratie terrienne contre le souverain, succèdent les gildes bourgeoises défendant le capital et le commerce contre la terre; puis les gildes ouvrières défendant le travail contre le capital.

Ainsi subsistent au-dessous du droit féodal les vieilles libertés populaires et le moyen âge devient une monarchie de classes où chacun est quelque chose dans son milieu et par son milieu. Ainsi le droit individuel se rattache au droit corporatif, le mérite et le démérite de l'individu se confond avec le mérite et le démérite du groupe dont il fait partie. Ainsi grandit et se précise, dans le droit public et privé, cette notion de l'association corporative prenant l'homme tout entier avec ses aspirations, ses besoins, ses intérêts et continuant à vivre quand l'individu disparaît. La commune du moyen âge nous en donne la synthèse.

(1) Voir les détails dans FISCHEL. *Constitution d'Angleterre*. T. II, p. 16. — — GREEN. *Histoire du peuple anglais*. Trad. MONOD. T. Ier, p. 223.

Digitized by Google

Elle est représentée dans son unité vivante par une série d'organes étagés en cercles concentriques de plus en plus larges : le Conseil dirigeant, le large conseil, le Conseil des bourgeois et, à la base, l'Assemblée de la bourgeoisie, union de toutes les corporations urbaines, résumé de tous les intérêts sociaux de la ville.

La nation, à son tour, est le faisceau de tous les organismes sociaux constituant en quelque sorte les centres nerveux de la civilisation de l'époque. Elle n'est pas un simple assemblage d'hommes, elle est une fédération d'ordres et de groupes organiques; ordres religieux, militaires, corporations marchandes, professionnelles, artistiques, scientifiques, corps de métiers, etc. Il y a donc entre l'individu et l'État des intermédiaires nombreux avec un rôle considérable. L'individu ne se sent pas aussi libre qu'aujourd'hui; mais il ne se sent pas aussi isolé; l'État ne se détache pas aussi nettement de la masse, mais il gagne en réalité immanente; il n'est pas un pur symbole planant au-dessus du peuple. Il est la concentration tangible des forces sociales. Le système ne présente au regard ni la magnifique symétrie du nôtre, ni son admirable unité; mais dans son irrégularité, il protège les libertés civiles et le gouvernement local (1).

Toutefois il arrive un moment où la flamme de la vie collective s'éteint; la force populaire est épuisée, les masses perdent l'esprit de Self government et l'amour de la liberté; la corporation s'ossifie; l'individu, au lieu d'y puiser le meilleur de sa sève, n'y trouve plus que des entraves et ne peut plus y respirer à l'aise.

J'ai montré au chapitre précédent comment, sous l'action de la philosophie, du contrat social, du droit romain et de l'économie politique classique, la conception individualiste en arrive à dissoudre les organismes locaux et aboutit, en 1789, au nivellement et à la destruction de tous les groupements

(1) Pour les détails, A. PRINS, *La démocratie et le régime parlementaire.* Bruxelles, Muquardt, 1884.

Digitized by Google

sociaux. Pour Voltaire comme pour d'Alembert ou Helvétius, pour Turgot comme pour les membres de la Constituante et les Girondins, l'association se confond avec l'idée du monopole et du privilège, et c'est le principe même d'association qu'ils attaquent.

Désormais il n'y a plus de place pour des communautés possédant en elles-mêmes une force créatrice. Partout les ordonnances de police et les règlements atteignent la vie corporative dans son essence et lui enlèvent sa signification. Les interdictions, les mesures de défiance et de contrôle se multiplient. La faculté de s'assembler devient une faveur; on en arrive à considérer toute réunion non autorisée comme illégale. Les cadres sont brisés. Les villes, les campagnes, les divisions naturelles s'effacent devant une souveraineté qui, d'immanente et organique, devient transcendante et territoriale. Elle règle la vie économique morale et sociale et met la société en tutelle. La législation ne reconnaît plus que des fonctions établies par l'autorité et des individus disséminés devant l'autorité. Et les vieilles libertés locales sont écrasées avec le gouvernement local sous le poids du mécanisme simpliste et centralisateur de l'État moderne.

Nous entrons dans ce qu'on appelle le nouveau régime, dans ce régime qui, pour avoir dédaigné et méconnu le principe d'organisation, a été déçu dans ses espérances. Il a proclamé la liberté; l'autorité se redressant l'a courbé sous le joug. Il a proclamé l'égalité; l'inégalité s'est développée avec ses contrastes les plus aigus. Il a proclamé la fraternité; la haine s'est déchaînée avec une fureur de tempête. Et nous avons assisté à une période de lente désagrégation au cours de laquelle les ferments destructeurs l'ont emporté sur les éléments de conservation (1).

Et voici que maintenant l'on en revient encore une fois à

(1) C'est en France que le droit public est resté le plus hostile au principe d'association, et que tout un attirail de lois et de décrets a soumis les associations à des entraves de tout genre.

Digitized by Google

la conception sociale et, sur un sol qui semblait condamné à la stérilité, l'esprit d'association, rajeunissant l'humanité, s'épanouit dans la splendeur d'une floraison nouvelle ! Un frémissement analogue à celui qui agitait le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle agite les peuples. En Angleterre, en Amérique comme en France, en Allemagne comme en Belgique, le mouvement s'affirme et s'accentue et les hommes semblent comprendre que les volontés et les cœurs, pour rester libres, doivent s'unir.

En Belgique, des traditions nationales séculaires et toujours vivaces ont, malgré la théorie contraire, maintenu et développé sans cesse l'esprit d'association dans ses manifestations les plus variées.

En Angleterre, l'école d'Oxford a réagi contre le système de la concurrence individuelle et poursuivi la réalisation d'un monde fondé sur l'altruisme et sur la coopération. Nulle part, sauf en Amérique, il n'y a autant d'associations dans toutes les classes de la société, dans tous les domaines de l'activité et pour tous les buts offerts aux citoyens.

En Allemagne, l'école historique, systématisant les lois de la civilisation et apportant à la philosophie de notre siècle l'idée du développement organique, a triomphé à son tour du point de vue mécanique de la société.

En France, les Comtistes ont fait pénétrer dans les esprits la notion de la solidarité et, en montrant les liens qui rattachent les êtres, ils ont fait entrevoir l'étroitesse et les lacunes de l'individualisme.

L'esprit d'association renait de ses cendres, restitue la vie aux atomes épars et offre, pour les rassembler, des combinaisons nouvelles. Et ce réveil, bien loin d'être un recul vers les corporations, est un pas en avant vers la coordination des forces sociales, une étape vers le progrès. Nous pouvons faire œuvre de reconstruction sans faire œuvre de réaction, nous garder des excès de l'individualisme sans tomber dans les excès du monopole corporatif et des privilèges.

La tendance actuelle se distingue, en effet, nettement de la

Digitized by Google

tendance de l'ancien régime, et son origine comme son caractère mérite d'attirer un instant l'attention.

Je ferai remarquer d'abord que le groupement moderne n'est plus simplement comme jadis un élan en quelque sorte instinctif des masses populaires; la tendance vers l'association est de nos jours plus réfléchie et ne part pas uniquement d'en bas. Les sciences naturelles et la science politique ont eu leur rôle dans la formation de la doctrine du groupement, et il semble que le monde, réduit en poussière, ait voulu se ressaisir par un effort de conscience.

L'étude de la nature a eu sa part dans l'éclosion du mouvement : Sous l'influence des théories de Wallace et de Darwin, on s'accoutumait à ne plus voir dans l'univers qu'une mêlée affreuse de forces aveugles ne laissant survivre que les plus aptes. Or, à côté de la lutte pour la vie, la contemplation du Cosmos nous révèle la coopération pour la vie. L'attraction en astronomie, la cohésion en physique, l'affinité en chimie sont des conditions essentielles de l'ordre de l'univers.

Les molécules résultent du groupement et de la pénétration réciproque des atomes, les corps nouveaux résultent du groupement et de la pénétration réciproque des molécules. Les substances les plus complexes naissent d'associations diversement combinées d'éléments simples. En un mot, tout est groupement, coopération, coucours autour de nous. Et la nature ne se borne pas à nous donner l'image du concours, elle nous fournit même l'image du groupement des intérêts semblables : Qu'est-ce, en effet, que ce groupement, sinon la reproduction, dans l'ordre social, du procédé d'évolution mis en lumière par Spencer : une différenciation croissante tendant à séparer les unités différentes et à réunir les unités semblables. Si un amas de protoplasme amorphe devient un merveilleux organisme, ne le doit-il pas à la segmentation, à la dissociation progressive des parties différemment conditionnées, à la concentration, à l'association progressive des unités semblablement conditionnées ?

Digitized by Google

Le parallélisme entre la vie organique et la vie sociale, parfois discutable, est ici complet.

Pour Spencer, la loi de différenciation est la loi d'équilibre. L'homogène, c'est la masse indéterminée, instable, incapable de résistance. L'hétérogène seul, par la variété de sa structure interne, par la multiplicité des combinaisons, peut faire face à la variété des actions extérieures. Plus il y a spécialisation, plus il y a cohésion (1). Or, dans la société, l'homogène c'est la tribu nomade où tout est confondu, où rien ne dure. L'hétérogène, c'est la société civilisée divisée en organismes collectifs, arrivant par la division du travail à la division méthodique des fonctions et présentant une force de résistance véritable.

L'intérêt du moyen âge réside dans cette évolution naturelle, dans cette formation des cadres sociaux. Et aujourd'hui encore le progrès doit être cherché dans une conception plus organique, dans une adaptation progressive des différentes forces sociales aux différents buts sociaux.

Et ce ne sont pas seulement les sciences naturelles qui nous ont donné l'idée de la doctrine de l'organisation. Elle a été dès le début du siècle enseignée par des penseurs illustres, appartenant aux opinions les plus diverses, tels que Owen et Carlyle en Angleterre, Gœthe et Fichte en Allemagne, Fourrier et Saint-Simon en France. Tandis que Owen, avec le caractère pratique de sa race, créait des types de communautés industrielles et fondait ses célèbres colonies de New-Lamark et de New-Harmony; tandis que Carlyle, enflammé de l'esprit du puritanisme écossais, combattait avec passion l'esprit individualiste et cherchait à reconstituer les organismes collectifs; tandis que Fichte, pénétré du respect des traditions, retournait aux corporations (2); tandis que Gœthe, indigné du caractère négatif du XVIII^e siècle, réclamait, dans Wilhelm Meister, une classification des travailleurs en maîtres, compagnons et apprentis, de leur

(1) COLLIN. *Résumé de la doctrine de Spencer*. Traduction VARIGNY. Paris, 1891, p. 42.

(2) FICHTE. *Der Geschlossene Handelstaat*.

Digitized by Google

côté, Fourrier et Saint-Simon, enclins aux théories abstraites, aux rêveries sentimentales proposaient, l'un ses phalanges, l'autre la hiérarchie des travailleurs, et Fourrier invoquait la loi d'attraction de Newton, qui doit régir le monde moral comme le monde physique.

Tous, d'ailleurs, avaient le même point de départ. Pour tous, la vie sociale était non la vie solitaire, mais la vie en commun. Pour tous l'humanité devait tendre au groupement et à l'organisation.

La doctrine moderne de l'association a encore un autre caractère fondamental qui la distingue de l'ancienne et consacre un progrès sur le passé : je veux parler de la variété des formes d'association, de la multiplicité et de la spécialité des intérêts dont la réalisation peut être ponrsuivie (1).

La corporation du moyen âge, garantissant à l'associé l'ensemble de sa personnalité, prenait l'homme tout entier, l'enchaînait et l'absorbait. Et en le séparant des autres groupes, en traçant entre les groupes des démarcations tranchées, elle aboutissait à constituer des ordres et des privilèges.

L'association actuelle n'absorbe plus la totalité de la personne; ne garantissant à l'individu qu'un résultat déterminé, elle n'a vis-à-vis de lui que des exigences plus restreintes. La spécialisation du but entraîne naturellement la spécialisation du sacrifice que chacun doit à son groupe.

J'ajoute que la complexité de notre civilisation fournit d'innombrables occasions de groupement répondant aux besoins les plus modestes comme aux aspirations les plus élevées : associations de droit public et de droit privé; associations dans un but religieux, politique, social, économique, commercial, agricole, philanthropique, scientifique, professionnel, moral, artistique, d'hygiène, d'agrément, etc. Et dans chacune de ces directions, il y a des subdivisions à l'infini et

(1) Voir OTTO GIERKE. *Das Deütsche Genossenschaftsrecht*. Berlin. (3 volumes. Tome I, 1868; tome II, 1873; tome III, 1881.

Digitized by Google

l'on peut dire que le droit moderne ne met aucune limite au développement des associations.

Chacune d'elle a sa signification précise, son organisation propre, ses règlements particuliers fixant les droits et les devoirs des associés conformément aux intérêts de l'œuvre commune. Ce sont toujours les qualités et les dispositions personnelles, l'adhésion au but annoncé qui décident de l'entrée des membres dans la société. Le citoyen n'est pas obligé de choisir; il peut à son gré être membre d'une seule association ou de plusieurs associations à la fois. Mais son individualité juridique n'est jamais épuisée. Il y a, il est vrai, des associations qui réunissent en un ensemble divers buts spéciaux; elles acquièrent alors une grande importance économique et sociale; elles peuvent contribuer, comme les « Trade-Unions », à l'émancipation d'une classe sociale. Toutefois, celles-là même, si elles absorbent parfois l'activité matérielle des associés, n'absorbent pas leur personne juridique.

Les groupements modernes sont donc compatibles avec la liberté individuelle. L'homme qui se sentira assez fort pour être utile en vivant seul et dont le développement sera assez complet pour que sa vie individuelle soit une vie sociale, ne songera pas à s'unir à d'autres.

De plus, l'enchevêtrement de toutes les structures variées qu'offre l'association moderne, de tous les buts si nombreux qu'offre la culture moderne est une garantie contre le rétablissement du monopole corporatif, des ordres et des privilèges.

Si le moyen âge donnait à la civilisation quelque chose d'organique sans toujours sauvegarder le libre épanouissement de la personne et le sentiment de l'unité nationale, la tendance moderne assure une vie organique intense sans jamais étouffer l'individualité de l'homme ni détruire l'unité de l'État.

Aussi il ne suffit pas de ne pas lui opposer d'entraves; il faut l'encourager, la protéger et aider à sa réalisation.

L'association se développe dans tous les domaines; mais elle a surtout produit de grands résultats dans le domaine écono-

Digitized by Google

mique. Elle y apparaît sous deux formes essentielles : l'association des capitaux et l'association des personnes.

L'association des capitaux, c'est la société anonyme ou par actions. Elle a été la première collectivité économique de notre époque. On lui doit le merveilleux essor de l'industrie. Elle a provoqué le prodigieux développement des richesses dont la splendeur a ébloui la bourgeoisie, mais elle n'a rien fait pour le développement moral de la personne de l'associé qui devient une quantité négligeable et s'efface devant le capital. Il importe peu au succès de l'entreprise que l'action tombe entre les mains d'un désœuvré incapable ou d'un travailleur intelligent. Les actionnaires peuvent être dispersés aux quatre coins de l'univers et ne rien connaître de l'œuvre à laquelle ils fournissent des fonds, ils ont le droit d'avoir une préoccupation unique : celle de toucher leurs dividendes.

La société anonyme répond à la doctrine d'Adam Smith, elle est l'expression de l'égoïsme optimiste. Elle a pour mobile l'intérêt personnel, pour but le gain, pour résultat la concentration et le triomphe du capital. Aussi quand le capitalisme, abusant de sa force, a menacé les classes inférieures, on a vu renaître, pour s'opposer à sa domination et arrêter sa marche victorieuse, le second type économique de l'association, l'association des personnes qui est l'antithèse de l'association des capitaux et dérive des plus vieilles traditions de l'humanité.

Tandis que la première a été le levier de la bourgeoisie, l'union des personnes dans un but économique a été le levier du peuple.

Elle a pour mobile le Self-Help, pour but l'intérêt collectif, pour condition essentielle l'activité, l'intelligence, la conscience et l'ardeur des associés. Pour réussir, elle a besoin du contact permanent de ses membres, de leurs efforts constants, de leur dévouement à la communauté, de leur confiance réciproque. La société anonyme développe surtout l'esprit de lucre, l'association des personnes éveille surtout les instincts moraux, les penchants altruistes ; elle trempe le caractère et la volonté et

Digitized by Google

fait appel à l'esprit de sacrifice. L'union ouvrière qui décide une grève commet parfois une erreur ; elle offre toujours un exemple moral et les grévistes, acceptant des souffrances et des privations pour faire triompher l'idée collective, donnent une preuve éclatante d'obéissance à la loi de la solidarité. Voit-on souvent un conseil d'administration de société faire admettre par les actionnaires une suppression de dividende pour faire fructifier l'œuvre commune ? La société anonyme travaille pour des porteurs de titres qu'aucun lien ne rapproche. L'association de personnes forme un ensemble où chacun étant but et moyen par rapport aux autres, chacun fournit sa part au travail collectif avec le désir du succès collectif et le sentiment de l'honneur collectif. Ce n'est plus le conglomérat mécanique d'où l'idéal est absent, c'est l'organisme vivant, tout vibrant de l'idée sociale et conduisant les ouvriers à l'émancipation sociale.

L'effort actuel vers le rapprochement des catégories spéciales de personnes unies dans un but social est visible. Le mouvement se dessine avec des caractères variés.

En Allemagne, en Autriche, il part d'en haut.

Le pouvoir cherche à reconstituer des organismes corporatifs sous l'action et le contrôle de l'État. Partout dans les pays germaniques, la loi essaie, pour la grande comme pour la petite industrie, de faire revivre sous le nom de Innungen, Genossenschaften, etc., des groupements professionnels investis de la mission de perfectionner les méthodes, de régler l'apprentissage, de soutenir la concurrence, de créer des caisses de secours (1), de constituer des chambres du travail et d'arriver ainsi à la représentation du travail.

L'Angleterre, placée au premier rang dans la transformation du prolétariat, suit une autre voie. Rebelle à la contrainte, elle est restée fidèle au principe du libre concours des volontés dans le groupement des intérêts, et faisant appel au ressort moral, elle a donné le spectacle d'une évolution régulière et continue

(1) BRANTS, *Le régime corporatif au* XIX^e *siècle dans les États germaniques*. Louvain, 1894.

Digitized by Google

des inférieurs vers l'indépendance. Cette évolution, accélérée par la propagande de penseurs tels que Owen, Carlyle, Toynbee, Pusey, Ruskin, Harrisson, a passé par trois phases : le début du siècle trouve les ouvriers en butte à l'hostilité des patrons pour qui toute réunion de travailleurs est un acte illégal et blâmable. De 1829 à 1875, les industriels font des concessions et, tout en désirant maintenir les ouvriers dans des liens de subordination et en n'admettant à leur égard qu'un devoir de protection, ils tolèrent l'association dans une certaine mesure. Enfin, à partir de 1875, l'organisation ouvrière, affranchie du patronat, est légalement reconnue et le parti ouvrier obtient une situation équivalente à celle des autres partis.

L'association ouvrière anglaise, avec son caractère nettement professionnel, est la véritable gilde du droit moderne. Elle s'occupe de tous les besoins, de tous les intérêts professionnels, de toutes les conditions du travail. Elle veille au maintien du salaire ; elle garantit contre les riques professionnels ; elle assure contre la maladie, l'accident, la vieillesse ; elle procure des récréations à ses membres ; elle exerce une juridiction disciplinaire ; elle lutte avec succès contre l'alcoolisme. En un mot, elle élève le niveau moyen de la classe ouvrière.

Il devient banal de dire combien a été décisive l'action du Trade-Unionisme anglais sur la condition des ouvriers : la journée réduite, le salaire augmenté, la vie physique améliorée par une nourriture plus substantielle, la vie intellectuelle accrue par la fréquentation des cours scientifiques, des musées, des bibliothèques, la vie morale assurée par le contact du milieu familial, la capacité technique développée par l'apprentissage, la mortalité abaissée, la criminalité enrayée, la participation de l'ouvrier à la législation économique, la périodicité de congrès revêtus d'une incontestable autorité, l'industrie s'affirmant de plus en plus comme un organisme où les parties se font équilibre, tel est le bilan actuel des unions ouvrières.

Et pour apprécier le chemin parcouru, il suffit de voir dans le bureau de l'usine ou de la manufacture les délégués des

Digitized by Google

ouvriers et ceux des industriels siégeant côte à côte au comité de conciliation. Jadis enflammés de haine les uns contre les autres, ils discutent aujourd'hui pacifiquement les plus graves questions et, traitant d'égal à égal, avec une connaissance approfondie des nécessités pratiques, ils aboutissent à des transactions loyales.

Le développement et le succès de l'association de personnes est un des phénomènes économiques les plus saillants de la fin du siècle. Mais dans l'histoire de ce développement, il est un symptome tout aussi marquant, c'est le succès au moins relatif de la coopération qui est la forme la plus haute et la plus complète de l'association.

La société coopérative réalisant une économie de capital et de travail et parvenant sans frais de publicité à vendre les meilleures marchandises au meilleur marché, accordant, à ses membres une part dans la répartition des bénéfices, et leur permettant de dépenser plus, est un instrument de transformation d'une puissance illimitée. Il ne s'agit plus de ces brusques augmentations du salaire dues aux caprices de l'industrie, à l'arbitraire de la mode, aux calculs des spéculateurs et suivies tout aussi brusquement de contractions tout aussi imprévues du marché, laissant après elles, comme une boueuse écume, le chômage et la misère. Il s'agit d'un accroissement régulier et permanent du revenu, résultant de la diminution du prix des marchandises et de la disparition des intermédiaires inutiles. La coopérative de consommation supprime la fraude et la falsification. La coopérative de production supprime les crises d'abondance. Toutes deux exigent des associés de choix, capables d'épargne, d'ordre, de discipline; n'ayant en vue que l'intérêt général et les principes supérieurs de justice. Toutes deux développent la capacité de l'ouvrier, réforment ses mœurs, lui donnent des vues d'ensemble et l'acheminent vers une meilleure répartition des richesses.

Les coopérateurs sont un peu dans le monde des travailleurs urbains comme les petits propriétaires ruraux dans le monde

Digitized by Google

des paysans, ils prolongent la classe moyenne par en bas. Ils se meuvent dans une zone aux limites mal définies où l'ouvrier et le petit bourgeois se rencontrent et se confondent et où l'élite du prolétariat pénètre dans la classe moyenne.

Or, le nombre des coopérateurs augmente.

Si les premiers essais de coopération tentés par Owen, Fourrier, Saint-Simon ont échoué, c'est parce qu'ils supposaient chez les coopérateurs des qualités exceptionnelles qu'ils n'avaient pas encore. Et s'il y a aujourd'hui un peu partout, surtout en Angleterre et même en Russie avec les Artèles, des exemples encourageants de sociétés coopératives, c'est le témoignage certain du progrès accompli par les travailleurs et la garantie certaine de leurs progrès futurs.

Je dois encore signaler le groupement des intérêts comme l'un des principaux facteurs de la lutte contre le paupérisme. C'est la misère qui explique et, en certains cas, justifie les théories extrêmes; c'est elle qui inspire à des esprits généreux la pensée qu'un bouleversement social apportera le bonheur à tous. Et s'il est absurde de croire que l'État n'ait pas à s'occuper des pauvres, que le bien-être des riches débordera naturellement sur les misérables comme au solstice d'été le Nil gonflé déborde sur les terres desséchées, il est tout aussi absurde de supposer que l'État soit à même de faire disparaître la misère.

Le débat entre la charité légale et la charité privée, entre l'aumône de l'État et l'aumône du particulier, est aussi vieux que le monde; mais s'il est une vérité qui se dégage de l'étude du problème de la misère, c'est la grande efficacité, non pas des fondations charitables, mais de l'association, et notamment des mutualités et des associations d'assurances.

L'assurance ouvrière paraît un mode logique de décharger l'assistance publique d'une partie des charges considérables que le paupérisme lui impose sans grands résultats, et l'assurance ouvrière implique le groupement des intérêts semblables.

L'ouvrier isolé n'est à même ni d'épargner ni de s'assurer.

Si le bourgeois jouissant de revenus réguliers est dans les

Digitized by Google

conditions voulues pour épargner, s'il est capable de payer annuellement des primes à des sociétés solvables qui couvrent des risques connus d'après des calculs de probabilité scientifiquement établis, l'ouvrier n'est pas dans cette situation. Il doit s'assurer contre des risques que les sociétés solvables ne couvrent pas. De plus, une foule de circonstances le mettent dans l'impossibilité de conserver l'épargne, de maintenir le payement des primes et rendent ainsi illusoires les sacrifices accomplis. L'une des éventualités contre laquelle il est surtout difficile de se garantir, c'est le chômage résultant d'une grève ou d'un arrêt de l'industrie et qui, privant l'ouvrier de son travail, le prive de ses revenus.

C'est parce que la liberté individuelle est impuissante que l'on a ici recours tantôt aux groupements organisés par l'État comme en Allemagne, tantôt aux Trade-Unions comme en Angleterre.

La législation allemande a le grand avantage de comprendre l'ensemble de la population ouvrière, elle a le défaut de ne pas couvrir le risque du chômage (1) et d'abandonner l'individu au fonctionnarisme.

Le trade-unionisme anglais a l'avantage de pouvoir couvrir tous les risques d'assurance, y compris le chômage, et de faire appel à la spontanéité morale de l'homme ; il a le défaut de n'englober que 2 millions d'ouvriers sur 5 millions, c'est-à-dire une minorité d'élite.

La perfection, encore une fois, ce serait la liberté organisée pour tous, c'est-à-dire des organismes libres et reconnus comme en Angleterre, étendant l'assurance à la masse comme en Allemagne. Mais que l'assurance soit généralisée ou restreinte, obligatoire ou libre, qu'il s'agisse des Anglais ou des Allemands, elle repose et elle doit toujours reposer sur le groupement des ouvriers du même métier subdivisés d'après le degré de danger inhérent à la profession, et la base fondamentale de tout

(1) BRENTANO, *Die Arbeiter Versicherung*. Leipzig, 1879.

Digitized by Google

système d'assurance, c'est le groupement organique des intérêts semblables.

Les groupements d'intérêts acquièrent donc chaque jour une portée et une signification plus hautes, et les conquêtes de la civilisation ne peuvent qu'accentuer leur rôle. Les peuples soucieux de s'adapter aux conditions nouvelles, c'est-à-dire de progresser, devront agrandir sans cesse le champ de l'association des intérêts.

Alors que les républicains de 1848 et les Chartistes ont éveillé l'attention publique, sans rien changer à la situation matérielle des travailleurs, c'est l'association qui par la renaissance interne des forces populaires a régénéré les classes populaires écrasées sous le poids des erreurs économiques. Elle montre une fois de plus, à côté du système factice visant à l'égalité par l'abaissement des supérieurs, un système plus vrai qui, sans enlever à l'homme l'initiative, sans mettre le capable et l'incapable sur la même ligne, se rapproche de l'égalité par l'élévation progressive des inférieurs.

Elle justifie par ses fruits la profession de foi de Lamennais écrivant (1) : « On nous a demandé : êtes-vous socialiste ? Si l'on entend par là quelques-uns des systèmes qui depuis Saint-Simon et Fourrier ont pullulé de toutes parts et dont le caractère est la négation de la propriété et de la famille, nous ne sommes pas socialiste. Si l'on entend par socialisme le principe d'association admis comme un des fondements principaux de l'ordre qui doit s'établir, oui nous sommes socialiste. »

La vérité de ces paroles, répudiation de l'individualisme et glorification de l'association, devient chaque jour plus évidente. La solution de la question sociale est en partie dans l'organisation et la reconnaissance légale des collectivités d'intérêt. Le problème du groupement des hommes est aussi important que celui de la répartition des richesses, et il y a une connexité intime entre ces deux ordres d'idées.

(1) LAMENNAIS, *Question du travail*, p. 8.

Digitized by Google

Si nous voulons nous prémunir à la fois contre l'atomisation et l'absolutisme, si nous ne voulons ni courir à l'anarchie par l'exaltation frénétique de l'individu, ni aboutir sous la forme du collectivisme bureaucratique à un despotisme qui nous parquerait dans de vastes ateliers nationaux, nous devons rechercher le meilleur groupement possible des forces sociales et, en repoussant la tyrannie de l'État sans exclure le concours de l'État, multiplier les associations douées d'une personnalité collective et d'une vie organique.

1er mars 1894.

(*A suivre.*) A. PRINS.

Digitized by Google

ROMANESQUE [1]

Le lendemain matin, cette tristesse était dissipée. La nuit avait effacé la malheureuse impression de la petite perfidie de M. Limet, et il n'en restait plus que, de temps à autre, une fugitive réminiscence qui mettait une toute petite tache grise dans le rose frais des pensées de Mlle Julie. Car elle était tout à fait joyeuse. Ce n'était plus, comme au moment où elle s'était endormie, « demain », mais « tout à l'heure » qu'il devait venir, et elle était toute à cette pensée. Elle commençait aussi à songer à leur avenir ; elle se retrouvait, à de certains moments, sans s'en douter, dans des projets dont la hardiesse l'étonnait ; elle se voyait, par exemple, marchant doucement autour de Joséphin travaillant, inspiré, et éloignant de lui toute distraction ; ou bien lisant ses manuscrits ; dans tous ces rêves, Joséphin était célèbre et il s'appelait, dans son esprit, « le maître ».

Le jour durant elle fut ainsi, heureuse doucement, bercée de songes bleus ; elle s'en fut faire, après-midi, une longue promenade sur le pavé, vêtue de la robe marguerite qu'elle portait le premier soir où il était venu ; elle avait l'habitude d'assortir ses romances aux costumes qu'elle portait ; durant toute sa promenade, ce jour-là, elle fredonna donc la ballade du *Roi de Thulé ;* et cela cadença doucement ses pensées d'idylle très tendre.

Elle rentra au « château » vers six heures et, après avoir remis la robe de lis de la veille, elle goûta du bonheur à arranger, dans le jardin, au pied de la fenêtre du temple, un

(1) Suite, voir livraison du 15 mars 1894.

Digitized by Google

petit coin pour le recevoir; il y avait là une charmille assez épaisse sous laquelle elle dressa une petite table avec un « tête-à-tête » pour prendre le thé, des bonbons, du rhum et, au milieu de la table, un gros bouquet de clématites qu'elle avait elle-même cueillies.

Il arriva à huit heures précises et la trouva, de nouveau, très rougissante, vraiment émue, pas « garçon » du tout. Elle l'attendait dans le jardin et, de la main dont il serrait la sienne, elle le conduisit vers la charmille :

« Tenez, j'ai préparé cela pour nous deux. Ce sera plus intime.

— Oui, nous pourrons rêver », fit-il, enlevant d'un geste rond, savamment étudié, le caban qui le drapait.

Et ils s'assirent l'un près de l'autre.

On était à la mi-août ; il faisait une tiède chaleur, très pénétrante, très parfumée, qui sortait de la terre saturée, tout le jour, de soleil ardent. Il faisait obscur déjà dans le jardin très touffu sur lequel les grands arbres de la route jetaient leur ombre austère, tandis qu'au delà du pavé la plaine s'étendait encore éclairée de lueurs dernières, étalant très loin la nappe jaune et vert tendre de ses champs, aux tons délicatement confondus, mêlés comme en une aquarelle, dans la clarté confuse de la fin du jour. Gênée, elle regardait, attentive aux bruits du dehors, comme si elle eût craint d'être surprise. Lui parla : il avait, disait-il, passé la journée sur son roman, mais n'avait presque rien fait, le cerveau trop bouillonnant d'idées. C'était toujours comme cela quand il se mettait à la besogne sans y être bien disposé. Mais ses parents le tourmentaient; ils ne comprenaient pas qu'un artiste ne peut travailler régulièrement, que quand il songe il travaille et qu'il doit profiter seulement des moments propices pour s'atteler à la matérielle besogne de la transcription. Le vrai travail de l'artiste, ajoutait-il, c'est le rêve.

« Le rêve... oh! oui, le rêve », murmura-t-elle, écoutant distraitement, les yeux fixés sur la campagne.

Il continua : il était découragé; ses parents étaient de braves gens, certes, mais d'intelligence mesquine, et qui ne pouvaient

Digitized by Google

l'apprécier ; son âme d'artiste étouffait dans ce milieu étroit. Puis ils ne voyaient que le travail lucratif, ne sentaient pas le sacrifice de l'écrivain au noble sacerdoce ; ils ne disaient rien, mais lui s'apercevait bien de leurs déceptions ; ils auraient voulu qu'il gagnât de l'argent, comme s'il ne fallait pas songer avant tout à l'art. Il souffrait horriblement dans cette vie et il avait des idées de suicide.

Ce mot la rendit attentive.

« Oh ! ne dites pas cela ! »

Et elle se rapprocha de lui. Il y avait une demi-heure qu'ils étaient là et l'obscurité s'était faite complète, dans le jardin et sur la plaine, devant eux. De violentes bouffées de parfums forts leur venaient, des parfums indécis, l'odeur des clématites mêlée à celle des foins que l'on coupait et à la senteur fermentée de l'herbe encore pénétrée de soleil.

« Regardez donc », fit-elle.

Elle lui montrait la campagne, la campagne immense et insondable qui, tout au loin, entrait dans le ciel clair. Les grands carrés de blé, que pas un souffle n'agitait, faisaient de larges taches pâles sur un vaste fond noir ; des meules de foin projetaient des ombres molles ; tout au fond, sur une colline qui montait dans le feu du couchant, des arbres grêles découpaient des silhouettes noires, sereines, sur l'embrasement de l'horizon. Le jour, lentement, mourait là-bas. Sous de massifs paquets de nuages roux, une traînée de rose ardent s'amincissait graduellement, reflétée dans un ruisseau qui coupait la plaine et qui paraissait tout rouge, comme un ruisseau de sang vivifiant les champs de blé calmes.

Il parla encore ; elle l'écoutait, tout à fait empoignée, les yeux rivés à l'horizon ; et, indécisément entendues dans ce décor magique, somptueux, ses paroles lui semblaient très douces, les mots creux dont il habillait cette nature merveilleuse se magnifiaient de tout le charme puissant du spectacle ; et, tandis qu'il restait indifférent, préoccupé de ses phrases, elle se laissait aller à une griserie folle ; les parfums de la terre, la pourpre éclatante du soleil couchant, tout cela venait de lui, se résumait en lui ; elle se sentait tout abandonnée.

Digitized by Google

La traînée, rose à l'horizon, s'amincissait toujours et le sang du ruisseau dans la plaine, en même temps s'écoulait. Bientôt ce ne fut plus, au-dessus de la colline, qu'une lueur mauve, doucement dégradée, sous le roux ardent des nuages; enfin, la lueur et les nuages eux-mêmes, lentement descendirent derrière les arbres et le ciel noir s'argenta de lumière discrète; la plaine maintenant était grise et les champs de blé et les meules de foin étaient des taches noires, fantastiques. Le ruisseau n'apparaissait plus que comme une mince ligne d'acier; les arbres du fond noyaient leur silhouette dans le gris triste du ciel; et, tout près d'eux, les grands ormes de la route faisaient des masses sinistres. Le silence formidable qui envahissait tout cela la saisit. Le ciel étendait son lourd manteau de paix sur toute la vie de la nature et pas un frisson n'agitait un brin d'herbe sous la magistrale menace de la nuit.

Joséphin parlait toujours, tachait de phrases pompeuses le silence; et son trouble à elle augmentait, un trouble que jamais elle n'avait éprouvé; c'était, avec une immense appréhension, comme une souffrance aiguë qu'elle ne souhaitait point voir se dissiper; les parfums qu'accentuait la nuit lui faisaient mal aux tempes, lui mettaient dans la tête un bourdonnement, lui gonflaient le cœur. Brusquement, de lourds sang ots lui montèrent à la gorge, des larmes jaillirent, soulageantes et douces. Et sans qu'elle sût comment, cette prière lui vint, avec un tutoiement :

« Tu n'iras plus chez cette Flore, dis? »

Alors lui, théâtral, l'attira sur son épaule, lui mit un baiser dans les cheveux et ils restèrent là, longtemps, elle très heureuse, jusqu'à ce que la vieille bonne vînt leur apporter le thé.

***

Dès ce soir-là, leur mariage fut résolu. Elle l'avait trouvé superbe de délicatesse et de désintéressement : quand elle avait voulu lui exposer sa situation de fortune, il avait déclaré qu'il ne voulait pas savoir; il apportait lui, son avenir brillant et son nom, mais il ne voulait pas agiter de questions d'argent. Il

Digitized by Google

avait dit cela d'un ton très digne et qui ne souffrait pas de réplique.

Mais il paraissait très pressé de se marier; elle aussi, du reste, était fort impatiente, et les lettres qu'il lui écrivait chaque matin, de longues lettres très étudiées qu'elle trouvait admirables d'élan, ne faisaient qu'exaspérer son attente. Elle s'était brouillée avec un vieil oncle qui, à l'annonce de ce mariage, était venu lui faire de la morale, lui conseiller d'attendre au moins que son fiancé eût une position sérieuse. Elle l'avait traité de bourgeois ne pouvant pas apprécier la valeur d'un artiste et l'honneur que c'était pour elle d'en épouser un semblable. Et elle lui avait montré les petites revues littéraires dans lesquelles on parlait de la *Vie lugubre*. L'oncle lui ayant demandé alors, de bonne foi, si le livre s'était bien vendu, elle l'avait presque mis à la porte.

Maintenant, le portrait de Joséphin — un portrait suggestif au caban bien drapé, et les yeux grands ouverts, vers le ciel — occupait la place d'honneur dans le « temple », d'où il avait déjà fait enlever un grand nombre d'images d'écrivains qu'il jugeait secondaires.

Il venait tous les soirs, et ils passaient les soirées sous la charmille, dans le jardin, elle contemplant la campagne, silencieuse, lui commentant le paysage en phrases pompeuses et bien composées. Elle avait là de très grosses et très douces émotions, tandis que lui restait très froid, au fond, échauffé seulement en apparence, dans ses mots. Il continuait à l'appeler « mon beau lis », ma « fleur rare », et, quoique parfois tenté par cette femme désirable, demeurait respectueux, point assez épris pour risquer de gâter, par trop d'audace, la belle impression produite. Du reste, elle avait auprès de lui, très sincèrement, des craintes et des timidités de fillette; il lui revenait des histoires entendues en pension chez les sœurs, des rêves de blancheur immaculée, de vierges et d'anges purs, de virginité douloureuse, qui, mêlés à ses souvenirs de roman, s'exaspéraient en des peurs romanesques. Avec cela, pourtant, elle souffrait de véritables crises de désir inconscient. Toute sa maturité de fille saine, de certains soirs qu'elle était

Digitized by Google

près de lui, lui montait par bouffées brûlantes, lui faisait mal à la tête, l'étouffait en une chaude caresse, aiguë et voluptueuse, et qui finissait, comme le premier soir, en larmes brusques, d'une infinie douceur.

Mais si elle était impatiente de se marier, c'était pour la vie tendre et tranquille, et brillante aussi qu'il lui faisait entrevoir. Il avait dit : « Alors je saurai travailler facilement ; je pourrai donner ma mesure. » Et elle voyait leur vie de travail noble et de succès ; lui faisant des livres, elle soignant tout autour de lui et partageant sa gloire. Elle serait la femme d'un écrivain célèbre, d'un grand artiste, et elle serait fière, fière de lui être quelque chose, fière d'être la première à connaître ses œuvres. Elle mettait dans ces espérances aussi beaucoup d'attendrissement, car elle aimait vraiment ; enthousiasmée au début par les allures d'artiste du jeune homme, elle s'était laissé captiver tout entière, satisfaisant le besoin de dévouement et d'abnégation qui était en elle et qu'elle n'avait jamais dépensé.

Pour le mariage, ils avaient fait de grands projets. Il ne fallait pas se marier comme des bourgeois, banalement ; et elle avait pensé à se marier à minuit ; elle avait lu des romans dans lesquels de semblables mariages étaient décrits, et cela lui paraissait poétiquement mystérieux ; il voulait bien et il songeait à des costumes symboliques, il avait eu une idée qui avait transporté la jeune fille : lui serait habillé en chevalier du Graal et elle en Valkyrie. Elle ne savait pas bien ce qu'était le Graal et il lui avait raconté, aussi vaguement qu'il la connaissait, la légende.

Seulement, le curé refusa et le mariage en costumes symboliques et le mariage à minuit. Ce fut un contre-temps qui les ennuya fort tous deux, lui parce qu'il espérait étonner la ville, elle parce que le romanesque lui tenait toujours fort à l'esprit.

Mais ils durent bien se résoudre à se marier comme tout le monde. Ils cherchèrent seulement à faire un grand mariage, un mariage somptueux et dont on parlerait. Ils invitèrent donc toutes les notabilités de l'endroit ; mais la plupart, avec des excuses, déclinèrent l'invitation, parce que l'oncle de Julie répandait en ville des bruits étranges, parlait d'exploitation,

Digitized by Google

assurait que sa nièce était folle et que le jeune Rabacque profitait de cette folie. Seuls les habitués du samedi et quelques bourgeois acceptèrent.

Le mariage fut célébré au commencement d'octobre. Les témoins de Julie étaient le secrétaire communal et l'instituteur. Rabacque avait voulu comme témoins des « hommes de lettres » et il avait choisi l'imprimeur de l'*Avant-Coureur*, M. Dugnol, et un poète qu'il avait fait venir de Paris, un poète célèbre, expliquait-il, qui était son meilleur ami. Ce jeune homme arriva la veille; la nouvelle de sa venue s'était répandue en ville et tout le monde l'attendait. Joséphin était à la gare avec l'instituteur, pour le recevoir, et ce dernier fut très étonné de voir débarquer un grand diable à figure exotique, au teint cuivré, à la barbe et à la moustache noires, vêtu d'une longue redingote serrant la taille, très fermée et ne laissant voir que le col, sur lequel s'enroulait trois fois une large cravate terminée en un nœud énorme; des cheveux longs, noirs, crêpelés, faisaient un bourrelet sous un haut de forme à larges bords plats. Il blagua Joséphin, lui parla de son « patelin », qui avait l'air « très embêtant », lui demanda s'il épousait « de la galette », en un langage qui scandalisa l'instituteur.

En ville, l'ami de Joséphin fit sensation; on se chuchotait son nom, que l'*Avant-Coureur* avait publié en annonçant son arrivée. Le soir, dans les cabarets, avec Joséphin, il se grisa affreusement.

Le lendemain, à la noce, il se présenta avec sa redingote, sa cravate et son chapeau à larges bords, très important et très familier. On se réunissait au « château », dont la porte était flanquée d'une marquise à lignes rouges tranchant sur le rose cru de la façade. M^lle^ Duffaut était vêtue de blanc : une robe fuseau, très montante, qui lui moulait le buste solide. Il faisait très triste ce jour-là; les premières bises de l'automne chassaient des feuilles mortes sur le pavé et secouaient avec un bruit lugubre la toile mal assujettie de la marquise. Sur la campagne, un voile épais était tombé, un voile de gaze blanche salie, et de larges gouttes de brouillard tombaient des

Digitized by Google

arbres, lourdement. Cela avait gâté à la jeune fille le bonheur du réveil de ce jour attendu.

Vers dix heures, on avait apporté un bouquet de fleurs d'oranger envoyé par Joséphin; les fleurs, expédiées de Bruxelles, étaient un peu flétries, et cela lui fit encore une triste impression. Mais elle trouva sur la carte de Joséphin un dystique qu'elle lut avec bonheur; cela la consola, la remit de belle humeur. Elle descendit dans le « temple » que, la veille, elle avait longuement arrangé, afin que tout y fût bien en évidence.

Joséphin arriva vers dix heures et demie, emmenant son ami de Paris dans son costume étrange. Tous deux avaient l'air très fatigué.

« Mon vieil ami Adhémar Ducharmu », présenta Joséphin.

Et le nouveau venu, sans façon, tendit la main à Julie, ajoutant :

« Vous savez, embrassez-vous, ne vous gênez pas pour moi; je suis de la maison, n'est-ce pas? Alors, vous partez ce soir pour Paris? C'est embêtant, moi je serais bien resté ici quelques jours; c'est rigolo ce trou. »

Les invités arrivaient; à chacun Joséphin présentait Ducharmu avec la même formule qu'à Julie. Il ajoutait seulement : « un littérateur distingué ». Et le littérateur distingué parlait beaucoup, à tout le monde, faisant entretemps grand honneur au porto et au madère qu'on avait servi.

A onze heures, la vieille bonne, qui était très émue et qui causait à l'écart avec les vieux Rabacque, dépaysés et émus eux aussi, vint dire que les voitures étaient là. On en avait emprunté aux bourgeois de la ville, comme cela se faisait toujours, et sur le pavé s'allongeait une file d'équipages de tout genre et de tous formats. Joséphin fit signe à son père d'approcher et le vieux cordonnier, gêné dans l'habit qu'il mettait pour la première fois de sa vie, vint gauchement offrir le bras à Julie, tandis que Ducharmu criait :

« Est-il veinard! ce papa... »

Il y avait beaucoup de monde sur le pavé; toutes les bourgeoises de la ville étaient là pour voir. Quand Ducharmu

Digitized by Google

parut, on se bouscula en chuchotant : « C'est le Parisien », et il y eut des murmures lorsque l'ami de Joséphin, passant la tête par la portière de la voiture, hasarda, impertinent : « Qu'est-ce que c'est que ces types-là?... »

A l'hôtel de ville, tout se passa rapidement. M. Limet, M. Dugnol et l'instituteur, sanglés dans leur habit, se montraient visiblement vexés de la tenue de Ducharmu, le quatrième témoin. Joséphin répondit à la question traditionnelle de l'officier de l'état civil, un « oui » sonore et tragique, en agitant sa chevelure. Les dames le trouvèrent très bien. A l'église, il y avait foule et Ducharmu, pendant qu'on attendait le prêtre, causa de nouveau un scandale, en demandant tout haut à Joséphin, en désignant un tableau :

« Dis donc? de qui c'est-y çà? »

Joséphin ne répondit pas. Il se tenait très droit devant sa chaise, une main au dossier, l'autre arrangeant sa chevelure, constamment; Julie était agenouillée, pliée en deux, le buste faisant craquer la taille et soulevé, à intervalles, par de petits spasmes. Quand, le prêtre venu, elle se releva pour recevoir l'anneau, elle avait les yeux rouges.

En sortant de l'église, on se rendit directement à l'hôtel de l'*Oiseau d'or*, où devait être servi le repas de noce, qui fut très animé. Au dessert, Ducharmu, allumé, porta un toast à la mariée; il y parla en termes amphigouriques du génie de Rabacque, son vieil ami, son compagnon de luttes, et appela Julie successivement Egérie, Béatrice et Mme de Warens. Le toast eut du succès. Encouragé, Ducharmu se lança tout à fait, récita des monologues, dit des vers et finit même par chanter une chanson de Bruant, qui, le champagne aidant, passa sans protestation. On commençait à le trouver charmant.

A cinq heures, les mariés se levèrent ; ils devaient prendre le train pour Paris et Julie devait aller s'habiller. Ducharmu, qui repartait à Paris en même temps qu'eux, les suivit.

La nuit tombait quand ils arrivèrent au château. Le pavé était humide de brume, et de grosses gouttes continuaient à tomber des arbres dans le jardin ; le vent battait la marquise avec un bruit lugubre. Dans la maison, il faisait bon ; la vieille

Digitized by Google

bonne avait fait du feu partout et cela sentait le bien-être et le calme. Julie laissa dans le temple Joséphin et Ducharmu enfoncés dans une conversation, et s'en fut à sa chambre pour s'habiller. Elle n'alluma pas la lampe, resta dans l'obscurité que coloraient chaudement les lueurs d'un grand feu ouvert. Et machinalement, en s'habillant, elle regarda au dehors. La plaine, devant elle, était morne et froide, les arbres dans le brouillard étaient secoués de longs frissons qui les balançaient tristement; la ligne rousse, à cette heure presque noire des arbres, s'enfonçait dans un grand trou de mystère inquiétant. Elle fut secouée d'une appréhension qu'elle ne s'avoua pas. Elle regarda encore la plaine sur laquelle l'obscurité se faisait compacte, grise, ne laissant plus voir qu'à peine les arbres dont les feuilles se détachaient et disparaissaient comme anéanties dans la fumée du brouillard. Le silence sur la campagne était poignant. Dans la maison, on entendait le claquement du vent sur la marquise, puis les voix de Ducharmu et de Joséphin, et, aussi, comme venant de loin, un vague hoquet de sanglots : c'était la vieille bonne qui pleurait, dans la cuisine.

Julie, le cœur serré, s'attardait; il faisait bon dans sa chambre et un désir inconscient la prenait de rester là le plus longtemps possible. Elle s'assit sur son lit. Mais brusquement, au bas de l'escalier, la voix de Joséphin se fit entendre impérative :

« Allons, Julie! nous devons partir! »

Et la voix de Ducharmu ajoutait :

« Ah! mon vieux, quand une femme doit s'habiller... »

Elle eut un soubresaut, mit son chapeau, descendit, alla dire au revoir à la bonne, qui pleurait toujours, dans la cuisine. En sortant de la maison chaude, intime et calme, elle sentit comme un grand déchirement; il lui semblait qu'elle abandonnait quelque chose d'irrémédiablement perdu. Et, jusqu'à la gare, dans la voiture où il faisait froid, elle crut entendre le lugubre mugissement du vent battant la marquise, et les sanglots de la vieille bonne, dans la maison si chaude.

***

Digitized by Google

Ils passèrent huit jours à Paris. Rabacque eût voulu y demeurer plus longtemps, mais Julie le pressait de rentrer chez eux, dans un constant désir de revoir le pavé et le château, une réelle nostalgie qui l'avait prise dès le départ et n'avait fait que s'accentuer avec l'éloignement. La grande tristesse du soir des noces, pourtant, s'était adoucie; il n'en restait plus qu'une appréhension sourde, sans causes apparentes, mais qui s'obstinait sous toutes ses pensées, sous toutes ses distractions, sous le vrai bonheur qu'elle éprouvait à être la femme de Joséphin qu'elle aimait sincèrement; mais dans le calme qui s'était fait, dans le grand relâchement de ses nerfs surmenés durant les deux derniers mois, elle avait toujours la jolie vision d'un avenir très tendre, d'une vie sereine de travail brillant et d'attachement romanesque qu'ils devaient goûter là-bas, à deux, dans la petite ville; et elle avait hâte de rentrer chez eux, de prendre possession de cette vie-là, tourmentée d'une peur de la voir lui échapper, s'évanouir devant une trop longue attente.

Paris, du reste, lui avait fourni des impressions malheureuses. Elle s'attendait à voir, avec Joséphin, tous ces grands artistes qu'il disait connaître et que, si longtemps, elle avait admiré de loin religieusement, comme des êtres inaccessibles. Mais Joséphin ne lui avait présenté que des poètes et des romanciers du genre de Ducharmu, dont elle n'avait jamais entendu prononcer les noms, qui la traitaient un peu dédaigneusement, en jeunes vieux que la femme a désabusés, et qui parlaient à Joséphin avec des familiarités aux réticences blessantes. On lui disait : « Ce vieux Rabacque! qui aurait jamais cru qu'il se serait marié!... » Et Ducharmu avait un jour déclaré devant elle, en parlant de la noce: « C'est embêtant que cet animal m'ait fait partir comme cela, tout de suite; je suis sûr que moi aussi j'aurais subjugué une héritière... »

Joséphin la conduisait, pour voir ses amis, dans ce qu'il appelait des milieux littéraires; c'étaient généralement des cafés où elle se sentait mal à l'aise, coudoyée par des gens de mine triste, d'allure bohème, où tout le monde buvait de l'absinthe et où l'on jouait les consommations aux cartes. Et

Digitized by Google

chaque fois que, après de nouvelles présentations, Julie, seule avec son mari, lui demandait : « Qu'est-ce qu'il a fait celui-là? » Joséphin répondait : « Il travaille à un livre, quelque chose d'épatant! »

Elle avait absolument voulu se faire conduire à Tortoni, dont elle avait entendu parler, pour voir les écrivains célèbres qui le fréquentaient. En haussant les épaules, il avait fini par y aller, disant qu'il n'y avait là que de vieux bonzes. Ils y restèrent une heure et il lui montra, avec beaucoup de dédain, trois ou quatre célébrités. Il ne les saluait pas, avait l'air de ne pas les connaître, et comme cela étonnait fort la jeune femme, il lui expliqua qu'il avait eu « des histoires » avec eux, des discussions littéraires.

Cela la contraria, et elle fut tout à fait attristée lorsque, au bout de quatre jours, Joséphin la quitta à onze heures en la reconduisant à l'hôtel, parce qu'il devait voir ses amis dans des endroits où il ne pouvait pas la conduire. Le premier soir, les larmes lui vinrent aux yeux, et lui se fâcha, lui déclara qu'elle devait s'habituer à cela, que cela arriverait encore, qu'un artiste devait rester « dans le mouvement », devait vivre beaucoup. Les sorties se répétèrent chaque soir; il rentrait fort avant dans la nuit. Mais le lendemain matin, il lui annonçait toute sorte de choses brillantes : il avait vu le directeur de tel théâtre qui lui demandait une pièce ; le fameux Untel, du *Figaro*, lui avait dit qu'on n'attendait que ses chroniques pour les bien accueillir ; il avait un éditeur pour la *Vie lugubre;* et il donnait force détails de circonstances qui ne pouvaient laisser soupçonner la fantaisie. Elle était alors consolée, se reportait à ses espérances de jolie vie à deux, de succès et de notoriété pour lui, de fierté pour elle. Elle oubliait les impressions tristes des cafés aux « milieux littéraires », à l'atmosphère d'irrégularité et de bohème indolente et gouailleuse.

Quand ils repartirent enfin, reconduits à la gare par Ducharmu, annonçant « qu'il reviendrait un de ces jours », ce fut une grosse joie qu'elle laissa se manifester dans un grand soulagement, dans un emportement heureux d'enfant. Il lui semblait qu'elle était avec lui pour la première fois et que

Digitized by Google

commençait seulement leur voyage de noces. Elle lui parla avec attendrissement, dans le train, de leur maison où il faisait si chaud et si bon, où ils allaient être si bien à deux :

« Nous allons faire de beaux livres », dit-elle.

Lui, silencieux, dans le train, paraissait réfléchir. Elle questionna :

« A quoi penses-tu? »

Alors il parut se décider à parler d'une chose qui l'ennuyait :

« Je voudrais te proposer de faire une affaire. Tu comprends, moi, j'ai ma dignité ; je ne veux pas qu'on dise que je ne gagne pas ma vie, que je n'ai pas de position. Alors, j'ai pensé à ceci : Je crois que Dugnol, si on lui laissait l'impression, céderait volontiers l'*Avant-Coureur*. Eh bien, il y a quelque chose à faire avec cela. Le journal est mal fait, Dugnol ne sait pas écrire; si je l'avais, je pourrais le transformer, lui donner une tournure littéraire, le faire paraître deux fois par semaine, en faire un vrai journal enfin; puis, là-dedans, je pourrais me produire, écrire tout ce que je pense, donner libre cours à mon imagination ; je serais rédacteur en chef, tu comprends... »

Elle l'écoutait, tout de suite emballée, séduite par cette idée d'avoir un journal à eux et d'y voir son nom en tête. Elle demanda :

« Est-ce que cela coûterait cher?

— Oh! je crois que Dugnol céderait pour deux mille francs.

— Mais alors, pour faire paraître le journal!

— Ah! tu comprends, pour le faire paraître, il faudrait un peu d'argent au commencement; oh! pas beaucoup; et puis cela rapporterait vite; ce serait une très bonne affaire, au bout de trois mois, nous gagnerions de l'argent. »

Ce fut entendu tout de suite. Elle était enchantée; l'idée des deux mille francs à verser comme cela, d'un coup, lui avait donné un instant une inquiétude ; l'esprit de prudence des générations de commerçants dont elle était issue n'était pas complètement effacé en elle et ce serait la première fois qu'elle toucherait au capital dont elle n'avait jamais dépensé que la rente. Mais, comme Joséphin le disait, ce serait une bonne affaire : l'*Avant-Coureur*, rédigé par lui, aurait tout de suite la

Digitized by Google

vogue que Dugnol n'avait pu lui donner et l'on gagnerait de l'argent. Puis elle verrait, deux fois par semaine, la signature de son mari sous les articles du journal.

Il acheva de l'enthousiasmer :

« Tu pourrais toi-même t'essayer; je suis sûr que si tu voulais... »

Ils décidèrent d'aller voir Dugnol dès le lendemain. Et le voyage s'acheva dans des projets, et dans des chiffres scrutant les bénéfices certains de l'entreprise. Joséphin tira de sa poche une feuille de papier sur laquelle il fit le plan du journal transformé, avec, sous le titre, la mention : « Rédacteur en chef : Joséphin Rabacque », et, dans les colonnes, des titres d'articles avec sa signature et même celle de Julie.

Ils arrivèrent au château vers le soir; il faisait encore très triste et très froid dans la campagne, mais ce retour chez elle donna à Julie une joie infinie. La vieille bonne, prévenue, avait chauffé la maison et une grosse lampe éclairait le temple d'une lumière intime; elle se promena dans toute la maison, heureuse de la retrouver, comme si son absence eût duré très longtemps; elle goûta un plaisir d'enfant à conduire Joséphin dans tous les coins qu'il n'avait pas encore vus et, dans sa chambre à coucher qui devenait leur chambre, elle se mit à pleurer de bonheur, se pendit à son cou, transportée d'une passion exaltée à l'idée d'être sa femme là, avec l'impression que c'était seulement ce jour-là qu'ils étaient mariés.

Lui, satisfait de son consentement empressé au projet du journal, était aimable; ils soupèrent gaiement et elle passa une soirée délicieuse, à côté de lui, dans le temple bien chaud, à causer de « notre journal ». Il avait recommencé un plan, dans le format de l'*Avant-Coureur*, cette fois, et avec les moindres détails de titres et de signatures surtout Il devait y avoir d'abord, à chaque numéro, un premier article de lui, puis une chronique, de lui encore ou d'elle quelquefois, des échos de la ville où on ferait « enrager » l'administration communale et tout le monde, puis encore un bulletin littéraire, des vers et une correspondance de Paris qu'on demanderait à Ducharmu. Elle demanda :

Digitized by Google

« Et le feuilleton?

— Ah! le feuilleton, il faudra chercher...

— Mais ton roman? Si nous donnions ton roman en feuilleton?

— C'est que, tu sais, il n'est pas fini, expliqua-t-il, gêné.

— Ça ne fait rien, on peut toujours commencer; tu achèveras au fur et à mesure. Puisque tu dis qu'il est tout entier dans la tête, tu feras cela facilement. »

Mais il ne voulut pas. Il allait avoir déjà beaucoup de besogne pour le journal et il ne pouvait s'astreindre encore à ce travail régulier supplémentaire. Seulement, ou pouvait, dès à présent, annoncer la prochaine publication. Et il rédigea un avis que l'on mettrait en tête du journal : « L'*Avant-Coureur* commencera prochainement la publication en feuilleton d'un roman destiné à produire grande sensation dans le monde des lettres, et dont la critique parisienne a, d'avance, signalé la haute signification. Cet ouvrage, dont nos lecteurs auront la primeur, est la *Vie lugubre*, œuvre de psychologie moderne, par notre rédacteur en chef, Joséphin Rabacque. »

La rédaction de cet avis les occupa pendant plus d'une demi-heure; ils recommencèrent plusieurs fois, mettant le titre et le nom de l'auteur en vedette.

Quand ce fut fini, Julie pria timidement :

« Tu devrais me le laisser lire. Je suis si impatiente...

— Quoi donc?

— Mais ton roman... »

Il prit un air solennel :

« Cela jamais; je ne livre jamais une œuvre inachevée; la pensée de l'artiste doit apparaître dans son entièreté; il ne peut en donner d'incomplets fragments. L'œuvre en gestation ne doit être connue que de son auteur, afin qu'aucune appréciation prématurée ne puisse l'influencer.

— Oui, mais à ta femme pourtant?...

— Quand il s'agit de l'œuvre d'art, de la pensée, la femme ne doit plus compter. »

Cela était dit d'un ton sec et solennel qui lui fit mal. Mais comme il avait l'air contrarié, elle n'insista pas. Et ils repar-

Digitized by Google

lèrent du journal, ce qui, de nouveau, lui donna de la joie. Ils cherchèrent un feuilleton à publier avant la *Vie lugubre*, en attendant. Elle proposait des romans qu'elle avait lus, la *Main coupée*, *Werther*, *la Femme du mort*, *René*... Mais il finit par décider qu'il donnerait plutôt, en attendant, des nouvelles de jeunes, de ses amis de Paris. Il fallait, ajouta-t-il, relever le feuilleton, il y avait une réforme à introduire là, dans un sens favorable à la littérature, il fallait faire l'éducation du public.

Il eut, là-dessus, toute une dissertation, qu'elle écouta confusément, ravie, tout à fait heureuse et très fière. Son rêve lui paraissait réalisé ; elle était la femme d'un écrivain dont elle n'eût osé croire qu'on pût mettre la valeur en doute ; elle avait une part dans ses projets, dans son sacerdoce. Et son imagination s'échauffait ; entrevoyait des succès fantastiques Pendant que Joséphin parlait, elle entendait le vent qui, au dehors, comme huit jours auparavant, meuglait tristement ; mais cela lui donnait cette fois une impression de bien-être, de chaude sécurité béate. Elle était très contente, ne souhaitait rien, sûre de l'avenir.

Après avoir fait encore un projet d'affiche annonçant la transformation de l'*Avant-Coureur* et proférant, en grosses lettres, le nom du rédacteur en chef, ils se couchèrent, satisfaits, Joséphin tout à fait à l'aise, comme si la maison, toujours, lui eût appartenu.

***

Le lendemain, ils furent trouver Dugnol et lui parlèrent de l'affaire. C'était lui-même qui en avait soufflé l'idée à Rabacque en lui disant que ça marchait très bien, mais que lui n'avait pas le temps de s'en occuper, absorbé par son imprimerie et son commerce, qu'il eût fallu à la tête de l'entreprise un homme de talent comme lui, Joséphin, qui pourrait y consacrer du temps. Il n'avait, du reste, pas parlé de chiffres au jeune homme.

Dès les premiers mots, lorsque les jeunes gens eurent entamé le sujet, il s'enferma dans toute sorte de réticences,

Digitized by Google

de feintes hésitations. Au fond, assurait-il, il ne désirait pas beaucoup céder l'*Avant-Coureur*, il tenait à ce journal. D'ailleurs, il gagnait de l'argent ; s'il n'y avait pas énormément d'abonnés, il y avait les annonces. Et on ne lâche pas comme ça une affaire qui rapporte.

« Pourtant, objecta Joséphin, vous m'aviez dit...

— Oui, je vous avais dit que si je trouvais une occasion avantageuse... Mais il me faudrait pour cela au moins cinq mille francs. Et comme vous n'avez pas envie de donner cela, n'est-ce pas? continua-t-il, il vaut mieux ne plus en parler.

« Cinq mille francs ! » Ils se récrièrent ; Julie très saisie à l'idée de cette somme. Elle voulait partir tout de suite, ne plus parler de l'affaire devant de semblables prétentions ; mais son mari la retint, tenant bon.

« Cinq mille francs ! non ça, c'est vraiment trop, Dugnol. » Et ils discutèrent, l'imprimeur luttant pied à pied, faisant de successifs rabais, trouvés toujours insuffisants. Il s'arrêta à trois mille cinq cents francs, déclarant qu'il n'irait pas plus loin. Julie ne disait rien ; mais Joséphin finit par acquiescer :

« Trois mille cinq, soit, c'est entendu. »

Il ajouta, s'adressant à sa femme, comme pour s'acquitter d'une simple formalité :

« N'est-ce pas? »

Et, sans même prêter attention à sa réponse, il aborda avec l'imprimeur la discussion des détails.

« Trois mille cinq, oui, disait Dugnol, mais il me faut un contrat me réservant l'impression du journal. »

Il leur fit alors des prix, des prix exorbitants, mais que Joséphin accepta, ne connaissant rien, du reste, à cette partie matérielle, la traitant presque avec dédain. Il fut convenu que l'imprimeur préparerait un contrat que l'on signerait deux jours plus tard.

Quand ils sortirent, Julie, très effrayée, ayant conscience vaguement d'avoir été trompée, ne dit rien, soucieuse et inquiète. Joséphin la regarda et lui confia, l'air soulagé et avec une moue de dégoût :

« Ah ! tu ne saurais croire comme je suis content d'avoir

Digitized by Google

fini cette affaire; rien ne m'écœure comme ces discussions d'argent; c'est si mesquin!

Elle hasarda, timidement :

« Trois mille cinq cents francs, tu ne crois pas que c'est trop?

— Non, non, l'affaire est excellente.

— Tu es sûr? Et l'impression? cela va coûter si cher... »

Alors il l'interrompit, sèchement :

« Écoute, il ne faut pas que les femmes se mêlent de ces choses-là. Je t'en prie, laisse-moi faire mes affaires : je connais cela mieux que toi, n'est-ce pas? »

Elle se tut, saisie devant ce ton, et elle dut retenir des larmes qui lui montaient aux yeux, très lourdes.

Mais, encore une fois, en rentrant au château, sa tristesse d'un instant se dissipa, Joséphin s'étant mis à préparer déjà son premier numéro, et lui communiquant les phrases une à une, admirant lui-même très fort ce qu'il faisait. Il avait commencé par un article-programme annonçant en termes ronflants la transformation du journal et son passage en ses mains. Il y parlait du sacerdoce de la presse, du quatrième pouvoir, de l'évolution du journalisme vers une forme plus littéraire, des générations nouvelles, du rôle d'éclaireur des masses. Quand il eut fini, il signa : « Le rédacteur en chef : Joséphin Rabacque. »

Puis il rédigea aussi une note, destinée à être imprimée en caractères gras : « Toutes les communications doivent être adressées à M. Joséphin Rabacque, rédacteur en chef de l'*Avant-Coureur*. »

Julie suivait tout cela, de nouveau passionnée, tout à fait emballée, ne songeant plus du tout à l'argent. Elle écoutait les phrases, émerveillée, s'employant à chercher du papier, à sécher les feuillets et à les numéroter. Elle songeait déjà à l'effet que cela allait produire en ville.

Ils s'occupèrent aussi de la correspondance parisienne, qui leur paraissait indispensable; il fallait tout de suite écrire à Ducharmu. Comme Joséphin s'y préparait, il eut un cri :

« Mais nous n'avons pas de papier à lettres?

Digitized by Google

— Comment? en voilà, objecta Julie, en lui en apportant.

— Mais non, mais non, tu comprends bien, ça n'est pas sérieux, il faut du papier à vignette et des enveloppes. Il faut en commander immédiatement à Dugnol. »

Il confectionna des modèles avec, pour le papier et pour l'enveloppe, le titre du journal et le nom du rédacteur en chef, bien en vedette. Comme il allait partir chez l'imprimeur, Julie, qu'une grosse impatience tourmentait, le retint :

« Et les affiches? hein, si tu faisais aussi faire les affiches? Comme cela on saurait en ville... »

Il fut du même avis. Et on fit encore le modèle de l'affiche: « A partir du 1er novembre, l'*Avant-Coureur*, politique, artistique et littéraire, paraîtra deux fois par semaine, sous la direction de Joséphin Rabacque, rédacteur en chef, et avec la collaboration d'écrivains en renom. »

Enfin, comme il était à la porte déjà, Julie le rappela encore pour lui communiquer une idée : sur le papier, il fallait mettre un symbole, deux plumes entrecroisées, cela ferait bien. Et, comme il consentait, elle lui prit, toute joyeuse, la tête dans les mains et l'embrassa plusieurs fois, transportée de plaisir.

Quand il revint, il était radieux; il avait aussi commandé à Dugnol des cartes de visite avec la mention de sa qualité de rédacteur en chef, et l'imprimeur lui avait promis le papier pour le lendemain.

La journée s'acheva, tout à fait heureuse, en arrangements et en commandes. Évidemment, il fallait au journal un bureau. Il fut convenu que l'on convertirait un petit salon qui se trouvait au rez-de chaussée en salle de travail. Ils furent ensemble commander une grande table, des rayons et un tapis vert; et ils accumulèrent les fournitures de bureau, prirent des rames de papier blanc pour la « copie », des douzaines de porte-plumes, des encriers, des crayons noirs et bleus, du buvard, des pains à cacheter, des pique-notes. Puis il fallait encore une plaque pour la porte de la maison : « L'*Avant-Coureur*, direction, rédaction et administration », et une autre pour la porte du bureau : « Cabinet du rédacteur en chef ».

Digitized by Google

Le soir, ils s'aperçurent encore qu'ils avaient oublié une foule de choses; ils n'avaient pas pensé à l'encre verte, et Joséphin ne trouvait des idées qu'en écrivant à l'encre verte.

Le lendemain, ils attendirent le papier à lettres avec une impatience fébrile; il n'arrivait pas et Joséphin courut deux fois chez Dugnol; enfin, vers midi, il revint avec quelques feuilles et quelques enveloppes que Julie contempla, longuement; et ils en oublièrent leur déjeuner : Joséphin écrivit tout de suite à Ducharmu, puis encore à trois autres personnes à qui, pourtant, il n'avait rien à dire; la jeune femme était en extase et elle voulut, elle aussi, écrire une lettre, chercha, finit par envoyer un mot à M. Limet pour lui rappeler que c'était le lendemain samedi.

Ils passèrent l'après-midi à arranger le bureau. Il avait sorti d'une malle des croquis et des eaux-fortes de grands artistes parisiens, disait-il, des dessins étranges que Julie ne comprenait pas bien et qu'elle trouvait affreux, sans oser le dire; il en garnit les murs. Le soir, ils sortirent pour jouir de l'effet du papier à lettres que, certainement, les destinataires des lettres avaient déjà dû montrer.

Tout le monde le savait, en effet. Dans la Grand'Rue qu'ils longèrent toute, on les regardait, des amis s'arrêtaient pour féliciter Joséphin; et le secrétaire communal qu'ils rencontrèrent demanda, inquiet, quelle attitude il comptait prendre à l'égard de l'hôtel de ville. Julie goûta ce soir-là les joies du triomphe. C'était cela la célébrité; tout le monde regardait son mari, tout le monde s'occupait de lui, c'était l'homme du jour. La fâcheuse impression des trois mille cinq cents francs à verser était loin, très loin; elle voyait l'avenir et le succès sûr, et elle aussi était quelqu'un, c'était un peu aussi auprès d'elle que M. Limet s'enquerrait de l'attitude qu'on allait prendre. On avait déjà peur d'eux.

Et elle fut tout à fait grisée quand, au moment où ils s'en retournaient chez eux, survint le bourgmestre, qui invita son mari à venir prendre un de ces jours un verre de bourgogne chez lui, pour causer un peu.

Le lendemain matin, de bonne heure, Joséphin s'en fut

Digitized by Google

chez Dugnol pour savoir si les affiches allaient être placardées; Julie et lui tenaient beaucoup à ce qu'elles le fussent avant le soir, parce que c'était samedi, qu'ils comptaient recevoir les anciens membres du petit cénacle et qu'ils espéraient juger ainsi de l'impression produite. Les affiches étaient faites; mais Dugnol fit remarquer qu'il fallait, avant de les faire apposer, que l'affaire fût tout à fait arrangée, le contrat signé et l'argent versé. Joséphin alors rentra au château; il dit d'abord à sa femme de s'habiller parce que c'était le moment d'aller terminer l'affaire chez Dugnol; elle s'habilla et, comme ils étaient sur le point de partir, il ajouta simplement :

« Ah! n'oublie pas l'argent, n'est-ce pas? »

Elle eut un moment de surprise. L'argent : elle n'y pensait plus depuis deux jours, toute sous le charme des préparatifs. Elle questionna :

« Comment? il faut payer tout de suite?

— Mais oui, il vaut mieux en finir, n'est-ce pas? »

Alors, elle monta dans sa chambre, sans rien dire, mais le cœur serré, lourd, de nouveau, d'une inquiétude confuse. Et elle redescendit avec quatre titres de mille francs qu'ils allèrent vendre chez l'agent de change de la ville. Chez Dugnol, il signèrent un contrat préparé par l'imprimeur, le chargeant de l'impression à des prix qu'il fixait, pendant trois ans; et Joséphin, à qui Julie avait passé l'argent, allongea négligemment les trois mille cinq cents francs, sous les yeux de la jeune femme, très préoccupée.

Heureusement, la vue de l'affiche, dont Dugnol montra un exemplaire, amena une diversion; le grand papier rouge sur lequel se détachait, en grosses lettres, le nom de son mari, ramena Julie sous le charme, lui donna, encore une fois, une grosse joie d'enfant; elle voulut emporter une des affiches pour la conserver. Et quand ils rentrèrent chez eux après avoir décidé avec Dugnol qu'ils enverraient de la « copie » dès le lundi pour leur premier numéro qui devait paraître le samedi suivant, la triste impression de la matinée était dissipée et tous deux ne parlaient plus que de l'effet qu'allaient faire les affiches sur les murs de la ville, après-midi.

Digitized by Google

Après le repas, Joséphin déclara qu'il allait faire un article et se mit à la besogne dans le bureau ; mais vers trois heures, il s'interrompit, n'y tenant plus, proposa à Julie d'aller faire un tour en ville, pour voir si Dugnol avait bien fait placarder les affiches. Elle courut s'habiller, agitée par une folle impatience, elle aussi.

A cent pas de la maison, au coin du « pavé » et de la place, elle s'écria :

« Il y en a une là ! »

Et elle montrait un groupe de femmes devant une grande tache rouge. Elle voulait aller regarder de près, radieuse, rose de plaisir. Mais il la retint, lui ordonna de feindre l'inattention, de passer sans regarder. Elle obéit. Elle sentit son cœur battre très fort quand, lorsqu'ils furent arrivés en face de l'affiche, elle eut la sensation qu'on les examinait et qu'on parlait d'eux ; elle n'avait ressenti qu'une fois en sa vie une émotion pareille : c'était, enfant, à une distribution des prix où elle jouait dans une pièce, en entrant en scène. Et cette émotion, très violente et très douce, une gêne énorme qui la rendait heureuse, se reproduisit plusieurs fois au cours de leur promenade ; il y avait des affiches à tous les coins de rues, et devant toutes des groupes stationnaient d'où s'élevait une rumeur à leur passage.

Quand ils rentrèrent chez eux, ils étaient tous deux très grisés. Joséphin avait pris un air plus important et plus théâtral encore que de coutume et Julie le contemplait, les yeux allumés d'admiration tendre.

Le soir, tous ces messieurs arrivèrent. Ils furent unanimes à déclarer formidable l'effet produit en ville. Certainement, le premier numéro du nouvel *Avant-Coureur* allait avoir une vente énorme et Dugnol ferait bien d'en tirer beaucoup. On ne parlait que de cela et déjà l'on attendait avec impatience le samedi suivant. M. Limet fut plein de prévenances pour Joséphin, qu'il prit à part pour lui parler d'une affaire qui occupait le conseil des hospices, une nomination à faire et sur laquelle il aurait fallu dire un mot dans le journal ; il lui fit aussi des offres de service pour les séances du conseil communal, dont il

Digitized by Google

avait l'habitude de fournir au journal les comptes rendus revus par le bourgmestre. Joséphin, protecteur, déclara qu'il verrait et écouta ensuite, complaisamment, un nouveau motif de la cantate que lui sifflota l'organiste, et une confidence de l'instituteur qui le mit dans le secret de ses instances auprès de l'administration pour obtenir une augmentation de traitement. Tout le monde s'empressait autour de lui et Julie, allongée sur son fauteuil Récamier, les yeux mouillés, le regardait, fascinée. Elle ne prêta pas attention à une conversation entre Dugnol et M. Limet et que ce dernier ponctua d'une tape amicale sur le ventre de l'imprimeur, en l'appelant : « Gros malin! » .

(*A suivre.*) GUSTAVE VANZYPE.

Digitized by Google

LA PRODUCTION AGRICOLE INDIGÈNE

ET LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE

Conséquence nécessaire de la lutte

L'esprit est destiné à inspirer à la puissance matérielle le respect des lois morales, dont toute activité, soit privée, soit publique, tend à s'écarter.

AUGUSTE COMTE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. — *Les prix de revient des produits agricoles et la rente de la terre.*

Au moment où des polémiques très vives commencent à se produire et ne peuvent manquer de s'accentuer entre les partisans de la liberté des échanges et les partisans de la protection douanière, ces derniers revenant de nouveau à la charge pour demander au Parlement de frapper de droits de douane protecteurs l'importation des grains étrangers, nous croyons utile d'appeler l'attention sur les prix de revient des produits agricoles et sur leur dépendance de la rente de la terre.

L'un des arguments les plus importants mis en avant par les protectionnistes agricoles, c'est que les prix de revient des produits de l'agriculture, c'est-à-dire les frais de production, sont trop élevés : ils égalent, dit-on, et dépassent souvent les prix de vente; de sorte que les agriculteurs souffrent, végètent, mangent leur capital et, en définitive, se ruinent. Mais, d'une façon consciente ou inconsciente, les promoteurs de cet argu-

Digitized by Google

ment oublient que parmi les éléments que l'on fait figurer dans les prix de revient des produits agricoles, il y en a un qui, au point de vue social, n'en fait pas partie, c'est-à-dire que ces prix de revient sont complets sans le comprendre.

Quel est cet élément qui, sous l'influence de causes économiques particulières, prend naissance, se développe, progresse tant que les causes qui l'ont fait naître persistent et qui alors fait partie, pour le producteur, des frais de production et les surélève; mais qui, si ces causes s'atténuent ou s'annihilent, décline et disparaît lui-même, sans que sa disparition influe défavorablement sur la production des produits agricoles; elle a simplement pour effet d'abaisser, pour le producteur, les prix de revient de ses produits, conséquemment de provoquer le développement de leur consommation, par l'abaissement corrélatif de leurs prix de vente; et, par là, de leur production? Cet élément, c'est la *rente foncière* ou la *rente de la terre.*

La rente foncière est cette portion du revenu des biens-fonds due uniquement à leur situation économique et à leur productivité naturelle. Quand elle existe ou se produit, elle fait partie du fermage et, pour le producteur, des frais de production; mais elle ne constitue pas tout le fermage: une portion de celui-ci est formée par l'intérêt plus ou moins élevé des sommes utilement dépensées antérieurement par celui qui le perçoit ou par ceux dont il possède actuellement les droits, pour accroître la productivité des terres, faciliter leur exploitation, augmenter l'étendue et l'efficacité des débouchés dont jouissent leurs produits.

Nous avons dit qu'au point de vue social, la rente de la terre ou la rente foncière ne fait pas partie des frais de production : en effet, ceux-ci se composent simplement des salaires et de l'intérêt, l'entretien, l'assurance contre les risques et l'amortissement des capitaux ayant concouru à la production. Quant à la rente de la terre, cet élément qui doit sa naissance à la nécessité sociale de la mise en culture de terres moins productives que celles qui, antérieurement, fournissaient les denrées alimentaires et autres nécessaires à la satisfaction des besoins

Digitized by Google

de la population ; ou, également, à la nécessité d'employer sur les terres anciennement cultivées des quantités de capital de plus en plus grandes, mais qui, par cela même, sont moins bien rémunérées que les premières ; car c'est un des caractères distinctifs de la production agricole, qu'au delà d'une certaine limite et pour une production donnée, de nouvelles quantités de capital appliquées à la terre augmentent les produits, mais dans une proportion moindre que celle qui rémunérait les premières quantités employées ; rente foncière qui est l'effet de la hausse des prix ; elle fait partie du *produit net.*

Le produit net de la production agricole se divise en deux parts : d'un côté, celle qui rémunère l'industrie de l'exploitant ; de l'autre, celle que perçoit le propriétaire foncier pour la cession qu'il fait à l'exploitant du droit d'exploiter à son profit, ainsi que le dit Ricardo, les facultés productives et impérissables du sol. C'est cette seconde part qui constitue la rente de la terre. Le propriétaire exploitant par lui-même, ou, ainsi qu'on le dit plus fréquemment, faisant valoir, touche les deux parts, donc la totalité du produit net.

La rente foncière a pour cause la différence de productivité naturelle des terres. Cette différence de productivité pouvant provenir d'ailleurs de diverses circonstances, telles que leur fertilité, leurs frais de culture plus ou moins élevés, leur éloignement ou leur rapprochement des lieux de consommation des produits qu'elles fournissent, la facilité ou la difficulté du transport des produits, etc. ; toutes ces circonstances ont pour conséquence une somme plus ou moins grande de travail et de capital exigée pour la production de l'unité de produits agricoles.

La rente foncière prend naissance dans un lieu déterminé, ne recevant pas de denrées agricoles du dehors, quand, toutes les terres les plus productives avec les moyens dont dispose l'art agricole au moment que l'on considère étant déjà occupées, la population continue à s'accroître. Alors, pour satisfaire les besoins en produits agricoles de ces accroissements successifs de population, qui provoquent une demande plus grande de ces produits et conséquemment la hausse de leurs

Digitized by Google

prix, les cultivateurs doivent développer la production agricole. Pour cela, plusieurs moyens leurs sont offerts : ils peuvent cultiver des terres moins fertiles, situées à égale distance du lieu de consommation de leurs produits ; ou bien cultiver des terres également fertiles, mais plus éloignées ; ou encore, consacrer à l'exploitation de terres anciennement exploitées, un capital plus élevé. L'emploi de l'un ou de l'autre de ces trois moyens implique des frais de production plus élevés par unité de produits agricoles. Dans le premier cas, à une moindre somme de produits correspondent des frais égaux ; dans le second, à des produits égaux correspondent des frais plus élevés ; enfin, dans le troisième, à une augmentation donnée de capital appliqué à la production ou, si l'on veut, des frais de production, correspondra bien une augmentation des produits récoltés, mais cette augmentation sera moins que proportionnelle à l'augmentation des frais ; c'est-à-dire, par exemple, que si avant l'augmentation des frais le prix de revient de l'unité d'un produit agricole quelconque était représenté par x, après l'augmentation des frais de production il sera représenté par $x + y$, donc par un chiffre plus élevé. Ainsi donc, dans les trois cas signalés, le prix de revient de l'unité des produits agricoles sera plus élevé qu'antérieurement.

Mais, dans l'hypothèse admise d'une localité déterminée ne recevant point de denrées agricoles du dehors, les deux classes de produits obtenus, les uns avec moins de frais, les autres avec des frais plus élevés, n'auront pour marché de vente que celui de la localité considérée, et leurs prix ne seront nullement influencés par ceux des produits étrangers, puisqu'il est admis que la localité n'en reçoit pas. Il va donc y avoir sur le marché de cette localité deux classes de produits agricoles de même nature, mais ayant coûté des frais de production différents : ceux de la première classe ayant coûté moins à produire que ceux de la seconde. En présence de cette situation, y aura-t-il sur le marché que nous considérons, un ou plusieurs prix pour la même nature et la même qualité de produit, et, s'il n'y a qu'un prix, quel est celui qui doit nécessairement prévaloir? — D'abord, il n'y aura qu'un seul prix, puisque jamais

Digitized by Google

l'acheteur d'une marchandise quelconque ne s'enquiert de ce que cette marchandise a coûté à produire ; il établit son prix sur le rapport qui existe au moment de la transaction entre l'offre des vendeurs et la demande des acheteurs ; ce prix, il le discute avec le vendeur, l'augmente ou l'abaisse suivant les circonstances, et si vendeur et acheteur finissent par s'entendre, la transaction s'opère d'une façon complètement indépendante de la classe à laquelle appartient le produit, donc de son prix de revient. Quant aux prix qui doivent nécessairement prévaloir, ce sont ceux correspondant aux prix de revient des produits de la seconde classe, c'est-à-dire de ceux qui ont coûté le plus à produire ; en effet, si les producteurs de ceux-ci ne retrouvaient pas, dans leurs prix de vente, leurs frais de production avec un bénéfice suffisant, ils ne pourraient continuer à produire ; mais comme les produits qu'ils obtiennent sur les terres moins productives qu'ils exploitent, sont indispensables à la satisfaction des besoins de la population et à la demande des produits agricoles qui en résulte, les prix s'élèveront de manière à couvrir leurs frais de production et à leur laisser un excédent suffisant pour profit.

Mais, s'il en est ainsi, et l'on ne peut nier que cela soit, il en résulte que les producteurs des produits de la première classe, de ceux qui coûtent le moins à produire et dont nous avons représenté les frais de production par x, jouissent sur les producteurs des produits de la seconde classe, de ceux qui coûtent le plus à produire et dont nous avons représenté les frais de production par $x + y$, d'un avantage naturel résultant de la différence de productivité des terres, que les accroissements successifs de la population obligent à mettre en culture.

C'est cet avantage naturel qui constitue la rente foncière ; dans notre exemple, elle est représentée par la lettre y ; mais si la population continue à s'accroître, sans qu'elle reçoive des denrées alimentaires du dehors, on ne tardera pas à être obligé de mettre en culture des terres moins productives que celles produisant les produits de la seconde classe, dont les frais de production sont représentés par $x + y$; les prix de revient des produits obtenus sur cette troisième catégorie de terres

Digitized by Google

peuvent être représentés par $x + y + z$. Quand ce fait s'est réalisé, les prix des denrées agricoles sur le marché de la localité considérée, sont les frais de production déboursés pour obtenir les produits de la troisième classe et que nous représentons par $x + y + z$, plus un bénéfice suffisant pour que ceux qui les produisent continuent à le faire. Alors, ceux qui exploitent en propriétaires les terres les plus productives et dont les frais de production sont représentés par x, jouissent d'une rente foncière représentée par $y + z$. Ceux qui exploitent en propriétaires les terres de la seconde catégorie dont les frais de production sont représentés par $x + y$, jouissent d'une rente foncière représentée par z. Enfin, ceux qui exploitent les terres de la troisième catégorie et dont les frais de production sont représentés par $x + y + z$, ne jouissent d'aucun avantage naturel ou rente foncière ; ils rentrent simplement dans leurs frais de production, avec un bénéfice suffisant pour leur permettre de continuer à exploiter ces terres les moins productives.

C'est donc la différence de productivité naturelle entre les diverses catégories de terres que les accroissements successifs de la population obligent à mettre en culture, pour satisfaire aux besoins de denrées agricoles qu'elle éprouve, qui produit ce que les économistes nomment la rente foncière, ou cette portion du revenu des biens-fonds qui n'a nullement pour cause des dépenses faites antérieurement pour les rendre plus productifs ; mais simplement leur situation économique au milieu d'une population qui, s'accroissant en nombre et en richesse, provoque ainsi la hausse des prix des produits agricoles ; hausse des prix qui permet d'exploiter des terrains de moins en moins productifs, ceux de la dernière catégorie ne remboursant par le prix de vente de leurs produits que les frais de production, sans laisser de rente à leurs propriétaires. Au contraire, tous ceux des catégories supérieures à celle-là laissant, après avoir remboursé les frais de production, une rente d'autant plus élevée qu'ils sont plus productifs, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à une catégorie s'éloignant davantage de la dernière mise en exploitation.

Digitized by Google

Il résulte de ce qui précède que la rente foncière n'exerce aucune influence sur les prix des produits agricoles; ils en sont entièrement indépendants et doivent nécessairement correspondre, comme moyenne, aux frais de production qu'occasionnent les produits récoltés sur les terrains de la dernière catégorie, que leur élévation a permis de mettre en culture et qui n'en donnent aucune. Ce sont les prix qui, en s'élevant, la produisent.

Il est à remarquer, et ce point a beaucoup d'importance, que quand la rente foncière existe pour une terre quelconque, elle fait partie des frais de production pour celui qui l'exploite en qualité de fermier. En effet, elle se confond avec l'intérêt des capitaux dépensés antérieurement pour augmenter la productivité de la terre et forme avec lui le fermage, qui est le prix payé par le cultivateur pour jouir du droit d'exploiter à son profit les facultés productives de la terre, que ces facultés soient naturelles ou acquises.

Le fermage payé pour l'exploitation de toutes les catégories de terres supérieures à la dernière, que l'élévation des prix des produits agricoles a permis d'exploiter, comprend donc généralement deux éléments : 1° l'intérêt des capitaux dépensés utilement sur la terre; 2° la rente foncière.

C'est la rente foncière qui établit l'équilibre entre les profits réalisés sur leur capital agricole par les cultivateurs exploitant les diverses catégories de terres. Ceux qui exploitent les terres de la dernière catégorie que la hausse des prix des produits agricoles a permis de mettre en exploitation, ne payent pas de rente, leur fermage ne représentant que l'intérêt, et, s'il y a lieu, l'entretien, l'assurance contre les risques et l'amortissement, aux taux ordinaires, des capitaux incorporés au sol pour augmenter sa productivité; quant aux autres, ils payent une rente d'autant plus élevée, qu'ils exploitent des terres d'une plus haute productivité naturelle. De sorte qu'en définitive et théoriquement, tous ces cultivateurs exploitant des terres d'une plus ou moins haute productivité naturelle, se trouvent

Digitized by Google

dans les mêmes conditions économiques sous le rapport du profit qu'ils retirent de leur capital agricole; d'une manière générale, ces profits doivent s'équivaloir comme moyenne.

La rente foncière est particulièrement élevée dans les pays où, par suite de l'accroissement de la population et de la richesse et du peu d'apports de produits agricoles étrangers, les prix des produits agricoles indigènes se sont élevés dans de fortes proportions, ce qui a permis de mettre en culture des terres de moins en moins productives, soit par suite de leur faible fertilité naturelle, ou des frais d'améliorations foncières qu'elles exigent, ou encore par suite de leur éloignement des lieux de consommation de leurs produits, du mauvais état des chemins, etc.

Cet état de choses s'est présenté en Belgique antérieurement au perfectionnement des moyens de transport, c'est-à-dire il y a une quinzaine d'années. Alors les bonnes terres de la région agricole dite limoneuse s'affermaient, en grands corps de ferme, 200, 225, 250 et même 275 francs l'hectare. Quelle pouvait être la portion de ces fermages qui représentait la rente foncière? La chose est difficile à préciser, on peut même dire qu'il est impossible de le faire d'une manière exacte; cependant, on peut admettre sans crainte de se tromper qu'elle est considérable.

La statistique de Belgique ne nous renseigne sur la valeur vénale des terres ainsi que sur leur prix de location que depuis 1846; Émile de Laveleye, dans son rapport sur l'agriculture belge, fait pour le congrès agricole de Paris de 1878, indique les valeurs vénale et locative pour l'année 1830, mais sans indiquer la source où il a puisé ce renseignement.

Selon cet auteur, la valeur vénale moyenne des terres, en Belgique, était en 1830 de 2,180 francs par hectare et leur valeur locative de 57 fr. 25 c.

D'après la statistique officielle, la valeur vénale moyenne des mêmes terres était en 1866 de 4,173 francs par hectare et leur valeur locative de 108 francs.

Comparant les valeurs vénales moyennes de ces deux épo-

Digitized by Google

ques, nous constatons : une augmentation de valeur de 1,993 francs, soit de (2,180 : 1,993 :: 100 : x = 91.92) 91.92 p. c. Mais MM. Soetbeer et Jevons admettant une dépréciation monétaire de 20 à 25 p. c. depuis 1830, nous faisons subir à l'augmentation de valeur constatée une réduction d'un quart, et il nous reste (91.92 — 22.85 = 68.57) 68.57 pour l'augmentation réelle de valeur vénale pour cent entre 1830 et 1866.

Faisant les mêmes comparaisons pour les valeurs locatives aux mêmes époques, nous constatons : une augmentation totale de valeur de (108.00 — 57.25 = 50.75) 50.75, soit de (57.25 : 50.75 :: 100 : x = 88.65) 88.65 p. c.; donc un peu moins que l'augmentation de valeur vénale. Tenant compte, comme plus haut, de la dépréciation monétaire, nous avons (88.65 — 22.16 = 69.49) 66.49 pour l'augmentation réelle de valeur locative pour cent entre 1830 et 1866.

Pour l'année 1880, la statistique officielle constate, pour toute la Belgique, une diminution de 198 francs sur la valeur vénale de l'hectare et, pour la valeur locative, une diminution de 1 franc par hectare. Ces diminutions de valeur ne se sont fait sentir que dans trois provinces pour la valeur vénale (Anvers, 510 francs; Limbourg, 481 francs; Flandre orientale, 172 francs), et dans deux provinces seulement pour la valeur locative (Anvers, 14 francs; Limbourg, 7 francs). Pour les autres provinces, l'augmentation fut légère pour la valeur vénale, excepté pour la province de Liége, où elle fut de 838 francs par hectare; quant à la valeur locative, elle resta stationnaire dans deux provinces (Luxembourg et Namur), peu sensible dans deux autres et assez notable dans les trois dernières (10 francs pour le Hainaut, 17 francs pour la Flandre orientale et 18 francs pour Liége).

Mais la crise agricole qui provoqua la baisse des valeurs vénale et locative des terres ne se déclara que vers 1876 ou 1877; en effet, ce ne fut qu'à la fin de 1879 que le gouvernement anglais nomma une commission pour étudier les effets de cette crise en Angleterre et sur le continent. L'enquête fut faite, en Belgique, au courant de l'été 1880, par Henry-

Digitized by Google

Michael Jenkins, commissaire adjoint et secrétaire de la *Royal Agricultural Society of England*. Les réponses faites au questionnaire qu'il envoya aux principaux propriétaires et agriculteurs du pays, prouvent que les valeurs vénale et locative des terres ne commencèrent à baisser qu'à partir de 1877; nous allons en donner quelques exemples comme démonstration.

1° M. le baron E. Peers, à Oostcamp, près Bruges : « Depuis 1877, les fermages ainsi que les prix de vente des terres ont baissé de 15 p. c.; principalement par suite de trois années humides et conséquemment de mauvaises moissons se succédant sans interruption. »

2° M. T. Carton, à Ypres, Flandre occidentale : « Durant la période de cinquante années qui précéda 1877, les fermages augmentèrent d'une façon continue; depuis 1877, il y a un changement complet. »

3° M. Aug. Lippens à Moerbeke, arrondissement de Gand : « Le prix de la terre augmenta constamment jusqu'en 1877, par suite de l'accroissement général des richesses. »

4° M. Van Meldert, à Haeltert, près Alost : « Jusqu'en 1877, la valeur locative des terres s'accrut d'année en année; depuis lors, elle est stationnaire. »

5° M. le baron de Caters, à Anvers : « La valeur vénale des terres s'accrut rapidement de 1865 à 1874, depuis cette dernière année, il y a eu diminution et plus spécialement depuis 1877. »

6° M. Léon Lacroix, à Westmalle : « Il n'y a pas eu de changement appréciable dans ces dernières années sur les valeurs vénale et locative des terres. »

7° M. Keelhoff, à Neerpelt, Limbourg : « La crise agricole n'a exercé que très peu d'influence sur les valeurs vénale et locative des terres. Comme le cultivateur campinois ne produit que rarement assez de seigle pour nourrir sa famille et son bétail, le bas prix des grains est un avantage pour lui. Les bas prix du bétail depuis 1877 ont cependant, jusqu'à un certain point, déprécié la valeur des biens-fonds. »

8° M. le baron Désiré de Favereau, au château de Jongen-

Digitized by Google

bosch, Limbourg : « Durant les dix dernières années, la valeur locative des terres s'est accrue d'environ 17 à 21 francs par hectare; mais depuis 1877, il n'y eut plus d'accroissement; néanmoins, jusqu'ici, il n'y a encore aucune dépréciation. »

9° M. Verheyden, à Dilbeek, près Bruxelles : « Avant 1877 et pour une période d'années, la valeur locative des terres s'accrut constamment; depuis lors, elle a diminué de 10 p. c. et la valeur vénale a baissé dans la même proportion. »

10° M. J.-B. Cloquet, à Braine-l'Alleud, près Nivelles : « Les fermages sont toujours très élevés. De 1840 à 1875, les fermages s'accrurent d'une manière continue. Depuis 1875, les fermes appartenant à des institutions charitables et autres ont subi une diminution de leur valeur locative. »

11° M. le Dr Bonnet, à Tournai : « De 1865 à 1875, les fermages s'accrurent d'environ 10 p. c.; depuis lors, une dépréciation de plus en plus forte s'est manifestée. »

12° M. Florimond Grenier, à Brugelette, Hainaut : « Jusqu'en 1877, l'élévation de la valeur vénale des terres correspondit à l'accroissement des fermages. Depuis lors, la terre s'achète beaucoup meilleur marché, mais les fermages n'ont pas subi la même baisse. »

13° M. Fernand Coppée, à Mons : « Parlant d'une manière générale, on peut affirmer que depuis 1877 la diminution de la valeur locative des terres a été de 20 à 25 p. c. des anciens prix. La valeur vénale des propriétés foncières a aussi baissé considérablement pendant la même période, mais je ne pense pas que la baisse dépasse 12.5 p. c. des anciens prix. »

14° M. L. Dumont, à Chassart, près Fleurus : « La valeur locative des terres s'est accrue jusqu'en 1875; et pour les baux renouvelés entre 1865 et 1875, l'augmentation a été de 15 à 20 p. c. Depuis 1875, il y eut une dépréciation que l'on peut évaluer maintenant à 10 p. c. La valeur vénale s'accrut en même temps que la valeur locative, mais jusqu'ici elle n'a subi aucune diminution, malgré la réduction subie par la valeur locative. »

Digitized by Google

15° M. Dandoy Hubert, à Ambresin, Liége : « Antérieurement à 1877, et notamment vers 1870, il y eut dans notre arrondissement un accroissement considérable de la valeur locative des terres, et je ne crois pas exagérer en portant cet accroissement à 50 francs par hectare. Mais depuis 1877, les fermages ont subi une diminution d'environ 10 p. c.

16° M. Cajot-Lejeune, Pays de Herve, Liége : « De 1877 à 1880, la valeur locative de la terre dans les districts agricoles de Fléron-Louvegnié et de Dalhem ne s'est pas accrue; au contraire, on a constaté une tendance à son abaissement, par suite de ce que les produits agricoles ne se vendent plus aussi bien qu'antérieurement. La valeur vénale n'a pas subi de variation. »

17° M. Pety de Thozée, à Grune, près Marche, Luxembourg : « Il n'y a eu aucune variation importante de la valeur des terres pendant ces dernières années. »

18° M. Schmitz, à Steinbach, près Gouvy, Luxembourg : « Ni la valeur locative ni la valeur vénale n'ont subi aucune variation; mais il est moins facile maintenant de vendre ou d'affermer à prix d'argent qu'avant 1877. On trouve plus aisément des métayers. »

Ainsi donc, presque tous les propriétaires et agriculteurs consultés par H.-M. Jenkins et qui résident dans les diverses provinces du pays, sont d'accord pour faire remonter à l'année 1877 le commencement de la période d'abaissement de la valeur locative ainsi que la valeur vénale des terres. Nous pouvons donc admettre que les maxima des valeurs locative et vénale des terres furent atteints en 1876.

Il serait sans doute téméraire d'admettre que les accroissements de ces valeurs pendant la période décennale 1867-1876 furent les mêmes que ceux de la période décennale 1857-1866; il est probable qu'une période de transition sépara ces deux périodes remarquables : l'une, par la forte hausse qu'éprouvèrent les valeurs vénale et locative des terres; l'autre, par la dépréciation très rapide que subirent les mêmes valeurs. Supposons donc que l'augmentation des valeurs vénale et locative

Digitized by Google

pendant la période décennale 1867-1876 ne fut que les deux tiers de celle de la période décennale 1857-1866. Celle-ci fut de 1,002 francs pour la valeur vénale et de 26 francs pour la valeur locative. De sorte que nous avons pour la valeur vénale moyenne des terres du royaume en 1876 $(4{,}173 + \frac{1{,}002 \times 2}{3} =$ 4,841) 4,841 francs par hectare, et pour leur valeur locative moyenne $(108 + \frac{26 \times 2}{3} = 125.33)$ 125 fr. 33 c. par hectare.

La valeur vénale moyenne des terres arables du royaume étant en 1830 de 2,180 francs et en 1876 de 4,841 francs par hectare, l'augmentation de valeur entre ces deux époques est de (4,841 — 2,180 = 2,661) 2,661 francs par hectare, soit de (2,180 : 2,661 : : 100 : x = 122.06) 122.06 p. c. Diminuant cette augmentation de valeur de 25 p. c., il nous reste (122.06 — 30.51 = 92.55) 92.55 pour l'augmentation réelle de valeur vénale pour cent entre 1830 et 1876. Cette période comprenant 46 années, l'augmentation de valeur vénale, en tenant compte d'une dépréciation de la valeur monétaire de 25 p. c., a été de 2 p. c. annuellement.

Faisant les mêmes comparaisons pour les valeurs locatives aux mêmes époques, nous constatons : une augmentation totale de (125.33 — 57.25 = 68.08) 68 fr. 08 c., soit de (57 25 : 68.08 : : 100 : x = 118.92) 118.92 p. c. et, en tenant compte de la dépréciation monétaire, de (118.92 — 29.73 = 89.19) 89.19 p. c. C'est un peu moins que pour la valeur vénale ce qui peut s'expliquer par l'abaissement du taux des placements en biens-fonds; ou, ce qui serait préférable, mais que je n'ose espérer, par une amélioration de la situation économique des fermiers, qui se feraient une concurrence moins acharnée pour l'affermage des terres.

Qu'ont fait les propriétaires pour mériter ces accroissements successifs et incessants des valeurs vénale et locative que nous venons de constater pour la période de temps de 1830 à 1877? Rien ou bien peu de chose : quelques-uns ont augmenté ou restauré les bâtiments d'exploitation, qui ne répondaient plus

Digitized by Google

aux besoins de l'agriculture moderne; quelques autres ont assaini, par le drainage, des terres humides et froides. Mais les uns et les autres ont eu soin de faire payer par les fermiers occupants, au taux d'au moins 5 p. c., l'intérêt des sommes déboursées en améliorations foncières. Ce fut donc pour eux un excellent placement et non une charge. Que l'on veuille bien remarquer que je suis loin de critiquer la façon d'agir de ces propriétaires qui, exécutant sur leurs propriétés des améliorations foncières, font payer aux fermiers occupants l'intérêt des sommes deboursées. Je me suis expliqué à cet égard dans le tome I de mon *Traité d'économie rurale*. J'ai dit, en traitant ce sujet, que non seulement il est juste que les fermiers payent l'intérêt des sommes dépensées en améliorations foncières, mais encore qu'ils doivent entretenir les améliorations en bon état et que, pour celles qui sont périssables, ou qui n'ont qu'une durée limitée, comme certains drainages, ils doivent supporter l'assurance contre les risques et la prime d'amortissement. Au lieu de critiquer les propriétaires qui s'indemnisent, à un taux modéré, des sommes qu'ils dépensent en améliorations foncières, nous les félicitons de s'occuper avec intelligence de développer la productivité de leurs terres, et nous ne pouvons les blâmer de retirer de leurs débours et de leurs soins la juste rémunération à laquelle ils ont droit. Du reste, si les améliorations foncières constituent pour les propriétaires intelligents et soucieux de leurs intérêts le meilleur des placements, elles ne sont pas moins avantageuses aux fermiers, qui, par elles, retirent une rémunération plus haute et plus assurée de leurs capitaux et de leur travail.

Malheureusement, la plupart des propriétaires fonciers de Belgique ne comprennent pas qu'il serait de leur intérêt bien entendu qu'ils s'occupassent sérieusement de leurs propriétés et les rendissent plus productives; s'ils s'en occupent, c'est pour les affermer au prix le plus élevé possible, et pour toucher leurs fermages. Garantis contre le non-payement des fermages par le privilège légal qui leur est accordé, ils ne sont point directement intéressés à choisir pour fermier l'homme le plus intelligent, le plus honnête et le plus solvable; aussi, choi-

Digitized by Google

sissent-ils tout simplement celui qui leur offre le plus. Après cela, ils ne s'occupent plus guère de leurs propriétés que pour y chasser et en toucher régulièrement les fermages.

Ces affirmations pouvant paraître exagérées à certains lecteurs, nous croyons nécessaire de les appuyer de l'opinion d'hommes impartiaux, appartenant pour la plupart à la classe des grands propriétaires fonciers. H.-M. Jenkins, commissaire adjoint, chargé par les Chambres législatives d'Angleterre de faire, en Belgique, une enquête sur l'état de l'agriculture en 1880, dit en parlant des propriétaires fonciers belges : « Il est rare que les propriétaires fonciers cherchent à perfectionner l'agriculture, et il est plus rare encore qu'ils remplissent les devoirs qu'en Angleterre nous considérons comme attachés à la possession des propriétés foncières. » Il cite ensuite l'opinion exprimée sur ce sujet par M. Oswald de Kerchove de Denterghem, dans le rapport sur l'agriculture belge de Ém. de Laveleye. M. de Kerchove dit : « Les propriétaires ne résident guère à la campagne qu'en été. Peu d'entre eux s'intéressent à l'agriculture. Il est à souhaiter que le propriétaire s'occupe davantage de faire valoir son bien lui-même et serve de guide et de conseil à ses fermiers. » M. le baron de Favereau, dans le même rapport, dit : « La plupart des grands propriétaires n'habitent leurs domaines qu'en été. En général, les propriétaires — grands et petits — s'occupent peu d'agriculture et ne s'attachent pas à réaliser des améliorations foncières. » Les deux propriétaires dont nous venons de citer les opinions parlent de ce qui concerne des contrées de petite culture : les Flandres et le Limbourg; un autre grand propriétaire, M. le comte van der Straten-Ponthoz, écrit, toujours dans le même rapport, mais relativement au Condroz, pays de grande culture : « La participation des grands propriétaires aux choses de l'agriculture, ce puissant levier qui pourrait, à lui seul, transformer la face de la contrée, n'a fait aucun progrès; au contraire, les idées se portent plutôt d'un autre côté. » Ém. de Laveleye résume de la façon suivante les dires de ses correspondants sur la manière dont les grands propriétaires comprennent leurs

Digitized by Google

devoirs envers leurs propriétés et la société : « La plupart des rapports publiés aux annexes se plaignent de ce que les propriétaires riches s'occupent trop peu des choses agricoles. En Angleterre, le nombre des familles qui résident à la campagne est énorme, parce qu'elles y rencontrent de la société. En Belgique, on la déserte, parce qu'on s'y trouve isolé. C'est un cercle vicieux. » H.-M. Jenkins donne encore une citation extraite du rapport de M. Tydgadt sur le concours de fermes organisé par la Société agricole de la Flandre orientale en 1874. M. Tydgadt dit : « La cause première, la cause principale du progrès de l'agriculture britannique, dit M. de Malézieux, dans ses études agricoles de la Grande-Bretagne, se trouve dans les mœurs et les habitudes de la nation. Les campagnes sont mal cultivées dans bien des pays de l'Europe parce que les hommes instruits, parce que les personnes riches les ont désertées pour habiter les villes. Les champs de la Grande-Bretagne prospèrent, parce que la partie la plus intelligente et la plus éclairée du peuple y réside volontiers et aime à s'occuper d'agriculture. » « Des citations analogues pourraient être multipliées de beaucoup, dit Jenkins, mais celles données suffisent pour montrer qu'en Belgique, le régime de la propriété foncière n'inspire pas aux propriétaires ce sentiment des devoirs que comporte la propriété foncière, qui, en Grande-Bretagne, est si universellement senti par les grands propriétaires fonciers; elles prouvent surabondamment que, d'après l'opinion des agriculteurs belges, notre régime foncier est le plus favorable au développement du sol (1). »

Nous n'avons donc nullement exagéré quand nous avons dit que les propriétaires fonciers n'avaient rien fait ou peu de chose pour mériter les augmentations successives et incessantes des valeurs locative et vénale de 89.19 et de 92.55 p. c., en tenant compte d'une dépréciation monétaire de 25 p. c., qui se sont produites entre 1830 et 1877.

Quel est donc, des deux éléments qui composent le revenu

(1) *Agricultural Interest Commission. Reports of* M. HENRY-MICHAEL JENKINS p. 124. London, 1881.

Digitized by Google

des terres et qui déterminent leur valeur vénale, celui qui a haussé? D'une manière générale, les propriétaires n'ayant pas contribué à cette hausse, en rendant leurs terres plus productives par l'exécution d'améliorations foncières bien entendues, ce n'est que la rente foncière; d'autant plus qu'en 1830 elle existait déjà pour beaucoup de terres. Cette hausse de la rente foncière fut la conséquence, d'une part, de l'élévation progressive des prix des produits agricoles; d'autre part, des progrès réalisés par l'industrie agricole, progrès qui, réduisant les frais de production, équivalaient, sous le rapport économique, à la création ou à la découverte de nouvelles catégories de terres plus productives.

Et maintenant que l'on veuille bien remarquer que les consommateurs des produits agricoles n'ont nullement récriminé contre la hausse de leurs prix; ils l'ont subie sans se plaindre et ont laissé les propriétaires fonciers encaisser tranquillement les excédents de rente foncière qui constituaient pour eux une bonne aubaine, due au progrès général et nullement à leurs exertions économiques. Ce n'était que simple justice, je le veux bien; on ne pouvait leur reprocher cette hausse, qui s'était produite indépendamment d'eux et dont ils recueillaient les avantages sans blesser en quoi que ce soit les droits des consommateurs des produits agricoles. Ce n'était pas de leur faute si les terres du pays ne pouvaient produire qu'à des prix très élevés les produits nécessaires à la satisfaction des besoins de la population qui l'habite. On était, par suite des besoins à satisfaire, dans la nécessité de mettre en culture et d'exploiter des terres d'une faible productivité naturelle et qui réclamaient de grandes améliorations foncières; les cultivateurs exploitant ces terres devaient nécessairement, pour continuer à le faire, trouver dans le prix de vente de leurs produits de quoi rentrer dans leurs frais de production et réaliser, en sus de ces frais, un profit normal sur leur capital; mais, comme c'étaient les prix de vente de ces produits obtenus chèrement qui réglaient les prix de vente des autres, les propriétaires des terres naturellement productives voyaient la rente de ces terres s'accroître de plus en plus. Ce

Digitized by Google

sont ces raisons qui expliquent, sans la justifier, la mise en culture arable, en Ardenne et en Campine, de très mauvais terrains qui ne convenaient que pour le boisement ou la conversion en pâturages; ceux-ci, alternant après des périodes de repos plus ou moins longues, dont la durée aurait été déterminée par le retour de la végétation spontanée propre à ces terrains — bruyères, airelles, mousses et quelques graminées grossières — avec quelques années de culture arable, afin de détruire à nouveau cette végétation qui tend toujours à reprendre le dessus. Ces systèmes de culture primitifs — forestier et pastoral mixte — auraient eu le grand avantage sur les systèmes plus avancés de n'exiger que de modiques dépenses en améliorations foncières et en avances culturales, de donner un revenu assuré, quoique faible, et de conduire lentement à l'amélioration progressive du sol; tandis que les systèmes arables plus ou moins continus et intensifs n'ont donné que des pertes colossales, et les sommes dépensées en de prétendues améliorations foncières le furent souvent en pure perte.

J. PIRET.

Digitized by Google

LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

Notes et souvenirs de voyage et de séjour (1)

. . . . . .

A Berlin, la vie de café s'ancre de plus en plus dans les mœurs des classes bourgeoises. Les femmes s'ennuyent à la maison et ne demandent qu'à passer leur soirée dans des endroits publics. Aussi partout ont surgi, comme répondant à un besoin, des cafés spacieux, bien aérés, imités du célèbre café Bauer des Tilleuls, le seul grand café qu'on trouvât naguère dans la capitale de la Prusse. Les vieilles *Kneipen* qui déconcertaient les visiteurs étrangers, guinguettes enfumées et obscures où l'on buvait la bière blanche mousseuse, ont disparu. Et elles ont été remplacées par des *Bierpaläste*, vastes établissements installés luxueusement et ornés de tentures, de fresques, de meubles en vieil allemand, etc. Ces « palais » sont la propriété de brasseurs de Munich, de Pilsen, ou même de Berlin, dont le but est de se tailler une réclame fructueuse tout en débitant leurs produits (2).

(1) Suite. Voir la *Revue* du 15 février.

(2) Citons, dans ce genre, la brasserie Liebermann ou Seldmayer, décorée de peintures murales par des artistes de Munich (Friedrichstrasse), Kaiserhallen (sous les Tilleuls), Siechen (sous les Tilleuls), Schultheiss (Tilleuls et Friedrichstrasse), Zum Franziskaner (Georgenstrasse), Lœwenbræu (Franzœsischerstrasse), Kulmbacher Moenchhof (Charlottenstrasse), Pschorrbræu (Leipzigerstrasse), Spatenbræu (Potsdamerstrasse), etc. Le demi-litre ou *Seidel* s'y débite à 30 pfennigs. Le *Bierpalast* le plus monumental, en ce moment, est la brasserie du baron Tucher, de Nurenberg (coin de la Friedrichstrasse et de la Behrenstrasse).

Digitized by Google

Dans ces énormes établissements, pas une table n'est disponible de 10 1/2 heures à 11 1/2 heures du soir, heure de la sortie des théâtres et spectacles divers. La plupart des familles vont, en effet, souper à la brasserie : c'est même la raison pour laquelle toute représentation à Berlin continue à se clore d'aussi bonne heure.

Un type de vie si différent du nôtre nous suggère à tout instant cette question : les Allemands éprouvent-ils comme nous le besoin d'intimité? A voir comme tout chez eux se passe en public, l'on ne saurait se faire longtemps illusion sur leur manière d'être à cet égard. Vous avez sans doute, en voyage, assisté à des scènes du genre de celle-ci : un Allemand et son épouse sont dans votre compartiment; soudain, la femme se lève, embrasse son mari, lui entoure la tête de ses mains et la pose sur sa poitrine... Après quelques minutes de sourire et d'extase, elle se rassied, sans trouble...

Vraiment, si les manifestations de l'amour elles-mêmes ne réclament pas le mystère, l'on comprend que le rêve de toute jeune fiancée berlinoise soit de louer « en garni », aussitôt après son mariage, une partie de l'appartement qu'elle se sera empressée de tapisser de meubles pris au bazar voisin. Cette habitude de sous-louer des chambres dans les appartements, habitude générale à Berlin (1), montre qu'on y a perdu le sens du chez-soi. L'on n'y comprend plus le charme de vivre dans son intérieur, d'une vie dérobée aux regards du public. Les pénates, le « heim », les objets familiers n'y sont plus, comme ailleurs en Allemagne, choses parlantes à l'imagination; la douce et tendre poésie a déserté le foyer, chassée par le monstre moderne. Plus de joies innocentes, plus de *lieder* mélancoliques succédant aux honnêtes et patients labeurs de la journée.

(1) Elle se traduit, dans l'ordre topographique, par une grande condensation de la population eu égard à l'espace occupé par la ville. Berlin, en dépit de la largeur de ses voies de communication et de la grandeur relative de ses constructions (surtout si l'on compare les caravansérails berlinois aux petites maisons anglaises aménagées chacune pour une seule famille), occupe un espace cinq fois moindre que Londres pour une population trois fois moindre (6,500 hectares et 122 milles carrés, soit environ 32,000 hectares, respectivement, pour 1,650,000 et 5 millions d'âmes).

Digitized by Google

Toute la naïve sentimentalité de la vie, imprégnée de ce *Gemüth* si allemand qu'il n'a pas d'expression en d'autres langues, s'est dissipée dans la cohue de Berlin.

Où la vie intime s'étale aux yeux du public de la manière la plus originale, c'est dans les annonces des journaux, celles notamment de cette vieille *Vossische Zeitung*, — la tante Voss, ainsi qu'on l'appelle, — dont les volumineux suppléments atteignent certains dimanches jusqu'à 50 pages de texte. Là correspondent les amoureux, les fiancés; les maris désireux de divorcer disent du mal de leurs femmes; les pères dépeignent leurs filles à marier; ils en font valoir les mérites et invitent les prétendants à entrer en pourparlers. Publicité universelle qui à Berlin se trouve élevée à la hauteur d'une institution sociale.

Les mariages de la petite bourgeoisie se bâclent avec une hâte et une imprudence singulières. Les intéressés sont mis en présence par l'entremise d'une des nombreuses agences, fort sérieuses d'ailleurs, paraît-il; le plus souvent pourtant ils arrivent à se mettre eux-mêmes en relation sans aucun intermédiaire. Les jeunes personnes et leurs familles s'attablent dans les lieux publics où l'on débite de la bière et entend de la musique, et les jeunes gens viennent s'aboucher avec elles; si une fille leur plaît, ils demandent à reconduire la famille; des cartes sont échangées, rendez-vous est pris pour le lendemain, et peu de temps après se concluent des fiançailles. Cela se pratiquait couramment naguère aux jeudis du célèbre concert Bilse de la Leipzigerstrasse; aujourd'hui, Meyder a succédé à Bilse, et les séances sont devenues quotidiennes pendant tout l'hiver.

L'on conçoit que le bonheur complet n'accompagne pas des unions ainsi préparées, et que les couples qui se sont tant pressés de s'unir pensent, la chose faite, à se désunir au plus vite. Aussi le divorce est-il devenu chose habituelle : l'on voit des quadragénaires convoler en troisièmes noces avec des jeunes femmes comptant deux divorces à leur passif. Le mariage est devenu une liaison provisoire, en attendant qu'il disparaisse du nombre des institutions régulières. Déjà les

Digitized by Google

wilde Ehen ou mariages francs tendent à remplacer les mariages réguliers dans les classes inférieures : l'on se met en ménage sans formalités, avec le seul assentiment des parents, et rien ne s'oppose à ce qu'on se sépare et recommence ensuite chacun de son côté.

. . . . . .

Bien entendu, il y a, à Berlin comme ailleurs, une classe de gens tranquilles, oisifs et rentiers, auxquels les observations précédentes ne s'appliquent pas. Mais ceux-là semblent former des groupes isolés; ils ne se mêlent pas à la vie extérieure de Berlin ; on ne les voit pas ; ils ne comptent pas.

Cette catégorie de familles paisibles et obscures a donné lieu à une curieuse étude de mœurs berlinoises, il y a quelques années. Un écrivain de talent inégal, mais le plus souvent bien inspiré, Julius Stinde, qui, sans être né dans la capitale, a pénétré le secret du caractère berlinois, s'est chargé de raconter, en trois volumes, tout ce qui se passait dans la maison et dans le cœur d'une bonne bourgeoise (1). Ce fut un énorme succès de librairie ; 20,000 exemplaires furent enlevés en quelques semaines, et les éditions se succédèrent rapidement. Tous, à Berlin, s'accordèrent à reconnaître qu'ils avaient rencontré, une fois ou l'autre, cette petite Mme Wilhelmine Buchholz. Et M. de Bismarck lui-même écrivit à l'auteur pour le remercier des agréables moments qu'il lui avait fait passer en sa compagnie. Disons donc sous quels aspects Julius Stinde nous dépeint cette digne personne.

Avant tout elle s'occupe de gouverner son ménage, de surveiller son mari et de marier ses deux filles. La politique, comme l'histoire, ne lui dit rien. Elle ne s'intéresse qu'à ses petites affaires, à ce qui bout dans sa marmite; elle laisse empereurs et rois écumer la leur comme ils l'entendent. Non seulement elle est cuisinière expérimentée; en outre elle a des principes, des vertus, et sa conduite fut toujours irréprochable. Elle sait ce qu'une petite bourgeoise se doit à elle-même et combien la considération d'autrui est un élément essentiel du

(1) *Die Familie Buchholz, aus dem Leben der Hauptstadt*, von JULIUS STINDE (Berlin, 1885). Cf. à ce sujet VALBERT, *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

bonheur. Mais, sévère pour sa propre personne, elle l'est encore plus pour ses amies et ses voisines, et c'est ainsi qu'elle se console de ses vertus. Bavarde, médisante, tracassière, envieuse, implacable pour les prétentions des autres, elle est toujours prête à remettre les gens à leur place. En vraie Berlinoise, elle a une langue pointue, l'esprit quelque peu rêche, l'humeur âpre, le propos sec, et selon l'usage du pays elle assaisonne son éloquence d'adjectifs français : *scharmant, nett, famos, pompôs, indezent, miserabel, solid, fidel,* lesquels se trouvent tout étonnés d'avoir perdu à la fois leur orthographe et leur sens (1).

Elle est fière de vivre à Berlin, dans la ville de l'intelligence. Son respect est grand pour la science, pour les instituteurs qui ont remporté la victoire de Sedan. Aussi, elle se promet bien chaque été de lire, l'hiver suivant, le *Cosmos* de Humboldt. En attendant, ayant vu dans le *Guide des Ménagères* que ce n'est pas le printemps qui ramène la chaleur, mais la chaleur qui ramène le printemps, elle s'écrie avec une légitime fierté : « Quel autre air a la nature quand on la contemple à travers les lunettes de la science! »

Mme Buchholz, cela va sans dire, fait grand cas également des poètes allemands; elle admire Schiller, et elle l'admire de confiance, sans l'avoir beaucoup lu. Elle en possède un joli buste monté sur un socle noir où se trouve encastré un petit thermomètre; car il faut bien que l'*idéal* serve à quelque chose... C'est certes, de tous les cadeaux qu'elle reçut à l'occasion de son mariage, celui qu'elle juge le plus digne d'elle.

Elle a d'ailleurs une confiance absolue dans l'infaillibilité de son jugement. Il n'y a qu'une façon raisonnable de faire les choses : c'est la sienne. A l'amour de l'autorité, elle joint le

(1) A ce sujet rappelons ici que, pour combattre l'invasion de l'étranger dans la langue allemande, le jeune empereur Guillaume a banni les vocables français des menus de ses cuisines. En vérité il aurait fort à faire s'il voulait les bannir du langage militaire comme du langage culinaire : chaque jour on lit dans les journaux de l'empire des expressions telles que « Revue passieren ». Ajoutez la locution « du jour », appliquée couramment aux officiers *de garde;* et encore les nombreux termes français associés à l'allemande, dans le genre de « Terrains-Configuration ».

Digitized by Google

penchant au pathétique ; attendrissements ou colères, elle a le goût des scènes, et elle en fait pour des vétilles.

Ce qui la ronge, c'est le souci de marier ses deux filles, Emmi et Betti. Elle fait la chasse aux gendres ; elle prend les gens au collet ; mais ces allures pressantes produisent le sauf-qui-peut. Emmi, qui est sournoise, fait elle-même ses petites affaires. Elle file le parfait amour avec un docteur. On se rencontre en tramway et chez le confiseur du coin, car les confiseries de Berlin sont des endroits où l'on se rencontre. Et elle se fiance derrière le dos de sa mère. Celle-ci est ravie d'avoir un gendre, mais ce n'est pas elle qui l'a trouvé ; on a méconnu son autorité ! Son gendre est docteur, elle l'adore ; son gendre est un sournois, elle l'exècre. L'impudeur des contradictions est l'un des traits distinctifs du caractère de Mme Buchholz.

En tout cas, elle n'attend pas d'être morte pour être heureuse. Elle raisonne peu et n'a pas de temps à donner à de mélancoliques et stériles contemplations. Le *Weltschmerz*, cette sombre maladie des pays du nord, n'exerce pas ses ravages sur elle. De ses expériences, elle a conclu que, dans la vie comme à la bourse, il y a des hauts et des bas ; mais qui sait s'y prendre réussit toujours à se rattraper aux branches. Argumentez, discutez, vous ne lui ferez jamais croire que la nature soit cruelle. Pour elle, le premier degré de bonheur est d'être Mme Buchholz ; le second, de vivre à Berlin, quoique Berlin soit un « nid de péchés », une Babylone remplie de tentations funestes à la fidélité conjugale ; le troisième, d'habiter une maison qui a des pilastres et d'avoir des seringats dans son jardin . . . . . .

Voilà esquissé en quelques traits un « état d'âme » assurément fréquent dans une grande et riche ville comme Berlin. Toutefois, nous le répétons, ces bons bourgeois pour qui le bonheur suprême est d'exister et de contempler leur ombre au soleil, ces gens paisibles qui ont gardé la religion de la famille et le respect intégral de la propriété, forment un élément inapparent dans la capitale de la Prusse. Les gens d'éducation distinguée, les officiers eux-mêmes, vivent séparés du reste de la population. Les vrais Berlinois, ce sont les commerçants,

Digitized by Google

les boursiers, les hommes d'affaires, les *Schwindler* au type mercantile juif, au chapeau mou planté sur la nuque. Il faut ajouter les journalistes, légion remuante s'il en fut : il existe à Berlin six à sept cents journaux, dont un tiers à peu près de journaux financiers. Au bas de l'échelle se presse la foule des petits employés et des ouvriers ; ils font assez de bruit aussi, ceux-là, pour ne point passer inaperçus. Venus de partout, ils se sont vite imprégnés des mœurs nouvelles au contact de Berlin, et ne contribuent pas pour une petite part à les propager dans l'Allemagne entière.

. . . . . .

A travers les quartiers ouvriers de Berlin...

Plusieurs auteurs français et parmi eux certains de grand talent, Mme Arvède Barine, M. T. de Wyzewa notamment, nous ont dépeint la population ouvrière de Berlin sous des couleurs sombres. Mais n'ont-ils pas été un peu victimes de généralisations hâtives? Aujourd'hui, les voyages deviennent de plus en plus rapides et les séjours de plus en plus courts: la vie moderne et ses exigences laissent peu de loisirs! Dans ces conditions, rien d'étonnant si parfois des conclusions générales sont tirées de quelques traits simplement entrevus et pas assez contrôlés. Avec insistance on nous parle des physionomies tristes et mornes des ouvriers. Or, allez flâner dans les quartiers populaires à l'heure de sortie des ateliers ; allez aux stations du Métropolitain, où le mouvement d'ouvriers est grand (car beaucoup empruntent cette voie confortable pour retourner chez eux). Les groupes sont gais et bruyants; comme chez la plupart des ouvriers de ville, les mines et la mise éveillent une idée d'aisance. Ainsi que partout, sans doute, l'expression *underfed und overworked* (1), appliquée par un rapporteur anglais aux ouvriers berlinois, est exacte dans certains cas, non pas dans la plupart des cas. Au surplus, souvent, en Allemagne, l'on est frappé du peu de fondement de cette réputation de pauvreté qu'on fait au pays : l'Allemagne est un pays de bon marché, peut-être, mais non un pays pauvre ; c'est tout différent.

(1) Trop peu nourris et surchargés de travail.

Digitized by Google

Les quartiers populaires de Berlin ne se distinguent guère, en somme, des quartiers bourgeois que par l'apparence plus simple; évidemment, les constructions n'y visent plus à l'élégance; elles ne sont plus à balcon ou à *bay-window*. Mais il y a autant d'air, autant de largeur et d'espacement. Partout de hautes maisons neuves, toutes fraîches, propres et confortables; partout des tramways courant le long de chaussées plantées de jeunes arbres; partout l'impression d'une grande activité et d'un bien-être réel trouvé dans la vie familiale.

Le gouvernement et la municipalité ont tout fait en faveur de la salubrité et de l'agrément des quartiers ouvriers; on y a créé de superbes parcs : le Humboldt-Hain pour les quartiers du Nord, le Friedrichs-Hain pour ceux de l'Est, le parc de Treptow et la Hasen-Heide (1) pour ceux du Midi, le Petit-Thiergarten et la Jungfernheide avec son bois et son lac Plötzensee pour le quartier de Moabit (2); et dans chacun de ces parcs l'on peut étudier la botanique : des inscriptions révèlent les noms des arbres et des plantes.

D'ailleurs, à tous les points de vue, l'instruction de la classe ouvrière est très soignée à Berlin; il y a des jardins-écoles, des conférences, des lectures du soir. On sait aussi qu'au point de vue électoral l'empire a traité les ouvriers comme les citoyens des républiques.

Cependant il règne en permanence un sourd mécontentement — où n'y en a-t-il pas? — et ce mécontentement se traduit parfois par des manifestations; chacun se souvient de celle des « sans-travail » en février 1892. Quittant les faubourgs, des

(1) Cette Hasenheide reste un aspect bien berlinois, avec sa foire populaire où durant toute la bonne saison se presse la foule des employés, des ouvriers, de leurs femmes et de leurs filles, écoutant les boniments des saltimbanques, contemplant les maillots étincelants qui imitent l'or et l'argent, se délectant de charcuterie et de bière nouvelle, au bruit des trompettes et des orgues de Barbarie.

(2) Cet ancien faubourg de l'Est s'est beaucoup agrandi et embelli depuis quinze ans. Plusieurs édifices s'y sont élevés : la villa Borsig, avec des serres remarquables, l'*Anstellungs Gebaeude* de l'Exposition industrielle de 1879, le nouveau *Criminal-Justizamt*, une prison, des casernes, un hôpital, outre l'église Saint-Jean, par Schinkel, avec clocher de Stüler. — Le *Petit-Thiergarten* possède l'inévitable monument commémoratif de 1870-1871.

Digitized by Google

bandes menaçantes descendirent vers les *Linden,* rompirent les cordons d'agents de police qui barraient les rues et firent entendre leurs clameurs et leurs plaintes jusqu'aux abords du château royal; en cette « journée », le sang coula et de nombreuses arrestations furent opérées (1).

Ces crises, il faut le reconnaître, sont fatales dans toutes les grandes agglomérations. Berlin ayant doublé depuis vingt ans, de vastes entreprises de construction ont été constamment en train, et il y avait du travail pour chacun. Conséquence inévitable : les ouvriers quittaient leur province, les agriculteurs leurs champs, pour accourir vers Berlin où les salaires étaient plus favorables. Mais actuellement il y a un temps d'arrêt dans la construction et, les ouvriers étant restés au moins aussi nombreux, une crise est survenue par défaut d'équilibre de l'offre et de la demande, et à sa suite le lamentable cortège des misères et des grincements de dents.

L'on se préoccupe de remédier à cet état de choses : une société s'est fondée pour rendre à la campagne les ouvriers des champs qui encombrent la ville. Mais ce sont des piétistes qui la dirigent; aussi est-elle mal vue de beaucoup. Quant aux libéraux, ils ne font guère d'efforts similaires; ce qui leur manque, c'est une foi, là comme ailleurs.

Le fléau, le funeste fléau à combattre, qui à Berlin aussi exerce ses ravages dans les classes inférieures de la population, c'est l'alcoolisme; ce sont ces *Destillations* à l'usage des ouvriers, installées presque toutes dans des caves. Il en est pour ainsi dire une par maison dans certains quartiers.

. . . . . .

Ces caves d'aspect lugubre sont des antres de socialisme, naturellement; là exercent continuellement des prêcheurs dont la voix caverneuse s'élève au milieu d'un silence religieux, coupé par moments d'unanimes *sehr richtig!* Au reste, l'on

(1) Tout récemment (janvier 1894), il s'est encore produit une bagarre, mais moins grave; les agents de M. de Richthofen ont déployé intempestivement un excès de zèle contre les « sans-travail » qui venaient de tenir une réunion dans une brasserie de Friedrichshain; intempestivement, car aucune « journée » ne se préparait, paraît-il. A noter cette chose nouvelle en Prusse, que les journaux de tous les partis ont blâmé la police en cette occasion.

Digitized by Google

sait combien le nombre des socialistes a augmenté à Berlin dans ces vingt dernières années; on en comptait 2,000 en 1871, 56,000 en 1878, 68,000 en 1884, 200,000 en 1890 (1). Si l'on ne s'en inquiète pas outre mesure, c'est qu'on voit cette armée plus disposée à discourir dans les réunions qu'à tenter quelque chose de dangereux; en vérité, l'air de Berlin ne paraît pas chargé d'étincelles héroïques. Et puis, une autre considération est rassurante aussi, c'est qu'il y a parmi les socialistes un parti dissident qui contrecarre les efforts du vieux parti.

Cependant, le parti dirigé par Bebel a une organisation et une discipline admirables, et il y a là de quoi impressionner ceux qui ont intérêt à la *conservation*. Dans la politique, son allure fut toujours fière. Si l'on accuse un groupe de transiger avec l'ennemi, ce ne sont pas les socialistes à coup sûr.

Jamais poignée d'hommes n'a fait, dans la défense d'une cause politique, preuve d'un courage plus indomptable ni d'une énergie plus virile. L'indépendance qu'ils ont su conserver est d'autant plus frappante que c'est chose inconnue dans les cercles parlementaires allemands. Non seulement ils n'ont pas fait de concession, mais ils ont dédaigné celles qu'on voulait leur faire. La logique de leur conduite et la persistance à poursuivre leur but doivent être signalées comme des exemples uniques.

Les socialistes, en Allemagne, on l'a montré, ne sont frères ni des nihilistes russes ni des communistes français. Ils ont bien avec eux des affinités ou de la ressemblance; mais leur idéal repose sur des bases toutes différentes. Ce ne sont pas des révoltés, ce sont des indignés. Ils ne s'élèvent pas contre la supériorité d'une caste sociale sur les autres, ils protestent contre l'accumulation du pouvoir dans des mains despotiques et contre celle de l'argent dans des mains avides. Avant tout, ils sont dévoués à la liberté, et ne marchandent jamais leur concours lorsqu'il s'agit de faire une démonstration en sa faveur. S'il est en Allemagne des socialistes qui affichent hau-

(1) Sur 374,000 électeurs *inscrits*, les socialistes ont obtenu au premier tour de scrutin, le 15 juin 1893, 151,000 voix, soit 25,000 de plus qu'en 1890. Au Reichstag, presque tous les sièges de Berlin leur appartiennent maintenant.

Digitized by Google

tement des doctrines de meurtre et d'incendie, c'est la souffrance seule qui a pu les conduire à ce degré d'exaltation.

Le socialisme allemand est international dans ses tendances; il représente une idée générale, une foi d'un caractère universel. Il ne se confine pas dans une protestation contre l'ordre économique, il prétend réformer la vie sociale. Par là, il mérite le nom de socialisme intégral.

Il n'a pas sa source dans les mauvais sentiments; il est plutôt le produit de la poésie naturelle d'un peuple dont l'idéal est personnifié par la Gretchen de Gœthe. Tout ce qu'il y a de doux, de mystique dans la nature germanique, s'est condensé dans les socialistes allemands. Leurs formules sont inapplicables, sans doute, leurs aspirations irréalisables; leur appréciation même de la nature humaine est trop élevée. L'état social rêvé, état de concorde, de paix, de bonheur, saurait-il exister, étant donnés les vices et les faiblesses des pauvres mortels?

C'est une figure remarquable que celle de Bebel. Fils d'ouvrier, ouvrier lui-même à Leipzig, où il s'était établi comme maître tourneur, il n'est arrivé à sa position actuelle qu'à force de volonté et de persévérance. Il s'est instruit lui-même, et est parvenu à organiser et à discipliner son parti par la seule puissance de son talent. C'est un convaincu. Il n'est pas féroce, et n'admet la destruction que comme un moyen, sans l'ériger en principe. Il voudrait que le pouvoir fût accessible à tous, il réclame avant tout la liberté générale; il n'admet d'autre supériorité que celle de l'esprit, de l'intelligence et du travail. Il faut dire qu'à cet égard l'Allemagne est restée un pays aristocratique; les classes privilégiées y sont plus favorisées qu'ailleurs, surtout dans l'armée (1); les classes infé-

(1) Rappelons notamment combien élevées sont les dots militaires exigées en Allemagne; elles sont surtout considérables pour les officiers des corps spéciaux. Quant aux professions libérales, on sait que la vie d'université est fort-chère chez nos voisins, et que cette circonstance en détourne nombre de jeunes gens. En Allemagne, terre classique de la science, on ne compte qu'un étudiant d'université par 1,802 habitants, tandis que la proportion est de 1 : 865 pour la France, 1 : 1,065 pour l'Espagne, 1 : 1,406 pour la Belgique, 1 : 1,600 pour le Danemark, 1 : 1,700 pour la Suisse. Moins d'étudiants qu'en Allemagne, cela ne se trouve

Digitized by Google

rieures ont devant elles des horizons plus limités, se trouvant exclues des hautes charges militaires et même civiles. Elles ont, en somme, moins profité que les premières du progrès général, et cela suffirait à expliquer l'intensité des revendications démocratiques. Assurément le chef du parti n'est pas isolé dans ses tendances libérales; nous le répétons, en Allemagne, la plupart des adeptes du socialisme sont des exaltés honnêtes, comme l'est Bebel, avec des plans qui sont impossibles peut-être, parce qu'ils dérivent d'un amour de la justice et de l'égalité trop grand et trop haut pour notre siècle hideusement utilitaire.

. . . . . .

Au Reichstag, la position des socialistes était des plus pénibles il y a une dizaine d'années encore. Tous les fuyaient. Cette situation tend à se modifier aujourd'hui. A chaque élection, ils rentrent plus nombreux ; ils étaient 36 en 1890; ils sont revenus à 45 après la dissolution de 1893 (1); et ils seraient une centaine, paraît-il, sans l'ingénieux découpage des circonscriptions électorales.

Pour recueillir des adhérents à leur programme, ils emploient tous les moyens de propagande. Ils ont actuellement en Allemagne 140 journaux, dont 32 quotidiens. Puis il y a des conférences très fréquentes dans les grands centres; les orateurs du parti se font entendre dans les brasseries populaires et leurs paroles sont reproduites dans de petits *tracts* à grand nombre d'exemplaires, vendus à bas prix ou distribués gratuitement. Les sujets abordés sont traités généralement

qu'en Angleterre et en Scandinavie; en effet, la Suède donne 1 : 1,860, la Norvège 1 : 1,950, la Grande-Bretagne 1 : 2,150. (Ces dénombrements sont extraits du livre annuel du Dr Kukula sur les universités du monde entier.)

(1) Le fait dominant des dernières élections allemandes (15 et 24 juin 1893), a été, à côté de ce succès des socialistes, la défaite des progressistes. Ceux-ci, en effet, qui étaient 68 dans l'ancien Reichstag, n'occupent plus que 35 des 397 sièges du nouveau Reichstag. L'effectif des autres partis a donné lieu à des changements moindres : les conservateurs de toute nuance sont passés de 86 à 100, le parti du centre de 104 à 93, les nationaux libéraux de 43 à 50. Les autres groupes ont gardé sensiblement leurs nombres de sièges; seulement un groupe nouveau s'est formé, celui des antisémites, qui compte 18 membres au lieu de 5 (à vrai dire 18 hétérogènes au lieu de 5 homogènes).

Digitized by Google

avec un apparat scientifique qui plaît au peuple allemand, toujours avide de considérations nuageuses. Le point de départ des affirmations socialistes étant dans la philosophie hégélienne, l'on remonte consciencieusement à cette dernière pour développer le programme du parti (1); les ouvriers ne comprennent pas, mais ils n'en ont que plus de respect pour leurs chefs.

Un mode nouveau pour arriver à la diffusion de la foi socialiste est l'enseignement.

Il y a, à Berlin, une sorte d'école des hautes études socialistes. Mais on s'attache surtout à l'instruction socialiste des enfants; il leur en restera toujours quelque chose, même si la matière dépasse leur jeune intelligence. Le chant aussi est employé comme moyen de propagande. Quant à la lecture, on sait que la littérature socialiste est déjà très riche.

Toutes ces préoccupations contrastent étrangement avec cette vieille réputation de l'Allemand, de rester indifférent aux questions de gouvernement tant qu'on le laisse en paix savourer sa soupe aux choux. Longtemps la nation a paru trop abrutie par le dur esclavage militaire pour admettre un seul instant qu'elle pût en être délivrée. Peu lui importe, se plait-on encore à répéter parfois, la forme gouvernementale avec laquelle on l'opprime!

. . . . . .

Au-dessous de la classe ouvrière, il nous faut bien descendre à la classe des misérables qui ne travaillent pas et qui végètent dans les plus sombres réduits de la capitale sans moyens avouables d'existence. A ceux-là, la mendicité étant interdite dans les rues de Berlin, il reste le vol; et le vol est, chez eux, organisé militairement; dans cette branche comme dans les autres, l'action commune est favorisée par les éminentes qualités nationales de passivité et d'automatisme. M. Arthur Raf-

(1) Ce programme s'est modifié profondément dans les dernières années. Comparez l'ancien programme de Gotha (1875) avec ceux des récents Congrès de Halle (1890), Erfurt (1891), Berlin (1892), Cologne (1893). Les réformes de Lassalle sont réputées insuffisantes aujourd'hui. L'organisation collectiviste de Karl Marx et de Frédéric Engels arrive à s'imposer comme plan de la « société future ».

Digitized by Google

falovich a donné récemment dans la *Revue des Deux Mondes* d'intéressants détails sur cette organisation, pour laquelle, comme pour toutes les organisations, Berlin tient le premier rang. Il y a là des représentants très distingués de tous les genres, européens ou américains, d'escroquerie. L'escroquerie berlinoise elle-même, d'ailleurs, n'a rien à envier aux autres pour l'ingéniosité des innovations. Nous ne faisons pas allusion ici au petit commerce local dont le principe, on le sait, est de faire payer les gens suivant leur mine. Le pickpocket de Berlin, le *Torfdrucker* (1), devine d'un coup d'œil les naïfs provinciaux; et l'habileté avec laquelle il opère au sein des foules, dans la rue, aux gares, au cirque, au théâtre, est sans pareille.

Berlin comptait 38,000 individus sans asile en 1873; 150,000 dix ans après, le double peut-être à présent. C'est parmi eux que se recrute l'armée du vice. D'après un volume « *sensationnell* » — ainsi que l'affichent les librairies avec trois points d'exclamation — sur le monde du crime à Berlin (*Die Verbrecherwelt von Berlin*, par O. Z.), les malfaiteurs de toute catégorie, de la haute et de la basse pègre, y seraient à 30,000.

La police est remarquablement faite à Berlin, au moins aussi bien qu'à Londres et qu'à Paris. Les *Schutzleute* ou gardiens de la paix, plus que les constables de Londres ou les « sergots » de Paris, ressemblent à des soldats; ils sont bien disciplinés et s'en tiennent strictement, sévèrement à la consigne. Mais ils ne sont pas méchants; ils sont même très obligeants envers les étrangers qui leur demandent des renseignements. Au surplus, ils semblent les plus heureux des hommes; ils ont l'air triomphant sous leur beau casque surmonté d'une boule, lequel, dit-on, fait autant de conquêtes que le casque à pointe des officiers. Où serait d'ailleurs, sinon à Berlin, le paradis des fonctionnaires? Ils y sont entourés de la vénération de tous. Même dans les meetings électoraux des *sozial Demokraten*, on témoigne aux *Schutzleute* un respect absolu. Il

(1) De *Torf*, bourse, et *drucken*, tirer, suivant l'indication quelque peu fantaisiste fournie par la grave *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

faut voir dans les foules avec quel empressement les ouvriers se bousculent pour faire place aux insolents petits officiers de police qui s'avancent tête haute, sabre traînant à deux pas derrière eux!

Le service d'ordre est parfait. Pas de vagabonds, pas de mendiants dans les rues. Quant à la prostitution, elle n'est guère apparente pendant la journée ni dans les premières heures de la soirée. La nuit seulement, le bataillon des sirènes débouche de ses antres et s'empare des rues presque désertes. Berlin pourtant n'échappe pas plus que les autres capitales à la corruption des grands centres; le nombre des brasseries-concerts où la musique et la bière ne sont que des prétextes est considérable. Les cafés chantants pullulent autour des Tilleuls, surtout dans la grande Friedrichsstrasse; on y trouve des « chapelles de dames » — ainsi parle l'enseigne du Residenzconcert —, composées d'artistes de toutes les nationalités chantant chacune dans sa langue. Berlin est polyglotte et aime sans doute à se livrer à des études de philologie comparée.

Mais ces établissements sont fréquentés par le vulgaire; le *Gigerl* va terminer sa soirée dans des salons d'un ordre plus relevé, décorés du nom de *Cour Saal*, et où tout est disposé pour donner l'aspect de soirées mondaines; l'on y voit danser de véritables maîtres de l'art chorégraphique, et l'on y donne même des ballets de caractère. L'Allemand, qui raffole de valse, peut y donner libre cours à son penchant et faire montre de ses aptitudes. Jamais, je crois, je n'ai vu mieux danser les danses tournantes. Musset se trompait-il de tant quand il prétendait que les bouviers allemands valsaient mieux que les duchesses françaises? Mais, en revanche, pour le menuet, pour le pas de quatre et même pour leur « berline », la grâce leur fait par trop défaut!

En général, les bals publics, *Ballhaus* ou *Ball Redoute*, sont de mauvais lieux. L'on avait imaginé vers 1880 de les fermer à minuit, mais la mesure fut désastreuse, en ce qu'elle fit refluer le mal dans la rue ou dans les cafés de nuit, dits à Berlin *Cafés viennois*. Aussi dès 1886 remit-on à 2 heures la fermeture des bals publics, tandis qu'on laissait à 11 heures

Digitized by Google

celle des cafés-concerts et autres locaux desservis par des femmes. Quant aux cafés viennois, on les laissa ouverts pour dégager le trottoir ; ils continuent à être le rendez-vous d'une clientèle spéciale, et comme la bourse de la prostitution.

Dans la question, si agitée en ces dernières années, de la *réglementation*, Berlin a depuis longtemps opté contre le casernement. Les maisons publiques ont été fermées dès 1856, alors qu'elles survivent encore á Mayence, Leipzig, Hambourg, etc.

Le nombre de filles inscrites à la police est passé de 3,000 en 1886 à 4,000 en 1891. Mais les rôdeuses (*Betthasen*) ne forment qu'une fraction de la prostitution berlinoise. Un contingent sérieux lui est fourni par les filles qui servent dans ces cafés reconnaissables à leur lanterne en verre coloré, filles venues pour la plupart de l'Allemagne du Sud ou de l'Autriche en quête d'un métier « facile ». L'on comprend, au surplus, que les filles affluent de tous les coins de l'Europe vers une capitale où le goût du chez-soi s'évanouit de plus en plus et où la vie de famille achève de se désorganiser ; elles pressentent l'importance croissante qu'y doit prendre leur fonction sociale.

L'immigration n'empêche pas d'ailleurs le nombre des prostituées nées à Berlin d'augmenter parallèlement. Cela ne semble-t-il pas résulter aussi de l'éducation des jeunes filles? Dès l'enfance elles sont abandonnées à elles-mêmes, les parents ne restant pas assez chez eux pour s'en occuper ; et à l'école ou à l'atelier tout leur suggère un vague désir de l'amour : il n'est question que d'amour dans les lieder qu'elles chantent, dans les poésies et les romans qu'elles lisent, sur les enveloppes des bonbons qu'elles croquent, sur les images qu'elles ont entre les mains ou qu'elles voient aux vitrines (1). Comment résisteraient-elles longtemps aux tentations si nombreuses qu'offre dans sa choquante promiscuité la vie berlinoise?... Puis, quand elles se voient perdues, elles sont poussées par la honte à fuir la maison paternelle, si elles n'en sont chassées.

(1) J'ai sous les yeux une de ces tendres images : il y est inscrit en vers de mirliton que « s'abandonner à l'amour réjouit Dieu et ses chers petits anges. »

Digitized by Google

Berlin, assurément, ne manque pas d'associations laïques ou religieuses s'occupant du relèvement moral; mais peu de femmes sont disposées à entrer dans les *asiles* : l'aversion de ces malheureuses est insurmontable contre les établissements philanthropiques à cause du travail imposé et de la discipline sévère.

Mais ce qui forme peut-être le plus grand obstacle à leur retour vers le bien, ce sont leurs « souteneurs », par le soin qu'ils prennent d'étouffer tout sentiment meilleur. Ils ont, en effet, intérêt à ne pas être abandonnés de celle qui leur procure des moyens de subsistance. C'est là une peste dont il n'est pas facile de se débarrasser (1). Cependant la police a pu en arrêter l'extension à Berlin depuis qu'il est de jurisprudence au tribunal de l'Empire que le fait d'accompagner, pour la protéger, une femme se livrant à la débauche professionnelle constitue un acte de proxénétisme (1884).

On se souvient encore du rescrit adressé en octobre 1891 par le jeune roi de Prusse à son ministère d'État, sous la très vive impression des révélations du procès Heinze (2). Guillaume II y dénonçait l'existence du souteneur comme « un danger qui menace l'État et la société ». D'où fut proposée une loi aggravant les peines edictées contre cette odieuse engeance et atteignant notamment le souteneur marié, jusque-là indemne, qui favoriserait la débauche de sa femme. Dans l'application, la limite paraît toutefois difficile à tracer entre le mari trompé à son insu et le mari qui, par intérêt, prête la main à son déshonneur.

. . . . . .

Paulo majora canamus... Parlons encore de la femme allemande, si vous voulez, mais envisageons-la au point de vue

(1) Tandis que la plupart des filles sont des immigrantes, la plupart de ces individus sans profession avouable sont des Berlinois. Souvent ils se recrutent parmi les garçons de café. Entre eux, ils s'appellent, paraît-il, *Lude*, par abréviation de Ludwig : *Patent Lude* désigne un *Louis* raffiné et élégant, à cravate claire et à bottines vernies; *Luft Lude* un *Louis* de bas étage, à mouchoir bleu et à casquette en forme de ballon.

(2) Voir, au sujet de ce procès, *Die wahren Lehren des Heinze'schen Processes*, par Th. FRIEDMANN.

Digitized by Google

de la place qu'elle tient dans la société bourgeoise contemporaine. Tout le monde a lu qu'elle y occupait une position inférieure, que son mari ne l'associait en rien à sa vie intellectuelle, que sa culture était mince, et qu'elle ne s'efforçait d'ailleurs pas de relever sa condition, se trouvant satisfaite de celle que la tradition lui assignait (1).

Il y aurait d'abord, pour rester vrai, à faire la part des exceptions, c'est-à-dire des natures supérieures dont le mérite s'impose et force les hommes à s'incliner devant elles. Mais, en outre, il semble que l'Allemande ne veuille plus aujourd'hui se contenter de cuisiner pour son seigneur et maître. Le rôle de soumission dans lequel elle entrait si bien ne lui suffit plus. Le vent des idées nouvelles a soufflé sur elle. Berlin possède son groupe de « féministes » qui, par leurs discours et leurs écrits, font naître l'ambition dans les plus paisibles imaginations. On leur montre que leur responsabilité ne s'arrête pas à leur ménage, mais qu'elle s'étend à la vie publique et à la société ; que ce n'est qu'en s'assimilant l'essence de la culture moderne et en développant leur personnalité qu'elles pourront désormais remplir dignement leurs devoirs d'épouse et de mère... Lisez les écrits de M^lle^ Hélène Lange (2) à ce sujet.

La Berlinoise entend détailler complaisamment ce qui se fait aux États-Unis, en Angleterre et en France pour l'éducation des jeunes filles. Elle établit des comparaisons avec ce qu'on fait dans le centre intellectuel du puissant empire germanique. Un germe de révolte se dépose au fond de son cœur, et finira un jour par lever; aussi bien la différence est trop grande entre Berlin et Washington, Londres ou Paris. Dans ces capitales, M^me^ Arvède Barine le montrait naguère, on fait tout pour aiguiser l'intelligence de la jeune fille, redresser et affermir son jugement, développer sa personnalité, combler

(1) Le parfait symbole de la soumission conjugale des Allemandes a été donné dans l'un de ses dessins par Oberländer, le grand satiriste des mœurs de ses compatriotes. Il représente un gros homme attablé dans une brasserie et disant à son épouse, immobile à son côté : « Gretchen, tu peux boire ma biere : elle n'est plus fraîche,... je vais en demander d'autre pour moi. »

(2) Berlin, *Oemigke's Verlag*.

Digitized by Google

la distance entre elle et le mari à venir ; ici, il y a parti pris visible de conserver cette distance, avec une indulgence sans limite pour l'ignorance et l'illogisme chez la femme. Les maris allemands regarderaient comme du temps perdu les heures employées à parachever l'éducation de leurs jeunes femmes, à les initier à leur travaux, à leurs idées, à leurs rêves, à leurs ambitions, à créer enfin cette camaraderie d'intelligence qui peut devenir une source d'inaltérables jouissances. Plus tard, ce sera le père qui s'occupera de l'éducation des enfants ; les Allemands se gardent bien de laisser ce soin à la mère, comme dans nos pays. Leurs philosophes n'ont-ils pas solennellement, par la voix de Schopenhauer, signifié le dédain au sexe « aux longs cheveux et aux courts raisonnements » ?

La question féminine est un exemple de la lenteur des Allemands à se mettre en mouvement. Elle n'avance pas. A signaler toutefois qu'il est question de la création de trois *lycées* de jeunes filles, l'un à Berlin, les autres à Stuttgart et à Munich.

Ce qui nous plaît davantage, c'est de voir la femme se consacrer à des missions de bienfaisance et de pacification sociale comme celle de l'association qui s'est tout récemment fondée à Berlin sous le nom de *Maedchen- und Frauen-Gruppen für soziale Hilfsarbeit.* Le noble but poursuivi est l'adoucissement des misères sociales par la femme ; il s'agit principalement de rapprocher du peuple cette femme de la bourgeoisie que la vie moderne en tient le plus éloignée et qui, jusqu'ici, est restée indifférente à ses misères et à ses besoins. L'on veut tenter d'atténuer par le spectacle de la solidarité humaine les souffrances des misérables et des désespérés. Cette œuvre humanitaire, qui groupe les bonnes volontés et exigera plus d'abandon de préjugés que de dons en argent, plus de sacrifices moraux que de sacrifices matériels, est digne de la plus haute sympathie : c'est par l'amour et la compassion et non par des lois et des règlements qu'elle prétend contribuer à la solution des problèmes sociaux.

Il n'est plus question ici d'émancipation des femmes ni de nouveaux droits à leur conférer, mais d'un devoir national

Digitized by Google

à accomplir, d'une intervention efficace pour apaiser les discordes et rapprocher les classes.

Après les misères et les plaies que nous avons étalées dans toute leur hideur, le lecteur trouvera sans doute un réconfortant dans un tel exemple.

. . . . . .

Que la foule ici a l'air placide, comparée aux foules françaises ou wallonnes! Ici ne se montre pas ce besoin de fraterniser et de manifester bruyamment dont sont si vivement empreintes nos fêtes populaires. L'on circule avec gravité, l'on stationne paisiblement dans les cafés. L'on s'émeut seulement — et encore combien peu! — sur le passage de l'empereur; l'on a du reste tout le temps de se préparer à cette émotion, puisque l'empereur se promène quotidiennement à cheval ou en voiture entre 3 et 5, et que l'appareil imposant de *Schutzleute* déployé sur son parcours avertit chacun de son arrivée.

Nous avions été frappés, dès la première heure de notre premier débarquement à Berlin, de ne pas trouver de journaux à acheter. Pas de kiosques, pas de crieurs, pas de camelots affairés cherchant à se devancer l'un l'autre, comme à Paris, en glapissant l'événement du jour (1). Vraiment ici, sauf dans les gares et dans quelques rares boutiques, la vente au numéro n'existe pas. Le Berlinois est abonné à un journal, *son* journal, qu'il lit tranquillement chez lui.

C'est là un détail de mœurs qui rend les conditions d'existence de la presse tout autres à Berlin qu'à Paris. La première conséquence en est de favoriser les grands journaux; l'absence de l'acheteur au numéro leur donne de la force et de la sécurité, en leur assurant une clientèle très stable. Tel grand journal tire à 70,000, dont 28,000 pour Berlin seul, presque tout pour des abonnés : il sert deux éditions par jour, formant ensemble, selon l'abondance des matières, de douze à vingt grandes pages remplies d'articles de fond, de télégrammes, de nouvelles diverses, de feuilletons, de renseignements commerciaux et financiers, d'annonces, etc., outre un supplé-

(1) L'on n'entend du reste à Berlin *crier* ou *glapir* quoi que ce soit; les seules exceptions sont dans la Friedrichstrasse.

Digitized by Google

ment illustré de huit pages d'un format moindre, le samedi. Au lecteur qui a absorbé ces deux éditions dans sa journée il ne vient pas même la pensée de s'abonner à un second journal; n'en trouvant d'ailleurs pas à acheter dans la rue, il n'est pas exposé à ce trouble continuel des habitudes de l'esprit, à ces lancinantes oscillations de conviction qui résultent de lectures contradictoires. Il est pénétré jusqu'aux moëlles par les opinions de son journal; aussi lui reste-t-il fidèle. Ainsi disparaît, pour le directeur de journal, le souci de donner des numéros à sensation : on tient là-bas l'abonné modèle, qu'on peut ennuyer sans qu'il vous en cuise. Et puis, à quoi lui servirait de changer? Tous les journaux se trouvent dans les mêmes conditions et aucun ne fait d'efforts pour être plus amusant ou moins terne que son voisin.

Mais l'abonné sera bientôt gâté le jour où la vente au numéro obligera les journalistes à faire assaut d'esprit et de nouvelles à sensation. Ils verront alors ce qu'il en coûte de devoir amuser le lecteur. Leur existence deviendra moins commode : ils seront, par rapport à leur actuelle quiétude, comme des carpes qui auraient vécu jusque-là seules dans un étang et auxquelles, un beau jour, on aurait adjoint des brochets pour les forcer à prendre de l'exercice.

L'organisation de la presse réagit nécessairement sur le tempérament et les mouvements de l'opinion publique. Celle-ci est beaucoup moins nerveuse et moins mobile à Berlin que chez nous, et le pays y gagne de ne pas se dépenser en agitations inutiles. Au reste, Berlin est loin de donner l'impression de l'effrayante activité cérébrale et de l'extrême excitation nerveuse qui rendent Paris exquis et funeste; l'usure physique et intellectuelle doit y être bien moindre aussi.

La curiosité à l'endroit du papier imprimé n'y sollicite et n'y enfièvre pas les esprits; elle n'est pas passée à l'état de besoin impérieux et incessant. On n'y vit pas un journal à la main, à l'affut des événements, dévorant à toute heure, sur le trottoir, dans l'omnibus, sous le bec de gaz, les opinions et les récits les moins conciliables.

A Berlin, même les plus graves incidents politiques n'exci-

Digitized by Google

tent pas la curiosité à l'égard des journaux et n'en font pas vendre davantage. Aussi bien, nous l'avons dit, on laisse ici la politique au gouvernement, et l'on s'en désintéresse. Il n'y a que les antisémites et les socialistes qui semblent s'en occuper activement, et encore ces derniers font peu de bruit; ils discutent, ils parlementent et si, parfois, on les représente comme les ennemis de l'État, on a tort : ils sont, en général, légalitaires et ne demandent qu'à légiférer.

La seule agitation apparente dans la rue est celle des antisémites. Et je ne crois pas qu'elle soit en train de se calmer; il n'y a pas si longtemps que l'on couronnait de lauriers dans la Leipzigerstrasse le fameux Ahlwardt, et que l'on portait en triomphe ce petit homme ventru, à l'air vulgaire et grossier, aux petits yeux égrillards s'enfonçant dans la bouffissure des joues, aux cheveux plantés bas, au front étroit et obstiné. Qui n'a encore ces scènes tumultueuses présentes à la mémoire?

. . . . . .

L'antisémitisme forme l'un des plus violents courants de l'Allemagne, en tout cas le plus visible. Il n'est guère de question politique à laquelle il ne se mêle. Il y a vingt ans, ce n'était qu'une matière à brochures; les articles de la *Gazette de la Croix* et de la *Germania* sur les Juifs semblaient des récriminations de conservateurs ou de catholiques. « Ce sont des mécontents qui passent leur mauvaise humeur », disait-on. Quelques années après, les premières réunions publiques du célèbre pasteur Stöcker et les dissertations du professeur de Treitschke dans les *Annales prussiennes* faisaient scandale auprès des uns, étaient regardées par les autres comme des rêveries isolées de gens mal éveillés! A présent, malgré la valeur inférieure des chefs, malgré leur turbulence et les disputes qu'ils ont entre eux, le mouvement ne cesse de gagner en étendue. Il rallie les esprits les plus divers, parfois les plus opposés. Le cri « C'est la faute aux Juifs! », qui soulageait autrefois le ressentiment des propriétaires hypothéqués, est devenu cri de guerre populaire, ou, pour parler comme les antisémites, national.

Un mauvais symptôme est qu'on ne se montre guère

Digitized by Google

difficile dans le choix des arguments en faveur de la thèse antisémitique. On en vient à opposer aux Juifs un instinct obscur, une antipathie physique. C'est le crescendo de la passion : il en est de l'aversion comme de l'amour; quand elle devient une question d'épiderme, il n'y a plus de remède.

Non seulement dans le simple peuple et dans l'aristocratie, mais dans la classe moyenne, même cultivée, on reproche aux israélites d'encombrer, d'être partout. Ils occupent en ville les belles maisons neuves, à la campagne les plus confortables villas. On trouve leur voisinage insupportable par le bruit qu'ils font entre eux. Vous croyez qu'ils querellent toute la journée ? Eh bien, vous vous trompez: c'est leur façon ordinaire de causer. Puis, ils sont indiscrets; ils cherchent à voir ce qui se passe chez vous. Et, outre leur voix discordante et leur curiosité, l'on fait encore un grief à ces « Orientaux de langue allemande » de marcher sur les talons en se dandinant de droite et de gauche et de gesticuler avec exubérance... — « En France », vous expliquent couramment les Allemands, « vous ne connaissez que le juif amendé par trois ou quatre générations de vie occidentale. Ceux même qui vous viennent d'Allemagne sont fortement brossés. Nous avons à subir la première génération, telle qu'elle nous vient de Vilna ou de Cracovie. Cette race asiatique s'abat comme un vol de sauterelles sur les campagnes, en Silésie, dans l'ancien duché de Posen, dans la Vieille-Prusse; ils y vendent de l'eau-de-vie frelatée et y pratiquent l'usure. Dès qu'ils ont amassé un petit pécule en endettant le paysan et lui mangeant sa récolte, ils filent sur Breslau ou Berlin, ils ouvrent un petit commerce, un magasin de confection, un débit de vieux vêtements, une agence de vente ou de change, et leurs fils font souche de banquiers ou de journalistes, de médecins, d'avocats, de professeurs, de magistrats... » Or, des journalistes, des professeurs, des magistrats israélites, c'est précisément ce qu'on redoute; on ne veut pas qu'Israël arrive à tenir entre les mains l'opinion, la justice et l'instruction; on lui trouve déjà trop d'influence dans les affaires et la vie économique de la nation... Dans ces circonstances se pose forcément cette

Digitized by Google

question : Que doit-on faire des Juifs? Tout bon bourgeois allemand que vous interrogerez à ce sujet vous répondra sans sourciller : « Les mettre dehors! »; et cette solution lui paraît aussi simple que naturelle.

L'antisémitisme, à Berlin, se manifeste par une agitation permanente qui remue les masses.

Les antisémites ont une librairie, une échoppe plutôt, située dans une rue tranquille. mais à deux pas des plus grandes artères commerçantes, Leipzigerstrasse et Friedrichstrasse (Geo. Hoppner, 49, Krausenstr). Cette librairie de mince apparence et peu en vue répand à foison des brochures, des caricatures et tout article pouvant fomenter la haine du Juif.

Ahlwardt et son clan savent que la propagande ne se fait pas par des écrits doctrinaux; aussi remplacent-ils les raisonnements par d'ingénieuses trouvailles, telles que des vignettes où le type sémite est répété à l'infini, des gravures qui représentent Héraklès combattant l'hydre, une hydre dont chacune des sept têtes est une tête de juif, des médailles symboliques portant : *Gedenke dass du ein Deutscher bist*, ou encore des broches, des boutons de manchettes, des breloques avec des inscriptions ou des figurations dans le même goût. Il existe aussi un modèle de canette à bière très en vogue, « la canette antisémitique vieil-allemande » (*Antisemitischer altdeutscher Bierkrug*), qui représente deux scènes suggestives, sous les millésimes 1893 et 1910 : Dans la première, le *deutsche Michel*, qui est l'équivalent là-bas de John Bull en Angleterre ou de Jacques Bonhomme en France, est endormi profondément et dévalisé par un juif; dans la seconde, il s'éveille, se lève et chasse le voleur à coups de pied. Puis des affiches annoncent des *antisemitische Brödchen* et aussi une boisson nouvelle, à base de genièvre, sous le nom d' « Ahlwardt ». Enfin, l'on fait circuler encore des billets de chemin de fer pour Jérusalem, 4e classe, aller sans retour : « Nach Jerusalem hin aber *nie zurück* ».

En dehors de ces plaisanteries d'un tour un peu bien tudesque, nous trouvons de nombreuses recommandations :

Digitized by Google

Kauft nicht bei Juden (N'achetez pas chez les juifs), sous forme de cachets en papier gommé ou de tout autre objet usuel se prêtant à une active propagande.

Pour tenter de s'opposer au développement du commerce juif, il s'est fondé de grands magasins « chrétiens » imitant le Louvre, le Printemps, le Bon Marché de Paris. Ils sont fréquentés par la société protestante. Les antisémites, dans le même dessein encore, distribuent gratuitement un *Adress-Buch* donnant aux acheteurs l'indication des commerçants chrétiens et leur désignant les magasins juifs que toute âme honnête doit mettre à l'index; ces « Bottin » ont soin de donner traduits en allemand, pour mieux en mettre en relief l'origine, les noms israélites polonais; ils remplacent Ossipowitz par Josephson, Jacobowicz par Jacobson, etc.

De même qu'il y a des pâtisseries et des restaurants juifs, il y en a d'anti-juifs. Là, le Berlinois qui a horreur du sémite peut espérer n'en pas trouver. En outre, il peut y lire toutes les feuilles judéophobes de l'Allemagne, ce qui n'est pas peu.

. . . . . .

C'est sans doute pour éviter de perdre de leur clientèle que nombre de négociants cherchent à dissimuler l'origine manifestement juive de leurs noms. A ce point de vue, un passe-temps divertissant, à Berlin, est d'étudier, sur les enseignes des maisons, les diverses modifications que subit un même nom patronymique. Pour en donner un exemple, voici quelques variétés d'un même nom qui désigne les descendants des anciens lévites : Levi ou Levison, Lewy, Lew, Lewison, Lewinson, Lewin, Lewyn, Lewinsky, Lewyski, Lewiensk. Tels encore Cohen, Cahen, Kohn, Kaun, Köhn, pour les descendants des *Cohanim* du temple. Parfois on trouve des renversements : par exemple, Nomis pour Simon, Samulon pour Salomon, etc.

La plupart des juifs de Berlin sont des Askenazim (1) originaires de Pologne, cette terre qui fut le centre d'Israël au

(1) *Askenazim* ou juifs du Nord (allemands ou polonais), par opposition aux *Sephardim* ou juifs du Midi (portugais ou espagnols).

Digitized by Google

moyen âge (1) et où s'étaient réfugiés les juifs chassés d'Allemagne au XVIe siècle. De là viennent les noms en *ski* ou en *wicz*. Et si, en général, les noms israélites ne décèlent pas l'origine polonaise, c'est que, lors des partages de la Pologne, la Prusse et l'Autriche obligèrent leurs nouveaux sujets juifs à s'affubler de noms de famille allemands, qu'elles leur délivraient d'ailleurs moyennant versements dans la caisse de l'État. Les autorités mettaient à leur disposition trois ou quatre catégories de noms tarifés selon le degré d'élégance; les noms de bêtes restaient seuls gratuits : d'où le grand nombre de Wolff, Hirsch, Loewe, Strauss, Fuchs, Ochs, Adler, et de noms composés tels que Bärmann, Hahnmann, Haseneier, Katzenstein, Lœwenstein(2); les noms d'arbres et de fleurs se payaient suivant la qualité, et les noms évoquant les idées ou les images les plus poétiques se cotaient le plus haut : tels étaient Veilchenduft, Schönwald, Schönfeld, Friedheim, Friedeberg, Sonnenthal, Rosenthal, Wasserstrom, etc.

Ainsi les noms d'animaux indiqueraient l'origine la plus plébéienne. Toutefois, cela n'empêche pas les porteurs de ces noms de s'être élevés parfois très haut : Lord Herschell, par exemple, dont le nom est un diminutif de Hirsch, et qui était fils d'un juif polonais. J'ai cité précédemment (chapitre II) d'autres noms de cette espèce qui sont devenus illustres, soit sous leur forme originaire, soit sous une forme modifiée.

Parmi les noms rappelant une ville ou une bourgade, genre de nom très répandu chez les juifs d'Allemagne (3), certains

(1) C'est aussi par héritage de la Pologne que la Russie compte 3 à 5 millions de juifs, la Galicie et la Hongrie 700,000 environ chacune, la Roumanie 300,000 à 400,000. L'empire d'Allemagne en compte 568,000 d'après le dernier recensement (1er décembre 1890), contre 31,027,000 protestants et 17,672,000 catholiques, 148,000 dissidents et 13,000 partisans de croyances diverses; la population totale est de 49,428,000 âmes. Depuis 1885 les juifs déclarés y sont en augmentation de 7,000 à peine, soit 1.2 p. c., tandis que la population totale est en augmentation de 2,600,000, soit de 5 1/4 p. c.

(2) Les noms d'animaux se rattachent à la tradition biblique; c'étaient des allusions aux tribus d'Israël : par exemple, celui de Lion (*Loewe*, *Loeb*) à la tribu de Juda; de Cerf (*Hirsch*) à celle de Nephtali; de Loup (*Wolf*) à celle de Benjamin.

(3) Fréquents surtout sont les *Leipziger*, les *Breslauer*, les *Berliner*.

Digitized by Google

portent la trace de l'origine française : Dreyfuss, par exemple, qui serait une corruption de Trévoux, l'ancienne capitale du pays de Dombes, siège au moyen âge d'une nombreuse juiverie. — D'autres familles ont tiré leur nom des enseignes de leurs maisons de commerce; par exemple Rothschild, rouge écusson.

En somme, la plupart des noms juifs allemands sont aussi reconnaissables que les noms hébreux, n'étant guère usités que dans les familles israélites. On comprend que dans les pays où règne l'antisémitisme certains cherchent à se défaire de ces signalements judaïques et à les remplacer par des noms moins significatifs (1). Ce fut le cas pour plus d'un juif célèbre : on cite Ludwig Boerne qui s'appelait Loeb Baruch, Karl Marx dont les pères s'appelaient Mordechaï. De même pour les prénoms : Baruch Spinoza déjà changeait son Baruch en Benedict ou Benoit, ce qui, d'ailleurs, a le même sens. Aujourd'hui on remplace les prénoms hébreux par des prénoms à même initiale et même consonnance : on met Isidore pour Isaye, Rose pour Rachel, Adelaïde pour Abigaïl, Maurice pour Moïse.

. . . . . .

Nous avons dit que les immigrants formaient la majorité de la population actuelle de Berlin. Parmi eux, naturellement, les israélites entrent pour une bonne partie. On sait qu'expulsés en masse (1571), les juifs se tinrent éloignés de Berlin pendant presque tout le XVII^e siècle (2). Mais depuis, ils ont repris possession de Berlin; ils sont aujourd'hui prépondérants dans la banque, à la Bourse, dans le commerce, au barreau et dans la médecine (3); et la plupart des grands journaux sont

(1) Ce n'est pas seulement en Allemagne qu'il y a tendance à se désémitiser. En Hongrie, *Simon* se magyarise en *Simonyi ;* en Roumanie, le même nom devient *Simionescu*, comme *Wolf* devient *Lupascu*. En France, on a Lion, Lyon, Cerf, Lecerf, Leloup, etc.

(2) Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle qu'accès leur fut rendu à Berlin, en même temps qu'on donnait asile aux réfugiés huguenots. En 1714, 129 familles israélites s'étaient déjà fixées à Berlin.

(3) L'on me cite ce fait qu'à l'université de Berlin toute la faculté de médecine est israélite, excepté l'éminent physiologiste Dubois-Reymond, dont les ancêtres étaient des réfugiés protestants français chassés de leur pays lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Digitized by Google

dans leurs mains (1). Les israélites parvenus ont ici des airs dominateurs; ils se sentent en pays conquis, et en cela ils diffèrent notablement de leurs congénères établis dans les pays latins. En Allemagne, ceux-là seuls dont la fortune est encore à faire adoptent les habitudes locales et s'efforcent de se confondre avec les habitants, changeant même au besoin l'orthographe de leur nom.

C'est du contact des juifs, sans doute, que sont venus l'esprit d'initiative, la prudence et le sens pratique qui distinguent le Berlinois dans les affaires. Les antisémites ne manquent pas de les accuser d'être les auteurs de la corruption des anciennes mœurs allemandes (2); contre eux, nous l'avons vu, ils fulminent toutes les malédictions et s'efforcent d'ameuter la population.

Cependant, toute forte que soit à Berlin l'opinion antisémite, elle a gardé, en général, un caractère plutôt métaphysique, c'est-à-dire assez inoffensif et en tout cas rassurant. L'on continue à lire les journaux israélites, à faire vendre les bazars israélites quand on y trouve avantage; et l'on ne rejette même pas le secours du médecin ou de l'homme de loi israélite. Moins encore on refuse d'entendre la musique des compositeurs israélites, interprétée par des artistes israélites.

Il y a même à Berlin une société israélite qui parvient à s'infiltrer dans les salons de la noblesse. Les dames en sont souvent d'une grande beauté et elles brillent, paraît-il, par une allure plus vive, une culture intellectuelle plus développée que celles des dames du monde aristocratique. En revanche, leurs maris présentent le type juif dans toute sa pureté : nez

(1) Toutefois ce ne sont pas encore eux, ce sont les *progressistes*, qui dominent au « Magistrat » et à l'assemblée des « Stadtverordneten ». A l'Université même, en vérité, l'influence des Adolf Wagner et des Henri de Treitschke est contrebalancée par celle des Virchow et des Toerster.

(2) D'après l'auteur anonyme de l'ouvrage précédemment cité : *Die Verbrecherwelt von Berlin*, ce sont les juifs venus de Posnanie qui auraient doté Berlin de l'organisation si remarquable des malfaiteurs de profession. Mais, il faut le dire, l'élément israélite a disparu peu à peu de l'armée du vol, composée aujourd'hui en majorité de protestants et de catholiques. Son influence a demeuré toutefois; il paraît même que l'argot des voleurs porte l'empreinte de l'hébreu, à côté de celle de la langue romane des bohémiens.

Digitized by Google

recourbé, yeux à fleur de tête, en un mot le profil sémitique; voix grasseyante; embonpoint précoce, doigts crochus; la pensée et les combinaisons des millions se sont emparées de leur être tout entier.

Il serait injuste de ne pas reconnaître toutefois combien sont répandues les facultés artistiques chez ces hommes d'argent (1). Nombre d'entre eux ont aussi protégé les arts avec une réelle efficacité. Nous en retrouvons encore un exemple à la Galerie nationale, dans ces fresques (2) que fit peindre de 1816 à 1818 Salomon Bartholdy, consul général de Prusse en Italie et israélite de naissance. Faut-il rappeler comment ce Bartholdy, oncle du compositeur Mendelssohn, ouvrit le premier à l'art catholique allemand la carrière qu'il allait si brillamment parcourir? C'était en 1813. Il voulut faire décorer de fresques une salle du palais Zuccheri qu'il occupait sur le Monte Pincio, et il s'adressa à cet effet à Overbeck, à Philippe Veit, à Schadow et à Cornélius. Ceux-ci se chargèrent d'exécuter gratuitement le travail; Bartholdy devait pourvoir aux frais matériels. Et ce sont ces fresques, premières œuvres importantes de la peinture allemande, qui ont été transportées de Rome à Berlin en 1888. Les sujets sont empruntés à l'histoire de Joseph; les deux pages exécutées par Cornélius se distinguent déjà par la vérité de l'expression et l'élégance des formes. Ce fut, en ce temps, une résurrection de la fresque à Rome, où elle était tombée comme partout en désuétude; et cette résurrection causa une sensation d'autant plus vive qu'elle était opérée par des artistes étrangers.

(*A suivre.*) F.-N. ROSE.

(1) Nous l'avons déjà montré précédemment (chap. II).

(2) Elles se trouvent au 2e étage, dans la salle du coin, près de la *collection des dessins*.

Digitized by Google

L'ART INDUSTRIEL EN GRÈCE [1]

II

LES FIGURINES.

Il y a toujours à apprendre de la familiarité de la vie, comme qui dirait de la fréquentation quotidienne des choses. Je termine cette étude par ce que l'art grec eut de plus intime.

Strabon avait raconté que César, voulant relever Corinthe, y envoya des colons qui y trouvèrent, dans les nécropoles, une quantité de statuettes en terre cuite, qu'ils envoyèrent à Rome, « inondant la grande ville de leurs Corinthes ». Ce texte était perdu de vue lorsqu'en 1874, les Romes modernes furent envahies par des figurines pareilles : on les appelait des Tanagras. Ce n'est pas qu'on n'en connût en Europe, comme jadis chez les anciens : Démosthènes avait déjà parlé des modestes boutiques où l'on en vendait, et Ésope avait raconté une histoire où un marchand de bronzes en offrait une par-dessus le marché. De nos jours, on en avait publié souvent des gravures. En 1857, de Witte y avait appliqué un procédé nouveau, en décrivant la collection Janzé, avec 24 grandes photographies « reportées sur pierre », et l'archéologue Frœhner allait débuter en illustrant les vases et les terres cuites du Musée de Carlsruhe : je m'en tiens à ces deux faits. Les découvertes de Tanagra furent surtout décisives, et plus encore par la beauté des statuettes que par leur nombre. Depuis que l'exposition rétrospective du Trocadéro, en 1878, les mit en lumière,

(1) Suite. Voir la *Revue* du 15 février 1894.

Digitized by Google

ce petit monde d'objets d'art, si inattendu et si intéressant, n'a plus cessé de sortir des tombes avec une abondance et une variété rares. Les statues de marbre ou de bronze, les bas-reliefs, et même quelquefois les vases, représentent plutôt la vie idéale, la poésie religieuse ou héroïque, les idées de grandeur de cette race privilégiée. Ces innombrables figurines nous rendent, prise sur le fait, la vie réelle de la Grèce, le tous-les-jours des mœurs, les détails de la toilette et les manières charmantes de la porter, les jeux accoutumés avec leurs péripéties diverses, les intimités de la maison et les rencontres au dehors, les grâces de la mère et de l'enfant, les rêveries de la jeunesse ou de la souffrance, les joies du cœur, les entrains de la passion, les visites au tombeau, les revoirs de l'au-delà.

Le cycle épique ne pouvait être négligé par aucun art en Grèce; il s'y modernise dans les mains du potier, par l'esprit d'individualisme, la familiarité de la mise en scène, la vérité vue sous des angles nouveaux. Le culte — ou plutôt cette incessante floraison du mythe, symbolisant toutes les beautés et toutes les passions, qui fait l'Olympe grec — s'y transforme à son tour : du dieu, chef-d'œuvre plastique, du héros divinisé, du mort héroïsé, on arrive à la simple renaissance de l'époux dans son mérite naturel, de l'épouse revue en son charme, d'amours devenus de jolis enfants mutins; les Vénus ne perdent rien à n'être que des Tanagréennes et les Victoires gagnent à donner le prix de beauté — celle de M. Van Branteghem, quelle merveille de grâce! — Ainsi, ces bibelots, retrouvés dans les caveaux mortuaires, nous rendent l'éternelle jeunesse de ce peuple artiste.

Tous nos musées ont fait place à cette Grèce nouvelle qu'on n'eût pas soupçonnée il y a vingt-cinq ans. Des collections particulières ont été formées par des amateurs de bon goût et sont devenues célèbres. Les ventes se sont multipliées, les choix se sont faits, les prix ont monté. Les fouilles et les ventes ont donné lieu à des publications illustrées qui ont suivi tous les progrès de l'héliotypie, de la chromographie, pour suppléer aux musées et aux galeries, en perpétuer le souvenir dans les bibliothèques, en représenter les plus belles pièces, et plus

Digitized by Google

d'un de ces recueils arrive à nous donner l'impression et presque la vibration des œuvres.

Cette minuscule statuaire n'a pas été ressuscitée sans soulever bien des problèmes, qui sont loin d'être résolus. C'est affaire aux savants. On risquerait de se fourvoyer si on voulait classer méthodiquement ce cycle délicieux, préjuger les provenances, fixer les époques, les écoles, les fabriques, établir des catégories d'après les caractères des œuvres ou leur destination. Mais pourquoi faudrait-il attendre l'épuisement des fouilles et des controverses avant d'initier le public à de petits chefs-d'œuvre? Une chose est incontestable et elle suffit, c'est leur valeur artistique. Donc, pendant que la science, qui a le temps, se fait sur pièces, on s'est hâté de présenter au public cet art charmant, dût-on, pour résumer ce qu'on sait, dissimuler ce qu'on ignore. Et déjà une bibliothèque d'enseignement a mis à la portée des élèves et des gens du monde un aperçu d'ensemble avec un choix de statuettes gravées (1). Pour ceux qui veulent connaître les choses de plus près, voir des reproductions plus vivantes, il y a une série de riches publications, dont on vient de faire une sorte d'historique raisonné (2), suivi d'un choix de figurines qui rivalise de richesse avec les autres. Sans chercher un classement rigoureux que ne comporte pas l'état de nos connaissances, l'auteur y groupe, autour de l'un ou l'autre spécimen, les sujets similaires dont il expose les principaux caractères connus, en discutant les problèmes, en écartant les erreurs, de sorte que la vue d'une œuvre nous initie à tout un genre qu'on apprend à reconnaître, et que la vulgarisation se généralise par la vue des choses. Ce sont *Les terres cuites* par Cartault.

Il y a maintenant, dans les bibliothèques publiques, un choix au moins de ces catalogues illustrés. On trouvera à Bruxelles Lecuyer, Gréau, Hoffmann, Sabouroff, Kékulé, Cartault, la *Nécropole de Myrina*, les *Monuments* de Rayet, et

(1) Bibliothèque des merveilles. PERROT, *les Statuettes de terre cuite*.

(2) A. CARTAULT, *Terres cuites grecques* photographiées d'après les originaux des collections privées de France et des musées d'Athènes. Paris, A. Colin, 1890. Introduction et texte, avec 29 planches.

Digitized by Google

le plus beau de ces recueils, celui de l'exposition du Burlington-Club, de 1888.

On ne peut ouvrir un de ces livres après l'autre sans être frappé de la variété toujours renaissante des sujets, dont chaque fouille semble nous ménager des surprises. On aimerait alors à pénétrer dans cette mine de petits trésors, à s'imprégner de leurs charmes, à leur demander le secret de ce que la Grèce y mit de plus délicat. Je n'ai trouvé pour cela qu'un moyen, préférable aux descriptions utiles des archéologues, c'est d'en demander le commentaire à la poésie grecque elle-même, depuis Sappho et Anacréon jusqu'à Théocrite et l'Anthologie : plusieurs siècles de glorification de la beauté et de l'amour. Je tâcherai de vous faire présenter les potiers par les poètes.

Les figurines ont parcouru toutes les époques de la Grèce. Sans remonter aux idoles de terre, Ésope en a connu et Corinthe n'a cessé d'en produire que lorsque Rome l'eut détruite. « L'art grec ne s'éteint qu'à la dernière heure », dit à ce propos Frœhner (1).

Tous les genres s'y succèdent. On peut les y distinguer déjà, à commencer par l'archaïsme. La belle époque de Périclès et de Phidias y est représentée; puis vient Praxitèle, avec deux Vénus diadémées signées Hiéron et Diphilos(2), et une autre qui, chez M. Van Branteghem, rappelle la Vénus de Tarse dont le Louvre n'a que le torse en marbre (3); puis c'est Polyclète avec un diadumène trouvé à Smyrne (4), ou Scopas, dont un coroplaste imite l'Éros sur un hypocampe (5). La belle simplicité d'Athènes semble animer les Tanagras, et la vivacité de mouvement des bas-reliefs de Pergame caractérise plutôt les figurines de Smyrne. Enfin, de larges groupes, trouvés récemment, et qui ne ferment sans doute pas la série des découvertes, se distinguent par une richesse d'élégance

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1887.
(2) Collection Hoffmann, I, n° 25 et n° 49, pl. 5.
(3) Catalogue anglais, n° 216. Catalogue français, n° 418.
(4) DURUY. III, 544, et *Gazette des Beaux-Arts*, 1866.
(5) FRŒHNER, *Terres cuites d'Asie Mineure*, 2 vol., n° 26.

Digitized by Google

dont il serait prématuré de faire honneur à une époque ou à une école.

En général, on observe dans cet ensemble deux choses : l'une que Frœhner exprime en ces termes à propos d'une des jolies galeries de Paris (1) : « L'art de la terre cuite et celui de la sculpture monumentale suivent des routes distinctes qui ne se rejoignent que de loin en loin ». Cette indépendance n'est pas faite pour nous étonner ; c'est un des principes de civilisation de la Grèce. L'autre, que tous les éditeurs constatent avec admiration, comme le plus beau résultat de cette liberté ; c'est un renouvellement des sujets qui transforme le mythe, rajeunit la légende, humanise le culte, modernise l'art, en de simples tableaux de mœurs, dans la représentation réelle de la vie hellénique. On ne peut imaginer rien de mieux pour l'art industriel.

La destination principale de ces statuettes indique une transformation pareille. A mesure de l'adoucissement des mœurs, on voit une biche remplaçant Iphigénie sur le bûcher, ou le cheval du héros mort immolé sur sa tombe, où Achille avait encore sacrifié douze Troyens pour honorer Patrocle. Peu à peu, des symboles remplacent les victimes d'un culte féroce, et la douleur des amis se satisfait en déposant dans les sépultures des statues de génies protecteurs, des figures allégoriques, des couronnes ou des vases rappelant des succès du mort, des statuettes dont il s'était plu à s'entourer pendant la vie, de sorte que le sacrifice humain en vint à être remplacé par la piété des tombeaux, et, lorsque l'antique coutume fut oubliée et qu'on ne vit plus dans ce culte des morts qu'une continuation de la vie en commun, ou seulement un luxe de nécropole, l'art avait suivi le progrès des mœurs et y avait servi.

I. — *Transformation des sujets : Les dieux et les héros.*

Le côté artistique de la transformation présente plus d'intérêt. J'y entre aussitôt par des exemples.

Les grandes déesses « aux larges flancs », Déméter et

(1) Celle de Mme Darthès.

Digitized by Google

Cora, convenaient au fronton du Parthénon ou aux statues de Cnide. Ici, ce seront deux Tanagréennes, mère et fille peut-être, sœurs plutôt, sous une même draperie, dans une intimité charmante (1). Ou bien c'est une jeune fille, avec diadème, accroupie dans un geste de grâce, près d'un panier plein de fleurs et dont le bras levé semble les joncher ou appeler ses compagnes à la cueillette d'une fleur nouvelle: le narcisse de Cora peut-être. La majesté de la déesse a fait place au charme de la vierge (2).

Cette femme, au port de reine, sur un char léger, on peut bien encore l'appeler Junon, car elle est traînée par des paons; mais on ne pourrait déjà plus lui donner son nom homérique: Héra, car c'est moins la reine de l'Olympe qu'une beauté de la Grèce (3). Certainement la procession des Néréides a symbolisé jadis le voyage des morts vers les îles fortunées; mais ces charmantes femmes, sans voile ou couvertes d'un tissu transparent, qui voguent sur un dauphin que mène l'Amour, à quoi bon y voir autre chose que ce que l'archéologue a appelé une idylle marine (4)? Ailleurs, on reconnaît encore Aphrodite si la déesse est installée sur un trône hiératique; mais cette femme assise, dont le haut du corps est d'une beauté plastique qu'admirent les artistes, dont la main se pose sur une amphore, et qu'interpelle vivement un petit amour, au pied de son lit de repos, certes elle est belle comme une Vénus, mais c'est une femme, et sa physionomie charmante, où le sourire hésite, fait penser que, si l'amour lui parle, ce doit être pour lui dire : Souviens-toi (5). C'est une grecque, de la patrie de Corinne.

La légende de Léda, aimée par Jupiter déguisé en cygne, si favorable à un groupe sculpté, a produit toute la gamme des sentiments dans les terres cuites. Elle y va de l'innocence trou-

(1) Catalogue Hoffmann, vente du 14 mars 1888, n° 147, pl. IV.

(2) *Terres cuites de Tanagra*, vente du 22 mars 1890, catalogue Hoffmann, petit in-12, n° 66, pl. II.

(3) CARTAULT, 1890, pl. 27.

(4) Collection Hoffmann, in-4°, 1886, n° 63, pl. XV.

(5) Collection Lecuyer, in-folio, pl. R². *Id.*, in-8°, pl. 8. — CARTAULT, 1890, pl. 24.

Digitized by Google

blée d'une vague inquiétude, ou de la pudeur effarouchée devant le séducteur caché, à de simples jeux coquets d'une Tanagréenne avec un des oiseaux familiers des maisons de la Grèce (1).

Donnons un instant à Hercule. Théocrite a demandé à une légende sur son enfance un de ses petits tableaux d'intérieur.

> Héraclès, à dix mois, était près de sa mère,
> Et son frère Iphiclès, plus jeune d'une nuit.

Remarquez ce joli mot, « plus jeune d'une nuit », pour annoncer un frère jumeau.

Alcmène les lave, leur donne son lait, les dépose sur un bouclier, leur parle, en caressant de la main les deux petites têtes.

> Elle parlait en les berçant : ils s'endormirent.

Vers minuit, deux serpents s'introduisent dans la maison et menacent les enfants. Alors, le poète laisse le drame en suspens pour nous ramener à la mère. Un bruit l'éveille, elle jette l'alarme, appelle son mari et toute la maison court au berceau :

> Lorsqu'on voit qu'Héraclès, un nourrisson encore,
> Dans ses petites mains tient les monstres broyés,
> On crie, on lève au ciel les mains. Lui, vers son père,
> Court, montre les serpents, dans un joyeux transport
> D'enfant ; puis, en riant, à ses pieds jette à terre
> Les fauves effrayants engourdis dans la mort.

Le drame achevé, l'idylle reprend ses pipeaux :

> Alcmène cependant ranime à sa mamelle
> Iphiclès, dont la peur avait glacé les os.
> Puis, le père les met sur une peau d'agnelle,
> Tous deux, retourne au lit et reprend son repos.

L'intention du contraste est évidente, mais on ne pouvait ramener plus simplement la légende héroïque aux proportions d'une scène de famille, que le coroplaste simplifie encore, car il se borne à représenter l'enfant seul, assis, et broyant paisi-

(1) Collection Hoffmann, n° 78, pl. 19. — LECUYER, in-folio, pl. J. — CARTAULT, 1890, pl. 25 et 26.

Digitized by Google

blement dans chaque main un monstre. La sculpture, comme la poésie, passe ici d'Hésiode à Théocrite.

Ailleurs, Hercule, ou Thésée, ou Dionysos (Bacchus), dompte un taureau, et Théocrite est encore là, s'inspirant d'un métope du Parthénon ramené au ton familier d'une belle terre cuite (1).

A peine approche-t-il qu'il saisit d'une main
Sa corne et jusqu'au ras du sol courbe soudain
Son poitrail large, puis, le rejette en arrière,
Un pied sur son épaule...

Nous avons plus d'un groupe d'hommes conduisant un taureau, devant lequel on croirait aussi entendre Callimaque, après la victoire de Thésée sur le monstre de Marathon :

Taureau blessé jusqu'à la rage, disait-on,
Par l'insecte ennemi des bœufs qu'on nomme taon.

Remarquez le détail familier sur l'insecte qui s'attaque aux bestiaux. Une fois le taureau vaincu, on le garrotte pour aller le sacrifier à Apollon, et le tableau se dessine :

Deux jeunes Décéliens le menaient à la ville,
Enchaîné. L'un tirait ; le marcheur indolent
Se traînait. Le second le piquait dans le flanc
Pour l'exciter avec la perche à double usage,
Aiguillon pour les bœufs, pour les champs mesurage (2).

Encore un détail de pastorale.

Enfin, Hercule en arrive à n'être plus guère qu'un beau boxeur — pardon du mot exotique. On dit aussi que c'est une réduction de la statue du tyrannicide Harmodius d'après un maître (3).

Trop heureux Héraclès lorsqu'on n'y voit pas le goinfre qu'en fait Aristophane : « As-tu désiré de la purée? — Dix mille fois dans ma vie! »

La légende de Calydon devient de même une chasse aux sangliers dans un groupe dont on a deux exemplaires (4).

(1) Collection Lecuyer, in-folio, pl. V[1] et in-4°, n° 192, pl. 20.
(2) *Fragments de Callimaque.* Phototypie dans LECUYER, in-folio, pl. V[4].
(3) *Burlington Club*, etc., n° 114, et catalogue Van Branteghem, 211.
(4) HOFFMANN, I, n° 47, pl. 7. — LECUYER, vente 1883, in-8°, n° 95, pl. 8. — CARTAULT, 1890, pl. 13. — VAN BRANTEGHEM, n° 214, Bacchus et le taureau.

Digitized by Google

Cela nous mène à l'épopée. La dispute d'Achille et d'Agamemnon, séparés par Minerve, n'a besoin que de trois personnages (1); pour la belle scène où Hélène montre aux vieillards troyens les chefs de l'armée grecque, deux suffisent : Hélène et Priam (2); le naufrage d'Ulysse qui s'accroche à un roc (3), montre à son tour comment les artistes de la terre cuite remontent jusqu'à Homère, pour « faire revivre ses héros d'une manière curieuse et inattendue (4) ». Mais une autre figurine accentue mieux la transformation. C'est un bas-relief, orné d'or, où Hermès transmet à Calypso l'ordre de Jupiter de laisser Ulysse quitter son île. Dans l'*Odyssée,* tout l'intérêt se concentre sur le héros que la nymphe retient captif, loin de ses États, de son épouse, de son fils, menacés par des intrus. Ici, au contraire, Ulysse est absent et, en face d'Hermès, qui montre une sorte d'apitoiement souriant, on ne voit qu'une femme qui va être délaissée et qui ne s'y résigne qu'à regret. L'attention change d'objet; l'épopée fait place à un drame intime, à « un roman d'amour », dit le catalogue Lecuyer (5).

Personne, en Grèce, n'a dû songer à reprocher ces libertés à de modestes artistes.

II. — *La femme grecque.*

Quand cette simplicité de ton s'inspire de l'intimité des mœurs du pays, on doit s'attendre à un déploiement nouveau de vivante réalité. « Les textes, dit un archéologue, fournissent bien des renseignements sur cette matière; ils permettent de recomposer un tableau, sinon complet, du moins très rempli, de la vie journalière des anciens. Mais ici, dans le domaine de l'archéologie, on a la lumière et la fraîcheur en plus. Il semble qu'en voyant les figures devant soi, on entre

(1) Collection Lecuyer, in-fol. pl. J[4].
(2) *Ibid.*, pl. K[4]. — Voir aussi *Thétis portant le casque d'Achille* (Cartault, pl. 18).
(3) CARTAULT, *Terres cuites*, etc., pl. 28.
(4) Collection Lecuyer, conclusion.
(5) Catalogue Lecuyer, in-fol., pl. L[4].

Digitized by Google

avec elles dans une familiarité plus intime (1). » On ne peut mieux spécifier le caractère et l'intérêt des figurines.

Celles d'hommes sont de beaucoup les moins nombreuses, sauf dans les deux cycles des héros épiques et des amours. On peut cependant y constater une variété complète de sujets. Mais c'est surtout l'élément féminin qui règne dans cet art délicat, comme dans le domaine du luxe et de la beauté. Sur ce point, il n'y a qu'un sentiment que je trouve exprimé d'un mot, par un archéologue : « Le charme de la femme a pénétré l'art grec (2). »

L'école d'Anacréon, appelé à Athènes pour y régner sur le goût, et de Sappho, entourée à Lesbos d'un cercle de poétesses, a créé, avec le culte de la rose « souffle pur des dieux », dit Anacréon, « ornement de la terre », dit Sappho, le culte de la beauté féminine, inséparable de la distinction : « Quoi ! cette femme a su te plaire, dit Sappho avec un dédain de reine ; elle ne sait même pas relever les plis de sa robe ! » Les artistes en figurines semblent avoir toujours présent à l'esprit ce mot d'ordre de l'élégance, et combien de statuettes, pendant les grands siècles de la Grèce et de Rome, glorifièrent cette condition suprême de la beauté ! Il faut voir, voir beaucoup, en allant d'un catalogue à l'autre : à chaque page, la pose de la femme change ; les unes se drapent debout, nobles ou coquettes, d'autres sont à la promenade, fières et gracieuses (3), ou s'arrêtent pour rattacher leur sandale (4), ou sont assises à rêver, devant quelque souvenir, à attendre l'occasion de jeter la pomme, à se mirer ou s'admirer, ce qui est tout un (5). D'autres sont sans voile et l'on entend chanter le poète :

> Nue elle rayonnait ; sur sa gorge divine,
> Descendant de la tête, une écharpe roulait.

On peut se rappeler bien d'autres vers de l'*Anthologie* devant la beauté sculpturale d'une femme au coquillage qui semble

(1) FROEHNER, *Terres cuites d'Asie Mineure*, 2 vol., in-4°, 1886, I, p. 13.
(2) Catalogue Lecuyer, in-fol., pl. Q5.
(3) LECUYER, in-fol., pl. M, U, A3.
(4) *Ibid.*, pl. T.
(5) *Ibid.*, pl. V.

Digitized by Google

appeler quelqu'un ou commander aux flots (1); mais quand une autre jeune fille s'avance, offrant une pomme (2), dans cet éclair de beauté qui produit l'admiration instantanée, un archéologue cite ce que dit Lucien de la Vénus de Praxitèle : « Par Hercule, quelle eurythmie dans tout le haut du dos! », et pour la figure, le savant cite un vers de Philaiteros :

O Zeus, que son regard est fascinant et doux !

Le temps n'était plus où Minerve frappait de cécité Tirésias pour l'avoir vue au bain par mégarde. Callimaque, sous les Ptolémées, fera de cette légende une élégie dramatique. Mais ni le Polyphème regardant Galatée dans la mer, ni un satyre surprenant une femme au bain (3) n'auraient couru ce danger dans la Grèce de Praxitèle ou de Théocrite, et nous pouvons admirer les statuettes demi-nues sans craindre rien.

Des scènes de coquetterie nous rappelleront plus d'une fois les vers où Théocrite parle des jeux de Galatée et du géant Polyphème.

La Galatée, à tes brebis, jette des pommes
Et t'appelle méchant ! le plus méchant des hommes !
Toi, pauvre, pauvre ami, jouant sur tes pipeaux,
Tu sembles ne rien voir. Alors elle les jette
A ton chien qui toujours auprès de toi halète;
Lui, court le long du bord en aboyant aux flots.

C'est tout un tableau.

Les grâces de la femme ne se bornent point là. « Quelle science de la forme humaine », dit Heuzey ; que de révélations inattendues sur l'art avec lequel les femmes grecques s'habillaient, sur la forme, la couleur, les dimensions relatives de leurs vêtements, sur les ressources enfin que leur coquetterie savait trouver dans un costume fort simple et toujours composé des mêmes éléments! » Nous allons voir cela dans les jeux de la femme, où la pose incessamment varie, et avec la pose, la manière de draper les deux vêtements accoutumés : l'un, sorte

(1) CARTAULT, 1890, pl. II.
(2) Catalogue Lecuyer, in-fol., Z^2.
(3) Collection Lecuyer, in-fol., pl. Q^4.

Digitized by Google

de chemise, le chiton, attaché aux épaules, d'où il peut, au moindre mouvement, glisser d'un côté ou de l'autre sur le bras, en laissant à nu l'épaule et une partie de la poitrine : c'est une des plus gracieuses manières de le porter ; l'autre, sorte d'écharpe, l'himation, dont on peut s'entourer la taille et les jambes en laissant un ou deux bras nus, ou s'enrouler tout le corps et se couvrir même la tête comme d'un grand voile. Je fais abstraction de l'invisible kestos qui, sous le nom de ceinture de Vénus, fut d'abord une sorte de talisman, ou du strophion qui soutenait la gorge comme un rudiment de corset. Le chiton et l'himation suffisaient à la femme hellénique et se prêtaient à tous les mouvements de la grâce. Voyez les osselets servant de jeu ou de consultation du sort (1), ou la balle ou la pomme, aussi à deux fins, exercice d'adresse et agacerie amoureuse (2). Arrêtons-nous un instant à l'encotylé, où la gagnante était portée sur le dos de sa partenaire, d'une manière originale qui consistait à la tenir par une jambe au creux du genou plié. C'est quelquefois un adolescent ou un satyre qui promène ainsi la victorieuse; le plus souvent, c'est une de ses compagnes. Ce sujet, qu'on fait remonter à Déméter portant sa fille, ne représente plus que la grâce à servir de monture à l'espiègle fardeau, et le sourire de joie à être portée en triomphe. Il n'y a que l'embarras du choix entre cette variété d'un même groupe dont chaque recueil en donne au moins un (3). Celui de Cartault montre plus d'efforts, celui de M. Van Branteghem plus de finesse dans le triomphe (4).

Ce n'était plus un jeu, c'était une occupation régulière des jeunes grecques d'aller puiser de l'eau à la fontaine (5). Nouvelle occasion de montrer leur souplesse naturelle, et quand une jeune fille qu'une sœur cadette tient enlacée dans un naïf

(1) Catalogue Van Branteghem, anglais, 154, français, 231. — Collection Lecuyer, in-8°, avril 1883, n° 16, pl. Z. *Ibid*, *Partie d'osselets à la fontaine*, pl. O5. — VAN BRANTHEGHEM, nos 176 et 195.

(2) *Joueuse de balle*, LECUYER, in-fol. pl. K. — CARTAULT, pl. 2.

(3) LECUYER, in-fol., pl. C. et D.

(4) VAN BRANTEGHEM, Catalogue anglais, nos 219 et 261.

(5) CARTAULT, pl. 22.

Digitized by Google

abandon, porte, avec une assurance d'aînée, l'hydrie sur sa tête, est-ce qu'on pense encore à demander si cette eau va servir au culte, aux soins de propreté, à couper le vin ou à un usage funéraire? On admire un groupe composé et drapé avec une finesse qui plaît (1).

Ce groupe est d'une simplicité chaste. Une des statuettes provenant d'Athènes nous introduit dans le huis-clos d'un festin, sans doute, où une danseuse nue s'apprête à passer à travers un cerceau. « Il est difficile de voir quelque chose de plus fin, de plus élégant, de plus gracieux », dit le savant Lenormant. Ce n'est pas à elle que Sappho eût reproché de manquer de grâce (2). La Vénus au bain, de la collection Gréau, n'a pas plus de voile, mais n'a pas moins de grâce à ôter, debout, sa sandale (3).

Une jeune fille qui lit peut rester vêtue et nous intéresser par une physionomie charmante et une simplicité de pose dans l'attention. Je l'ai connue par le catalogue Gréau et j'ai été heureux de la trouver dans la galerie Van Branteghem (4).

Si une femme regarde un masque, en rêvant sans doute à une scène de théâtre, elle peut varier sa pose, depuis la fierté campée debout, la tête superbe, les jambes croisées, qui fait penser encore à la muse Thalie (5), en passant par la méditation paisible, pour arriver à la mélancolique rêverie d'un grand style à laquelle une épaule demi nue, sortant du chiton, donne autant de charme que le voile encadrant la figure prête de douceur. La collection Lecuyer ne pouvait rien fournir de mieux à M. Cartault pour caractériser cette nouvelle catégorie de grandes figurines qui se distinguent des gracieuses tanagras par la noblesse du style (6).

Le chef-d'œuvre de ce genre était chez M. Van Branteghem.

(1) *Ibid.*, pl. 23.

(2) Collection Lecuyer, in-fol., pl. O.

(3) Collection Gréau, n° 735, pl. XLIX.

(4) GRÉAU, n° 342, pl. XXX. VAN BRANTEGHEM, Catalogue français, 365. Voir un sujet pareil, dans Hoffmann, *Cat. de la vente des 3 et 4 juin* 1889, n° 149, pl. VIII.

(5) LECUYER, in-fol., pl. C².

(6) Pl. 19.

Digitized by Google

Ce pourrait être une muse, ou Sappho idéalisant la poésie de l'amour. C'est Corinne, dit-on, et Frœhner traduit en anglais, à l'éloge des Béotiennes, ses compatriotes, quatre vers qui peuvent s'appliquer aux Béotiennes de terre cuite. Élégamment étendue sur un rocher, la poètesse tient la tête penchée de côté sur sa poitrine et posée sur une main dont le coude s'appuie à un rocher; l'autre bras s'abandonne le long d'une des jambes, et la poitrine, le ventre, tout le corps étendu dans ce demi-sommeil, se dessinent sous les plis fins du chiton. Sa lyre, qui fut dorée, est auprès d'elle. La main libre semble l'avoir déposé là et être prête à la reprendre. Les yeux sont à demi clos; la tête juvenile, « d'une beauté classique » dit Frœhner, est comme rentrée en elle-même dans une méditation qui fait rêver, dans une grâce qu'on admire. Oui, c'est un chef-d'œuvre (1).

J'aurai souvent à employer ce mot, car nous n'avons pas épuisé les groupes. Les femmes causent volontiers entre elles et, quand l'amour se met de la partie, la verve devient intarissable dans l'art comme dans la nature. Prenons à M. Van Branteghem (2) ces deux femmes sur un sarcophage. A leur aise, sans coquetterie, elles sont en train de tout oublier pour les potins du jour. Si elles étaient en grande toilette, on penserait au vif dialogue d'Orgo et de Praxinoa dans Théocrite; car on voit bien que, si quelque passant se plaignait de leur bavardage, elles sont prêtes à lui répondre avec la Syracusaine :

D'où sort-il? Que t'en chaut si parler nous amuse?
Où tu règnes commande et non à Syracuse!
Comme Bellérophon, nous sommes, sais-tu bien,
De Corinthe, et parlons le péloponésien.
Doriser est permis aux doriennes, j'espère.
O déesse, il n'est pas né qui nous fera taire!
C'est assez d'un mari! Tu prêches dans le vent!

Cette fois, c'est l'Amour, à coup sûr, qui anime la causerie de deux élégantes, du catalogue Hoffmann. Le petit Éros qui, debout contre la jambe d'une d'elles, semble pousser à cette charrue, n'a pas besoin d'être là pour l'indiquer avec son gentil

(1) *Burlington*, etc., pl. 155 et Calalogue français, n° 335.
(2) Pl. 166 du catalogue Burlington.

Digitized by Google

entrain de pose et ses ailes ouvertes. L'attitude des deux amies y suffirait. L'une, debout, a mis, dans l'abandon, la main sur l'épaule de l'autre et elle la regarde, en inclinant la tête, avec une complaisance insinuante. L'expression de tout le corps et de la figure est telle que le catalogue y reconnaît Vénus Aphrodite. L'autre, assise, demi-vêtue, se retourne vers son amie, comme étonnée d'une question qui l'intrigue ou d'un brusque conseil, que le petit Éros appuie en la poussant au genou. Elle est si belle, à son tour, et si gênée, qu'on penserait volontiers à Hélène. Serait-ce, dans un renouvellement gracieux, la scène de l'*Iliade* où Vénus, après avoir arraché Pâris au glaive de Ménélas, vient, sous un déguisement, presser Hélène de rejoindre le lâche dans sa chambre nuptiale, et que « la plus divine des femmes » reconnaît Aphrodite?

> Mais elle voit le cou charmant de la déesse,
> Ses yeux resplendissants, sa gorge enchanteresse,

dit Homère. Certes, elles sont assez belles, assez distinguées, assez divines pour qu'il n'y ait rien à objecter. Mais Vénus, qu'on peut appeler la plus femme des déesses, est ici une élégante de Tanagra, et comme un sentiment moderniste embellit Hélène! Est-il un peintre de genre qui pourrait aujourd'hui rivaliser avec tant de naturel et d'expression dans la grâce, qu'harmonise un groupement largement compris(1)?

Si l'on cherchait un pendant à cette œuvre superbe, ce n'est pas un vieillard aveugle, tenant sur ses genoux une femme apitoyée, que je conseillerais, malgré la douce paix — voyez — qui rayonne autour d'eux (2). Je préférerais chercher la pitié dans une belle jeune fille qui apporte de l'eau à un blessé. La scène est complète, le tableau émouvant; il y a dans toute la vierge, pose, geste, physionomie, un si profond sentiment de sollicitude et de bonté qu'aussitôt vu, on admire. Les grâces de la charité, quel plus digne pendant pour les charmes de la beauté (3)? Il n'y a que cet art familier pour rendre si vivement les états d'âme.

(1) Collection Hoffmann, in-4°, première partie, n° 36, pl. 4.
(2) Catal. LECUYER, pl. Y[4].
(3) Collection Hoffmann, t. I, n° 52, pl. 9.

Digitized by Google

III. — *Les amours.*

On parle beaucoup d'amours dans le cénacle des terres cuites. Et, à ce mot, toute la nichée prend son vol. Quand Socrate exalte le délire que lui inspire la beauté, il doit ce sentiment, dit-il, au sage Anacréon et à la belle Sappho, qu'Alcée appelait « la vierge pure ». Anacréon, en voyant l'hirondelle revenir au nid pour une seule couvée, fait un retour sur lui-même en se jouant avec sa bonhomie connue :

Les amours, toute l'année,
Dans mon cœur font leur nichée;
A l'un pousse un duvet neuf,
Déjà l'autre est en couvée,
Un autre va briser l'œuf.
. . . . . .
A peine grandis, voilà
Qu'ils pullulent au plus vite.
Et quel remède à cela?
Je n'ai point ce pouvoir-là:
Mettre tant d'amours en fuite!

L'artiste, non plus que le poète, n'a cette puissance, ni ce désir. Aussi, quelle envolée de petits amours (1)! La Grèce en fut couverte. Aux premiers temps, on n'avait guère représenté Éros seul et petit. Le voilà qui prend tous les jeux, toutes les espiègleries, toutes les grâces de l'enfance. S'il pleure, c'est dans un sourire; s'il rit, l'on est désarmé. Il parle à l'oreille de a beauté et d'indiscrets poètes nous trahissent ce qu'il lui dit. Il voyage sur un dauphin, enfourche l'hypocampe (2), joue avec les fleurs, avec la femme, « fleur entre les fleurs », dit un poète de l'Anthologie. Il s'amuse avec les serpents comme avec les cygnes. Il entre partout; il est si malin! Il n'effraye nulle part; il est si mignon! S'il porte l'arc et les flèches, c'est pure tradition d'allégorie; il n'a pas besoin d'aiguillon; il préfère offrir la pomme et se fier aux gentillesses. La nudité lui est naturelle; mettez donc autre chose à l'Amour que des ailes! Sa

(1) Groupes: LECUYER T3, HOFFMANN, vente de février 1889, nº 108, RAYET, *Monuments*, nº 83; Van Branteghem, nº 179 et s.
(2) Collection Gréau, nº 130, pl. LVII.

Digitized by Google

nudité est charmante, c'est un enfant; et chaste, il est tout petit. Ce Protée en miniature joue de la lyre et du palet, s'en prend au lion, monte le bouc, court après le chien, s'attelle le paon, se déguise en Hercule qui n'est pas plus fort, joue avec le papillon qui n'est pas plus léger. Des ailes, à quoi bon? à moins que ce ne soit pour suivre la colombe, messagère du poète (1):

Aphrodite m'a livrée
Au prix d'une chanson,
Et je suis attachée
Au service d'Anacréon.
C'est moi qui porte ses messages.

Le jeu de la mouche d'airain dont parlait Hérondas était inconnu; ouvrez Gréau, Pridippos vous y montrera notre Colin-Maillard joué par des amours autour de Vénus (2).

Il n'est pas facile de suivre ses faits et gestes chez les artistes non plus que chez les poètes. Les motifs se comptent par milliers : « A chaque instant, dit Frœhner, on en trouve de nouveaux. » Et qui pourrait, qui voudrait — nul poète, à coup sûr, et nul artiste — mettre tant d'amours en fuite?

Plus grand, il porte des fleurs plutôt que l'arc (3), verse des libations (4), lance le disque (5), quitte ses ailes pour causer paisiblement avec une douce jeune fille (6). Autant de jolis sujets à varier.

S'il va plus loin, ce n'est plus lui. Il se détransfigure, si on peut le dire. On passe aux prêtres de Bacchus et aux bacchantes. L'amour, non! le centaure, le faune, le satyre.

Avant les poètes, aimés de Socrate, et aussi de Solon qui demanda grâce à la mort jusqu'à ce qu'il eût appris une ode de Sappho, les sages avaient chanté le devoir du mariage, le respect de la femme, l'amour des époux, « si doux », avait dit Homère. « Prends une vierge », avait dit Hésiode. Mais Solon lui-même, pour moraliser l'amour, avait commencé à asservir

(1) *Burlington*, nos 245 et 286, et cat. français, no 379, pl. 66.
(2) Collection Gréau, pl. 36 et *Terres cuites*, Gréau, pl. 115.
(3) *Burlington catal.*, collect. du prince de Galles, no 269.
(4) CARTAULT, pl. I, et LECUYER, in-fol., pl. J3.
(5) Lecuyer, I3 et Gréau, no 1159, pl. LVIII.
(6) Lecuyer, pl. Y1.

Digitized by Google

la femme. L'amour n'est pas un dieu, « c'est un besoin », disait brutalement un des sept sages : Phocylide. Mais les sermons sont peu écoutés et les répressions ont moins de puissance que la grâce. C'est en en faisant un dieu, un petit dieu gentil, que les poètes ont commencé à apprivoiser le monstre. Poétiser, c'est civiliser.

La poésie muselle de même l'ivresse. « Quand je bois du vin, dit Anacréon, je tresse des couronnes de fleurs, je les mets sur ma tête et je chante *la sérénité* de la vie. » Voyez ici : La déesse de l'oubli, Methé, presse une grappe de raisin dans la coupe de Dionysos; ce qu'on lit sur la figure du jeune dieu, c'est bien plus la sérénité que l'abrutissement, et l'oubli des maux que l'oubli de soi (1). Ce sera aussi l'inspiration :

Ne bois-tu que de l'eau, le dithyrambe meurt (2).

Quand le culte de la vendange, qui personnifie une grande révolution religieuse, déchaîne la joie, la nichée d'amours fait place aux danses de Bacchus, dont le cycle est tout aussi nombreux et tout aussi varié dans les légendes que dans les bijoux de terre cuite. Il faudrait le suivre depuis le rapt des époques barbares, représenté par des monstres, comme les centaures, ou par des faunes et des satyres au pied de bouc, aux cornes de bélier (3), que la terre cuite, à leur tour, apprivoise, jusqu'à la résistance coquette de la nymphe (4), ou l'entrain à deux qui semble dire : allons-y gaîment (5). Arrêtons-nous devant le gentil sommeil d'une ménade, dont la tête se penche si naïvement, on dirait volontiers si innocemment, sur l'épaule d'un satyre enfant comme elle (6).

Un superbe groupe peut clore cette série. Si la fougue dramatique était encore contestée à l'art grec, on pourrait appeler en témoignage cette petite œuvre que son éditeur compare aux

(1) LECUYER, pl. 9.
(2) EPICHARME, dans son *Philoctète*, cité par Athénée.
(3) LECUYER, in-fol., pl. X^4, etc.
(4) Collection Lecuyer, in-8°, pl. 21.
(5) LECUYER, in-fol., pl. N^3 et A^5, et in-8°, pl. XVIII. V. aussi vente Hoffmann, juin 1889, n° 153 pl. XII.
(6) Petit catalogue Hoffmann, vente de février 1889, n° 117.

Digitized by Google

bas-reliefs de Pergame, « pour la fureur du mouvement, la hardiesse des poses, l'impétuosité de l'action » (1). On peut voir, dans la collection Lecuyer, ce corps de jeune fille ployé en deux, la poitrine renversée, la tête en bas, les cheveux au vent, le bras cherchant où s'accrocher, pendant que le Génie ravisseur la saisit, les jambes pendantes sous l'étreinte, et que lui, courbé en avant, ailes déployées, prend son élan, prêt à quitter le sol. Tout exprime l'énergie de la volonté, l'emportement du désir, le triomphe de l'amour ; la figure du beau Génie indique surtout le sentiment qui le fait agir : penché sur elle, il la contemple dans une admiration vive, et, en domptant sa proie, il la couve de tendresse. C'est juvénile et impétueux ; la brutalité même arrive ici à la grâce et les ailes du ravisseur y ajoutent quelque chose de surhumain. Ce n'est pas un satyre, c'est plus qu'un amant, c'est un jeune dieu. Jamais on n'a rendu avec cette *furia* ce que la passion a d'irrésistible.

IV. — *La mère et l'enfant.*

Je n'ai pas commencé l'envolement des petits amours par la *Naissance de l'Amour*. Car ce beau groupe appartient plutôt à l'enfant qui charme sa mère et qui la rend plus belle. Ici, Vénus préside au bain du nouveau-né, auquel assistent une jeune nymphe vêtue qui aide à ondoyer l'enfant, et Hermès nu qui le contemple. Ne regardez pas à la pomme d'or dont la mère agace le bambin, ni à la colombe que le dieu va lui offrir. Voyez plutôt le rythme général de l'ensemble, où tout converge vers la cuvette que remplit le petit corps. Quelle sérénité presque hiératique chez la mère, assise, vue de face, se complaisant dans la maternité, et quelle attention, quelle sollicitude, quel intérêt dans la pose et les traits du dieu et de la nymphe : deux âmes qui semblent penchées, dans une amabilité qui sort de tout leur être, vers le dieu éclos à la vie ! Vénus n'allaite point ; mais laissez s'achever le bain, elle lui tendra le sein maternel. Une atmosphère de paix attendrissante plane sur ce groupe qui poétise la maternité (2).

(1) Collection Lecuyer, in-folio pl. S[4].
(2) LECUYER, in-fol., pl. M[4], et CARTAULT, 1892, pl. 29.

Digitized by Google

Ce petit chef-d'œuvre ouvre une catégorie nouvelle de terres cuites. Sans aller en Égypte, où, sous toutes les dimensions et dans tous les genres, on voit tant d'Isis allaitant Horus, le groupe de la mère et de l'enfant qu'elle nourrit en se pressant le sein entre deux doigts écartés et en couvant l'enfant du regard, est un des sujets les plus profondément humains. On en a retrouvé des représentations dans la statuaire, mais j'en suis encore à chercher une poésie qui y corresponde, après l'esquisse fugitive d'Alcmène et de ses fils par Théocrite. Tant d'œuvres ont été détruites ou se sont perdues qu'il serait téméraire de supposer qu'un art qui a chanté Andromaque et Pénélope ait négligé un sujet d'une si sainte douceur. La poésie grecque avait même un nom spécial et un genre de divinités pour glorifier l'allaitement : les déesses courotrophes. Mais voici que des merveilles de figurines sortent de terre, par toute la Grèce, pour y attester ce culte du cœur. La mère jouant avec l'enfant (1) et la femme qui l'allaite y traversent toutes les périodes de l'art, depuis l'archaïsme avec la gravité des courotrophes, où déjà s'esquisse le joli mouvement des doigts (2), jusqu'à la grâce de la nourrice chez la Tanagréenne (3). Il n'est guère une collection ni un catalogue qui n'ait un de ces petits groupes. Après avoir admiré les simples statuettes, reportons-nous encore chez M. Van Branteghem. Un de ces larges groupes, qui rappellent la grande sculpture et dont la provenance et l'époque gardent encore des mystères pour la science, y montre la femme grecque dans toute sa beauté de madone. Rien n'est gracieux déjà comme la mère qui allaite. Ici, l'artiste a jeté tout ce qu'il peut entrer dans l'amour maternel de coquetterie féminine. Quelle ampleur de composition et quelle élégance de formes ! L'enfant est couché sur les coussins d'une chaise longue ; la mère, demi-agenouillée sur le lit, lui présente de loin le sein qu'elle tient entre ses doigts et dont elle lui fait jaillir sans doute une poussière de lait au visage, tandis que, de l'autre

(1) Lecuyer, in-fol. R²; Gréau, n° 312, pl. 23.

(2) Collection Lecuyer, 1885, in-8°, n° 165, pl. 17. — *Id.*, in-fol, pl. I¹.

(3) Collection Hoffmann, I, n° 74, pl. 17. — CARTAULT, pl. 4 et 5, et Hoffmann, vente de juin 1889, n° 152, pl. XI.

Digitized by Google

main, elle le soulève et l'attire, en inclinant la tête de côté, avec une complaisance d'adoration, mêlée d'agacerie, pour l'espiègle qui se renverse en arrière et lui tend ses deux petits bras : c'est ravissant (1).

Cartault place les nourrices et les éducatrices dans une même catégorie. Une autre perle de la même galerie, qui en avait tant, représente une mère tenant une jeune fille sur ses genoux et lui apprenant à lire. C'est d'une sérénité touchante (2).

Cette série de groupes, qui nous est déjà apparue (3), arrive au sentiment du grand par un procédé nouveau qu'on ne remarque pas dans le marbre ou le bronze. Là, les proportions normales du corps humain sont scrupuleusement observées ; ici, le corps s'allonge dans le geste, grandit dans la marche, s'étale dans le repos. Est-ce au delà de la mesure? On n'y prend garde, car le mouvement reste si vrai, la ligne générale est si pure et si gracieuse, l'expression devient si naturelle et si vive que l'effet produit ne laisse aucune place à l'idée de quelque disproportion, tant l'ensemble atteint à l'harmonie. C'est ainsi que le coroplaste fait encore œuvre personnelle et donne à ses groupes minuscules l'aspect de la statuaire.

V. — *Les tombes.*

Le culte de la mort ne pouvait être négligé par cet art populaire qui embrassait toute la vie. L'*Anthologie* contient plus de 1,400 épigraphes funéraires, et la sculpture des terres cuites qui couvrait les tombes ou ornait les caveaux de figurines, nous en a conservé sans doute davantage. C'est au point que, selon bien des savants, les statuettes en terre cuite n'eurent pas d'autre destination. En Grèce, plus qu'ailleurs, cet usage avait des attaches dans les mœurs, car la tombe y continuait le foyer domestique et la nécropole y était la cité des généra-

(1) *Burlington Club*, Catalogue Van Branteghem, n° 173, id. français, n° 355.
(2) *Ibid*. anglais, n° 159, pl. 60, et français, n° 339, pl 56.
(3) Voir aussi collection Van Branteghem. *Burlington Club*, n^{os} 184 et 192, et catalogue français, n^{os} 317 et 389.

Digitized by Google

tions disparues, sans barrière entre le passé et le présent, sans solution de continuité entre la vie et la mort. Aussi, les fleurs, les chants, les beaux-arts qui couvrent la terre hellénique ne manquent pas à cette Grèce des tombeaux. Les couronnes y pleuvent, les roses s'y cultivent : « Ta cendre, ô Pomptilia, se mêlera aux lis, aux violettes, aux buissons de roses, au crocus embaumé, à l'hyacinthe éplorée », dit un poète de l'*Anthologie* (1).

Dans l'art plastique, ce n'est pas un squelette, un cadavre, ni un fantôme qui représente la mort. Le guerrier y garde son armure, la femme ses bijoux, le sage sa noblesse, la vierge sa beauté :

O messager de Perséphone,
Hermès, au noir séjour des morts, qui conduis-tu ?

dit un de ces poètes, et un autre semble lui répondre :

Cette vierge charmante,
Les Naïades l'auront pour sœur, et non la Mort (2).

Le groupe, déjà vu sur les lécythes blancs d'Athènes, où Hermès mène une jeune fille à la barque de Caron, a été retrouvé en terre cuite et publié deux fois ; chacun des éditeurs l'admire, et Cartault y vante « la grâce spirituelle avec laquelle l'artiste a transformé une scène de deuil en un petit tableau de mœurs ». En effet, c'est une belle vierge, elle vit, elle est aimable et douce, elle semble en pleine santé et en toute beauté. En s'avançant, elle a laissé, dans un trouble qui se comprend, son chiton glisser et mettre à nu « une poitrine printanière », comme dit un poète grec. En présence de l'inconnu qui la surprend, devant cette barque où elle doit s'aventurer avant l'heure des expériences de la vie, elle s'arrête, tenant encore d'une main sa tunique relevée dans la marche ; l'autre se porte au menton, vers l'oreille, et la tête un peu penchée, comme lorsque, devant l'imprévu, on se consulte, se demandant ce qu'il faut faire ou dire, espérer ou craindre, on ne

(1) T. III, ch. II, épig. 373.
(2) *Anthologie palatine*, t. III, chap. 2, épig. 277 et 268.

Digitized by Google

sait! Le dieu conducteur ne la presse pas, il l'encourage d'un geste de connivence résignée : voilà ! pendant que Caron l'appelle en riant, avec une bonhomie un peu narquoise (1). Les personnages mythologiques sont conservés, mais transformés, et la morte n'est plus qu'une charmante vierge enlevée avant l'âge et dont une épitaphe dit :

> Ci-gît Timadès, morte avant le mariage,
> Perséphone la prit dans son nid ténébreux
> Et sur sa tombe, on voit les vierges de son âge
> Couper et déposer leurs aimables cheveux (2).

Il y a une philosophie profondément humaine dans cette transformation de l'idée de la mort qui met un sourire même sur les tombes.

Un groupe : *La rencontre au tombeau*, n'a plus besoin d'Hermès ni d'autre dieu. Une haute stèle tient le centre de l'œuvre et en fait le lieu de rendez-vous des regrets. Une veuve y est agenouillée et pleure. Elle a apporté un vase en offrande. Derrière elle, une matrone debout se courbe dans une désolation muette. De l'autre côté, le cheval du défunt étend la tête jusqu'à terre, au pied de la stèle, comme pour y suivre la piste du maître, et le guerrier qui le mène sent sa force d'âme plier sous une grave émotion qui lui fait tendre le bras, comme dans une entente de sentiment, le long de l'échine du cheval : Tout est d'un pathétique silencieux, d'un recueillement plein de piété. C'est toujours l'harmonie de la composition, de l'expression et du style (3).

Ainsi, s'élève des tombeaux, avec la douleur des survivants, ce que plusieurs poètes d'épitaphes appellent « la paix de l'âme ».

VI. — *Niké.*

Je ne puis quitter ces petits trésors sans revenir à ce que l'archéologue « qui a vu le plus de terres cuites » comme dit

(1) Collection Lecuyer, in-8°, 1885, n° 119, pl. 10, et in-fol., pl. T².
(2) *Anthologie*, VII, 489.
(3) LECUYER, in-fol., pl. N⁵.

Digitized by Google

de Frœhner M. Cartault, appelle « le sujet le plus aimé et peut-être le plus pur », celui qui « a été représenté le plus souvent ». Tout ce que les vainqueurs ont rencontré de statues de la victoire a été décapité et démembré. Seules, les nikés qui sortent des tombes ont conservé leur jolie tête et leur corps gracieux. Celles-là ne laissaient derrière elles aucun champ de massacre. Si ce n'est pas le prix de beauté qu'elles donnaient toutes, c'était au moins un prix de jeux pacifiques et sans doute féminins. On s'en persuade à voir les guirlandes et les couronnes de fleurs qu'elles portent et leur attitude d'heureuse gaieté. Dès 1836, De Witte en signalait douze dans la seule collection Durand, et leur nombre est considérable aujourd'hui. Dans le dernier recueil illustré, Cartault (1) adopte le choix de Frœhner, qui désigne les trois plus belles, et il met aussi au premier rang celle de M. Van Branteghem, dont le visage est d'un délicieux rayonnement. L'archéologue y admire « une fraîcheur et une grâce extraordinaires dans le corps; « un geste de toute beauté dans la marche en avant », ailes repliées, la main droite tenant une couronne, l'autre levée comme pour jeter des fleurs. Il la compare à une autre qui lui semble sortir du même atelier, et il ajoute : « Qu'un artiste ait pu faire un de ces chefs-d'œuvre, voilà qui est admirable; mais qu'ayant conçu l'un des deux, il ait exécuté une réplique d'une expression si différente; qu'avec la même idée plastique il ait produit deux figurines parfaites, chacune en son genre, voilà ce qui donne de la puissance artistique des Hellènes une opinion singulièrement haute. »

Devant ces chefs-d'œuvre, si minuscules qu'ils soient, on peut dire qu'il n'y point d'art petit. Dès qu'il atteint au beau, l'art est grand.

J'arrête ici cette étude. Je n'ai cependant pas même mentionné les petits bronzes ni la mosaïque, la monnaie ni les plaques de métal, les camées ni les intailles, les grotesques ni

(1) CARTAULT, 1892, pl. 15 et 16, et Catalogue Burlington, etc., pl. 212. voir aussi FRŒHNER col. Gréau, pl 41; HOFFMANN, I, pl. 6; et col. Sabouroff, pl. 134.

Digitized by Google

les masques, ni l'orfèvrerie, ni la verrerie polychrome, ni l'art industriel des lampes, des trépieds, des miroirs gravés, des bijoux (1). Si peu cependant que je l'aie esquissé, le spectacle est beau. C'est l'évolution la plus complète, la plus harmonieuse, la plus humaine qui fut jamais du génie artistique. Elle n'a d'égale que le développement pareil du génie littéraire de la Grèce, auquel elle doit beaucoup. Au milieu des décadences, sous les Ptolémées; après la chute, sous Auguste, quand les Romains lettrés allaient à Athènes compléter leurs études comme Horace, ou retremper leur âme comme Cicéron, ou prendre le ton pour mettre la dernière main à une épopée comme Virgile, on pouvait voir toute la Grèce, — ses rochers couverts d'édifices, ses montagnes ceintes de forêts, ses mers voluptueuses semées d'îles, — toute la Grèce littéralement peuplée de chefs-d'œuvre, marbres, bronzes, bas-reliefs, fresques murales, vases peints, terres cuites. Athènes seule y était glorifiée en de riches statues votées par l'admiration du pays ; dans un moment solennel, Démosthènes en avait compté 38. A Olympie, autour du grand sanctuaire, il n'y avait pas moins de trois mille statues que dominait le Zeus olympien de Phidias. Rien qu'à Thermos, Philippe, roi de Macédoine, vainqueur sauvage, trouva à détruire, avant les barbares, deux mille statues. Quand Paul-Émile rentra à Rome avec le butin fait en Grèce, le défilé dura trois jours et s'ouvrit par deux cent cinquante chariots remplis de tableaux et de statues, sans compter les vases d'or et d'argent qui suivaient. Partout, du sein de la mer, du fond des vallées, on apercevait des monuments, des statues de dieux, des Victoires ailées. Entrait-on dans une ville, les temples, les bois sacrés, l'agora, la voie des tombeaux, les bornes des rues, les jardins privés, les appartements intérieurs étaient ornés de chefs-d'œuvre, autant qu'on trouvait de précieux manuscrits dans les bibliothèques. Après chaque pillage, l'art sans cesse renaissait. Le groupe des tyrannicides, enlevé par les Perses, fut refait au

(1) Je termine d'ordinaire cette étude, dans mon cours public, par une cinquième soirée où j'expose des spécimens de ces divers genres en donnant quelques explications orales

Digitized by Google

moins trois fois à Athènes. Les statues qui y furent dédiées à Démétrius, en reconnaissance de dix ans de paix dans un temps de chaos, étaient au nombre de trois cent soixante, une par jour de l'année. Callimaque eut sa statue comme Homère et Démosthènes; Épicure après Platon, et Posidippe auprès de Ménandre. Les Nikés se dressèrent partout, dans les mains des dieux, au faîte des temples, sur les acropoles, sur les promontoires. Les razzias durèrent des siècles sans épuiser la mine. Après les Césars païens, les empereurs chrétiens pillèrent la Grèce, si bien qu'un jour, une seule église, Sainte-Sophie, renferma plus de quatre cents chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Puis, le fanatisme iconoclaste reprit la coupe réglée et la guerre et la décadence firent le reste. Malgré tout, nous conservons des milliers d'œuvres d'art et les tombes nous ont rendu cinquante mille vases et des milliers de figurines. Tous les jours encore, en même temps que des pages d'Euripide ou d'Aristote, on retrouve des marbres, des bronzes, des terres cuites, et des écoles sont restituées à l'histoire de l'art, avec des noms d'artistes, archaïques, classiques, hellénistiques, céramistes, coroplastes. Quand tout était sur pied, en place, intact, honoré : tous les musées de nos deux mondes couvrant ce petit pays, quel émerveillement ce devait être qu'un voyage dans cette riche civilisation que Périclès avait pu appeler le Prytanée du monde! Même sur la Grèce vaincue, le génie des arts planait. Quand, pour la délivrer des barbares, Rome la prit, elle avait commencé à séduire Rome : « à prendre son grossier vainqueur », dit le poète d'Auguste. Et que de fois, depuis ce temps, les divers peuples, les langues nouvelles, les lettres et les arts renaissants porteront le cachet de cette patrie du beau qui atteignit — c'est le plus bel éloge possible — à la simplicité antique! Ce ne peut être sans regret qu'on abandonne ce grand spectacle, cette vivifiante étude; on y revient sans cesse, et on en garde un amour de la beauté qui rend l'esprit plus large, le goût plus délicat et nous place plus haut le cœur.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1894

Pages.

Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). *(Suite.)* . . 5
Marcelle Jaime. Conte bleu. *(Fin.)* 28
Ch. Sarolea. Le devoir présent de la jeunesse libérale 49
F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)* 78
Ch. P. Les juifs russes 102

BIBLIOGRAPHIE :

V. Mirguet. Aperçu de la vie et de la civilisation du peuple belge à travers les âges 107
Hilarion Minet. Traité élémentaire pratique de la comptabilité agricole. . . . 107

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1894

Jules Carlier. La réforme des tarifs de voyageurs. 109
Jean de Trarbach. Fin d'amour. 128
Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). *(Suite.)* . . . 143
Ch. Potvin. L'art industriel en Grèce 163
F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)* 193
E. Cattier. Le referendum des ingénieurs. (Enquête sur l'enseignement de la mécanique.) 212

BIBLIOGRAPHIE :

XX. La question sociale résolue, par J. C. 227

LIVRAISON DU 15 MARS 1894

Ch. Sarolea. Portraits d'Outre-Manche. Un homme d'État philosophe : A. J. Balfour 229
Gustave Vanzype. Romanesque. 253
Émile Waxweiler. Choses d'Amérique. 274
Goblet d'Alviella. La loi du progrès dans les religions. 301
Bibliographie. 329

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1894

A. Prins. L'idée sociale 333
Gustave Vanzype. Romanesque. 356
J. Piret. La production agricole indigène et la concurrence étrangère. 379
F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)*. 397
Ch. Potvin. L'art industriel en Grèce. *(Fin.)* 426

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google